



GUILLAUME DE TYR

ET

SES CONTINUATEURS

TOME PREMIER

PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

56, RUE JACOB, 56

HISTOIRE GÉNÉRALE DES CROISADES

PAR LES AUTEURS CONTEMPORAINS

GUILLAUME DE TYR

ET

SES CONTINUATEURS

TEXTE FRANÇAIS DU XIIIe SIÈCLE, REVU ET ANNOTE

PAR

M. PAULIN PARIS

MEMBRE DE L'INSTITUT





PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

56, RUE JACOB, 56

1879

PRÉFACE

I.

Ce n'est pas dans les livres écrits de nos jours, même les plus autorisés, qu'on peut espérer de reconnaître le véritable caractère des Croisades, la physionomie de tous ces héros du douzième siècle, fondateurs de dynasties souveraines en Syrie, en Chypre, à Constantinople. Pour concevoir une idée juste de ces mémorables aventures, il ne suffira pas même d'interroger les latinistes contemporains des faits; une langue morte ne pouvant répandre les couleurs de la vie sur l'expression des sentiments, des passions, de la façon d'être des générations dont elle n'a plus été l'interprète immédiat. La langue parlée dans chaque siècle peut seule reproduire dans un miroir fidèle le secret de la manière dont les hommes de chaque siècle ont joué la tragi-comédie de la vie.

L'Antiquité, le Moyen âge et notre temps offrent assurément trois états de société bien tranchés ; le langage a suivi les mêmes évolutions. Le *roman* du douzième siècle est séparé par une distance égale du *latin* de l'ancienne Rome et du *français* de nos jours. Si donc on veut bien connaître Rome, le Moyen âge et les Temps modernes,

il faut demander l'histoire de Rome aux livres latins, l'histoire du Moyen âge aux livres romans, et l'histoire des temps plus rapprochés aux livres écrits dans la langue de ces temps rapprochés.

N'est-il pas vrai que nous avons aujourd'hui toutes les peines du monde à nous transporter en esprit au milieu des premiers siècles de notre histoire? Pourquoi? Parce que nous ne pouvons en suivre la trace que sous la dictée des historiens latinistes. Plus ces historiens ont redoublé d'efforts pour écrire purement dans cette langue morte, moins ils nous ont rendu le véritable caractère de leur temps. Plus, au contraire, leur style est, en dépit d'eux-mêmes, resté barbare, mieux ils nous ont permis d'entrevoir ce qu'étaient les hommes et les évènements dont ils ont voulu transmettre le souvenir.

II.

Les Français avaient attendu les Croisades pour apprendre que leur langue était *grammaticale,* et qu'ils pouvaient composer des livres dans cette langue parlée, comme les clercs dans celle qu'on ne parlait plus. Il est vrai qu'ils avaient déjà auparavant hasardé de joindre au texte latin des livres saints une interprétation vulgaire, et que les jongleurs avaient, pour venir en aide à leur mémoire, mis en écrit les chansons de geste le plus en vogue ; mais il y avait loin de là à la pensée de faire écrire un livre, une relation historique et même une lettre missive dans la langue vulgaire. Les gens du siècle auraient encore été plus lents à reconnaître les beautés réelles de « ce parler

des nourrisses », comme disait le Dante ; ils auraient encore longtemps vu dans le latin la seule langue qu'on pût écrire, si les Croisades ne leur avaient ouvert les yeux et fait sentir le besoin de correspondre avec leurs parents et leurs amis, sans avoir recours à quelque clerc intermédiaire. Ainsi fut inaugurée la première prose véritablement française ; d'abord, dans les lettres privées envoyées de Nicée, d'Antioche et de Jérusalem ; puis dans ces grands romans de la Table ronde, le *Merlin*, l'*Artus*, le *Lancelot*, où l'on peut aisément reconnaître l'influence des voyages d'outre-mer. Ce n'était plus là de simples traductions d'œuvres latines ; c'était autant de compositions véritablement originales.

III.

Les premières pages de l'histoire des Guerres saintes sont pourtant encore l'œuvre des latinistes : on les doit au prêtre Tudebode ou Tuebœuf, à Foucher de Chartres, à Raoul de Caen, à Raimond d'Aguilers. Tous avaient été du grand voyage, tandis que Baudry de Bourgueil, Robert de Reims et Guibert de Nogent ne quittèrent pas la France et se contentèrent de paraphraser en meilleur latin la précieuse relation de Tudebode. Albert d'Aix vint encore après eux : sans sortir de l'église dont il était le gardien, il écrivit de la Croisade ce qu'il avait pu lire dans les relations précédentes, et ce que les chanteurs populaires, les pèlerins revenus d'Orient lui en avaient raconté.

Ces chroniqueurs latins s'arrêtent, les premiers à l'élection de Godefroi de Bouillon, les autres, huit, vingt ou vingt-sept années plus tard. Vers 1130, naissait en Syrie le

véritable historien latin des premières croisades. Fils d'un des compagnons de nos premiers croisés, Guillaume fut d'abord envoyé en Occident, apparemment en France, pour y recevoir l'instruction littéraire qu'on demandait aux clercs. Revenu à l'âge de vingt ans en Palestine, il y devint successivement archidiacre de l'église de Tyr, chancelier du roi Amaury, gouverneur du jeune héritier présomptif de la couronne, enfin archevêque de Tyr. Il n'était pas encore archevêque quand il entreprit cette *Historia de Rebus gestis in partibus transmarinis* qui devait le placer au premier rang des historiens du Moyen âge. Pour les premiers temps, il trouva ses principaux garants dans Albert d'Aix, dans Tudebode et dans Foucher de Chartres. Ceux-ci lui faisant défaut à compter de 1120, il s'attacha aux traditions plus récentes, aux relations conservées dans les archives publiques et qu'il rapprocha de ses propres souvenirs. Il était dès lors en rapport constant avec les hauts barons de Syrie ; il avait étudié la langue arabe et déjà même avait écrit une histoire des successeurs de Mahomet qui ne paraît pas conservée. Guillaume de Tyr montre dans son histoire des Croisades un grand amour de la vérité : il a su généralement la discerner au milieu des passions courantes et contradictoires. Il parle rarement, trop rarement de lui-même, et ne cherche pas à donner à l'influence de ses conseils une importance exagérée. Nourri de la lecture des poètes et des historiens de l'ancienne Rome, il aime à les citer en se rapprochant autant qu'il peut de leur style. Ses récits nous conduisent, de la prise de croix en 1095, aux évènements de 1184 : il les aurait poursuivis au delà, s'il n'eût été obligé, vers cette époque, de se rendre à Rome, pour y répondre

à des imputations malveillantes et pour y pourvoir à des intérêts de famille[1]. La mort qui le surprit vers 1190 ne lui permit pas de revoir la Syrie et de mettre la dernière main à son livre.

IV.

Mais ce grand livre s'adressait exclusivement aux *Clercs*, ainsi qu'on désignait alors les gens d'église et d'école. Pour les autres, rois, princes, barons, chevaliers, dames et bourgeois (car il y avait, dès lors comme aujourd'hui, une classe bourgeoise intelligente et riche), le livre latin ne passait guère le seuil des maisons religieuses. Cependant tout le monde en France avait les yeux tournés vers la Syrie, et ceux qui n'avaient pas pris part aux grands voyages d'outremer s'enquéraient toujours avec la plus ardente curiosité de tout ce qui s'y passait. On arrêtait les pèlerins au retour; on les pressait de dire ce que devenaient tous ces champions de la foi chrétienne, constamment aux prises avec les ennemis de Jésus-Christ. Que faisaient les Baudouin, les Foulque, les Amauri, ces vaillants, ces infatigables rois de Jérusalem, toujours armés, toujours en campagne? Que devenaient les Bohémond, les Roger, les Renaud d'Antioche; les Joscelin d'Édesse; les Raimond de Tripoli; les Hue de Tabarie, Guillaume et Conrad de Montferrat, l'empereur Frédéric, le roi Jean de Brienne, les chevaliers du Temple et de l'Hôpital? Quels nouveaux exploits, quels cruels

[1] *Familiaribus tractus negotiis.* Ces mots doivent faire présumer que Guillaume appartenait à une famille d'origine italienne et non française, comme on l'avait, jusqu'à présent, admis sans preuves.

revers, quelles dures chevauchées, quelles riches captures, enfin, quelles chances de retour, pour tant de chevaliers *membrés*, — dont aujourd'hui les bannières encombrent les voûtes de notre insoucieux Versailles?

V.

Guillaume de Tyr était mort depuis quinze ans, quand Joffroi de Villehardouin, maréchal de Champagne, eut l'heureuse pensée de dicter la relation de ce qu'il avait fait et vu faire dans la grande croisade que la conquête de l'empire grec avait couronnée. L'œuvre du maréchal de Champagne offrit un attrait qu'on aurait vainement demandé aux meilleures chroniques latines. On en vint alors à s'étonner qu'on eût abandonné jusque-là aux gens d'église le soin de raconter ce que faisaient les gens du siècle. Pourquoi ne pas laisser aux clercs leurs livres latins, et ne pas écrire des livres français pour ceux qui ne connaissaient pas d'autre langage? On écoutait avec plaisir les jongleurs chantant les gestes des anciens; on entendrait lire aussi volontiers le récit français des choses qui se passent aujourd'hui dans le monde. Ainsi le livre de Villehardouin ne resta pas isolé. De Syrie arrivèrent les descriptions en langue vulgaire de Jérusalem et des Lieux saints; les jugements de la Haute cour et de la Cour aux bourgeois du nouveau royaume, rédigés en bon français, tandis qu'en France, les ordonnances royaux et les arrêts judiciaires devaient longtemps encore garder la forme latine. On lut ensuite avec une avidité douloureuse la relation de la perte de la vraie croix et de la prise de Jérusalem par Saladin, écrite ou dictée,

comme a su le découvrir M. de Mas-Latrie, par un certain Ernoul, écuyer de Balian seigneur d'Ibelin, un des plus hauts barons du royaume de Jérusalem. Ernoul, suivant toutes les apparences, avait fait ce récit dans le château de Lacaimon, voisin d'Acre, que le sultan Saladin avait rendu à Balian d'Ibelin, quelques années après la prise de Jérusalem. La faveur, dont Balian avait peut-être trop mérité de jouir auprès du vainqueur, explique même sans les justifier tous les éloges qu'on y voit prodigués à la grandeur d'âme de ce cruel ennemi des Chrétiens.

La relation d'Ernoul n'avait pas tardé à parvenir en France : c'est pour la France qu'elle avait été écrite, comme on peut en juger par les nombreuses et minutieuses descriptions des localités de la Terre sainte, descriptions que n'auraient assurément pas réclamées les chrétiens de Syrie. Bernard, trésorier de l'abbaye de Corbie, paraît l'avoir des premiers recueillie. Il l'insinua dans un court résumé des évènements antérieurs et dans une continuation qui nous semble être son propre ouvrage. Cette continuation doit partir de l'année 1190, pour atteindre 1231[1]. Ainsi reconstituée, la Chronique d'Ernoul fut répandue sous le seul couvert de Bernard le Trésorier, et, de nos jours, elle a déjà obtenu plusieurs éditions. La première est due à dom Martene qui l'inséra dans un des volumes de son *Amplissima Collectio*. De là elle a passé

[1] Ernoul avait, en commençant, exprimé l'intention de se borner à raconter comment la Sainte Croix avait été perdue et comment Saladin avait conquis Jérusalem. Jusqu'en 1190, il fait jouer à son maitre Balian le rôle principal ; à partir de là, il n'est plus question de Balian. C'est un nouvel indice pour nous défendre de lui attribuer rien de ce qui touche aux années suivantes.

dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, publiée par M. Guizot; puis elle a été de droit comprise dans le grand recueil académique des *Historiens des Croisades*. M. de Mas-Latrie qui, le premier, avait signalé le nom d'Ernoul, en donna la quatrième édition, plus exacte et plus complète que les trois précédentes. Mais dom Martene et M. Guizot avaient oublié qu'un des manuscrits de cette chronique d'Ernoul et du trésorier Bernard avait été non-seulement connu dès le dix-septième siècle, mais traduit avec assez d'exactitude par Citry de la Guette, qu'on avait bien injustement accusé, dans le *Journal des Savants* du 6 mars 1678, d'avoir inventé les faits qu'il aurait tirés d'un manuscrit imaginaire[1].

Pour revenir à Bernard, cette charge de trésorier d'abbaye était-elle nécessairement remplie par un moine? On pourrait avoir quelques raisons d'en douter, quand on ne trouve pas la qualité de *frère* accolée dans l'*explicit* au nom de l'auteur ou rédacteur de la Chronique : « Cist contes « de la Terre d'outremer fist faire li tresoriers Bernars de « Saint-Pierre de Corbie »; et quand on lit, dans un ancien cartulaire de Corbie, sous la date de 1203, une charte de l'abbé, confirmant à notre trésorier la propriété de ce qu'il avait acheté d'un chevalier nommé Bernard de Moreuil, antérieurement à la donation que ce chevalier avait faite de ses biens à la même abbaye[2].

[1] *Histoire de la Conquête du royaume de Jerusalem sur les Chrétiens, par Saladin; traduite d'un ancien manuscrit. Paris. G. Clousier, 1678.*

[2] Portefeuilles de dom Grenier, n° 22, fol. 103. Biblioth. nat.

VI.

Quoi qu'il en soit, l'abbaye de Saint-Denis ne songeait pas encore à faire exécuter, sous le titre de *Grandes Chroniques,* la traduction française des premières sources de notre histoire nationale, quand furent mis en circulation un certain nombre de manuscrits offrant, non-seulement la traduction française de l'ouvrage de Guillaume de Tyr, mais le Recueil historique de toutes les choses advenues outremer, de 1095 à 1231. L'auteur de cette intelligente compilation ayant négligé de lui assigner un titre, les copistes, de leur seule autorité, l'avaient appelée le *Roman d'Éracle,* par la seule raison qu'au début de l'ouvrage ils avaient lu : « Les anciennes istoires dient que Eracles « (Heraclius) governa l'empire de Rome ». Le véritable titre eût été : « Histoire générale des établissements fon- « dés en Orient par les Croisés ». Ceux qui, dans les deux siècles suivants, eurent occasion de citer l'ouvrage, alors continué jusqu'aux dernières années du treizième siècle, l'appelèrent tantôt « Le livre du Conquest », tantôt « Le livre de l'Acquisition et de la perte de la Terre sainte », ou bien encore « Le livre des Passages d'outremer ». Pour ne pas choisir entre tous ces titres, nous nous en tenons ici au seul que donnent les manuscrits anciens : *Livre* ou *Roman d'Éracle,* tout peu fondé qu'il soit en raison.

Et c'est encore Bernard, le trésorier de Corbie, que nous croyons reconnaître dans le traducteur et continuateur de ce Livre ou Roman d'Éracle, qui embrassait, comme on vient de voir, l'histoire de cent trente-six années; depuis

la fin du XIe siècle jusqu'au premier tiers du XIIIe. Comme son auteur avait eu pour seul but, en entreprenant une œuvre aussi considérable, de répandre parmi les gens du monde la connaissance des évènements accomplis en Orient, et d'exposer comment les Croisés avaient affranchi le Saint-Sépulcre, donné des rois à Jérusalem et à l'île de Chypre; des princes à Édesse, à Antioche, à Tripoli, à l'Attique et à la Morée; enfin, des empereurs à Constantinople; il avait eu besoin d'autre secours que celui de la chronique d'Ernoul, déjà publiée précédemment sous ses auspices. A la rigueur, il pouvait se passer de la relation de Villehardouin, qu'en effet il ne paraît pas avoir connue; la glorieuse conquête de l'empire grec était un fait trop récent pour qu'il ne pût en avoir appris par d'autres voies les principales circonstances. Mais il n'en avait pas été de même pour ce qui regardait la première Croisade : on n'en retrouvait l'histoire, suivant l'ordre des temps, que dans le livre de Guillaume de Tyr, et ce livre était par malheur écrit en latin; lettre morte, je le répète, pour les gens du monde. C'est donc à la portée des gens du monde qu'il fallait mettre Guillaume de Tyr; c'est-à-dire tirer le livre latin de la clôture monastique et le traduire dans la langue des chevaliers, des dames et des bourgeois : entreprise assurément bien lourde, bien difficile et jusqu'alors intentée. Il ne suffisait pas d'avoir sous les yeux un bon texte de l'original; il fallait savoir reconnaître, dans les circonlocutions et les périphrases latines, les mots français auxquels elles devaient exactement répondre : il fallait retrouver, sous les formes anciennes, le nom vulgaire des villes et des contrées. Ces difficultés, d'autres encore, n'arrêtèrent pas le traducteur. Il se mit hardiment à la besogne

et parvint à rendre en excellent français les vingt-deux livres latins de l'archevêque de Tyr; omettant avec autant de discernement que de discrétion les rares hors-d'œuvre de l'original, éclairant le texte, ajoutant çà et là des mots et des phrases dont nous lui savons aujourd'hui beaucoup de gré, et que nous aurons soin de distinguer, en les enfermant entre crochets. Rarement avons-nous trouvé l'occasion de relever chez lui une méprise de traduction : le style de l'*Éracle* est tellement facile et naturel qu'en le comparant aux texte latin on serait tenté de voir dans l'original la traduction du livre français. L'expression exacte devait être, on le comprend, fréquemment à désirer dans une langue morte depuis si longtemps et dont le dictionnaire ne pouvait fournir le nom des armes, des fortifications, des vêtements, des jeux, des cérémonies, en un mot rien de tout ce qui appartenait au nouvel état de la société. Voilà ce qui donne au *Roman d'Éracle* les couleurs de la vie, et ce qu'on ne pouvait attendre d'un livre écrit dans un latin dont l'auteur n'avait pas voulu compromettre la pureté.

Une fois achevée la traduction de Guillaume de Tyr (1095 à 1184), le compilateur, grâce à la chronique d'Ernoul, atteignit les abords de l'année 1190; puis, en mettant sans doute en œuvre les documents puisés dans les lettres missives, les rapports particuliers et les autres moyens d'information dont disposaient les grandes maisons religieuses, il paraît avoir raconté lui-même la suite des luttes entre les princes chrétiens, Saladin et ses successeurs; la fondation du royaume de Chypre; les Croisades de Henri de Champagne, de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion; enfin les faits et gestes de l'empereur Frédéric et

de Jean de Brienne. Il ne s'arrêta qu'après avoir atteint l'année la plus rapprochée de celle où lui-même écrivait. Un assez grand nombre des manuscrits consacrés au *Roman d'Éracle* ne vont pas au-delà de l'année 1231. Mais Bernard eut bientôt lui-même des continuateurs, et, grâce à ces additions successives, l'histoire générale des Croisades fut conduite, du second tiers à la fin du treizième siècle, pour arriver, un peu plus tard encore, avec le récit de la prise de Saint-Jean d'Acre, au terme douloureux de la glorieuse époque des Croisades.

Tel est le *Livre* ou *Roman d'Éracle.* C'est l'histoire générale des Croisades, racontée en français par les contemporains de ce grand épisode de l'histoire universelle. Et ce Roman, nous avons l'espoir de le publier dans sa complète intégrité.

VII.

Bernard n'avait pas arrêté notre attention sur ceux qui lui avaient fourni les premiers éléments de son ouvrage. Lui-même ne s'était pas nommé, si ce n'est dans l'*explicit* de la chronique qu'il avait précédemment mise au jour. C'est incidemment, et sans y attacher d'importance, qu'il lui arrive parfois de nous parler de « Guillaume qui ceste istoire mist en latin ». Quand l'archevêque de Tyr s'était mis lui-même en scène, le traducteur, au lieu de le suivre à la lettre, se contente ordinairement de ces mots : « Cil dist qui fist cest livre ». Ce n'est pas assurément dans la pensée de se substituer à l'auteur original ; comme le dit agréablement M. de Mas-Latrie, « il ne mettait à ces omissions ni ruse ni

« malice ; c'était le plus naïf et le moins coupable des pla-
« giaires. » Mais enfin, en négligeant d'indiquer, en tête de son livre, à quelles sources il avait puisé, il a fait que, dans les deux siècles suivants, Guillaume de Tyr et le valet Ernoul sont restés à peu près oubliés, tandis que le Trésorier de Corbie a été regardé comme l'unique auteur de tout le *Roman d'Éracle*. Les chroniqueurs ou compilateurs anglais et italiens n'ont plus suivi que le Roman, dont ils ont toujours fait honneur au trésorier Bernard. Si les originaux latins étaient peu connus des gens du monde, les compositions françaises ne l'étaient guère plus des gens de religion. Témoin ce que nous apprend un chroniqueur anglais, Richard, de Coggeshale, en renvoyant aux *Gestes* du roi Richard nouvellement retrouvés et qu'on avait déjà retraduits en latin : *Si quis plenius desiderat scire, legat librum quem dominus prior Sanctæ Trinitatis Londoniensis ex gallica lingua in latinum, tam eleganti quam veraci stylo, transferri fecit.* Ainsi, dès la première moitié du treizième siècle, on traduisait un livre de latin en français pour les gens du monde, et de français en latin pour les gens de religion. Il est vrai que les ouvrages français, à peine mis au jour, se répandaient au loin, tandis que les livres latins ne sortaient pas des cloîtres qui les avaient recueillis.

En attribuant à Bernard le Trésorier la traduction ou roman de Guillaume de Tyr, nous nous conformons à l'opinion non-seulement de Muratori, mais des chroniqueurs du quatorzième siècle et du quinzième. Ainsi le compilateur italien Francesco Pipino, après avoir, dans sa Chronique universelle, fait entrer une grande partie de la traduction de Guillaume de Tyr qu'il retraduit dans un latin

moins pur que celui de l'Archevêque, Pipino ne cite pour ses garants que le Roman de Bernard le Trésorier. *Hæc habentur,* répète-t-il souvent, *ex historia acquisitionis Terræ sanctæ, quam scripsit Bernardus Thesaurarius,* — ou bien encore : *Scribit Bernardus Thesaurarius in libro acquisitionis et perditionis Terræ sanctæ.* Un livre « de l'acquisition et de la perte de la Terre sainte » ne peut être la chronique d'Ernoul; c'est donc bien notre Roman d'Éracle dont Pipino entend parler.

Voici un nouvel indice à l'appui de cette attribution. Quand Bernard arrive aux dernières lignes de Guillaume de Tyr, il ajoute un membre de phrase à sa traduction, pour la faire concorder plus exactement au complément que lui va fournir la relation d'Ernoul, et cette petite infidélité semblerait seule assez bien prouver que la Chronique d'Ernoul avait été publiée avant l'Éracle. Voici ces dernières lignes, texte et traduction; puis les premières lignes de la Continuation. Le roi Baudouin le lépreux, se sentant plus malade, veut confier la régence au comte de Tripoli, pendant la minorité de son neveu :

Rex, revocatis principibus, Tripolitano comiti regni curam committit; in ejus prudentia simul et magnanimitate spem habens : in quo facto, populi universi et principum videbatur satisfecisse desideriis. Unica enim et singularis videbatur omnibus salutis via, si prædicti comitis regiorum cura committeretur negotiorum.

Traduction. — « Li rois *manda* le conte de Triple, por « ce qu'il se fioit en son sens et en sa loiauté. Tantost li « bailla tout le pooir et toute la seigneurie de la terre et « du roiaume. Trop en avoit grant joie tuit li baron et li

« menuz pueples, por ce qu'il avoient dit, dès ainçois, que « autrement ne pooit estre la terre en bon point [tandis « com lor dui roi estoient si non-puissant], se touz li fés et « li governemenz n'estoit bailliez au conte de Triple. »

Bernard continue ainsi, à l'aide d'Ernoul :

« Li cuens de Triple respondi que volentiers recevroit la « baillie, par si qu'il ne fust en garde de l'enfant ; que s'il « li mesavenoit come de mort, l'en ne deist que ce fust par « lui. » Les mots placés entre crochets, dans la phrase traduite, ne répondent pas au texte de Guillaume de Tyr, mais correspondent à la réserve qu'Ernoul faisait exprimer au comte de Tripoli dans un texte qui, déjà publié, ne pouvait être changé. Remarquons de plus que la relation d'Ernoul commençait bien avant 1184, où s'était arrêté Guillaume de Tyr, et que Bernard ne lui emprunte que l'histoire des années suivantes, pour les adapter à la fin du texte de l'Archevêque.

Il est aisé de voir que le Roman d'Éracle a été composé, non pas en Syrie comme l'original latin et la relation d'Ernoul, mais en France et pour les Français. On y trouve souvent ajoutée mainte expression louangeuse à l'adresse de la France ; quand Guillaume désigne les Croisés sous le nom de *Latins,* Bernard ne manque pas de traduire : *les François.* La contrée d'Occident où le sentiment chrétien est le mieux conservé est, suivant lui, la France, et c'est en France que les princes malheureux sont toujours assurés de trouver aide et protection.

VIII.

Le Livre d'Éracle n'est plus inédit depuis la publication du grand *Recueil des Historiens des Croisades,* entrepris par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Seulement le grand format et le prix élevé de cette précieuse collection la laissent à la portée d'un petit nombre de personnes. D'ailleurs, je suis contraint de l'avouer, le texte manuscrit suivi d'abord, pour le Guillaume de Tyr, était loin de présenter des leçons irréprochables. On s'en apercevra facilement aux rapprochements que j'ai dû faire, au moins dans le premier volume, entre le texte que je donne et celui de l'Académie. Si j'avais négligé d'en soumettre la comparaison au jugement de nos lecteurs, on n'aurait pas manqué de m'accuser des omissions et des méprises que d'autres n'avaient pu sans doute éviter. Je me suis réglé sur deux excellents manuscrits qui appartiennent encore au cabinet de l'illustre Ambroise Firmin-Didot, dont le monde savant regrette la perte récente. En les rapprochant de l'édition précédente et des meilleurs manuscrits de nos bibliothèques publiques, M. Didot avait reconnu qu'il restait encore beaucoup à faire, et l'amitié dont il m'honorait l'avait conduit à réclamer un concours que j'aurais été heureux de lui offrir, s'il ne m'avait devancé. Le plan, que nous avions adopté de concert, a obtenu l'approbation de son digne fils et successeur, et l'on verra que M. Alfr. Firmin-Didot n'a rien négligé pour rendre cette édition du *Roman d'Éracle* digne de celles qui, depuis deux siècles, recommandent le mieux une maison rivale constante des Alde

et des Estienne. Ici, les ornements devaient être sévères ; ils ont été choisis dans les plus anciens manuscrits de l'*Éracle*, surtout dans ceux de MM. Didot. L'exécution des cartes a été confiée à M. Aug. Longnon, savant archiviste déjà connu par des travaux de même genre, au nombre desquels il faut compter la carte du Villehardouin de M. de Wailly. On pourra regretter de ne pas trouver dans notre premier volume le plan de Jérusalem ; il nous a paru mieux à sa place dans le volume suivant, en raison de plusieurs autres descriptions de la ville sainte qui complètent celle qu'on lit au commencement du huitième livre de l'Éracle.

IX.

Nous avons voulu suivre très-fidèlement, sinon les règles, au moins les habitudes orthographiques des bons copistes du treizième siècle. Autant que nous l'avons pu, nous n'avons pas varié dans la forme des mots que nous offraient les manuscrits écrits en Champagne et dans l'Ile-de-France. Quand une phrase oubliée ou mal reproduite dans un de nos guides ordinaires nous obligeait à la redresser à l'aide de copies exécutées par des scribes picards ou lorrains, nous n'avons pas cru devoir abandonner à leur exemple l'accentuation que nous avions adoptée. Si cette règle est ici quelquefois violée, je réclame l'indulgence de mes lecteurs, en espérant qu'ils auront assez rarement, au moins sur ce point, occasion de l'exercer.

Aux douzième et treizième siècles, la façon de prononcer, plus rapprochée du radical latin, décidait de l'orthographe. Celle-ci variait donc, pour ainsi dire, dans chaque province.

Souvent aussi les copistes, en passant d'un pays dans un autre, mêlaient ensemble plusieurs orthographes et n'étaient fidèles à aucune d'elles. Ceux du nord de la France avaient surtout grand' peine à se défaire des façons d'écrire de leur province, qu'ils savaient pourtant moins élégantes que celles de l'Ile-de-France ou de la Champagne. J'ai pensé qu'il n'y avait pas d'inconvénient à préférer constamment, dans les manuscrits d'égale ancienneté, les formes les plus conformes au dialecte dont les meilleurs copistes eux-mêmes s'étaient quelquefois écartés par distraction.

Quand une œuvre historique ou même purement littéraire a déjà plusieurs fois été publiée, il peut être intéressant, au point de vue philologique, d'en donner un nouveau texte, reproduction exacte d'un seul manuscrit. C'est là ce qu'a fait heureusement le dernier éditeur de Villehardouin, en choisissant une leçon qui (sinon à tous les yeux, au moins aux siens), était la plus conforme à la dictée de l'auteur original.

Mais il n'en est pas absolument de même quand il s'agit d'un ouvrage dix fois plus étendu que le Villehardouin et dont l'intérêt tient au fond du sujet bien plus qu'à sa disposition grammaticale. Il importe, avant tout, d'en donner un texte pur, un texte établi sur la comparaison et le choix des leçons les plus fidèles. C'est là ce que j'ai voulu faire. Mais, pour revenir à l'orthographe, on verra que je m'en suis beaucoup préoccupé, sans avoir pourtant le droit de me féliciter de n'y avoir porté aucune atteinte. Ainsi, dans les premières feuilles, j'ai plus d'une fois méconnu la distinction qu'on devait faire entre le *z* final, et l'*s* également final, dans une série de noms substantifs, adjectifs et parti-

cipes. Quand le radical latin donnait les consonnes finales *t-s, d-s, n* doublée, ou *l* mouilllée, la prononciation romane en gardait quelque chose, et les copistes devaient alors substituer à l'*s* final, distinction du sujet singulier et du régime pluriel, le *z* qui devait répondre au son *tz* ou *dz*. Ainsi *libertez, Buiemonz, enfanz, parenz,* etc. Mais l'*s* reprenait son rôle dans *avis, ains, pais, mais* ou *més, lois, rois, mois,* etc. Cette distinction dans l'emploi des deux finales *s* et *z* a d'ailleurs été mise hors de doute par Gaston Paris (*Vie de saint Alexis,* p. 89 et suiv.), où l'on avertit pourtant que les scribes l'ont quelquefois restreinte et souvent étendue. Au moins ne trouve-t-on jamais dans les bons manuscrits la préposition contractée *és* (*és* lettres, *és* champs, etc.), écrite *ez;* et cette faute, je l'ai plus d'une fois laissé commettre à l'imprimeur, sans la corriger. Il me suffit d'en avertir ici, sans avoir besoin de rappeler, dans l'*errata* qui va suivre, tous les endroits où l'on pourra rencontrer la coupable préposition *ez*. A cette exception près, et pour que notre texte ne puisse autoriser des négligences du même ordre, j'entends charger cet *errata* de toutes les autres offenses faites à l'orthographe dans le premier volume, offenses dont je crois m'être mieux gardé dans le volume suivant.

P. PARIS.

Janvier 1879.

ERRATA

LIVRE I.

P. 3, l. 18 : Où *Jhesucrist* fu *mors; li patriarches* entraîna en Perse », lis. : « ou *Jhesucris* fu *morz; le patriarche*... »

P. 4, l. 29 : « *aparissans* » lis. : « *aparissant* ».

P. 5, l. 4 : « Comme il est encore *aparissant* », lis. : *aparissanz* ».

P. 5, l. 13; p. 93, l. 11; p. 127, l. 30; p. 128, l. 1; p. 129, l. 7; p. 167, l. 25; p. 173, l. dern.; p. 181, l. 4; p. 199 l. 6; p. 237, l. 22; p. 244. l. 16; p. 254, l. 20; p. 265, l. 22; p. 408, l. 2; p. 415, l. 8; p. 417, l. 27; p. 426, l. pénul.; p. 427, l. 2; p. 504, l. 16 et l. 24 : « *cité* », lis. : « *citez* ».

P. 7, l. 4 : *chascuns* de ces gens », lis. : « *chascune* ».

P. 8, l. 13 : « *gens* » lis. : « *gent* ». P. 90, l. 17; p. 91, l. 9; p. 32, l. 4; p. 46, l. 14; p. 49 l. 15; p. 81, l. 18; p. 357, l. 9; p. 512, l. 16; « *genz* » lis. : « *gent* ».

P. 9, l. 19 : « *Un* des mescréanz », lis. : « *uns* » — p. 10, l. 7 : « *un juene home* ». lis. : « *uns juenes homes* ».

P. 13, l. 5, et p. 150, l. 2 : « *leurs* », lis. : « *leur* ». Ce mot est encore indéclinable dans les deux premiers tiers du XIII[e] siècle. — lig. pénult. : « *nul* ne fesoit justise », lis. : « *nus* ».

P. 16, l. 16; p. 274, l. 26; p. 340, l. 11; p. 482, l. 20 : « *mestier* », lis. : « *mestiers* ».

P. 18, l. 14 : « Li Grec ». Nous avons tenu à conserver les diverses formes de ce mot. *Grec*, — *Greus*, — *Grieus*, — *Grifons*, — *Grigous;* nous en avons fait : grigou, — grègues, — grive, — pie grièche, *griesche*, ancien jeu de hasard qui pourrait bien être le « noble jeu de l'oie, *renouvelé des Grecs*. »

P. 18, l. 18 : « Cil qui les *suivoient* », et plus bas « *sivoient* ». Les deux formes étaient admises et se retrouvent près l'une de l'autre.

P. 23, l. 11 : « *beau* douz peres », lis. : « *beaus* »; — l. 15 : « *nostres* sires », lis. : « *nostre* ». Ce pronom était encore indéclinable.

P. 24, l. 23 : « Et *lui* fu avis », lis. : « et *li* fu avis ».
P. 30, l. 15 : « mes queles que fussent *les* entencions », lis. : « *leur* entencions »; — l. 22 : « bien estoit mestiers que cist *pelerinage* fust si eslevé que il covenoit que Dame *Dieu* », lis. : *pelerinages... eslevés... Dame Dieus* ».
P. 36, l. 19 : « quanque il troverent *de dens* », lis. : « *dedenz* ».
P. 37, l. 23 : « et *il* pria », lis. : « et *li* pria ».
P. 40, l. 11 : « li message... virent que la noise *croissoient* », lis. : « *croissoit* ».
P. 42, l. 6 : « les *viles* », *ville* eût été partout préférable.
P. 44, note 4, l. 4. Ce n'est pas Richard, mais l'auteur de la geste des *Chetifs* ajoutée à la geste d'Antioche par son rénovateur Graindor, qui avait parlé du *puy de Civetot.*
P. 46, l. 13 : « trois *milies* », lis. : « III.m. », faute d'impression ; — l. 16 : « il sot que c'estoient *Crestien* qui aloient *contre* lui », lis. : « *li crestien... encontre* ».
P. 47, l. 17 : « au *miex* », lis. : « *mieuz* ». La finale *x* des manuscrits répondait à *us* ou *uz*; excepté pour le mot *Dux*, où l'*x* latin était maintenu.
P. 52, l. 18 : « De la besoigne *qui* il quistrent », lis. : « *que* ». — L. 21 : « si furent tuit *desvez* », lis. : « *desvé* ».
P. 53, l. 3 : « fors *aucun* », lis. : « *aucuns* ». — L. 11 : « li *mineur* », lis. : « *minéeur* ».

LIVRE II.

P. 65, l. 1 : « selon ce que il treuve les leur... plus *estroit* ou plus *large* », lis. : « *estroiz... larges* ».
P. 65, l. dern. : « [li evesques du Puy et li evesques] d'Orenge ». Supprimez le second crochet.

LIVRE III.

P. 89, l. 5 : « li mur estoient fort et haut et espès et *plains* de grosses torneles... *les gens* de la ville », lis. : « *plain... La gent...* ».
P. 90, l. 4 : « li chevetaine sur qui li *fet* de la besoigne estoit », lis. : « li *fés...* »
P. 91, l. 18 : « Solimanz vint *en tor* eure de tierce », lis. : « *entor...* » — l. 26 : « là s'estoit *logié* » lis. : « *logiez* ».
P. 94, l. 10 : « un jor se furent acordé que *les chastiaus* », lis. : « *li chastel...* » — L. 18 : « si *que il il* le joinstrent », lis. : « *qu'il* ».
P. 97, l. 1 : « *deux* grosses perrieres », lis. : « *deus*.
P. 100, l. 9 : « rendu *la ville Tatins* ». Un point après *la ville*.
P. 101, l. 14 : « à chascun des Barons avoit li Empereres letres », lis. : « avoit li Empereres *envoyées* letres ».

P. 102, note 2. Après : « par la ville ou bourgade de Karschumla », ajoutez : « *apparemment à la gauche de cette ville, vers Aschagattoi,* qu'arrose un cours d'eau et qui est flanqué de montagnes. Ce qui répond au texte de Tudebode et de Guillaume de Tyr. »

P. 105, l. 13 : « Turs qui deschargeoient sur eus les unes routes après les autres ». Il faut une virgule après *eus*.

P. 107, note 1 : « Dorilée *etoit* à l'entrée », lis. : « *appartenoit* à la Phrygie ».

P. 108, note 6. Je suis revenu au sentiment de M. Longnon, qui laisse dans la carte *Ak Scher* à l'ancienne Philumenium. Voy. plus loin, p. 148 et 200.

P. 112, note 8 : « Richard le Pelerin... ne s'accorde pas *comme on voit* », lis. : « ne s'accorde pas *entièrement comme on va voir* ».

P. 116, note 2. Supprimez cette fin de la note : « *Malmistra est à plus de dix lieues de la mer* ».

P. 119, l. 1 : « Tancrez coru sus à Baudoin et à *ses gent* », lis. : « *sa gent* », — l. 5 : « leur *cuers* », lis. : « leur *cuer* ».

LIVRE IV.

P. 126, l. 15 : « come gent bien garnie qui *estoit* », lis. : « *estoient* ».

P. 133, l. 14 : « Antioche a le tierz leu entre les *patriarches* », lis. : *patriarchés* ».

P. 139, l. 2 : « uns ponz... *a* que l'en passe », lis. : « *à* que... »

P. 145-152 : Le millésime rappelé au haut de ces pages est 1098, non 1097.

P. 145, l. 25 : « puis ovrirent la porte ». Pour bien entendre cet épisode du siège, il faut rappeler que le *Pont des heberges* était le pont de bateaux établi par les Croisés. Les assiégés ouvrent la porte qui était devant leur pont de pierre : les uns passent sur ce pont, les autres passent par le gué du fleuve qui se trouvait à la gauche de leur pont. Une fois sur l'autre rive, ils avancent jusqu'au pont de bateaux et tentent de le repasser pour aller surprendre le camp des chrétiens. Mais ils trouvèrent ceux-ci prêts à les bien recevoir. — Malgré toute la peine que se sont donnée M. Michaud d'abord, puis, dans la *Correspondance d'Orient* M. Poujoulat, ils n'ont pas fait comprendre exactement cette sortie des assiégés.

P. 146, l. 3 : « *Cil chevaus s'enfui vers les heberges* ». C'est-à-dire, vers le pont de bateaux. Les Croisés avaient d'abord fait rebrousser les assiégés qui déjà repassaient leur pont en désordre, quand les nôtres saisis d'une panique fuient à leur tour. Alors les assiégés reviennent à la charge.

P. 149, l. 21 : « *voir* est », lis. : « *voirs* ».

P. 153, l. 9 : « *Antioche qui est près du royaume d'Égypte* ». C'est-à-dire près de Lalische ou Laodicée, devenue la proie de l'Égypte.

LIVRE V.

P. 155, note 3. Ajoutez la citation de Guillaume de Tyr : « *Eadem nocte, eumdem fluvium per pontem snperiorem transierant* ». Peut-être au lieu de « *eumdem* », Guillaume de Tyr avait-il écrit « *nondum* », ce qui ferait disparaître toute obscurité.

P. 157, note 1 : « le pont de bateaux ». Erreur. Il s'agit ici du grand pont de la ville, qu'ils se préparaient à passer pour attaquer les gens de Bohémond, quand ils seraient refoulés par l'armée auxiliaire.

P. 158, l. 26 : « en une mahomerie que li Tur i avoient vouloient ». Il faut une virgule après *avoient*.

P. 159, l. 11 : « mout amenoient genz desarmées chargiez de viandes », deux mots passés : « genz desarmées *et chevaus* chargiez de viandes ».

P. 160, l. dern. : « *o e en droit* », lis. : « *orendroit* », — l. 6 : « car tout estoit *jonchié* », lis. : « *jonchiez* ».

P. 172, l. 6; p. 174, l. 14; p. 178-180-186 : « *Aussien* », lis. : « *Auxien* », comme aux pages suivantes.

P. 173, l. 26 : « de la response... *estendoit* bien », lis. : « *entendoit* ».

P. 174, l. 5 : « *si* ele estoit conquise », lis. : « *se* ele estoit... »

P. 183, l. 9 : « par *li* », lis. : « par *lui* ».

P. 184, l. 25 : « granz mercis li rendi du servise que il *lui* fesoit », lis. : « il li fesoit ».

LIVRE VI.

P. 193, l. 7 : « *Il passa le pont dessus* ». Non le pont de fer ou de l'Oronte, mais celui qui était jeté sur le fleuve *Afrin* (*Nahr Afrin*), qui vient plus bas traverser le lac Donis.

P. 197, l. 17 : « fete por *gasder* l'ost », lis. : « *garder* ».

LIVRE VII.

P. 226, note. Il faut supprimer la virgule à la fin du premier vers cité, et ne pas tenir compte de l'inattention de l'imprimeur qui a répété inexactement les mêmes vers à la page suivante.

P. 227, l. 1 : une *mortalité* vint si *grant* que nus *jor* n'estoit », lis. : « *mortalitez — granz — jorz* ».

P. 228, l. 4 : « por cele chose estoient-il *meuz* de leur païs », lis. : « *meu* »; — l. 11 : « l'ardure du chant estoit trop *grant* », lis. : « *granz* ».

P. 238, l. 11 : « virent que la *cité estoit* prise », lis. : « *les citez estoient* ».

P. 244, l. 16 : « la cité de Triple qui mout estoit *riche* et mout *noble* », lis. : « *citez — riches — nobles* ».

P. 245, l. 8, et p. 283, l. 1 : « la *nuit* », lis. : « la *nuiz* ».

P. 248, note 2 : « Maraclié *ou* Margat », lis. : « *sous* ».

P. 249, l. 19 : « uns prestres *chapelain* et acointes », lis. : « *chapelains* ».
P. 250 : « einsi estoit la *volenté* Dame Dieu ». lis. : « *volentez* ».
P. 258, p. 25 : « nostre gent les *enharreroient* plus », lis. : « *enharroient* ».
P. 259, l. 8 : « *mestre* estoit », lis. : « *mestres* ».

LIVRE VIII.

P. 264, l. 15 : « *pophe:e* », lis. : « *prophete* ».
P. 269, l. 9 : « Gyon est ore *un leu* », lis. : « *uns leus* ».
P. 275, l. 18 : « plus estoit *riche* que *nul* d'eus », lis. : « *riches* — *nus* ».
P. 277, l. 11 : « tant fu *prié* », lis. : « *priez* ».
P. 285, l. 14 : « que *ils* revenissent », lis. : « *il* »; — l. 21 : « et *ieur* crioit », lis. : « *leur* ».
P. 287, l. 7 : « tant avoient fet que leur *anemis* se lassoient », lis. : « *anemi* ».
P. 291, l. 16 : « Cil meismes qui ocis les avoient estoient bien *acreus* à regarder », lis. : « *acreu* ». Ce mot offre un sens également douteux dans ce passage de l'édition de Villehardouin de M. de Wailly : « Se Rollans puet iestre de nul d'aus en saisine, il aront *acreu* sour lor piaus ». M. de Wailly traduit : « ils donneront à gagner sur leurs peaux ».
P. 296, l. 9. La note à laquelle on renvoie a été omise par l'imprimeur : c'était la traduction du mot *rez*, bûcher; du latin *rogus*.

LIVRE IX.

P. 297, l. 21 : « les esperiteus choses sont plus digne que les *temporeles* », lis. : « *temporeus* ».
P. 304, l. 8 : « les bras avoit gros et *carrés* », lis. : « *carrez* ».
P. 306, l. 9 : « une pais qui n'estoit mie assez *renable* », lis. : « *resnable* ».
P. 327, l. 22 : « les piez en *buis* de fer », lis. : « en *buies* ».

LIVRE X.

P. 338, l. 22 : « sa gent ferirent des *esperons sor* eus », lis. : « *sur* eus »; — l. 27 : « assez *d'anuiz* », lis. : « assez *ennui* ».
P. 341, l. 20 : « par les rentes de son *archediacrez* », lis. : « *archediacré* ».
P. 343, l. 22 : « mès *preudoms* s'en entremistrent », lis. : « *preudome* »; — l. dern. : « *Tancré* », lis. : « *Tancrez* ».
P. 345, l. 18 : « si que li tens et l'eure *estoit venus* », lis. : « *estoient venu* ».
P. 358, l. dern. : « *et pluseurs autres barons et chevaliers* », lis. : « et *pluseur autre baron et chevalier* ».
P. 360, l. 26 : « *le remenant* s'enfoi », lis. : « *li remenanz* »; — l. 31 : « larges *despense* », lis. : « *despenses* ».

P. 363, l. 7 : « à mout *grant* bobanz », lis. : « *granz* »; — l. 19 : « si avoit lessié *l'eglise* », lis. : « *s'eglise* ».
P. 364, l. 15 : « *que* leur *anemis* estoient », lis. : « *car* leur *anemi* »; — l. 31 : « et ses batailles toutes *conrées* », lis. : « *conraées* ».
P. 366, l. 23 : « *un* suens cousins », lis. : « *uns* ».
P. 367, l. 10 : « La terre *qi* plus estoit voisine », lis. : « *qui* »; — l. 12 : « sages *homes* », lis. : « *homs* ».
P. 370, l. 2 : « à queuque *peines* », lis. : « *peine* ».
P. 373, l. 16 : « La maniere par quoi nostre gent *entendoit* », lis. : « *entendoient* ».

LIVRE XI.

P. 386, l. dern. : « il i avoit deus *soleus*... aussi *grant* com li *vraiz soleuz* », lis. : « *solaus* — *granz* — *vrais solauz* ».
P. 393, l. 11 : « et est *obéissant* », lis. : « *obeissanz* ».
P. 398, l. 14 : « por ce pensa que l'eglise de Bethleem *seroit arceveschiez* », lis. : « *feroit arceveschié* ».
P. 405, l. 22 : « la meilleur ville que *li Sepuchres tenist* », lis. : « *l'eglise du Sepuchre* ».
P. 407, l. 19 : « les batailles toutes *conrées* », lis. : « *conraées* ».
P. 416, l. 2 : « *chevalier* et sergenz treoit de la terre », lis. : « *chevaliers* ».
P. 418, l. 26 : « por plus fere *smal* », lis. : « fere *mal* ».
P. 424, l. 19 : « *le Roi* qui le créoit », lis. : « *au Roi* ».
P. 425, l. 16 : « bones *trenchié* », lis. : « *trenchiées* »; — l. 21 : « *vaillains* », lis. : « *villains* ».
P. 427, l. 9 : « *L'Apostoile* envoia », lis. : « *l'Apostoles*. » Ainsi dans les meilleurs manuscrits, parce que devant une voyelle initiale l'*i* de l'article ne se prononçait pas le plus ordinairement.
P. 429, l. 27 : « si que sovent leur ont *fet* granz maus », lis. : « *fez* ».

LIVRE XII.

P. 438, l. 15 : « *astés* fu aus armes », lis. : « *astes* fu »; — l. 17 : « mesurables et *auspensez* », lis. : « *porpensez* ».
P. 439, l. 20 : « qui... leur avoit *fet* mout granz torz », lis. : « *fez* »; — l. 23 : « *mesprési il* », lis. : « *mesprist-il* ».
P. 440, l. 5 : « li *prince* d'Egypte », lis. : « li *princes* ».
P. 443. La note 6 devait être remise à la note 7.
P. 449, l. 26 : « dedens *breif* terme », lis. : « *brief* ».
P. 455, l. 10 : « et *ceus* qui dehors estoient venu », lis. : « et *cil* ».
P. 458, l. 4 : « à prendre cele *forteresse* », var. « cele *buinache*, » mot que je n'ai pas retrouvé ailleurs. Le latin porte : *municipium* et *præsidium*. — L. 21 : « li Rois... si en fu mout *correcié* », lis. : « *correciez* ».

P. 465, l. 13 : Ajoutez une virgule à la suite d'*après*. — L. 21 : « les *mineurs* », lis. : « les *mineeurs* ».

P. 467, l. 2 : « *ambatant* », lis. : « *enbatant* ».

P. 469, l. 21 : « et fu *grant enfermeté* », lis. : « *granz enfermetez* ».

P. 470, l. 11 : « *Li Venitien qui orent tout ce gaaignié departirent, tout entre eus* », ponctuez ainsi : « Li Venitien, qui orent tout ce gaaignié, departirent tout entre eus ».

LIVRE XIII.

P. 497, note 3. Sardan, plus rapproché de Caphardan et de Hasart, doit avoir été situé entre ces deux châteaux. Ce n'est donc pas *Serados* sur la rive droite du Jourdain. La carte a corrigé cette note.

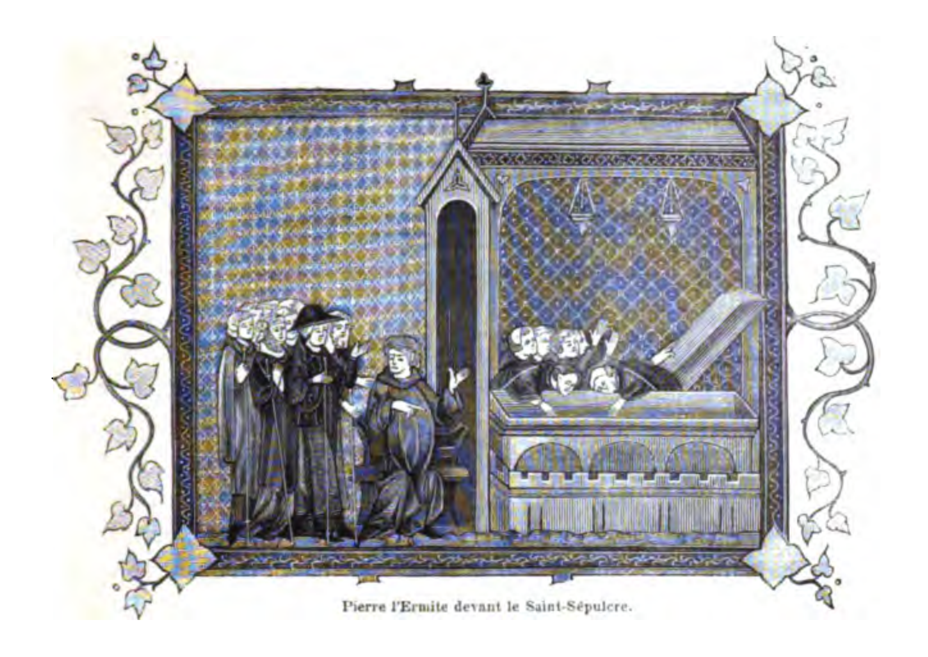
P. 500, l. 8 : « Nos gens qui chascun *jori estoient* au palet », lis. : « chascun *jor jestoient* au palet ». Guillaume de Tyr : « *Veteranis civibus nostrorum prudentius declinantibus occursum, et remissius insectantibus aliquando fugientes* ».

P. 501, note 3, l. 12. Supprimez : « *repasse le Jourdain et va...* »; — l. 14, suppr. « (*Wadi et Taybe*), *au nord-est de Bethsan...* » Et plus loin encore : « *au-dessus de Bethsan* ».

P. 502, l. dern. : « les navrez des *nos* », lis. : « des *noz* ».

P. 511, l. 5 : « li *jor* », lis. : « li *jorz* ».

P. 513, l. 1 : « *des* Bures », lis. : « *de* Bures ».


Pierre l'Ermite devant le Saint-Sépulcre.

GUILLAUME DE TYR

DES CHOSES AVENUES EN LA TERRE D'OUTREMER

Ci comence li premiers livres. Et premierement : coment Cosdrocz prist à force la cité de Jherusalem.

Les anciennes estoires dient que Eracles, qui fu mout bons crestiens, gouverna l'empire de Rome[1] : més, en son tens, Mahomez avoit jà esté, qui fu messages[2] au deable; et il fist entendant que il estoit prophetes envoiez de Dame-Dieu. Eu tens[3] Eracle estoit jà la desloiautés et la fausse loi que il sema si espandue par toutes les parties

[1] Héraclius, empereur de 610 à 641. — Mahomet mourut en 632.

[2] Messager, émissaire.

[3] *Eu tens*. Dans le temps. *In eo.*

d'Orient, et nommeément en Arabe, que li prince des terres[4] ne se tenoient mie à ce que l'en enseignast et amonestast à croire cele maleurté, ainçois en contreignoient, par force et par espée, touz leur sougiez obéir au commandement Mahomet et à croire en sa loi. Quant Eracles ot conquis Perse et ocis Cosdroé[5] qui estoit si poissans rois, il en raporta la vraie crois en Jherusalem que cil en avoit portée en Perse. Si demora en la terre de Surie, et fist eslire et ordener en Jherusalem un patriarche mout preudome qui avoit non Modestes. Par le conseil celui, il faisoit les eglises refere, et atirier[6] les Sainz leus et netoier, que cil deables Cosdroez avoit despeciés et destruis[7]. [Mout metoit Eracles grant entente et granz cous à ces choses raparoillier. Endementres[8] que il entendoit à ce,] estevos que[9] Homar, li fils Catap, qui estoit princes d'Arabe tiers après Mahomet[10], rois et enseignierres de ses commandemenz, vint en cele terre qui a non Palestine à si grant plenté de gens que toute la terre en ert coverte; et ot jà prise par force une mout fort cité de cele partie qui avoit non Jadre[11]. D'iluec se trest vers Damas et assist la cité, et l'assailli et prist à force; car il avoit si grant plenté de gent que riens ne lui pooit contrester. Li empereres Eracles, qui demoroit encore en cele terre qui a non Cilice, oï noveles de celes genz; si envoia bones espies et loiaus en qui il mout se fioit, por veoir et encerchier leur covine[12]; que il voloit mout savoir s'il poïst cele gent atendre en champ, reuser ens[13] et chacier des terres et des cités qui obéissoient à la Crestienté et à l'empire de Rome. Més quant li message revindrent, il aprist certeinnement que il n'avoit

[4] C'est-à-dire : les princes qui vinrent après Mahomet ne se contentaient pas de laisser prêcher cette mauvaise loi.

[5] Khosrou ou Chosroès II fut tué en 628, après un règne glorieux de trente-huit ans, par l'ordre de son propre fils et non par Héraclius.

[6] Orner et nettoyer les saints lieux.

[7] Modeste restaura le Saint Sépulcre, une première fois renversé par Chosroès II. Mais ce ne fut plus une seule basilique telle que l'avait élevée Constantin vers 335. « Modeste « se borna à construire sur chaque emplace« ment vénéré autant de petites églises, dé« crites dans les Voyages d'Arnolphe, de « S. Willibald et de Bernard le Sage. » (Melchior de Vogüé, *Églises de la Terre-Sainte*, p. 120.)

[8] Tandis.

[9] Voilà que.

[10] Aboubèkre avait succédé à Mahomet; Omar vint après lui et mourut en 644.

[11] Gaza. En 635.

[12] Reconnaître leur intention; parce que....

[13] Refouler.

pas genz à combattre à eus; car il estoient si fier et si orgueilleus de la grant plenté de gent qu'il avoient, que riens nes[14] porroit retenir. Si ot conseil à ses genz, et fu teus li consaus que meins estoit lede chose que il s'en partist et retornast en son païs, que il véist là destruire le pueple et la terre de l'Empire, et ne le poïst amender. Einsi s'en alla de Surie. Por ce, li rois d'Arabe et sa gent monterent en si grant orgueil et en si grant pooir, com cil qui trouverent la terre abandonnée, que, dedenz un pou de terme, il orent tout conquis dès Laliche[15] de Surie jusques en Egipte.

II. — Coment Foca ocist l'empereur Morice.

Une chose qui estoit avenue en ces parties, n'avoit guères, aida mout à ceus d'Arabe accroistre leur pooir. Car Cosdroez, li poissans rois de Perse dont je parle desus, estoit venus à grant force en Surie, et avoit destruites les citez et les chastiaus, arses les villes, les eglises fondues, grant partie du pueple ocis et l'autre partie menée en chaitivoisons[1]. La cité de Jherusalem prist à force[2], et ocist dedens la vile .xxxvi. mille homes; la vraie crois, où Jhesucrist fu mors por nous, emporta; li patriarches de Jherusalem qui avoit non Zacaries entraina en Perse avec les autres chaitis. Or vous dirai porquoi il avoit ce fet. Si com je vous ai dit, il estoit mout poissans rois : or avoit un empereur à Rome qui avoit non Morises, qui fu, si com nos trouvons, mout acointes[3] de monseigneur saint Gringoire, et ses comperes fu-il, car cil sains apostoiles baptiza un de ses enfans. Cil Morises donna une seue fille[4] qui avoit non Marie en mariage à celui Cosdroé, et fu mout granz amistiez entr'eus, et grant aliance entre ceus de Perse et les

[14] *Nes*, ne les (*non eos*).

[15] Laodicée.

[1] Captivité.

[2] Jérusalem fut prise en 615 par Schaharbaze, gendre de Chosroès II.

[3] Ce mot n'a plus d'équivalent en français. Il répond au texte latin *familiaris*. M. Littré fait venir cointe de *cognitus*; je préférerais *comitatus*.

[4] *Seue* « sua », sienne. — On ne voit pas bien comment le Pape, en baptisant l'enfant de Maurice, devenait compère de celui-ci. Il est vrai que le texte latin porte seulement : *adèo familiaris ut unum de liberis ejus de sacro fonte susciperet*. L'édition précédente, en réunissant ici deux phrases qui devaient être séparées, établit que cet enfant était Marie, que Cosroès devait épouser. C'est une méprise.

Romains, tant come cis empereres dura; si neis[5] que, por l'amor de sa femme et des Romains qui estoient crestien, se fist cil Cosdroez baptizier. Més après avint que Foca ocist en traïson cil empereur Morise[6], et fu empereres en leu de lui, et ot non Foca Cesar. Quant Cosdroez oï ce, si en ot merveilles grand duel et grant desdaing, et grant haine en enprist contre le pueple des Romains, por ce que celui qui leur seigneur avoit ocis desloiaument, et estoit encore ausi com tous sanglans du sanc leur empereur, avoient esleu à seigneur sur eus, et li avoient doné l'empire. De ce avenoit que il avoit sospeçoneus tout le pooir de l'empire de Rome; et, par ceste raison, por vengier la mort au pere sa femme, dont ele le semonoit mout souvent et atiçoit[7], il entra ez terres de l'empire de Rome et les gasta; Surie destruit, si com je vos ai dit desus, et la vuida presque toute du pueple qui i estoit. Par quoi cil rois qui est nomez desus Homar et ses pueples d'Arabe, qui trouverent la terre vuide, en firent puis leur volenté. Quant il vindrent à la sainte cité de Jherusalem, il la troverent destruite et deserte. Un pou de pueple (qui habitoit ez ruines entre les mesieres), lessierent demorer iluec, par treus qu'il mistrent sur eus[8], et soufrirent qu'il vesquissent come crestien et reféissent leur églises et eussent iluec patriarche.

Tandis com cil poissans princes demoroit en Jherusalem, si comença à enquerre mout ententivement aus gens de la ville, (et noméement au patriarche qui avoit non Sofonies et avoit esté esleus après celui Modeste qui mors estoit dont je vos ai parlé desus), en quel liu li temples Nostre Seigneur[9] avoit esté, quant Titus qui fu princes de Rome le depeça, quant il destruist toute la cité de Jherusalem. Il li mostrerent le liu mout certeinnement, et les fundemens et une partie des murailles qui estoient encore aparissans. Il envoia querre sanz demorance grant plenté de maçons et de charpentiers, et fist querre pierres de marbre et d'autres manieres, et merrien fist assembler tel et tant come mestiers

[5] Tant même.
[6] En 602.
[7] Aiguillonnait, excitait.
[8] En leur imposant un tribut.
[9] C'est-à-dire le Temple élevé au Seigneur par Salomon.

estoit, et devisa là où l'en prendroit les despens pour fere le Temple. Et si com il estoit de grant cuer et isnel[10], il trest tost à chief ce qu'il avoit enpensé; si que li Temples fu parfez en tel forme et en tel estat comme il est encore aparissant. Cil princes meismes assena granz rentes et granz teneures à tousjors, por soustenir et por parfere, quanque mestier seroit[11], les edefices et les mesoneis du Temple, et por servir le luminaire de nuis et de jors par la main de ceus qu'il y mist por garder le Temple[12]. Il a en celui leu meismes, dehors et dedenz, lettres faites d'or musive[13] eu langage d'Arabie[14], qui devisent, si com nos cuidons, qui fu cil qui le Temple refist et en quel tens et à combien de despens il fu refais.

III. — Coment Aarons et Charlemaines s'entrenvoient messages.

Einsi avint que cele sainte cité de Jherusalem [par les peschiés du pueple], fu en servage et eu dangier[1] de la gent mescréant mout longuement, c'est à dire : .IIII.^c. et .IIII.^xx. et .X. ans tous continueus; més ne mie tout en une maniere. Il estoient une heure mieus, autre heure pis, selonc ce que li seignorage changeoient qui estoient de diverses manieres; mais toutevoies avoit touzjorz le jou de cele gent sur sa teste. [Il avint que uns granz sire de cele loi ot près que toute la terre d'Orient, fors seulement Inde, en sa seignorie, qui ot non Aarons, en seurnon Ressit[2]. Icil fu de grant cortoisie, et de si grant largesce et de si haute vigueur et de si grant afaire en toutes bonnes meurs, que encore en parole-l'en en toute païennime, einsi com l'en parole en France de l'empereur Charlemaine.] Il furent en un tens[3] cil Aarons et cil Charlemaines; et por ce, en celui tens furent en

[10] Prompt, actif.

[11] Autant que besoin serait.

[12] Une phrase non traduite : « *Quæ autem sit illius forma et quæ operis elegantia, quoniam pene omnibus notum est, non est præsentis tractare negotii.* » On sait qu'il reçut alors le nom de Mosquée d'Omar, qu'il garde encore.

[13] *Opere musaico* « en mosaïque » ou, en nous tenant à la traduction : *en or émaillé*.

[14] *Quæ illius temporis esse creduntur*, non traduit.

[1] En la puissance (*dominium*). — De la prise de Jérusalem par les musulmans, à la reprise de cette ville par les croisés, c'est-à-dire de 636 à 1099, on ne compte que 463 ans : mais sans doute Guillaume de Tyr compte à partir de la conquête de Syrie par Chosroès II, vers 610.

[2] Aaroun al Raschid.

[3] Ils vécurent dans le même temps.

meilleur point la cité de Jherusalem et li crestien de la terre qu'il n'avoient onques mès esté souz nul des mescréans; car Charlemaines li bons empereres, qui tant de travail soufri pour Dame-Dieu, et tant essauça la foi Jhesucrist, pour ce que la crestientés de Surie fust plus debonairement et menée et traitiée, porchaça tant que il ot l'amor et l'acointance de celui Aaron, par messages qui aloient et revenoient. Dont cil Aarons ot mout grant joie; et sur touz les princes du monde voult-il l'empereur Charlemaine et amer et ennorer; et le pueple de la Crestienté qui estoit souz lui, et les sains leus qui estoient en son pooir voult-il qu'il fussent atirié et atorné si com Charlemaines li mandoit; dont il sembloit que nostre gent fussent plus desouz le pooir Charlemaine que desouz le pooir aus mescréanz. Quand il pooit trouver les messages Charlemaine, il les chargeoit tous des richeces d'Orient, de dras de soie, d'espices, de joiaus d'or de diverses façons, et de riches pierres precieuses qu'il envéoit à son ami Charlemaine, et assez en donnoit aus messages. Entre les autres choses, il li envoia en France un olifant[4]. Ceste debonaireté que li dous empereres Charlemaines porchaçoit aus crestiens qui estoient eu pooir à celui Aaron, ce porchaçoit-il aus autres crestiens qui estoient par toute la païennime desouz divers seigneurs, si com en Egipte et en Afrique, c'est à dire en Alixandre et en Cartage; car il envéoit grans dons et grans avoir à soustenir les povres crestiens, et à lor seigneurs mescréans envéoit grans presens et lettres amiables; si que il pourchaçoit leur amor et leur accointance. Parquoi cil se contenoient plus debonairement à la crestienté qui estoit en chaitivoison sous eus. Einsi faisoit li haus princes Charlemaines aus seigneurs mescréans qui estoient loing de lui[5]; [car, espoir[6], s'il fussent si

[4] Un éléphant.

[5] Guillaume de Tyr avait emprunté la dernière partie de ce chapitre à la vie de Charlemagne par Éginhard, chap. xvi. Notre traducteur a omis ce qu'il avait ajouté : « Combien longtemps et sous combien de princes la ville sainte et les chrétiens de Syrie souffrirent, on peut le voir dans l'*Histoire des princes d'Orient* que j'ai faite avec beaucoup de soin; depuis le temps de Mahomet jusqu'à celui où nous sommes arrivés, qui est l'année 1182 de l'incarnation. » Cet ouvrage n'a pas encore été retrouvé ; et le passage omis nous permet de croire que Guillaume de Tyr connaissait la langue arabe.

[6] Peut-être.

voisin, il essaiast en autre maniere à delivrer le pueple Nostre Seigneur, si com il fist glorieusement en pluseurs leus[7]].

IV. — Coment uns califes refist abatre le Temple[1].

En cele saison avint que granz contenz[2] sourdi entre les mescréans d'Egipte et les mescréans de Perse; car chascuns de ces genz voloit avoir la seignorie sur l'autre. La racine de la grant haine et de la grant envie sourdi de ce que il se descordoient et encor se descordent-il des poins de leur loi. Si neis que[3] il ont divers nons; car cil qui tiennent la loi de Perse si ont non en leur langage *Sonni;* et cil de la loi d'Egipte sont appelé *Siha;* et cist ne sont pas si loing de la vraie foi crestienne come sont li autre. Il avint que cil d'Egipte issirent de leur terres et conquistrent toutes les terres qui sont jusqu'en Antioche; et avec les autres citez qui furent prises, la sainte cité de Jherusalem vint en leur pooir et soz leur seignorie. Assez li estut bien[4], selonc l'ese que l'en puet avoir en chaitivoison. Jus que il avint[5], par la soufrance Nostre Seigneur et por son pueple chastier, que uns desloiaus hom et crueus fu sires et califes d'Egipte, qui ot non Hecam[6]: cil voult passer toute la malice et la cruauté qui avoit esté en ses ancesseurs : si neis que la gent de sa loi le tenoient ausi come à forsené d'orgueil et de rage et de cruauté[7]. Entre les desloiautez que il fist fere, il commanda à fondre jusques eu pié la sainte eglise du Sepucre Jhesucrist qui avoit esté refaite premierement par le commandement Costentin l'empereur, par un preudome patriarche de Jherusalem qui avoit non Maximes, et puis refete par Modestes, l'autre patriarche, eu tens Eracle dont nos avons parlé desus. Ce commandement d'abattre la sainte

[7] Cette dernière phrase, qui n'est pas dans Guillaume de Tyr, nous prouve que le traducteur n'ajoutait aucune foi au prétendu voyage de Charlemagne en Syrie et à la reprise du Saint Sépulcre, racontée dans une très-ancienne chanson de geste publiée par M. Fr. Michel.

[1] Ou plutôt le Saint-Sepulchre.

[2] Débat.

[3] Tant même que.

[4] Fut-il assez à propos pour cette ville. *Estut*, prétérit du verbe *estovoir*, dérive de la forme impersonnelle il estuet. *Est opus.*

[5] Jusqu'à ce qu'il advint.

[6] Ou Hakem Biamrillah, calife d'Égypte de 996 à 1021.

[7] « *Factus est posteris et ejus insaniam legentibus solemnis fabula.* »

eglise envoia cil desloiaus califes à un suen bailli qui estoit sires de Rames[8] et avoit non Hiarot[9]; cil fist le commandement son seigneur et rua tout à terre. En ce tens estoit patriarches de cele eglise uns mout vaillans hons qui avoit non Orestes, et estoit oncles à ce desloial roi d'Egipte, frere sa mere[10]; et c'estoit la raison por quoi il estoit si crueus vers la Crestienté : car li Mescréant disoient que il ne seroit ja bien fers[11] en leur loi, por ce qu'il estoit nez de mere crestienne. Si en voult oster ceste souspeçon de sur soi, quant il ceste sainte eglise depeça qui estoit ausi come fontaine et commencement de nostre vraie créance.

V. — Des grans mesaizes et des granz douleurs que li Crestien soufrirent en la Sainte terre.

Dès lors comença li estas de nostre gens en Jherusalem estre mout plus griés et plus dolereus que il ne souloit; car il leur estoit mout grant duel eu cuer de l'eglise de la Resurrection Nostre Seigneur qu'il véoient einsi destruire entr'eus. D'autre part l'en les chargeoit trop dolereusement de treus, de tailles et de corvées, contre la coustume et contre les previleges que il avoient des princes mescréans. Et, ce meismes qui onques-mès ne leur avoit esté devéé, leur fu à ce tens defendu que il ne féissent nules de leur festes; et le jor que il savoient que il estoit plus haute feste aus Crestiens, lors les fesoient-il plus traveillier et plus ouvrer par corvées et par force; ou il leur defendoient, tele eure ert, que il n'ississent des huis de leur mesons, et les tenoient léanz enclos, porce qu'il ne poïssent fere nul semblant de feste. Dedenz leur mesons meismes n'estoient-il pas enpais ne asseur, ains leur gitoit-l'en, en desus grosses pierres, et dedens par les fenestres, fiens et boe et toutes ordures. Se il avenoit aucune fois que aucuns des Crestiens déist une legiere parole qui despleust à un des mescréans, tantost, ausi come se il eust fait un

[8] Ramla.
[9] Ce bailli paraît être l'Hidraot de la *Jérusalem délivrée.*
[10] Comme étant frère de la mère d'Hakem. Elle se nommait Marie.
[11] Ferme.

murtre, estoit trainés en prison et perdoit por ce ou pié ou poing, ou estoit menez aus forches et toute la seue chose prise [à oes le calife [1]]. Souvent prenoit-l'en les fiz et les filles des Crestiens en leur mesons et [en faisoient li mescréant leur volenté;] une eure par battre, autre eure par losenge [2] faisoient pluseurs de la juene gent renier nostre foi. [Li Patriarches, qui estoit oncles le Roi, morut.] Après i en ot des autres en divers tens cui cil faisoient trop de honte; mès por ce ne lessoient pas li preudome que il n'amonestassent et confortassent le pueple à soufrir de bon cuer et de vraie penitance les tormens et les dolors que l'en leur faisoit pour la foi Jhesucrist; et leur prometoient, por ces hontes, la gloire et l'enneur et la joie de paradis qui tousjors durra. Li bon crestien meismes s'entresarmonoient et efforçoient à tenir plus fermement la foi crestienne, tant com plus cil leur en faisoient de maus. Longue chose seroit de raconter toutes les meseses et les meschiés où li pueples Nostre Seigneur estoit au jor de lors; mès une essample vos en dirai, pour ce que vos entendoiz par celui pluseurs des autres.

Un des mescréans trop malicieus et trop desloiaus, qui haoit de trop cruel haine les Crestiens, se porpensa un jor coment il les mettroit à la mort. Il vit que toute la cité tenoit en trop grant enneur et en grant reverence le Temple qui avoit esté refez, [que la laie gent apelent le Temple-Dominus]. En celui garder et tenir net metoient toute la peine cil qui estoient esleu à ce, et tuit li autre de cele loi. Devant le Temple a une place que l'en claime l'aitre du Temple, que il revouloient [3] garder ausi netement com li Crestien vuelent leur eglises et leur auteus. Icil desloiaus mescréans que je vos ai dit prist de nuiz, si que nus ne le vit, un chien mort tout porri et tout puant, et le porta en cel aitre trés devant le Temple [4]. Au matin, quant cil de la ville vin-

[1] Au bon plaisir du Calife.

[2] Flatterie artificieuse.

[3] Le précédent éditeur s'est mépris en contestant le sens de *vouloir de nouveau* donné par Roquefort, pour y substituer celui de *vouloir avec force*. Le texte entend ici que les mécréans voulaient entretenir l'*âtre* ou parvis aussi nettement que l'intérieur du Temple. De là le mot *revouloir*, vouloir encore, ou en second lieu.

[4] *Trés devant*, tout près. Ce mot est encore employé dans le même sens en Champagne, et sans doute ailleurs.

drent au Temple por orer, si trouverent ce chien. Lors sourdi uns cris et une noise et une clameur par toute la ville si grant que l'en ne parloit se de ce non. Il s'assemblerent et ne mistrent onques en doute que ce n'eussent fet li Crestien. Trestuit s'acorderent à ce li mescréant que tous li pueples des Crestiens fust mis à l'espée; et jà estoient près les espées traites de cil qui leur devoient à touz les testes trenchier. Entre les Crestiens estoit un jeune home de mout grant cuer et de grant pitié; si parla au pueple et leur dist : « Biau seigneur, la verités est que je n'ai « nules coupes en ceste chose, non l'a nus de nos, ce croi-je cer« teinnement; mès ce sera mout grans doumages se vos morez « einsi tuit; car par ce sera toute la Crestienté esteinte en ceste « terre. Por ce me sui porpensés coment je vos deliverrai tous « par l'aide de Nostre Seigneur. Deus choses vos requier por « Dieu : l'une est que vos priez por m'ame en voz oroisons, « l'autre si est que vos deportois et honnorois mon povre lignage; « car je vueil prendre ceste chose sur moi, et dirai que je, tous « seus, ai ce fet que l'en vos met sus à touz. » Cil qui doutoient la mort orent grant joie de ce et li promistrent les oroisons et l'enneür de son lignage, en tele maniere neis[1] que cil de son lignage porteroient tousjors mès le jor de Pasques flories l'olive qui senefie Jhesucrist, et la metroient en Jherusalem[2]. Einsi cil vint avant à la justise et leur dist mout certeinnement que li autre crestien n'avoient coupes en cel afere, et de soi dist que il l'avoit fet. Quant il oïrent ce, si delivrerent touz les autres, et il seus ot la teste copée.

VI. — Coment Costentins refist le Temple qui encore est.

Iteles mesaises soufroit li pueples Dame-Dieu en ices jors. Mès Jhesucrist, qui bien set metre conseil ès choses desesperées, les

[1] *Neis que*, proprement : *même que*, *tant que*. Cette forme a fréquemment le sens de notre : *savoir*, *assavoir*, ou *c'est-à-dire*.

[2] *Olivam... introducant in civitatem, in processione celebri*. Ce beau et touchant récit a, comme on sait, inspiré au Tasse l'épisode d'Olinde et Sofronie, au II° chant de la *Jérusalem délivrée*.

reconforta après ce. Car cil desloiaus princes Hecam morut, et ses fils qui ot non Daher[1] regna après lui. Icil renovela les aliances que ses peres avoient rompues à l'empereur de Costantinoble qui avoit non Romains et estoit nomez en surnom Elyopolitain[2]. Icil pria celui Daher, qui mout l'amoit, que il souffrist que li Crestien reféissent en Jherusalem l'eglise du Sepucre que ses peres avoit fet abatre : cil leur otroia por l'amor l'Empereur. Ne demora puis guères que cil empereres fu morz; et reigna après lui[3] Costentins qui ot surnon Monomaques [qui vaut autant en grec com *seus combateres*]. Li povre crestien qui estoient en Jherusalem avoient congié de leur eglise refaire; mès n'en avoient pas pooir, pour leur povreté. Si orent conseil que il envoieroient à l'Empereur, et li requerroient por Dieu que il les secorust de s'aide et de ses aumosnes, à cele sainte eglise parfere. En la ville de Jherusalem estoit uns mout preudons qui avoit non Jehans et en surnon Carianites : cil fu nez de Costentinoble et estoit mout gentiushons de la terre selonc le lignage, mès plus estoit gentius de cuer et de bonnes meurs. Cil estoit venuz en pelerinage au Sepucre et avoit lessié tout le bobant et l'ennor du siecle, et avoit pris abit de religion pour suivre en povreté Jhesucrist, eu leu où il avoit esté povres et mesaisiez por nous. Icestui Jehan pria toute la crestienté[4] qui là estoit que il empréist ce message d'aller à l'Empereur por Dieu et por eus. Il le fist volentiers et se mist à la voie et vint en Costantinoble et parla à l'Empereur et fist ce que il avoit quis; car li Empereres li otroia que il envoieroit despens tant com mestiers seroit, et qu'il feroit cele sainte eglise tout du sien[5]. Cil fu mout liez quant il ot si bien faite sa besoigne, et prist congié à l'Empereur et s'en revint arrières en Jherusalem. Quant il dist au pueple les bonnes noveles qu'il aportoit, mout en firent grant joie et assez i ot

[1] Daher, surnommé Ledinillah, fils d'Hakem Biamrillah, sultan d'Égypte de 1021 à 1036.

[2] Parce qu'il était originaire d'Éliopolis. On ne lui donne ordinairement que le surnom d'Argire. De 1028 à 1034.

[3] Non immédiatement. Entre le règne de Romain et le sien se placent ceux de Michel IV, Michel V et Théodora. Constantin Monomaque règne de 1042 à 1053.

[4] Tous les chrétiens (la crestienté) prièrent Jehan, etc.

[5] Tout de son avoir, à ses frais.

lermes plorées de pitié, pour ce que avis lor estoit que Nostre Sires nes vouloit pas tousjors oublier, qui tel confort leur envéoit.

En ce tens estoit patriarches de Jherusalem uns mout sages hom qui avoit non Nicefores. Li Empereres tint bien covent de ce qu'il avoit promis; car il envoia sans demorance grant partie de son avoir, et refist fere l'eglise du Sepucre mout hautement, en l'estat et en la forme où ele est encore; et fu parfaite l'an de l'incarnacion Ihesucrist .M. et .XLVIII. et avoit esté .XXXVII. anz destruite. Ce fu tout droit .LI. ans ains que nostre gent recovrassent la cité. Quant li crestien qui estoient là orent leur eglise refaite, si en furent mout joieus, et en ce se reconfortoient de toutes les mesaises et de toutes les hontes que il souffroient; dont l'en leur fesoit à grant plenté, ne mie seulement en Jherusalem, mès és petites citez entour, si com en Bethléem et en la cité dont Amos li prophetes fu nez, qui a non Tecua[6]. Toutes les fois que li Califes envéoit nouveau bailli en la terre, cil faisoit ses nouveles mestrises et demandoit aus Crestiens nouviaus treus et autres tailles et autres corvées que il n'avoient onques mès rendues; et se il demoroient à paier les demandes, tantost les menaçoient de ruer leur eglise à terre, et disoient que commandement avoient de ce fere de leur seigneur.

En tel point et en tel doleur estoit la terre et la Crestienté : une eure desouz ceus d'Egipte, une eure desouz ceus de Perse : mès trop leur fu noauz[7] encore quant il vindrent eu pooir aus Turs; car li Tur conquistrent le roiaume de Perse et celui d'Egipte. Einsi la sainte cité chéi en leur mains, que il menerent si mal et tormenterent si cruelment que avis estoit au pueple Dame Dieu que il eust esté en franchise et en grant repos souz ceus d'Egipte et de Perse. Et einsi la tindrent li Tur .XXXVIII. ans.

VII. — Coment li Tur et li Turqueman issirent d'une racine et d'une terre.

Por ce que de la gent des Turs avons parlé et souvent en parlerons en ce livre, si me semble bien que l'en vous die dont cele

[6] *Tekoa* ou *Tecués* près de Jérusalem. [7] Nuisible.

gent vindrent premierement, et parquoi il orent si grant pooir. Li Tur et li Turqueman vindrent d'une racine, et issirent d'une terre qui est vers bise quant l'en est en Surie. Si furent gent mout rude et sanz atirement; ne n'avoient nul païs ne nul certein siege, et queroient partout pastures à leurs bestes; n'onques n'avoient abité n'en cité n'en chastel. Quant il voloient aler d'un leu à autre, si aloit tous uns lignages par soi; et avoient fet en chascun parenté un prince qui estoit leur justiciers : par celui estoient amendé tuit li meffet, et feisoient ce que il commandoit. Il menoient avec eus toute leur chose, leur sers, leur baiasses[1], leur iveries[2], bues et vaches et berbiz : en teles choses estoit toute leur richece. Nule terre il ne gaaignoient[3], ne il ne savoient riens acheter ne vendre, car il n'avoient point de monnoie; mès leur bestes, leur formages et leur let changeoient à ce dont il avoient mestier. Quant il avoient esté en un leu, et mestiers estoit qu'il alassent ailleurs por les pastures, il envéoient des plus sages de leur pueple aus princes des terres, et cil faisoient covenance à eus de demorer une piece en leur bois et en leur pastures, par le treu que il lor rendoient, selonc ce que il estoit entr'eus accordé.

Or avint que une grant plenté de ce pueple se parti des autres, et entra en la terre de Perse : et trouverent cele terre mout plenteive[4] de pastures et de ce qui leur avoit mestier. Si donnerent au Roi le treu qu'il orent covent[5] entr'eus, et demorerent iluec[6], ne sai quanz anz. Cil pueples commença mout à croistre et monteplier, si que à merveilles furent granz genz, et tant que li rois et cil de la terre comencierent d'eus à avoir grant peor, et grant sospeçon que il ne leur féissent encore mal par leur pooir qui trop croissoit. Il orent conseil entr'eus que il les chaceroient à force de la terre; mès après il changierent leur conseil, et leur sembla mieus que il les chargeassent si de treus et de demandes que cil ne les poïssent soufrir et s'en partissent par ennui et de leur

[1] Les femmes de service.

[2] *Iveries*. Ce mot, qui n'est pas relevé dans les glossaires, est la traduction d'*equitia*, un *haras*, un assemblage de chevaux. *Ive* s'est dit pour *jument* (*equa*).

[3] Ils ne cultivaient.

[4] Plantureuse.

[5] Le tribut dont ils étaient convenus.

[6] Traduction du latin *illo loco*.

gré, si com il estoient venu. Einsi le firent : mès cil soufrirent et endurerent longuement les grevemens qu'il leur faisoient. Au derrenier, quant il ne porent plus soufrir, si orent conseil entr'eus que il ne paieroient riens plus le Roi. Quant li Rois oï ce, si fist crier par tout son regne que cil ississent de sa terre dedenz un terme que il leur noma. Por ce il passerent le flun qui avoit non Cobar[7] qui est bonne du regne de Perse d'une part. Et quant il furent à plein, si s'entrevirent et aperceurent que il estoient si grant plenté de gens que nule terre ne les porroit soufrir[8], por qu'il se vosissent tenir ensemble; car avant, quant il estoient en Perse, il abitoient li uns loinz de l'autre, si ne connoissoient mie leur pooir; mès ore, quant il s'entrevirent, si orent merveilles grant desdain de ce que il avoient soufert l'orgueil et le grevement d'un prince. Il pristrent conseil entr'eus, et virent que nul pueple ne se tendroit à eus, ains porroient conquerre toutes les terres. Mès une chose les en destourboit, ce qu'il n'avoient mie roi, si come les autres gens ont; et pour ce s'acorderent à fere roi sur eus, et le firent en tele maniere : il troverent entre eus cent lignages, de quoi chascuns avoit à mesnie par soi trop grans gens[9]; si commanderent que chascune mesnie aportast une saiete qui fust seignée[10], si que chascuns les péust toutes connoistre; et puis, quant eles furent toutes ensemble ces .c. saietes, si appelerent un petit enfant et li commanderent qu'il en préist une, tele com il voudroit; et il avoient covent entr'eus que du lignage dont cele saiete seroit que li enfes[11] prendroit, il esliroient à roi. Li enfes en prist une d'un lignage qui puis orent non Selducois[12] : or sorent que de cele mesnie leur estouvoit[13] à eslire roi. Si en pristrent cent de cel lignage, les plus preus et les plus sages qu'il trouverent, et commanderent que chascuns aportast

[7] Aujourd'hui le Khabour, sur la *bonne* ou frontière de Perse.

[8] Ne pourrait leur résister pourvu que.

[9] Ce dernier membre de phrase rend assez mal le latin : « *Centum familias cæteris splendidiores.*

[10] Marquée d'un signe.

[11] Et non pas li *emfés* comme dans l'édition précédente. Le sujet est *enfes*, d'une syllabe, et le régime *enfant*; comme *pastre*, sujet, *pasteur*, régime; *cuens* sujet, *comte* régime; *empereres* sujet, *empereur* régime; *sire* ou *sires* sujet, *seigneur* régime.

[12] Les Seldjoucides.

[13] *Estouvoit* était à propos, convenait.

sa saiete où ses nons fust escris : puis si rappelerent l'enfant et li firent prendre l'une de ces saietes, et orent afermé entr'eus que cil seroit rois qui sa saiete li enfes leveroit. Il en prist une où il avoit escrit Sedulc[14] : icil Sedulc estoit mout biaus hons et mout ennorez en son lignage, granz et forz et bons chevaliers et esprouvés, et estoit jà auques d'aage, mès merveilles sembloit bien home de grant afere. Cestui eslurent tuit communaument à roi si com il l'avoient proposé, et li firent féauté par sairement et li obéirent et ennorerent si com l'en fait à nouvel roi. Icist, le premerain de ses commandemens commanda et fist crier partout son ban, que trestuit, si com il avoient chier leur cors, repassassent arrière en Perse; car il ne vouloit mie que il fussent en dangier d'autrui plus que il avoient esté, ne de querre leu où il abitassent; ainz vouloit que il conquéissent et cele terre et les autres, et retenissent en leur seignorie. Si com il le dist fut fet, car icele gent conquistrent en assez pou de tens non mie seulement le regne de Perse, mès toute Arabe; et les terres d'Orient pristrent par force et retindrent en leur pooir. Et einsi avint que cil pueples qui avant estoit si vius[15] et si rudes, et vivoit ausi desatiriément come bestes, orent conquis en meins de .xl. ans[16] si grant seignorie come vos oez, et monterent en si grant orgueil que il ne voudrent plus avoir nom si com li autre estoient apelé dont il vindrent, ainz furent apelé Tur. Li autre qui ne lessierent mie leur maniere de vivre furent tousjors nomé et sont encore Turqueman. Icele gent, quant il orent conquise cele terre d'Orient, si voudrent entrer eu regne d'Egypte qui mout estoit de grant puissance, et descendirent en Surie et conquistrent les terres; et, entre les autres citez, pristrent la sainte cité de Jherusalem. Le pueple que il y troverent menerent mout mal et tormenterent et greverent plus que il n'avoient esté devant, si come je vos ai desus dit.

[14] *Selduc* ou *Sadoc*, nom que les anciens romanciers donnèrent au premier ancêtre de *Tristan*.

[15] Vil.

[16] Guillaume de Tyr ne dit pas cela; mais que tout cela arriva trente ou quarante ans avant la première croisade : « *Idque factum est vix triginta aut quadraginta annis antequam nostri occidentales peregrinationis iter arriperent.* »

VIII. — Coment li Crestien se contenoient folement par toutes terres en icel jor.

Vos avez oï coment li pueples des Crestiens estoit menez en cele terre d'Orient : or orroiz coment la Crestientez se contenoit ez autres terres. Sachiez que, en ice tens, pou trouvoit-l'en qui eust la peor Dame Dieu en son cuer; toute droiture, toute loiautez, toute pitiez estoit lessiée : la foi Jhesucrist estoit ausi come toute faillie. De charité n'estoit nule parole. Contenz et descorz et guerres estoit près que partout; si que il sembloit que la fins du monde fust près, par les signes que Nostre Sires en dit en l'Evangile. Car pestilances estoient et famines granz sur terre, espoentemenz du ciel, crolles de la terre par mainz leus, et pluseurs autres choses qui deussent espoenter les cuers des homes et retrere de mal, et amener à la remembrance Nostre Seigneur; [mès il estoient einsi come sourt et avugle d'oïr et de veoir ce que mestier leur ert à sauver leur ames.] Li grant prince et li autre baron ardoient et gastoient les terres à leur autres voisins; se aucuns en i avoit garantiz desouz euz[1], leur seigneur meisme les prenoient et menoient en prison et en griez tormenz, pour tolir ce que il avoient; si que les enfanz à ceus qui avoient esté riche home véissiez querre leur painz d'uis en huis et morir de fain et de mesese. Aus eglises n'aus religions ne gardoient nul previlege ne nules franchises; ainz leur toloient, et en muebles et en teneures, quanque il en pooient avoir; les croiz, les calices, les chasses prenoient ez eglises [et fondoient tout por vendre]. Se aucuns por aucun meffet s'enfuioit à l'eglise à garant, l'en le prenoit et traoit-l'en hors si vilement come d'un fouf[2] ou d'une taverne. Aus moines, aux provoires et aus clers fesoit-l'en touz les tormenz et toutes les hontes. Nul ne fesoit justise, se de ceus non qui rien ne forfesoient. Les terres estoient pleine de larrons et de murtriers :

[1] Ou plutôt « si quelqu'un passait pour posséder ». *Causa sufficiens putabatur... quod aliquid habere crederetur.* « Meisme » leurs *propres* seigneurs.

[2] Place publique

ez citez et ez bonnes viles n'estoit-l'en mie asseur. Iluec reignoient costumierement yvreces, luxures, jeus de dez[3] et roberies. Ne regardoit-l'en à pechié ne à mariage ne à lignage[4]. D'ausi mauvese vie ou de péeur estoit li clergiez com li autres pueples. Li evesque et li autre prelaz n'osoient nului reprendre ne chastier por les leur mauveses oevres. Les rentes de Sainte eglise il n'en donoient nules, ainz les vendoient. [En la some, je vos di que toutes mauveses oevres avoient si seurpris Crestienté, que il sembloit que chascuns se penast de servir le deable.]

IX. — Coment Belfeth prist l'empereur de Costantinoble.

Nostre Sire [qui par sa pitié chastie en cest siecle por espeneir[1] en l'autre, et set bien ses fiz battre por sauver], soufri que uns flaiaus[2] vint en terre por chastier le peuple. Car eu tens que uns empereres ert en Costantinoble et gouvernoit la terre mout enpais, qui avoit non Romains, Dyogenes en seurnon, issi de ces derrenieres parties d'Orient uns trespoissanz turs mescréanz qui ot non Belfeth[3], qui amenoit avec lui tout le pueple de Perse et de Assurie, et si grant plenté de gent que il covroient toute la terre : ne n'estoit pas legiere chose à savoir le nombre de si grant pueple. Il amenoit chars, curres et charretes, chevaus et chameus, bues, vaches et menues bestes, à si grant plenté que à peine porroit estre creu. A tout ce grant appareillement et à cele grant force, se mist dedenz l'empire de Costantinoble, et commença quanque il trova à plain prendre et gaster; et là où il trovoit forteresces de citez et de chastiaus, il prenoit tout de venue, car riens ne li pooit contrester que il ne fondist tout à terre : si que touz li pueples de la terre s'enfuioit devant lui. Cele novele vint à l'Empereur que cil granz sires sorprenoit einsi sa terre. Il envoia sanz demeure par tout son empire, et fist semondre ses oz,

[3] *Pernox alea.*
[4] *Sed nec inter affines aut propinquos tuta erant matrimoniorum fœdera.*
[1] *Espeneir*, ôter de peines.
[2] Fléau.
[3] Alp-Arslan, surnommé par les Arabes *Abul-Fath*, régna de 1059 à 1072.

et assembla tant de gent com il pot avoir mout efforciement por le besoing qui granz estoit. Quant ses genz furent venues, il issi fors à tant de gent com il pot avoir à armes, et se trest cele part où il oï dire que cil Belfeth venoit. Il le trova par tens, come celui qui jà estoit bien entrez en sa terre en parfont. Quant il sorent qu'il estoient si près li un des autres, si atornerent leur batailles por combattre, et assemblerent cruelment et de mout granz corrouz come genz qui avoient entr'eus grant haine. Li Mescréant se combatoient pour essaucier leur loi et por croistre leur pooir sur leur anemis ; li Crestien defendoient la foi Jhesucrist et vouloient garantir leur vies et leur franchises et tout quanqu'il avoient, femmes et enfanz et leur païs. La bataille fu mout grant et mout cruele ; merveilles y ot genz mors et sanc espandu et de çà et de là. Au derrenier, li Grec ne porent soufrir le fez ne la grant plenté de la gent mescréant, si se metent au foïr si desconfitement que nus ne prenoit retour de soi, ainz s'en aloient tuit sanz tenir route ne conroi, chascuns par la voie où il cuidoit mieus eschaper. Cil qui les suivoient en fesoient auques leur volenté : mout en ocistrent et grant plenté en pristrent de vis. Entre les autres fu li Empereres meismes pris[1]. Ne fet mie à demander s'il ot grant duel par toute la terre, de ceus qui estoient venu de la bataille, et des femmes et des enfanz, des viellarz et du menu pueple qui n'i avoient mie esté. Belfeth, icil prince mescréanz, vit que il ot einsi pleniere victoire des Crestiens, si monta en mout grant orgueil ; car il se pensa bien que à peines trouveroit-il mès point de barre qui li destornast à fere sa volenté de l'Empire. Quant il se fu logiez et ses oz entour lui, il fist venir devant lui l'Empereur qui estoit pris, et sist en son faudestuel et tint ses piez sur le col l'Empereur en leu d'eschamel[2] : ce fist pluseurs jorz. Et quant il chevauchoit, il le fesoit mener avec lui : quant il montoit à cheval, si li metoit le pié sur le col en lieu de perron, et einsi au descendre. Ce fesoit-il por despit et por honte de la foi Nostre Seigneur et du pueple crestien. Quant il ot

[1] En 1071 et non en 1102, comme on lit dans la *Nouvelle Biographie générale*.

[2] Escabeau, *scabelli vice*. L'édition précédente porte : *en leu de chamel*.

einsi avillié et despit l'Empereur, si le lessa aller et aucuns des barons que il tenoit. Et quant il fut revenuz en Costantinoble, li baron de la terre tindrent à trop grant desenneur, se cil qui einsi honteusement avoit esté menez demoroit plus sur eus eu pooir et en la hautesce de l'empire; si le pristrent et li creverent les eus, puis l'i lessierent einsi à doleur finer sa vie. Cil princes mescréans Belfeth que je vos ai dit commença einsi à porprendre toute la terre; si que il ot en pou de tens conquise dès Laliche de Surie[6], jusqu'à la mer qu'en claime le Braz saint George : ce dure bien .xxx. jornées de lonc, et .x. de lé ou .xv. en teus leus y a. Quant il vint au Braz, si vout passer en Costantinoble qui est de l'autre part de cele petite mer, mès il ne pot mie trover assez nés. Ainsi touz li pueples crestiens de cele terre, par leur pechiez furent desous cele cruel gent. Entre les autres, cele sainte cité et cele noble, où messires sainz Peres sist premierement come chief de la Crestienté, c'est Antioche, fu prise la darreniere et *servie en treus*[7]. Einsi cil ot en sa baillie les terres que l'en claime Celesserie, les deus Cilices, Pamfilie, Lice, Licaone, Capadoce, Galace, Bithinie et une partie de la meneur Aise. Toutes ces terres sunt mout plentéives et pleines de genz. Ces genz mescréanz comencierent à abattre les eglises et à grever le pueple si com leur plesoit; car uns si granz effrois et une si granz peor s'estoit mise ez cuers des genz que il s'enfuioient tuit, ne ne cuidoient pas estre asseur à sis jornées ou à set loing de celui Belfeth. Ce fu une chose qui merveilles greva la sainte cité de Jherusalem et le pueple de la terre : car tandis que li empires de Costantinoble estoit en bone pais et en son grant pooir, mainz granz secors et maint bon confort de riches dons et de beles aumosnes venoient iluec au pueple de Surie et ausi de la terre d'Antioche; mès ore avoient-il tout perdu, ne n'avoient mès point d'esperance que aide ne secors leur venist mès de là; dont il cuidoient touz jorz estre en servage et en chaitiveté sanz réançon.

[6] Laodicée.

[7] C'est un passage du deuxième livre des Rois, ch. 8, § 2. *Serviens sub tributo*. Le fils et successeur d'Alp-Arslan, nommé Malec-Schah, avait envoyé en Syrie un de ses lieutenants qui n'eut pas de peine à s'y établir.

X. — Coment li Sarrazin tenoient les Crestiens en grant vilté.

Tandis com cil tens estoit si perilleus par la seignorie des mescréanz, venoient toutevoies souvent en pelerinage et li Grec et li Latin en Jherusalem, por prier Nostre Seigneur, et crier merci, [que il n'obliast pas einsi du tout son pueple.] Mout venoient en grant peril, car toutes les terres que il passoient estoient de leur anemis, et sovent i estoient desrobé et ocis; et, quant il pooient eschaper et venoient jusqu'à la sainte cité, ne pooient entrer enz, se chascuns ne paioit un besant de treu; dont il avenoit que cil qui estoient despoillié en la voie n'avoient dont il peussent ce treu paier, ne l'en ne les laissoit pas entrer enz. Por ce, si avoient hors froit et fain et grant mesese, et en i moroit assez. De ce estoient mout grevé li crestien de la ville, car il sostenoient les vis[1] de ce que il pooient, et les morz leur convenoit à enterrer, et querre ce que mestiers estoit aus uns et aus autres. Cil qui pooient entrer en la ville les grevoient encor plus; car quant il aloient visiter les sainz leus de la cité, l'en en murtrissoit pluseurs en repost, et leur fesoit-l'en assez hontes en apert. L'en leur ruoit boe, l'en leur crachoit emmi les vis, et les batoit-l'en. Por ce, cil de la ville qui avoient aucunes acointances aus mescréanz les suivoient et conduisoient par leur pelerinages, por eus garantir selonc leur pooir. Il avoit en la ville une eglise de ceus de Melfe[2] qui est une cité de Puille : cele eglise a encor non Sainte Marie de la Latine; et delez avoit un hospital de povres où il avoit une chapele que l'en clamoit Saint Jehan Eleymont[3]. Icil sainz Jehans fu patriarches de Alixandre. Li abés de cele eglise de Nostre Dame avoit en sa cure et en sa porvéance cel hospital, et leur porchaçoit ce que mestiers leur estoit selon sa povreté. Iluec estoient receu tuit li povre pelerin qui n'avoient dont vivre, et mout estoit la meson de grant charité[4]. Einsi estoit li pueples crestiens à

[1] Les vivants.
[2] Amalfi.
[3] S. Jean l'aumônier.
[4] La première église Sainte-Marie-Latine fut construite entre les années 1014-1023, en vertu d'un firman accordé aux Amalfitains par le

grant mesese en la ville. Mès, seur toute rien, leur desplesoit que quant il avoient fetes leur eglises par les Sains leus en la ville, à granz travauz et à granz couz[5], et li provoire, tel come il les avoient, fesoient le service Dame Dieu, li mescréant venoient enz à grant noise et à grant chuflois[6], et s'asséoient sur les auteus, espandoient les calices, brisoient les lampes et les cierges, et, por plus corocier toute la Crestienté, il prenoient sovent le patriarche qui i estoit lors par la barbe et par les cheveus, et ruoient à terre et defouloient à leur piez; dont toute la Crestientez avoit grant duel et grant pitié. En ces doleurs et en ces meseses furent li Crestien en la terre de Surie, si com je vos ai dit desus, .cccc. anz et .iiii.$^{xx.}$ et .x.; et toutevoies crioient à Nostre Seigneur merci à sospirs et à lermes, et li prioient mout doucement qu'il ne les obliast du tout. Mès li Sires, [qui après la tempeste et le tens oscur set bien ramener la clarté et la belle seson], regarda sa gent en pitié et leur envoia confort et delivrance des tormenz où il avoient si longuement esté, et vos dirai coment.

XI. — Coment Pierres li ermites vint en Jherusalem.

Bien vos ai dit desus que de maintes terres venoient pelerins en Jherusalem. Entre les autres en vint un qui estoit du reigne de France, nez de l'eveschié d'Amiens : c'est à dire Pierres, qui avoit esté ermites [en bois :][1] por ce l'apeloit-l'en Perron l'ermite.

sultan d'Égypte; firman aujourd'hui conservé dans le couvent des Franciscains de Jérusalem. L'église fut élevée sur l'emplacement du premier couvent hospitalier, fondé, plus de deux siècles auparavant, par ordre de Charlemagne. Il n'en reste que des ruines presque entièrement recouvertes par des maisons particulières. Elle était à un jet de pierre de l'église du Saint-Sépulcre, dans la rue des *Paumiers*, au-dessus de l'hôpital Saint-Jean l'Aumônier. Tel fut l commencement du célèbre hôpital et des Chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Sainte-Marie fut surnommée *Latine*, parce que l'on y suivait le rite latin, non le rite grec, comme dans toutes les autres églises de Jérusalem. Voyez le savant ouvrage de M. le comte Melchior de Vogüé : *les Églises de la Terre Sainte*, in-4°, 1860, pp. 250-262.

[5] C'est (mss. Didot, A. et B.) la traduction exacte du texte : *Accedebat... quod ecclesias eorum, quas cum tot et tantis laboribus reparaverant et conservaverant reparatas, violenter ingressi...* et non, comme dans l'édition précédente : « Quand ils alloient faire leur offrande es yglises. »

[6] Sifflements, huées.

[1] *Sacerdos quidam, qui et re et nomine cognominabatur heremita.* Ce double texte ne

Cist estoit petiz hom de cors et einsi come une despite chose par semblant : més merveilles estoit de grant cuer, de cler engin et de bon entendement ; et parloit trop bien [2]. Quant cil vint à la porte de Jherusalem, il paia le treu d'un besant et entra en la cité ; hebergiez fu chez un crestien mout preudome. Pierres, si com il estoit sages et enqueranz, demanda mout à son oste de l'estre de la ville, et coment li Crestien se contenoient souz ces mescréanz, et en quel point leur seigneur les menoient. Cil, qui longuement avoit esté en la ville, li conta mout ententivement les erremenz des tens trespassez et coment la Crestientez avoit esté longuement defoulée et li Saint leu desennoré, qui estoit doleur à oïr. Il meismes, qui demora une piece en la ville por son pelerinage parfere, aprist et aperceut grant partie de la chaitiveté où li Crestien estoient. Il oï dire que li patriarches de la ville estoit preudom et religieus, Siméons avoit non. Si se pensa Pierres qu'il iroit parler à lui et li demanderoit de l'estat des eglises, du clergié et du pueple. Il vint à lui, et, si com il avoit pensé, li demanda de ces choses. Li Patriarches aperceut bien à ses paroles et à sa contenance qu'il estoit hom qui doutoit Dame Dieu, et sages et apercevanz ; si li commença à conter mout à loisir toutes les meseses de la Crestienté. Quant Pierres oï ces douleurs de la bouche au preudome qu'il créoit mout, ne se pot tenir que il ne sospirast mout de parfont, et ploroit mout grosses lermes de pitié, et demandoit mout sovent au Patriarche se l'en porroit metre conseil en cel afere et coment. Li preudom li respondi einsi : « Frere Pierre, sospirs et lermes et prieres a Nostre Sires assez « cues de nous, se il recevoir les vousist ; més nous apercevons bien « que encor ne sunt mie espurgié nostre pechié, ainz savons « certeinnement que nous somes encore en la coupe, quant Nostre « Sires qui est si droituriers nous tient encore en la peine. Més « mout est grant renommée en cest païs que li pueples d'outre « les monz, [nomeément la gent de France,] sont mout bon

permet guère de soutenir que le surnom Lermite fût un nom de famille, et encore moins de famille noble. *En bois;* à la différence des ermites hospitaliers.

2 Puis que li saint apostle préeschierent le mont,
Ne fu més tés hom nés pour bien dire sermon.
(*Chanson d'Antioche*, I, v 170.)

« crestien et mout ferm ; et por ce, Nostre Sires les tient à cest « jor d'ui en grant pais et en haute poissance. Se cil voloient « avoir pitié de nous, que il en priassent Nostre Seigneur ou en « préissent conseil de nous secorre, nous avons certeinne esperance « que Dame Dieu nous aideroit par eus, et leur envoieroit sa grace « por acomplir nostre besoigne. Car vos véez bien que des Greus « et de l'empire de Costantinoble, qui sunt nostre voisin et einsi « com parent, nous ne poons avoir ne aide ne conseil ; car il sunt « tuit destruit, ne pooir n'ont-il mie de leur terre meismes sostenir « et defendre [3]. » Quant Pierres oï ce, si li respondi en ceste maniere : « Beau douz peres, voirs est ce que vous avez dit de la « terre dont je sui ; car, par la merci Nostre Seigneur, mout y est « la foi Jhesu-Crist mieus tenue et gardée qu'ele n'est en ces « autres terres que j'ai trespassées, puis que je parti de mon « païs ; et je croi certeinnement que se nostres sires li Apostoles et « li prince de nos terres de là d'outre savoient la mesese et le « servage en quoi cil mescréant vous tiennent, je ai esperance en « Dame Dieu et en leur bones volentez que il metroient conseil « et aide en vostre afere. Por ce, vous loeroie [4] une chose, se « vos cuidiez que je die bien : que vous, sanz demorance, envoïssiez vos lettres à nostre seigneur l'Apostoile et à l'eglise de « Rome, aus rois et aus princes et aus barons d'Ocident, et que « vos leur feissiez asavoir coment il vos est, et leur criissiez « merci, que il, por Dieu et por la foi, vous secorrussent en tel « maniere que Dame Dieu i eust enneur, et il i eussent preu à « leur ames : et [por ce que vous estes povre gent ne n'avez « mestier de fere grant despens, se vos cuidiez que je fusse soufisanz à si grant message,] je, por l'amor de Jhesucrist et por « remission de mes pechiez, enprendroie ceste voie ; et m'offre « bien au travail, et bien vous pramet que je loiaument leur « ferai entendant coment il vous est, se Dame Dieus me meine

[3] Respont li Patriarches : « Nos freres qu'en povon ?
« Par mout grant tréuage en cest païs manon...
« Quar di aus Crestiens, se vos secors n'avon,
« Tost ira li Sepucres en grant perdicion.
« — Sire, dist li ermites, se croire me volés,
« Les poignéors de France, les chevaliers membrés,
« Et les dus et les contes, les princes, les casés
« Feroie ça venir et les autres barnés,
« Se cuidoie que fust à Dieu sa volenté. »
(*Chanson d'Antioche*, I, v. 185.)

[4] Vous conseillerais.

« jusque là. » Quant li Patriarches oï ce, si ot mout grant joie; il manda les greigneurs homes de la Crestienté, et clers et lais, et leur dist la bonté et le servise que cil preudom leur offroit. Cil en furent mout lié et mout l'en mercierent. Sanz demeure firent l'escrit, et le li baillerent séelé de leur seaus.

XII. — Coment Pierres li Ermites vient à l'Apostoile por les Crestiens de Surie.

Vraiement est Nostre Sires granz et piteus, ne ne let mie ceus perir qui ont en lui ferme esperance; et quant l'aide faut des homes, lors envoie Dieus la seue : et ce puet-l'en veoir en ceste oevre. Car dont puet-il venir à ce povre home qui estoit despite persone, las et debrisiez de si grant voie, que il osa si grant afere emprendre? Coment pot-il cuidier que Nostre Sires vousist si grant oevre accomplir par lui et delivrer son pueple de la chaitivoison où il avoit esté près de .v.$^{c.}$ ans? Més cist hardemenz li venoit de la charité que il avoit en lui, et la foi ovroit en lui, por l'amor que il avoit à ses freres. Por ce, voloit-il abandoner sa vie por delivrer eus de la mort. En icez jors r'avint une chose qui mout li esleva son cuer à porsuivre cele emprise. Car cil bons hom, quant il li orent leur message enchargié, aloit plus sovent que il ne souloit par les sainz leus de la cité; et vint un soir à l'eglise du Sepucre. Si fist s'oroison à mout grant plenté de lermes. Après ce, il s'endormi sur le pavement[1], et lui fu avis que Nostre Sire Jhesucrist venoit devant lui et li encharjoit ce message meismement, et li disoit : « Pierre, lieve sus! haste-toi, et vas seu-

1 Quant ot fait s'orison, dormant s'est acclinés.
Dont s'aparut à lui de Dieu la majestés,
Doucement l'apela : « Dous fils en carités,
« Alés au Patriarche, mon séel li rouvés,
« En France dont venistes, biaus amis, retournés,
« Si dirés à mon pueple que li tans est entrés
« Que me viegne secorre Sainte Crestientés...
« Volentiers les verroie; moult les ai desirés...
« Paradis est ouvers où seront coronés. »
Adont s'esvilla Pierres, et Dieu fu esçonsés.
(Ant., I, v. 221.)

Tout semble porter à croire que la *Chanson d'Antioche*, plus tard renouvelée par Graindor, fut répandue avant que Guillaume de Tyr et même Albert d'Aix écrivissent leurs histoires. Ils l'avaient donc apparemment connue. Voilà pourquoi nous la citerons assez fréquemment. Guillaume ne la suit pas toujours, mais ne la contredit jamais.

« rement là où tu as empris; car je serai avec toi. Il est tens des- « ormès que ma sainte cité soit netéiée, et que mes gens soient « secoreues. » Pierres s'esveilla en ce, et fu, dès ilec en avant, plus abandonés à la voie, et ausi seur come se la besoigne fust jà fete. Il atorna son erre et ot le congié et la benéiçon du Patriarche. Si descendi à la mer et trova une nef de marchéanz qui voloient passer en Puille. Cil entra enz la nef, ot bon vens, et en pou de tans arriva à Bar[2]. Pierre issi hors et vint par terre à Rome. Il trova eu païs pape Urbain; il le salua de par le Patriarche et les cresfiens de Surie ; mostra li leur letres, et de boche li dist mout loiaument et mout sagement les doleurs et les viltez où la Crestientez estoit en la Sainte terre, com cil qui certeins estoit de la verité et bien la savoit dire.

XIII. — Du contens qui fu entre le pape Grigoire et l'empereur de Rome, des aniaus et des croces des evesques et des abés.

En ice tens, Henris, li rois d'Alemaigne, qui estoit empereres de Rome[1], avoit eu mout grant contenz à pape Grjgoire le setiesme, qui avoit esté prochiennement devant cest Urbain. Et estoit la descorde, des aniaus et des croces aus evesques morz de l'empire[2]. Car une tele costume avoit jà coru grant piece, que quant li prelat estoient mort, l'en aportoit à l'Empereur les aniaus et les croces de chascun, et il les bailloit à ses clers et à ses chapelains, ou à qui que il voloit, et mandoit ez eglises que l'en les tenist por evesques ou por arcevesques, sanz autre election et sanz autre esprueve. Par coi Sainte eglise estoit domagiée mout laidement; car il i envoioit, le plus des foiz, teles persones qui n'i avoient mestier. Li apostoiles Grigoires vit que cele costume estoit contre droit escrit et contre toute droite raison; si pria mout doucement l'Empereur et amonesta pluseurs foiz que il,

[2] Bari.

[1] *Teutonicorum rex et Romanorum imperator.* C'est la véritable formule du titre impérial; non celle qui a prévalu de *Roi des Romains, empereur d'Allemagne.*

[2] *Controversiam non modicam, super annulo defunctorum episcoporum et baculo.*

por Dieu et por Sainte eglise et por s'ame, se soufrist[3] de cele chose qui ne li apartenoit mie. Li Empereres n'en vout riens fere; por quoi li Apostoiles l'escomenia. Cil en ot si grant despit et si grant desdaing[4] que il commença à guerroier tout apertement l'eglise de Rome, et encontre l'Apostoile si fist sordre un aversaire, l'archevesque de Ravene, qui avoit non Girberz et estoit bien letrez et trop riches. Icist se fia trop en l'aide l'Empereur et en la plenté[5] de son avoir; si vint à Rome et gita l'Apostoile de son siege par force. Il fu si fous du grant orgueil que il avoit, que il oblia le sens et la raison que il devoit avoir par sa letreure, et se mit eu siege et se fist tenir por apostoile, com cil qui bien le cuidoit estre. Je vous dis desus que, en ce tens, la Crestientez estoit mout empiriée par trestout le monde, et mout avoit-l'en oblié les commandemenz de l'Evangile et de toute Sainte eglise. Si coroient abandonneément aus oevres au deable et à touz pechiez; et quant cele descorde et li cismes refu si granz, lors parfu toute loiautez et toute la foi Jhesucrist ausi come perie. L'en prenoit les evesques, les abez, les provoires; l'en les batoit et metoit en prison et toloit l'en toutes leur choses; l'en metoit autres evesques et autres abez en leur leus; nomeément, à ceus qui ne se tenoient devers l'Empereur en ce contenz faisoit-l'en toutes les hontes. Li Apostoiles vit que l'en ne li obéissoit pas si com l'en devoit, et estoit en peril de sa vie; si s'en alla en Puille par l'aide et par le conseil Robert Guichart qui lors estoit sires de la terre. Icil Robers fist à l'Apostoile et à ses genz tant d'enneur et tant de servises et de bontez, com cil en voloient prendre, et plus encore. Au darrenier, li Apostoiles s'en alla en Salerne, et acoucha malades, et fu morz iluec et enterrez[6]. Li Cardonau qui là estoient eslurent un autre qui ot non Victeurs qui ne dura que deus mois. Après celui fu esleuz icist Urbains dont je vos ai parlé. Icist vit que li Empereres[7] estoit encore en sa malice et en son corrous, si ne s'osoit pas abandonner à son pooir,

[3] S'abstint.

[4] Indignation.

[5] Édit. précéd. : *en la plainte.*

[6] Grégoire VII mourut le 25 mai 1085. Son successeur, Victor III, ne consentit à être sacré qu'à deux ans de là, le 9 mai 1087. Il mourut le 16 septembre de la même année.

[7] Notre traducteur se garde ici de l'erreur de

ainz se reponoit et tapissoit[1] ez forteresces à aucuns des barons, qui por Dieu le recevoient à grant doute[2]. Tandis com il estoit en ce point, vint à lui Pierres li ermites et li aporta le message de par les crestiens d'Outre mer. Li Apostoiles connut bien la bonté et le sens et la religion qui estoit en Perron, et li respondi mout doucement; [et li dist que s'en alast delivrement aus princes et aus barons du regne de France parler de la besoigne que il aportoit; car s'il pooit eschaper sauvement des mains l'Empereur, il meismes avoit empensé qu'il passeroit les monz et se treroit vers ces parties, por aidier à cele besoigne se il pooit.] Pierres [fu mout liez du bon respons l'Apostoile. Si] passa Lombardie et les monz [et vint en France]. Si commença à cerchier les Barons et à requerre-les touz [ausi com s'il fust envoiez nomeément à chascun]. Il leur savoit bien dire queus hontes et queles descovenues li Mescréant fesoient aus crestiens qui estoient là outre. Ce meismes contoit-il au menu pueple; car il les assembloit et leur contoit si bien le doulereus estre de la terre de Jherusalem que maintes lermes en fist plorer, ne n'avenoit nule foiz que il ne féist aucun fruit, là où il disoit ceste parole; et mout leur atendrissoit les cuers à metre secors en cele terre. Et tout einsi com messires sains Jehans Baptistes preescha avant, por fere voie à la parole Jhesucrist, einsi disoit Pierres cele parole et cele novele, ainz que li Apostoiles venist, par coi quant il vint, fu mieuz receus et escoutez, et plus fist de la besoigne Dame Dieu.

XIV et XV. — Coment li Apostoiles vint en France et assembla grant concile.

En l'an de l'incarnacion Nostre seigneur milliesme et quatre vins et quinziesme, reignoit li quarz Henris rois d'Alemaigne et

Guillaume de Tyr, qui suppose que Henry V avait déjà dépossédé son père : *Successit Urbanus qui Henrici nihilominus, prædicti Henrici successoris in eadem malitia obstinati, furorem declinans.* Henry V, ainsi que M. Beugnot l'a remarqué, ne s'empara du trône impérial qu'après la mort du pape Urbain II, c'est-à-dire en 1106.

[1] Se cachait et se tapissait.

[2] Avec grande crainte.

empereres de Rome : li quarante-troisiesmes anz estoit de son roiaume, de l'empire li douziesmes. En France reignoit Phelipes li filz Henri. Lors vit Urbains li apostoiles que li mondes estoit mout empiriez et atornez à mal : si tint un concile des prelaz d'Itale à Plesence, où il fist establissemenz par leur conseil d'amender les meurs du clergié et de la gent laie. Après, il sot que il n'estoit mie asseur eu pooir l'Empereur, si passa les monz; et vint eu regne de France. Il trova là la gent mal endoctrinée et trop abandonée à pechié; charité faillie, et guerres et descordes entre les greigneurs homes. Si se pensa que ses mestiers estoit de fere amender la Crestienté. Il semont un general concile de touz les prelaz qui estoient entre les monz et la mer d'Engleterre[1]. Cil conciles sist premierement à Verzelai, l'autre foiz au Pui Nostre Dame, la tierce foiz à Clermont en Auvergne; et sist eu mois de novembre. Là ot assez arcevesques, evesques, abez et granz persones de Sainte eglise[2] de ces parties.

Là ot par commun conseil pluseurs commandemenz donez, por amender et clers et lais, por eschiver pechié et por bones meurs recovrer. Iluec fu reformée toute Sainte eglise, dont elle avoit mout grant mestier. Entre les autres fu Pierres li ermites, qui la besoigne qui li fu enchargiée n'oblia pas, [ainz en amonesta priveément chascun des prelaz, et le commun en pria en apert mout bien et mout sagement].

[3] Lors prist li Apostoiles la parole, et fist un mout bel sermon à tout le concile, et leur mostra que grans hontes estoit à touz crestiens, de nostre foi qui estoit einsi destruite et près que faillie là où elle commença; et granz peors pooit estre et grant doute, s'ele failloit en la fontaine, qu'ele ne durast mie ez ruissiaus qui par le monde en estoient coru. Et bien leur dist que grant

[1] *Et universis transalpinarum partibus... apud Vigiliacum*. Ce doit être Vezelai plutôt que Verceil. D'autres historiens indiquent Valence au lieu de Vezelai.

[2] Ces mots *de Sainte eglise*, semblent de trop. Guill. de Tyr dit : *præsentibus etiam prædictarum partium nonnullis principibus*.

[3] Ici commence le chapitre XV de Guillaume de Tyr. Mais aucun des manuscrits de la traduction n'indique même un alinéa. M. Beugnot a remarqué qu'on ne trouve pas en cet endroit la traduction, mais seulement l'imitation très-abrégée du texte latin. Chacun des anciens historiens des Guerres saintes attribue au Souverain pontife un différent discours, ce qui prouve bien que le véritable n'a pas été conservé. Notre traducteur a donc bien fait de se contenter de résumer ce que le Pape avait dû dire.

despit en deussent-il avoir et prendre sur eus tuit li vrai crestien, de Jhesucrist qui estoit ainsi desheritez par leur defaute, et ses païs estoit livrez à ses anemis. Bien leur prometoit-il que se il i avoit aucun qui vousist emprendre ce pelerinage, toutes penitences il li changeoit en ceste[1]; et se il moroit en cele voie confés et repentanz, il prenoit sur soi qu'il auroit sans delaiance la joie de paradis. D'autre part, tandis com il seroient en cest servise, il seroit en la garde de Sainte eglise, il et les seues choses, si que cil qui domage li feroient seroient escommenié. Et ce commanda einsi à garder à touz les prelaz qui estoient au concile. Einsi leur dona congié, et leur enjoint que chascuns en son païs preeschast cest pelerinage et cest pardon; et leur dist que tuit se traveillassent à pais fere des guerres, ou à doner longues treves[2].

XVI. — Coment li menuz pueples se croisa por aler outremer

Nostre Sires dona sa grace à l'Apostoile en celle parole Dame Dieu que il dist; si que mout fu fichiée et enracinée ez cuers de ceus qui l'oïrent : et non mie seulement de ceus qui estoient présent à la parole, més de touz les autres cui ele estoit recordée; car li evesque s'en alerent en leur païs et preeschierent à leur pueples, si com il leur avoit esté commandé. [Bien savez que fort chose est et griez à lessier son païs, sa femme et ses enfans et son lignage, et à guerpir ce que l'en aime par nature; més quant l'en s'apense quel guerredon l'en attent de ce fere, et Nostre sires met une amor et une tendreur de soi en cuer du pecheur, n'a point de pooir natureus amors contre la charité Dame Dieu, ne la char contre l'ame. En cele chose le pot-l'en apercevoir certeinnement; car la gent du regne de France et li grant baron et li mendres pueples qui estoient si acostumé à pechiez et desacostumé de bien fere, si com je vos ai dit desus, puis que il oïrent cele parole, empristrent si viguereusement la besoigne Dame Dieu et se

[1] Il lui donnait ce voyage pour pénitence totale.

[2] *Ut pax quæ, verbo vulgari, treuga dicitur.*

voérent à ce pelerinage com vous orrez. Car il sembloit que chascuns déust sur soi prendre tous seus à vengier le tort et la honte que li Mescréant fesoient à Nostre Seigneur et à son pueple en sa terre de Jherusalem.] Vos véissiez que li mariz se partoit de sa femme et la femme du mari, li peres des enfanz et li enfant du pere, [et sembloit que chascuns se vousist partir de quanque l'en aime en cest siecle, por gaaignier la joie de l'autre. Uns si granz effrois[1] et uns si merveilleus esmovemenz estoit par toute cele terre, que à peine trovissiez meson de que aucuns n'eust enprise cele voie.] Ne vos di mie que tuit cil qui i alerent eussent bien sage achoison ne trespure entencion à Dame Dieu; car neis li moine issoient des cloistres sanz congié de leur abez, et li reclus meismes issoient de là où il estoient enclos por Dame Dieu, et s'en aloient avec les autres. Des genz du siecle i avoit pluseur qui fesoient le veu por leur amis qui i aloient[2]; li autre por boban qu'en nes tenist à mauvès se il remansissent. Teus en i avoit qui vouloient eslongier leur créanciers et avoir respit de leur detes. [Mès queles que fussent les entencions dedenz les cuers, il sembloit bien, par la grant emprise qui dehors se mostroit, que Nostre Sires i ouvrast; et bien estoit mestiers que cest pelerinage fust en ice tens si eslevé; car] tant avoit des pechiez eu monde qui avoient esloigné la grace de Nostre Seigneur, que bien covenoit que Dame Dieu leur mostrast un adreçoer par où il alassent en paradis, et leur donast un travail qui fust einsi come feus purgatoires, devant la mort.

Au concile presentement voa ce pelerinage li bons evesques du Pui qui ot non Aimarz[3], qui fut legaz puis en cel ost, et se contint mout sagement et mout loiaument. Ausi repromist iluec la voie Guillaumes li evesques d'Orenge, qui estoit mout sainz hom et mout religieus. Assez i ot des autres qui ne furent mie au concile, qui emprenoient ce veu meismes.

Li Apostoiles avoit commandé et einsi le fesoient li evesque

[1] Émotion, brisement, *effractus*. Éd. précéd. « escrois ».

[2] *Ne amicos desererent.*

[3] Celui qu'on ne connaît plus que sous la forme latinisée et alors inusitée d'Adhémar. La *Chanson d'Antioche* écrit *Aimer*.

tenir, que tuit cil qui à ce pelerinage se lioient, mettoient le signe de la croiz sur la destre espaule, por l'enneur de celui qui le torment de la croiz porta à ses espaules por nous sauver; et accomplissoient ce que Jhesucrist dist en l'Evangile : *Qui veut venir après moi, renie soi meismes, et preigne la crois et me suive*[a]. [Bien renioit soi meismes cil qui lessoit quanque la char aime pour le sauvement de l'ame.] Quant uns des granz barons s'estoit croisiez en une terre, touz li menuz pueples de ce païs qui estoit ausi croisiez venoit à lui et l'eslisoient à chevetaine, et li fesoient féeuté por avoir s'aide et sa garantise en la voie[b].

XVII. — Ci devise les haus homes et les haus barons qui se croisierent.

Du regne de France et d'Alemaigne se croisa Hues li maines[1], freres le roi de France; Roberz li cuens de Flandres; Roberz li dux de Normendie, filz le roi Guillaume d'Angleterre; Estienes li cuens de Chartres et de Blois qui fu peres le conte Tibaut le viel [qui gist à Leigny[2]]; Raimonz, li cuens de Toulouse, et maint chevalier de sa terre; et li vaillanz honz Godefrois [de Buillon] dux de Lohereine, et avec lui si dui frere Bauduins et Eustaces, et uns leur cousins, Bauduins de Borc qui estoit filz le conte Hue de Retest; li cuens Garniers des Grés, Bauduins li cuens de Henaut; Isouarz li cuens de Die; Raimbauz li cuens d'Orange; Guillaumes li cuens de Foreis; Estienes li cuens de Aubemarle[3]; Rotrou li cuens de Perche; Hues li cuens de saint Pol; et maint autre baron et chevalier qui n'estoient pas conte : Raous de Baujenci, Everarz du Puisat, Guis de Garlande senes-

[a] S. Matth., c. XVI, v. 24.

[b] Cela est fort à remarquer. Les seigneurs n'avaient contraint nul de leurs sujets à les suivre : ces menus croisés choisissaient librement leurs chefs. Ceux qui préféraient suivre une autre bannière avaient toute liberté de le faire. *Nam catervatim concurrebant populi, ubicumque unum de principibus iter vovisse audierant, ut se illius comitatui sociarent, ejusque super se in toto itinere invocarent nomen; obsequia promittentes et fidem.* Cette faculté laissée au petit peuple de choisir le chef qu'il voulait suivre suppose déjà l'exercice d'une certaine liberté d'action.

[1] Var. « Li moignes, li mains nés. » Peut-être en effet *Hugo magnus* ou *Hues li maines* répondait-il à *Hugues le jeune*, li mains-nés.

[2] Thibaut II, mort en janvier 1152. Cette particularité semblerait indiquer que notre traducteur était du comté de Champagne.

[3] Ou Aumale.

chaus le roi de France, Thomas de la Fere, Guiz de Possesse, Gales de Chaumont[4], Girarz de Cherisi, Rogiers de Barneville, Henris de Asque et Godefrois ses freres, Centons de Montpellier[5], Girarz de Roussillon. Bien poez savoir que avec cestes gent se croisierent mout grant plenté de chevaliers et d'autre gent, estre la grant tourbe du menu pueple que Pierres li ermites avoit concueilli eu regne de France et en l'empire d'Alemaigne.

Outre les monz meismes se croisa Buiemonz, li princes de Tarente qui fu filz Robert Guichart qui fu dux de Puille; et Tancrez ses niés, filz de sa sereur[6]; et maint autre grant baron de cele terre qui n'estoient mie si renommé ne si aparissant come cist.

Mout estoient grant li apareillement, et li atour merveilleus que l'en faisoit pour ce pelerinage. Li grant home l'avoient einsi empris que sitost com l'ivers seroit passez, que il se metroient à la voie. Ce proposement meismes avoient li menu pelerin. Li Baron, [si come il estoient plus acointe li un des autres,] s'entreenvoioient messages et letres por aler ensemble, et s'entredemandoient le tens de la meute[7] et le chemin que il tendroient. Et quant li marz fu venuz, lors véissiez chevaus appareillier, sommiers, palefrois et destriers; tentes et paveillons faire, armeures chargier: bien poez savoir que ce sembloit atirement de tresgrant chose. Li baron s'estoient acordé que il n'iroient mie tuit ensemble, car nule terre ne les péust soufrir, ne trover ce que mestiers leur fust; dont il avint, si com vos orrez, que tuit li ost ne s'assemblerent onques jusque il vindrent à la cité de Nique. [La menue gent ne se chargeoient pas mout de tentes ne

[4] *De Calvo monte*, auquel se rattachent les Caumont-La Force.

[5] *Var.* de Bearz. Guillaume Aumaneus, Gastes de Bediers, Guillaume de Montpellier. (*Msc.* 2836. B. N.)

[6] Il reste une grande obscurité autour de la naissance de Tancrés, qu'avec le Tasse nous nommons Tancrède. La *Chanson d'Antioche* le désigne à plusieurs reprises comme « le *fils Marchis*, — le *fils à l'Amirant*, — le *fils à la Sacant*, — le *Pullant*. » Ce dernier mot désigne bien l'*Appulien*, mais, en même temps, un homme né du commerce d'un Sarrasin avec une chrétienne (Pullanus, Pollin ou Pullans). Le Marchusus, qui d'après un texte de Tudebode aurait été père de Tancrés, se serait-il nommé *Makrisi*, et aurait-il été Sarrasin? Voici le texte de Tudebode : « Adhæsit a Boamundo « quidam adelphus suus, Tancredus nomine, « nepos ejusdem patris Roberti, ex sorore sua « nomine Emma genitus, a patre quidem, qui « Merchusus erat dictus, non ignobilis filius, a « matris autem fratribus nepos longe sublimior. » On sait que sur ses monnaies Tancrés a toujours la tête couverte d'un turban.

[7] Le départ, la mise en mouvement.

d'armeures; car il ne les péussent porter; si se garnissoient chascuns, selonc ce que il estoit, et de deniers et d'avoir[9].] Quant li jors de la muete venoit, selonc ce que il estoit nomez en un pais[10], là véissiez grant doleur et granz plors et grant criz au departir des pelerins; car pou i avoit ostel dont aucuns ne s'en alast, et teus y avoit dont toute la mesnie s'en aloit ensemble. Car il menoient les femmes et portoient les petiz enfanz[11]. [Merveilleuse chose estoit à veoir, meismement pour ce que jusqu'à ce jor teles muetes n'estoient mie acostumées en France, ne onques mès jusqu'à ce concile n'avoit-l'en croiz portée pour pelerinage.]

XVIII. — Coment la muete Gautier Sans avoir se mist à la voie et fu presque toute perdue.

Li an estoient de l'incarnacion Jhesucrist mil et quatre vinz et seze, eu mois de marz. En l'uitiesme jor du mois mut uns gentils hons et preus chevaliers qui ot à non Gautiers, Sans avoir en seurnon[1]. Avec cestui murent merveilles grant plenté de gent à pié; car genz à chevaus mout avoit-il pou en cele route. Il passerent par Alemaigne et se trestrent vers Hongrie. Li reignes de Hongrie est touz ceinz et avironez de granz eaues et de lées mareschieres et de parfondes paluz; si qu'on n'i puet ne entrer ne issir, se par certeins leus non, et par estretes entrées, [qui sont ausi com portes de la terre[2]]. En Hongrie estoit lors rois uns

[9] Pour porter ces armes, heaumes, hauberts, écus et lances, qu'on se gardait bien de revêtir hors de la vue de l'ennemi, les chevaliers avaient écuyers et chevaux; mais la menue gent ne pouvait s'en embarrasser. On voit par ces curieux détails qu'il y avait déjà bon nombre de cette gent menue assez bien pourvue de deniers.

[10] Quand était donné le signal du départ.

[11] Notre traducteur ne rend pas tout à fait le sens du texte. Guillaume de Tyr entend dire que les femmes et les enfants faisaient en pleurant la conduite de ceux qui partaient. *Cum singultibus et suspiriis dividebantur ab invicem carorum amplexus, et supremum sibi dicentes vale, separabantur in osculis. Mater filium, parentem filia, soror fratrem, uxor maritum in ulnis deportantes parvulos et suggentes ubera, cum lachrimis et ejulatu comitabantur abeuntes.* Beau sujet de tableau.

[1] Guillaume de Tyr écrit en français : *Sans aveir.* Cette expression distinguait fréquemment, parmi les gentilshommes, les puînés de leurs aînés qui avaient recueilli l'héritage féodal. — Pour les premiers événements de la première croisade, Guillaume de Tyr va suivre avec discernement l'*Historia Hierosolimitana* d'Albert d'Aix, écrite vers 1125.

[2] Du royaume de Hongrie. L'historien semble ajouter cela pour expliquer le long trajet des compagnons de Gautier Sans avoir.

mout vaillanz hom bons Crestiens, qui avoit non Calemans[3]. Cil sot que Gautiers venoit par sa terre à tout grant gent : si en ot grant joie, et tint mout à bien le pelerinage que il avoient empris. Deboneirement les reçut en sa terre, et commanda qu'il eussent par tout son regne viandes à bon marchié et quanque mestiers leur seroit. Li pelerin passerent toute Hongrie mout enpais, deci là qu'il vindrent en la fin, et troverent une eaue courant qui a non Maroé[4] : c'est la bonne de Hongrie envers Orient. Il passerent cele eaue mout enpais et entrerent en Bougrie[5]. Nequedent, Gautiers ne sot mot que aucuns de sa gent remestrent outre la bonne[6], et vindrent en un castel qui a non Malevile, por acheter viandes et autres choses dont il avoient à fere. Et li Hongre virent que touz li oz estoit passez fors ces, qui estoient pou ; si les despoillerent et batirent et firent trop de honte ; puis les en lessierent aler. Cil passerent l'eaue et vindrent à l'ost, conterent à Gautier et aus autres et mostrerent apertement coment il avoient esté malmené sanz nul forfet. Cil en orent mout grant duel, et eussent repassé l'eaue arrières, se il n'i eust si grant peril et si grant destorbement. Si se penserent que il iroient leur voie et lesseroient cele chose à vengier sur celui en qui servise l'en leur avoit ce fet. Tant alerent qu'il vindrent à Belegrave[7] qui est la premiere cité de Bougrie. Gautiers envoia au duc de la ville, et li requist que il leur lessast iluec acheter viandes : cil le li véa[8], ne ne soufri que l'en leur vendist rien. Li oz ot grant soufrance,

[3] Ou Coloman.

[4] Le *Maroé* ou *Maros* prend sa source en Transylvanie, arrose une partie de la Hongrie et vient se jeter dans la Teiss, près de Sedgedin, au nord et à quarante lieues de Belgrade. Nos Croisés avaient pu sans doute traverser l'Allemagne dans toute sa longueur (Bavière, Autriche et la basse Hongrie), avant d'arriver devant le *Maros* et, de là, gagner Belgrade. Mais Guillaume de Tyr, au chapitre 3 du second livre, donnant à cette même rivière le nom de *Savoé*, c'est la Save que nous devons ici reconnaître, laquelle, par la méprise d'Albert d'Aix, sera devenue *Maroé*. Dès lors l'itinéraire devient facile. Les Croisés partent de France, traversent le Wurtemberg, la haute Bavière, la Carinthie. Ils laissent la *Drave* à leur gauche, la *Save* à leur droite, et, pour ne pas être arrêtés par le Danube, auquel la Save se réunit devant Belgrade, ils franchissent la Save dans un lieu assez rapproché de Belgrade. Je propose de fixer le point de leur passage à *Mitrovith*, que les cartes (au moins celles d'Andriveau) placent à huit lieues ouest de Belgrade. Ce nom peut avoir été francisé en celui de *Maleville*.

[5] Ou Bulgarie. Éd. précéd. « en Hongrie ». *Quo transito, Bulgarorum fines... attigit, ad locum deveniens qui dicitur Belgravia.*

[6] La frontière de Hongrie.

[7] Belgrade. On voit par là que Belgrade était un peu plus éloignée de Malleville que les historiens modernes ne l'ont supposé.

[8] Le lui interdit.

si ne se porent tenir que grant partie d'eus n'alassent en fuerre, pour eus et pour leur bestes. Il troverent grant plenté de bestes par le païs, que il pristrent et amenerent aus heberges. Quant cil de la terre l'oïrent dire, si s'armerent à grant plenté de genz; il corurent là où cil amenoient les proies et se combatirent à eus et leur rescoustrent[9]. Assez en ocistrent et le remenant chacierent. Jusques à set vins des nos se ferirent en un mostier que il troverent, por estre à garant; mès li Bougre vindrent entour et mistrent le feu en l'eglise; si les ardirent touz. Gautiers vit qu'il menoit avec lui assez de foles genz qu'il ne pooit pas metre en conroi[10]: si se trest avec ceus qui croire le vourent vers les forets de Bougrie[11] qui mout sont longues et lées: et s'en commença à aler au plus sagement et au plus coiement que il pot; tant que il vint à une cité qui a non Stralice[12] et est en une terre que l'en claime Danemache la meine. Iluec trova un preudome qui estoit dux de cele terre. Quant cil sot qui il estoient et où il vouloient aler, si les receut mout debonnerement; viandes et autres choses leur fist avoir à bon marchié, et servises et bontez leur fist assez. De l'outrage qu'en leur avoit fet à Belegrave[13] leur fist adrecier et rendre ce qu'il en porent recovrer. Par desus ce, il leur bailla bon conduit et seur, jusque il vindrent en Costantinoble. Li Empereres envoia querre Gautier: cil vint devant lui et li dist l'achoison de sa voie, et que il voloit iluec atendre Perron l'ermite, par qui commandement il amenoit ces pelerins. Quant li Empereres oï ce, debonnerement le reçut et li assena un beau leu hors de la vile où il se logeroient; et commanda que il eussent viandes et tout leur estovoirs[14] à bon marchié.

[9] Et leur reprirent.

[10] En ordre.

[11] « *Bulgarorum sylvas* ». Ed. préc. Hongrie.

[12] *Stralicia Daciæ mediterraneæ metropolis*. La Dacie Méditerranée ou Mæsie inférieure, dont notre traducteur confond le nom avec celui de *Dania*; ce qui lui fera donner à la Dacie Méditerranée le nom de « Danemarce la meine ». *Stralicia* n'a pas été jusqu'à présent reconnue : mais ce ne peut-être Silistrie, sur le Danube. Albert d'Aix, le guide de Guillaume, ne nomme que la ville de *Nitzk*, ou *Nissa*, en Servie, à 40 lieues sud-est de Belgrade. Il ajoute que le duc, gouverneur de la contrée, donna des guides à Gauthier, pour le conduire lui et les débris de son armée par Sternitz (peut-être Sophia), Philippopolis et Andrinople jusqu'aux portes de Constantinople.

[13] Non pas à Belgrave, mais par les Bulgares. *De injuria a Bulgaris illata*.

[14] Les choses qui leur pouvaient servir.

XIX. — Coment Pierres li ermites et si compaignon murent.

Ne demora mie grant tans que Pierres li ermites vint de son païs à tout grant plenté de gent qui furent esmé à quarante mille. Il vindrent en Lohereine et passerent Francoine, Baviere et Osteriche, et se trestrent vers Hongrie. Pierres envoia messages au roi de la terre que il les lessast passer; cil leur manda que il leur en donoit bon congié, s'il voloient aler leur chemin enpais, sanz meslées et sanz outrage faire. Cil respondirent que il estoient pelerin Nostre Seigneur, ne n'avoient talent de troubler la pais. Einsi entrerent eu regne de Hongrie et passerent par la terre, sanz nul contenz. Viandes et autres choses orent assez à bon marchié; et, à la fin, il vindrent au chastel dont je vos ai parlé, qui a non Malevile. Là oïrent dire que l'en avoit fet iluec aus genz Gautier Sanz avoir mout grant outrage, et virent encore les armes et les despueilles de leur compaignons qui là avoient esté desrobé, pendre aus murs du chastel et pour enseigne de victoire. Nostre pelerin qui ce virent en furent tuit desvé[1] : si courent aus armes et s'entrecomencent à semondre et à amonester de bien fere. Il pristrent la ville à force; quanque il trouverent de denz decouperent tout, fors aucuns qui se ferirent en l'eaue[2] et furent noié. L'en trova que morz en i avoit de ceus quatre mille; de la gent Perron i ot perdu entour cent. Quant cele chose fu einsi faite, li oz trouva léans grant plenté de viandes, et demoura cinq jors en ce leu. Li dux de Bougrie, qui avoit non Nicita[3], entendi coment cil pelerin avoient vengié leur compaignons contre ceus de la ville; si se douta, pour ce que il avoit véé les viandes à nostre gent[4] et si en avoit assez ocis. Avis li fu que Belegrave

[1] Enragés.

[2] Albert d'Aix, dont Guillaume de Tyr a plus d'une fois reconnu les méprises, nomme ici le Danube, après avoir dit plus haut que Maleville était devant le *Maros*. Quelques lignes plus bas il dit qu'un rapide courrier envoyé de Nissa vers Pierre l'ermite, encore arrêté dans Malleville, l'avertit de revenir vers Gauthier en toute diligence : *Quapropter quantocius fluvium Maroam superantes viam vestram huic maturate*. Guillaume de Tyr a judicieusement substitué *Savoam* à *Maroam*, et n'a pas parlé du Danube.

[3] Ou Niketas. *Niceta nomine*. Ed. préc. « Vicitel. »

[4] *C'est-à-dire* : aux gens de Gautier Sans avoir. *Qui Gualtero... rerum venalium prius forum interdixerat*.

n'estoit mie assez fors; pour ce lessa la ville et se mist en un plus fort chastel. Ausi tuit cil de la cité s'en issirent à toutes leur choses et enmenerent leur bestes ez parfondes forez. Pierres, tandis com il demoroit à Malevile, oï dire certeinnement que li rois de Hongrie avoit oïe la mort de sa gent, dont il estoit mout iriez, et semonoit et assembloit gent quanqu'il en pooit avoir por vengier ses homes qui estoient ocis. Se il se douta[5], ne fu mie merveille. Por ce il fist assembler toutes les nés que il pot, et en la rive[6] devers lui et en l'autre, et fist ses genz passer mout hastivement et les chars et les charretes et les bestes. Merveilles enmenoient grant proie et emportoient granz richeces du chastel de Malevile que il avoient pris. Quant il furent outrepassé en la Bougrie, il vindrent devant Belegrave : si troverent la cité toute vuide, car tuit s'en estoient fui. Puis alerent .VIII. granz jornées par granz forez, tant que il vindrent devant une cité qui a non Niz. Icele ville troverent mout fort de siege et mout bien fermée de granz tours et de forz murs; dedenz avoit mout grant garnison et mout bone de toutes les meilleurs genz de la terre, atout grant plenté d'armeures et de viandes. Pierres li ermites et ses oz troverent un pont de pierre par quoi l'en passoit outre une eaue corant[7], assez près de la cité. Il passerent ce pont et se logierent entre l'eaue et la ville. Et pour ce que il n'avoient mie assez viandes, Pierres envoia messages au seigneur de la ville et il pria mout dolcement que il [et sa gent qui crestien estoient,] vosissent que cil pelerin que il menoit au servise Dame-Dieu, poïssent acheter des viandes de la ville, à resnable marchié. Cil manda à Perron que ce ne souferroit-il pas que il entrassent en la ville; mès se il li voloit doner bons ostages que sa gent ne feroient ne tort ne force ne outrage à ses marchéans ne aus autres genz qui istroient hors por vendre leur denrées, il leur en feroit assez envoier par resnable pris. Quant Pierres et sa gent oïrent

[5] C'est à-dire : si Pierre se douta, ou fut en crainte. On va voir que Maleville ne devait pas être sur la rive orientale de la Save. Ce n'était donc pas Semlin, comme on l'a pensé. *Congregatis navibus... quibus in ulteriore ripa collatis, ante Bellegravem... castrametati sunt.*

[6] La rive de la Save.

[7] La *Nissava*, qui coule de l'est à l'ouest et se réunit à la *Morava* à douze lieues de là.

ce, [si furent mout lié;] il leur baillerent bons ostages, et tantost cil de la ville vindrent hors à tout grant plenté de viandes et d'autres choses qui mestier ont en ost.

XX. — Coment li Tyois bouterent le feu ez moulins de Niz.

Mout fu, cele nuit, li pueples des pelerins raemplis de touz biens, qui mout en avoient eu grant mestier; car mout avoient alé longuement sanz trouver bone ville, et mout leur furent cil de la cité debonnere et resonable. Au matin il demanderent leur ostages; il les orent volentiers : puis se mistrent à la voie mout enpais. [Mès or orrez coment li deables traine sa poe por destourber bones oevres.] En cele compaignie avoit Tyois [1] qui estoient mout fol et mout meslif [2]. Aucun d'eus avoient, le soir devant, tencié à un des marchéanz de la ville, et cil à eus : ne plus n'i avoit eu. Quant li oz s'en partoit, cil Tyois s'assemblerent jusqu'à cent, et por venjance de la tençon, il pristrent set molins qui estoient au pont près de la ville, il i mistrent le feu et les ardirent tantost. Ne ce leur fu mie assez; ainz avoit un petit bourc hors des murs de la cité, que il mistrent einsi tout en cendre; puis se mistrent à la voie après les autres, qui mot ne savoient de ceste chose. Li sires de la ville, qui assez leur avoit fet debonneretté le soir, vit que il ne l'en rendoient pas bon guerredon : si fu ausi com desvez, et la felonie que pou de gent li avoit feite mist sur tout l'ost; dont il fist mal. Il fist tantost armer toute la ville et issir hors [à cheval et à pié]; si venoit avant, et mout prioit toute sa gent et amonestoit qu'il se penassent de vengier en ces desloiaus routiers l'outrage que il leur avoient fet. Quant il aprouchierent de l'ost, il trouverent premierement ces Tyois malfaiteurs qui n'avoient pas encore aconséuz les autres; il leur corurent sus, si les descouperent touz. [Lors déust estre assez; mès il ne se tindrent mie à tant; ainz se ferirent en la darreniere partie de l'ost qui riens ne cuidoit douter.] Il troverent chars

[1] Allemands. [2] Querelleurs.

et charretes, sommiers, malades, vieilles genz, femmes et enfanz qui ne pooient mie si tost aler : assez en ocistrent; les autres entrainerent touz liez; les charrois enmenerent. Ainsi retornerent en leur cité, tuit taint [1] et ensenglanté du sanc aus Pelerins.

XXI. — Coment la gent Pierre l'ermite furent desconfit.

Pierres s'en aloit et la grant compaignie de l'ost, qui mot ne savoient de ce, quant uns messages vint après eus, sur un cheval mout corant, qui leur conta la grant mesaventure qui estoit avenue en la queue de l'ost. Pierres envoia tost à ceus qui estoient devant, que il retornassent. Puis pristrent conseil que il feroient; si s'acorderent que il retornassent arrieres la voie que il estoient venus, jusqu'à la cité de Niz. En cele retournée il trouverent assez choses qui leur desplesoient, car il véoient leurs compaignons gesir touz depeciez par le chemin. Mout i avoit grant duel et granz pleurs : li uns trouvoit son pere mort, li autres son frere ou son fil, li autres avoit sa femme perdue ou sa fille : assez i avoit de descovenues. Pierres [qui avoit s'entencion pure à Dame Dieu, ne tendoit se à ce non que il poïst apaisier la malice et abessier la descorde qui estoit sourse eu pueple [1]; il] envoia preudomes et sages au seigneur et aus greigneurs homes de la cité, pour demander par quele achoison il avoient fet ces maus et ces cruautez au peuple Dame-Dieu. Cil leur respondirent que ce avoit esté au tort des pelerins, et leur mostrerent les outrages et les arsons [2] que cil leur avoient fet premiers. Quant Pierres et li preudome qui avec lui estoient oïrent ce, bien penserent que n'estoit mie leus ne tens de vengier toutes leur hontes; pour ce voudrent atorner la chose à pais et à acort, pour recovrer les prisons, la proie et le charroi que cil en avoient mené de leur ost. Jà estoient les choses entr'eus acordées et apaisiées; estes-vos [3]

[1] Éd. précéd. « tuit sein... »

[1] Qui s'étoit élevée dans le peuple. *Ut inter utrumque populum pax plenior reformaretur.* Éd. préc. « qui estoit seur ce pueple ».

[2] Les incendies.

[3] Forme ancienne que nous remplaçons par *vois-là* ou *voilà*.

que une grant noise et uns granz effroiz sourt en l'ost; car il i avoit fole gent du menu pueple qui ne vouloient soufrir que cil de la ville fussent apaisié aus noz, ainz vouloient vengier par force l'outrage que cil lor avoient fait. Pierres senti que ceste chose tourneroit à mal; si envoia des sages homes et des greigneurs de sa compaignie à ceus de là que il se tenissent enpais : il n'en voudrent riens fere. Pierres meismes i vint, et fist crier le ban, de par soi et de par les barons de l'ost, que nus ne fust si hardiz qu'il se méust por aidier à ceus qui vouloient brisier la pais qui avoit esté fete, et ce leur commandoit, sur leur pelerinage, seur la féauté et seur l'obedience que il li avoient promise. Quant cil de l'ost oïrent ce, si ne se croulerent[4]. Li message qui estoient alé en la ville por l'acordement de ce qui avoit esté fet, virent que la noise croissoient en l'ost[5] plus et plus; si s'en retournerent à leur genz sans faire ce que il avoient quis, et se penerent avec Perron de deffaire le contens. Més il n'i orent nul pooir, car il i ot bien plus de mil pelerins que nul ne pot retenir que il ne s'en alassent tuit armé envers la ville.

De la cité en issirent bien autant ou plus contre ceus. Iluec commença la bataille et la meslée mout espesse : si s'entrecomencierent à ocire mout abandoneément. [Pierres et ses granz routes ne se movoient, ne ne fesoient fors esgarder la bataille.] Cil de la ville qui estoient aus murs et aus fenestres virent que la leur gent en avoient le péeur, et aperceurent que li granz pooirs de l'ost ne s'entemetoit de cele guerre; et penserent que cil qui, sur leur pois[6] s'estoient meslé ne déussent avoir d'eus nule aide; si ouvrirent les portes et issirent fors à granz routes, tuit armé; si se ferirent[7] en la meslée. Il trouverent des nos bien .v.$^{c.}$ sur le pont; il s'adrecierent à eus et les ocistrent trestouz, fors une partie qui se ferirent en l'eaue où il furent perdu. Quant li granz oz vit einsi lor gent mener à mal, ne le porent soufrir; ainz crierent aus armes et se ferirent et la bataille, li uns après l'au-

[4] C'est-à-dire : ils ne firent pas un mouvement, ils ne bougèrent pour venir en aide aux séditieux. *Cui verbo acquiescens exercitus sedebat quasi arbiter*. Éd. précéd. « Si ne le crurent pas ».

[5] En l'armée ennemie.

[6] A leurs risques, sous leur responsabilité.

[7] Se portèrent, se jetèrent.

tre, si com il porent estre armé. Li pueples menuz qui avoit comencié la meslée se desconfist premiers, et s'en comencierent à foïr si tres-durement que riens ne les pooit arester. Il comencierent à abatre ceus à cheval, les leur méismes qui aidier leur venoient, dont il estut que li preudome fussent desconfit avec eus. Cil de la cité qui furent en leur païs, près de leur recet, les comencierent à chacier mout efforciement, à abattre et à ocire. Au darrenier, quant il orent les noz bien esloigniez, si s'en retornerent par le hernois[8]; le charroi enmenerent tout et quanque remés estoit; femmes et enfans et tous ceus qui foïr ne porent menerent en prison. Bien y ot que morz que perduz de la gent Perron .x. mille, et tout le hernois de l'ost gaaignerent li Bougre. Uns chars i fu perduz qui estoit Perron l'ermite, tout chargiez de l'avoir que l'en li avoit doné en France por secorre et por sostenir les mesaisiez de l'ost. Cil qui porent eschaper de cele desconfiture se ferirent ez forez et se reponnoient en valées parfondes. La nuit et l'endemain s'entrecomencierent à apeler et à juper[9] par le bois, et à soner buisines et menuaus[10], tant qu'il se comencierent à assembler trestuit et se receurent en un tertre[11].

XXII. — Coment Pierres li ermites et les gens qui li estoient demorez vindrent en Costantinoble.

Au quart jor furent auques tuit ensemble entour Perron, et furent encore .xxx. mille. Mout estoient à grant meschief, come cil qui perdu avoient de leur amis et de leur genz assez, et chascuns près que tout son hernois. Mès ne lessierent mie por ce, que il ne se méissent à la voie que il avoient emprise, à grant mesese et à grant soufrete de viandes. Si com il estoient en tel point, il virent venir encontre eus les messages l'empereur de Costanti-

[8] Vers les harnais, les bagages de l'armée croisée.

[9] A *siffler*.

[10] Var. *Moienneaux*. C'est un cor grêle qu'on entendait de loin. *Lituis et strepentibus tubis*.

[11] Se recueillirent. *Et in collem se receperunt*.

noble qui parlerent à Perron, et firent assembler les granz homes et les chevetaines[1], por oïr le message que il aportoient; puis parlerent en tel maniere : « Beau seigneur, mout male novele « et mout laide renommée est venue de vos à nostre empereur; « car l'en li a dit que vos alez par la terre de son empire à force, « et tolez à ses homes ce que il ont, brisiez les viles et ociez les « gens, et faites touz les outrages et touz les torz que vos poez. « Bele chiere, bontez, servises que en vos face ne vaut rien; ne « ne puet-l'en adoucier vos cuers. Por ce, vos mande que en « nule de ses citez ne demorez plus de trois jorz, mès alez-vos-en « tout droit vos jornées vers Costantinoble; car il nos a commandé « que nos aillons avant vous, et que nos vos facions sur le chemin « aporter viandes, et vendre à bon marchié. » Quant li preudome oïrent ce et que li Empereres leur faisoit tele bonté, mout orent grant joie, et mout se comencierent à escuser des meslées que il avoient faites; car bien mostrerent apertement que ce avoient fet li Bougre sanz leur colpe, par force et par grant outrage. Li message se mistrent à la voie devant eus; cil alerent après, tant que il vindrent en Costantinoble. Il troverent là Gautier Sanz avoir et sez gent qui les atendoient; il se mistrent tuit ensemble et logierent en un leu qu'en leur avoit assené. Là s'entreconterent assez de leur mesaventures. Li Empereres envoia querre Perron; cil i ala. Il vit en cele ville mout grant chose, et en cel palais maintes richesces[2] et maintes merveilles; mès, si com il estoit hom de grant cuer, il ne s'esbahi de riens. Li Empereres li demanda et de lui et de sa gent, et de ceus d'Ocident qui einsi estoient esmeu. Pierres li respondi mout bien de tout, et li dist que il qui estoient povre gent estoient avant venu; mès li haut home et li grant prince venoient après à mout grant gent, qui ne devoient pas mout demorer. Li Empereres et li baron du palais tuit virent Perron si petit qui parloit si bien et si bel, si sagement et si à point de toutes choses; si s'en merveillerent trop et mout le loerent et prisoient en leur cuers. Li Empereres li dona biaus

[1] *Petrum et alios exercitus capitaneos.* Éd. préc. « les granz olz et tous les cheveteines ».

[2] Éd. préc. « meismes riches ».

donz et le reçut en sa grace; puis le lessa retorner à sa gent. Iluec se reposa li oz des pelerins mout enpais et mout à aise un pou de tens. Puis furent les nés appareilliées par le comandement l'Empereur, et passerent la mer que l'en claime le Braz saint Jorge et vindrent en la terre que l'en claime Bitine : c'est la premiere partie de Aise. Scur la mer se logierent en un leu que l'en claime Civitot[3].

XXIII. — Coment li Crestien alerent en fuerre.

Cil lieus estoit en la marche de leur anemis; là fu li oz entour deus mois. Chascun jour trouverent fresches viandes à vendre à bon pris, dont il estoient mout repleni; tant que li pueples, qui à peine puet sofrir grant aise longuement, se comença à esmouvoir; et faisoient routes[1] por aler en fuerre par le païs. Bien en i aloit, tele eure est-il, .x. mille ou plus, maugré les barons qui estoient chevetain en l'ost. Maintes granz proies et mainz granz gaainz en amenerent en l'ost. Nequedent, li Empereres leur mandoit sovent par letres et par messages que il, jus que tant que li grant prince venissent que il atendoient, ne s'aloignassent mie

[3] M. Michaud a placé le *Civetot* à l'ouest du lac Ascanius, à l'extrémité opposée de Nicée, tandis qu'une note de l'édition académique le reconnaît dans *Ghio* ou *Cius*, ou dans la ville actuelle de *Gemlik*, sur le golfe de *Mondania*. Je suis étonné que M. Peyre, dans son histoire si bien étudiée de la première croisade, et nouvellement M. de Wailly, dans son édition de Villehardouin, aient cru devoir suivre le même sentiment. La carte de M. de Wailly place le Civetot à l'ouest du lac Ascanius : puis, dans la table des matières, à l'article *Kios*, la position de ce port répond mieux que le nom, dit-il, au *Chivetot* de Villehardouin. Or Kios, ou *Cyus*, est sur le golfe Mondania; et Villehardouin comme Orderic Vital placent à plusieurs reprises le Chivetot *sur la mer de Nichomie*, vers Nique. Il n'était donc pas sur le lac. Au nord de Nicée, la haute montagne désignée dans la belle carte de Kippert sous le nom de *Usun Tschair dag*, est à égale distance, en ligne directe, de Nicée et de la mer. Anne Comnène, qui devait encore mieux connaître les localités que Villehardouin, n'est donc pas la seule, comme a pensé M. Peyre, qui l'ait indiqué sur le golfe de Nicomédie. Pierre, dit-elle, plaça d'abord son camp sur le golfe de Nicomédie, près d'Hélénopolis, ville nouvellement élevée par Alexis. Et Orderic Vital dit, de son côté, que la ville de Civitot avait été bâtie par l'empereur Alexis (lib. IV). Civetot et la montagne du même nom étaient donc à peu de distance d'Hélénopolis. C'est là en effet que devait d'abord s'arrêter l'armée croisée, tandis qu'on ne voit pas la raison du détour que lui font prendre la carte de M. Peyre, les notes de M. de Wailly et l'édition académique, pour gagner l'extrémité du golfe de Mondania. Le Civetot est, ailleurs, nommé par Anne Comnène *Kino* (et non *Cibo*, comme écrit M. Peyre).

[1] Bandes, attroupements.

de l'ost por forfere; ainz se tenissent enpais et ensemble tout sagement. Un jor avint que Pierres ot passé le Braz et fu venuz en Costantinoble, pour parler des viandes que l'en leur començoit trop à encherir. Li menuz pueples vit que Pierres n'i estoit pas, si furent plus bauz et plus hardis; il s'assemblerent, et furent d'une compaingnie bien .VII. mil à pié et .CCC. à cheval. Il firent leur batailles, et s'en alerent tuit en conroi vers la cité de Nique, contre la volenté et la defense de tous les granz homes de l'ost[2]. Quant il vindrent près de cele grant cité, il se ferirent ez villes d'entour, et pristrent merveilles de bestes granz et petites, et en aporterent mout grant gaaing : si s'en retornerent tuit sain et haitié [à grant joie et à grant feste] en l'ost. Li Tyois [qui sont une gent mout tost effréé][3] virent cele gloire et cel gaing que cist avoient fait; si en orent mout grant envie, et furent esmeu de ardure, de convoitise et de volenté d'avoir enneur. Si se rallierent bien gent de cele langue jusqu'à .III. mil à pié, et s'adrescierent tout droit vers Nique. Il avoit un chastel qui séoit au pié d'un tertre près Nique, à mains de .IV. milles[4] : li Tyois vindrent là à leur premiere enpainte[5]; si comencierent à assaillir le chastel mout efforciement; cil dedenz se defendirent tant com il porent; mès ne valut riens, que pris fu li chastiaus à force. Cil entrerent enz, et quanque il porent trover d'homes et de femmes mistrent à l'espée sanz merci. Il troverent léanz assez viandes et autres choses, et virent que li leus estoit mout beaus et mout delitables; si le garnirent et distrent que il seroient enz et le tendroient, tant que li grant prince [que li oz atendoit] fussent venu.

[2] *Aliorum interdictum surdis auribus prætereuntes.*

[3] Ici, le sens d'effréé est : faciles à émouvoir, turbulents.

[4] Anne Comnène et Tudebode qui, comme contemporains souvent oculaires, offrent un grand intérêt de comparaison, nomment ce château *Xerigordon, Exerogorgon*. Richard, qui ne suivit que la dernière armée croisée, paraît confondre le puy de Civetot et la montagne d'Exerogorgon. Au-dessus de Nice, à égale distance de la mer et de cette ville, la carte de Kippert marque, comme j'ai dit plus haut, la haute montagne d'*Usun-Tschair*. Ce doit être aux environs de cette montagne qu'était Exerogorgon.

[5] Attaque.

XXIV. — Coment Solimanz desconfist les Crestiens.

Solimanz[1] qui estoit sires et governerres de toute cele terre, avoit oï dire, grant tens devant, que li pueples de la Crestienté s'estoit esmeus du regne de France, por aler en la terre de Surie, [et que il s'adreçoient à passer parmi sa terre]. Pour ce, il avoit esté en Orient dont il estoit jà revenuz, et avoit amené grant plenté de chevaliers et d'autre gent, [les uns par priere et les autres par avoir.] Il entendoit à garder sa terre et à grever ses anemis qui par iluec passassent. Jà s'estoit trez près de nostre gent et estoit ez bois et ez montaignes. Il oï dire que cil Tyois avoient pris ce chastel et ocis sa gent; il vint là au plus tost que il pot et assist le chastel et le prist sanz demeure : ceus que il trova dedans decoupa touz. La novelle vint en l'ost qui estoit près, que Solimanz avoit touz ocis les Tyois leur compaignons. Mout en orent duel, et mout en leva granz li pleurs et li criz aus heberges. La gent à pié en pristrent le greigneur despit sur eus; si encommencierent à parler mout durement, et distrent que li baron de l'ost ne déussent pas ce soufrir que il ne coreussent tantost vengier, tuit et à cheval et à pié, le sanc de leur freres qui ainsi près d'eus estoit espanduz[2]. Li greigneur home de l'ost qui savoient plus et de guerres et d'autres choses que la menue gent, les vouloient fere tenir en pais, et disoient que ce porroit bien estre encore amendé, et, si com li Empereres le conseilloit, bien estoit que l'en atendist la venue des grans barons; qu'il ne demorroient pas. Li pueples et la fole gent ne se tenoient mie apaié de leur paroles; ainz avoient fait un chevetaine qui avoit nom Godefroiz Buriaus, qui mout les metoit en cele fole

[1] Kilidj-Arslan, ici nommé, comme son père, Soliman.

[2] Ne croirait-on pas, au récit de tous ces mouvements de la *menue gent croisée*, lire un chapitre de l'Exode? Il y a réellement un singulier rapprochement à faire entre les deux chefs Moïse et Pierre, les deux multitudes (anciens Juifs et anciens chrétiens), et le but commun auquel ils tendaient, à une si grande distance de temps. D'où il faudrait peut-être conclure que la *voix du peuple* est rarement la *voix de Dieu*.

enrederie[3]; si que il parloient jà grossement contre les chevaliers, et disoient tout en apert que il estoient mauvès et desloial; ne ce ne lessoient-il pas à vengier por grant senz, mès por fine coardise.

XXV. — De ce meismes.

Il avient souvent que li pires consaus vaint le meilleur, et ce n'est mie merveilles, [car il est plus des fous que des sages.] Cele menue gent fole et sanz reson semonst tant et ataïna[1] les barons et l'autre gent à cheval qui estoient avec eus, que il corurent tuit aus armes, et à cheval et à pié. Bien furent .xxv. mil à pied, et.v.[c.] à cheval qui orent hauberz[2]. Il firent leur batailles et s'en alerent tuit en conroi vers les montaignes par le bois, tout droit vers Nique. Il n'estoient mie esloignié plus de trois milles, quand Solimanz, qui avoit mout grant compaignie de gent avec lui, les aperceut; car il s'en venoit sous le couvert du bois, pour faire une saillie en l'ost des Pelerins. Mès quant il oï la noise et l'effroi par la forest, il sot que c'estoient Crestien qui aloient contre lui : si les lessa passer. Il méismes, à toute sa gent, se trest hors du bois aus plains où cil devoient sourdre. Quant nostre gent furent issu et les virent venir soudainnement qu'il ne s'en prenoient garde[3], si leur cueurent sus aus lances et aus espées por vengier leur freres. Li mescréant revirent d'autre part que la chose estoit acertes, et que chascuns se combatoit por sa teste; si les receurent mout efforciement. La bataille commença mout fiere et mout cruele, et mout en i ot ocis deçà et delà, et mout dura longuement. Més Solimanz avoit trop plus gens [qui estoient tuit à cheval], si que li pelerin [à pié] ne les porent plus soufrir, ainz se desconfirent et se mistrent à la voie

[3] Entêtement insensé, irritation.

[1] Provoqua, excita.

[2] *Optimè loricatos.*

[3] Le latin est ici obscurément rendu : c'est l'armée croisée qui n'était pas en garde contre les Sarrasins : *adventus hostium ignari penitus*... Et quand ils virent les Sarrasins si près, ils s'exhortèrent mutuellement et marchèrent sur eux : *postquam in vicino constitutum cognoverunt exercitum, mutuis se vocibus exhortantes, in hostes irruunt*...

sanz conroi et sanz atirement. Li Tur les suivoient après, ociant quanque il aconsivoient, jusque ens les heberges. Là fu morz Gautiers Sanz avoir et Renauz de Broies et Fouchiers d'Orliens qui estoient mout bon chevalier; et presque tuit li autre furent là ocis ou mené en prison; car de .xxv. mille à pié que il estoient et v.$^{c.}$ à cheval, ne peust-l'en mie trover trois ensemble qui ne fussent morz ou pris.

XXVI. — Coment li Tur assaillirent noz genz en une viez forteresce.

Ceste victoire mist Solimanz en mout grant orgueil et en grant fierté. Il se feri ez heberges aus Crestiens où estoient remés la vielle gent, homes et femmes, li clerc, li moine et li malade, que il ocist touz; puceles i trova et enfanz que il enmena pour estre touzjorz en servage. Delez les tentes, assez près de la mer, avoit une viez forteresce dechoite[1], si que nus n'i abitoit, ne l'en n'i trouvoit ne huis ne fenestre. Là s'enfoïrent des pelerins entour .III.$^{m.}$ li uns après l'autre, pour garantir leur vies; il estouperent les entrées au mieux que il porent de granz fuz et de grosses pierres. Li Tur les i sorent, si les comencierent à assaillir mout angoisseusement, et cil se defendirent au mieus que il porent; car bien leur estoit mestiers. Tandis com cil assauz duroit, uns messages s'en ala mout hastivement à Perron l'ermite qui estoit en Costantinoble, si com je vos ai dit desus; cil li dist que touz ses peuples estoit periz, fors un petit remenant de gent, qui estoient à si grant meschief assis en une viez meson, qui tuit estoient perdu se il n'avoient hastivement secors. Pierres fu mout esbahiz, et merveilles ot grant duel; toutevoies, si com il estoit vistes[2] et entendans, tantost corut à l'Empereur et se lessa chaoir à ses piez et pria-li por Dieu et por le sauvement de s'ame, que il envoiast secors à cele povre gent qui estoient en si grant peril que, se l'en ne se hastoit, tuit estoient mort. Li

[1] En ruines.

[2] Prompt, actif. Éd. préc. « juste ».

Empereres, qui mout amoit Perron, le fist tantost, et envoia ses messages là, et manda aus Turs qui asailloient que il lessassent cel assaut et se partissent d'iluec[a]. Cil s'en alerent, tantost com il oïrent le commandement l'Empereur ; mès il emmenerent avec eus assez prisons, chevaus, mules et autres bestes, tentes, paveillons et robes, si que tuit s'en retournerent dedenz Nique. Ici poez avoir oï coment si granz pueples fu touz perduz par la fole emprise de la menue gent, qui ne vouloient avoir ne soufrir la mestrie des preudeshomes sur eus. Bien puet-l'en ici véoir que grans perils est à croire de bataille ou de guerre ceus qui riens n'en savent.

XXVII. — Coment la meute Godeschal fu près que toute perdue.

Puis que Pierres fu passez en Bithine, si com je vos ai dit, ne demora guères que uns prestres d'Alemaigne qui avoit non Godeschaus et avoit preeschié en Tiesche-terre[1] ausi com Pierres li ermites avoit fet en France, mut por aler en ce pelerinage à tout le suen peuple; car il avoit bien assemblé de Tyois jusqu'à .xv. mille. Cil s'en entrerent en la terre de Hongrie, car li rois avoit commandé qu'il fussent receu debonnerement, pource que si voisin estoient. L'en leur vendoit viandes et autres estovoirs à resnable marchié. Cil qui troverent la terre bien plentéive commencierent eus enivrer; et, par l'aise où il estoient, s'enorgueillirent si que il toloient les viandes et enmenoient les bestes par les chans, prenoient les femmes, batoient les homes et ocioient. Por nului ne lessoient à faire tel outrage. Li rois de la terre oï ceste novele d'eus, et mout li desplut; merveilles en ot grant corrous, et ne pot mie ceste chose soufrir, sanz trop grant honte de soi et sanz trop grant peril et let domage de sa gent. Il fist sa semonse et assem-

[a] Texte encore ici mal rendu. L'empereur envoya non pas des messagers, mais une armée que Soliman n'attendit pas. *Missa illuc sub omni velocitate militia, Turci ab oppidi desisterunt oppugnatione.*

[1] *Ex universo Theutonicorum regno.*

bla gens assez et à cheval et à pié por vengier soi et sa gent de ces Tyois. Il les comença à porsuivre à toute sa gent, jusque il les aconsut emmi son regne, tout droit en un chastel qui a non Belegrave[2]. Assez ot li Rois veuz et oï des outrages que il avoient fez par sa terre, tandis come il les suivoit. Li Tyois sorent que li Rois venoit et que il estoit jà près d'eus : bien savoient que il ne s'estoient pas bien contenu vers lui, ainz li avoient fet en sa terre assez torz et ledures, parquoi il ne devoient avoir point de sa grace ne de s'amour. Toutevoies, il corurent aus armes, et distrent que il se defendroient des Hongres, ne jà n'i morroient pour néant, ainçois se vendroient mout chier. Li Rois et li Hongre virent ce, si se penserent que cele gent estoient mout fort et mout hardi, et iluec estoient tuit desesperé. Pour ce, bien se pensoient que ne porroient mie sanz grant perte de leur gent venir à chief d'eus. Atant, lessierent la force et la bataille : si se tindrent au barat et à la desloiauté, come gent qui trop savent de barat et de tricherie. Il envoierent messages à Godeschal et aus greigneurs homes de la compaignie, qui, por eus decevoir, leur porterent beles paroles de pais, et leur distrent en ceste maniere :

XXVIII. — Coment li Pelerin rendirent lor armes au roi de Hongrie.

« Trop grant plainte et trop laide renommée, beau seigneur,
« est venue au roi qui çà nous envoia, de vous et de cele gent que
« vos menez. Car, si com il a oï dire, vos ne portez à nul de
« vos ostes nule loiauté, ainz leur tolez ce que il ont et les batez
« et ociez; leur femmes et leur filles prenez, et en faites vos
« outrages teus que ne font mie à dire. Li marchéant meismes et
« les autres genz que vos trovez ez chemins ne s'en revont mie
« quite ne séur de vous : dont li Rois a mout granz clameurs après

[2] C'est la leçon du manuscrit de la Bibliothèque nationale, n° 2825. Les autres portent : « au milieu de son regne ». Mais Guillaume de Tyr avait dit : *Bellegravæ qui locus in umbilico regni eorum positus est, etc.*, et il avait voulu faire assurément entendre que Belgrave, séparant la Hongrie et le pays des Bulgares, était comme l'*Umbilicus*, le nombril, de ce double pays.

« lui. Nequedent, li Rois set bien certeinnement que vos n'estes pas « tuit en ceste colpe, ainçois entre vous a de mout preudeshomes « et de sages cui desplet mout la folie et li outrages des maufe- « teurs qui ainsi ont corrocié le Roi et son pueple. Por ce, li Rois « ne veut mie le meffet d'une partie metre sur touz; ne n'est « mie droiz que li loial pelerin comperent les pechiez aus desloiaus : « si se doute de prendre vengeance sur vous touz, que il ne preigne « le bon por le mauvés. Por ce vos louons et conseillons que « vos apaisiez le Roi en tele maniere que bien soit, et nos vous « prometons en bone foi que jà n'i auroiz domage. Metez vos « cors, vos armes et toutes vos choses en sa volenté et en sa « merci, sanz nul covenant fere à lui[1]; car se vos ne voulez « ce fere, bien poez veoir que vos n'avez mie le pooir à lui : « car vos estes eu milieu de son regne, si ne li poez escha- « per. » Godeschaus et li greigneur home de cele ost cui desple- soit mout li outrages et la folie de la menue gent, se fierent ez paroles que on leur avoit aportées, et orent grant esperance en la hautece le Roi et en sa misericorde. Il apelerent le pueple et li loerent et prierent que il rendissent les armes et se méissent en la merci le Roi. Cil n'en voulrent rien fere, ainz distrent que jà bien ne vendroit de soi abandoner et metre au desouz à si des- loial gent. Toutevoies au darrenier le firent par le conseil et par la volenté des greigneurs homes : leur armes et quanque il avoient baillerent au commandement le Roi. Quant il cuidierent par ce avoir gaaignié leur vie, si en corurent à la mort : car li Hongre saillirent tantost eu milieu de ceus qui de ce ne se gar- doient et les comencierent à ocire et à decouper, sanz deman- der qui est bons ne qui est mauvés. Tant en ocistrent que il estoient eu sanc jusque eu milieu de la jambe. Doleurs estoit et pitiez à veoir les cors de tantes beles genz gesir ocis par les voies. Aucun en porent eschaper [qui se repostrent entre les autres] et s'en retornerent en leur païs; et conterent ceste mes- chéance et ceste traïson, dont il enseignoient bien touz les

[1] *Sine aliqua conditione.*

pelerins que il trouvoient, que il ne se fiassent pas en la gent de Hongrie.

XXIX. — Coment grant plenté de pelerins s'esmurent sanz chevetaine.

Un pou de tens après ces muetes dont je vous ai parlé, se rassemblerent mout grant plenté de genz à pié sanz nul chevetaine; nequedent, il avoient entr'eus de hauz barons et de bons chevaliers; mès la menue gent ne leur obéissoit mie, ne ne les créoit de nule rien. Il estoit entr'eus Thomas de Fere[1], Clarembauz de Vendueil, Guillaumes li Charpentiers, li cuens Hermanz de Tyescheterre. Icele gent à pié faisoient par les chemins trop de torz et de granz outrages : si leur monta ez testes une escervelerie dont nus ne les pooit oster, que il ocioient touz les Juis par les villes où il passoient. Merveilles grant plenté en ocistrent à Cologne et à Maience. En ices parties de Tyesche-terre estoit uns cuens, mout haus hom du païs[2], qui avoit non Emicon. Quant il vit cele gent, si se mist avec eus por aler en ce pelerinage. Ne chastioit mie ne ne blasmoit la fole gent; ainz les atiçoit et metoit en voie de fere les granz forfez. Il passerent par Francoine et par Baviere, tant qu'il se trestrent vers Hongrie et vindrent à la ville qui a non Meeszeborc[3]. Bien cuidierent sanz nul contredit passer en Hongrie; mès quant il vindrent au pont, si leur fu clos et devéez. Iluec avoit une forteresce qui estoit ceinte de la Dunoe[4]

[1] Thomas de Couci, seigneur de la Fère et de Marle; non « de Ferrières » ou « de Fère », comme l'interprète M. Michaut.— Clarembaud de Vendeuil, non de *Verdueill*, comme dans l'édition précédente.— Guillaume de Melun, dit le Charpentier. Ces trois barons, qui étaient, comme on voit ici, partis ensemble, se signalèrent d'abord par de grands faits d'armes, puis, s'étant échappés honteusement d'Antioche, revinrent assez à temps pour prendre une glorieuse part à la prise de Jérusalem.

[2] Éd. préc. « uns gens mout haus ».

[3] On a cru retrouver dans *Altenburg* ou dans *Wieselburg*, la position de cette ville de Meszeborc. Mais Altenburg et Wieselburg sont éloignées du point où la Leytha se réunit au Danube; et la forteresse de Meszeborc était enfermée entre le Danube et la Leytha. *Munitum valdè fluminibus maximis Danubio et Lintace.* Je crois qu'il faut la placer à l'endroit où la Leytha se perd dans le Danube. La belle carte de la Basse Hongrie dressée en 1803 par Kipperling indique au-dessus de Roab, devant le confluent, le village de *Vinck*. C'est là que devait être notre Meszeborc.

[4] Le Danube.

d'une part, de l'autre part du flun qui a non Lintaus[5] : li remenanz estoit ceinz de parfundes paluz. Dedenz la forteresce avoit mout grant plenté de genz bien armées, si que n'estoit pas legiere chose de passer parmi la ville; car li rois de Hongrie avoit oï la venue de cele gent qui estoient bien sans faille .cc.$^{m.}$ à pié : à cheval n'estoient mie plus de .III.$^{m.}$. Si se doutoit mout que il, com il fussent en sa terre, ne vousissent vengier la grant ocision que il avoit fete par desloiauté, de la gent Godeschal; car mout estoit encore de ce la parole freschement laide et vileine par toute la terre. Cil qui virent que il ne porroient passer en la terre, prierent tant ceus qui en la forteresce estoient que il leur lessierent envoier messages au roi de Hongrie, por requerre sa grace, si que il les lessast passer en bone pais parmi sa terre. Il se logierent, tandis, en ces lieus qui estoient pleins de pastures, devant le pas[6].

XXX. — Coment nos pelerins se combatirent aus genz le roi de Hongrie.

Pou de tens demorerent cil qui alerent au Roi, ainz s'en retournerent tost; car de la besoigne qui il quistrent ne porent onques riens fere : li Rois leur respondi que pour don ne pour priere ne souferroit que il entrassent en sa terre. Quant cil de l'ost, et grant et petit, oïrent ce, si furent tuit desvez[1], car mout avoient travaillié à venir là et despendu; or estoit perdue leur voie. Il empristrent entr'eus que il ardroient et gasteroient toute la terre le Roi quanqu'il en avoit deçà les paluz. Il mistrent le feu ez villes, pristrent la gent et barrerent[2] tout le païs. Tandis come il fesoient ce, la gent le Roi qui estoient en la forteresce du pas, vindrent jusque à.VII.^{c}. que chevaliers que sergenz bien armez; si passerent à nez, que onques li Pelerin n'en sorent mot, et se mistrent encontre eus à un pas, por defendre la terre le Roi.

[5] La *Leytha*, qui n'est pas « un des bras du Danube », comme le dit l'édition précédente, mais une rivière qui va se perdre dans le Danube.

[6] Ou le passage.

[1] Enragés, hors de sens. Éd. préc. « deceuz ».

[2] Dévastèrent.

Quand li Pelerin virent ce, si leur corurent sus vigueureusement et gaaignerent le pas sur eus; si que, ainçois que cil poïssent venir à recet, les ocistrent touz, fors aucun pou d'eus qui se ferirent à pié ez paluz, et se tapirent entre les rosiaus. Quant cele gent orent einsi eue la victoire, si en monterent en greigneur hardement, et distrent qui il prendroient à force la forteresce de Hongrie, et sans congié passeroient par la terre. Lors s'entre-comencierent à semondre et à entreforcier de bien fere. Ponz et eschieles firent à mout grant plenté, que il apoierent aus murs; si monterent desus, tuit covert de targes et d'escus, et asailloient mout hardiement. Li mineur et grant plenté de la menue gent piquoient aus murs à grant force, si que l'entrée sembloit jà estre toute preste. Cil dedenz estoient si las et si desesperé que laschement se defendoient, mès atendoient la mort tout prestement, quant une peor se mist ez cuers de ceus qui asailloient, si grant que il cuidierent tantost estre tuit ocis; n'onques ne sot l'en porquoi ce fu. Més tout soudeinnement vint cil effroiz, et se lessoient cheoir des ponz et des eschieles, et tournoient en fuie; ne cuidoit estre nus à garant, et si ne savoit chascuns porquoi il s'enfuioit. Li Hongre, quant il virent ce, porent à peine croire la verité de cele chose, car il n'i véoient point de raison; toutevoies quant il s'en aperceurent, descendirent aval, issirent fors et les comencierent à suivre, si que cil, qui un pou devant estoient presque ou mort ou pris, ocioient ore les autres et prenoient. En ceste aventure ne pot l'en trover autre raison que ce que cil peuples estoit si pechierres que il n'avoient mie deservi ne l'amor de Nostre Seigneur ne l'enneur du siecle. Pour ce, leur pechié les acoardirent si que il ne porent parfere cele grant oevre que il avoient près achevée. Li cuens Emicons s'en retourna en son païs à tout grant partie de la gent desconfite : li autre baron de France que je vos ai nomez s'en vindrent en Lombardie et passerent en Puille. Là sorent que aucun des granz barons estoient passé à Duraz[1] et d'iluec alé en Grece : si se mistrent enprès et

[1] Dyrrachium.

les suivirent. En ceste maniere s'esparpilloient les genz du reigne de France et des voisines terres. Mout estoit la voie par Hongrie plus droite, se cil qui avant estoient alé ne l'eussent si destourbée par leur folies; mès li autre qui après vindrent se penerent mout d'aler plus sagement et plus enpais [4].

[4] On a dû beaucoup exagérer l'ignorance de ces masses de croisés quant aux chemins qui devaient les conduire en Syrie. Les innombrables pèlerins qui depuis longtemps, ou immédiatement avant eux, avaient fait le même voyage, n'avaient pu manquer de leur servir de guides.





Gravé par Erhard.



LI SECONS LIVRES.

I. — Coment li dux Godefroiz et li autre baron murent.

Venuz estoit li mois d'aoust, en l'an de l'incarnation .M. IIII.^{xx} et .XVI. Au quinziesme jor du mois, li vaillanz dux Godefroiz de Buillon seigneur de Lohereine assembla ceus qui devoient estre si compaignon de la voie, et mut de son païs, atout si grant appareillement [come il aferoit[1] à tele gent]. Avec lui murent Baudoins ses freres, Baudoins de Mons li cuens de Henaut, Hues li cuens de Saint Pol, Enjorrans ses filz qui estoit mout vaillanz juenes hom, Garniers li cuens, en seurnon de Grés, Renarz li cuens de Toul, Pierres ses freres, Baudoins de Borc[2], cousin le Duc, Henris de Hasque[3] et Godefroiz ses freres, Do de Cons, Quenes de Montagu[4], et maint autre bon chevalier avec eus. [Icist estoient si ami entr'eus et si sage home que il ne se vouloient departir les uns des autres.] Il vindrent tuit sain o toutes leur choses, le vintiesme jor de septembre en Osteriche, à la ville qui a non Toillenborc[5]. Iluec cort uns fluns qui a non Lintaus, et depart l'empire d'Alemaigne du regne de Hongrie. Quant il furent là, mout orent oï par la

[1] Il appartenait.

[2] Ou du Bourg, qui devait être troisième roi de Jérusalem.

[3] Ou d'*Esches*.

[4] *Dodo de Cons, Cono de Monte-Acuto.*— Éd. préc. « Dodecons li quens de Montagu. » Par suite d une méprise du copiste, le manuscrit Didot B. et d'autres ont fait de ces deux noms : « Do de Cons cuens ou evesque de Montagu, » méprise que Marin Sanuto a suivie. Le n° 2825 ajoute à cette nomenclature : « Renarz li cuens de *Toulouse*. C'est encore le comte de Toul. »

[5] *Ad locum qui dicitur Tollenburch.* Il semble, à la façon dont Guillaume de Tyr indique la situation de cette ville et le désastre isolé de Godeschal, qu'il n'ait ajouté que plus tard, dans son premier livre, l'épisode des gens d'Émicon, devant Meersburg. Tollenburch paraît représenter *Deutsch* ou *Ungar-Altenburg*, comme l'a proposé M. Beugnot. En effet le double prénom d'Altenburg indique assez une ancienne ville frontière. Suivant M. Peyre, Tollenburch doit être aujourd'hui Bruk sur la Leyte. C'est une conjecture moins plausible que la précédente.

voie males noveles des grans mesaventures que Godeschaus et sa gent avoient eues en Hongrie. Il s'apenserent et pristrent conseil entr'eus coment il porroient passer enpais par cele terre: tuit s'acorderent que il envoieroient messages et letres au roi de Hongrie, pour demander, premierement par quel raison li pelerin, qui estoient leur compaignon et leur frere, estoient einsi peri en son pooir et en sa terre. Après enchargierent aus messages que il entrassent en parole coment li Rois les lessast passer seurement et enpais; et à ce vouloient qu'il méissent grant peine, car cele voie leur estoit plus briez et plus delivre, [se il la pooient avoir, que par là où il lor estoüst mer à passer.] En ce message ala Godefrois de Hasche, li freres Henri, pourcequ'il avoit esté, pieça avant, acointes du roi de Hongrie. Avec lui envoierent autres preudeshomes. Il quistrent le Roi par sa terre, tant qu'il le troverent; puis vindrent à lui et le saluerent de par ceus qui les i envoioient, baillerent li letres de croiance, puis li distrent teles paroles:

II. — Coment li message au duc Godefroi parlerent au roi de Hongrie.

« Cil preudome, Godefroiz dux de Lohereine et li autre « prince qui avec lui viennent au pelerinage, nous ont ci envoiez « à vous; et par vous vuelent savoir por quele chose li pueples « des pelerins que il tenoient à compaignons et à freres, a esté « einsi cruelment destrenchiez et ocis en vostre pooir. Bien le « sevent, ce vos mandent, que il ont esté einsi mort; car il ont « trové pluseurs de ceus qui en eschaperent. Mout se merveillent « coment vos et vostre gent qui estes crestien, ce dites, avez « einsi la bone compaignie, qui por la foi Jhesucrist essaucier « estoient meu de leur païs, destruite du tout, que li plus mortel « anemi que il eussent n'en eussent mie plus fet. Mout vuelent « savoir se ce fu par la colpe des pelerins; car se vos l'aviez fet « por justise, ou en defendant vous et voz terres et les voz choses « que l'en vos vousist à force tolir, plus legierement le soferroient

« li Dux et si compaignon. Mais se ce fu fet par haine que vos « eussiez à cez, sanz leur colpe, ou por tolir les leur choses les « avez einsi murtriz, bien vos mandent cil qui nous ont envoié « que il ont guerpies leur terres por adrecier et por vengier les « torz et les outrages que l'en fet au pueple Dame Dieu; et se « il vos ont en ce trovez, n'ont mie talent de passer outre, jusque « la mort aus pelerins Nostre Seigneur soit à leur pooir bien « vengiée. » A tant mist fin en sa parole Godefroiz qui conta le message. Li Rois estoit en son palais où il avoit grant plenté des barons de son regne et de ses autres genz : lors respondi et dist: « Godefroi, mout me plest que vos estes venuz en ceste terre « parler à moi. Ce m'est bel por deus choses : l'une si est porce « que vos estes mes acointes et mes amis, piece a; si refreschirons « noz amors et noz acointances en ceste venue; l'autre chose est « que je vos connois et sai home sage et resnable et de bone « volenté; si sui mout liez de ce que vos orroiz nostre escuse- « ment.

« Voirs est que nos avons le non de la Crestienté : mout nos « seroit bel que nos en eussions les oevres; mais cil qui sont « passé devant vous, avec Perron l'ermite et avec Godeschal, « n'avoient mie oevres ne de pelerins ne de crestiens; car nos « receusmes Perron et sa gent en nos terres et en nos villes « en grant debonnereté : nos viandes et nos autres choses en « partie leur donasmes; mès il einsi com li serpenz, qui point « celui qui l'eschaufe en son sein, nos guerredonerent nos bien- « fez; car en la fin du regne de Hongrie, quant il se deussent loer « de nous à Dame Dieu et à touz leur amis, il pristrent à force un « de nos meilleurs chastiaus, toute la gent que il troverent dedenz « mistrent à la mort; les bestes enmenerent, toutes les despuilles « de la ville emporterent, come routier et come larron. La « compaignie Godeschal vint après : icil n'atendirent mie à for- « fere jusque à la fin de nostre regne [1]; ains si tost com il orent « passées les portes de Hongrie, comencierent à fere touz les

[1] C'est-à-dire « de nostre royaume », (*regnum*).

« outrages : il barroient les villes et ardoient; efforçoient les « femmes et ocioient les homes, et toutes leur choses empor- « toient. Tant firent que par leur meffez furent bien digne que il « eussent la haine de Dieu et du monde. Nos qui somes ci eu leu « et en la digneté par quoi nos devons garder cest pueple, tant « com Dame Dieu plera, et nostre baron qui ont juré la féeuté du « regne, ne peusmes soufrir à veoir einsi destruire nostre gent « et nostre païs; si y méismes la main come efforcié, sur nous « defendant. La tierce compaignie revint puis ausi de gent à pié : « nos doutasmes leur contenz et leur mellées; si nes lessames « entrer en nostre terre, ne venir entre nous. Nostre Sires, « qui juge toutes les paroles et qui regarde les cuers des homes, « set bien que il est einsi, et que je ne vos en ai menti de mot. Or « vos prions que vos nous en escusoiz par tout là où vos en orrez « parler. » Quant il ot ce dit, si envoia les messages aus osteus, où mout leur fist avoir, à grant ennor et à grant feste, quanque l'en pot trover en la terre. Li Rois prist conseil à ses barons et atorna les siens messages qui il envoia au duc Godefroi et aus princes qui avec lui venoient. Il ot assez parlé à Godefroi[1] et fet grant joie, et doné du sien à lui et à ses compaignons; puis pristrent congié, si s'en alerent ensemble. Quant il vindrent devant le duc Godefroi, li uns d'eus dist le message en tele maniere[2] : « Li rois « de Hongrie, mes sires, vous salue come son chier ami, et vous « mande que il set certeinnement par renomée que vos estes mout « haus hom de lignage, et mout poissanz hom de genz et de « digneté, loiaus et sages de cuer, preuz et vaillanz du cors; si « que de vostre proece parole l'en en maintes terres. Por ices « choses, mes sires qui onques ne vous vit, vous prise mout, et aime « en son cuer, et mout a grant talent de vous ennorer; et ces preu- « deshomes meismes qui avec vous sont et qui ont si haut pele- « rinage empris, loe mout li Rois et touz ses regnes, et mout « desire eus veoir et ennorer et acointier; car mout tient à grant

[1] Godefroi de Hasques.

[2] Guillaume de Tyr dit que le Roi chargea ses messagers de remettre au duc Godefroi des lettres qui contenaient ce que notre traducteur leur fait répéter de vive voix.

« don et à grant grace que Nostre Sire li a feite, quant il l'a mis « en point que il puet à si vaillanz genz fere servises et bontez. « Por ce vous requiert, sire Dux, et prie et demande à tresriche « don, que vos le veigniez veoir à un sien chastel que l'en claime « Ciperon[1], car il desire mout à parler à loisir à vous et à fere « ce que vos li requerroiz. »

III. — Coment li dux Godefroiz ala parler au roi de Hongrie.

Quant li Dux et li Baron oïrent le message einsi parler, il se trestrent à une part et pristrent conseil. Bien s'acorderent que li Dux i alast. Il apela tele compaignie com li plot et se mit à la voie; n'ot que trois cenz chevaus en sa route. Ne demora guères que il vint à Ciperon, passa le pont, trouva le Roi qui mout grant joie li fist et grant enneur. Mout parlerent ensemble, et s'escusa li Rois de la mort aus pelerins au Duc, si com il avoit fet aus messages. Au darrenier, vint à ce la chose que il s'apaisierent bonement, et remestrent, de çà et de là entr'eus et leurs genz, tuit contenz[1] et toutes rancunes. Li Rois leur otroia le passage parmi son regne, en tel maniere que il auroit ostages de tenir pais, tel com il esliroit : ce li fu bonement otroié. Il eslut et demanda en ostage Baudoin le frere le Duc et sa femme et sa mesnie : l'en li bailla volentiers. Einsi entrerent toutes leur genz en la terre de Hongrie. Li rois leur tint bien les covenances; car il fist crier par toutes les villes du chemin et iluec entour, que l'on leur vendist viandes à droit pris, et que l'en ne leur meust nul contens. Li Dux recomanda et fit crier que, si chier com chascuns avoit sa vie, nus ne fust si hardiz qu'il tousist à ceus de la terre nule rien, ne nul tort ne leur féissent, ainz les tenissent à compaignons et à freres. Einsi avint que il passerent

[1] La position de ce château dont Albert d'Aix, guide peu sûr, a seul donné le nom, n'a pas été jusqu'à présent reconnue. Il devait se trouver vers la limite qui sépare l'Autriche de l'ancien royaume de Hongrie.

[1] Discussions.

toute Hongrie : n'onques entr'eus n'ot neis une petite tençon. Li Rois chevauchoit touzjorz près de l'ost à senestre, et menoit ses ostages avec lui, touz près d'apaisier, se point de noise sourdist. A la fin, il vindrent à Malevile, de quoi vos avez oï desus, qui siet sur le flun de Savoe[2]. Il s'aresterent iluec jusque li oz fu passez par les nés dont il i avoit pou, mes avant il avoient fait passer .M. homes bien armés de haubers por garnir la rive delà. Quant li oz de la menue gent fu passez, li Rois vint au Duc et aus Barons, et amena ses ostages que il leur rendi. Mout leur fist grant joie au partir et leur donna à tous de grant dons et de riches, puis prist congié si s'en retourna. Li Dux et li Baron passerent outre avec leur gent et vindrent à Belegrave, la cité de Bougrie dont nos avons parlé desus, et iluec se logierent. Après il passerent parmi le bois de la terre, jusque il vindrent à la cité de Niz[3] et puis à Stralice.

IV. — Coment li baillis de Duraz prist de noz barons et les envoia à l'Empereur.

Ici puet l'en conoistre la laschesté et la mauvestié de la gent de Grece. Car puis que li empereur latin faillirent en Costantinoble et li empires vint aus Greus dont fu li premiers empereres Nicefores[1], [tantost li Barbarin qui estoient entour eus, li Blac, li Coman [2],] cil de Bougrie [qui leur sont devers bise,] seurpristrent ces terres qui estoient merveilles plentéives et delitables, si que tout conquistrent, dès la Dunoe[3] jusque près de Costantinoble; et, de l'autre part, jusqu'à la mer Adriane[4]. [Il a une cité en Lombardie, près de la terre le marquis de Est, qui a non Adre, et est assez petite citez, mais por ce qu'ele est près de la mer

[2] La Save. *In ripa fluminis Savoa*. C'est ainsi qu il faut lire, avec les meilleurs manuscrits, et non *Maroa* que les textes imprimés ont préféré.

[3] Nissa. Voy. liv. I, ch. 17.

[1] Le méprisable Nicéphore, successeur d'Irène, est regardé comme le premier empereur grec. Il avait régné de 802 à 811.

[2] Les Valaques, les Comains et les Bulgares.

[3] Le Danube.

[4] Adriatique. Ainsi nommée de la ville d'Adria, comme on va le dire.

de Venise et de Ancone, a non cele mers Adriane en escripture. Icele mers si va assez près de Costantinoble, à trente milles.] Bien ont gaigné, ces mauveses genz[5], sur les Greus de l'empire de Costantinoble, trente jornées de lonc et dix ou plus de lé; car sur cele mer dont je vos ai dit, a deus terres, de quoi chascune a non Epire. La maistre cité de l'une est Duraz, dont Pirrus fu jadis rois. En la terre où cil pelerin passoient, avoit .II. Danemarches : l'une avoit non de Ripe[6], qui est à senestre desus les rives de la Dunoe; l'autre claime l'en la Meiene, qui est eu milieu de la terre en quoi sont ces nobles citez Niz et Stralice. En cele terre meismes estoit Arcade, Tessale, Macedoine, et trois terres de quoi chascune a non Trace; et toutes celes furent conquises sur les Greus. Mais puis uns leur empereres qui ot non Basiles recovra ces terres[7] et chaça [les Blas et] les Bougres mout loing; si que les deus Danemarches li remestrent. Mais encore ne vuelent soufrir li Grec que l'en reface les villes; ne gaaigne l'en[8] les terres qui seroient trop bones, ne que nus i habite, por ce que il tiennent à fermeté ce que l'en ne trueve cele part nules viandes[9]. Et iluec sont li desert de Bougrie et de l'autre part aussi Epire, qui s'estent de Duraz jusque à un mont qui a non Bagulars[10] et dure quatre jornées. Par là passerent li autre baron; mais li Dux et la seue compaignie alerent par Danemarche la Meienne que l'en apele par autre non Mese. Si vindrent par un detroiz que l'en claime les clostures saint Basile, et puis descendirent aus plains où il trouverent grant plenté de viandes et de pastures; et vindrent jusqu'à Finepople[11] qui est trop bele citez et trop bone et mout plenteïve. Iluec oïrent dire, et voirs estoit, que li empereres de Costantinoble tenoit en prison Huon le maine, le frere le roi Phelipe de France, et autres barons qui venoient avec lui : car

[5] « Ces mauvaises gens », c'est-à-dire les Bougres ou Bulgares, qui donnèrent à leur nouvel établissement le nom de Bulgarie, *miseris Græcis ignorantibus quod hoc ipsum nomen eorum protestetur ignominiam.* Notre traducteur a passé cette phrase, ce qui le justifie des préventions passionnées que l'éditeur précédent lui reproche à l'égard des Byzantins.

[6] *Dacia Ripensis* ou *Riphée.* La *Meienne,* ou *Dacia mediterranea* est la *Mæsie.*

[7] Basile II, de 976 à 1025.

[8] Ne cultive-t-on les terres, qui rapporteraient beaucoup.

[9] *Majorem habentes in viarum difficultate et veprium armatura quam propriis viribus resistendi fiduciam.*

[10] *Bagularius.* Les monts Balkans.

[11] Philippopoli.

icil preudome s'estoient hasté, et vindrent par Lombardie en Puille; d'iluec passerent à Duraz et sejornerent por atendre les autres barons qui devoient venir par ces parties, ne ne cuidoient rien douter en la terre des Greus qui estoient crestien ausi com il estoient. Mais li baillis de Duraz prist touz les greigneurs barons et les envoia en fers à l'empereur en Costantinoble, que il en féist sa volenté. Cil les tenoit en prison, et atendoit la venue des autres barons; por ce que, se il venoient à grant pooir, il les deliverroit por l'amor d'eus, et se il ne venoient à grant force, n'avoit mie talent d'eus lessier aler jusqu'à grant piece. [Quant li dux Godefroiz et li autre prince oïrent nouveles de cele prison, il pristrent bons messages et les envoierent à toutes leur letres à l'Empereur, et li manderent, en priant et en amonestant, que il, sanz delai, leur envoiast ce haut home Huon le maine et toute sa compaignie; car il le tenoient à seigneur et à frere et à compaignon de ce pelerinage : et de ce avoit-il plus fet sa volenté et sa force que droiture, quant il, si gentil home qui rien n'avoit forfet, avoit pris et retenu.]

V. — Coment Alexes li empereres mist hors de prison Huon le maine.

A ce tens estoit empereres en Costantinoble uns Greus mout faus et mout trichierres et desloiaus, Alexes avoit non, en seurnon Conins[1]. Cil fut mout bien et mout privés à l'autre empereur qui ot non Nicefores Botoniat; si que il en fist son senechal[2], et estoit li graindres hom de la terre après l'Empereur. Icil, par sa malice, porchaça mal contre son seigneur, si que par l'assent des granz genz qui se tindrent devers lui, le prist et le tenoit en sa chartre .VI. ans avoit, quant nostre pelerin vindrent là. Li message le Duc et aus autres barons vindrent à cestui empereur, et, si com il leur ot esté enchargié, il demanderent mout ententivement

[1] Alexis Comnene. *Agnomine dictus Connino*. De 1081 à 1118.

[2] *Ut megadomestici dignitate, quem nos majorem senescalcum appellare consuevimus, fungeretur officio.*

Huon le maine et les autres prisons. Li Empereres leur respondi tout estrousseément[a] qu'il nes rendroit mie. Cil s'entornerent sanz demeure à l'ost le Duc, et li distrent la response l'Empereur. Quant li Dux et li autre baron oïrent ce, mout en furent irié, et orent conseil entr'eus qu'il tout de plein guerroieroient celui qui tel outrage faisoit de tenir si haut home, ne ne leur en vouloit respondre nule mesure. Il abandonerent à l'ost cele terre où il estoient, à prendre quanque trouveroient et à ardoir toutes les villes. Einsi demorerent en ces parties, et barrerent tout le païs : mout i firent granz domages, [et grant plenté vint à l'ost de proies et d'autres gaainz]. Li Empereres qui ot oïes ces noveles manda au Duc et aus autres barons que il féissent leur gent tenir enpais, car il rendroit Huon le maine et les autres prisons. Cil s'i acorderent volentiers et s'en vindrent, toutes leurs batailles rengiées en conroi, devant Costantinoble, come por asseoir la ville. Tantost issirent hors Hues li maines, Dreues de Neele, Guillaumes Charpentiers, Clarembauz de Vendeuil; et entrerent eu paveillon le Duc; mout mercierent lui et touz les autres de leur delivrance, et li Dus et touz li oz les receurent à mout grant joie; car mout avoient grant ire et grant despit de ce que l'en leur avoit fet.

VI. — Coment li Empereres vout trahir nos pelerins.

Endementres que il parloient einsi ensemble, estes-vos les messages l'Empereur qui vindrent au Duc : il requistrent[1], de par leur seigneur, que il, à pou de compaignie, entrast en la ville et venist parler à l'Empereur. Li Dux ot conseil, et respondi qu'il n'iroit ore pas. Quant li Empereres oï ce, mout en ot grant despit, et defendi partout que l'en ne leur vendist viandes n'autres choses. Li preudome virent ce, si envoierent en fuerre[2] par tout le païs, et grant plenté amenerent de vitaille; si que tuit en

[a] *Quod cum eis precisè negaretur.* — A *estrous*, *estroussement*, enfin. expressément.

[1] Éd. préc. « li registrent. »

[2] Fourrage, proies.

orent assez et povre et riche. Li Empereres vit que l'en li gastoit sa terre, et se douta qu'en ne li feist encore pis; por ce manda derechief que si marchéant venissent en l'ost et leur vendissent ce dont il auroient mestier. Li jors de la Nativité Nostre Seigneur vint; por ce, commanderent li Dux et li Baron, et firent crier en l'ost que nus ne forféist riens en ces quatre jors de festes. Tantdis, vindrent li message l'Empereur qui parlerent aus Barons mout bel, et leur prierent qui il passassent le pont et venissent delez le palais qni a non Blaquerne; car là se porroit touz li oz hebergier en grant plenté de mesons qui estoient selonc le Bras saint Jorge. Tout ce disoient-il en tricherie : toutesvoies nostre gent les crurent legierement; car li yvers estoit mout grans et mout aspres de froit, de pluies et de nois[3], si que li paveillon porrissoient tuit, ne ne pooient tenir l'eaue[4] de la pluie ne de la noif; li cheval [ne la povre gent] ne pooient estre abrié. De ce prist li Empereres l'achoison d'ofrir à l'ost que il passassent vers la ville, et sembloit que il en eust grant pitié. Mès s'entencion estoit toute autre; car il le faisoit por ce que il les enclosist en un leu plus estroit, si qui il n'eussent mie tel bandon de corre par la terre, et il eust greigneur pooir d'eus destreindre là dedenz.

VII. — Coment la cité de Costantinoble siet.

Pour entendre coment cil baron estoient enclos par la desloiauté l'Empereur, estuet à savoir coment la cité de Costantinoble siet. La mer qui est en Venise[1] vient près de Costantinoble à.xxx.milles; d'iluec[2] s'en part un braz ausi come une eaue douce, et s'estent vers midi en lonc .cc. et .xxx. miles; et il n'est mie oniz, car en tel leu i a qu'il n'a de lé que une mille, en autre leu en a bien .xxx. de lez, ou plus, selonc ce que il treuve les leus

[3] De neige.

[4] C'est-à-dire : retenir, arrêter. *Ita ut eorum papiliones vix possent cohibere stillicidia.*

[1] La *mer Adriatique,* que notre traducteur prolonge jusqu'à l'Hellespont. Guillaume de Tyr parlait dans cet endroit non de l'Hellespont, mais de la *mer Pontique, mare Ponticum,* aujourd'hui *mer Noire,* à trente milles de Constantinople.

[2] De la *mer Pontique.*

par où il cort plus estroit ou plus large. Il cort entre ces deux anciennes citez Sexton et Abidon, de quoi l'une est en Aise et l'autre en Europe; car cil braz est la devise de ces deus terres. Costantinoble est en Europe, de l'autre part est Nique qui est en Aise. C'est la mer sur que Sersés fit pont de nés et la passa. Cil braz vient en l'autre mer qui vient à Acre. Icil braz, selonc ce qu'il est plus larges vers la mer, si fet ausi come un regoleiz où li porz est que l'en dist li plus paisibles et li mieudres de toutes les mers. Et près d'ilec siet la cité de Costantinoble qui est fete autresi com un triangle : li primerains costez est outre celui bras et le port; iluec siet l'église monseigneur Saint Jorge[3], [dont cele mers a non le Bras saint Jorge], si dure cist costez jusques au nouveau palais de Blaquerne selonc le port. Li autres pans de la ville dure dès ce moustier Saint Jorge jusqu'à Portes oires[4]; et li tierz de ces portes jusqu'au palais de Blaquerne. Mout est bien la ville close, meismement devers la champaigne[5], de murs, de fossez, de tours et de barbaquanes. Eu port descent une eaue douce corant[6] qui est petite en esté, mès en yver est mout grans por les pluies. Sur cele eaue a un pont que noz genz passerent, si que il furent enclos entre la grant mer et le Braz selonc le port, où il estoient hebergié en mesons qui là estoient fetes[7]. Iluec se demorerent por atendre la venue des autres barons Li Empereres enveioit mout sovent ses messages au Duc et li mandoit que il venist parler à lui. Cil doutoit mout sa tricherie, ne n'i voloit aler; més por ce qu'en ne le tenist à mal, il y envoia trois preudomes, Conon de Montagu, Baudoin de Borc, Henri de Hasque; et s'escusa par eus de ce que li consaus aus barons qui estoient avec lui n'estoit mie que il alast parler à lui, jusque li autre baron fussent venu[8]. Li Empereres en fu mout

[3] *Ecclesia Sancti Georgii quæ dicitur Mangana.*

[4] La porte Dorée, où se trouve le château des Sept-Tours.

[5] *Per campestria.* — « Surtout vers la campagne, » à l'opposé de la mer.

[6] On la nomme aujourd'hui *les eaux douces d'Europe.* (Peyre, *Hist. de la prem. croisade*, I, p. 211).

[7] Dans ce chapitre, le traducteur a omis assez sagement tout ce que Guillaume de Tyr avait extrait de Solin et de Paul Orose; mais, sauf les mots « la mer qui est en Venisc, » il a traduit exactement tout ce qui touchait à la situation de Constantinople.

[8] Il y a grande apparence que les refus des

iriez et fist derechief defendre qu'en ne leur vendist viandes. Et fist encore pis, car il envoia un jor, au matin, nés toutes pleines d'archiers qui vindrent soudeinnement parmi le Bras, iluec endroit où li Dux estoit hebergiez; et trestrent à si grant plenté de saietes que il ocistrent assez genz qui estoient alé sur la mer, et mainz en navrerent par les huis et par les fenestres des osteus.

VIII. — Coment li dux Godefroiz et li autre baron desconfirent les Grés.

Quant li Dux et li autre baron virent ce, par commun conseil envoierent le frere le Duc por prendre le pont, que cil de la ville ne s'en saisissent. Cil prist .v.c. entre chevaliers et sergenz bien armez, et vint premiers au pont et le garda, et vit que toute la cité s'estoit esmeue et armée por venir sur eus. Li nostre virent que c'estoit acertes, et que il n'estovoit mès à douter que cil de la ville ne fussent leur anemi. Si mistrent le feu ès mesons où il estoient hebergié et ès autres delez, qui duroient bien sis milles ou sept, si que aucunes des mesons l'Empereur i furent arses. Après il firent soner leur trompes et s'en alerent tuit en conroi après le Duc vers le pont; car il doutoient mout que cil de la ville ne venissent là pour eus defendre le pas[1]. Mès, si com je vos ai dit, Baudoins, li freres le Duc, l'avoit jà gaignié seur les Grés que il avoit réusez et chaciez bien loing. Li oz et touz li charroiz passerent oltre tout enpais, et s'arresterent tuit en conroi en mout beaus plains qui estoient près. Iluec ot mout grant poignéiz et mout fier entre l'eglise saint Cosme et saint Damian, que l'en claime ore le palais Buiemont, et le palais de Blaquerne. Quant vint vers le vespre, mout i ot ocis de ceus de la ville, [et des autres aucuns, mès non mie tant]. Li Grec ne porent plus soufrir, ainz se

Barons de se présenter devant l'Empereur venaient de leur crainte d'avoir à y traiter la question des conquêtes qu'ils se proposaient de faire. Ces conquêtes, démembrement de l'Empire grec, retourneraient-elles à l'Empereur, soit à titre absolu, soit à la condition de lui en réserver l'hommage? Alexis ne pouvait négliger de les réclamer, et les Croisés auraient bien mieux aimé n'avoir pas à s'expliquer sur ce point.

[1] Pour leur disputer le passage.

desconfirent. Li Pelerin les chacierent, ociant et tresbuchant ce qu'il aconsuivoient, jusque il les firent flatir en leur ville à force. Lors retornerent arrières com cil qui le champ avoient gaaignié, et se logerent és granz plains. Li Grec furent mout enflé et mout irié de ce que il avoient tant perdu et que l'en les avoit si laidement menez; si comencierent à atorner par la ville coment il ississent hors arriers à mout greigneur efforz que il n'avoient eu. Mès la nuit vint qui leur destourba ce conseil. Là fu il aperte chose que li Empereres avoit par tricherie et par desloiauté fet aus Barons passer le pont, pour eus enclore ausi comme dedenz unes barres.

IX. — Coment li dux Godefrois et li autre baron envoierent en feurre sur la terre l'Empereur.

Si tost com li jors aparut l'endemain, li bans fu criez, que tuit s'armassent et à cheval et à pié. Li chevetain d'aucunes batailles furent atirié et appareillié por mener leur gent en fuerre : li autre remestrent tuit en conroi por garder leur heberges; car bien apercevoient certeinnement que li Empereres leur porchaceroit tout le mal que il porroit. Cil qui alerent à la vitaille s'esloignerent bien de l'ost .LX. milles. Il prenoient ez villes entour eus ce que il trovoient[1]; si en amenerent vins et blez et bestes et autres richesces dont la terre estoit si pleine que à peine pooient-il tout conduire. Si demorerent .VI. jors, puis retournerent en l'ost, atout ce merveilleus gaaing.

X. — Coment li messages Buiemont vint au Duc[2].

Tandis com il se contenoient einsi, estes-vos le message Buiemont qui vint devant le Duc et le salua de par son seigneur,

[1] Éd. précéd. « Il pecoierent tout entor aux les villes que il troverent. »

[2] Ce dixième chapitre de Guillaume de Tyr n'est pas séparé du précédent dans la plupart des manuscrits de la traduction.

et li bailla letres qui parloient en tele maniere : il saluoit en ces letres le Duc, si com l'en doit saluer tel home; après disoient : « Sachiez, sire, que vos avez à fere à un mout desloial home, qui « touz jorz met son cuer et son proposement en decevoir ceus qui « en li se fient; nomeément les genz latines het-il de mort, et « fet son pooir, en toutes les manieres que il set, à fere mal aus « noz : se vos ne l'avez encore aperceu, vos le saurez par tens, « si com jel di; car je conois bien la malice des Greus, [meis« mement la tricherie de leur empereur.] Por ce, si vos pri que « vos vos traiez arrières de Costantinoble et retornez, atoutes vos « gens, vers les plains de Andrenoble ou de Finepople[1]; et iluec « vos yvernez où il a mout grant plenté de touz biens. Et je, se « Dieu plest, sitost com li soués tens vendra, me hasterai de « movoir et assembler avec vous. Si vos aiderai, come à mon sei« gneur [et mon ami], contre ce desloial prince qui bée à fere « tout le mal à la Crestienté. » Quant li Dux ot oï ces letres, par le conseil des autres barons l'en renvoia unes qui parlerent ainsi après le salu : « Nos vous mercions mout, je et li autre prince avec « qui nos sommes, de l'amor et de la loiauté que vos nous avez « mandée; et bien sachiez que nos avons jà trové eu prince et eu « pueple des Greus, si com vos le sospeçonez. Bien savons que « vos le dites et de sens et de loiauté; mais nos doutons mout les « armes, que nos préismes en nostre païs por guerroier la gent « mescréant, torner et convertir en ceus qui portent le non de la « Crestienté, si com nos fesons. Vostre venue nos l'atendons et « desirons mout tuit; lors, se Dieu plest, quant vos serez « venuz, nos ferons et emprendrons mout à vostre conseil. »

XI. — Coment li Dux et li autre baron envoierent à l'Empereur.

Mout fu li Empereres, entre ses privez homes, angoisseus et pensis, coment il poïst apaisier à lui le Duc et sa gent, et por ce que l'en li gastoit sa terre, dont il ooit les clameurs mout granz,

[1] Philippopoli.

et por ce que il savoit que li message Buiemont estoient venu qui avoient aporté noveles que cil vendroit par tens. Il envoia derechief messages au Duc, et li pria que il viengne parler à lui; et se il se doute de lui, il envoiera en ostage en l'ost Jehan son [ainzné] fil. La parole plot mout aus barons qui l'oïrent, et envoierent Conon de Montagu et Baudoin de Borc por recevoir cel ostage. Cil le pristrent et le baillierent à Baudoin, le frere le Duc, que il lessierent pour garder l'ost et l'ostage. Li Dux et li autre baron alerent en Costantinoble devant l'Empereur qui mout les avoit desirez. Merveilles leur firent grant joie li Grec, queque il pensassent. Li Empereres les besa touz, et de chascun demanda les nons, pour eus ennorer et pour acointier. Mout parla debonnairement à chascun par soi, com cil qui bien le savoit fere. Bien furent regardé de touz parmi le palais. Au darrenier, li Empereres sist en son faudestuel et li baron entour lui[1]; si dist au Duc ces paroles : « Nos avons oï dire pluseurs foiz en ceste terre « que tu es de haut lignage et de grant pooir en ton païs, et che« valiers bons et loiaus; si que, por la foi Jhesucrist essaucier, « as empris ceus à guerroier qui ne le croient mie et qui son « pueple li grievent. Por toutes ces choses, nos te prisons et « amons en nostre cuer, et te volons ennorer de la greigneur « enneur que nos puissons fere; car tu en es dignes. Il nous « plest, et à ce s'acorde li conseuz de noz barons, que nos toi « eslisons et avouons en fil, et nostre empire nos metons en ta « main, que tu le gardes come nostre fils, dès ore en avant, en « bon estat et enterine amor. » Quant il ot ce dit, si le fist vestir de robe à empereur et seoir delez lui; et li firent li Baron une grant feste et une grant sollenpnité, si com la costume de la terre estoit que l'en feist en teles choses; et fu la pais entre les princes et entre les pueples einsi faite et afermée.

[1] La *Chanson d'Antioche*, ch. II, rend bien compte en peu de vers de cette visite et des sentiments de l'armée :

Sor un faudestuel d'or à boutons noelé
Là sist li Empereres el palais painturé :
Et quant voit nos barons, si a le chief levé,
De la joie qu'il ot chascun a salué....
Puis a les haus barons ens et ens apelés :
Si li ont fait homage tout à ses volentés,
Et il les a trestous de bien faire afiés.
Assés lor venist mieus que adont fust tués,
Et pris Costantinople et ses tresors gastés.

XII. — Des granz donz que li Empereres donna aus Barons.

Tantost com ce fu fet, li tresors l'Empereur fu ouvers, et furent présenté au Duc et à ses compaignons si granz dons et si riches que ce fu merveille. Granz faiz i ot d'or et d'argent et pierres precieuses, dras de soie et trop riches vessiaus de diverses façons qui estoient trop merveilleus, de façon et de matiere. Mout se merveillerent de si grant richesce nostre gent. Cil don ne cesserent mie à la premiere foiz; ainçois, dès le jor de Typhaine[1] jusqu'à l'Ascension, donoit li Empereres au Duc, chascune semaine, tant com dui fort home pooient sostenir de porpre d'or[2], de deniers de coïvre [que l'en claime estames[3]] li donoit .x. muis. Mès li Dux redepartoit toutes ces choses aus chevaliers et par touz ceus de l'ost où il estoit bien emploié. Quant il orent esté avec l'Empereur un pou de tens, si pristrent congié et revindrent en l'ost. Jehan son fil que il tenoient en ostage, li renvoierent mout ennorablement. Li Empereres fist crier son ban sur peine de mort que nus ne féist mal aus Pelerins, ainz leur vendist l'en, à resnables denrées. Li Dux ausi refist comander et crier que chascuns, si com il avoit chier son cors, se gardast de fere tort ne force à ceus de la terre. Einsi vesquirent mout enpais le remanant du tens. Quant li Mars fu entrez, li Dux sot que li autre baron venoient atout leur ost, et aperceut bien que la volenté l'Empereur estoit que il passast atoute la seue gent outre le Braz saint Jorge; à ce meismes s'acordoient li Baron et l'autre gent de l'ost. Si dist à l'Empereur que il i voloit passer. Il

[1] De l'Epiphanie.

[2] *Quantum duo viri fortes aureæ monetæ poterant humeris sustinere.* Le *pourpre* ou *perpre* valait, suivant Ramon Muntaner, dix sous barcelonois. Ce nom de pourpre, *hyperperum,* lui venait de la nuance rouge de l'or qu'on y employait.

[3] *Estames*, pièces répondant assez bien à nos monnaies de billon. Du Cange conjecture, e crois à tort, qu'il faudrait lire *stamina* au lieu de *stamma*, au livre III d'Odon de Deuil: « *Ante Palatium* (*Constantinopolis*) *habebamus si duraret, congruum concambium, minus quam duabus denariis unam* stammam; *et earum* 24 *solidos propter marcam.* » (*De profectione Ludovici VII in Orientem*). Le sens d'*estame* que donne ici notre traducteur au denier de cuivre justifie le *stamma* d'Odon.

li fist apareillier grant navie, et passerent mout bien tuit, et vindrent en Bithine qui est la premiere partie d'Aise : si se logierent entour la cité de Calcedoine. De ceste cité trueve l'en en escrit que eu tens pape Lion et Marcien l'empereur, s'assembla iluec uns des quatre granz conciles, où il ot .III.^{c} et .XXXVI. prelaz[4] pour dampner une eresie que uns moines avoit trovée qui avoit non Eutices, et la tenoit uns patriarches de Alixandre qui ot non Dioscorus : mès là furent dampné. Cele citez est si près de Costantinoble que il n'i a que le Braz entre deus. Por ce, estoit li oz logiez iluec mout aaisiément; car qui avoit afere en la cité de Costantinoble bien i pooit aler deus fois ou trois le jor. Ce que li Empereres fist einsi passer le Duc fu por ce que il ne vouloit mie que li oz aus barons s'assemblassent devers lui; einsi fist-il des autres barons qui après vindrent, que onques ne soufri que dui se lojassent ensemble[5].

XIII. — Coment Buiemonz vint por aler, après les autres barons.

Selon ceste maniere se contenoit li Empereres et li dux Godefroiz. Mais Buiemonz, li filz Robert Guichart princes de Tarente, avoit passé la mer Adriane, ainz yver, et estoit venuz à Duraz. Quant touz ses oz fu venuz, il se mist à la voie par les deserz de Bougrie[1], et aloit belement[2] por ceus qui le suivoient. En sa route s'estoient mis maint preudome et poissant de pluseurs terres dont nos vous nomerons une partie. Tancrés, li filz Guillaume Marquis; Richarz de Principat, li filz Guillaume Fiere-Brache, le frere Robert Guichart; Raimonz ses freres; Roberz de Hanse; Hermanz de Carni; Roberz de Sordeval; Roberz li filz Turstan[3]; Onfroiz, li filz Raou; Richarz, li filz le comte Ramon[4], [li cuens]

[4] Guill. de Tyr avait écrit *sexcentorum patrum et triginta sex,* ce qui est plus rapproché du nombre de 500, auquel on s'accorde le mieux. Le grand concile s'était tenu au mois d'octobre 451.

[5] Il eût fallu *dui ost,* deux corps d'armée, pour bien rendre le latin : *Ita ut nunquam duo simul ante urbem fuerint exercitus.*

[1] Ou plutôt ceux de l'ancienne Epire, aujourd'hui l'Albanie, occupée au XIIe siècle par les Valaques et les Bulgares.

[2] *Pedetentim,* sans se presser.

[3] *Robertus, filius Tristani.*

[4] *Filius comitis Ranulfi* ou *Ramulfi.*

de Roxignon[5] atout ses freres; Hoïaus de Chartres[6]; Auberis de Quennac[7]; Onfroiz de Montigneus[8]. Tuit cist avoient fet chevetaine de Buiemont. Il vindrent à la cité de Castoire[9] et firent iluec la feste de Noel hautement. Mais por ce que cil ne leur vouloient rien vendre qui les tenoient por anemis, il leur estut à force aler en fuerre et amener granz proies et granz gaainz, dont il firent granz domages à tout le païs. Après il vindrent en la terre de Pelagoine[10] qui mout estoit plentéive; il se logierent iluec; puis oïrent dire que près de là avoit un chastel mout fort, où tuit li popelicain de la terre fesoient recet[11], por la force du lieu; ne n'avoit iluec se teus genz non mescréanz. Buiemonz et sa gent s'armerent et alerent là tantost. Mout troverent granz richesces en la ville et granz proies que il mistrent hors tout à une part; puis mistrent le feu par toute la ville; ceus qui en issoient metoient à l'espée; le remanant, et homes et femes, il ardirent tout. Li Empereres oï dire que Buiemonz venoit atout grant gent, si le douta mout et ot sospeçoneuse sa venue; car il avoit eu mainz contenz et à lui et à son pere[12], dont il ot touzjorz le poieur. Li sodoier l'Empereur et près toutes ses genz qui s'entremetoient d'armes, estoient à sejour et se yvernoient en ces parties par où Buiemons passoit. Li Empereres manda aus conestables de ses gens[13] que il costoiassent Buiemont à tant de gent com il porroient avoir jusqu'à l'eaue qui a non Bardare[14]; en tel maniere que se il leur pooient nuire ne fere domage, aus pas ou en autre maniere, que il venissent sur eus efforciement. Einsi l'avoit atorné en repost par darrieres; mais en apert, si com il

[5] *Et comes de Rossinolo, cum fratribus suis.*

[6] *Boellus Carnotensis*, p. e. *Hoellus*.

[7] *Alberedus de Cagnano.*

[8] *Humfredus de Monte-Scabioso.* Le vrai nom était probablement celui que donne le traducteur. Il y avait pourtant en Italie une forteresse du nom de *Monte Scaglioso*, qui se rapproche bien de la forme latine.

[9] Aujourd'hui *Castoria* en Macédoine, près du Pinde.

[10] *Pelagonia* ou *Paeonia*, partie de la Macédoine.

[11] *Solis hæreticis habitatoribus refertum.* Il y a grande apparence que Boémond avait l'intention de regarder comme terre ennemie toutes les provinces de l'empire grec, et qu'il essaya bientôt de justifier le pillage et l'incendie des villes qui se trouvèrent sur son passage, en disant qu'il ne s'en prenait qu'aux hérétiques ou popelicans.

[12] *Non tam ab eo quam ab ejus patre...* — *Le poieur*, le pire.

[13] *Primiceriis exercituum suorum.*

[14] Ou *Vardare*, l'ancien Achedorus, dans la Macédoine. Il se jette dans le golfe de Salonique.

estoit desloiauz et coverz, bien savoit fere semblant d'autre chose que il ne pensoit. Il envoia à Buiemont de ses granz homes, et li envoia par eus letres mout paisibles et mout debonneres; et paroles de bouche leur manda-il mout douces et mout decevanz qui furent teles :

XIV. — De la trahison que li Empereres pensa envers Buiemont.

Li saluz fu mout beaus avant, puis dist : « Nos savons cer-« teinnement que tu es princes hauz et nobles, et filz de mout grant « home et mout vaillant; por ce, de grant maniere te prisons et « avons chier, encore ne te véissions-nos onques; meismement « en ce tens, quant tu as empris de si grant cuer et de si bone « volenté le servise Nostre Seigneur et le pelerinage, qui est la « besoigne à touz ceus qui croient en Jhesu-Crist. Nos avons « ferme volenté et certain proposement de toi ennorer et conjoïr, « et mostrer en oevre nostre grace que nos avons enpensée. Por « ce, si te prions et conseillons en bone foi que tu commandes « à ta gent que il ne facent nule force ne nul outrage à noz genz « ne à nostre terre, et te haste de venir parler à nous, touz seurs « que mout i auras enneur et preu. Nostre message qui à toi « sont alé feront par nostre commandement à tout ton ost avoir-« resnable marchié de viandes et d'autres choses. » Li semblanz des paroles estoit biaus, mais mout i avoit desouz venin de felonie[1]. Buiemons, qui estoit sages et conoissanz, avoit maintes foiz esprové la desloiauté l'Empereur, si recevoit les paroles, par semblant ausi, mout à gré, mais pou les prisoit en son corage. Toutevoies mout le mercia et de bouche et par letres, de ce que il deignoit si doucement et escrire et mander à si petit home com il ert; et autres fetices[2] paroles li manda contre les

[1] Il est aisé de comprendre que le massacre des hérétiques de Pæonie n'avait pas dû resserrer les faibles liens qui pouvaient encore attacher les Grecs aux Normands de Sicile. Nous sommes étonnés, avec M. Peyre, de ne pas voir un seul des anciens historiens de la Croisade expliquer et même justifier les défiances, les craintes et les exigences d'Alexis Comnène, à l'égard de ces chefs qui semblaient venir avec l'intention de conquérir à leur profit toutes les anciennes possessions de l'empire grec.

[2] *Fetices*, feintes. Éd. précéd. « et autres felices paroles. » Le latin dit seulement : *Gra-*

seues. Cil message qui estoient venu conduistrent l'ost jusques au flun de Bardare. Quant la graindre partie de l'ost fu passée outre, et li autre s'atornoient de passer après, li conestable des soldoiers qui les avoient costoiez jusque iluec cuiderent avoir trouvé leur point, si se descochent[3] et fierent en cele partie de l'ost qui n'estoit mie passée, et furent trop plus gent que li nostre n'estoient. Li huz leva et la noise mout grant. Tancrez, qui mout estoit apers et hardiz, avoit jà passé plus de la moitié du gué qui bien estoit granz. Mais quand il oï ce, il feri des esperons arriers tant com il pot, et .II. mille des plus preuz retornerent avec lui; il se ferirent en ceus qui venu estoient mout viguereusement, si que il les desconfirent tantost et mistrent à la voie. Assez en ocistrent, aucuns en pristrent vis que il amenerent devant Buiemont. Il leur demanda, voiant touz, porquoi il qui crestien estoient, avoient coreu sus à l'ost des Crestiens, et meismement, puis qu'il estoient de la gent l'Empereur qui si estoit leur sires et leur amis. Il respondirent que voirement estoient il home l'Empereur[4] et si soldoier; pour ce leur covenoit à fere son commandement, car par lui avoient-il ce fet. Ici s'aperceurent, tuit cil qui ce oïrent, que les beles paroles que li Empereres disoit n'estoient que decevement et tricherie. Mais Buiemons qui sages estoit et savoit que par l'Empereur les covenoit à passer, fesoit semblant que il ne s'en aperceust mie; ains fesoit bele chiere à ses genz por covrir son corage; et si ne plaisoit ce mie à teus i avoit des barons.

XV. — Coment Buiemons, par la priere le Duc, ala à l'Empereur qui l'avoit mandé querre.

Buiemons et sa gent trespasserent Macedoine et les autres terres, jusque il aprocherent à Costantinoble. Quant li Empereres

tias referens Imperatori pro eo quod de statu suo dignaretur esse sollicitus.

[3] Décochent leurs flèches.

[4] L'édition précédente est ici peu satisfaisante : « Il leur demanda, voiant tous porquoi il avoient coru sus à l'ost des crestiens et qui il estoient : si respondirent ainsi qu'il estoient de la gent l'empereor; et meismement puis qu'il estoient de la gent l'empereor qui si estoit leur sires et leur amis; il li respondirent que voirement estoient-il home de l'empereor et si soudaier... »

le sot, il envoia derechief granz messages à lui et li prioit mout efforciement que il lessast son ost et venist parler à lui à pou de gent. Li Dux ne savoit que fere, car il estoit eu pooir et eu dangier à ce grant home; si le dotoit mout à corrocier. D'autre part, il savoit sa fausseté et sa decevance, et avoit bien aperceu que il ne l'amoit mie : por ce si cremoit à aler à lui. Tandis com il estoit einsi entre deus, ezvos le duc Godefroi qui vint à Buiemont le jor du Juesdi absolu [1]; car li Empereres ot tant prié le Duc, porce que il doutoit que Buiemonz n'y venist mie volentiers, que li Dux ala encontre lui por li fere venir à l'Empereur. Quant li Dux et Buiemons s'entrevirent, mout fu grans la joie que il s'entrefirent; puis parlerent de maintes choses. Après, entra li Dux en la priere que il venist à [son pere] l'Empereur. Buiemons le fist mout à grant peine, mès toutevoies le vainqui la priere le Duc et li fist aler. Li Empereres le receut à grant enneur et à grant joie, et le besa; puis parla tant au Duc et à lui, que Buiemonz, par le conseil le Duc, fist à l'Empereur homage de ses mains, et li jura féeuté com à son seigneur [2]. Lors véissiez venir du tresor l'Empereur trop granz richesces, or et argent, et pierres, vessiaus et dras de soie, tant et teus que à peine les peust l'en prisier. Tandis com Buiemonz demoroit eu palais, Tancrez ses niés filz de sa sereur, qui mout estoit sages et de grant cuer, n'ot cure de veoir l'Empereur ne de parler à lui; ainçois fist passer tost l'ost outre le Braz saint Jorge et logier en Bithine, près de Calcedoine, où li oz aus autres barons estoit pieça. Li Empereres quant il sot que Tancrez l'avoit eschivé en fu mout iriez; mès il n'en fist onques semblant, come cil qui bien savoit covrir son cuer : aus barons que il avoit avec lui faisoit mout grant joie, et

[1] Ainsi, trois mois s'étaient écoulés depuis que Boémond avait gagné Castoria.

[2] C'est-à-dire, apparemment, il prêta d'avance hommage lige ou non lige, pour les terres de l'Empire qu'il reprendrait aux Sarrasins. Tudebode, que Guillaume de Tyr ne suit pas d'ordinaire, ajoute : *Imperator quidem promisit Boamundo quindecim dietas* (journées) *terræ in longitudine Romaniæ, et octo in latitudine. Boamundus vero fecit ei fiduciam terræ suæ, quod non auferret ei neque consentiret auferri.* Si l'on en croit Richard le Pèlerin, Boémond avait, aussi bien que Tancrède, refusé de voir l'Empereur :

D'ilucques se partirent Buiemons et Tangrès,
Nus d'iaus ne vout ainc estre ses drus ne ses privés.
L'Empereres s'en est mout forment aïrés.
(*Antioche*, ch. II.)

chascun jor leur donoit granz dons et noveles choses; puis s'en partirent par son congié et passerent le Braz avec les autres. Iluec estoient à sejor et atendoient la venue des autres barons. Grant plenté leur aportoit l'en de viandes et d'autres choses de la cité de Costantinoble et du païs entor.

XVI. — La setisme muete qui fu du conte de Flandres par mer.

Roberz, li cuens de Flandres, qui ainz l'yver estoit venuz à Bar, une cité en Puille [où li cors monseigneur Saint Nicolas gist] avoit passé mer et estoit descenduz à Duraz. Iluec en mout beaus leus et mout plentéis avoit iverné. Mais si tost com li noviaus tens vint, il se mist à la voie après les autres, et mout se hasta d'eus aconsuivre. Mais ainz que il venist en Costantinoble, ausi com il estoit avenu aus autres barons, il receut les messages l'Empereur qui li distrent de par lui que il lessast son ost et venist veoir l'Empereur et parler à lui à pou de gent. Il demanda et sot bien coment li autre baron s'estoient contenu de cele chose: por ce fist-il autel, et vint en Costantinoble à pou de compaignie. Li Empereres le receut à mout grant joie et à mout grant enneur; mout parlerent ensemble; puis, si com li autre avoient fet, il li fist homage et serment de féeuté. Li Empereres li dona granz dons et à touz ceus de sa compaignie. Quant il et ses genz orent iluec esté une piece à sejor, par la volenté l'Empereur fist passer ses genz; il méismes ala après les autres barons qui à grant joie le receurent. Mout parlerent ensemble de leur aventures de la voie, et mout prenoient conseil sovent que il feroient d'ilec en avant. Forment leur desplesoit la demeure des autres barons qu'il atendoient; mais ne tarda guères que li message le conte de Toulouse et l'evesque du Pui vindrent, qui leur noncierent que leur seigneur venoient et que il estoient si près que par tens seroient en Costantinoble.

XVII. — De la uitisme muete qui fu du conte de Toulouse et de l'evesque du Pui et d'autres.

Cil dui preudome estoient meu ensemble de leur païs atout mout grant gent. Avec eus s'estoient acompaignié pluseur vaillant home et puissant de ces terres : il estoient Guillaumes li evesques d'Orenge; Raimboz, li cuens de cele cité; Gasces [li cuens] de Bediers, Girars [li cuens] de Rossillon, Guillaumes de Montpellier, Guillaumes li cuens de Forés, Raimonz Pelez, Centons de Bearz, Guillaumes Amaneus et maint autre baron, qui por le servise Jhesu-Crist lessierent leur païs et leur lignage et touz leur deliz. Cist vindrent tuit en Lombardie et passerent delez Aquilée, puis vindrent en la terre qui a non Istre [1]; d'iluec en Dalmace qui est mout grant terre entre Hongrie et la mer Adriane. Iluec à quatre arceveschiez, Jadres, Spalete, Antibare et Raguse. Li pueples de la terre est crueus, acostumez à rober et à ocire; montaignes i a et forez mout granz; la terre est pleine de parfondes eaues coranz et de lées mareschieres : si que petit i a de terres gaaignables. Bestes y ont à grant plenté par les pastures de quoi il se vivent. Nequedent cil qui abitent près de la mer sont d'autre maniere, d'autre habit et d'autre vie et de langage; car cist parloient romanz [2]; li autre ne parolent se esclavonois non [3]. Li preudome dont je vos parle vindrent en celes terres; mout i orent granz travaus et granz meseses, por l'iver qui mout estoit aspres, et por les voies qui trop estoient desaivées. De viandes y orent merveilleuse soufrete [4], car toute la gent de la terre, por peor des pelerins, avoient lessié citez, chastiaus et villes, por foïr et repondre [5] ez forez et ez montaignes; et là en avoient toutes leur

[1] Istrie. — Dalmatie. — La mer Adriatique. — Zara. — Spalatro. — Antivari.

[2] *Latinum habent idioma.*

[3] Sinon slave.

[4] *Propter hyemis instantiam et locorum nimiam inæqualitatem, et alimentorum sustinentes gravem defectum*... Ed. précéd. « Por l'iver qui mout estoit aspres, et por les terres qui trop estoient desalviees de viandes, i orent merveilleuses soufretes. » *Desaivées*; inégales, défoncées.

[5] *Ad montes et sylvarum condensa... confugientes.* Éd. précéd. « et por repandre ès forez ». *Repondre* a le sens de « se cacher ».

choses portées. D'ilec porsuivoient les pelerins; ceus que il trovoient febles, vieus ou malades[6] qui demoroient après l'ost, ocioient touz. Li Cuens, qui estoit sages, se prenoit garde de l'ost : les autres barons envoioit avant; il fesoit touzjorz l'arrere garde o grant plenté de sa gent bien armée entour lui. Li airs de la terre estoit si plains de broïne et si espés que cil d'arrère pooient à peine suivre ceus d'avant; car cele terre, si com je vos ai dit, est si pleine de russiaus et de paluz que une si grosse niele en sordoit chascun jor que il sembloit que l'en la peust enpoignier[7], et cremoit chascuns que il ne déust esteindre[8]. D'autre part li Esclavon et cil de Dalmace, qui savoient les leus et le païs, leur fesoient maintes saillies aus pas[9], et ocioient assez de la gent desarmée. Li Cuens et li autre preu chevalier de l'ost les forclooient, tele eure ert, et en depeçoient assez; mais plus en océissent se il n'eussent les bois et les recés si près. Aucune foiz avint que li Cuens en prist ne sai quanz touz vis; si leur fist couper les piez et les mains et les lessa enmi la voie, por espoenter les autres qui après vendroient. En ceste maniere furent .III. semaines parmi cele terre, en grant peril et en grant mesese. Puis vindrent à un chastel qui a non Scodre[10]; iluec trouverent le roi d'Esclavonie. Li Cuens qui estoit mout sages et mout acointanz, parla mout bel à lui, et li dona largement de ses joïaus et granz dons; car il avoit esperance que par ce li féist tenir pais à sa gent, et commandast que il eussent marchié de viandes. Mais ne valut rien : onques por nul servise ne porent adoucir son cuer, ne amoloier les genz de la terre; ainçois les troverent plus crueus et plus vilaines que devant. Ainsi refurent après trois semaines en cele doleur; car il mistrent quarante jorz à passer cele terre; puis vindrent à Duraz.

[6] Guillaume de Tyr ajoute : *Anus quoque grandævas.*

[7] *Tenebræ continuæ pene palpabiles.* — *Niele*, brouillard.

[8] Il y a ici une méprise commune à tous les manuscrits que j'ai pu voir. Il fallait et le traducteur avait sans doute écrit : « *Que il ne déust les autres atteindre.* » *Ita ut qui sequebantur præcedentium vix tenerent vestigia.* »

[9] Aux étroits passages, aux défilés.

[10] Scutari d'Albanie. *Cui Scodra nomen.*

XVIII. — Coment li Empereres manda ses messages au cuens de Toulouse, que venist à lui.

Li Empereres avoit sospeçoneuse la venue le Conte, por ce que il savoit celui à sage home et de grant cuer : et bien avoit oï dire que mout avoit avec lui grant plenté de bone gent. Por ce li envoia à l'encontre, jusqu'à Duraz, hauz homes de sa terre qui vindrent à lui et li baillerent les lettres l'Empereur, qui parloient en ceste maniere, [après le salut :] « La bonne renomée qui cort « de toi par tout le monde nos a dites certeinnes noveles que tu « es hom de grant sens, de grand pooir et de grant proesce. Por « ce, nos te desirrons mout à véoir et à ennorer, com celui que « nos amons de bon cuer et prisons. Si, te fesons prier mout « acertes et requerons à grant don que tu, par nos terres, faces « passer ta gent, sanz outrages et sanz torfez. Si te haste de venir « à nous, touz seurs d'avoir nostre grace et nos bontez. Nos avons « commandé à ces messages que il facent avoir à ta gent viandes « et touz lor estovoirs à pris resnables. »

Quant li Cuens et tuit li autre baron oïrent ces letres, mout en furent joïeus et lié, car trop avoient eu longues soufretes. Il se mistrent à la voie par forez et par montaignes; passerent la terre d'Epire, puis vindrent en Pelagoïne où il troverent mout grant plenté de touz biens. Li vaillanz evesques du Pui se fu logiez un pou loing de l'ost, por un beau liu que il y trova. La nuit saillirent à ses heberges li Bougre de la terre et le pristrent; mais, por ce qu'il devoit encore avoir grant mestier à la Crestienté, le garda Nostre Sires qu'il ne l'ocistrent mie[1]; car li uns des Barbarins li demandoit de l'or, et por ce le defendoit et se combatoit aus autres qu'il ne l'océissent. Endementres, la noise fu oïe ez heberges : li oz s'estormi et crierent aus armes; puis

[1] Cela est emprunté de Tudebode, qui semble avoir été de ce corps d'armée : « *Dum Podiensis episcopus hospitatus fuisset, contigit quod a Pincinactis captus est, qui continuò ejecerunt illum de mulâ in quo sedebat, eumque expoliaverunt, et in vertice capitis vulneraverunt. Sed quia tantus pontifex adhuc populo Dei erat necessarius, per ejus misericordiam vita reservatus est.* »

corurent sus à ceus qui là s'estoient embatu, et rescoustrent l'Evesque à toutes ses choses. L'endemain repristrent leur chemin; si trespasserent Salenique et toute Macedoine, puis après granz travaus et maintes jornées, vindrent à une cité qui a non Redost[2] et siet seur le Bras saint-Jorge, et est loing de Costantinoble à .IIII. jornées. Iluec revindrent li message l'Empereur au Conte, qui mout li prierent, de par leur seigneur, que il venist avant son ost à pou de compaignie à Costantinoble. Messages i avoit ausi de par les barons qui avoient passé le Braz, et requeroient ce meismes et de bouche et par les letres leur seigneurs. Li Cuens meismes i avoit messages envoiez avant, por savoir l'estre de la terre et des Barons. Icil message estoient iluec retourné à lui qui mout s'accordoient à ceste chose, et mout li looient que il féist ce que li Empereres li requeroit.

XIX. — Coment li cuens de Toulouse vint en Costantinoble.

Par la force des proieres covint que li Cuens le feist einsi. Il lessa l'ost en la garde aus autres barons et vint à Costantinoble à pou de gent. Pluseurs messages encontroit en la voie qui tuit le venoient querre. Quant il vint devant l'Empereur, mout fu receuz à bele chiere et à grant joie, et de lui et de touz les barons du palais. Après fist li Empereres parler à lui; il le requist mout doucement que il, por avoir à touzjors amistié et aliance à lui, et por son preu que il i auroit grant, féist homage à l'Empereur, si com li autre avoient fet. Il respondi tout estrousseément[1] que il ne le feroit mie. Li Empereres en ot grant desdaing et mout en fu iriez. Il envoia querre les connestables de ses sodoiers[2] et ceus qui s'entremetoient de sa gent à armes; puis leur commanda à conseil mout celeément que il agaitassent leur point, et se ferissent en l'ost le Conte, et leur féissent tout le mal que il porroient,

[2] Aujourd'hui *Rodosto*, Entre Gallipoli et Constantinople. M. Peyre lui donne à tort le nom moderne de Tekirdagh. — Le reste de la phrase est omis dans l'édition précédente.

[1] Nettement, sans hésitation.

[2] *Legionum suarum primiceriis.* Ed. précéd. « *ses connestables et ses soudaiers* ».

et en océissent grant plenté. Ce comanda li Empereres plus seurement[2], por ce que il savoit que cil d'outre le Braz ne leur porroient venir aidier, et, por ce que il estoient si home, ne li nuiroient mie si legierement. Si avoit commandé que toutes les nés qui passeroient de là, por porter viandes ou por autres choses, s'en revenissent tantost à la cité, si que cil de là en eussent touzjorz soufrete, ne ne peussent retorner de çà, se il bien vousissent. Car touzjorz avoit-il sospeçoneuse la grant assemblée de noz genz, se il fussent en leu où il li poïssent nuire. Por ce les avoit fet passer delà, l'un après l'autre. La bele chiere qu'il lor avoit mostrée et li grant don que il leur donoit, venoient plus de barat et de peor que d'amor ne de largesce. Mès nostre gent, [meismement li François,] ne pooient croire que cele joie que il leur fesoit ne cele grant richesce que il leur espandoit, venist de traïson ne de mal : [il ne savoient pas, espoir lors, tant come il font ore.]

XX. — Coment la gent l'Empereur vindrent forfaire à la gent le Conte.

Cil connestable qui avoient eu le commandement l'Empereur parlerent à leur gent et les embuschierent près de l'ost le conte de Toulouse. La nuit, quant cil cuidoient estre tout asseur, la gent l'Empereur se ferirent entre eus, et assez en ocistrent et dechacierent, ainz qu'il se fussent esveillié ne aperceu. Mès quant li criz leva et li preudome de l'ost connurent la traïson, il s'armerent et retindrent leur genz qui s'enfuioient; puis corurent sus à cele gent l'Empereur et en ocistrent assez, et le remanant chacierent. Quant vint au matin, mout se comencierent cil de l'ost à esmaier du travail que il avoient soufert et de la traïson des Greus; si leur comencierent mout li cuer à refroidier de cele voie, et li proposemens du pelerinage leur failloit touz; si que, ne mie la menue gent, mès pluseur des granz genz avoient oblié leur veuz et leur enneurs, et s'en voloient retorner en leur païs. Mès li preudome[1], [li evesques du Pui et li evesques [d'Orenge]

[2] *Ea fretus fiducia quod...*

[1] *Ab episcopis et clero moniti.*

estoient encontr'eus, et maint clerc preudome et religieus, qui leur disoient la parole Nostre Seigneur, et les reconfortoient mout bien, et leur mostroient qu'en cele retournée perdroient-il l'enneur de cest siecle et de l'autre. Einsi les retindrent à quelque peine. Quant li Cuens qui estoit en Costantinoble oï la traïson que l'en li avoit faite en son ost, tout fu desvez, et tantost envoïa de ses homes à l'Empereur, et li manda que il l'avoit traï; car tandis com il le retenoit avec lui et li fesoit grant feste, li avoit fet ses genz ocirre en traïson. Aus barons meismes d'outre le Braz qui l'avoient fet venir en Costantinoble manda-il la desloiauté que li Empereres li avoit feite, dont il les requeroit bien, com ses freres et ses compaignons, qui il la li aidassent à vengier. Bien poez entendre que se li Cuens eust le pooir de ce amender en cele terre, à peines alast avant, jusqùe la chose eust eté chier comparée; car il estoit hom de grant cuer, qui mout à peine oblioit honte que l'en li féist, et mout voloit ouvrer de soi, par son conseil et par sa volenté. Li Empereres vit que la chose estoit trop alée avant, si se repenti mout de ce que il avoit commandé en son corroz, et mout se hata de metre conseil en cele chose; et manda Buiemont et le conte de Flandres que il venissent à lui, porce que il les voloit envoier por apaisier le conte de Toulouse. Cil vindrent qui mout estoient irié de ce qui estoit avenu, et alerent au Conte de par l'Empereur; mès plus li distrent de par eus meismes que de par lui : bien li mostrerent que n'estoit mie ne tens ne leus de vengier les hontes que l'en leur fesoit eu service Nostre Seigneur, car ce seroit empeeschier la grant besoigne que il avoient emprise por sauver leur armes[1], et d'autre part, se il le voloient fere n'en avoient-il mie le pooir : por quoi mieuz estoit aceler leur pensers que descovrir leur cuers à leur domage et à leur honte. Li Cuens, encore fust-il iriez, n'estoit mie fous, ainz soufri que ses sens vainquist son corroz, et dist que il s'en metoit sur ces deux preudeshomes qui à lui parloient, et les en creroit. Il vindrent à l'Empereur, et priveément li mostre-

[1] Leurs âmes.

rent auques durement la lede œvre qui estoit avenue : l'Empereres entendi la grant ire que il en avoient ez cuers, et fist venir le Conte au palais, et s'escusa devant touz, et privez et estranges, en jurant, que ce fet il ne l'avoit voulu ne commandé, ainz li desplaisoit mout; et, encor n'i eust-il coupe, près estoit de restorer au Conte les domages que l'en li avoit fez en son ost, selonc ce que il porroit. Einsi chascun jor plus et plus se pooit-l'en aparcevoir de la grant haine que li Grec avoient aus Latins, et de la desloïal felonie que li Empereres avoit en son cuer contre nos gens. Mès à soufrir le convenoit, car l'en ne le pooit amender[a].

XXI. — Coment li cuens de Toulouse, par la priere aus autres barons, fist homaige à l'Empereur.

Selonc le conseil aus autres barons, li Cuens fu à ce menez, par les granz prieres l'Empereur, que il li fist homage et li jura féeuté, si com li autre avoient fet; et fu entr'eus afermée la pais et l'amor. Li Empereres li dona si granz dons et tant, que tuit s'en esbahirent, et merveillerent cil qui le virent. Li autre baron meismes, qui estoient passé de ça, receurent noviaus presenz et riches; puis passerent le Braz et retornerent en Bithine. Mout orent prié le Conte qu'il ne demorast mie après eus. Li oz le Conte vint en Costantinoble; il les fist passer outre le Bras et logier avec les autres. Il se demora en la ville, por aferes que il i avoit à atorner; et, com cil qui estoit sages hom, semonoit et prioit souvent l'Empereur que il empréist le servise Nostre Seigneur, et vousist estre sires et chevetainnes de ce grant ost où il avoit tant de preudeshomes; et eust esperance que Nostre Sires li feist tel enneur que il delivrast son pueple et sa terre par lui. Bien li savoit mostrer li Cuens, selonc ce que li autre baron li avoient mostré qu'il parlast; et il meismes en avoient parlé. Li Empe-

[a] La conduite d'Alexis était facile à comprendre. Il avait de ses vœux appelé les croisés; il les aidait et de ses hommes et de ses trésors; mais à la condition qu'ils ne refuseraient pas de lui faire hommage des terres de l'Empire qu'ils reprendraient aux Sarrasins. Les chefs qui refusaient de s'engager étaient dès lors traités en ennemis.

reres leur respondoit à touz en une maniere : que mout estoit haute chose et granz de ce pelerinage, et mout desirroit-il à deservir le pardon, et, sur toute rien, li plairoit la compaignie de si hauz preudeshomes ; mès entour lui et entour son empire avoit, se disoit-il, mout crueles genz et mout desloiauz, les Bougres, les Comains, les Pincenels, qui mout volentiers feroient mal à ses genz et conquerroient de son empire volentiers ce que il en porroient prendre ; et por ce li seroit granz peril d'esloignier sa terre. Beau le disoit par dehors ; mès ce que il pensoit vers nostre gent n'estoit se tricherie non et desloiautez ; ne il n'avoit talent d'aidier à nostre gent : ainz avoit bien en son cuer que il leur nuisist à son pooir. Cil qui estoient outre le Braz, Godefroiz li dux, Buiemons, li cuens Roberz de Flandres, li evesques du Pui, atornerent leur afere par eus, et distrent qu'il se treroient vers Nique por atendre iluec les autres barons qui venoient. Quant il aprochierent d'une cité qui a non Nicomede, qui est la plus ancienne de Bithine, estesvos Perron l'ermite, à tout un pou de sa gent qui li estoit remese, qui issirent d'un povre leu où il s'estoient tapi por l'iver, et vindrent encontre ces barons ; si les saluerent. Cil leur firent trop grant joie, et mout leur demanderent de leur voies ; Granz dons leur donerent, si que il orent à plenté touz leur estovoirs. Pierres leur conta toutes ses mesaventures, et bien leur dist que ce avoit esté plus par la folie et par l'outrage de ses genz que par autre chose [2]. Cil preudome, dont je vos ai dit, orent gent assez, et vindrent à Nique et l'assistrent le quinziesme jor de mai. Places lessierent assez à logier les autres barons que il atendoient. Li cuens de Toulouse ot fetes ses besoignes en Costantinoble, puis prist congié à l'Empereur qui li donna riches dons touz noviaus, et vint après les autres [3] hastivement au siege de Nique.

2 Estes-vous sor son asne l'ermite dont Pierron,
Nos barons appela, s'es a mis à raison :
« Seigneur, en cel grant val que voyez environ
« Fumes-nos desconfit, si m'aist saint Simon !
« Là fu ocis li prestres par dessous al perron ;
« Je cuis ocis i furent trente mile par non,
« Et autant en menerent Tur en chaitivoison.
« Or pensés del vengier, franc chevalier baron ! »
Et François respondirent : « Jà, ne vous en faurons. »
(*Antioche*, ch. II, XIV.)

3 Mes encor n'i a mie del bon conte Raimon.
Son liu li ont gardé et ficié son paisson
(*Id.*, *id.*)

XXII. — La neuvisme muete qui fu du duc de Normendie et de pluseurs autres barons.

Endementres que il fesoient ce, Roberz, li dux de Normendie et li autre haut home qui estoient avec lui, c'est à dire Estiennes, li cuens de Chartres et de Blois, et Eustaces, li freres le duc Godefroi, envoierent à l'Empereur et aus autres barons leurs messages, et manderent que il venoient. En leur compaignie estoit li cuens Estiennes d'Aubermale[1], Alains Ferganz et Conains[2], dui haut baron de Bretaigne; li cuens Rotrous du Perche, Rogiers de Barneville. Tuit cist et autre chevalier assez estoient, en l'an devant à l'entrée d'iver, venu en Puille avec le conte de Flandres et avec Huon le maine. Mès quant li autre passerent jusqu'à Duraz, cil, por l'aspresce de l'iver, se remestrent en Puille et en Calabre qui sont mout plentéives terres. Quant li noviaus tens fu venus, il assemblerent leur genz et atornerent leur passage; en mer se mistrent et vinrent à Duraz; pour ce que il avoient demoré, se hasterent mout, et passerent Macedoine et les deux Traces; par granz jornées et par granz travaus vindrent en Costantinoble. Li Empereres les manda devant soi. Cil qui bien avoient seu coment li autre s'estoient contenu envers lui, vindrent en son palais; il les receut à mout grant joie; tuit si baron leur firent mout grant feste; il parla à chascun par soi mout dolcement et mout bien, et mout bel les acointa; puis leur fist requerre que de l'omage et du serement le féissent, einsi come li autre avoient fet qui avant estoient passé. Cil en orent conseil entr'eus, et distrent que il ne leur estoit nule honte de suivre l'essample à si preudeshomes, ne de fere ce que plus haut home et plus sage d'eus avoient fet. Il devindrent si home, et féeuté li jurerent. Li Empereres les receut en sa grace et leur dona tant que il s'en esbahirent tuit; car li don estoient si riche et si divers que il

[1] « Li fius au conte Odon. » (*Antioche.*)

[2] *Fergandus.* C'est Alain VI, dit *Fergent*, père de Conan.

Et dans Alain de Nantes et Conains li [breton.
(*Antioche.*)

n'avoient oncques mais teus veuz. Puis pristrent congié à l'Empereur, passerent le Braz saint Jorge et vindrent en grant haste à Nique, là où li oz de la Crestienté les atendoit. Granz fu la joie quant cil furent venu qui li darrenier estoient; il se logierent ez places que l'en leur avoit gardées.

XXIII. — La somme de l'ost quant il furent tuit ensemble au siege de Nique.

Tatins estoit uns Greus trop bien de l'Empereur, la plus desloiaus riens et la plus fausse qui onques fust; et bien le sembloit, car il avoit unes narilles remulées[1]. Icist par le commandement son seigneur se mist avec nos genz et dist que il les conduiroit; car il savoit trop bien tout le païs et touz les trespas où il voloient aler. Mès li Empereres ne l'avoit fet se por mal non; car il se fioit si en la desloiauté cestui, que il savoit bien que il leur sauroit touzjorz porchacier leur pis et conseillier à fere leur domage.

Si estoit einsi come la coluevre entre les anguiles[2]. Et li avoit commandé li Empereres que tout l'estre et le proposement des Barons li féist chascun jor savoir; et si li manderoit, selonc ce sa volenté. Ici furent premierement les genz ensemble, et firent un ost de ceus qui de tantes parties et par tantes voies estoient venu en ce leu. Lors aprimes s'entrevirent li baron chevetaine, et porent parler des communes besoignes; car onques-mès ne s'es-

[1] *Nares habens mutilas in signum mentis perversæ.* Il fallait dire seulement : par l'effet d'un châtiment à lui infligé. *Remulé*, mutilé, n'est pas dans les glossaires. La *Chanson d'Antioche* est plus favorable à ce Tatin qu'elle nomme « Estatin l'esnasé ». Elle le représente comme le plus sage et le plus honnête conseiller de l'Empereur, et l'ami des barons croisés qu'il accompagna au siége de Nicée. Anne Comnène écrit son nom *Tatikos*, et nous apprend qu'il était Sarrasin d'origine. Il jouissait de la confiance d'Alexis et paraît en avoir été digne.

[2] Les Croisés ne pardonnèrent pas à Alexis de les avoir empêchés de piller et retenir la ville de Nicée. De là leurs préventions contre les Grecs. Mais quel intérêt pouvait avoir l'Empereur à nuire aux croisés, qui venaient pour reprendre aux Sarrasins et avaient juré de lui remettre les terres autrefois dépendantes de l'empire, la Syrie exceptée? Nicée était assurément la première des villes qui devaient retourner aux Grecs, et il avait été très-probablement convenu que Tatin en prendrait possession aussitôt qu'elle serait emportée.

toient entreveu. Selonc ce que il fu ilec certainement seu, par nombre et par esme, il orent devant Nique, quant il furent assemblé, .vi.c. mil homes à pié [3]; de chevaliers et de serjanz à chevaus et à haubers orent.c.M.. Mout furent en grant volenté trestuit des estraines de leur guerre bien emploier [4]; et mout desirroient si hautement emprendre leur premier fet [que toutes autres genz les en doutassent.]

[3] *Peditum promiscui sexus.*
[4] *Laborum suorum primitias cum omni devotione Domino consecrantes.*



LI TIERS LIVRES.

I. — De la cité de Nique.

De la cité de Nique sachiez qu'ele fu desouz l'arceveschié de Nicomede; mès li Empereres Costantins la fist oster du pooir à cel arcevesque, et fu exemte, por enneur de ce que li primerains des quatre granz conciles avoit iluec sis. Car eu tens saint Silvestre l'apostoile estoit patriarches de Costantinoble Alixandres, empereres Costantins. Arrius estoit uns mescréanz qui mesprenoit ez poinz de la foi [1], et mainte gent le suivoient en ce. Por ce s'assemblerent en la cité de Nique au concile .III.[c] et .XVIII. prelaz, et fu iluec desputé contre ces popelicans. Par les tesmoins des Escriptures et par l'acort des sainz homes qui là estoient, fu dampnez Arrius et sa mescréance. Puis après, eu tens à un autre Costantin empereur qui fu filz Yrene, se rasembla un autre concile iluec meismes, qui fu setiesmes : lors etoit Adriens apostoiles de Rome, Tareses patriarches de Costantinoble [2]. Là furent dampné une maniere de mescréanz qui disoient que toutes les images que l'en fet en Sainte église estoient contre foi, [et cil estoient desloial et faus crestien qui les i soufroient.]

Cele cité de Nique siet en un plain; mès les montaignes sont près : ne s'en faut guères qu'eles ne soient tout entour. La terre est mout bele et mout plentéive. Les granz forez sont delez ; uns lais est près de la cité mout lez et mout lons devers Ocident. Par

[1] L'hérésie d'Arius consistait à soutenir (comme l'a fait de notre temps M. Renan), que Jésus-Christ était non pas un Dieu, mais le plus grand des hommes.

[2] En 787. Constantin Porphyrogénète empereur, Tharasius patriarche.

iluec vient à nés la viande et l'autre marchéandise en la cité. Quant il vente, mout fierent ces ondes grosses aus murs. De l'autre part de la ville sont li fossé lé et parfont et plain de l'eaue du lai et d'autres fonteines. Li mur estoient entour fort et haut et espés, et plains de grosses torneles. Les genz de la ville estoient fier et hardi et bien aüsé [3] d'armes, et grant plenté en i avoit. Et quant nos genz aprochierent, mout se merveillerent de la force de la ville [4].

II. — Qui estoit lors seigneur de Nique.

Solimanz, dont je vos ai parlé desus [1], qui mout estoit puissanz Turs, avoit la seigneurie de cele cité et de toute la terre entour. Mout estoit sages et hardiz et preuz du cors. Dès lors que il oï la venue de nostre gent, s'estoit garniz de ses amis et de sodoiers [2], por defendre sa cité et sa terre. Uns suens oncles qui avoit non Belfeth, mout puissanz et mout riches soudans de Perse, avoit conquise, n'avoit guères, toute la terre qui est du Braz saint Jorge jusques en Surie, où il a .xxx. jornées de lonc. En ce tens estoit Romains Diogenes empereres, qui avoit esté devant cest Alexe qui ore avoit l'empire. Icil Belfeth avoit doné la greigneur partie de cele terre à Soliman son neveu, si que il tenoit toute la terre dez la cité de Tarse qui est en Cilice jusqu'au Braz saint Jorge : en tel maniere neis qu'il avoit ses bailliz de l'autre part ens ens la veue de Costantinoble, qui recevoient ses paages et ses costumes des marchéanz de la ville et des autres. Icil Solimanz s'estoit trez aus montaignes, à tant de gent com il pooit avoir, près de l'ost à .x. milles; ne ne fesoit que espier coment il poïst trouver son point de l'ost assaillir et alever le siege, se li pooirs fust siens.

[3] *Aüsé*, éprouvés. *Assueti*. Le participe présent *aüsant*, qu'on trouve dans Philippe Mouské (v. 2631), a probablement le même sens.

[4] Les textes latins continuent ici le chapitre premier.

[1] *Cognomento* Sa (Sl.ak), *quod Persarum lingua Rex interpretatur*.

[2] *Multo ante in Orientem descenderat... imploraturus auxilium*.

III. — Coment Solimanz envéoit ses messaiges à la cité por eus conforter.

Nostre gent vindrent devant la ville à desroi[1], sans acort; et sanz commandement comencierent à assaillir. Mès[2] li chevetaine, sur qui li fèt de la besoigne estoit, recomencierent à livrer les places, por fere la ville bien asseoir; si que cil dedenz n'en poïssent issir et gens dehors n'i entrassent mie. Mès li granz lais qui touchoit à la ville[3] les destorboit mout, car il pooient, maugré l'ost, aler et venir par nés tant com il leur plaisoit. Nostre gent n'avoient nules nés, ne ne leur pooient le lai defendre; par terre voirement les avoient-il bien assis. Solimanz qui vit sa cité einsi avironée de teus genz et de tant, ne fu mie à aise, et douta mout que cil de la ville ne s'esmaiassent. Por ce envoia deus de ses privez messages et leur comanda que par le lai entrassent en la ville et leur déissent teus paroles : « Je vos tieng à si « vaillanz homes et de tel proesce, que je croi bien que vos ne « prisiez guères cele gent maleureuse qui vos ont assis; car ce « sont unes foles genz qui sont venu de mout lointains païs « devers soleil couchant; si sont las et desaaisié, mal atirié et « desgarni; ne chevaus n'ont mie qui grant travail poïssent sou- « frir. Nos somes frès et noz chevauchéures reposées en noz « païs : dont il n'est nule doute que noz ne vaillons mieuz que « eus; et ce poez-vos savoir: car n'a mie grant tens que nos en « desconfismes en un jor plus de cinquante mille. Por ce, si vos « confortez et maintenez come preudome; car demain, dedens « l'eure de none, serez-vos sanz faille delivre d'eus touz. Mès « soiez bien apensé et bien appareillé que quant nos nos ferrom « en l'ost, vos issiez à porte overte sur eus, si que vos aidiez « à la victoire, et soiez parçonnier de l'enneur et du preu[4]. »

[1] Sans ordre. *Confusis agminibus*.

[2] L'édition précédente a assé la phrase suivante jusqu'au mot *si que*.

[3] Le lac Ascanius.

[4] *Chanson d'Antioche*, ch. II, 15.

Son droguement appelle, et cil s'est atornés.
« Amis, dist Solimans, à Nique m'en irés,
« Mes homes qui là sont moult bien me confortés. »
Et cil se part de lui, à Nique en est tornés.
Come faus pelerin est el chemin entrés.
L'ost des Francois trespasse, si s'en vint ès fossés.
Ceux qui sont là-dedens à soef apelés :
« Seigneur, que faites-vous? Ne vous espoentez;
« Rois Solimans vous mande qu'en vertu vous tenés,
« Ne vous esmaiés mie, car bons secors aurés.

IV. — Coment nostre gent pristrent les messages Soliman.

Li message Soliman vindrent par le lai et arriverent un peu loingnet de la ville : puis comencierent à esgarder et à espier par où il porroient mieuz entrer enz. Noz gens les aparceurent, si leur corurent sus. Li uns d'eus fu ocis au prendre, li autres fu amenez touz vis devant les Barons. Il le mistrent à gehine, si leur connut la verité, et dist que Solimanz les envéoit en la cité por eus garnir, et por dire que leur sires vendroit l'endemain atout grant genz et se ferroit sodainement en l'ost. Li Baron le crurent bien, si le commanderent à garder, et pristrent conseil entre eus que il feroient. Li cuens de Toulouse et li evesques du Pui n'estoient mie encore venu jusqu'en l'ost; li Baron les envoierent querre, et leur manderent qu'il se hastassent por tel chose. Cil se mistrent tantost à la voie et chevauchierent toute nuit, si que il vindrent ainz le soleil levant en l'ost, les banieres levées et sonoient les trompes. Mout i avoit granz genz et bien atornées. A peine s'estoient-il logié ez places qu'on leur avoit gardées, quant Solimanz vint en tor eure de tierce, com cil avoit dit qui pris estoit. Jà estoient descendu des montaignes au plain. La nostre gent qui en estoient tuit apensé s'armerent et firent soner les trompes. Chascuns se trest à sa bataille, si com il estoit devisé, et furent li conroi atirié[1] mout vistement.

V. — Coment Solimans et sa gent envaïrent la nostre gent.

De la gent Soliman se parti une bataille des autres où il avoit x.^{M.} chevauchéeurs; et se trestrent vers la ville, endroit la porte devers Midi. Là s'estoit logié li cuens de Toulouse et li avoit l'en baillié cele porte à garder. Mès Solimanz qui, le jor devant, avoit été espier cele voie, ne n'i avoit nului veu, cuidoit

« Ains que soit demain vespres, bien cent mille verrés
« Qui tost vous secorront des bons brans acerés.
« Com de Pieron fesistes, aussi de ces ferès :
« N'en remanra un seul ne soit mal atornés. »

[1] Les rangs ordonnés.

encore que la porte fust delivre, car il ne savoit riens de la venue le Conte ne de sa gent. Cele bataille se feri en la gent qui estoit venue. Cil les receurent mout fierement aus glaives et aus espées, et assez legierement les domagierent et firent resortir arrières. Solimans qui les suivoit de près les fist retorner avec soi, et assembla à cele gent le Conte meismes. Li dux Godefrois, Buiemonz et li cuens de Flandres[1] virent que trop i avoit des Turs et que li cuens de Toulouse[2] nes porroit pas soufrir; si adrecierent leur batailles cele part et se ferirent en eus. Mout i ot fier chapléiz et espesses meslées, et assez i ot morz des Turs. Mout le firent bien iluec Tancrés, Guiz[3] de Garlande li seneschaus le roi de France, Guiz de Possesse, Rogier de Barneville : cist emporterent le pris devant touz. Cele bataille dura bien une eure toute entiere. A la fin li Tur ne porent plus nostre gent soufrir, ainz se mistrent à la voie et se desconfirent laidement. Nostre gent nes suivirent guères, car les montaignes et li bois estoient près où cil se ferirent. Mors i ot le jor des Turs quatre mille et aucuns en pristrent-il vis. Nostre gent orent mout grant joie de cele victoire et revindrent à leur siege. Si aceinstrent la ville au mieus que il porent. Por correcier et esbaubir ceus dedenz qui leur secors avoient atendu, il firent giter à mangoniaus dedens la ville grant plenté des testes aus Turs qui mors estoient en la bataille[4]. Les prisons vis et mille des testes aus mors envoierent de par les barons à l'Empereur ; il leur en sot mout bon gré et trop en ot grant joie. Noviaus dons de joiaus et de dras de soie renvoia à touz les barons mout largement, et commanda que vitailles portast-l'en assez en l'ost et autres choses, si que rien ne leur fausist.

[1] Éd. précéd. « Toulouse ».

[2] Éd. précéd. « Flandres ».

[3] Éd. précéd. « mout le firent bien ilec tant que Guiz. .. » Notre traducteur est ici plus correct que l'original, où *Guy* est nommé *Galterus*. Au reste, le nom varie dans chaque auteur. La *Chanson d'Antioche* donne *Payen* : le père Anselme et Moréri soutiennent qu'il fallait écrire : *Gilbert*.

[4] Puis ont prises les testes de la gent mescréant
El mangonel les metent no crestien vaillant,
En la cité de Nique les jetent en lançant.
Por çou le font François que Tur soient dolant.
Trois mil prisrent no Franc de Turs qui sont vivant.
Tous les ont envoiés par haute mer najant
Droit à Costantinoble à l'empereur poissant.
Quant les voit l'empereres, le cuer en ot riant,
Puis prist escus et lances, pain, vin, à espendant,
Si l'envoie à l'ost Dieu, doucement merciant.
(Ch. II, § 37.)

VI. — Coment li Crestien drecierent perrieres et mangoniaus entour Nique.

Mout penserent li Baron coment cele cité poïst estre assise de toutes parz; car autrement ne leur sembloit mie qu'il poïssent la ville destreindre. Par commun conseil se logierent tuit. Devers soleil levant mistrent le Duc et ses .II. freres atoute leur gent; devers Bise fu logiez Buiemonz, Tancrés et li autre baron qui estoient venu en leur compaignie; li cuens de Flandres et li dux de Normendie et leur ost se logierent de lez eus; devers Midi fu li cuens de Toulouse, Hues li maines, li evesques du Pui, li cuens de Chartres et autre baron assez, atoutes leur genz; si que la cité fu toute enclose, fors devers le lai qui estoit en la partie de soleil couchant. Puis envoierent hastivement à la forest et en firent venir grant plenté de merrien, por fere les engins. Tuit li charpentier de l'ost et li fevre se trestrent avant, de quoi il i avoit assez. En pou de tens leverent en pluseurs leus perrieres et mangoniaus, et firent chaz et voies covertes[1], por emplir les fossez et por metre les mineurs aus murs. Assez i ot gité de grosses pierres aus hordeiz[2] et aux tourneles, si que durement furent desfroissié li mur en pluseurs parties. A ces choses fere mistrent bien .VII. semaines. Assez i ot souvent saillies et bons poignéiz devant les portes. Un jor s'accorderent li Baron que l'en assausist; mès à cel assaut ne domachierent pas mout ceus dedenz, ainz i perdirent entre les autres .II. mout vaillant home : li uns avoit non Baudoins Chauderons[3], riches hom et bons chevaliers, [nez de Berri], li autres [de Flandres] qui avoit non Baudoins de Gant, preuz et hardiz : cil dui s'estoient tret mout avant le jor, tant que li uns fu morz du cop d'une pierre, li autres de saiete; et remest li assauz. Un autre jor fu recommenciez li assauz par l'acort des Barons; et fu ocis d'une saiete Guillaumes, li cuens de

[1] *Machinas ad suffodiendum murum habiles, quas vulgo* scrophas *appellant*. Ce mot doit répondre aux « voies couvertes » du traducteur.

[2] Remparts.

[3] *Cognomento Calderon*. Éd. précéd. « Baudoin Chanderon ».

Forez, et Gales de Lisle, d'une autre. Cil dui estoient haut home et mout assailloient le jor hardiement. En ce tens meismes fu morz en l'ost de sa maladie Guis de Possesse, uns bers [de Champaigne], larges mout et bons chevaliers[3]. De la perte de ces barons furent mout adoulé en l'ost; [mès mout les reconfortoit ce que tuit avoient ferme esperance que Nostre Sire qui en son servise les prenoit, les guerredoneroit mout hautement à touzjors]; noblement les enterrerent, puis r'entendirent à la besoigne.

VII. — Coment li Crestien furent mort eu chastel de Fust.

Un jor se furent acordé li chevetaine de l'ost que les chastiaus[1] que l'en avoit fet fussent tret avant et approchié des murs; car chascuns des granz homes avoit commandé à fere aucun engin errant en sa partie. Li cuens Hermanz nez de Tiesche-terre et Henris de Asque[2] qui estoient bon chevalier et emprenant, avoient devisé et fet fere un chastel de gros trés de chesne : desus avoient mis .xx. chevaliers touz en covert; desouz avoit sergenz et mineurs assez pour piquer le mur. Il aprochierent ce chastel, si que il il le joinstrent au mur[3]. Li chevalier desus le comencierent à defendre, et cil desoz pecoioient le mur à grant esploit. Li Tur

[3] *Vir nobilis de regno Francorum*. Var. *Porcesse*. Le traducteur ajoute ici heureusement à l'original. Gui était en effet de la province de Champagne. *De Castro Porcessa*, dit Albert d'Aix. *Porcesse* est à cinq lieues de Vitry. *Chans. d'Antioche*, ch. II, § 38 :

De Guion de Porcesse vous doi dire la vie :
Li bers se fist sainier, ce fut moult grand folie,
Car si com Dieus le volt, mors fu de la sainie.
Li bers fu moult malades, ne pooit garir mie.
En sa tente gisoit qui toute estoit serie :
Tur gietent lor perieres qui la tente ont croissie,
Dans Guis li ber en ot la teste peçoie.
Devant lui fist mander Buiemont où se fie,
Et le conte de Flandres, Robert de Normandie,
Et Tangré le puillant à la chiere hardie.
« Baron, dist Bauduins, france gent seigneurie,
« Or convient departir la nostre compaignie,
« Et les grans amistiés qui furent sans boisdie.
« Sire Roberz de Flandres et vous de Normandie,
« Dieus vous renge l'onnor et la grant seigneurie
« Qu'ai éu entor vous et o la baronie. »
A iceste parole en est l'arme partie.

Puis suit l'intéressant récit des funérailles :

Iluec, defors la ville, a un marbrin perron,
Là avoit un moustier, el nom Saint-Siméon;
Là porterent le cors par grand devocion.
La nuit i ont veillé Flamenc et Borgignon :
Trente cierges ardans espandent environ,
Desi à l'endemain qu'entierrer le dut-on.
Puis ont le cors porté en un autre roion (sillon).
Une fosse i ont faite, si enfoent Guion,
Li evesques del Pui fist iluec son pardon,
Le lieu ont encensé; vers les loges s'en vont.
Et Tur les esgarderent des haus murs où ils sont.
(§ 39.)

[1] Châteaux mobiles (*errans*) qu'on dressait sur des roues et qu'on avançait ou retirait à volonté.

[2] *De Ascha*, également teuton.

[3] Éd. précéd. « Il aprochierent à grant esploit au mur, si qu'il joindrent. » La phrase suivante est omise.

dedenz avoient adrecié la greigneur partie de leur engins à ce chastel, et mainz cos i avoient feru, tant que au cop d'une grant pierre il defroissa et chéï si à un fez, touz ensemble, que onques pié n'en eschapa ne desus ne desouz; ains i furent tuit morz. Mout en fu granz li deus en l'ost, et trop en fussent esmoié, se ne fust li comforz qu'il avoient en Dame-Dieu. Ne lessierent mie por ce que chascuns, endroit soi, ne se penast plus de grever ceus dedenz; et tant leur faisoient d'assauz, et de jorz et de nuiz, que pou leur lessoient avoir de repos. Mès une chose estoit qui trop grevoit nostre gent, car il véoient chascun jor venir en la ville viandes fresches, noveles genz, arméures[1] et autres garnisons parmi le lai, ne ne leur pooient defendre; trop en avoient les cuers iriez.

VIII. — Coment li Chrestien garnirent le lai de Nique.

De ce voudrent li Baron avoir conseil coment il poroient destorber cele venue parmi l'eaue. Il s'assemblerent, et à ce fu li acorz que il envoieroient de leur chevaliers sages homes, et grant plenté de la gent à pié [et des engingneurs assez] à la mer, et prendroient toutes les nés que il porroient trouver et les mettroient sur les chars de l'ost que il i envoieroient tous; celles que il porroit amener entieres amenroient, les autres partiroient en deux pieces ou en trois. Il envoierent bons messages et leur letres à l'Empereur et li prierent mout dolcement que il leur féist les nés delivrer. Cil sur qui la besoigne fu mise vindrent à la mer sanz demeure, troverent les nés à grant plenté, teles com il en avoient mestier, par le commandement l'Empereur qui volentiers le fist; si les trestrent à sec fors de l'eaue. Lors coploient quatre chars ensemble ou cinq, selonc ce que mestiers estoit; et metoient[2] desus à force de gent les nés toutes entieres. Si mistrent grant plenté de gens aus cordes et aus trez qui amenerent

[1] Je crains que notre traducteur n'ait ici pris le change sur le mot latin *armentorum*, de gros bétail. *Victus ei alimentorum inferebant copias, et armentorum nonnunquam.*
[2] Éd. précéd. « Montoient sus ».

ce charroi en une nuit à l'ost, de .VII. milles loing ou de plus. Ces nés furent deschargiées et mises eu lai assez tost; car mout i avoit grant plenté de gent armée qui volentiers le fesoient. Il trouverent nageeurs[1] qui savoient du gouvernail assez en leur ost, si les mistrent par les nés : mout s'i offroient à entrer grant plenté de preudes gens armées; il en pristrent tant come mestiers fu, et en garnirent mout bien les nés; puis les envoierent eu lai. De teles i avoit où il entroit bien .C. homes à armes; autres .L. ou .XXX. ou .XX, tant que assez en i avoit. Li oz des pelerins come il vit que cele voie du lai fu einsi tolue, mout en orent grant joie; et bien leur fu avis que ne dureroit pas longuement li sieges. Li Tur de la ville qui orent veu que nostre gent orent si granz besoignes si fort et si desesperées en si petit de tens trete à fin, s'esbahirent mout et esmaierent, por la vigueur de nostre gent que il orent coneue en ce fet, et por ce nomeément que du tout avoient perdue la voie des nés, et estoient ore enclos de toutes parz.

IX. — Coment li Chrestien asaillirent à Nique vigureusement.

Quant li Baron virent que leur nés aloient à bandon partout le lai, et que nus ne leur pooit metre contredit en ce, il firent crier que tuit s'armassent en l'ost et venissent à l'assaut. Ainsi fu acordé entr'eus que chascuns des barons feroit assaillir en cele partie où il s'estoit logiez. Mout comencierent à efforcier et à amonester chascuns sa gent. Li assauz fu graindres que il n'avoit onques mès esté iluec : li un s'entremetoient de fere giter les engins dont il i avoit grant plenté; li autre de trere avant les chaz et les chastiaus : n'i avoit celui qui n'i méist s'entente et son pooir. En la partie devers midi qui estoit baillie au conte de Toulouse avoit une tour plus haute et plus grosse que nules des autres; delez estoit li palais à la femme Soliman. A ceste tour despecier avoit mis li Cuens son pooir tout par pluseurs jorz, car il

[1] *Nageurs* répond toujours à gens de mer, navigateurs.

i avoit fet giter deux grosses perrieres jà longuement; mès il n'en avoit abatue nés une seule pierre. Por ce que il n'eust honte de lessier s'emprise, il avoit fait fere autres perrieres noveles qui gitoient plus grosses pierres. Le jor de l'assaut l'en commença à veoir crevaces en cele tor qui si longuement s'estoit tenue, et aus cous des perrieres grant poudre issoit des fendeures. Les genz de l'ost s'en aparceurent et virent que la tor menaçoit à chaoir : il trepasserent le fossé et menerent un chat jusques au mur. Iluec commencierent à grant esploit à miner le mur et à percier; cil dedenz gitoient grosses pierres sur le chat et aus ars et arbalestres bleçoient mout espessement ceus que il pooient veoir à descouvert; et por ce qu'il aparceurent que la closture de la tor leur devoit faillir, il murerent par dedenz de pierre et de chauz, et firent un bon mur fort et espez. Li nostre qui estoient eu chat orent jà fet un pertuis eu mur où dui home poïssent bien entrer li uns lez l'autre.

X. — Coment li dux Godefroiz ocist le Tur qui tant faisoit de maus.

Sur le mur en cele part où li dux Godefrois assailloit, avoit un Tur grant et fort et hardi qui mout fesoit grant domage à nostre gent et mout en bleçoit, à trere d'un fort arc turcois que il avoit; [avec ce, à un pou de nostre langage qu'il savoit[1]], ne finoit d'escharnir[2] et de mesaamer ceus qui assailloient, et coarz les clamoit. Li Dux le vit et oï pluseurs foiz, si li desplut mout, et pensoit coment il porroit ce vengier; tant que il prist en sa main une fort arbaleste et la tendi; si tint tout encochiée. Cil Turs revint et s'abandonna; li Dux trest, si le fiert trez parmi le ventre, si que cil chiet desur le mur à terre. Li huz comença granz en l'ost et la joie. Li Dux en ot grant grace et ot maintes benéiçons. Li autre Sarrazin qui estoient à la defense en cele partie en furent mout esbahi et espoenté, si que plus coardement s'en defendoient. Li autre qui

[1] Notre traducteur a judicieusement ajouté ce membre de phrase.

[2] Éd. précéd. « d'assaillir. »

estoient ez autres parties de la ville gitoient des tours les pierres grosses sur la nostre gent qui estoient à l'assaut et mainz en bleçoient à giter et à trere. Sur noz engins, que l'en avoit dreciez aus murs, lançoient poiz, huile et sain[3], puis gitoient brandons et autres choses esprises trop espessement, si que mainz en ardirent. Cil qui assailloient, en la partie devers le conte de Toulouse[4], à la tour dont je vos ai parlé, se penoient mout efforciement de miner le mur; mès une chose les desconfortoit trop; car quanque il depeçoient de jor, cil dedenz refesoient de nuiz, si que près ne lessoient tout, et s'encommencierent plus povrement à entremettre. Tant que uns mout vaillans chevaliers et mout hardiz de l'ost aus Normanz vint iluec endroit et comença à amonester les assailleurs d'aler avant. Il passa le fossé, le hiaume lacié, l'escu sur la teste, et depeçoit vigueureusement le mur dont il avoient estoupé le pertuis; mès il n'ot point de suite[5], et icil desus giterent mout espessement grosses pierres sur lui, si qu'il l'escachierent, voiant les autres qui là estoient; puis trestrent à cros le cors amont et le desarmerent : après l'en giterent devers les noz. Cil le pristrent et l'enterrerent mout honorablement et mout ot grant plainte en l'ost[6].

XI. — Coment la tour qui estoit minée chéi.

Bien virent li Baron que mout perdoient de leur genz en ces assauz et petit fesoient de dommage à leur anemis : por ce s'assemblerent et pristrent conseil que l'en feroit. Uns hons vint à eus qui estoit Longuebars[1], et ot bien veu que la peine à touz les engigneurs de l'ost n'avoit guères la ville aprochiée de prendre. Si dist aus Barons que il estoit mout bon menestereus[2]

[3] Du saindoux, *arvinam*.

[4] *In parte australi*.

[5] Il ne fut pas suivi, secondé.

[6] *Flevit super eum populus, ejus plurimum commendans animositatem, et mortem ejus in conspectu Domini reputans pretiosam.*

[1] Éd. précéd. « Lombard. » Le texte et les meilleurs manuscrits de la traduction donnent *Longobardus* qu'il faut, je crois, distinguer des *Lombardi*; les uns étant établis au nord, les autres au midi de la péninsule italienne. On est surpris de ne pas voir cette distinction dans le Glossaire de Du Cange et de ses continuateurs.

[2] Ouvrier, homme de métier.

de fere engins; et se l'en li faisoit bien querre ses estouvoirs, à l'aide de Dame Dieu il auroit en pou d'heure la tour abatue, où l'en avoit mise tel peine; et feroit large voie por entrer en la ville qui voudroit. Cil qui ce oïrent en furent lié, bien li pramistrent que il auroit quanque mestier li seroit, et pardesus grant loier et riche guerredon, se li fez ensuivoit la parole. Cil prist ovriers et ot merrien tel com il devisa. Il fist son engin en brief terme trop bel et trop fort, et le joinst au mur tout plein de genz armées et de pioniers. Cil qui estoient sur le mur et sur la tour gitoient à force grosses pierres et granz trez et feu espessement; mès li engins estoit si forz et si roistes que li cop ne li fesoient point de mal, ne li feus ne s'i pooit prendre. Quant cil de la ville s'aparceurent que il ne pooient nuire à ce chastel, si s'en espoenterent mout et furent tuit desesperé. Li nostre se travaillerent à leur pooir d'oster les grosses pierres du pié de la tor et metre les estançons espessement forz et reides. Quant il en orent tant miné que il leur fu avis que assez fu, il mistrent leur atret bon et grant[3], por le mur qui estoit forment estançonez, puis bouterent le feu de toutes parz et se trestrent arrières dedenz leur engin tout sauvement. Entour mie-nuit li atrez fu ars et li estançons, si que cele tour s'en vint à terre à si grant frois que toute la terre tremblast; mès il n'i ot si hardiz qui n'en eust grant erreur[4] et grant effroi en son cuer. Noz genz firent soner les trompes et crier aus armes por venir à l'assaut.

XII. — Coment li Crestien pristrent la femme Soliman.

La femme Soliman qui longuement avoit esté à grant mesese, en poor et en sospeçon dedenz la cité assise, quant ele oï la tor cheoir, près que ele ne fu morte de l'effroi; ele dist que ce ne por-

[3] *Et sustentaculis quæ murum casurum sustentabant igne supposito*, c'est-à-dire : ayant mis le feu (l'*atret*) aux estançons qu'ils avaient dressés à la place des pierres enlevées... Éd. précéd. « ils mistrent lor atret boiz et grant merrien por le mur qui iert forment estançornez. » Cela est inintelligible.

[4] *Ut etiam remotos quodam horrore concuteret.*

roit-ele plus soufrir, et fist appareillier sa navie; si se mist eu lai por eschaper de nuit[1]. Mès nostre gent, qui estoient mis ez nés por garder l'eaue, leur vindrent à l'encontre; si pristent la dame avec .II. de ses filz. Devant les Barons les presenterent au matin; si les firent bien garder et autres prisons que il avoient. Li Tur de la ville furent mout à meschief por l'entrée qui estoit overte si grant; et por leur dame refurent mout esbahi que il avoient perdue; si demanderent trives por parler aux Barons de rendre la ville Tatins, cil Greus dont je vos parlai desus, qui mout estoit veziez[2] et malicieus, parla aus plus hauz homes de la cité à conseil; si leur mostra que cil pelerin qui estoient d'estranges parties, males genz et cruel barbarin, leur feroient tout le mal et destruiroient le pueple et la terre, se il se rendoient à eus; car bien savoient-il que il tendoient aler avant : mès se il vouloient l'Empereur ennorer si, que il rendissent eus et leur ville en sa main, il estoit leur voisin et les garderoit sauvement, et feroit mout granz biens. Tant fist vers eus par sa parole que cil de la ville orent conseil; si manderent aus Barons que se il vouloient, il metroient en la main l'Empereur, sauves leur vies, la cité et toutes leur choses[3]. Ceste parole ne desplut mie mout aus Barons, car toute leur entencions estoit de passer outre; et si avoient bien esperance que li Empereres, par les covenances qui estoient entr'eus, féist la proie et tout le gaaing de la ville departir en l'ost. Nequedent, ainçois que il otroiassent ceste chose, touz les prisons que Solimanz avoit de l'ost Perron l'ermite qui furent pris au chastel de Civitot et tous les autres qui avoient esté pris à ce siege et avant, firent venir en l'ost tuit delivres. Après, bien s'accorderent et li grant home et li pueples, que il envoieroient messages à l'Empereur et li manderoient que li Baron et li oz de la Crestienté qui avoient assise Nique l'avoient à ce menée par force que cil dedenz s'estoient rendu; por ce li mandoient tuit

[1] *Cum ancillis et familiaribus.*
[2] Rusé.
[3] Atant, es-voue poignant Estatins l'esnasé,
A haute vois escrie : « Rendés-moi la cité
« Devers moi, à delivre; bien jur ma loiauté,
« Que vos n'i morrés mie, ne serés encombré. »
Come li Tur l'oïrent, si ont joie mené,
Les portes ont ouvertes, et Franc i sont entré.
(*Ch. d'Antioche*, ch. II, § 40.)

que il i envoiast de ses granz homes et grant plenté de gent por recevoir la ville et les prisons, de quoi il y avoit mout; car bien s'estoient accordé tuit que l'enneur en fust seue, et que la ville venist en son demeine, et li prison en sa volenté. Il qui avoient empris leur veuz à acomplir, avoient proposement de partir de ce leu [et adrecier leur voie vers la terre de Surie].

XIII. — Coment la cité vint à l'Empereur.

Grant joie ot li Empereres de ces noveles. Il ne tarda mie, ains i envoia tantost de ses barons plus privez et assez genz à armes qui receurent la cité et la garnirent mout bien de quanque mestiers fu ; et firent refere les murs et les despecéiz des torneles. Quanque il troverent en la ville d'armeures, de richesces et de viandes saisirent à oes l'Empereur; les prisons envoierent en Costantinoble. A chascun des barons avoit li Empereres letres especiaus et presentez granz dons; mout les mercioit de l'enneur que il li avoient fete et de ce que il li gardoient si bien sa féeuté; car grant acroissement avoient jà fet à l'empire. La menue gent de l'ost qui mout s'estoient traveillié à ce siege, et mout i avoient aidié de cuer, se pleignoient mout; car grant esperance avoient eue que l'en leur déust departir tout l'avoir et la garnison de cele cité; mès ore emportoient tout les genz l'Empereur, si que leur travail ne leur estoit mie bien guerredoné. La parole en estoit mout granz et vint jusques aus Barons. Li Baron distrent que voirement leur faisoit l'en tort; car les covenances estoient teles entr'eus et l'Empereur, que se il pooient prendre, en cele voie que il tendroient, aucune des citez qui eussent été de l'empire, il rendroient à l'Empereur les citez et la conqueste; mès les proies et li gaains seroient departi à l'ost. Contre ces covenances venoit jà li Empereres. Mès n'estoit ore mie leus ne tens d'emprendre tençons aus Greus; por ce li greigneur home en fesoient taire la menue gent; car li pelerinages en peust estre destorbez. Einsi fu soufert que la femme Soliman

et si dui fil, o grant plenté d'autres prisons en furent mené tout sauvement à l'Empereur qui fist mout grant feste à la dame et aus enfans ; tant com il furent en la ville, les tint-il mout ennorablement ; après, dedenz brief terme, les renvoia à Soliman, touz quites et touz delivres, sans raençon. Ce fist-il par tele entencion que il eust l'amor et la grace des Turs, si que il fussent entr'eus en un conseil et en acort de grever nostre gent ; et, por autre reson, que se il fussent en autel point d'autre cité que li Pelerin destrainsissent einsi, il n'eussent doute ne peor d'eus rendre en la main l'Empereur. Einsi fu prise la cité de Nique, l'an de l'Incarnacion Jhesucrist MIL. IIII. XX.et.XVII, eu mois de juing, le vintiesme jor du mois.

XIV. — Coment li oz se parti de Nique.

Parti soi li oz, par le commandement aus Barons, des lieus où il avoient sis, le tierz jor devant l'entrée de juignet [1]. Il orent alé .II. jors mout enpais ensemble, puis se logierent lez un pont, por l'ese de l'eaue [2]. Au matin, si com il est costume que oz se

[1] Ou plutôt le second jour avant juillet. *Tertio kalendas Julii*, le 29 juin.

[2] La position de ce pont a été des plus controversées. Commençons par remarquer que l'historien le plus assurément oculaire de l'itinéraire de nos premiers croisés est le prêtre Pierre Tudebode (ou Tuebeuf). Suivant lui, l'armée atteignit ce pont le soir même du jour où elle avait quitté Nicée ; et elle s'arrêta là deux jours. Guillaume de Tyr, qui ne la fait arriver qu'après deux jours de marche, semble pourtant donner raison à Tudebode en rapportant au 1er juillet la bataille de Gorgoni. *Erat autem mane, in ipsa die kalendarum Juliarum.* Mais que l'armée ait mis une ou deux journées pour gagner ce pont, il n'en est pas moins impossible qu'elle se soit trouvée ou le soir même de la première journée, ou après deux jours de marche, dans la vallée de Dorylée (Eski-Shehr), qui est à plus de quarante lieues de Nicée. Il faut donc renoncer à retrouver le val de Gorgoni ou *Gurhenie*, dans la campagne de Dorylée. Maintenant, que le pont devant lequel ils s'arrêtèrent d'abord ait été jeté sur le fleuve Sangarius devant Lefké, ou plus bas, sur le *Gallus* vers *Akbijik* de la carte de Kippert, à dix ou douze lieues de Nicée, la distance pouvait être également franchie en un jour. Alors, Boémond, Tancrède, le duc de Normandie, les comtes de Blois et de Saint-Pol se séparent du quartier général et s'engagent dans une vallée, bornée au midi par la ville ou bourgade de *Karschunlu*, tandis que Godefroi préfère remonter à droite le *Gallus*, avec le gros de l'armée. Deux routes partant, l'une de Lefké, l'autre d'Akbijik, pouvaient conduire à Antioche de Pisidie, où nos croisés arrivèrent plus tard. C'est sur le Gallus que je place notre pont, plutôt que sur le Sangarius. Le nom de Karschunlu, à l'extrémité de la vallée dans laquelle va s'engager Boémond, ne pouvait guère être exactement répété par nos croisés ; celui de *Gurenie*, dans la *Chanson d'Antioche*, ou de *Gorgoni* dans Guillaume de Tyr, s'en rapprochent assez pour permettre de les reconnaître dans cette forme *Karschunlu*.

deslogent, à l'aube du jor ou ainçois, il passerent le pont, et duroit encore l'oscurtez de la nuit; car il n'ert mie bien ajorné. Ou par aventure ou tout à escient, se partirent aucun des barons des autres. Car Buiemons, li dux de Normandie, li cuens Estiennes de Chartres, Tancrés et li cuens de Saint Pol tornerent une voie à senestre, et descendirent en une valée qui a non Gorgoni, et se logierent iluec entour none, lez une riviere où il i avoit grant plenté d'eaue. Là jurent cele nuit tout enpais. Mès il firent toutevoies lor ost bien eschauguetier. Tuit li autre tornerent à destre; toute leur jornée alerent par mout biaus leus; puis se logierent ausi par mout beles praeries sur eaue. N'avoit mie des uns jusqu'aus autres plus de.II.milles. Solimanz avoit mout le cuer enflé de ce que il avoit einsi perdu sa femme et ses enfans, et si noble cité : por ce, comença à suivre nostre gent à senestre, et se metoit en grant peine de veoir coment il les peust grever. Mout avoit avec lui grant plenté de genz à cheval bien armées; ses espies estoient avec les pelerins qui, de tout leur estre, l'acointoient. Cil li firent asavoir que li oz estoit devisez et que la meindre partie estoit devers senestre, plus près de lui. Il en fu mout liez quant il sot ce, et vit que bien estoit poinz de soi vengier. Il ot atornée sa gent ains le point du jor, si com l'aube començoit à esclarcir. Les gaites qui estoient un pou hors de l'ost les aparceurent et crierent aus armes; sonnerent corz et buisines. Li oz s'esveilla, et s'armerent et atornerent hastîvement leur batailles, si com eles estoient devisées; les femmes, les enfanz, les malades et ceus qui armes ne povoient porter mistrent à une part, delez unes paluz toutes pleines de roseaus[1] par où l'en ne pooit venir à eus; par devant les clostrent mout bien de chars et de charetes de quoi il avoient grant plenté. Puis envoierent messages hastivement au grant ost dont il s'estoient folement parti, et prierent aus Barons que il les secoreussent; car mout estoient en grant peril. Quant leur batailles furent einsi rangiées et vint à eure de prime[2] tout droit le premerain jor de juignet, estesvos Soli-

[1] *Secus arundinetum.*

[2] De trois à six heures du matin.

man atout si grant gent que il furent esmé à deus cenz mille; ne n'i avoit un seul qui ne fust à cheval[3]. [Li nostre estoient pou, et li plus d'eus estoient genz à pié : ne fu mie merveille s'il douterent cele venue de leur anemis.]

XV. — Coment li Crestien furent à grant meschief en cele bataille.

Quanz li oz des Turs se feri ens noz, la noise fu si granz de buisines et de tabors, de criz de genz et de chevaus, que li uns ne pooit entendre l'autre, et estoit grant hideur à ce oïr. A la premiere venue, li Tur trestent aus noz si espessement que pluie ne gresle ne poïst fere greigneur oscurté; si que mout en i ot navrez des noz. Quant li premier orent vuidié leur tarcois et tout tret, la seconde route vint après qui plus encore avoit d'archiers[1], et commencierent à traire plus espessement que l'on ne porroit croire. Nostre chevalier virent qu'il perdoient leur chevaus, et eus meismes estoient blecié le plus par ces saietes; si fierent des esperons et poingnent aus Turs por eus requerre aus glaives et aus espées; mès li Tur se departirent tuit, si que cil ne troverent où ferir, car li Tur les esquivoient. Quant nostre gent se furent ralié et reserré, li archier revenoient tantost sur eus et trop leur faisoient grant domage. Einsi avenoit à nos genz de touz leur poindres. Cil qui avoient leur targes et leur escuz, les haubers et les heaumes, se pooient mieux garantir : la gent desarmée, s'il ne se botoient entre les chevaus, estoient mort ou navré. Bien en i ot ocis des noz que à pié que à cheval .II. mille. Là fu ocis uns trop vaillanz joenes hons, preuz et hardiz, qui mout l'avoit bien fet le jor, Guillaumes li fils au Marquis, frere estoit Tancré. Feruz fu d'une saiete et morut iluec[2]. Uns autres

[3] Tudebode, Thema III, § 1 : *Turci cœperunt stridere et garrire, ac clamare excelso clamore, dicentes diabolicum sonum nescio quomodo, in extranea lingua.*

[1] *Cum arcubus sequens emissa non rarior.* Éd. précéd. « Où plus avoit encore de chevaiers. » Guillaume de Tyr ajoute : *Nostri autem quibus id pugnæ genus erat incognitum, eoque minus tolerabile quod et minus usu compertum.* Les chrétiens qui usaient déjà de l'arbalète (*arcubalearia*) au siége des villes, avaient pourtant aussi leurs archers.

[2] Es-vos par la bataille le frere dant Tangré,
On l'appeloit Guillerme, un chevalier membré.

chevaliers i fu ausi ocis de saiete, bons chevaliers, forz et delivres, qui avoit non Roberz de Paris: cil refu morz par sa proesce. Tancrés, qui estoit si hardis et si seurs, fesoit merveilles d'armes et s'abandonoit si com il ne prisast riens sa vie. Buiemonz le vit; tant desrompi la presse que il vint à lui, il le prist par le freing si l'enmena hors, et le trest arrières. Li Tur virent nostre gent bleciée et esbaubie, si pendirent les ars aus senestres braz desouz les roeles[2]; puis leur corurent sus aus maces et aus espées, si que il les firent reuser maugré eus jusque sur le hernois : iluec se tindrent et se garantissoient du roseroi[3] et des charretes. [Mout se defendoient vigueureusement et soufroient cele grant plenté de Turs qui deschargeoient sur eus les unes routes après les autres.]

XVI. — Coment li Crestien gaaignerent grant avoir dedenz les tentes Soliman.

Nostre baron, li dux Godefroiz et li autre, orent oïe la novele que la compaignie Buiemont estoit à tel meschief; si se hasterent mout, et ensemble vinrent li Dux et si dui frere, Baudoins et Eustaces, et li cuens Raimons et Hues li maines et assez autres barons. La gent à pié et cil qui estoient mal monté[1] lessierent, por garder les heberges : il se mistrent à la voie, et furent bien .XL. mille à hauberz et à chevaus. Quant il aprochierent, et la gent Buiemont qui estoient si au desouz oïrent les trompes et l'effroi de ceus qui venoient, si leur revint touz li cuers et furent tuit rafreschi. Lors se ferirent en leur anemis et s'abandonerent com cil qui riens nes doutoient et le comencierent tres bien à fere. Li bons evesques du Pui amonestoit[2] et reconfortoit les Ba-

En lui ot mout bel home de novel adoubé,
Son sens ne peut tenir ; dès que il fu armé,
En la plus grande presse a son cheval torné ;
Et quant sa lance brise, trait le brant aceré...
Dame Dieu reclama qui se laissa morir :
« Glorieus sire peres qui tout as à baillir,
« L'arme et le cors de moi comant à ton plaisir!...»
A haute voie escrie : « Tangrés, où est t'enseigne?
« Esgarde tout cel pule qui vers moi se desregne..»
Et quant Tangrés le voit à pou qu'il ne forsegne.
L'espée a traite nue, en grant ire se baigne.

(*Antioche*, ch. III, §§ 7, 8, 9.)

[2] *Roeles*, boucliers ronds, rondelles.
[3] *Roseroi*, jonchère.
[1] Éd. précéd. « qui n'estoit pas monté. »
[2] *Cum aliis ejusdem officii comministris*...

rons et les Chevaliers; mout les semonoit bel de vengier le sanc des crestiens que li anemi de la foi avoient iluec espandu. Ne demora mie que li baron qui venoient se ferirent emmi les Turs si vigueureusement que il sembloit à chascun que l'en s'atendist à lui de toute la besoigne. Tant en ocistrent et abatirent en leur venue que li autre ne les oserent atendre; ainz se mistrent à la voie et se desconfirent mout ledement. Li nostre les suivirent et chacierent bien .IIII. milles, ociant quanque il aconsuivoient. De noz prisons troverent pluseurs que li Tur enmenoient, si les delivrerent; puis alerent aus tentes Soliman; là troverent si grant plenté de richeces, de viandes, d'aumaille, de chameus et d'asnes et de chevaus, robes, vesselemente, paveillons de diverses coleurs et d'estranges façons, qu'il n'i ot celui qui riches ne fust: car bien poez savoir que à deus cens mille chevauchéeurs que Solimanz avoit[3] covenoit mout grant plenté de heberges et d'autres hernois. Li nostre s'en revindrent en leur tentes à grant joie et à grant enneur. Bien perdismes en cele bataille de nostre gent à pié quatre mille; de ceus à cheval en i ot pou de mors. Des Turs en trova l'en mors trois mille, desquels il i avoit assez de granz homes. Cele bataille dura dez eure de prime jusqu'après none, et mout sovent en orent li nostre le peior; car, si com je vos ai dit, Solimanz en avoit .II.c. mille, des noz n'i avoit que cinquante mille à cheval, quant il furent tuit assemblé. Quant Nostre Sires ot einsi donnée cele victoire à sa gent, il se reposerent en ces biaus leus où leur tentes estoient, .III. jorz : leur chevaus rafreschirent; des armes et de l'autre gaaing que il avoient fet s'apareillierent et atornerent mout bien ceus qui n'estoient mie bien armé. Mout le firent bien en cele bataille et grant pris en orent et auront à touz jorz Baudoins de Borc, Thomas de Fere, Renaus de Beauvais, Gales de Chaumont, Gasces de Bediers, Girarz de Cherisi[4]. Lors fu accordé entre les

[3] *Qui Solimannum secuti fuerant, centum quinquaginta millium, solis connumeratis equitibus dicebantur excedere numerum.*

[4] Je suis surpris que Guillaume de Tyr n'ait pas parlé de la part que prirent les femmes à cette grande lutte : *Feminæ nostræ*, dit Tudebode, *in illa die fuerant nobis in maximo refugio : quæ afferebant ad bibendum aquam nostris prœliatoribus, et fortiter semper confortantes nos, et viros protegentes.* Et la

Barons et crié par l'ost que nus ne chevauchast mès par soi, sans congié des chevetaines [5].

XVII. — De la grant mesese de soif que nostre gent orent.

Puis que il orent iluec demoré .III. jorz, au matin, [ainz le point du jor,] firent soner leur trompes et se mistrent à la voie. Il passerent toute [1] Bithine, puis entrerent en la terre qui a non Pisside. Mout se penoient de querre adreçoiers [2], tant que il s'embatirent en un païs mout sec et mout aré [3], tout sanz eaues. Li tens fu si chauz et si ardanz come en juignet; il orent soif en l'ost si grant que il ne savoient que fere. La gent à pié nomeément failloient et recréoient [4] tuit, por le chaut et por la poudre et por la soif. Bien en i ot morz le jor de ceste mesese .V.[c.] que homes que femmes. Et sachiez que une chose i avenoit que nos ne trovons ailleurs en nule estoire; car les femmes grosses qui n'estoient mie encore à leur termes, par l'angoisse du

chanson d'Antioche :

Li barnage ot soif, si fu moult oppressés.
Forment desirent l'aigue li chevalier Tangré.
Mestier lor ont eu celes de leur regné,
Les dames et pucieles, dont il i ot assés.
Quar eles se rebracent, les dras ont jus jetés
Et porterent de l'aigue aus chevaliers lassés,
As pos et as escueles et as benas dorés.
Quant ont bu li baron tout son resvigorés.

(*Antioche*, III, § 11.)

Tudebode et Richard le pèlerin sont assurément plus dignes de foi qu'Albert d'Aix quand il nous montre les dames se parant avec soin à l'approche des Turcs : *Puellæ et nobilissimæ vestibus ornari festinabant, se offerentes Turcis ut saltem, amore honestarum formarum accensi et placati, discant captivarum misereri.* Mais les femmes chrétiennes, réveillées au point du jour par les mécréants, avaient dû couvrir à la hâte leur nudité, par un sentiment précisément contraire à celui que leur avait prêté un chroniqueur infidèle.

[5] Le bon Tudebode ajoute : « Qui maintenant osera nous vanter la prouesse des Turcs, leur science et leur vertu guerrière? Ne pensaient-ils pas épouvanter les Francs, avec leurs flèches, comme ils avaient épouvanté les Arabes, Arméniens, Grecs et Syriens? S'il plaît à Dieu, cela ne fut et ne sera jamais. Ils se disent pourtant venus autrefois des Francs, et ajoutent que nul n'est en droit d'être chevalier, sinon les Francs et eux-mêmes. Je conviendrai volontiers que, s'ils avaient foi en Jésus-Christ, dans la sainte Trinité, dans la vierge Marie et dans le Saint-Esprit, on en trouverait difficilement de plus vaillants et meilleurs gens de guerre. »

[1] *Universa Bithynia.* Éd. précéd. « Outre. » Si la bataille précédente s'était livrée dans la campagne d'Eski-shehr (Dorilée), l'armée chrétienne eût déjà traversé la Bithynie entière, Dorilée étant à l'entrée de l'ancienne province de Phrygie, qui sépare la Bithynie de la Pisidie.

[2] *Adreçoiers*, c'est-à-dire, je crois, chemins les plus directs, les plus courts; *Viæ quærentes compendia*, dit le texte. Éd. précéd. « Autres convers. »

[3] *Aré*, aride. *In regionem arentem.* Éd. précéd. « Molt megne païs. »

[4] Tombaient, étaient rendus.

chaut et par la mesese de la soif avoient leur enfanz enmi la voie[5]; ne mie seulement les povres femmes, mès les riches dames aussi : c'estoit mout grant doleur et mout grant pitié à veoir. Li home qui devoient estre plus fort et plus travailleus aloient par les chans, gueules baées, et queroient moisteur en l'air que il ne pooient trover. Li chauz et la sueur les fondoit touz. Les chevaus véissiez et les autres bestes qui ne pooient aler, si que assez en estovoit lessier; chiens à chacier, oisiaus à déduire, ostoirs, faucons et espreviers véissiez remanoir et morir. Li grant destrier, où estoit la plus perilleuse faute, devenoient ausi come tuit enragié de soif, et à poines les pooit l'en mener avant. Qnant il orent longuement esté en cele mesese, Nostre Sires les regarda, qui les fist adrecier en une valée où il troverent une grant eaue corant. Lors véissiez corre à la rive à grant haste; mainz en i ot qui tant en burent qu'il morurent iluec : car la gent qui avoient eschivé le peril de la mort le trouverent là où la santé estoit; ce leur avenoit por ce qu'il ne gardoient mie mesure. Autretel avenoit aus chevaus et aus autres bestes, se l'en leur lessoit tant boivre com il voloient. Quant il furent eschapé de cele male aventure, en une terre vindrent mout plentéive et mout bele, plaine de bois et de rivieres et de praeries et bones terres gaaignables : ce fu delez Antioche la meneur[6] qui est la mestre citez de la terre de Pisside. Iluec se logierent.

XVIII. — Coment li ors bleça le duc Godefroi.

Ci se despartirent aucun des barons de l'ost et tindrent leur voie; [por ce que grief chose estoit à trover vitaille à si grant gent ensemble]. Li premiers fu Baudoins, li freres le Duc; avec lui

[5] *Quos (pueros) præ anxietate spiritus, quosdam vivos, extinctos quosdam, alios etiam semineces in castra projiciebant. Aliæ ampliore abundantes humanitate, proles suas circumplexæ, per vias volutabantnr, et sexus oblitæ feminei, arcana denudabant, magis pro instante mortis periculo sollicitæ, quam ut sexui debitam conservarent reverentiam.*

[6] *Antiochia minor.* Antioche de Pisidie, dont il ne reste que des ruines, sur l'emplacement d'*Ak-Shehr*, nom qui rappelle le premier nom mieux que la bourgade de Jalobatz, où la reconnaît Kippert. Mais, si elle avait encore une certaine importance au XII[e] siècle, comment a-t-on tant de peine à en retrouver les derniers vestiges?

Pierres li cuens de Stadenois[1], Renarz li cuens de Toul, Baudoins de Borc, Gilebers de Montcler : bien furent .VII.$^{c.}$[2] à cheval, et menerent genz à pié assez. Li seconz fu Tancrez et avec lui Richars de Principat, Robers d'Anse et autres chevaliers, tant que il furent .V.$^{c.}$ chevauchéeurs, et orent gent à pié avec eus. Leur entencion et leur proposement estoit que il cerchassent le païs et les terres entour l'ost; et se il trovoient peril ou de grief pas, ou plenté de genz qui mal leur vousissent fere, que il le fissent asavoir en l'ost. Il s'en alerent tout droit leur chemin et passerent delez .II. citez : l'une avoit non Licoine[3] et l'autre Eraclée. Puis tournerent à destre et descendirent vers la marine. Li dux Godefroiz et li autre prince estoient remés ez herberges, por les delitables leus que il y avoient trovez, et por ce que il se voloient recrier et rafreschir[4] des travaus et des ennuiz que il avoient soufferz; si distrent qu'il iroient chacier ez forez qui près estoient mout plentéives de bestes. Au matin il entrerent eu bois : chascuns tint sa voie. Li Dux, si com il aloit une sente parmi la forest, oï crier un home; il se trest cele part, et vit que uns povres hons qui estoit alez querre busche por porter en l'ost, fuioit mout criant devant un ors mout si grant et si orrible que c'estoit une merveille. Li Dux sacha l'espée, si li corut sus por rescorre le povre home; li ors s'adreça au Duc et lessa celui qu'il suivoit. Son cheval li navra si durement qu'il le gita à terre; li Dux sailli en piez et tint s'espée : la beste ne douta mie ce, ainz gita un bret de felonie let et hideus, puis corut sus au Duc, et le mordi mout cruelment en la cuisse. Après, se dreça encontre lui et l'embraça à ses pates devant, por fondre à terre. Li Dux, encor fust-il bleciez, fu forz et reides, ne ne chaï mie; puis prist l'ors par les peus du col à la senestre main, por esloignier la teste de lui, et li apoia l'espée au cors, si la li bouta parmi les .II. costez outre jusqu'à la crois, et l'abati mort. Après, il s'assist, car il avoit tant saignié de la plaie de sa cuisse et estoit si for-

[1] *Comes de Stadeneis.* « D'Estraenor. » (Ch. d'Ant.)

[2] *Cum septingentis equitibus.* Éd. précéd. « Trois cenz. »

[3] Conija, *Iconium*. — Eraclée, auj. *Eregli* ou *Cybistra*, entre Iconium et Tarse.

[4] *Ut aliquid recreationis indulgerent.*

ment navrez que il ne pooit sur piez ester. Li povres hons que il avoit de mort rescous corut en l'ost, et leur dist cele novele du Duc. Tuit cil qui l'oïrent furent si effréé que il accorurent, li Baron et li autre, à mout grant haste, et le troverent gisant à terre mout vain et descoloré; puis le mistrent en une litiere et l'emporterent en l'ost. Si ne fu onques oïz nus graindres pleurs ne plus dolereus criz que fesoient tuit, et povre et riche, par les heberges. Tantost furent quis partout mire et cirogien por lui garir: il en vint assez, car tuit cil riche home i envoierent les leur[1].

XIX. — Coment li Crestien troverent vuide la cité de Licoine et grant partie des autres où il venoient.

En cele seson meismes, avint que cil vaillanz homs Raimonz, li cuens de Toulouse, acoucha d'une maladie mout grief et mout perilleuse. Li oz erroit toutevoies; por ce, le covenoit porter en une litiere. Un jor avint que il fu si destroiz de sa maladie que l'en cuida vraiement que il se morust. Cil qui de lui se prenoient garde plus près firent metre la litiere à terre, car il le virent si afoibloié que il pensoient certeinnement que l'ame s'en alast. Li evesques d'Orenge, qui mout estoit religieus, fist la comendacion de l'ame et la servise come de mort, [sanz chanter messe.] Trop estoit li oz desconfortez, por ce que il cuidoient perdre ensemble ces .II. grans homes qui mout leur estoient de grant conseil et de haute aide. Oroisons en faisoit l'en, par tout là où l'en chantoit messes. La povre gent [et li riche home meismes] en prioient mout de bon cuer que Nostre Sires les leur rendist: [aumosnes larges et granz charitez en departoient li Baron à la povre gent. Tant en firent li un et li autre que] li Sires, en qui toute la pitiéz est, les en oï et dona santé à ambedeus ces preudesomes en pou de tans, si que il chevauchierent parmi l'ost tuit haitié. Il passerent toute Pisside et puis entrerent en une terre qui a non Licaone et vindrent à la cité qui a non Licoines. Il la

[1] Albert d'Aix avait, seul des contemporains, parlé de ce combat et de la blessure de Godefroi.

troverent toute vuide; si en soufrirent grant mesese de viandes; car li Tur qui avoient oïe la novele de nostre gent ne se fioient en nules forteresces que il eussent, ainz vuidoient tout, et fuioient aus forez et aus montaignes : femmes et enfanz, chevaus et bestes et vitailles, tout enmenoient. En ce estoit leur grans esperance que nostre gent s'en alassent tost outre, por ce que il ne trovassent nul bien en la terre : et sans faille ainsi le firent-il, car il se hasterent mout de trespasser ce païs. Il vindrent à Eraclée[2], puis alerent à une cité qui a non Marase : iluec se logierent et sejornerent .III. jorz. Baudoins, li freres le Duc, qui s'estoit partiz de l'ost, avoit à ses .II. freres lessié sa femme : ele fu iluec morte de maladie. Mout estoit haute dame d'Engleterre, preuz et sage et bonne femme, Gutuere[3] avoit non; mout l'enterrerent ennorablement en ce leu.

XX. — Du descord qui fu entre Tancré et Baudoin le frere le Duc.

Tancrez qui mout estoit sages et de grant cuer, chevauchoit par la terre einsi come querant aventures, tant que il vint en Cilice, à une cité qui a non Tarse. Icele terre de Cilice est uns des païs qui est en orient[1]. Devers solaus levant si li est Celesurie; devers ocident a une autre terre qui a non Ysaure; devers bise est la montaigne du Tor[2]; devers midi la mer. En cele terre a .II. granz citez qui sont archeveschiez; l'une a non Tarse dont j'ai parlé avant; iluec fu nez messires sainz Pous li apostres; l'autre a non Anavarze[3], et a, chascune, autres citez desouz lui[4]. Tarse, cele cité, fonda uns des filz Javen qui fu filz Japhet le filz Noé, et

[2] Auj. *Eregli.* — *Marase*, auj. *Marash*, l'ancienne *Germanicia*. Le trajet d'Eregli à Marash était bien long; le latin semble dire ici seulement qu'ils se dirigèrent vers cette ville: *Ad urbem Marasiam applicati.* Il y a donc grande apparence que l'armée croisée s'arrêta plus d'une fois sur la route. Tudebode parle d'un fort château où ils s'arrêtèrent avant d'arriver à Césarée. Robert le Moine, de son côté, nomme ce château Allia.

[3] Var. Ginievre. (Ms. 2825 Bib. nat.)

[1] C'est-à-dire qui fait partie du diocèse d'Orient. *Orientem, juxtà veterum auctoritatem, Antiochenam vocamus diœcesim.*

[2] Le Taurus.

[3] Ainzarba; l'ancienne Cæsarea Anazarbus.

[4] C'est-à-dire : Tarse et Anazarbe ont chacune d'autres cités de leur dépendance. Éd. précéd. « A chascune de ces autre cité desous lui. »

ot non Tarsis. Nequedent, Solins dist que Perseus la fonda [5]. Mès bien puet estre que li uns la fist et li autres l'amenda. Tancrez assist cele cité, et à ce mena ceus dedenz, que par menaces que par beles paroles, que il la li rendirent en une maniere. Il mistrent sa baniere sur la plus haute tour de la ville et il leur créanta que il les garderoit de domage, ne nul ne giteroit de sa meson ne de la seue chose, jusque à la venue de l'ost : lors il rendroient la ville sanz nul contenz à Buiemont. Einsi fu la parole entr'eus acordée. En cele cité, et près einsi estoit par toute la terre, il i avoit Crestiens, Ermins et Greus. Mès ez forteresces estoient Tur qui s'entremetoient d'armes et avoient la seignorie sur ices genz, né ne soufroient que il s'entremeissent de rien fors de gaaigner les terres, et de marchéandise. Baudoins, li freres le Duc, et sa gent que il menoit avec lui s'estoient embatu en unes terres gastes où il avoient eu granz soufretes de viandes : puis errerent tant que il monterent en une haute montaigne [6] dont il porent véoir toute la terre de Cilice et les citez jusques en la mer. Il virent Tarse près d'eus et connurent les paveillons et les tentes entour, et cuiderent que ce fussent li Tur qui eussent assise la cité. Il descendirent tuit ensemble ez plains aval, por savoir queus genz ce estoient et por enquerre l'estre du païs. Cil qui estoient en l'angarde devers Tancré virent ces genz armées aprochier, et le firent savoir à leur seigneur. Cil cuidoit certeinnement que ce fussent Tur qui venissent secorre cele ville, et fist armer sa gent et metre en conroi ; puis issirent hors, les banieres levées [7]. Mès quant il aprouchierent et entreconnurent leur armes deçà et delà, il abatirent leur hiaumes et se corurent entracoler et fere mout grant joie ; puis vindrent à la cité [8]. Tancrés heberja Bau-

[5] *Polyhistoria*, cap. LI.

[6] Apparemment une des cimes du Taurus.

[7] *Erectis vexillis*. Éd. précéd. « Contre ces banieres levées. »

[8] Je crois qu'il eût été plus juste de traduire « devant la cité »; Tancrède n'y était pas encore entré, attendant l'arrivée de Boémond pour s'en faire ouvrir les portes. Le latin dit : *Ad urbem redeunt, obsidionem continuaturi*. Si Baudouin eût trouvé Tancrède dans la ville, il ne lui en eût pas contesté la possession.

Dolcement s'entrebaisent par grant humilité.
Et li conte monterent : vont véoir la cité,
De quel part Baudouin porra tendre son tré.
Qnant ce voient li Tur moult sont espoenté.

Richard le Pèlerin, moins favorable à Tancrède, ne s'accorde pas, comme on voit, avec Guillaume de Tyr. Il avoue pourtant que Tan-

doin mout bel et mout richement; car il avoit grant plenté de viandes, [dont cil et sa gent avoient grant mestier.]

XXI. — De ce meismes.

Au matin, quant li jorz fu esclarciz, Baudoins et cil qui estoient avec lui virent la baniere Tancré sur la plus haute tour de la ville; si en orent mout grant envie, et encommencierent à parler en mal, de ce que il, qui avoient greigneur pooir et plus genz et meilleur, ce disoient, n'avoient mie l'enneur ne la seignorie de cele ville. C'est bien voirs que Baudoins et Tancrez avoient esté jusqu'à ce jor einsi come frere, en trop privée acointance et en léal amor; mès, par envie de son cuer et par mauveses paroles qui l'aticierent[1], fu einsi méuz de cele chose. Tancrez, qui estoit mout sages et mout mesurables, entendi ces paroles : si se pena mout d'apaisier, et vint à Baudoin, et li mostra que ainçois que il fust venuz ne que l'en séust rien de sa venue, furent ces covenances feites entre lui et la ville; et sa baniere mise sur la tor : en ce n'entendoit il mie que cil peust avoir nule honte. Baudoins ne se tint mie apaié de ces paroles, à ce que il trova bien qui l'atisa en la folie. De grosses paroles et de ledes dist assez à Tancré, si que mout se tint pou que il ne firent leur genz armer

crède avait partagé ses provisions avec Baudouin :

Et Tangrés lor a dit : « Volontiers, biaus amis,
« De tant com en avons le vous sera partis. »
Quand Bauduins ce voit, moult en est esjois,
De sa mere li menbre, la bele o le cler vis,
Qui li dist et rouva quant li congiés fu pris,
Que largement donâst ce dont estoit saisis.
Tout depart ingaument aus chevaliers de pris.

(*Id.*, § 18.)

D'ailleurs, le récit de Richard semble bien le plus exact. Les Turcs qui défendaient la citadelle, voyant approcher de la ville un nouveau corps d'armée, avaient voulu s'esquiver : mais Tancrède et Baudouin, avertis par les Grecs ou les Arméniens, les avaient refoulés dans la ville, et Tancrède alors s'était hâté de dresser son gonfanon sur la forteresse conquise. De là l'indignation de Baudouin :

Et Tangrés est venus poignant à la Ferté,
Son gonfanon de soie a sur le mur posé.
Bauduins l'a véu, le cueur en ot iré.
Le jor a fait tel chose dont on l'a moult blasmé :
Le pignon fist oster un lier ami privé,
Le sien i fait drecier qu'il ot à or listé.
Quant Tangrés l'a véu, le sanc en a mué :
Il fait soner un graisle, tost se sont adoubé,
Sor Bauduin alast s'en li le ot loé.
Mais on li desloa, portant est demuré.
Lors sortent les somiers, n'i ont plus aresté,
De la ville s'en issent et rengié et sieré,
Bauduin i lesierent et lui et son barné.
Jusques à la Malmistre ne se sont aresté.

(*Id.*, id.)

[1] C'est-à-dire : mais, par un sentiment d'envie, attisé par de mauvaises paroles, Baudouin s'irrita de la conduite de Tancrède.

por laidir li uns l'autre. Lors envoia Baudoins querre ceus de la ville; fierement les menaça, quant il vindrent, et leur dist que il gitassent jus la baniere Tancré et méissent la seue sur la tor, où s'il ne le fesoient, séussent il bien que il destruiroit quanque il avoient hors de la ville, et la ville meismes prendroit-il et fondroit jusqu'en terre, maugrez en eust Tancrez. Cil de la terre virent que Tancrez nes pooit garantir; si firent auteus covenances à Baudoin com il avoient fetes à lui, et sa baniere mistrent là où il la commanda à metre. Tancrez vit la force que l'en li faisoit, si li desplut mout et grant ire en ot à son cuer; mès il covri sa pensée de ce, ne ne vout soufrir que li pueples qui estoit meuz de son païs por guerroier les anemis Dame Dieu s'entre océist iluec por achoison de lui. Il se parti de ce leu, car il se dotoit que meslée n'i sordist, et vint à une cité près de là qui a non Adane. L'en ne le lessa mie entrer enz; car uns hauz hom de Borgoigne qui avoit non Guelfes s'estoit partis de l'ost à tout une grant route de gent, einsi come li autre, et estoit venuz à cele cité; si en gita les Turs par force et l'avoit prise et tenoit. Tancrez oï qu'ele estoit eu pooir à nostre gent, si envoia bons messages à cestui Guelfon qui le prierent de par lui qu'il leur féist ovrir les portes et soufrist que ses genz alassent achater en la ville ce que mestiers leur fust : cil le fist mout debonnerement et de la viande leur dona assez por noient[2], car il avoit trouvée la ville mout pleine d'or et d'argent, de robes et de bestes, de froument, de vin et d'uile et de tout bien.

XXII. — Coment Tancrez prist Mamistre.

Quant vint à l'endemain, Tancrez prist congié à son oste, puis se mist au chemin à toute sa gent. Tant chevaucha que il vint à une cité qui a non Mamistre[1]. Icele estoit des meilleurs citez de toute celle terre et mout fort de bons murs et de granz tors. Ele

[2] *Partim gratis, partim interveniente pretio.*

[1] L'ancienne *Mopsuestis*, aujourd'hui *Missis*, peu éloignée d'*Adana*, et sur le fleuve Pyramus.

séoit en une mout plentéive terre et mout delitable. Tancrez vint là et sot que Tur la tenoient. Il se loja tout entor et l'assist. Dès lors que il vindrent, commencierent à assaillir la ville : l'endemain ausi et au tierz jor. Tant i firent d'assauz et blecierent ceus de la ville que il en furent mout esmaié. Cil dehors pristrent cuer, drecierent eschieles et entrerent pardesus les murs. Einsi fu prise la ville à force. Quanque il troverent léanz des mescréans mistrent à l'espée. La ville estoit pleine de granz richesces de toutes manieres : viandes y avoit mout; car ce ert une citéz où il avoit mout gent. Tancrez departi tout à sa gent, com cil qui bien le sot fere, à chascun selonc ce que il estoit; si que tuit en furent riche. Il se refirent mout bien, et eus et leur bestes, de la mesese que il avoient souferte en la voie. A sejor furent là une piece à grant aise et à grant delit.

XXIII. — Coment li Crestien furent ocis par la mauvestié des Turs.

Baudoins vit que Tancrez s'estoit partis de Tarse : si manda ceus de la ville et leur dist que il le lessassent entrer enz; car honte li estoit que il cropist iluec longuement, et atendist tous oiseus la venue de l'ost. Cil virent que il n'avoient mie bien la force contre lui, si se douterent que s'il ne le lessoient entrer de bon gré il y entrast à force : si firent ce que il porent[1], ouvrirent les portes et vouldrent que Baudoins tenist deus tors où il se heberjast; et li autre preissent les osteus parmi la ville tout enpais. Li Tur qui avoient eue la seignorie de la ville tenoient encore les autres tours en leur pooir; mout avoient sospeçonneus les noz qui estoient hebergié en la ville, ne n'avoient esperance que nus les peust secorre; grant peor avoient du grant ost qui venir devoit. Por ce tendoient à ce et queroient aise coment il se peussent issir de la ville, et enmener femmes et enfanz et la leur chose. Il avint cele nuit que .III.$^{c.}$ homes à pié furent meu de la compaignie Buie-

[1] *Facientes de necessitate virtutem.*

mont por suivre Tancré. Venu furent à la cité de Tarse où il le cuidierent trover. Quant Baudoins sot queus genz c'estoient et que il aloient en l'aide Tancré, ne soufri mie que il entrassent en la ville. Cil furent las et travaillié; mout prioient dolcement et crioient merci pour Dieu que l'en les heberjast cele nuit, car il ne voloient se bien non. De ce meismes prierent Baudoin la gent à pié de sa compaignie; mès il n'en voloit oïr nului. Toutevoies, por ce que cil dehors avoient mesese, la menue gent qui estoient en la ville leur avalerent assez par le mur, en cordes, pain en corbeillons, vin en botiaus et d'autres viandes ce que il porent; tant que il passerent bien cele nuit. Quant il furent endormi en la ville et cil meismes defors, tout droit au prinsome, avint que li Tur qui estoient ez tors ouvrirent les portes dont il avoient les clés, mout soef et sanz noise, leur femmes et leur enfanz et toutes leur choses mistrent hors et ausi tuit li mescréant de la ville; car il ne demoroient mie seurement avec leur ostes. Il s'en issirent après hors de la ville[a]. Quant leur hernois fu esloignez, il vouldrent lessier enseignes mout crueus de leur departie, et vindrent aus .III.[c]. pelerins qui gisoient dehors la porte. Mout se dormoient fermement, come cil qui rien ne cuidoient douter, touz les ocistrent; se aucuns en eschaperent, ce furent pou.

XXIV. — Coment Guinemerz et li galiot s'acompaignerent à Baudoin.

L'endemain, quant li nostre s'esveillerent par la ville, il virent les tors ouvertes et les mesons vuides : bien sorent que li Tur s'en estoient foï, mout s'en esbahirent. Si cerchierent par ces murs et par ces portes por enquerre coment il s'en estoient alé. Tant alerent que il troverent cele grant ocision qui estoit fete à la porte. Lors commença uns diaus et uns pleurs mout granz en la ville. Tout ce metoient sur la coupe Baudoin et à ses chevaliers. Tant monta li corroz que la gent à pié[1] s'alerent

[a] L'édition précéd. ajoute, ce qui n'est pas dans le texte latin : « Et descendirent à la mer, quant leur hernois fust eslongné. Ils voudrent etc. » Malmistra est à plus de dix lieues de la mer.

[1] *Secunda classis.*

armer por corre sus aus chevaliers; car il voloient vengier la mort à leur freres, à cui l'en avoit véé le recet, ce disoient, par grant outrage et par grant desloiauté; et se cil ne fussent feru ez tors, il les eussent touz decoupez. Li chevalier se tindrent tuit coi, jusque la gent à pié se furent un pou refroidi : puis envoierent messages qui parlerent à eus et prierent que il soufrissent que Baudoins parlast oiant eus; il le vouldrent. Baudoins s'escusa devant touz, et jura mout et aferma que por nule autre chose ne leur avoit l'entrée defendue, se por ce non que il avoit juré à ceus de la ville que par lui n'i entreroit nus, devant que li granz oz venist. Par ces paroles et por ce que li autre baron s'entremistrent de la pais et parlerent debonnerement au pueple, Baudoins fu racordés à la gent à pié, et si chevalier ausi [1]. En cele cité demorerent à sejor ne sai quant jorz. A un matin virent en la mer une navie qui estoit bien à trois milles de la cité de Tarse; il issirent hors de la ville et descendirent à la mer. Cil se raprouchierent si que il parlerent ensemble. Bien distrent cil des nés que il estoient crestien. L'en leur demanda de quel terre; il respondirent de Flandres, de Hollande et de Frise; et ce estoit voirs que il avoient esté galiot et ulague de mer, bien huit anz [2]; or s'estoient repenti et pour penitence venoient en pelerinage en Jherusalem. Cil les semondrent que il venissent à terre, et il i vindrent et mout s'entrefirent grant joie. Il avoit un mestre d'eus qui avoit non Guinemers et estoit nez de Boloigne sur la mer, de la terre le conte Eustace, le pere au duc Godefroi. Quant il oï que Baudoins li filz son seigneur estoit iluec, il lessa ses nés, et dist que il iroit avec lui en Jherusalem. Mout estoit riches de ce mauvès gaaing ; si avoit assez genz qui estoient

[1] On peut juger par ces détails si l'on a justement apprécié la position des gens de pied, du menu peuple, à l'égard des chevaliers et des princes eux-mêmes. Leur indignation avait une juste cause; et bien que, suivant toutes les apparences, ils ne fussent pas très-nombreux, ils attaquent les barons et Baudouin lui-même, qui, pour leur échapper, se réfugient à la hâte dans les tours. Il faut ensuite que Baudouin obtienne de se justifier et qu'il leur explique comment il n'a pas cru pouvoir recueillir les trois cents pèlerins à pied que les Turcs venaient de massacrer.

[2] *In quibus partibus piraticam annis octo exercuerant*. Ils avaient fait, comme on voit, une assez longue traversée en mer : au reste, Albert d'Aix est le seul garant de cet épisode. — *Galiot*, pirates. *Ulague*, bandits, hors la loi, se disait surtout des corsaires.

à lui, que il mena avec Baudoin. Et Baudoins lessa pour garder la ville .v.c. homes à armes; puis se mist à la voie por querre aventures einsi comme devant.

XXV. — Coment Baudoins et Tancrez se combatirent.

Il tindrent le droit chemin[1]; tant que il vindrent à la cité de Mamistre que Tancrez avoit prise à force sur les Turs, si com je vos ai dit. Bien se pensa Baudoins que l'en ne le leroit mie entrer en la cité; pour ce se logierent ez jardins entour. Tancrez sot que Baudoins que il n'amoit mie estoit venuz si près de lui : ne n'ot mie oblié le tort et l'outrage que cil li avoit fet: si fist ses genz armer et dist que li poinz estoit venuz de soi vengier; car il estoit près de son recet et cil estoient loing du leur. Il envoia tout avant archiers à grant plenté, qui les chevaus, que il avoient jà envoié par les pastures, leur navrerent et assez en ocistrent. Tancrez ot avec lui .v.c. que chevaliers que sergenz à chevaus, armez de haubers, et se ferirent soudainement ez genz Baudoin qui ne s'en prenoient garde. Assez en ocistrent et plus en navrerent. Cil se corurent armer vistement; puis revindrent contre ceus qui coroient par leur tentes; et commença la bataille mout grant et mout fiere. Mès ne dura guères ilec; car Tancrez n'avoit mie si grant route que il péust soufrir la gent Baudoin. Por ce se voudrent retrere arrières et entrer en leur ville; mès leur anemi les enchaucierent durement, si que à foïr les covint. Il avoit un pont sur un flun[2], entre l'ost et la cité; la gent Tancré s'y entasserent mout durement, si que il en y ot assez perduz, que ocis sur le pont que noïez en l'eaue. Quant cil se furent receu dedenz la ville, mout orent les cuers iriez, et se vouloient armer et prendre plus genz, por retorner arrières; mès la nuiz vint qui destorna ce conseil. En ce poignéiz fu pris Richars de Principat, cousin Tancré, et Roberz d'Anse, dui haut home : par leur con-

[1] *Viam regiam.*

[2] Le *Pyramus.*

seil et par leur aticement avoit Tancrez coru sus à Baudoin et à ses gent. De l'autre part fu pris uns mout haus hom Gilebers de Montcler[3]. Mout furent irié de çà et de là, pour ceus que il avoient perdu; car il cremoient que cil ne fussent ocis ou noié. Quant vint à l'endemain, et leur cuers furent un pou desenflé, messages envoierent li un aus autres et sorent que cil vivoient de cui mort il doutoient plus. Preudome s'entremistrent de parler de pais. Nostre Sires leur adoucit les cuers, si que il revindrent en bone acorde et en prime amor; leur meffez s'entramenderent, et s'entrebeserent en bone foi[4].

XXVI. — Coment li Tur et li Hermin envoierent granz presenz à Tancré.

Conseil ot Baudoins qui estoit jà venuz jusqu'à Marasc, si com je vos ai dit, que il n'iroit en avant, ainçois s'en retorneroit en l'ost des Barons[1] porceque il avoit oïe la nouvele coment li Dux,

[3] *De Monte Claro*, ou, suivant Alb. d'Aix, *de Claro Monte*.

[4] Il nous paraît bien douteux que ces deux chefs, qui venaient d'ajouter à leurs précédents et mutuels motifs de haine, aient aussi facilement consenti à « s'entrebeser en bonne foi ». Les historiens contemporains ont pu fort bien hésiter à rappeler à quelles conditions la réconciliation s'était faite. Comme il importait beaucoup au succès de la grande campagne d'accommoder deux personnages aussi considérables que Tancrède et Baudouin, les autres chefs de la croisade durent sentir le besoin d'intervenir, et la dernière aggression de Tancrède donnant à Baudouin l'avantage que sa conduite devant Tarse lui avait fait perdre, le premier devait, dans l'intérêt commun, se soumettre et « amender le mefait », comme on disait alors. Mais Tancrède avait déjà quitté Malmistra quand Baudouin s'en était approché; et ce fut à *Sucre* (Ain-Zarba) qu'eut lieu, sinon le combat, au moins la réconciliation. Guillaume de Tyr le dira lui-même bientôt. « Tangrés », dans la Chanson d'Antioche,

De la Malmistre issi, n'i a plus sejorné,
Le droit chemin en va avecques son barné,
Entresci que à Sucre n'i ot regne tiré.

Au lieu de Sucre, les autres manuscrits donnent *Cedre*, *Zidre*, *Seerde*, *Saïdre*. Ce ne peut guère être, sur le droit chemin, que *Ain Zarba*, Anazarbe, et non *Choros*, comme je l'avais à tort présumé dans les notes de la *Chanson d'Antioche*. C'est là qu'était venu le rejoindre Baudouin, et que Tancrède, cédant aux conseils de son parent, Richard du Principat, était allé le provoquer.

Ricars le vit li princes, l'a Tangré appelé :
« Vées-la Bauduin qui à grand tort vous hé;
« A lui nous combatons, com vassal aduré.
« — Moult volentiers, chier sire, que le m'avés loé. »

Et Baudouin, après avoir repoussé si vivement l'attaque de Tancrède, consentait à s'éloigner, quand Tancrède, cédant aux remontrances de Boémond, consentit de son côté à faire amende honorable.

Tangrés ala encontre par moult grant amistié,
Descaus piés et en langes; merci li a crié.
Et Bauduins li a maintenant pardonné,
Devant tous s'entrebaisent et se sont acordé.

(*Ant.*, ch. III, § 21.)

[1] Telle est la leçon que présentent tous les manuscrits que j'ai pu consulter, et qui n'en est pas moins évidemment inacceptable. Les deux

ses freres, avoit esté navrez perilleusement; si le voloit veoir et savoir son estat. Li consaus fu que Tancrez alast avant. Baudoins lui lessa Guinemer et ceus qui estoient venu en la navie. Il trespasserent toute Cilice, et quanque il porent trover de forteresces aus mescréanz, abatirent, ardirent les villes et ocistrent leur anemis; puis vindrent à une cité qui a non Alixandre la petite[2], si la pristent par force et conquistrent tout le païs entour. Li Ermin et li Tur qui abitoient ez montaignes de cele terre, oïrent la novele que Tancrez et sa gent estoient si preu que riens ne pooit tenir encontre eus : si orent grant peor que il, qui avoit tout le plain conquis, ne vousist venir sur eus ez montaignes, et destruire la terre et les genz. Pour apaisier son corage, envoierent à lui bons messages qui li porterent granz dons en or et en argent, en pierres precieuses et en dras de soie; chevaus et muls li menerent à grant plenté, par quoi Tancrez les lessa enpais. Einsi fesoit Tancrez mout bien s'enneur et son preu par là où il aloit; si que bien estoit semblans que Nostre Sire li adreiçoit sa voie et maintenoit ses oevres.

membres de la première phrase (comme les avait apparemment disposés le traducteur, en se conformant au texte latin), ont été transposés : *Dominus Balduinus ad majorem exercitum qui jam Maresiam, ut prædiximus, pervenerat, sociis exigentibus, reversus est.* Il faut donc rétablir ainsi : « Conseil ot Baudoins qu'il « n'iroit en avant, ainçois s'en retorneroit en « l'ost des Barons qui estoit venuz jusqu'à « Marasc, si com je vos ai dit. » C'est-à-dire qu'au lieu d'avancer dans la direction d'Antioche, Baudouin remonta à gauche jusqu'à Marash.

[2] Alexandrette.



LI QUARS LIVRES.

I. — Coment Baudoins, li freres le duc Godefroi, conquist granz terres.

OR avez oï coment Tancrez se contenoit en Cilice. Li granz oz [qui les suivoit] vint jusqu'à Marase[1]. Baudoins, qui ot veu le duc son frere sain et haitié, r'avoit oï noveles de Tancré, coment il fesoit sa volenté par là où il aloit. Mout ot grant talent de concueillir genz et de cerchier le païs, si com cil fesoit; mès mout avoit perdu grace en l'ost; car tuit avoient oï l'outrage que il avoit fet à Tancré : por ce doutoient mout à emprendre la voie avec lui. Buiemons meismes et sa gent n'eussent mie legierement soufert que la chose ne fust vengiée, se ne fust por le duc son frere. Por ce, trova Baudoins pou de compaignons à cele voie. Godefrois, qui mout estoit sages hons et de bone volenté, reprist et blasma mout son frere de ce fet; et à ce le mena que il reconnut, voïant touz, sa folie, et dist que il l'avoit amendé à Tancré, selonc son plesir, et encore li amenderoit à sa volenté. Et mout jura que plus l'avoit fet par autrui conseil que par le suen. Par ce il apaisa les cuers de maintes genz; car il estoit mout vaillanz hom et mout gracieus, ne onques mès n'avoit-l'en aperçeue sa vilenie qu'en ceste chose. Il avoit un home mout acointe de lui, Ermins estoit et avoit non Pancraces, chevaliers preuz et hardiz, mès trop estoit trichieres et desloiaus. Cist estoit eschapez de la prison l'empereur de Costantinoble et estoit venuz en l'ost à Nique où il s'estoit mout acointiez de Baudoin.

[1] Il eût fallu, pour traduire exactement : « Et comment li grant ost estoit déjà venus jusqu'à Marase. » *Dum major exercitus apud Marisiam jam pervenisset...*

Icist Pancraces ne finoit de jor ne de nuit de semondre Baudoin et amosnester que il préist gent et s'en alast en une terre où il le menroit qui estoit trop plentéive, et la conquerroit legierement. Tantes foiz li dist que Baudoins s'esmut, atout .II.[c] chevauchéeurs et assez genz à pié; si sivirent Pancrace qui les mena devers Bise en une trop riche terre. Li habitéeur de ce païs estoient crestien vrai, fors que .I. pou de Turs qui estoient saisis des forteresces. Icil estoient seigneur du païs, ne ne soufroient que li crestien s'entremeissent d'armes. Quant cil qui estoient de nostre foi virent Baudoin et sa gent, mout orent grant joie; car il n'amoient pas la seigneurie des Mescréanz. Tout li baillerent à delivre le païs où il avoient pooir, si que, en pou de tens, ot toute la terre conquise, jusque au grant flun qui a non Eufrates. Mout fu doutez Baudoins par toutes ces terres là entor, si que por peor de lui lessoit-en les grans forteresces bien garnies, et les prenoit sanz contenz. Li crestien qui l'avoient receu en la terre devindrent si fier et si hardi que il chaçoient touz les mescréanz de cele terre. Aucuns i avoit des barons du païs qui atout leur pooir servoient Baudoin et li aidoient à tous amener à sa volenté[a].

II. — Coment Baudoins fu sires de la noble cité de Rohez.

La renomée de ce grant home qui espandoit partout son sens et sa proesce vint jusques aus citéiens de Rohez[1]. Mout les

[a] On regrette de voir le sage historien des Croisades, M. Michaud, faire un crime à Baudouin d'avoir entrepris cette glorieuse campagne, qui eut pour les futurs rois de Jérusalem de si bons résultats. S'il est vrai que les autres chefs de l'expédition se soient opposés un instant aux plans qui leur avaient été soumis, c'est parce qu'ils ne pensaient pas au succès qui allait les justifier. Ils furent ensuite des premiers à se féliciter de n'avoir pas arrêté celui qui allait chasser les Infidèles des principales villes de l'Arménie. A la nouvelle de la blessure de Godefroi, Baudouin s'était, comme nous l'avons vu, hâté de revenir à Marash pour mieux s'assurer de la convalescence d'un frère bien-aimé. Mais, dit M. Michaud, « la perte de sa femme aurait dû ramener Baudouin à l'esprit du saint pèlerinage et des sermons de la croix, et rien ne pouvait le détourner des rêves profanes de l'ambition... » Ce n'est pas tout : l'historien moderne compare l'Arménien Pancrace, représentant à Baudouin la facilité de conquérir la haute Arménie, à l'ange des ténèbres qui transporta le fils de Dieu sur une haute montagne, en lui montrant, etc. Il est impossible de travestir plus complétement le caractère véritablement chevaleresque de cette campagne de Baudouin. M. Peyre s'est montré plus équitable.

[1] L'ancienne Édesse : *Quæ alio nomine Rhages appellatur.*

mist en grant esperance que par lui porroient estre delivre du servage où il avoient longuement esté. Li greigneur home, qui avoient le pooir de la cité, envoierent bons messages à Baudoin et li prierent que por avoir l'amor Nostre Seigneur et por faire s'enneur et son preu, venist en leur cité. En ceste cité qui a non Rohez, si com l'en trueve en la Bible, envoia Tobies li peres son filz Tobie, por demander l'argent que Gabellus, ses cosins, li devoit; [et cil li rendi et dona sa fille à femme]. Li citéien de cele ville receurent la foi crestienne tantost après la mort Jhesucrist, par le preeschement saint Jude l'apostre, le frere saint Symon[1], si come l'en trueve eu premerain livre de l'estoire Sainte Eglise que Eusebes de Cesaire escrist. Il se tenoient encore fermement en cele foi au tens de lors; mais li Tur qui estoient entor eus les destreignoient si, que il leur fesoient paier grand treuz et greveuses censes. Chascun an, leur vignes et leurs terres, quant li tens aprochoit de cueillir les fruiz, leur covenoit à raiembre; ou, se ce non, cil les destruisissent. Nequedent, en la ville ne lessoient abiter nului, s'il ne creust en Jhesucrist; car ceste seule citez s'estoit tenue enterinement en la foi. Les autres toutes de cele terre avoient li Tur conquises : por ce grevoient mout iceste gent, ne ne les lessoient mie issir de la ville seurement por fere leur besoignes; car de toutes parz entor eus estoit li pooirs aus Turs. En cele cité avoit la seigneurie uns Greus qui mout estoit vieuz, ne n'avoit filz ne fille. Il y estoit dès le tens que toute cele terre fu desouz l'empereur de Costantinoble; car il i fu envoiez por estre bailliz, et quant li Tur pristrent tout ce païs, il ne se pot partir de la ville : si estoit remés touzjorz en sa baillie. Nequedent c'estoit uns hom qui ne faisoit ne froit ne chaut; ne ne garantissoit point les genz de la ville. Quant li citeien s'acorderent por envoier à Baudoin, cist le sot et bien s'i acorda. Quant Baudoins oï que cil de Rohez l'envoioient querre par commun acort, si prist conseil à sa gent et atorna que il ot avec lui

[1] *Per Thaddæum apostolum.* Notre traducteur passe judicieusement ce qu'ajoute G. de Tyr : *Hujus cives... digni inventi per omnia et tanti prædicatione apostoli et epistola Salvatoris quam ad Abgarum regem eorum rescribens misit...*

.IIII.$^{XX.}$ chevauchéeurs[3] sanz plus. Il passa le flun d'Eufrate; le remenant de sa gent lessa par les forteresces que il avoit jà conquises eu païs. Li Tur qui habitoient en cele terre sorent que Baudoins devoit aler à pou de gent à Rohez, et li firent un embuschement près de la voie, où il mistrent grant plenté de genz armées. Ce fu fet asavoir à Baudoin, et, por ce, il torna en un chastel près d'ilec, que uns Ermins tenoit; cil le receut volentiers tout sauvement, et ennoreément le heberja. Einsi fu iluec deus jorz. Li Tur, qui furent ennuié d'estre si longuement en leur agait, issirent hors et vindrent banieres levées devant le chastel où Baudoins estoit. Nus n'issi fors; car il estoient trop grant gent. La proie, que il trouverent grant par les pastures, enmenerent toute, puis s'en retornerent en leur terres. Au tierz jor, Baudoins issi hors : à la voie se mist et vint à Rohez. Li dux de la ville qui estoit Greuz, si come je vos ai dit, li vint à l'encontre et tuit li autre, à cheval et à pié, à buisines et à tabors. Li clergiez le receut à procession au plus ennoreément que il porent; car chascuns se penoit de lui fere feste à son pooir[4].

III. — De ce meismes.

Grant sospeçon ot en son cuer li Dux, quant il vit cele joie que tuit fesoient à Baudoin; par envie comença à trover achoisons par quoi il se peust partir des covenances que l'en li avoit man-

[3] *Cum octoginta.* Éd. précéd. « vingt. »

[4] *Ch. d'Antioche*, ch. III, § 24 :

Laiens en est entrés o sa chevalerie.
Procession ont faite de la cit li clergie,
Bauduin ont rechu à mout grant signorie.
Li sires de la vile li a la clé baillie;
Si li dona sa fille à tout grand manantie.

Richard le Pèlerin est le seul qui ait parlé du mariage de Baudouin avec la fille de Thoros, le curopalate de Rohais. Les autres chroniqueurs se contentent de dire qu'il épousa vers ce temps-là une princesse arménienne. Nous croyons que les cérémonies qu'Albert d'Aix rapporte à l'adoption de Baudouin par Thoros sont plus naturellement attribuées aux épousailles de Baudouin.

Voles-vous la coustume oïr que je vous die?
Quand vient à icel jour qu'uns sa fille marie,
La chemise sa femme a li vaslés vestie,
Por çou quele mieus ait le cuer en sa baillie.

Que Richard se soit ou non trompé en mariant Baudouin à la fille de Thoros, il n'en aura pas moins exposé les cérémonies du mariage chez les Arméniens et non celles de l'adoption, comme le dit Guillaume de Tyr d'après Albert d'Aix, peut-être, parce que Albert avait mal entendu la *Chanson d'Antioche*. Guibert de Nogent veut que la femme de Thoros ait également troqué sa chemise contre celle de Baudouin. Passe encore celle d'une fiancée mais d'une belle-mère adoptive!

dées, qui estoient teles : Baudoins devoit avoir la moitié de toutes les rentes de la cité et de tous les esploiz, tant come li Dux vivroit. Après sa mort, qui estoit vieus hom, toute la seignorie enterinement escharroit à Baudoin. Or ne se tenoit mès li Dux en ceste parole, ainz disoit que se Baudoins vouloit defendre la cité vigueureusement et oster les torz et la force que li Tur leur fesoient tout entor, il donroit à lui et à ses genz resnables soldées et bons loiers. Quant Baudoins oï ce, que il estoit là venuz por estre sodoiers, grant desdaing en ot, et dist que il n'y remaindroit mie einsi. Por ce appareilloit son retour. Li citeien de la ville sorent que la chose aloit mauvesement; si vindrent au Duc et lui distrent que grans maus et granz perilz seroit, se il einsi en lessoit partir ce preudome par qui aide eus et leur choses porroient estre bien gardées et defendues en pais et en franchise. Li Dux vit bien que il porroit fere que fous se il se mettoit ainsi contre tous ceus de la ville; por ce, couvri son cuer : voirs est que mout l'en pesa; mès toutevoies dist que il s'y acordoit. Et por fere semblant que il le fesoit de bone volenté, voiant ceus de la ville, avoa Baudoin en filz; il li otroia la moitié de quanque il y avoit, en tans de la seue vie; après son decez le connut à oir du tout. Grant joie firent en la cité quant ce fut fet, et mout orent ferme esperance de recovrer la franchise des treuz dont li Tur les avoient chargiez. Dès ce jor en avant comencierent à recorder en leur cuers les torz et les grevemenz que li Dux leur avoit fez, et bien se penserent que se tens et leus venoit, il ne le souferroient plus; ainz se pensoient coment il poroient vengier ce que il avoient soufert ez tans trespassez.

IV. — De ce meismes.

Une citez ancienne estoit iluec près, mout forz et bien garnie, qui avoit non Samosate[1]. Uns Turs mout desloiaus en avoit la seigneurie, Balduc[2] avoit non; trichierres trop, mais

[1] Aujourd'hui Samisat, au nord-est de Rohais.

[2] L'émir Baldouck.

hardiz et preus estoit aus armes. Cist avoit fez mout de maus aus citeiens de Rohez; treuz, corvées et demandes metoit souvent sur eus toutes noveles; et, pour ce tenir, avoit d'eus bons ostages, leur enfanz. Ceus meismes tenoit-il si vilement que se il fussent si serf, si en fesoit-il trop : car il leur fesoit chargier les fiens, curer les boues et fere toütes vius oeuvres. De ce se tenoient cil de Rohez mout agrevez. Il vindrent devant Baudoin, aus pièz li chaïrent, et mout li prierent doucement à grans pleurs que de celui les delivrast, si que il peussent recovrer leur enfanz que cil tenoit trop honteusement. Baudoins vout mout de ceste premiere requeste fere la volenté à ceus de la ville, por plus aquerre leur grez. Il fist armer quanque il pot avoir de genz, et issi de la ville et vint à Samosate. Mout viguereusement fist assaillir à la ville, mès cil se defendoient mout bien, come gent bien garnie qui estoit en fort leu. Quant Baudoins ot demoré ilec ne sai quanz jorz, et vit que n'estoit pas legiere chose de prendre cele ville, il lessa en une forteresce qui estoit près d'ilec .LXX. chevaliers, et i mist garnison d'armes et de viandes. Si leur comanda que touz les jorz coreussent devant la ville de Samosate, et ne lessassent issir fors ne bestes ne homes : après cil s'en revint à Rohez. Li citeien de la ville virent que Baudoins estoit mout gracieus, sages, preuz et vaillanz en toutes choses; si orent mout grant despit de ce que cil hom qui riens ne valoit et mainz maus leur avoit fez, estoit [non mie seulement] ses pareus [mès sires] en la ville[1]; por ce pristrent conseil entr'eus et envoierent querre un puissant home qui avoit iluec assez, delez eus, de bones forteresces ez montaignes; Costantins avoit non. Si s'acorderent à ce que il ocirroient leur duc et feroient Baudoin duc et prince sur eus; car mout avoient cueilli entr'eus grant haine vers cel home qui sanz faille les avoit grevez lonc tens en

[1] *Videntes quod... Balduinus... parem haberet in civitate virum inutilem.* Éd. précéd. « que cil home... estoit venus si au dessus d'els et de toute la vile. » Il est probable que tel fut le rapport que Baudouin fit à l'armée croisée de la façon dont le vieux sire avait été dépossédé et mis à mort; mais, bien qu'il puisse être soupçonné de n'avoir pas tout dit, on ne voit pas quel intérêt il aurait eu à se débarrasser d'un vieillard qui lui avait abandonné tous ses droits sur Édesse et n'avait plus aucune influence politique.

maintes manieres; car il leur tolloit or, argent et quanque li plesoit en la cité. S'il i en avoit nul si hardi qui li osast véer chose qui li pleust, tantost par les Turs [dont il estoit trop acointes] fesoit à celui estreper ses vignes et ses courtilz, ardoir ses blez, tolir ses bestes; et [se il meismes issist fors de la ville], bien peust avoir peor de sa teste.

V. — Coment cil de Rohez ocistrent le Duc et firent Baudoin seigneur tout seul de la cité.

N'orent mie oubliez à ce point les torfez que il avoient tuit soufert de leur duc. Esperance avoient que se il leur fausist, Baudoins les defendist mieuz. Por ce s'alerent tuit armer, si com il estoit empris; à cele tour où cil gisoit comencent à assaillir. Mout hastivement la minerent de toutes parz. Li Dux vit que li pueples estoit si durement aorsez sur lui, si apela Baudoin, et li pria mout que de son tresor il prist tant come il voudroit et li apaisast cele gent. Baudoins vint entr'eus, et, par proieres et par menaces, se traveilla mout en bone foi coment il fussent enpais : mès n'i pot riens fere, car tuit i venoient plus et plus, si que li temoutes ne fesoit se croistre non. Baudoins se parti d'eus, parla au Duc et li dist que il prist de li tel conroi come il porroit, car il ne pooit à cele gent rien fere. Cil com hom desesperez lia une corde à la fenestre et s'en descendoit aval; mais quant il l'aperceurent, il fu feruz de saietes ainz que il venist à terre. Lors le pristrent tout mort et trainerent par la ville, puis li couperent la teste. Ne se pooient saouler de fere en lui leur cruautez. L'endemein, pristrent Baudoin par force et, sur soi defendant, l'eslurent à duc et à seigneur. Serment li jurerent de feeuté, puis li rendirent la grant forteresce de la ville. Richesces et tresors trop granz, que li Greus avoit assemblé par lonc tens, li baillerent à sa volenté. Einsi fut la cité de Rohez bailliée à Baudoin sans contredit. Balduc qui estoit sires de Samosate vit que Baudoins conqueroit et se croissoit par tout le païs; si li envoïa

messages et li manda que sa cité estoit mout fors, ne ne seroit pas legierement prise; mès il la li vendroit se il vouloit, et li seroit donée por .x. mille besanz. Baudoins s'apensa et conseilla sur ceste parole ; puis s'acorda au marchié, si que il paia cel avoir et receut la cité et les ostages que Balduc tenoit des citéiens de Rohez. Lors parot-il si conquis tous les cuers à ceus de la ville, que il le clamoient leur pere; tout fesoient quanque li plesoit, prest et apareillié de lui obéir en toutes choses, neis jusqu'à la mort.

VI. — Coment Baudoins de Rohez conquist Sororge.

En cele terre meismes estoit une cité qui avoit non Sororge[1] où ne habitoient se tur non; li sires de la ville avoit non Balac. Icil refesoit aus citéiens de Rohez assez de greveus torz et de vilains outrages; tant que il prierent Baudoin leur seigneur que il, por Dieu et por eus, meist conseil en cele chose. Il le fist volentiers. Si semonst toute sa gent et issi de Rohez; et assist cele cité de Sororge. Lors drecierent leur engins et comencierent mout efforciement à deshorder et depecier les murs et les torneles. Li Tur qui estoient dedenz la ville furent mout esmaié; car bien se penserent que cil ne se partiroient mie legierement du siege; ne si n'atendoient secors de nule part. Por ce, pristrent bons messages que il envoierent à Baudoin, et firent leur plet que sauves leur vies li rendroient la cité. Baudoins s'i acorda, et receut la ville. En la greigneur forteresce mist un sien bailli qui ses besoignes li feroit en ce païs. Un treu devisa grant sur ceus de la ville, et par itant les lessa; car il n'avoit mie autre gent de qui il la peust puepler se cil s'en alassent. Par la prise de ceste cité fu delivrée toute la voie de Rohez jusqu'en Antioche; car, avant, ne pooit l'en mie venir jusque au flun d'Eufrate, por les genz de Sororge. Einsi s'en revint Baudoins, à grant enneur et à mout

[1] Aujourd'hui Sarug, l'ancienne *Anthemusias*.

joieuse feste en sa cité de Rohés. Or vos lerons de cestui; si parlerons dès ore en avant coment li granz oz se contenoit qui venoit après.

VII. — Coment li Baron conquistrent Artaise et autres forteresces.

Li dux Godefroiz et la grant gent qui estoient avec lui orent passées mout greveuses voies, et furent venu par vaus et par montaignes jusque à une cité qui a non Marese; [ce n'est mie cele dont je ai parlé desus, car cele a non Marase[1] :] iceste cité estoit abitée de crestiens. Nequedent li Tur avoient la forteresce et la seignorie de la ville, qui mout menoient mal les Crestiens. Icil mescréant oïrent la venue de nostre gent et s'enfoïrent de nuiz, por peor d'eus; ne ne remest en la ville que la gent de nostre foi. Quant li oz s'aprocha, li Baron sorent la verité de cele ville. Defendre firent et crier que nus ne feist mal à la gent ne à leur choses. Il se logierent dehors en mout beaus leus; vitailles orent assez à bon marchié. Cil de la terre firent savoir aus barons de l'ost que iluec près avoit une cité trop riche et mout plentéive de touz biens qui avoit non Artaise[2], ne n'abitoient ez forteresces se Tur non. Sur ce il pristrent conseil; après il i envoierent le conte Robert de Flandres. Il mena avec soi Robert[3] de Rosoi et Goscelon, le filz Conon de Montagu. Bien furent .M. à hauberz.

[1] La première mentionnée. Ce que notre traducteur ajoute est parfaitement judicieux : Marasch, l'ancienne *Germanicia*, où la grande armée avait précédemment séjourné, tait partie de l'ancienne Cilicie; mais la *Marash* ou *Marèse* dont il s'agit ici est située au nord et à huit lieues environ d'*Ertesi*, et forme la pointe d'un triangle dont les deux extrémités sont Ertesi et Alep. Elle semble être à quinze ou vingt lieues d'Antioche (Voy. la carte de Kippert). Comme Ertesi, elle dépendait du patriarcat d'Antioche. Le texte de Guillaume de Tyr n'aurait dû laisser aucun doute : *Ex indigenarum* (Maresiæ) *relatione fideli, compertum est quod in proximo alia quædam esset civitas... nomine Artasia.* Et plus loin, en parlant d'Ertesi : *Est autem hæc civitas, quæ alio nomine Calquis* (Chalcis) *appellatur, sicut prædicta Maresia, una de suffraganeis nrbibus quæ ad thronum Antiochenum subjectionis habent respectum; distat autem ab Antiochia milliaribus quindecim.* M. Michaud n'a pas distingué entre les deux Maresia, et M. Peyre, qui, tout en hésitant, s'en est rapporté au sentiment de M. Michaud, s'est également trompé. L'erreur est assez grande, la première Maresia étant à plus de quarante lieues de la seconde.

[2] Ertesi, au sud et à dix lieues de Marash; entre Antioche et Alep.

[3] Éd. précéd. Le « comte Robert de Rosoi. » Robert ou Roger de Rozoi, qui (*Chans. d'Antioche*) « clochoit del talon », ne fut jamais comte.

Quant il vindrent à cele ville, tantost l'assistrent. Li Tur ne se fierent mie ez murs de la ville, si se vourent trere ez greigneurs forteresces; mès li Ermin et les autres genz de nostre foi à qui li Tur avoient fet longuement granz hontes et mains domages en la ville, quant il virent nostre gent, grant fiance eurent en eus; si pristrent hardement et corurent aus armes. Ainz que li Tur se poïssent estre receu ez tors, les occistrent tous, les testes giterent par desus les murs à nostre gent, puis ovrirent les portes et les receurent en la ville à grant joie. Bien i troverent quanque mestiers leur fu, car la citez estoit mout riche. D'ilec jusqu'en Antioche n'a que quinze milles. Ceste citez est desoz le patriarche d'Antioche. Por peor de nostre gent s'estoient li plus de la gent des Turs enfoïz en Antioche. Quant il oïrent que Artaise estoit ainsi prise et cil ocis qui seigneur en estoient, il pristrent conseil coment il porroient fere domage à ceus de l'ost; .x.$^{M.}$ en eslurent qui il comanderent ceste chose. Cil s'en alerent, et quant il aprochierent de l'ost, il se mistrent en un embuschement tous, fors trente, bien montez et armez legierement, qu'il envoierent por estormir l'ost. Icil aprochierent tant que li oz les vit[1], car il fesoient semblant de prendre les chevaus et les forriers, assez près. La nostre gent corurent aus armes et les commencierent à suivre tant que il s'embatirent folement sur leur aguet; cil saillirent hors et voudrent corre entr'eus et la ville, por eus enclore; mès nostre gent saillirent et se tindrent ensemble et s'en vindrent defendant jusque enz leur ville, si que riens n'i perdirent. Li Tur virent que il ne porroient mie si legierement recovrer la ville, si l'assistrent; car il avoient assez genz; puis commencierent à assaillir. Cil dedenz se defendirent mout bien, si que cil i perdirent plus qu'il n'i gaaignerent. Quant li Tur virent qu'il n'i profiteroient rien et les noveles corurent que li granz oz aprochoit, il orent conseil et s'en retornerent en Antioche; mais le pont qui estoit entre deus[2] garnirent mout bien. Li cuens de Flandres et li autre qui estoient avec lui dedenz Artaise ne se murent, ainz

[1] Membre de phrases passé dans l'éd. précéd. [2] Le pont du Fern.

garderent la ville jusque li oz venist. Mès en cel jor, maladie prist Goscelon, le filz Conon de Montagu, un juene home gracieus mout et trop vaillans, et fu morz; enterrez fu en la ville à grant duel et à grant enneur[*].

VIII. — Coment li Baron conquistrent le pont de Fer.

Quant li Tur qui estoient venu d'Antioche por rocovrer Artaise se partirent d'ilec en l'aube du jor, novele vint[1] que li granz oz s'estoit logiez près d'iluec; car il avoient oïes noveles que li cuens de Flandres estoit assis[2] : et por ce, par commun conseil, avoient envoié là mil et cinq cenz chevauchéeurs avant, por eus secorre se mestiers fust. Il leur avoit commandé que se li sieges estoit partis, il lessassent des genz avenablement por garder la ville, et deissent au conte de Flandres et aus barons qui estoient avec lui que il s'en revenissent en l'ost. Tancrés qui avoit conquise toute Cilice, avoit oï ce commandement et estoit retornez; tuit li autre ausi qui de l'ost s'estoient parti avoient esté mandé et revenu estoient, fors Baudoin qui demoroit entour Rohès où il fesoit bien sa besoigne. Et quant li oz fu einsi reconcuelliz et enterinés, li chevetaine firent crier que nus ne se partist d'eus sanz congié[3]. Lors se mistrent à la voie tout droit vers Antioche.

[*] La *Chanson d'Antioche* fait mourir Gouze, Gosson ou Goscelon de Montaigu de la main de l'émir qui avait tenté de reprendre Artaise :

Li peres dant Gosson ne s'est mie atargiés.
Son fil a demandé; il li est enseigniés,
Entre ses bras le prend; puis est sor lui cochiés.
Qui là véist le pere qui est agenoillés,
Son mort enfant baisier et devant et desriers :
« He biaus fis ! sire Gosse, com dolent me lessiés !
« Jou irai au Sepucre, n'l porterés vos piés.
« — Sire, se dist Lambers, por Deu or vos taisiés !
« Se mes freres est mors, ce n'est duel ne pitiés.
« L'arme est en paradis, de verté le sachiés. »
Et li peres se pasme, qui molt est courouclés.
Mil chevalier en plorent por sa grant amistiés.

[1] Aux nôtres, aux Chrétiens.

[2] Dans Artaise.

[3] Remarquons ici que les historiens modernes ont beaucoup exagéré l'indiscipline de cette grande armée, composée d'éléments si divers. Nous croyons, au contraire, qu'on devrait plutôt s'étonner de voir la déférence de tant de hauts et puissants barons à l'égard de celui qu'ils avaient librement choisi. Si Tancrède et Boémond partent de Nicée avant les autres, c'est pour éviter le grand encombrement qui augmentait la difficulté de vivre. Si plus tard Tancrède et Baudouin font des excursions particulières, leur plan semble avoir été parfaitement connu et approuvé de Godefroi; leurs conquêtes étaient nécessaires au succès de la cause commune. Voyez comme Tancrède et Baudouin courbent la tête devant le jugement des chefs qui les condamne : voyez Baudouin, devenu prince d'Édesse, envoyant

Bien orent oïe la novele que une eaue corant leur convenoit à passer; mès li ponz estoit mout bien garniz de leur anemis. Por ce doncques que li oz ne fust destorbez quant il i venist, par conseil de touz, li dux Roberz de Normendie s'en ala avant por savoir se il porroit le pas delivrer, et por mander aus Barons ce que il troveroit. Avec lui alerent Evrars du Puisat et Rogiers de Barneville : ces deus fist-il connestables de son ost, et fesoient l'avant garde; car il estoient chevalier mout bon et bien esprové d'armes. Einsi se partirent de l'ost, puis vindrent au pont. Li ponz estoit [4] seur l'eaue qui a non ez anciennes escriptures Orontes; mès l'en le claime le Fer eu païs. Mout estoit fors li ponz et avoit en l'entrée de ça deus tors forz et hautes. En chascune avoit cinquante homes à armes, por defendre aus ars et [5] aus arbalestes l'entrée du pont et les guez de l'eaue. D'autre part d'Antioche estoient venu sept cenz chevauchéeurs por garder le flun devers eus. Icil fluns du Fer cort delez Antioche et s'en vient par une ville qui a non Cesaire; mès il sourt [6] delez une autre cité qui a non Elyople, mès l'en la claime Maubec [7], et descent en la mer par là où je ai dit. Quant nostre gent furent venu à ce pont, l'en leur véa mout bien l'entrée, car grant partie des Turs furent descendu aval à leur barrieres; li autre des torz ne finoient de giter pierres et de trere, si que il i ot mout bon poignéiz [8] et mout fier. Tant les tindrent que la novele en vint en l'ost qui jà venoit et estoit près; il crurent leur pas et sonnerent les trompes, puis se ferirent en ceus qui contretenoient le pas. Cil ne s'oserent receter ez tours, por la grant gent que il virent; car bien se penserent que il n'i

aux assiégeants devant Antioche des secours de vivres et d'argent; tout en opposant un rempart aux Sarrasins de l'Est! Où voit-on l'indiscipline et le désordre? Et pourquoi, surtout, blâmer Tancrède, Baudouin et Boémond d'avoir souhaité de former des établissements en Orient? Devaient-ils, en retournant en Europe, laisser le poids de la conquête aux seules mains du duc de la Basse-Lorraine? Godefroi, qui accepta la couronne avec tant de peine, se serait jeté à leurs pieds pour les retenir.

[4] ***Erat autem pons lapideus.***

[5] Ces trois mots omis dans l'édition précédente : ***Arcus usum habentes familiarem et sagittandi peritiam.***

[6] C'est-à-dire : il a sa source.

[7] Apparemment *Baalbec* ou Héliopolis. Guillaume de Tyr, qui écrit *Malbec*, ne pouvait ignorer le nom que portait cette ville. Peut-être les copistes ont-ils écrit Malbec pour *Balbec*. Notre judicieux traducteur ne suit pas Guillaume de Tyr, quand il croit devoir prouver que le fleuve qui arrose Damas n'est pas l'Oronte.

[8] Éd. précéd. « pongnet.

seroient mie asseur; li autre meismes descendirent et tuit se mistrent à la voie, si que li nostre pristrent le pont. Li autre chevalier des noz qui ne pooient mie venir aus barrieres por la grant presse tandis come li poignéiz estoit, furent mout angoisseus de fere aucune chose, et descendirent au flun; si troverent gué là où cil du païs n'en savoient point. Il passerent outre et desconfirent les .vii. cenz qui gardoient la rive[a]. Tant firent, que li un que li autre, que touz li oz passa delivrement et li charroiz après. Il se logierent en beaus leus à .vi. milles de la ville. L'endemain se raprouchierent et alerent le grant chemin entre les montaignes et le flun, si que il se logierent à une mille de la cité.

IX. — De la noblesce de la cité d'Antioche.

Antioche est une mout noble citéz qui a le tierz leu entre les patriarches, après l'eglise de Rome[1]. Ceste ot non ez ancienes escriptures Reblata. Iluec mena Nabugodonosor, li rois de Babiloine, le roi de Jherusalem qui ot non Sedechias, quant il le prist, et li ocist touz ses fiz devant lui; après li creva les euz, si com l'en trueve eu quart livre des Rois[2]. Quant Alixandres li Grans, rois de Macedoine, fu morz, Antiochus ot cele partie de terre et enforça mout la cité de fors murs et de grans torz, et vout qu'ele eust non por lui Antioche, et que ele fust li chiés du roiaume. Messires sainz Peres, li apostres, fu iluec premierement evesques, en une eglise que Theophilus li fist en sa meson, qui mout estoit hauz hom et poissanz en la ville. Messires sains Luc li evangelistes, fut nez en celle ville. A celui Theophile escrit-il les fez des Apostres, qui fu li setiesmes evesques en Antioche[3]. Iluec fu li premerains

[a] Il faut lire ici le récit de la *Chanson d'Antioche*, où l'on fait honneur de la découverte du gué à Enguerrand de Saint-Pol, qui avait suivi un espion sarrasin traversant à cheval le fleuve, à un endroi peu éloigné du pont.

[1] *Tertium vel potius secundum (nam de hoc maxima quæstio est) post urbem Romam.*

[2] Ch. 25.

[3] *Cui* (Theophilo) *Lucas, ex eadem urbe trahens originem, tum Evangelium suum quam Actus scribit Apostolorum; qui etiam Beato Petro, septimus in ordine Pontificum, in eadem ecclesia successit.* Le sens est un peu obscur : c'est à Théophile, non à saint Luc, qu'il faut rapporter cette succession épiscopale.

conciles de ceus qui créoient en Jhesucrist après sa mort; et lors fu establi que il seroient apelé crestien, de *Crist;* car avant les apeloit l'en Nazariens, de Nazareth la cité dont il estoit. Ceste citez fu convertie par le preeschement monseignenr saint Pere; por ce li mist l'en non à ce temps Teopople, qui vaut autant come la cité Dame Dieu. Souz Antioche a .xx. granz citez, de que il i a .xiiii. qui sont arceveschiez. Les .vi. ont deus primaz que il claiment Çatholicos : li uns est en la cité qui a non Aniene, li autres est à Baudas; et tout ce claime l'en Orient[4].

X. — Coment la noble cité d'Antioche siet.

Cele citez d'Antioche dont je vos parole siet en la terre de Celesurie et est partie de la grant terre de Surie. Mout siet en beau leu et en delitable. Or vos dirai coment ele siet. Il i a une grant valée pleine de mout bonnes terres pour porter blé; fontaines et ruissiaus i a mout : et est entre les montaignes devers Orient. Si dure bien .xl. milles de lonc,[1] et de lé a bien .vi. milles ou .iv. Desus i a un lai qui est ilec assemblé des fontaines qui i cueurent, qui est mout pleins de poissons; de ce lai ist[2] uns ruissiaus qui s'en vet près de la cité et rechiet eu flun qui cueurt près d'iluec. Les montaignes la cloent de deus pars mout hautes; nequedent là desus trueve-l'en eaues douces et bones terres gaaignables. Cil monz qui est devers midi si est apelez Orontes, ausi com je vos dis du flun; car sains Jeroimes[3] dist que Antioche siet entre Oronte le flun et Oronte la montaigne. Une partie de ce mont s'en vet à la mer et est mout haut ilec; si que il a son non par soi, car l'en le claime Montparlier. Aucune gent cuident que ce soit Parnasus[4], uns mons dont les escriptures parolent

mais c'est un autre Théophile qui remplit le sixième ou septième siége d'Antioche, de 168 à 186 de J.-C.

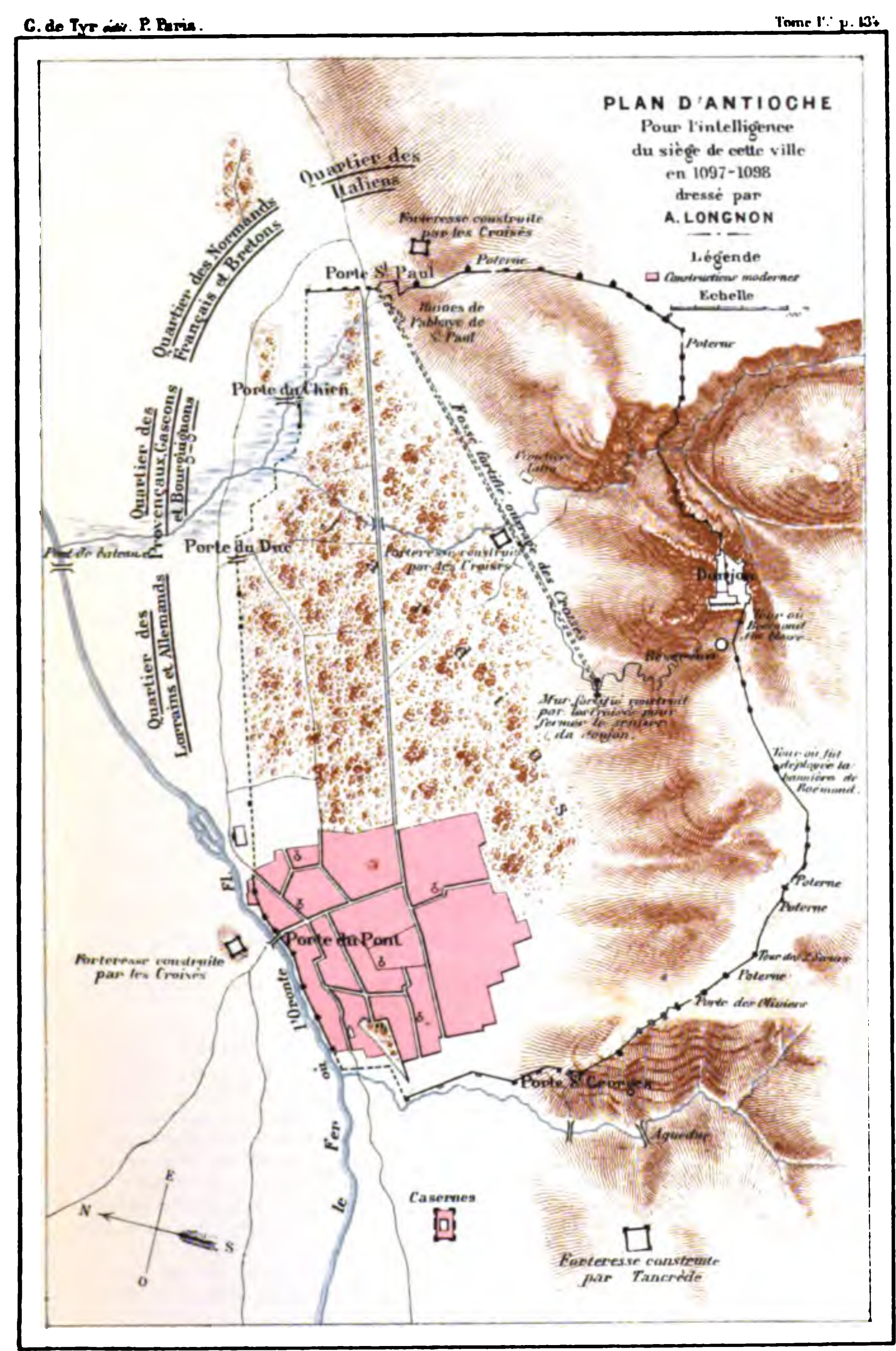
[4] *Quæ omnes, uno nomine, Oriens videlicet nuncupantur.*

[1] Il s'agit apparemment de la vallée, plutôt que de l'*agrum optimum* au milieu duquel était Antioche.

[2] Éd. précéd. « est. » Le Kara-Su.

[3] *Teste Hieronymo.* Éd. précéd. « Seint Gringoire. »

[4] *Baccho dedicatum et Apollini.*



Gravé et imprimé par Erhard.

mout, por une fontaine qui siet au pié, eu lieu que l'en claime l'eschiele-Buiemont; mès sanz faille, ne ce n'est li monz, ne ce n'est la fontaine [5] dont li auteur parolent tant [6]; car icil monz Parnasus siet en la terre qui a non Thessaile [7]. L'autre montaigne qui est devers bise a non la Noire montaigne, plentéive aussi de fontaines et de ruissiaus, de bois et de pastures. Iluec suelent anciennement habiter li ermite et encore en i a il. Parmi cele valée cueurt li fluns dont je vos ai parlé, jusqu'en la mer. En la montaigne qui est devers midi commencent li mur d'Antioche, et s'en viennent par le pendant jusqu'au flun. Mout i a grant espace dedenz la closture; il i a ceint. II. monz dedenz les murs; eu plus haut siet une forteresce si fort qu'ele n'est mie prenable se par afamer non. Entre ces .II. monz, qui mout sont haut, est une valée mout parfonde, mès ele est estroite. Par ilec cueurt uns ruz mout roides et mout bruianz qui entre en la cité et fet mout biens en la ville. Pluseurs fontaines a en la cité, mès la mieudre de toutes est cele qui a non la fontaine saint Pol, et siet à la porte de Orient. Il a une autre fontaine hors de la ville qui par art et par conduit est amenée en la ville mout soutilment. Li mur tuit, et cil qui sont ez montaignes et cil qui sont en pendanz et en plain, sont merveilles espez et de trop fort oevre. Tours i a partout mout hautes et bien defensables. En la partie qui est devers soleil couchant, cueurt li fluns si près de la ville, que li ponz à que l'en passe joint au mur et à la porte de la cité. La longueur de la ville dure bien deus milles ou trois [8]; elle est près de la mer à .XII. milles.

[5] Éd. ac. « la montengne. »

[6] *Quem quidam Castalium reputant, juxta veterum tenorem fabularum, Musis sacrum et gymnasiis celebrem philosophorum.*

[7] *Secundum quod Naso, in primo Metamorphoseon describit.* Notre traducteur passe ici, judicieusement selon nous, toutes ces citations d'Ovide et de Solin, qui attestaient bien alors l'érudition de Guillaume de Tyr, mais ne servaient à rien de plus. Pourtant il aurait dû tenir compte de ce qui touche à Séleucie : *Sed ne te Seleuciæ nomen decipiat æquivocum, noveris duas esse urbes quarum utraque dicitur Seleucia : prima quæ Isauriæ metropolis est... et altera quæ, Antiochiæ proxima, vix ab ea milliaribus distat decem, juxta fauces Orontis fluminis; qui locus hodie* PORTUS SANCTI SIMEONIS *dicitur.*

[8] *Quidam ad duo, quidam vero ad tria reputant milliaria. Distat autem a mari milliaribus decem aut duodecim.* Le *mille* répond toujours ici à notre lieue, quatre *kilomètres*, dans le langage gréco-barbare de notre temps.

XI. — Coment Aussiens garni la cité d'Antioche encontre les Chrestiens.

De ceste cité estoit sires uns Turs, Aussiens[1] avoit non : de la mesnie avoit esté à ce puissant soudan de Perse de que nos vous parlasmes desus, qui avoit non Belfeth. Cil avoit conquises toutes ces terres. Après, quant il s'en vout retorner en son païs, si departi sa conqueste à ses neveuz et à ceus de sa mesnie, por ce que il vouloit que cil qui estoient si féel et si ami li tenissent pais[2] chascuns en sa partie, et fussent ausi come closture de sa terre. Lors dona-il à Soliman, son neveu, Nique et toutes les apartenances, si come vos avez oï desus. A un suen autre neveu, qui avoit non Durcat, dona la cité de Damas et tout le païs entour, et vout que chascuns de ces.II.eust non et dignité de soudan. Solimanz, por ce qu'il marchissoit aus Greus, avoit chascun jour contenz à l'empereur de Costantinoble. Durcas estoit delez ceus d'Egypte, et sovent s'entrefeisoient guerre; ne il[3] n'amoit mie leur acroissement. Por ce que cil dui maintenissent mieuz leur guerres, vout que il fussent si poissant et si haut come soudan. A un suen serf qui ot non Assongur, qui fu peres Sanguin et fu aieus Noradin dont vos orrez après parler, dona cele renomée cité qui a non Halape[4]. A cestui de que je vos començai à parler, qui avoit non Aussiens, dona cele haute cité d'Antioche et pou de terre entour; car li califes d'Egypte tenoit tout le païs, jusqu'à Lalische[5] de Surie. Icel Aussiens, quant il oï que li granz oz venoit des Crestiens, envoia messages et lettres aus barons d'Orient; il meismes parla de boche aus pluseurs, nomeément requist le calife de Baudas[6] et le grant soudan de Perse qui plus estoit poissanz que tuit li autre, que il secorussent à la terre et à lui. Il leur estoit legiere chose de croire ce que il leur disoit

[1] *Acxianus nomine.* Var. « Ansiaux, Ausciaus, Garcion. » La *Chanson d'Antioche* donne ce dernier nom.

[2] *Ut perpetuo sibi fidelitatis nexu tenerentur obligati.* Éd. précéd. « se tenissent em pès. »

[3] Le soudan Belfeth.

[4] Alep.

[5] Laodicée.

[6] Bagdad.

de la vigueur et de la grant plenté de nostre gent; car Solimanz i estoit venuz qui bien avoit esprouvé en son païs que li nostre savoient fere; por ce les semonoient mout efforciement. Solimanz prioit que l'en le vengeast, Aussiens requeroit que l'en le defendist et gardast. Mout leur promistrent li grant home d'Orient que il leur aideroient certeinnement. Aussiens ne s'oublia mie tandis, ainz concueilli tant de gent com il pot avoir du païs entour lui, com cil qui attendoit de jor en jor le siege. Viandes, armeures, engins et quanque puet avoir mestier à genz assises tout assembla léanz, et mout pria ententivement les citéiens de la ville que chascuns se penast de querre garnison endroit soi tant com il poroit. Lors véissiez vuidier les villes entour et mener tout en la cité, fourment, vin, oiles, bestes. Merveilles fu bien la ville garnie : mout i estoient venu haut home et puissant des terres que nostre oz avoit passées, qui s'en estoient afoï, por eus garantir, en la fort ville; tant que l'en disoit, et voirs fu, que il avoit bien en la cité .vii. mille chevauchéeurs, et genz à pié qui portoient armes plus de .xx. mille[1].

XII. — Coment li Chrestien asistrent Antioche.

Nostre gent se furent aprouchié si que il virent la cité assez de près; puis s'assemblerent por prendre conseil que il feroient; car il i avoit aucuns des Barons qui looient que l'en delaiast le siege jusqu'au noviau tens, car il ne porroient soufrir la paine de gesir hors en l'yver. D'autre part assez i avoit des genz de leur ost qui estoient espandu par les chastiaus et par les citez, ne ne porroient estre legierement assemblé jusqu'au tens de ver. Si redisoient que li empereres de Costantinoble devoit envoier granz genz por eus aidier; por ce si seroit bien que l'en les atendist : d'outre les monz meismes disoient-il[1] que genz fresches devoient

[1] *Equitum sex vel septem millia : peditum autem... quindecim aut viginti millium summam dicebantur excedere.*

[1] *Et quod etiam de partibus transalpinis recens iterum adveniret exercitus.* Éd. précéd. « Si seroit bien resons que l'en li les atendit d'outre les monts. Meismes, disoient-il, que gens fresches devoient venir... »

venir qui tuit auroient mestier à asseoir si grant ville; endementres, se porroient les genz et li cheval sejorner tout l'yver eu païs entour, si seroient plus frez et plus penible[1] quant mestiers seroit. Li autre baron s'acordoient que li sieges fust tout presentement sanz delai, car se cil avoient le respit, mout se garniroient mieus de genz et d'autres estovoirs que il n'estoient ore; cil meismes qui venir devoient se hasteroient plus se il savoient que la citez fust assise. A ce conseil s'acorderent au darrenier tuit. Il firent leur batailles et vindrent devant la ville; ilec se logierent eu mois d'ottovre, le disuitiesme jor du mois. En nostre ost avoit bien genz à armes.ccc.mille, sans femmes et enfanz [et autres genz qui n'estoient mie armées]; et nequedent ne porent mie enceindre toute la ville; car, sans les montaignes[2], où l'en ne pensa onques à metre siege, avoit-il une grant partie des murs, dez le pié du tertre jusqu'au flun, en biaus plains, qui ne pot estre ençainte de gent. En cele venue de tel ost ot mout grant noise de buisines, de chevaus, de genz, de chars et de charretes; mès en ce jor ne l'endemain, onques n'oï l'en dedenz la ville nul son ne nule noise; ainçois sembloit que la cité fust toute vuide : si n'ert-ce pas por ce que il n'i eust grant garnison de genz et de toutes choses.

XIII. — Coment li baron estoient logié devant Antioche.

Antioche avoit, entant com ele tenoit de plain, cinq portes. Devers Orient en avoit une qui a non[1] la porte saint Pou, porce que ele est desouz le moustier saint Pou, qui est eu pendant du tertre. La seconde est devers Ocident; et est li lons de la cité entre ces deus portes[2] : cele a non la porte saint Jorge, por ce que ele est delez l'eglise saint Jorge. Eu costé devers bise a

[1] C'est-à-dire : mieux faits à la peine.
[2] *Exceptis montibus qni mœnibus eorum claudebantur...*
[1] *Hodie.*
[2] C'est-à-dire : entre ces deux portes de S. Pol et de S. Georges s'étend toute la cité. *Secunda vero eidem e regione opposita, tantum ab ea distans quantum in longum civitas porrigitur universa; porta est Occidentalis...*

trois portes, qui toutes issent au flun; cele desus a non la porte du Chien : uns ponz est devant cele porte a que l'en passe unes paluz et unes mareschieres qui sont delez le mur. La seconde est ore apelée la porte le Duc; li fluns est bien loing .I. mile de ces deus portes. La tierce a non la porte du Pont, porce que li pons est ilec à que l'en passe le flun; car entre la porte le Duc, qui est eu miliu de ces trois, et ceste qui est darreniere de ce costé, s'aprouche si li fluns de la ville que dès ilec il s'en cueurt tout costoiant les murs. De ce avint que ceste porte et cele qui a non la porte saint Jorge ne porent asseoir nostre gent, car l'en n'i pooit aler se l'on ne passast le flun. La porte desus[3] assist Buiemons o ceus qui estoient venu en sa compaignie. Delez lui se logierent en aval Roberz li dux de Normendie, Roberz li cuens de Flandres, Estiennes li cuens de Blois, Hues li maines : cist avoient porpris dès la heberge Buiemont jusques à la porte du Chien; car li Normant et li François et li Breton estoient avec eus. Devant cele porte estoit logiez li cuens Raimonz de Toulouse et li evesques du Pui et tout ceus qui avec eus estoient venu. Là estoient li Provencel, li Gascoing, li Borgueignon : mout i avoit granz genz; il porprenoient toute la place, jusques à la porte après. A icele porte s'estoit hebergiez li dux Godefroiz, Eustaces ses freres, Baudoins li cuens de Henaut; Renarz li cuens de Tol; Quenes[4] de Montagu et autre baron assez qui touzjorz se tenoient avec eus. Là estoient li Loherain, li Hennuier, cil de Sassoine, cil de Sueve, cil de Baviere et de Francoine : toute la terre porprenoient, il n'en falloit guères, jusque à la porte du Pont, et tenoient le flun qui coroit là. En ces parties de la ville avoit grant plenté de pomiers [et de figuiers et d'autres arbres portanz fruit] que nostre gent decouperent touz, por eus logier. Cil de la ville regardoient par les archieres et par les hordeiz la contenance de l'ost. Mout se merveilloient des armes, des tentes, et de la maniere que il avoient d'eus hebergier; mout en avoient grant doute, car bien estoient certein que si granz genz ne se

[3] La porte S. Paul, vers l'Orient, « li quens de Montagu ».
[4] *Conone de Monte Acuto.* — Éd. précéd.

partiroient mès de ce siege legierement, sanz à eus fere grant mal. Pluseurs en i avoit qui estoient en si grant effroi de leur femmes et de leur enfanz et de touz leur amis que il vousissent avoir esté morz pieça, si qu'il ne leur convenist à veoir le destruiement que il doutoient.

XIV. — Coment li Chrestien firent un pont pardesus le flun d'Antioche.

La nostre gent qui estoient ez heberges ne trovoient mie entour eus pastures à leur chevaus ne leur autres estovoirs; por ce leur covenoit par force sovent passer le flun et corre par le païs. Maintes foiz l'avoient ainsi fet, porce que cil de la ville ne se movoient encore; non pas por ce que[1] il estoit greveuse chose à passer einsi l'eaue, car il n'i avoit point de gué, si covenoit que l'en passast à nou et li home et li cheval. Quant li Tur de la cité s'aperceurent de ce, souvent envoioient par desus le pont, une heure celeément une autre eure tout en apert, de leur genz qui prenoient et ocioient les noz, quant il les trovoient espanduz par la terre. Ce fesoient plus seurement, por ce que il ne s'en pooient retorner se par le flun non, et la gent de l'ost ne les pooient secorre. Por ce nostre baron orent conseil que il feroient un pont en quelque maniere, par où il pouroient passer sanz le dangier à ceus de la ville; car mestiers leur estoit souvent d'envoier à la mer. Il troverent assez nés eu lai desus, et eu flun ausi; si les joindrent ensemble, puis mistrent trés et cloies par desus, si que .III. ou .IIII. i pooient bien passer de front; ce fist mout grant bien et mout grant ese à tout l'ost. Icil ponz estoit près des heberges le duc Godefroi, encontre la porte que il gardoit, qui, por ce, a non encore la porte le Duc. Dès cestui pont de fust jusque à l'autre de pierre avoit une grant mille, si com je vos ai dit. Par cele porte et par celi pont faisoit l'en domage à nostre gent. La tierce porte méismes, qui a non la porte du

[1] Cette expression répond à *nonpourquant*, néanmoins. *Idque cum multa fiebat difficultate, nam...*

Chien, regrevoit mout les noz[1]; car il y avoit un pont de pierre por passer la palu qui estoit fete, delez la ville, de la fontaine d'Orient et d'autres ruissiaus qui coroient iluec. Par là faisoient souvent li Tur granz saillies et de jorz et de nuiz, seur la gent au conte de Toulouse, qui gardoit cele porte. Pluseurs foiz, à portes overtes issoient por trere ez heberges si espessement que mout en i avoit de morz et de bleciez[2]. Après si repassoient leur pont et se metoient en la ville; car li nostre nes pooient suivre, se par desus le pont non. Por ce avint que li cuens de Toulouse, li evesques du Pui et li autre baron qui là estoient hebergié, furent plus domagié de leur chevauchéures que tuit li autre de l'ost.

XV. — Coment li Chrestien estouperent la porte du Pont.

Grant despit[1] orent cele gent des domages qu'en leur fesoit einsi : conseil pristrent que il abatroient le pont. Si vindrent là tuit armé souz les targes et souz les escuz; granz mauz[2] orent de fer et grant plenté de pis. Si comencierent à ferir au pont por le depecier; mès li murs estoit si fors et de si dure oevre que pou le domagierent. D'autre part, cil de la ville estoient ez murs et ez torneles qui gitoient grosses pierres sur eus et traioient à si grant plenté que lessier leur covint cele emprise, et s'en partirent. Après, il s'apenserent d'autre chose : si firent un chastel de fust mout haut et le mistrent encontre le pont, por garder que cil ne passassent sur eus : assez i ot peine. Quant il l'orent trais avant, li Cuens le garni de sa gent. Cil de la ville adrecierent les mangoniaus à ce chastel; sovent i feroient de grosses pierres; cil meismes des tours i envoioient grant plenté de saietes, si que nus n'osoit arester sur le pont, ne entour le chastel. Un jor avint que il orent einsi noz genz esloignées du pont et d'ilec entour, par

[1] Éd. précéd. « regrettoit. »
[2] Éd. précéd. « issoient fors par terre as herberges espessement... »
[1] Éd. précéd. « grant desprit. » — *Celle gent;* ceux du comte Raimond de Toulouse, etc.
[2] *Mauz*, mails; *pis*, pieux. *Maleis et instrumentis repertis ferreis.*

leur trere espessement; après, il ovrirent les portes et issirent hors à granz routes; cil qui estoient eu chasteau de fust s'enfoïrent; il y bouterent le feu et tantost le mistrent tout en cendre. Nostre gent virent que einsi ne garroient-il pas; si, porpenserent à autre chose, et mistrent trois mangoniaus près du pont, por giter au pont et à la porte. Tandis com cil mangonel lançoient, nus ne se metoit hors par ilec; mès sitost com il cessoient, refesoient leur saillies come devant. Mout desplesoit à nos barons de ce que il n'i pooient conseil metre; tant que, au derrenier, s'acorderent à ce que il pristrent granz roches, teles que il covenoit bien, à l'une porter, cent homes ou plus, et en estouperent la porte outre le pont; car il en i ot tant que li murgiers[3] ne pot mie estre legierement despeciez. Mout i ot grant travail à ce fere, car tuit cil qui là estoient logié gardoient tuit armé ceus qui les pierres aportoient. Einsi leur fu la porte estoupée, si que li oz remest tout enpais iluec endroit.

XVI. — Coment li nostre estoient à grant meschief devant Antioche.

Un jor avint que de nostre ost issirent que à cheval que à pié jusque à .III.c. Il passerent le pont de fust; puis s'espandirent par le païs come genz qui vont en fuerre. C'estoit coutumiere chose en l'ost que il y alassent et s'en retornassent tuit sanz domage: por ce cuidoient estre tuit asseur. Cil de la ville les aperceurent et issirent hors à grant plenté de gent, et passerent au pont de pierre[4]; puis corurent sus à ceus que il virent aler folement. Aucuns en ocistrent, les autres chacierent; il s'enfoïrent droit au pont des nés où il cuiderent passer. Cil se mistrent devant et leur defendirent, tant que pluseurs se ferirent en l'eaue por passer à gué: mès il n'en i avoit point; si furent perdu. Les autres fesoient-il saillir de desus le pont eu flun. Quant nostre gent aparceurent ce, pluseurs en i ot qui s'armerent et passerent le flun, si encontrerent les Turs qui s'en venoient à grant joie des noz que il avoient

[3] Monceau de pierres meulières.

[4] Au pont contigu à la montagne.

morz et desconfiz, et leur despueilles en aportoient. Il leur corurent sus; li Tur s'enfoïrent; li nostre suivirent, ociant et abatant les Turs, jusque enz enz le pont de pierre. Cil de la ville qui virent leur gent maumener, saillirent hors à granz presses, passerent le pont, puis corurent sus aus noz. Cil se voudrent defendre, mès ne porent mie soufrir si grant fais de gent; li nostre s'enfoïrent; cil les suivoient fesant assez granz domages, jusque il vindrent au pont des nés; ilec s'entasserent si durement que il en chéi assez en l'eaue touz armez, qui furent noié. Li nostre perdirent ilec assez de nostre gent à pié; de ceus à cheval meismes en i ot pluseurs que ocis que perilliez eu flun. En ceste maniere estoit nostre oz à grant mesese, car il estoient mieuz assis[1] que ceus de la ville; de leur anemis avoit assez par les bois et par les montaignes qui coroient sus à nostre gent, quant il les véoient si folement aler. Cil de la ville meismes issoient hors quant leur plesoit, si que li nostre n'osoient més esloignier l'ost, ne por forrage ne por autre chose. Ez heberges n'estoient il mie bien aseur, car grant novele estoit que li Tur du païs assembloient mout grant gent por saillir en nostre ost d'une part, et cil de la ville istroient de l'autre.

XVII. — De la grant soufrance qui estoit en l'ost.

Raconter toutes les aventures qui avindrent en si grant siege seroit grief chose et longue; por ce vos dirai ce qui avenoit en commun. Li oz ot jà sis iluec jusque au tierz mois; viande leur comença à faillir et grant soufrete en avoient en l'ost. Large plenté en orent au comencement et aus chevaus et aus homes; mès il en firent si grant gast que il sembloit que ce leur deust touzjorz durer; si leur failli en pou de tens, par leur folie, ce qui longuement les sostenist se il fust bien gardez et espargniez. Mout avoit en l'ost granz soufretes de vitaille aus genz et aus chevaus; si que les povres gens estoient en grant peril. Chascun

[1] Mieux ou plus assiégés.

jor s'assembloient .III.[c] ou .IIII.[c] ensemble à cerchier le païs por querre vitaille; il s'entrejuroient que touz leur gaains despartiroient igaument entr'eus. Einsi avenoit aucuns jors que il trovoient dont il se pooient sostenir. Meismement que il s'esloignoient sovent si de l'ost que il trovoient villes bien garnies, por ce qu'elles estoient si loing qu'elles ne se prenoient garde de robeurs. Mais quant li Tur de la ville et la gent du païs entor se furent de ce aparcéu, il fesoient embuschemenz et leur coroient sus quant il retornoient, ou à l'aler; si les ocioient, tel eure ert, si tost que nus n'en retournoit en l'ost, por dire noveles. Por ce n'osoient mès aler en fuerre; et chiertez estoit granz en l'ost, et chascun jour croissoit la famine tant, que uns hom menjoit bien à un mengier[1] deus soudées de pain[2]. Une vache coustoit. III. mars d'argent[3] que l'en avoit au commencement por cinq sols; uns aigniaus ou uns petis chevrelés coustoit. VI. sous que l'en avoit avant por trois deniers ou por quatre; la viande à un cheval coustoit la nuit[4] huit sols; et mout en i morut de faim et de froit, tant que li cheval qui furent esmé au venir à .LX. et .X. mille, n'estoient ore en l'ost guères plus de .II. mille; et cil méismes estoient si flasche et si megre que povrement s'en pooit l'en aidier. Les tentes et li paveillon porissoient tuit, car il ne finoit de jorz et de nuiz de plovoir unes pluies si grosses et si espesses que nule toile ne les peust tenir. Por ce moroit assez de genz en l'ost, de froit et de mesese. Leur robes leur porissoient ez dos, porce que il ne pooient trover place seche où il essuiassent. Une si grant mortalité vint en l'ost por ces choses que à peine pooit l'en mès trover leu où l'en enterrast les morz. Cil meismes qui véoient le

[1] Ces trois mots omis dans l'édition précédente.

[2] Deux sous. *Ita ut vix pro duobus solidis qui uni personæ semel in die sumpto cibo sufficeret panis inveniretur.* C'est précisément ce que dit Richard le Pèlerin :

Car qui un petit pain il péut recovrer
Volentiers en feïst deux besans d'or doner.
La quisse d'asne crue font cent sous acater,
Cinc sous vent-on la poire quand on la peut trover.
Deus feves à denier là ot grant desirier;
Petit i remest heuse à mengier ne sollier,
Ne les tacons desous manjuent sans saler.
(*Ch.*, IV, § 30).

[3] Var. « IV mars. » Le latin dit seulement *duabus marcis*. — *Soudée* et *sol* se prenaient dans le même sens. Le sou non déterminé était d'or et le denier d'argent.

[4] *Per noctem*. Ces mots sont omis dans l'édition précédente. *Equo autem, pro cibo necessario per noctem, octo vix solidi poterant sufficere.*

peril si grant en l'ost, encore fussent-il sain, s'en aloient ensemble ou à Rohés où Baudoins estoit, ou en Cilice aus citez que nostre gent tenoient. Par iteus choses, et parce que assez en i avoit ocis et grant plenté de morz de fain et d'autres maladies, li oz fu si amenusiez qu'il n'en i avoit pas remés plus de la moitié de tel com il fu au comencement.

XVIII. — Coment Buiemons et li cuens de Flandres alerent en fuere.

Sovent assemblerent li Baron por prendre conseil coment l'en retenist ceus qui einsi s'en aloient, et en quel maniere l'en peust querre vitaille à l'ost. Si fu leur acorz à ce que une partie des barons menast grant plenté de la gent avec eus et alassent bien parfont en la païennime por porter viandes et quanque il troveroient en la terre à leur anemis. A ce furent esleu Buiemonz et li cuens de Flandres. Li oz fu bailliez à garder au conte de Toulouse et à Huon le maine; car li dux de Normendie n'i estoit pas, et li dux Godefroiz gisoit malades mout durement. Cil s'en partirent por aler en fuerre : assez genz les suivirent por gaaigner. Quant li Tur de la ville virent l'ost si vuidie, et sorent que li cuens de Flandres et Buiemons et li dux de Normendie n'i estoient pas et que li dux Godefroiz gisoit au lit, moins en prisierent le remanant, et pristrent conseil que il feroient une saillie par le pont des heberges; car bien s'acordoient que mout porroient damagier l'ost et empirier, tandis com il estoit en tel point. Tuit furent armé et s'assemblerent à la porte du pont; puis ouvrirent la porte et issirent hors au ferir des esperons, li un par le pont, li autre par le gué qui estoit aval; et venoient à grant desroi ès heberges. Mès cil qui estoient venu por garder l'ost estoient tuit apensé de teus choses, et furent tost armé sur les chevaus. Puis leur corurent à l'encontre. En leur venir ocistrent deus des Turs qui plus estoient avant venu, granz homes de la ville. Quant li autre virent ce, que por duel que por poor, se desconfirent et s'enfoïrent arrières. Mès une grant mesa-

venture avint à nostre gent; car, si com li Tur s'en aloient desconfit, li uns d'eus fu abatuz du cheval; cil chevaus s'enfoï vers les heberges; pluseur de noz genz corurent après, por gaaigner le cheval; la menue gent et li autre meismes, qui venoient après à cheval, cuidierent que li nostre fussent desconfit et que il s'en foïssent : si comencierent il meismes à foïr, et li autre, qui revirent ceus, s'enrefoïrent, si que tout fu tourné à desconfiture trop ledement. Quant li Tur se regarderent et virent que li noz genz se desconfisoient einsi, il retornerent et passerent le pont, puis commencierent à chacier ceus qui fuioient et à abatre et ocire, dès le pont de pierre jusques au pont des nés. Morz en i ot des noz à cheval entour .xx; et plus de ceus à pié[1]. Li Tur s'en retornerent en la ville à grant feste et à grant bobanz por ceste chose.

XIX. — Coment li cuens de Flandres desconfist les Turs par deus fois en cele voie.

Buiemonz et li cuens de Flandres qui estoient envoié par commun conseil en fuerre, entrerent bien avant en la terre à leur anemis et troverent une ville mout riche et mout plaine de quanque mestiers estoit en l'ost. Il pristrent tout; car il n'i troverent point de contenz. Cil dui baron avoient envoié leur espies en diverses parties par la terre, pour encerchier où il porroient plus gaaigner por aporter en l'ost. Or avint que une des espies vint à Buiemont qui li dist que une grant compaignie de Turs s'estoient enbuschié en un aguet, assez près d'eus, por corre sus aus forriers quant il verroient leur point. Il s'acorderent à ce que li cuens de Flandres iroit là a tout ses genz, et Buiemonz vendroit après de loing. Einsi fut fet. Li cuens de Flandres trova cele gent : il issirent hors contre lui et assemblerent trop fierement. La bataille fu longue et crueus; car li Tur avoient

[1] C'est-à-dire : de ceux qui étaient à pied. Traduction incomplète. *De equitibus quindecim, de numero peditum viginti consumpti sunt.*

trop plus gent que li nostre. En la fin se desconfirent-il, ne ne porent soufrir les Flamans, ainz s'enfoïrent. Ainz que Buiemonz i venist fu ceste chose toute afinée. Bien en remest morz plus de cenz[1], en la place. Quant il s'en retornoient vers l'ost o le gaaing que il avoient fet, estes-vos autres espies qui leur viennent; et distrent que grant plenté des Turs leur venoient de l'autre part; trop estoient greigneur gent et mieuz en hernois que cil que il avoient trouvé. Il orent conseil, ne ne vout soufrir li cuens de Flandres que autres alast avant que il; si ot la premiere bataille : mès plus prist genz avec soi que il n'avoit eu avant. Buiemonz vint après o tant de gent com il avoit. Li cuens de Flandres se hasta, et sorprist les Turs en une valée estroite, si que il ne porent mie corre çà et là por trere, ainz leur estut aus espées et aus maces assaillir et defendre, qui ne leur fu mie si seure chose. Por ce, quant li nostre deschargierent sur eus, cil ne les porent soufrir, ainz s'enfoïrent tantost. Nostre gent les sivirent, mout en ocistrent et tresbuchierent jus. Trop i gaaignerent chevaus et mules, armeures et robes à grant plenté; puis s'enretornerent en l'ost o la victoire et avec le gaaing que il emporterent. Grant joie fist-l'en ez heberges quant il vindrent, et furent tuit rafreschi des meseses que il avoient soufertes tant longuement. Bien lor estut de viandes ne sai quanz jorz[2], mès ne dura pas longuement ce que il avoient aporté.

XX. — Coment li fiz le roi de Danemarche et toutes ses genz qui venoient avec lui en pelerinaige furent perdu.

Endementres, vint une novele de Romanie qui mout leur mist grant doleur et grant angoisse ez cuers, et leur mesese leur doubla. L'en disoit, et einsi estoit voirs, que uns haus hom nobles et puissanz, fiz le roi[1] de Danemarche, Suenes avoit non, de trop grant biauté et de bones meurs, avoit oï dire en sa terre que li

[1] *Centum ex eis gladio peremit.* Éd. précéd. « plus de cinq cenz ».

[2] C'est-à-dire : grand secours eurent-ils de ces viandes, durant quelques jours.

[1] Éd. précéd. Ces mots « filz le roi » passés.

baron du roiaume de France et li autre vaillant home de la terre estoient alé en pelerinage outre mer por guerroier Sarrazins. Il, qui avoit bon cuer et hardi, ot talent d'aler après eus. Il [prist de l'avoir son pere à grant plenté, et] mena avec lui bien mille et .v.c. entre chevaliers et autre gent, touz juenes homes mout bien armez, trop beaus bachelers[1]. Mout s'estoit hastez por aconsivre l'ost des François, mès n'i pot mie avenir; car il mut trop tart. N'avoit en sa compaignie se genz non de sa terre. Par Costantinoble s'en estoit venuz, où li Empereres l'avoit mout ennoré; puis estoit alez à Nique o toute sa compagnie; puis se logierent entre deus cités : l'une avoit non Finemine, l'autre Terme[2]. Iluec ne se pristrent pas garde, si come il devoient, que il estoient en la terre à leur anemis, ainz s'asseurerent trop, si que de nuiz une grant plenté de Turs, qui les avoit espiez, se ferirent sur eus et les comencierent à ocire [enz-enz les liz]. Nequedent, assez en i ot qui s'aperceurent et corurent aus armes : puis vindrent contre les Turs et se vendirent bien. [Més en la fin morurent-il tuit; n'en eschapa de tout leur ost que deus ou que trois.]

XXI. — Coment Tatins se departi mauvaisement de l'ost.

Tatins, cil desloiaus Greus de qui nos vos parlasmes desus, que li Empereres avoit baillié à nostre gent por eus conduire, s'estoit pris garde de l'estre à touz noz barons jusqu'à ce jor, et touz jorz s'estoit penez d'eus decevoir à tout son sens. Or apercevoit bien que li afaires de l'ost n'estoit mie en bon point; si doutoit, il qui estoit plains de trop grant coardise, que tuit li pelerin ne fussent aucun jor surpris des Turs de par la terre[1] et de ceus de la ville, si que l'en les méist touz à l'espée. Por ce parloit primes aus uns et puis aus autres; si conseilloit que l'en laissast ce siege, et que li oz se departist par les citez que nostre gent tenoient,

[1] Éd. précéd. Les six mots précédents passés.

[2] *Philomenium*, au nord et près d'Antioche de Pisidie. C'est aujourd'hui *Ak Shehr*. *Terma* est probablement *Tyriaium*, aujourd'hui Higun, entre Ak Shehr et Coni.

[1] Éd. précéd. « par ceus de la cité, et par ceus de la ville. »

jusqu'au noviau tans; car il estoit certains, ce disoit, que li Empereres avoit semons le greigneur ost que il poïst assembler por eus venir secorre, si tost com l'en porroit trover parmi les chans herbe à chevaus; et il, por ce qu'il amoit la besoigne Nostre Seigneur et la compaignie des preudes homes qui là estoient, en prendroit, por le commun profit, un grant travail sur soi : car il iroit isnelement à l'Empereur por lui fere haster d'amener ses oz, et toute la viande leur feroit venir du pooir l'Empereur. Li pluseur des barons conoissoient jà sa desloiauté et bien s'aperceurent que par tel guile s'en béoit à foïr; ne le crurent mie de departir le siege, mès bien s'acorderent que il s'en alast. C'il fist semblant qu'il deust tantost revenir, lessa ses paveillons et une partie de sa mesnie à qui il ot dit, espoir, que il le sivissent de près; ou, par aventure, ne li chaloit que il devenissent. [Einsi s'en parti cil que deables avoit amené, et einsi l'en remenerent; car], par les paroles que il avoit semées en l'ost et par l'essample que il mostra de son partir[2], se comencierent à embler de l'ost mainte gent; ne ne regardoient ne veu ne serement que il eussent fet, ainz s'en aloient en repost[3], puis li un et puis li autre. La famine estoit granz en l'ost; li Baron n'i pooient metre point de conseil. Voir est que sovent en envéoit-l'en deus ou trois des greigneurs à granz compaignies, por viandes porchacier. Cil aloient mout seurement ès terres à leur anemis, bien en parfont[4]; souvent en ocioient assez de ceus que il encontroient ou qui leur voloient defendre les pas; mès viande n'amenoient point[5], car li Tur de

[2] Guillaume de Tyr ne justifie pas suffisamment les reproches qu'il adresse à *Tatinus*. Comme il avait été convenu que lui seul irait vers l'Empereur, il ne pouvait emmener avec lui les Grecs dont il avait le commandement. Qu'il ait été des premiers assez découragé pour conseiller de lever le siége et de ne le reprendre qu'au printemps, cela n'avait rien qui dût le faire soupçonner de trahir l'armée. Mais notre historien croyait devoir rejeter sur lui la défection de plusieurs des autres barons, tels que le comte Etienne de Blois et le vicomte de Melun, qu'il hésitera même à nommer. Ce que nous devons admirer, c'est le courage héroïque de ceux qui restèrent.

[3] En secret.

[4] Profondément en terre ennemie.

[5] Trente lieues autour vont por viande querre,
De l'angoisse de faim ne sot chascuns que faire
Li baron qui l'avoir vont sor Paiens conquerre,
Quant les Turs encontroient, lors i fu grans la [guerre..
Li chiers tans les avoit si durement sourpris
Que par droite poverte menjoient les roncis;
Li bon cheval d'Espaigne sont de faim si acquis,
Les chevestres menjuent et depecent lor pis.
Bachelier et sergent, puceles aus clers vis
Rompent leur garnemens et crient à haus cris :
« Eh Dieus ! secorez-nous, qui en la crois fu mis ! »
(*Antioche*, ch. IV, § 28.)

la terre qui s'estoient aperceu que nos genz venoient por querre vitaille, avoient toutes leur bestes et touz leurs vivres aus montaignes où l'en ne pooit avenir; et avoient si tout repost en bois et souz terre que nostre gent ne les pooient trover quant il coroient par le païs.

XXII.— De la famine et de la mortalité qui estoit en l'ost aus Chretiens.

Famine et mortalité et maint autre peril ne finoient de croistre sur le pueple Dame Dieu. Li preudome qui estoient loial et religieus, nonmeémont li evesques Aimarz du Pui qui estoit legaz de par l'Apostoile, parlerent entr'eus et distrent que mout estoit grant doute que Nostre Sires ne se fust corociez à ses pelerins par leur pechiez; por ce, s'acorderent que il parleroient aus Barons, si que, par leur acort et par la volenté de la menue gent, fust establi que l'en geunast trois jorz en oroisons et en penitence por crier à Nostre Seigneur merci, que il leur pardonast leur meffez et les regardast en pitié. Einsi fu fet à granz pleurs et à grant tendreur de cuer. Puis comanderent que toutes les foles femmes et les meschines de mauvese vie fussent gitées de l'ost. Il fu crié par tout qui seroit pris en avoutire n'en fornicacion, que l'en li couperoit la teste. Les buveries des tavernes, les jeuz des dez et les mauvez seremenz l'en les defendi sur peine du cors; fausses mesures, larrecins et toltes[1] comandoit-l'en bien à vengier. Sage home et loial furent esleu par l'ost qui de ces choses se preissent garde et les feissent bien garder. Après cest establissement furent aucun trové qui estoient en coupe de ces choses defendues: il fu si amendé sur eus que li autre s'en chastierent. Quant li pueples se fu amendés vers Nostre Seigneur, sans demorance fu aperceue la misericorde Dame Dieu qui vint sur eus; car li dux Godefroiz qui estoit toute la seurté de l'ost, et einsi come leur estandart, avoit esté mout perilleusement malades por l'achoison

[1] *Furtum et rapina.*

de la bleceure qu'il avoit eue en la terre de Piside, près de la petite Antioche; mès il ert ore revenuz en plaine santé: dont tuit cil de l'ost avoient mout grant joie, [et bien créoit-l'en fermement que leur penitances et leur oroisons li eussent la vie repetiée.

XXIII. — Coment Buiemons espoventa les espies aus Mescréanz.

Grant renomée s'estoit espandue par tout Orient et par la terre qui est devers midi, que trop granz pueples estoit venuz devers soleil couchant, et que il avoient assise Antioche : [grant chose estoit de la verité, mès encore estoit la novele graindre.] Chascuns des puissanz homes de ces terres avoit envoié ses espies en l'ost. Si en i avoit tant que il ne finoient d'aler et de venir, [et à peine pooit-l'en fere ne dire chose qui guères vausist ez heberges, qui tantost ne fust sceu en païenime.] Legiere chose leur estoit d'estre avec nostre gent en l'ost; car assez en i a des Turs qui sevent parler grejois, li autre le langage d'Ermenie. Si prenoient l'abit de Suriens, de Greus ou d'Ermins; car assez i avoit de teus gent. Li Baron pristrent conseil entr'eus coment il se porroient garantir de cele pestilance; car il tenoient à grant peril de ce que leur covines estoit einsi sceuz ez terres à leur anemis; ne il n'estoit pas legiere chose d'eus connoistre entre les autres genz. Il n'i pooient trouver autre conseil fors tant que ce que il voudroient tenir segré déissent à plus pou de gent [1] qu'il ne soloient. Buiemonz qui estoit de mout leger sens et de grant cuer [2], parla aus autres barons, si leur dist : « Beau seigneur, je vos pri que vos « me lessiez chevir de ceste chose; car j'ai en pensée une maniere « de delivrance de cest peril; si voudroie mout essaier s'ele vau- « dra : por ce si le lessiez sur moi. » Li Baron tenoient Buiemont à sage et à bien connoissant; volentiers le mistrent sur lui. Atant, se partirent du conseil. Buiemons n'ot mie oublié ce que il leur ot promis : quant vint à l'anuitier, li oz s'atourna por souper. Il

[1] A moins de gens.
[2] *Sicuti perspicacis erat ingenii et mentis acumine pollebat.*

ot mandé les bochers de sa terre, et fist trere Turs que il avoit en prison, si leur bailla; cil leur couperent les gueules[3] et les enfondrerent[4] et atornerent por rostir. L'en comença à demander que ce estoit? Buiemons l'ot dit à sa mesnie et cil le distrent aus autres : que tuit li baron avoient einsi créanté entr'eus que toutes les espies que l'en porroit prendre en l'ost l'en les rostiroit et serviroit-l'en aus tables aus Barons, et en mengeroient li Baron par leur créant[5]. La parole s'espandi par l'ost que l'en fesoit tel chose au tref Buiemont; tuit corurent veoir cele merveille. Li Tur meismes qui estoient venu por espier, quant il virent ce, furent mout espoenté; et fu tart à chascun que il se fust partiz des heberges, por ce que il doutoient que l'en ne féist autretel d'eus. Quant il revenoient à leur seigneurs qui les avoient envoiez, il leur disoient et espandoient par toute sa terre que cele gent qui estoient à siege devant Antioche soufroient plus mal et estoient plus dur encontre mesese que roche ne que fers; [de cruauté passoient-il ours et lyons; car les bestes sauvages menjuent les genz toutes crues, mès cil les rotissent avant et puis les deveurent.] Ceste parole fu si espandue par païenime que oncques puis ne porent trouver li soudan ne li grant amiraut qui leur venist espier l'ost. Cil meismes de la cité qui estoient assis en furent tuit effréé et orent grant hisdeur de ceste chose. D'ilec en avant furent mieus celé li conseil des Barons que il ne souloient.

XXIV. — Des messaiges que li califes d'Egypte envoia aus Chrestiens en Antioche.

Entre les autres mescréanz princes, li califes d'Egypte estoit li plus puissanz de gent et li plus riches d'avoir. Icil envoia ses messages aus barons qui estoient en l'ost. Si vos dirai par quele achoison. Granz envies et fieres haines estoient dès mout ancien

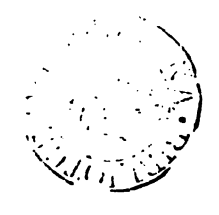
[3] Le cou : dans le sens du *gola* italien. *Jugulari mandat.*

[4] Les embrochèrent.

[5] Par commun engagement. Dans l'extrême disette où ils se trouvaient, il ne serait pas impossible que l'engagement eût été tenu.

tens entre les Turs d'Orient et les Turs d'Egypte, por ce que il se descordent en leur mescréance, et dient li un des autres que il sont faus sarrazin, si com je vos dis eu primerain livre. Par ceste raison se sont maintes fois entreguerroié. Une hore ont esté li un audesus, autre eure li autre. Eu tens que nostre gent estoient entour Antioche, cil califes dont je vos parole tenoit toute la terre, dès Egypte jusques à La Lische de Surie, qui tient bien trente jornées de lonc. Li soudans de Perse, un petit ainz que nostre genz fussent venu, avoit conquise Antioche qui est près du roiaume d'Egypte et toute la terre jusque au Braz saint Jorge, si com je vos dis desus. Or avoit li califes d'Egypte mout sospeçoneus le croissement au soudan de Perse, et mout li estoit bel de son domage; por ce, faisoit-il grant joie de ce que Solimans, li niés au Soudan, avoit perdue Nique, et l'avoit-l'en si afebloié de sa gent. Mout li replesoit que nostre baron avoient assise Antioche; por ce il envoia bons messages parler à eus, qui leur aporterent granz presenz se il les vousissent prendre; et leur distrent que li Califes estoit près d'eus aidier largement de gent, d'avoir et de viandes, et mout leur prioit que il maintenissent le siege. Nostre baron receurent ces messages assez debonnerement; mout les acueillirent bel et firent sejorner avec eus. Cil qui estoient sage connurent la vigueur et le sens de noz barons. Si comencierent à avoir grant sospeçon que il ne féissent encor mal à la leur terre; [si que li cuers leur devinoit jà tel chose que vos porrois bien savoir qui leur avint, se vos oez auques de cest livre.]





LI CINQUIESMES LIVRES.

I. — Coment li mescréant d'Antioche manderent secours à leur voisinz.

Oiant le seigneur d'Antioche et les granz homes de la ville[1], soufroient nostre gent tant de fain et tant de mesese come nos vous avons dit, ne por toutes ces choses ne vouloient oïr parler de[2] lessier le siege, ainz sembloit à leur contenance que li travaus ne leur grevast rien. Por ce comencierent mout à esmaier. Aussiens et sa gent, par le conseil de ses plus privez amis, envoia messages et letres à ses riches voisins, et leur prioit mout efforciement que por honneur de leur loi, et por leur sauveté meismes et por l'amor de lui, le secoreussent sanz demeure; et leur mandoit en quel maniere : que il s'aprochassent celeément de Antioche, et se covrissent en un embuschement près d'ilec, puis atendissent que li Pelerin venissent, si com il souloient, vers le pont, au poignéiz; [car il istroient hors et les ataïneroient[3] por venir ilec]; et quant cil qui seroient embuschié les verroient là ententis, si ferissent des esperons seur eus par derriers : lors seroient si entrepris entre ceus dedenz et ceus dehors que jà pié n'en eschaperoit. [Cil qui orent eu ces letres et ces messages se redouterent de nostre gent; por quoi s'acorderent legierement à ce conseil.] Il s'assemblerent, cil de Halape, cil de Cesaire, cil de Haman[4] et des autres citez entor, tant que il furent mout grant gent. Au plus celeément que il porent, sanz grant noise, si com l'en

[1] C'est-à-dire : « A la vue du seigneur... » Construction grammaticale assez curieuse.

[2] Éd. précéd. Ces trois mots omis.

[3] Provoqueroient.

[4] Alep, Césarée ou Kaisarieh, Hamah, auxquelles il faut ajouter Émèse et Hiérapolis ou Membidsch, qui ont été omises par le traducteur.

leur avoit mandé, se comencierent à aprochier vers Antioche et vindrent à un chastel que l'en claime Harenc[5] qui est de là près à quatorze miles. Iluec se logierent, et bien orent empensé que l'endemain, sitost come li poignéiz seroit comenciez, il ferroient des esperons sur nos gens. Bien en[6] estoient li nostre en grant peril; mès une chose i avoit qui lors et autres foiz leur fist mout grand bien : car il i avoit crestiens, ermins et suriens, ez citez dont cil Tur estoient méu, qui tantost le firent asavoir à noz barons, si com il estoit empris. Il s'assemblerent por prendre conseil, et fu acordé que trestuit cil qui avoient sur quoi monter fussent armé et monté, sitost com il seroit anuitié, et se treisist chascuns à sa bataille, si com eles estoient devisées; puis s'en issisent de l'ost sanz fere neis point de noise; les gens à pié remansissent toutes, et fussent bien apareillées de defendre les heberges, se riens sourdist contre eus.

II. — Coment li Chrestien desconfirent les Mescréanz qui venoient secourre ceus d'Antioche.

Sitost com il fu anuitié, il s'en issirent si com il lor estoit commandé, et passerent par le pont des nés. Ne furent mie bien .VII.$^{c.}$ à cheval cil qui là s'en alerent. Il vindrent à un leu qui est moiens entre le lai[1] dont je vos parlai desus et le flun qui a non li Fers[2], qui loing sont l'un de l'autre entor une mile. Lors se reposerent cele nuit. Leur anemi qui rien ne savoient de la leur venue, estoient, cele nuit meismes, passé par le pont desus[3] qui est sur

[5] Aujourd'hui Hirem.

[1] Éd. précéd. « A un lai qui est entre le lai... »

[2] Ou l'Oronte. D'où le nom de *Pont de fer*. Les Chrétiens passèrent au nord sur leur pont de bateaux et s'avancèrent à mi-chemin du lac, aujourd'hui *Ak-Denis*. Harenc, rendez-vous des Sarrasins auxiliaires, était à l'est de la ville.

[3] Guillaume de Tyr, en faisant d'abord passer les Turcs auxiliaires sur le pont de l'Oronte qui se trouvait dans la direction d'Antioche, à deux lieues de Harenc, nous permet de rectifier les autres relations anciennes et modernes. Après avoir franchi de nuit ce pont, ces auxiliaires étaient retournés sur leurs pas, sur l'avis que les Chrétiens étaient, déjà sur la rive droite, instruits de leur approche et prêts à les attaquer. Ils se disposèrent donc à soutenir cette attaque ou à la prévenir en s'avan-

le Fer. Au matin, sitost come l'en aperceut le jor, li nostre furent armé et firent .VI. batailles d'eus. Li Tur orent envoié avant des coréeurs qui leur distrent que nostre gent venoient encontre eus[4]: il envoierent .II. de leur batailles avant; après venoient leur granz genz. Quant il s'entr'aprochierent, mout vindrent à grant desroi leur archier premierement, et trestrent mout espessement; mès li nostre ferirent des esperons encontre eus, si que il les chacierent tant que il les firent ferir sur leur grosses batailles. Iluec furent si à estroit entre le flun et le lai que il ne pooient, selonc ce que leur costume est, trere et foïr. Là fu li chaples mout granz, et mout i firent d'armes li baron et li chevalier de l'ost. Mès li Tur qui avoient perdue la maniere de leur poindre[5], ne porent plus endurer les cous de la nostre gent, ainz se mistrent à la voie tant com il porent. Li nostre baron commanderent que nus ne se fainsist d'eus chacier. Il s'en vindrent fuiant jusques à Harenc. Li nostre les sivoient touzjorz, ferant et ociant, si que touz li chemins en fu jonchiez. Bien dura la chace .X. miles. Li Tur qui estoient dedenz le chastel de Harenc, virent que li leur s'en venoient desconfit, si mistrent le feu eu chastel, et il meismes tornerent en fuie; mès li Hermin et li autre crestien, de quoi il avoit eu chastel assez, rescuestrent la forteresce et la rendirent à nostre gent quant il vindrent. Ce jor i ot bien ocis des Turs plus de .II.$^{m.}$ Il en pristrent .V.$^{c.}$ des testes aus mieuz paranz et les en aporterent en enseigne de victoire. Bien gaaignerent .M. chevaus à armes[6] granz et forz, dont il avoient bien mestier.

çant vers eux dans l'espace enfermé entre l'Oronte et le lac *Ak-Denis* (et non *Barlet-el-Abiad*, comme le nomme Peyre). C'est là que le combat eut lieu. Robert le Moine, qui n'avait assurément pas assisté à la croisade, ne s'était pas rendu compte de la position respective des belligérants, et il a fait un récit d'après lequel la lutte aurait été engagée autour du camp des croisés, sur la rive gauche du fleuve. Les sept cents cavaliers n'auraient pas passé de l'autre côté sur leur pont de bateaux, ils auraient reçu les Turcs sur la rive gauche et les auraient rejetés sur le *Pont de fer*. Son récit est en contradiction avec tous les autres, et M. Peyre n'aurait pas dû chercher à le concilier avec ceux de Tudebode, d'Albert d'Aix et de Guillaume de Tyr.

[4] *Quod nostri eis occurrebant.*— Éd. précéd. « qui leur dirent que *leur* gent venoient encore eux. »

[5] *Quod ad consuetas discurrendi artes et sagittandi habilitatem recurrere non dabatur.* On peut voir ici combien les Croisés l'emportaient sur les Sarrasins pour leurs moyens d'attaque et de défense. Dès que ceux-ci ne pouvaient employer leurs « arcs turquois », ils n'essayaient pas de soutenir le choc des Francs et prenaient la fuite.

[6] Éd. précéd. « mil chevaux et armes grans. »

Einsi s'en retournerent ez heberges, chargié d'armeures et de despueilles; grant joie fesant et merciant Nostre Seigneur qui einsi les reconfortoit en leur meseses.

III. — Coment cil d'Antioche assaillirent aus heberges les Chrestiens.

Li citéen d'Antioche avoient eu noveles que ces genz estoient meu de leur terres por eus secorre; por ce il avoient mout les oreilles levées à noveles oïr de leur venue. Tuit estoient armé et appareillié de fere saillie par le pont[1], quant cil venissent. Mès quant il virent que la nuit passa toute, et que il ajorna sanz avoir nule connoissance de lor aprochement, leur espies les firent certeins que nostre gent à cheval estoient alé encontre eus : por ce, pristent cuer et issirent hors et vindrent aus heberges, car li nostre n'estoient mie encore revenu. Durement i assaillirent et longuement, tant que cil qui estoient sur les baastes en la ville[2] leur firent signe qu'il s'en retornassent, car il véoient venir genz. Cil entrerent en la ville et monterent sur les tors et sur les murs, por savoir se ce estoient les leur gent qui venoient ou li nostre. Quant cil aprochierent, il s'aperceurent que li leur estoient desconfit, et que li nostre s'en venoient mout joieus o toutes leur despueilles. Lors commença li deuls mout granz par toute la ville. Li nostre baron s'aprochierent de la ville, et firent giter .II.^c^ des testes qu'il avoient aportées, aus mangoniaus, en la cité, por eus fere certeins de leur victoire; et encore, por ce que il n'obliassent le deul qui leur estoit entrez ès cuers; les .III.^c^ chiés qui estoient remés firent fichier en pieus encontre les murs et mistrent genz por garder-les, si que cil les eussent touzjors enmi les euz, quant il venissent aus defenses. Li nombres de ceus qui einsi furent desconfit fu. XXVIII. mille à cheval. Einsi les connu-

[1] Le pont de bateaux. Les assiégés, qu'entourait le camp des croisés, sortaient par le pont-tournant construit près des hauteurs que les croisés n'avaient pu occuper. Ils allaient alors lutter, soit contre les petites troupes envoyées aux provisions, soit contre ceux qui passaient sur le pont de bateaux.

[2] *De superioribus civitatis excubiis.* « Baastes », loges des sentinelles. Mot qui semble dérivé de *baer*, veiller. Il n'est pas dans les glossaires.

rent aucun grant Tur qui en furent amené pris. Ce fu fet eu mois de fevrier, le setiesme jor du mois, en l'an de l'Incarnation Ihesucrist M et IIII. vinz et XVII.

IV. — Coment cil d'Antioche desconfirent les Crestienz qui estoient alé au port.

Tuit li baron de l'ost pristrent conseil, et s'acorderent que en un tertre qui estoit sur les tentes Buiemont féist-l'en une forteresce qui fust bien garnie de gent, si que se li Tur fesoient saillies, si com il souloient, cil de la forteresce leur coreussent au devant; et cele tor fust einsi come barbacane de l'ost[1]. Si com il le deviserent si fu fet sanz grant demeure, et mist-l'en preudes genz assez en cele forteresce. Einsi fu touz li oz aseur, come se il fust dedenz les murs d'une cité; car devers Orient li estoit cele garnisons; devers Midi li mur de la cité et li paluz[2] qui costoioit le mur; devers Ocident et devers Bise les gardoit li fluns qui se guenchissoit vers la mer[3]. Li sieges avoit jà duré cinq mois; une navie vint de Genevois[4] qui aportoient pelerins et vitailles. Il furent arrivé au port, et se furent jà tret dedenz le flun du Fer, si com il chiet en la mer. Sovent envéoient à l'ost messages que l'en les envoiast querre par un des barons, avec tel compaignie que il les peussent conduire sauvement : car cil de la ville avoient aperceu que message aloient et venoient des nés à l'ost; si avoient envoié gent qui les guetoient et en avoient jà assez ocis. Por ce, n'i osoient nus aler sanz grant compaignie. Nostre baron qui s'estoient apensé de fere une forteresce eu chief du pont, en une mahomerie que li Tur i avoient vouloient iluec metre gent por defendre l'issue du pont, se li Tur i venissent; mès porce que de

[1] *Quasi antemurale.*
[2] Ed. ac. « li paliz, qui costoie... »
[3] Le texte est mal rendu. *Fluvius in civitatem se obliquans :* Les assiégés, en franchissant le pont qui touchait à leurs murs, ne pouvaient rien contre les assiégeants campés un peu plus loin entre les murs et le fleuve.
[4] Génois. Nous n'avons plus tard adopté ce nom des habitants de l'italienne *Genova* que pour les distinguer de ceux de l'helvétique *Genève*.

l'ost estoient gent issu por aler à la nef à grant plenté, eslut-l'en des barons qui les alassent querre; car ce estoient gent[5] qui aloient fere leur besoignes [et oïr noveles de leur terres,] et s'en revenissent en l'ost, se il osassent. A ce fu esleuz Buiemonz, li cuens de Toulouse, Evrars du Puisat et li cuens Garniers de Grés, qui conduistrent[6] einsi les messages au Calife jusque à la mer, et touz ceus qui estoient eu port redevoient conduire en l'ost. Cil d'Antioche oïrent dire que cil baron s'en estoient parti et descendu vers la mer; si envoierent .IIII.m. chevaliers[7] des plus preuz que il avoient por eus guetier au revenir. Il avint que cil s'en retournerent au quart jor; mout amenoient genz desarmées chargiez de viandes, de robes et d'autres choses, ne ne se prenoient garde de ce guet. Li Tur saillirent soudeinnement et les seurpristrent en un pas[8]. Li cuens de Toulouse fesoit l'avant garde, et Buiemons venoit après. Li criz commença mout granz quant li Tur vindrent; li preudome se tindrent tuit coi; si comencierent à enseignier les genz à pié que il se tenissent ensemble. Cil d'effroi et de poor se feroient ez buissons et s'enfuioient ez montaignes et aus bois, ne n'esgardoient chose que il menassent. Quant li Baron virent ce, bien connurent que la force n'estoit mie leur. Si s'en comencierent à venir aus heberges bonne erre, o tant de gent come il porent aconduire; li autre, qui sivre [nes vourent ou] ne porent, furent tuit mort. Bien en i ot perdu que homes que femmes jusque à trois cenz[9].

[5] Ceux qui du camp étaient allés vers le port.

[6] C'est-à-dire qui étaient chargés de reconduire....

[7] Éd. précéd. « mille chevailers. » *Missis quatuor millibus expeditorum militum...*

[8] *In quibusdam locorum angustiis...*

[9] *Sed de numero occisorum quidam aliter et aliter nobis retulerunt : tamen, plurium opinio est promiscui sexus et ætatis usque ad trecentos ibi cecidisse.* Voici le récit de Richart le pèlerin :

Buiemons les conduit li gentieus et li ber,
Et Evrars de Puisac, qui moult fut à loer,
Et Hues de Saint Pol qui cuer ot de sangler.
Li quens Rotous del Perche va avec por garder,
Et Raimons de Saint Gile qui moult fait à amer.
Ensemble ceus s'en vont tot li povre ajoster;
Acaté ont vitaille puis voudrent retorner.
Li uns n'atendi l'autre, ains pensent de l'errer.
De ce font Crestien moult forment à blasmer,
Car Tur et Sarrasin les vont contremonter...
Là en font tel martire, nus nel porroit conter,
Dont véissiés nos gent forment desbareter.
Buiemons s'en tourna que jà n'i pot durer,
Et Evrars del Puisac et Raimons al vis cler,
Li Tur les enchaucierent, aus ars les vont berser.
Onques n'i ot un seul qui tornast por jouster.
Fors Huon de Saint Pol...

Là un grand récit de la belle défense de Huon; il aurait payé de la vie sa prouesse, si les autres barons n'avaient de nouveau exposé leur vie pour venir à son aide. C'est un beau récit qu'on me permettra de placer ici.

Evrard du Puisac ou du Puiset conjure Boé-

V. — Coment li dux Godefroiz parla aus Barons.

Novele estoit venue en l'ost tandis, que tuit cil qui venoient de la mer en l'ost estoient ocis des Turs qui aguetiez les avoient; des barons meismes qui les conduisoient ne savoit-l'en se il estoient mort ou vif. Li dux Godefroiz, qui n'estoit mie pereceus, ot mout grant angoisse en son cuer du peuple Dame-Dieu qui estoit ainsi perduz, ce disoit l'en; il fist crier que tuit s'armassent, et, souz peine de mort, defendi que nus ne remansist à si grant besoing. Tuit s'assemblerent et passerent le pont des nés : puis firent cinq batailles. L'une mena Robers li dux de Normendie, l'autre li cuens de Flandres, la tierce Hues li maines, la quarte Eustaces li freres au Duc; li Dux meismes ot la seue. Quant il furent einsi atirié, li Dux les apela et parla, oïant touz en ceste maniere : « Beau seigneur, se la veritez est einsi « com la novele dit, que par noz pechiez cil chien desloial aient « einsi ocis vaillanz homes et de si grant conseil com vos « envoiastes à la mer, et peri soient einsi avec eus nostre frere « et nostre compaignon que cil devoient conduire à nos, je n'i « voi que de II. choses l'une : ou que nos muirions avec eus, « come bon crestien, ennoreément au siecle, et seurement de « recevoir le guerredon de Jhesucrist cui nos servons jusque à « la mort; ou, se Nostre Sires veut que nostre servise li duit « encore, nos preignons haute vengeance de ces mastins qui « einsi ont la Crestienté empiriée de ceste vaillant gent. De moi, « vous di-je vraiement, seur m'ame, que nule maniere de vie je « n'ameroie tant com la mort, oie en droit, se il ne sont vengié.

mond, dont il suivait la bannière, de retourner sur ses pas :

« Sire dus debonnaires », dist Evrars, « car tournés!
« Jà es-tu de proesce moult forment alosés,
« Fieus fus Robert Guiscart qui tant fu honerés,
« Qui vint de Normendie tot seus et esgarés;
« N'avoit que son escu, ce savons-nous assés.
« Tant fu par sa proesce essauciés et montés
« Qu'il tint Puille et Calabre environ, de tous lés,
« Bien vous doit estre chi vos peres remembrés,
« Souveigne-vous de lui et de ses grans bontés.
« Vés Huon de S. Pol com il est encombrés!
« Se nous nel secorons jà iert mors et finés;
« Jà ont li Tur nos gens durement agrevés,
« Si ont ocis nos dames et nos homes tués,
« Car nous baisons en foi et puis vous i ferés. »
Et respont Buiemons : « Si com vous comandés,
« Mais poi avons de gent, d'eus est grans li plentés.
« Or nous aïst Jhesus qui en crois fu penés,
« Car ne lairoie mie, por estre desmembrés,
« Que nos effors ne soit envers les lor mostrés. »

Cela n'est-il pas d'une grande beauté?

« Or entendez, se il vos plest, ce que je vos dirai : moi semble « que cil Tur, se il ont la victoire de nostre gent, si com l'en « dit, il seront jà monté en grant orgueil, et, par fin boban por « nous correcier, s'en vouront-il venir en la cité et amener leur « proies et leur trousses par devant nous : et verrez que il ne se « tendront mie bien en conroi, ains iront folement; car c'est une « chose qui mout fet gent desréer en armes que bele aventure, « quant ele leur avient. Por ce si est mes conseuz, se il vos plet, « que nos nous teignons ici tuit apareillié de fere le servise Nostre « Seigneur por qui nos meusmes de noz païs. Aions en lui « ferme esperance, car il guerredone bien ses soudoiers. Quant « li anemi vendront jà vers nous, recevons-les hardiement aus « glaives et aus espées. Soviengne bien à chascun en son cuer « du tort et de la honte que il ont fet à Nostre Seigneur et à « nous. » Ceste parole que li Dux ot dite fu bien entendue de touz, et merveilles leur plut. Il se comencent à entresemondre de bien fere, si com il se connoissoient, et s'en tindrent ilec tuit prest. A tant, es-vos que Buiemons s'en vint entr'eus, et un petit après li cuens de Toulouse; et leur conterent leur mesaventure. Cil orent mout grant joie de leur venue et mout s'en reconforterent; puis leur distrent le conseil au duc Godefroi. Cil s'i acorderent mout, et distrent que einsi le covenoit à fere. Por ce se arresterent tuit ensemble. Aussiens, par ces semblanz que il vit en nostre ost connut que li suen avoient desconfiz les autres; mès mout doutoit de leur revenue, meismement por ce que li nostre estoient tuit issu encontr'eus. Por ce il fist crier en la ville que tuit s'armassent et venissent à la porte du pont por estre aparillié de secorre leur gent, se mestiers fust. Li Baron orent envoié en pluseurs parties leur espies et leur descouvreurs por encerchier quant li Tur vendroient et de quel part.

VI. — Coment li Chrestien desconfirent malement les Turs d'Antioche.

Ne demora mie tandis, com il atendoient ilec, et avoient les cuers mout volentéis de fere proesces, se leus en venist; estesvos

leur messages qui retornent poignant, et leur dient que li Tur estoient près. Cil se commanderent à Nostre Seigneur, et se trestrent avant par les batailles, si com eles estoient atiriées. Quant li poinz et li leus fu, il ferirent des esperons et vindrent jusqu'à eus si fierement que li Tur s'en esbahirent tuit. Lors comencierent à ferir à destre et à senestre, et voler parmi ces presses, si que il sembloit que chascuns vousist estre li plus preuz, e que il ne donnoient à leur anemis neis un seul loisir de porpenser que il feroient. Cil ne porent pas soufrir ce grant effort de nostre gent, ainz se voultrent trere vers leur pont. Mes li dux Godefrois qui mout savoit de teus choses, s'en fu bien porvéuz : il ot pris un petit tertret qui estoit devant le pont, et se tint là en sa bataille. Touz les Turs que l'en chaçoit vers eus, ou il les ocioient touz, ou il les fesoient flatir arrière ez mains à ceus qui touz aloient decoupant. Li cuens de Flandres le fist tres-bien le jor, come bons chevaliers et bien aüsez d'armes. Li dux de Normendie derompoit si la presse que Tur n'osoient arester près de lui. Li cuens de Toulouse meismes[1] leur vouloit vendre ce que il li avoient fet esperonner[2] son cheval devant eus. Hues li maines n'avoit pas oublié de quel lignage[3] il estoit et de quel terre; [ainçois sembloit aus Tors que il fesoit sur ses anemis que toute la besoigne fust seue.] Eustaces li freres le Duc, Baudoins[4] li cuens de Henaut, Hues li cuens de Saint Pou, et tuit li autre baron et li chevalier qui estoient en leur route, fesoient merveilles d'armes. Nus hom ne vit onquesmès nule besoigne si acertes emprise communement de touz. Aussiens vit cele bataille si grant, et fist sa gent issir hors, por eus donner greigneur cuer; et por tolir l'esperance de la fuie, commanda que l'en leur fermast les portes après eus[5]. Cil vindrent poignant encontre les noz, et voustrent fere les leur torner qui s'en venoient desconfit[6]; mès li effroiz et la poor estoit si grans en

[1] Il ne faut pas oublier que ce mot répond le plus souvent au latin *maximè*.

[2] Éd. précéd. « esprouver. »

[3] *Regii memor sanguinis, et a tantæ dignitatis culmine non recedens...*

[4] Éd. précéd. « Le frère le duc Baudoin, li quens de Henaut... »

[5] Éd. précéd. « que l'en leur fermast les portes, après eux cil vindrent... »

[6] C'est-à-dire : essayer d'arrêter ceux qui, depuis l'arrivée de Godefroi, se sauvaient à qui mieux-mieux. Éd. précéd. « Et vou-

eus, que onques neis semblant n'en firent; cil meismes qui freschement venoient, quant il virent la grant proece des noz et sentirent les granz cous que il feroient, se remistrent à la voie tost avec les autres, n'onques gramment ne s'i arresterent. Là fu li fereiz si granz et si merveilleus abateiz de Turs, que li nostre pooient à peine passer outre pardesus. Si granz noise et si granz criz et hennissemenz de chevaus et frainte d'armes i avoit par tout, [que l'en n'oïst mie Dieu tonant[7]]. Cil qui les portes avoit fet clore après eus en fist à mainz le jor perdre les vies. Les femmes aus Turs, les puceles et les febles genz de la ville estoient sur les murs et sur les tourneles, où il véoient einsi leur gent torner à mal. Bien poez savoir que pleurs i avoit assez et doleur et grant noise; mout maudissoient l'eure que tant avoient vescu que tele meschéance leur estoit avenue. Aussiens vit que il perdoït toutes ses genz et que du recouvrer n'estoit nule esperance : si comanda que l'en ouvrist les portes, por recevoir dedenz la ville les remasilles[8] de sa gent. Quant li Tur virent les portes overtes, il orent si grant volenté d'entrer ens, et sur le pont s'empresserent si malement, qu'il en chaï en l'eaue à grant plenté. Li dux Godefroiz, qui toute jor l'avoit si bien fet, quant vint à l'avesprée devant le pont, il fist un cop tel dont il sera touzjorz parlé; n'onquesmès n'iert teus avenuz, ne jamès, ce croi, n'avendra. Il ot le jor maintes testes des Turs coupées, à toutes les ventailles[9], chascune à un cop. Un en i ot de ses anemis qui mout se tint près de lui, et mout l'enchauça et se pena de li malfere; li Dux le feri de l'espée parmi le nombril, si que la partie desus chaï à terre, et l'autre remest sur le cheval qui se feri en la cité avec les autres; et sachiez que cil estoit armez de bon hauberc et de fort[10].

drent fere retourner les nos qui les avoient desconfiz.

[7] Au lieu de ces mots, le texte porte : *tanta armorum fragor..... quod, nisi armorum genus manifestam inter eos præberet differentiam, multos potuisset error... sinistris casibus exemisse.* »

[8] Les très-foibles restes. Var. « le remanant. »

[9] *Capita loricatorum.* « Maintes têtes garnies de leurs ventailles. » Les chefs, sinon tous les Sarrasins, portaient une sorte de haubert garni de sa ventaille, laquelle remontait sur une partie du visage, ce qui ajoutait à la difficulté de trancher la tête d'un seul coup d'épée. Tout ce qu'on raconte de Godefroi prouve qu'il était d'une force extraordinaire.

[10] Ce haut fait est admirablement raconté dans la *Chanson d'Antioche:*

Car au duc de Buillon fut grant ire montée,
Plains fu de mautalent, sa vertu est doublée :

Tuit cil qui virent ceste merveille furent esbahi; li Tur nomeément en orent grant poor. Ce jor perdirent bien des leur cil d'Antioche plus de .ii. mille; et se la nuit ne fust si tost venue, tant eussent esté afebloié de gent que à peines poïssent plus tenir la ville contre les noz. Entor le pont sembloit bien que il eust eu preude gent; car tout estoit jonchié espessemenz de morz. Li fluns en descendi touz senglanz jusque en la mer. Aucun crestien de la terre issirent de la ville, et vindrent à nostre gent et leur conterent que douze amirauz avoient perdu en la bataille cil de la ville; dont la doleurs estoit mout grans : et si en estoient domagié que jamès ne seroient restoré.

VII. — Coment li Baron rendirent grace de la victoire que Dame-Dieu leur ot donnée.

Li jorz resclarci. L'endemain, li Baron s'assemblerent tuit por mercier Nostre Seigneur de la victoire que il leur avoit donée; puis parlerent des communes besoignes. Communement fu acordé de touz que, ainsi com il avoient enpensé à fere, féissent une forteresce eu chief du pont, por tolir l'issue à ceus de la ville par le pont, et garantir les noz quant il coreussent par devant. En cele mahomerie[1] qui estoit iluec, si com je dis desus, avoient enterré de nuiz li Tur les morz qui avoient le jor devant esté ocis en la bataille. Quant la gent à pié de l'ost le sorent, il corurent là, et les desterrerent touz, et pristrent l'or et l'argent et les robes que il avoient mis en leur sepouture, selonc leur costume. Mout en orent grant duel cil de la ville, porce que il virent trainer parmi les chans[2] les cors de leur amis que il avoient enterrez à

Qui il ataint à coup ne peut avoir durée,
Li Dus garde à senestre par devers une arée,
Et voit Clavel de Meque qui ot traite l'espée,
A un François en a la teste decolée.
Li Dus estraint les deus, s'a la teste croslée :
« Culvers! mar le touchastes, vostre vie est finée! »
Li cheval lesse core à moult grant alenée;
De l'espée d'acier li a telle donée,
En travers le feri. Oiez quel destinée!
Tout le copa li Dus tresparmi l'eschinée,
L'une moitié del Tur chéi enmi la prée,
Et li autres remaint en la selle dorée.
Là char au Tur s'estraint, car l'arme en est alée,
Si fu roide la jambe com s'ele fust plantée.
Adoncques la Montjoie fu hautement criée,
Et li chevaus s'enfui à grant esperonnée,
Tout droit vers Antioche a sa voie atournée :
Tout ensi com il va la voie est sanglentée,
Amont parmi les rues de la cité loée.
La gent à l'aversier en fu moult effroiée, etc.
(H. § 34.)

[1] *Superstitionis eorum oratorium.*
[2] Éd. précéd., ces trois mots omis.

granz costemenz; et mout leur desplesoit ce que li nombres de leur morz fu seuz, que il cuidoient mout celer; car, sanz ceus qui chaïrent eu flun et ceus qui furent enterré en la ville et ceus qui furent navré à mort qui leanz entrerent, l'en en desterra en la mahomerie .M. et .V.$^{c.}$ Il en couperent à .III.$^{c.}$ les testes, puis les envoierent au port de la mer por dire noveles, aus noz qui là estoient, de la bataille qui avoit esté. Li message au calife d'Egypte ne s'estoient mie encore parti d'ilec; quant il virent ce, [lié furent de la mort à leur anemis, mès] poor orent en avant de la nostre gent. Mainz en i avoit des noz qui estoient foï ez bois et ez montaignes : puis quant il sorent ce, retornerent en l'ost : assez en i vint que l'en tenoit à morz. Li Baron commanderent que la forteresce fust fete. L'en la dreça fort et haute mout hastivement; des pierres meismes fu ele fete que l'en trest des sepoutures aus Turs[3]. Puis comencierent li Baron à parler cui la garde feroit de cele tor qui mout estoit bele et fort; et devant i avoit-l'en fez fossé mout parfont. Assez i ot des barons qui s'escusoient par meintes resons, por que il ne la pooient mie garder; mès li vaillans cuens de Toulouse se poroffri à ce, et pria que l'en la li baillast; car à l'aide de Dieu il mettroit bon conseil en ce. Mout l'en sorent bon gré li baron tuit, et par ce recovra

[3] Guillaume de Tyr, on a droit de le conjecturer, n'a pas voulu écrire tout ce qu'il savait; il a donc pu juger à propos de ne pas mentionner l'effroyable parti que prirent les Tafurs affamés, de dévorer la chair des Turcs qu'on avait enterrés quelques jours auparavant. Le pélerin Richart a été moins discret :

N'orent point de vitaille, forment sont esgaré.
Dans Pierres li ermites séoit devant son tré,
Li rois Tafurs i vint et moult de son barné,
Plus en i ot de mil qui sont de faim enflé.
« Sire, consilliés-moi, par sainte Carité,
« Por voir morons de faim et de caitiveté. »
Et respondi dans Pierres : « C'est par vo lasqueté,
« Alés, prenés ces Turs qui sont là mort jeté,
« Bon seront à manger, s'il sont cuit et salé »
Et dist li rois Tafurs : « Vous dites vérité. »
Del tré Perron s'entourne, ses ribaus a mandé,
Plus furent de dis mil quant furent aüné,
Les Turs ont escorchié et la coraille osté,
Et en l'iave et en rost ont la cher cuisiné,
Assés en ont mangié, mais de pain n'ont gousté.
De ce furent payen moult forment effréé,
Pour le flair de la chair sont au mur à côté,
N'i a un tout seul Tur n'ait de ses ieus ploré...
A lor cotiaus qu'il ont tranchans et afilé
Escorchoient les Turs aval parmi les prés...
Et dist li uns à l'autre : « Carnages est entrés,
« Mieus vaut de char de porc ne de bacon ullés,.. »
Il vont eus chimiteres, s'ont les cors desterrés,
Tout ensemble les ont en un mont assemblés,
Trestous les porris ont dedens terre jetés,
Et les autres escorcent au vent les ont hallés.
Li quens Robers i vint, Buiemons et Tangré,
Et li dus de Buillon, qui moult fu honoré,
Li quens Hues li maines en est avoec alés,
Et li vesques del Pui qui moult estoit senés;
Et trestot li baron, fervestis et armés.
Devant le roi Tafur est chacuns aresté,
En riant li demandent : « Coment vos contenés? »
— Par foi ce dist li rois, « moult sui bien conraés,
« Se jo avoie à boire, à mengier ai assés. »
Dist li dus de Buillon : « Dam rois, vous en aurés. »
De son bon vin li fu un botels porsentés.
Li rois Tafurs en but, aus autres fu livrés.
(Ch. V, § 1 et 2.)

la grace du commun pueple[4] que il avoit auques perdue; car dès l'esté devant, et par tout l'iver, par l'achoison d'une maladie que il avoit eue, s'estoit si sostret de toutes les besoignes de l'ost que il n'i avoit tenu nul preu. Chascuns des autres barons avoit fet son pooir, cist n'i avoit riens fet; por ce l'en savoit-en poieur gré que l'en cuidoit que ce fust li plus riches. Mès, à l'emprendre cele besongne, distrent bien tuit que il n'estoit ne pareceus ne avers. D'autre part encore fist-il plus : car il mist .v.c. mars d'argent en la main l'evesque du Pui et d'autres preudeshomes, por aidier à restorer le domage des chevaus que li povre home[5] avoient perduz en la bataille; mainz en i ot qui plus en furent hardi d'aler encontre leur anemis, par l'esperance de recouvrer leur chevaus[6]. Por ces choses fu li cuens de Tolouse mout amez et loez, si que il l'apeloient le pere et la garde de l'ost.

VIII. — Coment li Crestien gaaignerent bien deus mille chevaus.

En cele novele forteresce du pont mist li cuens de Toulouse .v.c. [que chevaliers que serjanz] preuz et bien armez. Et porceque cil trespas estoit defenduz à ceus de la ville, nostre gent aloient seurement par la terre. Li Tur ne pooient issir hors que par la porte d'Ocident, qui est entre le pié du mont[1] et le flun du Fer. Cele issue ne pooit mie mout nuire à nostre gent, car toutes leur heberges estoient oultre le flun[2]; mès toutes-voies pour ce que par là leur venoient[3] viandes fresches, et n'estoient mie assez destroit quant il avoient cele issue, li Baron s'asemblerent et pristrent conseil coment il leur porroient ce tolir. Bien s'acorderent que ce ne pooit estre, se l'en ne fesoit une forteresce outre le flun, que l'en baillast à un des barons, qui là s'en alast por

[4] Remarquez le soin que les barons et chevaliers prenaient de conserver leur popularité.

[5] Éd. précéd. « Que li preudome avoient eu. »

[6] *De damno equorum resarciendo habentes fiduciam*, persuadés qu'ils pourraient ainsi remplacer les chevaux qu'ils avaient perdus.

[1] Éd. précéd. « le pié del pont. » *Inter radicem montis et fluvium*... C'était la porte Saint-Georges.

[2] C'est-à-dire entre la ville et le fleuve, que les assiégés passaient.

[3] Venaient aux assiégés.

garder-la. Bien s'acorderent tuit que la forteresce fust fete, mès nus ne se poroffri ne ne demanda que l'en la li baillast à garder. Mout disoient tuit que Tancrés seroit bons à cele chose, mès il s'escusoit que il n'estoit mie assés riches à soufrir le fès du despens. Li cuens de Toulouse se trest avant, et il dona .c. mars pour ce fere; et l'en devisa que il auroit, chascun mois, .xl. mars du commun. Tancrés qui mout estoit vaillanz et sages, fist fere cele tor en un petit tertre assez près de la porte[4]; puis la receut en sa garde; et Dieus li fist tant d'enneur que onques riens n'i ot perdu, ainçois la garda toute enterine, jusques à la fin de la besoigne. En la partie aval delez le flun, en un destor, avoit un mout beau leu plain de mout beles pastures et trop plentéis d'erbe, à trois miles ou à quatre de la cité. Cil de la ville, porceque il n'avoient mie assez pasture dedenz les murs, avoient là envoié mout grant partie de leur chevauchéeures. Quant nostre gent l'aparceurent, il s'assemblerent assez, chevaliers et serjanz, puis s'en alerent cele part, non mie par la droite voie, mès par destors et par voies covertes, tant que il saillirent à ceus qui les chevaus gardoient, et les ocistrent: .ii.^{m} chevaus à armes en amenerent en l'ost, granz et bons, sanz mul et sans mulès[5], de que il i ot assez. De nule chose[6] qui peust estre gaaigniée n'avoit li oz si grant mestier; car il avoient mout perdu des leur en la bataille, et assez en i moroit chascun jor de fain et de mesese.

IX. — Coment Baudoins qui estoit à Rohez envoia granz dons en l'ost.

Quant la cité fu einsi de toutes parz assise, que li Tur ne pooient issir hors, il comencierent leanz à avoir mesese de maintes choses; car leur chevaus n'avoient mie assez provendes, dont il avenoit que il ne s'en pooient mie aidier au besoing. Fresches viandes estoient aus genz faillies, qui mout les grevoit. La nostre gent avoient bandon d'aler par la terre jusque au port de la

[4] *Ubi pridem monasterium fuerat.*

[5] C'est-à-dire sans compter les mules et les mulets.

[6] Éd. précéd. « de mile chose. »

mer, dont il n'avoient mès tel soufrete com il avoient soufert tout l'iver; car li soef tans estoit venuz, si que nés aloient et venoient par la mer qui aportoient assez vitailles. Cil meismes à qui la cure de l'ost estoit baillie, aloient seurement par les citez et par les chastiaus de là entor, por fere venir viandes. Mainz en i avoit de nostre gent qui avoient sejorné l'iver par les villes, et s'en venoient ore en l'ost tuit frès et bien en hernois. Baudoins, li freres le Duc, de que vos oïstes desus que il avoit tant de richesce à Rohez, ot oïes noveles que li Baron avoient soufert tantes meseses en l'ost, si leur envoia à touz grans dons et riches presenz; ne mie seulement aus granz homes, mès aus moïens et aus bachelers dona-il assez du sien; por coi il ot mout la grace de touz en cele compaignie. A son frere, le duc Godefroi dona toutes les issues de la terre que il avoit deça le flun d'Eufrate à la cité de Turbessel et eu païs entour[1] : mout i avoit froment et orge et vin et oile; par desus ce, lui dona cinquante mile besanz. Si i avoit uns haus home d'Ermenie qui avoit non Nicoses, qui estoit mout acointes de Baudoin; icil envoia au duc Godefroi un paveillon le plus riche que l'en eust onques veu; il estoit de trop estrange façon, et merveilles granz. Més quant li message le portoient en l'ost, Pancraces, uns riches hom d'Ermenie, dont je vos parlai desus, les fist guetier en la voie, et leur fist tolir le paveillon; puis l'envoia à Buiemont et fist presenter de par soi. Quant li sergent Nicoses vindrent au duc Godefroi, et li orent conté ce que l'en leur avoit fet, il en ot mout grant desdaing; puis prist avec lui le conte de Flandres, la cui amor et acointance il avoit plus que des autres barons, et vint à Buiemont; si li demanda la seue chose que en li envoioit. Cil li respondi que ce ne savoit-il mie que ele fust seue; car uns hauz hom du païs la li avoit donée. Mès quant il conut que li Dux ne le souferroit mie enpais, par son sens et par sa cortoisie et par la

[1] Turbesel, auj. Tel-bascher, à huit milles environ de l'Euphrate, dans la direction d'Antioche. C'est à cet envoi qu'il faut rapporter les deux vers de la chanson d'Antioche qui, dans le remaniement de Graind'or, ont été imparfaitement rendus :

Li avoir qu'il i prist *nous* fit puis grant aie,
Au siege à Antioche *nous* rachata la vie.
(*Ch. d'Ant.*, t. I, p. 186.)

proiere des autres barons, il li rendi la tente, porce que troblemenz ne sordist entr'eus, qui la besoigne Dame-Dieu peust empeeschier. Einsi furent bon ami entre lui et le Duc. Maintes gens s'emerveillerent de si vaillant home com estoit li dux Godefroiz, en qui l'en ne trouvoit que reprendre, coment il fut méuz encontre ce haut home, por une si petite chose com est uns paveillons; ne je n'i voi autre reson se ce non que [nus gentils cuers ne puet soufrir honte; et l'en li fesoit entendant que ce seroit contre s'enneur se il soufroit que l'en li tousist einsi : car par covoitise ne le fesoit-il pas [a]].

X. — Coment aucun des Crestiens se departirent du siege mauvesement.

Renomée sordoit mout grant et croissoit chascun jour que li soudans de Perse qui si estoit riches et puissanz, par la requeste aus citeiens d'Antioche avoit fet semondre les genz de son pooir, por venir secorre cele cité; merveilles avoit granz genz assemblées. Cele novele ne venoit mie seulement de ceus de l'ost, ainz le disoient aussi mainte gent qui s'en issoient de la cité[1] por venir en l'ost, si com Ermin et Surien qui crestien estoient. L'en disoit que cele gent estoient jà mout près. Dont il avint que li cuens Estiennes de Chartres et de Blois qui si estoit hauz et puissanz et sages, que por son sens le clamoient li autre baron le pere du conseil, se fist malades, si com l'en dist. Il prist congié à ses amis, porce que il dist qu'il iroit en Alixandre la petite qui

[a] Guillaume de Tyr juge sévèrement, et notre traducteur adoucit avec raison les expressions de blâme de l'archevêque de Tyr. Car il semble que Godefroi ne devait pas tolérer qu'on eût arraché des mains de celui auquel il appartenait le pavillon qui lui était adressé, et que Boémond de son côté ne devait pas profiter de ce larcin. Il avait pu, en le recevant, ignorer la façon dont Pancrace en était devenu maître; mieux informé, il aura consenti à lui rendre sa première destination. Voici les réflexions de Guillaume de Tyr : « *Miramur plurimum quod vir tanta modestia insignis, tantaque morum dignitate conspicuus, rem modicam et contemnendam facile tanta importunitate repetiit : nec aliquid nobis pro solutione occurrit, nisi quia scriptum est* : « *Nihil omni ex parte beatum;* » *et illud* « *quandoque bonus dormitat Homerus.* » *Illud quoque* : « *Opere in longo fas est obrepere somnum.* » (Horat. Carm. II, § 16. — Art. poet. V, 59, 360.) En général, on voit dans Guillaume de Tyr une certaine prédilection pour les deux princes siciliens.

[1] Éd. précéd. « des citez. »

estoit assez près du port, et là demorroit tant que il fust respassez. Einsi s'en parti et enporta grant avoir. Avec lui, s'en partirent .iiii. mille home qui estoient de sa compaignie et de sa terre. Tout droit vint en Alixandre la petite : là se demora, porceque se nostre gent eussent le meilleur de la bataille que il atendoient chascun jor, il s'en retornast en l'ost come gueriz de sa maladie; et s'il leur meschéist, tantost s'en entrast ez nés qu'il avoit toutes apareilliées, por retorner en son païs. De ceste chose furent si correcié et dolereus tuit li baron de l'ost, que il en ploroient à chaudes lermes: tel pitié avoient de ce haut home qui n'avoit pas regardé à sa gentillece ne à son sens ne à l'enneur que l'en li portoit; ainz s'en parti en si vilain point[1]. Nus n'avoit honte de soi sostraire après lui, ains s'en partoient maint. Li Baron orent conseil, et firent crier partout l'ost que nus ne fust si hardiz que il s'en alast sanz congié; car cil qui s'en iroit il tendroient à murtrier et en feroient jostice come de tel home. Par ceste chose, pour eschiver le peine et por garder leur enneurs, se tindrent tuit enpais en l'ost, et obeissoient aussi aus Barons come moine cloistrier, sanz partir de leur compaignie.

XI. — Des Crestiens qui estoient à cel jor dedenz la cité d'Antioche.

Antioche, cele sainte cité, si com je vos ai dit, fu convertie par le préeschement monseigneur saint Pere l'apostre. Touzjors garda bien cele foi et la tient encore, la Dieu merci, enterinement.

[1] Richart le pèlerin dit que Godefroi avait chargé le comte de Blois d'aller reconnaître l'armée persane, dont on avait su l'approche; et que le Comte, ayant appris qu'elle avançait plus nombreuse qu'on ne le supposait, était revenu au camp pâle et muet de terreur :

Entour lui sont veuu li gent de grant renon,
De l'ost des Turs demandent s'il en i a foison?
Mal ait s'ainc i desist parole ne raison.
Dist li dus de Buillon : Seigneur lessiés-le ester;
« Car li quens est malade, color li voi muer;
« A Liserdete (Alexandrette) voist ou se face porter,
« Ce est uns fors chastiaus, bien i puet sejorner,
« Puis se reviegne à nous, se il puet respasser. »
Et dit li quens Etievnes : « Or vous oi bien parler. »
Al conte Estevenon font la biere aprester,
A douze des plus povres de l'ost se fist porter.
Douze deniers de Luques à chascun fist doner,
Tous le portent au col, que solaus dut cliner,
Et quant ne puent mais Antioche viser,
Li quens saut de la biere, n'i vault plus demorer,
Car n'avoit point de mal; moult en fist à blasmer :
Li grant pas et le trot comença à aler,
Et tous les douze povres fist avoec lui errer,
Car n'en volt por parole nul lessier retorner.
(Ch. VI, § 9 et 10.)

Quant la desloiauté Mahomet corut par tout Orient, ceste ne la vout onques recevoir. Et quant li poissant home de la terre la vourent contraindre à force à croire en cele mauvese loi, bien se defendi contr'eus touz. Dont il avint que quant li deables ot mise en cele mescréandise toute la terre, dez le reigne de Perse jusque au Braz saint Jorge, et des Indes[1] jusqu'en Espaigne, ceste cité remest touzjorz en la foi de la verité Jhesucrist. Voirs est que .xiv. anz ainz que nostre gent i venissent, li granz soudans de Perse avoit conquises toutes les terres entor Antioche; por ce ele ne se pot plus tenir, ainz se rendi eu pooir à ce grant home : dont il avint que nostre gent la vindrent asseoir. Près que tuit cil qui estoient en la ville tenoient la foi Jhesucrist; mès, sanz faille, il n'avoient point de pooir ne point de seignorie en la cité; car il s'entremetoient, sanz plus, des marchéandises et de mestiers où l'en gaaigne son pain. Li Tur avoient les baillies, et aloient aus armes quant mestiers estoit. Ne fust neis si hardiz nus des Crestiens que il s'osast armer. Noméement, puis que nostre gent vindrent entour la ville, li Crestien estoient si sospeçoneus [2] que il n'osoient issir de leur mesons. Mout i avoit de teus qui estoient de grant lignage, cui l'en faisoit assez hontes. Une meisniée [3] de hauz homes i avoit [qui estoient Ermin] : l'en les apeloit, en leur langage, Benizerra, c'est à dire les *filz au haubergier :* d'un tel menesterel [4] estoit, espoir, descenduz leur lignages, et encore i avoit aucun d'eus qui fesoient haubers [5], [parce que il estoient venu en povreté. Leur estage estoit en la ville, devers soleil couchant, à la porte Saint-Jorge.] Il avoient une tor, qui a non la tor des Deus sereurs [6]. Deus freres avoit en cele gent qui estoient seigneur de tout le lignage [7], li ainznez avoit non Emir Feirus, sages mout et apercevanz : acointes estoit et privez du seigneur de la ville, si que il l'avoit fet son notaire dedenz

[1] Éd. précéd. « Et deci jusqu'en Espengne. »

[2] Soupçonnés, suspects.

[3] Éd. précéd. « Une manière » *Tribus una generositate insignis...*

[4] Artisan, homme de métier.

[5] La phrase suivante, addition du traducteur, est omise dans l'édition précédente.

[6] Cette fin de phrase est omise dans l'édition précédente.

[7] *Turris una, quæ... dicitur duarum Sororum, ut in ea artis suæ, quæ domino et civitati plurimum videbatur utilis, quietius vacarent, erat eis deputata.*

le palais. Iluec faisoient leur oeuvre, et gardoient leur hauberz. Icist oï mout de bien dire de Buiemont dez le comencement du siege, et bien entendi par la renomée que cil estoit sages, loïaus et de grant cuer; por ce li envoia son message, et s'acointa à lui, et devint mout ses privez. Sovent li fist asavoir l'estre de la cité et les proposemens Aussiens. Mès il estoient ambedui sage home; por ce, savoient bien covrir lor acointance : mout avoit pou gent ou nule entor Buiemont qui de nule rien s'aperceussent.

XII. — Coment Emir Feirus promist à Buiemont qu'il li rendroit la cité d'Antioche.

Set mois avoit jà duré li sieges : Buiemonz, come sages et soutis, avoit maintes foiz essaié son ami de la ville, coment la cité fust rendue à la seigneurie des Crestiens. Tant le li manda par un suen fil[1] qui portoit les paroles, que cil li respondi en ceste maniere : « Biau douz sire, je croi que Dame-Dieu vout que je eusse « à vous ceste acointance et ceste amor; car onques puis que je fui « de vos acointes, ne me fina li cuers de trere et acorder, chascun « jor, plus et plus à vostre bonté. Mout me plest vostre maniere : « je ai grant esperance et ferme que je et li mien soions encore « mout aidié et ennoré par vous. De cele chose dont vos m'avez « aresnié ai-je esté merveilles pensis, puis que je oï la parole. Mout « ai contrepensées les voies de çà et de là; car bien me pens que « se je pooie mon païs delivrer de la gent qui sont anemi Dame-« Dieu, et rendre à la seigneurie de ma foi[2], grant guerredon en « auroie de Nostre Seigneur [et grant enneur du siecle.] Mès se « il avenoit ainsi que descouverte chose fust que je eusse ce pensé, « ainçois que il fust tret à chief, [je seroie livrez à touz les tour-« menz, et] touz mes lignages si effaciez à touzjorz, que jamès n'en « seroit parlé. Nequedent, de pluseurs choses se met-l'en en aven-« ture; por ce, vos vueil descovrir tout mon cuer, com à celui que

[1] Le fils d'Emir-Feirus.

[2] *Dei cultorem populum possem introducere...*

« je connois à loial ami. Se li baron qui sont en vostre compaignie « vouloient otroier, com loial home que il sont, que ceste cité « seroit vostre par leur bons grès, à touzjorz, et à vos oirs, s'ele « pooit estre conquise, je me metroie en aventure, si que je vos « bailleroie ceste tor que je tieng qui mout est fort et bien « garnie. Ice feroie-je por Dieu et por vous. Mès se il tendent à ce « que chascuns en eust part come de chose gaaignée par guerre, « sur ce je n'i metroie nule peine; car je ne sai mie à quel fin « cist aferes vendroit. Por ce, je vos pri, biaus douz sire et biaus « douz amis, que vous metoiz peine à ce que la chose soit vostre; « non mie par convoitise, mès por le preu de la Crestienté; et je « vous[1] creant loiaument que le jor que je saurai que il vous soit « ainsint otroié, je vous deliverrai l'entrée de la cité. Nequedent « une chose vous di-je bien, que se il n'est fet mout par tens, ja- « mès jor de ceste siecle n'i recoverrez; car, chascun jor, viennent « au seigneur de ceste ville, letres et messages que cil qui le vie- « nent secorre sont entor le flun d'Eufrate qui est assez près, et « sont bien .II.C. mille homes à armes. Se cil viennent sur vous, « d'une part, et cil de la cité issent encontre vous d'autre, vos ne « les porroiz pas soufrir, ainz serez tuit ou mort ou pris; por ce, « metez, en ce, hastif conseil. »

XIII. — Coment Buiemonz enquist et enchercha les cuers des Barons.

Dez le jor que Buiemonz ot ce oï, comença-il mout soutilment à encerchier les cuers des Barons, et leur demandoit aucune foiz que il feroient de cele cité, se ele estoit prise. De la response d'aucuns d'eus estendoit bien que il estoient loing de son proposement; por ce deloia à descouvrir son cuer, jusque mieudres poinz en venist. Nequedent, il trest à une part le duc Godefroi, Huon le maine, le duc de Normendie et le conte de Flandres. A ceus il dist que il se fioit tant en Dame-Dieu, que se la cité li

[1] Ligne passée dans l'édition précédente de « creant » à « je vos ».

estoit otroiée, bien porroit estre par tans conquise. Cil s'i acorderent, et mout prisoient en leur corage le sens de cel home, qui si grant chose savoit si aprochier. Par l'acort d'eus fu descovert au conte de Toulouse; il respondi que ce ne feroit-il jà que la seue part de la cité, si elle estoit conquise, donast à autrui. Mout l'en prierent li Baron, mès ce ne valut; rien ne pot estre mis à ce. Por ce, fu la chose en tel peril que près que tout ne fu perdu; car ne Buiemonz ne metoit tel peine à la chose esploitier, ne ses amis de la ville n'en voloit oïr parole, se tout ne fust suen. Neporquant, Buiemonz li envéoit sovent granz dons por garder lui en l'amor et l'acointance qui entr'eus estoit comenciée.

XIV. — Des messages que Aussiens envoia en Perse.

Endementres que ces choses coroient einsi en Antioche, li message, qui par Aussiens estoient alé au soudan de Perse por demander aide, s'en retornoient com cil qui bien avoient fet leur besoigne; car cil granz princes, par la requeste de ceus d'Antioche et par la priere de la seue gent, avoit empris à efacier et à destruire du tout la nostre gent qui là estoient venu. Por ce, il envoioit trop grant plenté de Turs et de Cordins [1] en cele terre. Si avoit baillié toute la seigneurie de la terre à un suen privé acointe; car mout se fioit de son sens, de sa loiauté et de sa proesce : cil avoit non Corbagaz [2]. Il comanda que tuit obéissent à cestui; letres pendanz euvoia par toutes ses terres, et comanda à ses bailliz et à ses genz que partout, là où Corbagaz les voudroit mener, que il alassent, et quanque il leur comanderoit il feissent. Cil s'en parti de son païs atout mout grant gent, et pardesus, en amenoit tout le pooir des terres par où il passoit. Tant ala que il vint en la terre de Rohez. Là, li vint la novele que uns des barons de France tenoit la cité de Rohez que il avoit conquise et toute la terre entor la ville. Il en ot mout grant despit, et dist que ainçois que il passast outre le

[1] *Cordinorum*, de Kurdes.

[2] Kerboga.

flun de Eufrate, prendroit-il et destruiroit quanque il i troveroit des Francs. Baudoins ne fu mie de petit cuer; bien ot oïe la venue de cele gent, si ot la cité bien garnie d'armes, de vitaille et de preude genz; si prisa pou les menaces et les grosses paroles de cel home que l'en li aportoit. Corbagaz comanda que l'en asséist la cité de Rohez, et puis fist crier l'assaut. Grant peine mistrent en prendre la ville toutes ces genz qui venues estoient; mès cil qui gardoient la ville se defendirent mout bien, si que mout domagierent ceus dehors et il n'i perdirent rien. Il sist entor la ville .III. semaines; de s'enneur ne de son preu n'i fist néant. Tant que li grant home de son ost vindrent à lui, si li distrent et loerent que il se partist du siege, car la chose porquoi il estoit meuz devoit-il avant fere, cest à dire touz ceus qui estoient au siege de Antioche ocirre ou prendre; puis après en son retor auroit-il en une matinée prise Rohez, et Baudoin, [se il n'estoit morz au prendre,] enmenroit tout lié et le presenteroit à son seigneur, ausi come un mouton. Il s'acorda à leur conseil et se partit d'ilec. Mès toutesvoies, la demorance que il i ot fete sauva à nos genz les vies [a], car la chose n'estoit mie si acordée entre Buiemont et son ami que se cil fust venuz tout droit vers Antioche, nostre gent fussent à trop grant meschief, entre les suens que il amenoit et ceus de la ville.

XV. — Coment li Baron envoierent savoir la couvine de l'ost Corbagat.

La novele commença mout à croistre de ces genz qui venoient : ne fu mie merveille se il en furent effrée en l'ost des pelerins. Li Baron par commun accort voudrent que de leur preudes homes i alassent qui se conneussent en teus choses[1] et bien seussent genz esmer aus chans et connoistre leur couvine. A ce furent esleu Dreues de Neele, Clarembauz de Vendueil, Girarz de Cherisi,

[a] Guillaume de Tyr ajoute : *Et causa fuit quod dominus Balduinus prædictæ obsidioni (Antiochiæ) se præsentem dare non potuit.*

[1] Éd. précéd. « Li baron par commun acort de leurs preudesomes s'acorderent à ce que de leur gent i alassent tiex qui se conneussent en ces choses... »

Renarz li cuens de Tol. Cil menerent avec eus autres chevaliers, connoissanz et esprouvez d'armes. Cil se partirent de l'ost; tant aprochierent les Turs que il les virent de loing. Nequedent bien aperceurent que tout einsi com toutes les eaues cueurent en mer, ausi venoient encore et aplovoient grosses routes et merveilleuse plenté de gent en cel ost Corbagat. Cil preudome se trestrent avant, tant que il virent et connurent tout leur estre, puis s'en retornerent aus Barons et leur distrent la verité. Li Baron leur prierent et defendirent, si com il avoient chier la besoigne Dame-Dieu, que il ceste chose ne descovrissent pas, ainz la tenissent si celée que la gent à pié de l'ost ne le seussent; car granz perilz i auroit, quant il en sauroient la verité, que il ne s'en vosissent foïr ou de nuiz ou de jorz, com gent desesperée.

XVI. — Coment Buiemonz parla aus Barons, que la cité d'Antioche fust toute seue.

Conseil pristrent li Baron sur qui li fès de la besoigne estoit, coment il se porroient contenir en ce grief point où il estoient. Aucuns en i ot qui donoient conseil que l'en se partist du siege, et que tuit quanque il estoient, à cheval et à pié alassent .II. miles ou .III. encontre cele gent qui venoient en si grant desroi et en si fier boban; iluec criassent à Dame-Dieu merci, que il leur aidast, puis se combatissent à ceus. Li autre disoient que ce ne seroit mie bien que tuit se partissent du siege, ainz estoit leur los que une partie remansist por garder ceus de la ville, si que il ne se péussent joindre aus autres; et li meilleur de l'ost et li mieuz monté menassent de la gent à pié grant partie et s'en alassent encontre Corbagat; lors se combatissent à lui. Mout estoit la chose en grant doute, ne ne savoient auquel acorder. Buiemonz quant il les vit einsi entrepris apela le duc Godefroi, le conte de Flandres, [Huon le Maine], le duc de Normendie, le conte de Toulouse; puis leur dist iteus paroles : « Beau seigneur, je vos voi en mout grant « doute, et ce n'est mie merveille, de la venue à ce puissant home « qui sur nous ameine mout grant plenté de nos anemis : ne vos

« n'estes mie encore acordé en quel maniere vos l'atendroiz, ne « quele sera vostre contenance quant il vendra. Je ne vous oi en- « core, ce me semble, deviser chose qui guères vous poïst valoir; « car se nos issons tuit contre ces Turs si com aucune gent con- « seillent, ou l'une part i aille et l'une partie remaigne, si com li « autre loent, nos avons perdues noz peines et nos despenses au « siege de ceste ville; car si tost com nos nous partirons de ci, ou « tuit ou la moitié, cil qui viennent metront en cele ville grant « plenté de genz, d'armeures et de viandes toutes fresches. Se il « n'en remaint nul au siege, ce leur sera legiere chose; se il en i « remaint une partie, il nel leront mie por ceus; car quant nos so- « mes tuit ensemble poons-nous à peine destraindre ceus de la ville; « cil qui ne remaindront que un pou, coment porront-il avoir « force contre ceus dedenz et ceus dehors? ce ne porroit estre. Por « ce, m'est avis que ailleurs covient querre le conseil. Qui porroit « trover maniere coment cele cité nous fust rendue, et que nos fus- « sions receu dedenz, ainçois que cele grant gent i venist, ce se- « roit la plus seure chose. Se vos demandez coment ce porroit « estre, je vous mostrerai la voie par coi nos i porrons avenir, si « com moi semble. Je ai un ami en cele cité, loial home et sage, « selonc ce que je puis apercevoir; nos avons covenances entre « moi et lui par coi il me doit baillier une tor mout fort et « mout bien garnie que il tient, quant je la li demanderai. Je li re- « doi doner, par ce fesant, grant plenté de mon avoir, et franchises « et autres aliances garderai à lui et aus suens. Mès ce ne porroit « estre por nule rien, se chascuns de vos ne me claime quite sa « part de la cité, à moi et à mon oir, si que ele soit toute moie; « car autrement il n'i entendroit mie. Se il vous plest, en ceste « maniere poez avoir la ville; car se vos m'otroiez ice, je le se- « mondrai des covenances, si que la chose sera bien achevée, à « l'aide de Dieu. Se ce ne vous plest, et vos i poïssiez trover autre « maniere, je sui prez de quitter toute la moie part à un de vous « ou à un autre de nostre compaignie, se il nous puet la cité déli- « vrer; [et, Dieus le set, bien me plera et mout en serai liez en « bone foi.] »

XVII. — Coment li Baron otroierent à Buiemont leur part d'Antioche.

Quant li Baron oïrent ceste parole, mout en orent grant joie dedenz leur cuers. Tost s'acorderent à ce que Buiemonz requeroit, et li otroierent chascuns de sa part que ele fust seue toute quite; fors seulement li cuens de Toulouse qui par une enrederie[1] où il estoit entrez, disoit que sa part ne quiteroit-il jà à nului. Li autre fiancerent à Buiemont einsi à tenir, et mistrent en la foi[2] que il ne descoverroient à nullui ceste chose. Mout li prierent que il sagement menast son afere et tost se traveillast du parfere, car granz perilz pooit venir de la demeure. Li conseuz se departi einsi. Cil qui estoit sages et de viste sens parla au message qui savoit leur covine : si l'envoia à son ami et li manda que li Baron li avoient otroié que la cité fust seue. Mout en ot grant joie. Por ce le semonoit par sa foi que il li acomplist, en cele nuit qui venoit, enterinement quanque il li avoit promis. Une chose avint ce jor qui mout aida cele besoigne à parfere : car cil amis Buiemont, Emir Feirus, s'entremetoit mout des choses du palais Anxien et des aferes de la ville. Quant il estoit einsi enbesoigniez, il envoia son filz que il avoit jà grant en son ostel, por ne sai coi querre. Quant il vint là tout hastivement, il trova que uns des granz amiraus de la ville gisoit à sa mere. Quant il le vit, si ot si grant duel que il en corut arrières à son pere ausi come tout hors du sens, et en ce corouz où il estoit conta la chose à son pere si com il l'avoit trovée. Li peres estoit sages hom; mout en fu tres-durement iriez, et dist teus paroles au vallet : « Beaus filz, ne semble « assez à ces desloiaus chiens que il nous tolent ce que nos avons, « et nous tiegnent honteusement en grief servage, se il avec ce ne « nous honissent tant come il puent et la loi de nos mariages nous « depecent. A l'aide Jhesucrist en qui je croi, je metrai peine co- « ment leur pooirs sera acorciez et coment il recevront guerredon

[1] Var. « desverie. » *Qui partes suos se nemini cedere protervè nimis asseverabat.*

[2] *Et datis dextris se obligantes.*

« des maus que il nous font. » Ne fit autre semblant du corouz que il avoit, ainz envoia tantost son fil à Buiemont par la maniere que il i soloit aler, et li manda que bien fust apareilliez, car il, endroit soi, li sivroit bien en cele nuit toutes ses covenances. Il li manda que tuit li baron s'en ississent de l'ost entor eure de none [3], tuit armé chascuns en sa bataille, et feissent semblant d'aler encontre Corbagat qui venoit; puis s'en retornassent en tout le primsome [4], tot coiement, sanz noise, et se tenissent tuit prest, entour la mie nuit, de fere ce que l'en diroit. Buiemonz fu mout liez quant il ot oï ce message; puis le mena devant les Barons à qui la chose avoit esté descoverte, et li fist dire la parole tele com il l'avoit aportée. Li Baron, quant il l'oïrent, furent mout lie, bien distrent que cil conseus estoit loiaus et sages, et mout s'i acorderent.

XVIII. — Coment Emir Feirus se geta de souspeçon.

Une chose avint en cele ville qui bien sieut avenir en granz besoignes. Cil qui avoient la garde et la cure de la ville commencierent à avoir sospeçon dedenz leur cuers, et deviner que la cité devoit estre traïe. Il ne savoient nule reson par qui ne coment, ne grant semblant n'en apercevoient il mie; mès toutesvoies quant li uns en parloit à l'autre des granz homes, bien leur estoit avis que einsi devoit avenir. Tant monta la parole que il en assemblerent devant Anxien, le seigneur de la ville; et li distrent que tel poor avoient si home et si feel; ne nestoit mie sanz raison, car li Crestien estoient en la ville, qui plus amoient ceus dehors, espoir pour leur loi, que ceus dedenz qui sovent les correçoient; cil noméement Emir Feirus en qui il se fioit, tant estoit sages hom et coverz, et grant pooir avoit en la ville. Si estoit doute

[3] *Circa horam nonam.* Je crois la traduction exacte. La partie du jour désignée par le mot *nones* répondait à 3 — 5 heures de relevée. C'est plutôt dans cet intervalle qu'à la nuit tombante que les assiégeants, désirant être vus, devaient faire mine de se mettre en campagne. D'ailleurs, je n'oserais assurer qu'au XII° siècle on comptât les heures du jour autrement que de trois en trois : *primes*, à 3 heures du matin, puis *tierce*, *sexte*, *nones* et *vespres*.

[4] *Circa primam noctis vigiliam*, de six à neuf heures du soir.

que domages ne venist à la cité par aucune tel chose. Tant menerent Anxien que il le firent douter de ce. Tantost manda devant lui celui qui avoit non Emir Feirus, et li dist que tel parole couroit, et il le tenoit à sage home; por ce li demandoit quel conseil l'en metroit en ce. Cil qui estoit aguz et aparcevanz, sot tantost que ses sires li demandoit ces paroles por essaier se il en respondist chose par coi il en fust sospeçoneus, et bien vit que cele assemblée estoit ilec fete porce que il l'avoient en sospeçon. Bien se pensa que il les eslongneroit de ce cuidier par sa parole. Si leur dist : « Biau Seigneur, vos estes haut home et sage; mout vos « doivent tuit cil de la ville bon gré savoir, et li sires nomeément, « de ce que vos cremez la traïson; car en si grant chose com vos « avez à garder, l'en doit douter quanque puet avenir : car nos « somes en peril de noz vies, de nos franchises, de noz femmes, « de noz enfanz, et de tous les eritages : ce sont choses où l'en « doit bien entendre au garder. Mès moi semble que par une voie « porroit-l'en metre conseil en ceste chose, si que se aucuns [1] es- « toit si desloiaus et si traîtres que il vousist son païs destruire, « n'en auroit-il mie le pooir. Ceste chose ne puet estre porparlée « se par ceus non cui l'en a laissié les gardes des tors; por ce, si « me semble que se vos avez sospeçon de ceus, que vos les re- « muiez de leur leus sovent; car ceste chose ne puet estre devisée « se par grant loisir non; et puis que vos les changeroiz ainsi so- « vent, si que cil qui auront une nuit ci esté seront en l'autre nuit « mis bien loing ez tors où il n'auroient nule cognoissance; « par ce leur toudroiz toute l'ese de porparler la traïson. » Quant il oïrent le conseil que cil leur donoit, bien s'i acorderent tuit, et par ce leur chaï des cuers toute la sospeçon que il avoient vers lui. Tout einsi com il l'avoit devisé eust esté fet, se porce non que il estoit jà tart, car il anuitoit, et si granz remuemenz ne poïst estre fez en petit d'eure. Li sires commanda à touz que il gardassent la cité ententivement; einsi se departirent du conseil. Emir Feirus qui véoit bien, se la chose qu'il avoit emprise n'es-

[1] Éd. précéd. « si chascuns. »

toit hastée, qu'ele ne prendroit jamès bon chief, se porpensa mout de son proposement trere à fin, sanz apercevance d'autrui.

XIX. — Coment Emir Feirus essaia son frere.

Dez le comencement que la cité fu assise, li Tur de la ville orent en grant sospeçon les Greus, les Suriens et les Ermins, et touz les autres crestiens qui abitoient en Antioche. Dont il avint que dès lors tous les povres crestiens qui n'avoient mie en leur osteus suffisamment garnison à lonc tens, il les giterent de la ville et toutes leur mesniées; car il ne vouloient mie que la cité en fust chargiée ne encombrée. Les riches retindrent dedenz, porce que il avoient assez viandes : ceus meismes grevoient-il trop; car par fausses achoisons les raamboient[1] toute jor, et toutes leur choses leur toloient. Il les chaçoient aus œvres de la ville; se il i avoit murs à fere, il portoient la pierre, la chauz et le sablon; se il vouloient engins drecier, ne fere giter perrieres ou mangoniaus, il leur covenoit à tirer les cordes. Jà tant com il trovassent crestiens ne quéissent autre gent por ce mestier fere. Quant il avoient travaillé longuement, en lieu de loier les menoient batant par toutes les rues, si que mieuz vosissent avoir esté gité hors de la ville dez le comencement avec les povres que estre retenu. Ce ne soufisoit pas à ces desloiaus chiens que il grevoient einsi la crestienté de la ville, ainz s'estoient acordé, dès huit jorz avant ce que il parlassent à l'ami Buiemont, que il les ocirroient touz en une nuit; et pieça que[2] il eust esté fet, se uns des amirauz de la ville ne l'eust destorbé, qui estoit touzjorz privez et amis des Crestiens; il les fist deloier huit jorz par ceste reson, car il leur dist : « Beau seigneur, espoir que li crestien qui nous ont assis se partiront du siege dedenz huit jorz, et por poor de Corbagat qui « vient; et se il s'en partent, por coi ocirrions-nos des crestiens « de ceste ville? et se il ne s'en partent, lors porroiz fere ce que

[1] Les rançonnaient. [2] Pièce a, longtemps a.

« vos avez devisé. » Cil huit jorz estoient jà trespassé, si que jà estoit comandé mout priveément à ceus qui fere le devoient que il les océissent par les ostieus touz, en la nuit qui lors estoit[3].

XX. — De ce meismes.

Quant ce vint à eure de none, l'en fist crier partout l'ost des pelerins que tuit cil qui chevaus avoient fussent armé et se tresist chascuns à sa bataille, là où il estoit devisé, por fere ce que li chevetaine leur comanderoient. La gent à pié ne savoient mie que ce devoit estre : non savoient mie cil à cheval, se li baron non qui il estoit descovert. Einsi s'en issirent de l'ost tuit en conroi : bien sembloit que il se vousissent eslongnier. Tant alerent que il fu anuitié. Quant il fu bien oscurci, l'en leur commanda à touz que il retornassent arrières, sanz fere neis point de noise, et que tuit armé se tenissent en leur heberges. Cil vaillanz hom dont je vos ai parlé qui avoit non Emir Feirus avoit un suen frere[1] avec lui, mès il n'estoit mie d'autel corage. Li preudons ne li avoit riens dit de ce que il pensoit, car il doutoit mout que cil ne s'i acordast mie. Il estoient ensemble en leur tor à l'eure de none que les batailles issirent de l'ost. Il regardoient par les archieres; Emir Feirus voult mout savoir le corage son frere, qui meinznez estoit, et li dist : « Biaus douz frere, je ai mout grant pitié « de ces haus homes que tu voiz là, car il sont de nostre créance, « mout loiaus genz et mout bon crestien; or, chevauchent si « seurement com se il ne devoient rien douter, et leur morz est « mout près; car ce ne puet estre que il puissent durer encontre « cele gent qui viennent, et contre ceus de céanz; et se il le « savoient, espoir, il prendroient autre conseil. » Ses freres li respondi : « Ci a mout fole pitié que tu as, et de grant musardie « te voi penser. Certes il me pleroit mout que li Tur eussent jà

[3] Le traducteur a omis toute la fin du chapitre, depuis les mots *eadem nocte;* mais il a ajouté au chapitre XXII une phrase qui remplit en partie cette lacune. (*Note des précédents éditeurs.*)

[1] *Frater uterinus.*

« touz decoupez ceus que tu vois aler là et touz les autres, car « dez lors que il entrerent en ceste terre, n'eusmes nos un bon jor « ne une bone nuit; ainçois nos a-l'en fet soufrir mainz maus, « por l'achoison de leur venue; por ce, je ne les puis amer, ainz « vouroie que il venissent à male fin et que ce fust par tenz. » Quant Emir Feirus oï ces paroles, il doutoit avant, savoir se il deust dire à son frere ce qu'il pensoit à fere; mès dez lors n'en douta-il puis. Mout le comença à haïr en son corage, et bien se pensa que par li porroit estre destorbez li granz preuz de la Crestienté; por ce fu mout en grant angoisse coment il s'en porroit delivrer[2].

XXI. — Coment Buiemonz monta premiers seur le mur d'Antioche.

Buiemonz ne fu mie endormiz cele nuit; car il li despléust mout, se par sa paresce fust teus aferes delaiez. Il ala sovent parler aus barons qui savoient ceste chose, por soi conseillier. Il tenoit en ses mains une eschiele de cordes de chanvre mout soutilment fete[1]; par desus devoit estre liée aus querniaus; desouz avoit bon cros de fer, [por fichier en terre.] Quant vint entor la mie-nuit, il prist un suen message privé qui son secré conseil savoit, et manda à son ami, savoir se il estoit encore tens que il s'aprouchast du mur, car il sembloit que toute la cité fust mout apaisiée. Quant cil messages vint à l'ami Buiemont, il li conseilla mout priveément ce que l'en li mandoit; cil li respondi : « Sié- « toi ci tout enpais, et ne di mot, jusque li mestres des eschau- « guetes soit passez par ci. » Car la costume estoit tele en la cité que par desus les gardes estoit devisé que uns preus et sages cercheroit chascune nuit toutes les guetes, et amenderoit ce que il troveroit que n'alast mie bien : si le faisoit bien einsi .III. foiz ou .IIII. la nuit, o granz genz qui portoient brandons. Ne de-

[2] *De ejus morte cœpit, caritati fraternæ præponens publicam fidelium salutem, tractare.*

[1] *Quæ uncis inferius ferreis, superius vero ad murorum propugnacula debeat alligari.*

mora guères que il vint en la tor où Emir Feirus estoit; il vit les choses toutes bien atiriées, si li plut mout et passa oultre. Cil vit que li poinz estoit de parfere la besoigne. Si dist au message qui estoit devers lui : « Va t'en bone aleure, et di à ton seigneur « que dez ore mès n'i a que du bien fere; vieigne tost devant ceste « tor, et gart que il ait avec lui bone compaignie et loial. » Cil s'en parti atant. Emir Feirus entra en sa tor et trova son frere qui se dormoit fermement; il ot poor que se il s'esveilloit, ainçois que la besoigne fust acomplie, que il ne la destourbast; por ce prist une espée que il avoit mout bone et li apoia au costé[1], si bouta cele espée tout outre parmi les deus costez et l'ocist. Li messages fu venuz à Buiemont et li ot dit ce que l'en li mandoit. Il fu venuz tantost devant la tor[2] et li autre baron avec lui qui savoient l'afere. Chascuns ot pou de compaignie avec lui, mès ele estoit bone et loial. Emir Feirus mist sa teste hors et les salua, cil resaluerent lui; puis avale une corde contreval le mur, cil la pristrent et forment i lierent le chief de l'eschiele que il avoient fete de corde; quant ele fu bien liée desus et fermement atachiée desouz à bons cros de fer, ne troverent onques iluec si hardi qui premiers i vosist monter. Quant Buiemonz vit ce, il touz premerains prist l'eschaillon et monta sus, jusque il vint au quernel. Emir Feirus sot que ce estoit Buiemonz, si le prist par le braz, puis li besa la main et dist : « Dieus gart ceste main! » Cil monta sur le mur et le besa mout doucement, granz merciz li rendi du servise que il lui fesoit. Emir Feirus le mena en la tor, [puis lui dist : « Esgardez que je ai fet por Dieu et por vous. Cist hom que « vos véez ci mort, estoit mes freres germains : je l'ai ocis porce « que je ne le pooie metre à l'acort de ceste bone oevre que nos « fesons.] » Buiemonz ot mout grant joie : dez lors sot-il bien certeinnement que cil li estoit à bone foi. Lors vint aus querniaus, si mist sa teste hors et appela sa gent que il montassent par l'eschiele; cil n'i osoient monter, ainçois cuidoient que tout ce fust encore decevemens. Cil qui estoit mout vistes[3], remist le pié

[1] Éd. précéd. « et la li aposa as costés. » *Facto pius et sceleratus eodem.*

[2] Éd. ac. « dedens sa tor. »

[3] Éd. précéd. « justes. »

en l'eschiele et descendi contreval jusque à terre, [puis leur dist : « Biau seigneur, vos demorez trop, il n'i a point de doute; car « sachiez : cil preudom m'a mostré son frere qu'il a ocis por « l'amor de nous. » Quant il oïrent ce], tuit se pristrent à l'eschiele qui plus plus, qui ainz ainz, tant que il furent assez gent sur le mur. Li cuens de Flandres i monta et Tancrés, por enseigner aus autres que il feroient. Quant la premiere tor fu bien garnie de gent, il corurent aus autres de lez, si ocistrent les guetes et tindrent les tors[3].

XXII. — Coment li Crestien pristrent la cité d'Antioche.

Au pié de l'eschiele estoient remés li autre baron, por conduire l'ost. Quant il virent que sur les murs ot jà tant de gent que il pooient garnir pluseurs des tors, il corurent isnelement à leur heberges por fere armer leur genz et trere près, si que il fussent tuit prest d'entrer enz, quant li leur qui estoit sur les murs leur en feroient signe. La nostre gent qui estoient monté n'estoient pas oiseus : tant estoient preu et hardi que en assez pou de tans orent .x. tors prises, toutes en un renc. Quanque il troverent dedenz avoient ocis. [Ne la citez n'estoit encore point estormie ne esveilliée; car li grant home de la ville, quant il oïrent la noise cuidoient certeinnement que l'en océist les crestiens de la ville si com l'en l'avoit comandé, et que por autre chose ne fust cist temoutes; por ce, ne se movoient de leur liz.] En cele partie où nostre gent estoient monté, avoit une posterne; notre gent qui estoient sur les murs i descendirent et depecerent le verroil, si l'ovrirent, tant que il i entra assez de noz genz. Lors vindrent à la grant porte que l'en claime la porte du Pont, toutes les guetes ocistrent que il troverent là, puis ovrirent la porte. Uns escuiers Buiemont[1] corut tant que il vint à une mout haute tor

[3] *Et de collateralibus nonnullas occuparunt. Audivimus quod inter alios dominus Flandrensium comes et dominus Tancredus ascenderint, quorum doctrina cæteri regebantur.* G. de Tyr s'appuyait ici sur ce qu'il avait entendu dire ou chanter, non sur ce qu'il avait lu.

[1] *Quidam de familia domini Boamundi ejus vexillum super montem qui urbi præminebat... locaverant.*

qui estoit sur le tertre delez le donjon de la ville; iluec ficha la baniere son seigneur. Quant nostre gent de la ville aperceurent que li jorz estoit près et que l'aube aparoit jà, lors firent soner leur trompes et leur buisines, por apeler toutes les genz de l'ost. Li Baron entendirent le signe, puis fierent des esperons et entrent parmi les portes que il troverent overtes, atoutes leur batailles. La gent à pié de l'ost s'esveillerent, qui rien ne savoient du conseil. Il virent les tentes vuides, et s'aperceurent que la ville estoit prise. Lors les véissiez corre hastivement au gaaing, si que li uns n'i atendoit l'autre. Li Tur de la ville s'esveillerent et oïrent la temoute et virent les genz armées corre parmi les rues; lors s'aperceurent en quel point il estoient, et comencerent à foïr hors des mesons et mener leur femmes et leur enfanz avec eus. Quant il fuioient devant une route de noz genz, il en encontroient une greigneur qui touz les decoupoient. Li Surien et li Ermin et li autre crestien de la ville s'aperceurent que la chose aloit einsi, si en orent mout grant joie : il pristrent les armes vistement et se mistrent avec nostre gent; il leur enseignoient les leus où plus avoit gent et où li tresor estoient. Il meismes ocioient les Turs mout volentiers, et mout se penoient d'euz rendre guerredon des froiceries que il leur avoient fetes. Touz li oz estoit jà en la ville entrez. Li Baron avoient mises leur banieres par les tors. Grant ocision avoit en la ville; l'en n'espargnoit nul home, ne vieil ne juene, ne femme ne enfant : tout covenoit à morir. L'en brisoit huis et huches; or et argent et robes véissiez departir en pluseurs leus parmi ces rues. Bien sembloit chose gaaigniée par guerre, tant en fesoit-l'en larges devises. Ocis en i ot celui jor de ceus de la ville plus de .x. milliers, dont li cors gisoient tuit nu parmi les voies.

XXIII. — Coment li sires d'Antioche fu ocis.

Quant Anxiens vit que la cité estoit ainsi traïe, et que sa gent qui eschaper pooient aus espées des noz s'enfuioient tout droit

en haut en la forteresce du donjon, il douta mout à aler là, car bien se pensa que li Crestien asserroient cele tor se il i entroit. Por ce s'en issist par un postiz hors de la ville : là s'en aloit touz seus einsi com hors du sens, ne ne savoit pas bien où il peust foïr à garant. Quant il s'en coroit einsi par les chans loing de la cité, ne sai quanz Erminz le connurent; mout se merveilloient que ce pooit estre; puis s'aperceurent et apenserent que la citez estoit prise. Lors si s'aprochierent de lui, ausi com se il li vousissent encliner, si com il soloient; lors le pristrent et abatirent à terre; de s'espée meismes li trenchierent la teste et l'enporterent en la ville; si la presenterent aus Barons devant tout le pueple. Unes genz estoient venu en Antioche qui n'estoient pas de la ville : li un i estoient afoï por la guerre, li autre por estre soudoier, li tiers s'i estoient trez por fere proesce d'armes et por conquerre pris. Icil ne sorent mie bien les estres de la ville, et furent monté sur leur chevaus tuit armé : si comencierent à corre contremont le tertre vers le donjon. Par aventure une route de nostre gent, si com il aloient cerchant la ville, les encontra; si leur corurent sus mout hardiement; cil les vourent eschiver et ferirent des esperons contreval; si chaïrent de la faloise de si haut que tuit furent esmié, li home, les armes et li cheval. Bien en i ot einsi morz .III.$^{c.}$ Aucuns en i ot qui estoient de la ville, quant il s'aperceurent au matin que noz genz estoient dedenz, il monterent sur leur chevaus et s'en issirent par les portes que noz genz avoient jà overtes, por foïr aus montaignes. De noz genz i ot qui les sivirent, et pluseurs en ramenerent que il mistrent en prison. Li autre s'en eschaperent et s'en corurent aus montaignes. Entor l'eure de tierce, quant la ville fu bien cerchiée, se rassemblerent nostre gent, si s'aperceurent que en toute la ville n'avoit point de vitaille : ne ce n'ert pas merveille, car li sieges avoit jà duré près de .IX. mois, et mout granz genz i avoit; mès or et argent et pierres precieuses, vessiaus de diverses façons, dras de soie, riches tapiz, tant i avoit de ce, que li plus povres en estoit touz chargiez. L'en trouva en la ville cinq cenz destriers, mès mout estoient megre et lasche. Ainsi fu prise An-

tioche, quant li an de l'Incarnacion estoient .M. et .LXXXX. et .XVIII., eu mois de juing, le tierz jor du mois[1].

[1] Il est certain que la ville d'Antioche fut livrée aux Chrétiens par un de ses habitants qui avait pratiqué des intelligences avec Boémond. Le récit de Guillaume de Tyr paraît assez exact; mais, comme il écrivait plus de soixante ans après l'événement, il n'en avait appris les détails que dans Tudebode et ses arrangeurs, Robert le moine, Baudri et Guibert de Nogent. Quelques-uns de ces détails peuvent d'ailleurs être contestés. Il fait d'Emir Feyrus un Arménien demeuré chrétien : comment la garde d'une ou de plusieurs tours aurait-elle été confiée à un chrétien ? Boémond, dit-il, monta seul le premier, puis aurait descendu cette longue et périlleuse échelle pour décider ses hommes à monter après lui : cela peut sembler aussi peu vraisemblable. « Nous avons oui dire, ajoute Guillaume, que le comte de Flandres fut un des premiers qui suivirent. » Comment Boémond n'aurait-il pas eu sur les hommes de sa nation assez d'empire pour les décider à monter après lui ? Assurément, de tous les récits des chroniqueurs latins, celui de Guillaume de Tyr est le plus complet; cependant il convient de le rapprocher de celui du pèlerin Richart qui, lui aussi, était là et avait pu voir ce qui s'était passé. Mais, comme chacun des soldats d'une grande armée, il avait bien pu prendre le change sur certaines circonstances telles que les racontait la gent menue. Résumons son beau récit.

En repoussant une des nombreuses sorties des assiégés, les chrétiens avaient retenu prisonnier le fils d'un des plus opulents habitants de la ville, lequel

D'Antioche gardoit un des palais voutis,
Et la plus maistre porte sur le pont tornéis.

Cet émir, durant une trêve nouvellement consentie, envoie offrir une riche rançon :

Il prist un dromadaire tout chargiés de samis,
Si l'envoie à l'ost Dieu, à nos barons eslis,
Par un brief lor manda, pour Dieu de paradis,
Qu'on li gart son enfant, que il ne soit ocis.
De besans en donra bien cargié dui roncis,
Et tant com il vivra ert des François amis.

Les Barons font venir l'enfant, lui prodiguent des caresses, le revêtent de petites armes brillantes, le font monter sur un beau petit cheval richement harnaché, et le renvoient ainsi dans la ville. Le père lui demande alors ce qu'il pense des Francs :

Del covine des Frans li a moult demandé :
— « Par la moie foi, sire, jà ne vous iert celé,
Ainc ne furent tel gent, ne de tel largeté.
Si servent à un Dieu qui fait lor volenté...
Si ne sui crestiens, jà ne verrai esté.
— Dites-vous voir, biau fius ? — Oïl, par carité.
— Biau fis, ce dist li peres, or parlés plus soé.
Car se Tur nous perçoivent, le chief aurés coupé. »
(*Ch.*, VI, § 7 et 8.)

« Mon intention s'accorde à la tienne, » ajoute-t-il. A quelques jours de là il s'abouche avec Boémond et lui donne le premier avis de l'approche de l'armée de Kerbogast. Résolu de livrer aux Chrétiens les tours dont il avait la garde, il commence par faire une échelle de la longueur des murs, en joignant l'un à l'autre mille cuirs de dos de cerf:

A vint et huit couroies fu chascuns dos cousés,
Puis a les escaillons mout bien amesurés
De l'un des piés à l'autre atant les a esmés :
A doble lacéeure estoit chascuns noés,
Chascuns des escaillons fu si tors et si lés
Que il sostenist bien trois chevaliers armés.
Mais au joindre au milieu fu li Turs obliés,
Li cuirs i fu un poi escorchiés et faussés.
Dieu ! por ce i ot puis des nos tant esgarés !...
Cent piés ot et quatorze largement mesurés.
(§ 15.)

Et, dès qu'elle est faite, il va trouver Boémond, laisse en otage son fils et offre de tendre la nuit même son échelle le long des murs. Boémond aussitôt réunit les principaux chefs :

« Seigneur, dit Buiemons, or oiés mon pensé.
« Je vous pri, endroit Dieu, se il vous vient à gré,
« S'on me rent Antioche où tant avons pené,
« Que chacuns le m'otroie, par non de carité. »
Li plus li respondirent : « Jà ne vous ert véé.
Dist li quens de Saint Gile : « Jà n'iert par moi gréé,
« Dont mar i ai jà tant de mesaise enduré,
« Se jo ma part n'i ai, tel com iert esgardé. »
Par iceste parole i ont puis demoré
Deux jours entierement : moult en sont esgaré,
Qu'ainc nel poïssent prendre, tant en fussent lassé.

Le Turc cependant mourait d'inquiétude, et sa femme ayant découvert ses projets menaçait d'en avertir Garsion ou Anxien, comme le désigne G. de Tyr. Pour la prévenir, il la précipite du haut de l'une des tours.

Contreval la trebuche, li cors li est froés,
Et li cors en vint lius pecoiés et quassés ;
Diable emportent l'âme, et li cors est finés.
Puis à l'eschiele prise, au chief s'est atelés,
D'une part lui et d'autre a deus chiens acoplés,
Tant a traite l'eschielle à ses deux chiens privés,

Que li chiés de devant est au mur anoués,
A un maistre cretel atachiés et fermés,
Et l'autre chiés devant fu à terre jetés,
Si qu'à terre pendi quatre piés mesurés.
(§ 20.)

Boémond enfin se passe du consentement de Raimond de Saint-Gille, et choisit secrètement au milieu de la nuit dix-sept cents fervêtus, conduits par les deux comtes de Flandres et de Normandie, et par Tancrède.

Quand il vienent aus murs, s'ont l'eschiele trouvée.
Li Turs tient sur le mur la lanterne embrasée,
Par devers la cité l'avoit bien aombrée...
Buiemont appela, sa parole a hastée :
« Gentis dus de Secile, trop fais grand demorée,
« Plus est de mienuit, près est l'aube crevée,
« Se Paien m'aperçoivent, la teste aurai copée,
« Et vostre ost ert demain à martire livrée :
« Mauvaise gent sont Franc et de poi effréée. »
Robers l'oï de Flandres, s'a la coulor muée,

Il invite aussitôt Boémond à monter, mais celui-ci refuse :

« Par foi n'i monterois pour la tour d'or comblée,
Jà me reverriés jus chair à volée. »

Le Turc les conjurait toujours : ils n'avaient, disait-il, rien à craindre ; l'échelle était des plus solides. Le comte de Flandres indigné retourne aussitôt vers Godefroi qui attendait à l'écart avec le gros de l'armée : « Est-ce bien à Boémond, lui dit-il, que la cité doit être donnée, quand il n'ose monter à l'échelle qu'on lui présente ? — Eh bien, dit Godefroi, j'y monterai. — Non, répond Robert, vous êtes trop nécessaire à tous, c'est moi qui tenterai l'aventure. — Je reconnais là votre prouesse, répond le Duc, »

Je ne sai plus preudome pour ses armes porter.
Ou vous montés premier, ou m'i laissiés monter.

Robert revenu au pied de l'échelle entend encore les supplications désespérées que le Turc, du haut des murs, adressait à Boémond :

François se teurent tout, mais chascuns s'esgarda :
Li cuens Robers de Flandres nos barons appela :
« Seigneur, ce dist li Cuens, ne vous esmaiés jà,
« J'ai guerpi toute Flandres et l'onneur qu'il i a,
« Et ma femme Climence qui moult forment m'ama,
« Et mes deus fius petis que Dieus me gardera,
« Jou serai li premiers qui adont montera. »
Crois fist par desor lui, à Dieu se comanda,
Puis a saisi l'eschielle, à deus mains l'empoigna,
Et l'escu par la guige derriere lui tourna.
Quant Foucars l'orphelin par les flans l'embraça,
Il estoit nés de Flandres, bon chevalier i a,
Dist au conte Robert : « Sire, entendés en ça,
« Tu ies le fils Saint Jorge, si que on te nomma ;
« Se nos vos i perdon, grant domage i aura,
« Mais se je i morois, nus ne me plourera,
« Je monterai, biau sire, et Jhesus m'aidera. »
Li quens Robers l'oï, sa main à mont leva,
Et jus bouta Foucar et après se signa,
Deus premiers escalons encontremont monta...
« Sire Robers de Flandres, » ce dient li Baron,
« Car soufrés à monter premierement Fourcon,
« Por l'amour Jhesucrist trestout vous en prion.
— « Seigneur, ce dist li Cuens, or le vous otrion,
« Or monte ! et jel comant au cor Saint Siméon,
« Qui porta Jhesu-crist en son destre giron. »
Et Foucars à cel mot prist l'escu à lion,
Par derrière s'espaule a jeté le blason,
Au monter de l'eschiele comence une orison...
Puis est montés Tangrés, et après, Buiemont,
Et après ices trois monta Raimbaus Creton,
Li quens Rotous del Perce... etc.

Ce fut alors à qui monterait :

Tant en i a monté que trente cinc i sont,
E Dieus ! com grant domage, quant li eschiele ront !
Deus chevalier tua dont grant dolor en font,
Cil qui sont sor le mur aval esgardé ont,
L'eschiele virent route, forment esgaré sont.
(§ 27.)

A ceux qui étaient montés au nombre de trente-cinq, Dacien distribue pieus et cognées ; ils rompent le fléau de la porte, parviennent à l'ouvrir. Le Turc les conduit ensuite à la tour gardée par son frère, en conseillant de le tuer, s'il fait mine de leur résister. On le lie, on le ramène à Dacien, qui le conjure de se mettre du côté des chrétiens. Sur son refus, le comte de Flandres lui tranche la tête.

Atant sur un puinel fu uns pegnons levés
Des armes Buiemont : à crois d'or fu bandés.
Çou est sgnifiance que prise est la cité.
(§ 32.)

Il y a bien des raisons de croire à la vérité de ce beau récit. Tudebode, autre témoin oculaire, en reproduit les circonstances principales. Raimond d'Aguilers dit que Foucher, frère de Budel de Chartres, monta le premier à l'échelle : on sait que le contingent de Chartres et de Blois était réuni à celui de Flandres ; ce qui peut justifier la généreuse lutte de Foucher de Chartres avec le comte Robert. A Foucher, frère de Budel, Raoul de Caen substitue sans doute inexactement *Gouel* (Budel ?) *carnotensis*. Pour Albert d'Aix, son récit est ici tellement confus que Guillaume de Tyr a judicieusement évité de le suivre.

LE SIXIESME LIVRES.

I. — Coment li Crestien porprendent le donjon d'Antioche.

LA s'estoient bien saoulé d'espandre le sanc à leur anemis li pelerin, qui de maintes terres estoient là venu : come gent lasse se tenoient enpais. Li Baron s'assemblerent à conseil, puis distrent entr'eus que la besoigne n'estoit mie encore parfete, ainz i avoit encore assez travail et peril, tandis cum li donjons seroit à prendre, qui trop estoit fors et bien garniz dedenz les murs de la cité. Il mistrent bones gardes par toutes les portes, puis firent crier par toute la ville l'assaut, et comanderent que tuit venissent à la tor qui estoit en la montaigne. Quant il aprochierent de là, bien connurent certeinnement que ce n'estoit mie chose que l'en poïst trere à chief; car cele forteresce ne pooit estre prise en nule maniere se par afamer non. Por ce n'i travaillerent guères; arrières se trestrent et firent retorner leur gent. Cele montaigne qui est desus la ville est devisée en deus, si com je dis desus, par une vallée mout parfunde, dont la faloise est mout roiste ausi come tout à plon. La partie qui est vers Orient est plus basse : desus à une large plaignesse[1], pleine de vignes et de bones terres gaaignables. L'autre partie devers Ocident est mout plus haute, si s'en va contremont en aguisant. Enz eu somet de ce tertre siet li donjons fermez de trop forz murs hauz et espais; tors i a grosses et hautes devers Orient, et devers Bise le ceint cele vallée si parfonde que ce semble enfer; si est grant hideurs à regarder

[1] Du latin *planities*. Éd. précéd. « planete. »

contreval : l'en ne porroit penser coment l'en li poïst nuire de ces .II. parz. Devers Ocident li tertres i est plus bas. Entre celui tertre et le donjon est une vallée qui n'est pas mout grant ne mout roiste : par là descent une petite voie du donjon en la ville, qui est si estroite que par soi i va uns hom à grant poor. Li Baron s'acorderent que il fermeroient icel petit tertre, por ce que cil du donjon ne peussent descendre et fere mal à noz genz en la cité. Il firent desus fere un mur fort de chauz et de sablon où il mistrent preudeshomes assez bien armez en bretesches que il asistrent seur le mur; et mangoniaus i leverent, touz prez de giter si tost com li Tur descendissent aval. Li Baron avalerent en la ville, por prendre conseil des autres besoignes. Devisée chose estoit que il retorneroient là tuit, et demorroient entor ce mur novel jusque li donjons fust pris, fors le duc Godefroi qui, par conseil de touz, remest por garder la porte d'Orient et la forteresce que nostre gent avoient fete defors, cele que il baillierent à Buiemont. Il oïrent noveles que cil granz princes Corbagaz, de qui je vos parlai desus, vendroit par tens; car il estoit jà en la terre d'Antioche entrez; acordé fu que il envoieroient un de leur preudeshomes à la mer, qui diroit à ceus qui de l'ost estoient là alé por fere leur besoignes, que s'en retornassent tost, et por fere aporter en la cité quanque il trouveroient de viandes. Cil meismes qui estoient en Antioche corurent par tout le païs entor por querre viandes, mès petit en troverent. Li vilain qui estoient gaaigneur en la terre furent mout lié de la cité qui estoit à nostre gent; car il estoient de nostre foi. Quanque il avoient repost leur aporterent; mès n'i avoit guères de chose, car li lons sieges avoit gasté le païs [dehors, et vuidiée la ville dedenz].

II. — Coment li correeur Corbagaz vindrent devant Antioche au secont jor qu'ele fu prise.

Li secont jor puis que la cité fu prise, tandis com nostre gent estoient ententif de la cité garnir, estes-vos .III.ᶜ· homes qui vin-

drent de l'ost Corbagat bien armez, sur chevaus isniaus, por veoir se il trouvassent de nostre gent qui folement alassent par le païs. Il s'embuschierent tuit près de la ville, fors .xxx. qui mieuz estoient monté, qui s'en vindrent jusque devant les portes. Ilec comencierent à corre nicement tout de gré, por atrere les noz. Quant nostre gent les virent, mout orent grant desdaing, et cuiderent que honteuse chose leur fust se cil ne trovoient encontre, puis que il estoient tant avant venu. Uns preudons de qui je vos ai desus parlé, qui mainz granz mestiers leur avoit eu en l'ost, et par sens et par proesce, Rogiers de Barnevile, de la compaignie le duc Robert de Normendie, prist avec lui quinze chevaliers que il avoit de sa mesniée et vint hors de la ville contre ces, come cil qui estoit bien volentéis et aüsez de fere biaus cous. Quant il les vit, il feri des esperons vers eus; cil par barat tornerent en fuie; cil les sivirent hastivement, tant que il s'embatirent sur leur guet; cil saillirent de l'embuschement et leur corurent sus, qui granz genz estoient et bien esprové d'armes. Rogiers ralia ce pou de gent que il avoit, et s'en vout venir defendant vers la ville. Quant il fu jà près, uns Turs entoisa d'un fort arc et feri Rogier d'une saiete trésparmi le cors, si que il chaï mort de son cheval. Tantost si compaignon se ferurent dedenz la ville. Li Tur descendirent sur lui et li couperent la teste voiant ceus qui estoient sur les murs. Il emporterent le chief et einsi s'en partirent. Cil de la ville issirent hors à granz criz et à granz pleurs, com cil qui trop grant domage avoient receu. Le cors pristrent et enterrerent mout enoreément et à grant duel eu porche de l'eglyse monseigneur saint Pere. Li Baron sur touz les autres plaignoient trop ce preude home, com cil qui mieus le connoissoient[1].

[1] Richart le pèlerin, d'accord avec Tudebode, raconte la mort de Roger avec quelques autres détails : Tudebode donne à Roger quinze compagnons, au lieu des vingt de G. de Tyr et des trois de Richart :

Seigneur, or escoutés d'un nobile guerrier,
Nés fu de Barnevile, si l'apelent Rogier.
De la cité s'en ist sor un courant destrier,
Troi chevaliers le sivent, qui moult l'avoient chier.
Quant li Tur les coisirent, n'i osent detrier,
N'osent mie à plains chans joster ne tournoier ;
En une cave firent leur agait enbuschier.
Li primerain se laissent laidir et encauchier,
Cil de la cave saillent, si prennent à huchier :
« N'en poés eschaper, orguillos pautonier! »
Quant no gent l'entendirent n'i ot que courecier.
Rogiers guenchi la regne de l'auferant destrier,
Ses trois compains a fait devant lui chevauchier
Il remest daerains pour le fais encarchier...

III. — Coment Corbagaz assist les Crestiens dedenz Antioche.

Au tierz jor que Antioche fu prise, bien matin, entor soleil levant, cil poissans princes Corbagaz s'en vint vers la cité à si grant plenté de gent que toute la terre que l'on pooit veoir des plus hauz leus de la cité en estoit coverte. Trop virent li Baron plus de gent que il n'avoient oï dire, car li oz estoit creuz chascun jor. Il passa le pont desus, et se loja entre le lai[1] et le flun du Fer où il a bien une mile de l'un à l'autre. Il avoit si grant plenté de chevaliers et si grant nombre de tentes[2] et de paveillons que la grant plaine dont je vos parlai desus, où Antioche siet, n'es pot mie touz recevoir; ainçois se logierent assez d'eus[3] ez tertres entor. Quant Corbagaz ot esté trois jors einsi logiez, avis li fu que trop estoit loins de la cité. Par le conseil de sa gent voult estre plus près du haut donjon que li Tur tenoient, por eus aidier et conforter. Si porpensoit à metre sa gent dedenz la ville par cele porte qui estoit desouz le donjon. Quant il se fu logiez cele part, il porprist, dez la porte de Orient jusqu'à la porte d'Occident, tout le costé de la ville devers midi. Delez cele porte, devers soleil levant, avoit une forteresce que nostre gent avoient fete sur un petit tertret, si come je vos ai dit, et la baillierent lors por garder à Buiemont; mès, quant la ville fu prise, la porte et cele forteresce fu mise en la garde le duc Godefroi. Entor cele forteresce se logierent une partie des Turs de l'ost Corbagat. Il comencierent mout durement à assaillir à cele tor. Cil qui dedenz estoient mistrent grant peine en eus defendre; mès trop estoient chargié de la grant plenté de gent qui là estoient, et meismement des archiers dont il i avoit trop. Li Dux qui près estoit

Jà l'avoit si bien fait à l'espee d'acier,
Bien se peust adont des Turs eslaisier,
Mais il advint au ber un moult grant encombrier.
Ses chevaus li chéi tres-enmi le sentier.
Ançois que li frans hom se péust redrescier,
Ot des Turs entor lui assis plus d'un millier.
Les saietes li traient à lor ars de cormier,
D'Antioche l'esgardent li Dus et li princier;
Dont véissiés poins tordre et cheveus esrachier.
En un grant pel agu font Tur le chief fichier,
Jusqu'à l'ost l'emporterent à Corbaran li fier.

(*Ch.* VII, § 4.)

[1] Le lac Donis.

[2] Ed. précéd. « Il avoit si grant planté de très et si grant nombre de tentes.... »

[3] *Nonnulli*. Éd. précéd. « Assez près d'eus. »

à la porte, vit bien que sa gent avoient trop à fere; bon talent ot que il leur aidast et que il fist deslogier ceus qui estoient venu trop avant : il issi hors à toute sa bataille. Quant il ferirent des esperons vers la forteresce, une trop grant plenté de Turs li vint au devant qui se ferirent en ses genz, et mout les comencierent à mener mal; car à chascun que cil estoient i avoit-il .x. de Turs. Li Dux vit que la force n'estoit pas seue; por ce, se commença à retrere vers la ville; mès ainçois que il fussent receu ez portes, les entasserent li Tur si malement que bien i ot de la bataille au Duc .II.^{c} que morz que priz.

IV. — De la forteresce que li Crestien firent contre ceuz du donjon d'Antioche.

Li Dux se mist en la ville mout correciez de ce domage. Mès quant li Tur sorent que ce avoit esté Godefroiz de Buillon que il avoient einsi desconfit, en grant orgueil en monterent. Por ce, s'en alerent d'ilec en la montaigne, et se mistrent en la ville par la porte du donjon et seurpristrent de nostre gent aucuns qui ne s'en gardoient; il les ocistrent aus ars et aus espées. Quant il furent aperceu, li nostre les chacierent; mès il se ferirent eu donjon; si n'orent garde. Einsi leur firent pluseurs foiz domage; car il savoient une autre voie à descendre[1] que par le tertre que li nostre avoient garni. Li Baron s'asemblerent à prendre conseil que il feroient de ce peril. Par comun acort fu que Buiemonz et li cuens de Toulouse firent iluec fere un fossé parfont et assez lé entre la ville et le pendant de la montaigne. Et firent iluec une forteresce que il garnirent de genz bien armées. Li Tur qui estoient eu donjon et cil meismes qui defors venoient[2] par icele porte, descendoient sovent par unes voies covertes jusque à cele forteresce et assailloient mout fierement, si que il ne leur lessoient avoir repos; tant que il avint un jor que si grant plenté de Turs

[1] *Aliunde vias habentes quam per eam collem quem....* Éd. précéd. « Quar il n'avoient une autre voie à descendre que par le tertre que.... »

[2] Éd. précéd. « Qui dehors menoient.... »

i descendi que se li criz ne fust levez par la ville, el li autre baron et chevalier qui estoient espandu par la cité ne fussent acoreu, il eussent pris ou mort Buiemont, Evrart du Puisat, Raoul de Fontaines, Raimbaut Creton, Perron le fiz Gile[3], Auberi et Ivon : tuit cist estoient grant home et bon chevalier, qui s'estoient mis en cele novele forteresce por defendre-la. Mès li cuenş de Flandres et li dux de Normendie et Hues li Maines i acorurent mout tost, si que ainçois que li Tur péussent estre entré eu donjon, il en ocistrent assez, et pluseurs en retindrent pris. Li autre Tur qui s'en eschaperent vindrent devant Corbagat et li distrent que trop estoient ces genz de la ville fier et hardi; ne ne semble mie, quant il sont en besoing, que il doutent la mort ne tant ne quant. Corbagaz qui s'estoit logiez en la montaigne, si com je vos ai dit, ne faisoit là sus guères de son preu ne de s'enneur; ne li cheval ne trouvoient mie tant pasture com il fesoient aval. Quant il vit ce, il comanda que l'en se deslojast, et descendi en la valée à toute sa gent: il passa le flun du Fer par le gué desoz[4]; iluec devisa les places à ses barons entor la ville. L'endemain avint que ne sai quanz des Turs s'aprochierent de la cité et descendirent des chevaus por trere aus noz qui estoient sur les murs, et por venir plus près[5]. Tancrez issi par la porte devers soleil levant et leur fist une forclose[6], si que, ainçois qu'il peussent estre remonté, en ocist .VI.; li autre s'enfoïrent. Il coupa les testes à ces .VI. et les emporta dedenz la ville por reconforter les noz de la mort Rogier de Barnevile.

V. — Des Crestienz qui s'enfuioient d'Antioche por la poor de Corbagat.

Endementres, li pueples des Crestiens qui la ville de Antioche avoit assise n'avoit guères, et si com vos avez oï, la tenoit ore, estoit assis dedens. Einsi vont les muances des choses en cest

[3] *Petrum filium Gislæ.*

[4] Celui qu'Enguerrand de Saint-Pol avait découvert, suivant la Chanson d'Antioche. (Voyez plus haut, p. 133, *note* 9.)

[5] Ces cinq derniers mots passés dans l'édition précédente.

[6] Une barrière : leur ferma passage.

siecle. Mout avoient léanz grant mesese et granz travaus de garder et de defendre la cité. Trop leur estoit perilleuse chose ce que li donjons, si forz et si garniz com il estoit, leur envéioit sovent de granz saillies[1] et de jors et de nuiz; car cil de l'ost venoient dedenz par la porte desus, toutes les foiz que leur plesoit. Mout s'en comencierent nostre gent à esmaier, si que pluseurs en i ot qui ne regardoient mie à leur seremens que il avoient fet de maintenir la compaignie, ne à leur enneurs; ainçois s'en descendoient de nuiz contreval le mur par cordes et en corbeillons, et s'enfuioient à la mer. Mainz en troverent li Tur que il ocistrent, et menerent en prison. Cil qui pooient eschaper et venir au port, disoient aus marchéanz et aus autres pelerins qui venu estoient, que il se desaencrassent et s'enfoïssent tost; car cil granz princes Corbagaz que tant de genz sivoient, avoit prise Antioche à force, et tous les barons mis à l'espée et ceus que il troverent dedenz : il en estoient eschapé par trop grant perilz et par fieres aventures; et, por ce, disoient aus mariniers que il se partissent sanz demeure, car se li Tur venoient cerchant le païs jusque à la mer, et il les trovoient, il estoient mort. Einsi s'enfoïrent tuit du port, et cil meismes qui ces noveles aportoient s'en alerent avec eus. [Et por que vos ne cuidiez que ce ne fussent se menue gent non, car la verité de l'estoire n'espargne nului, je vos en nommerai aucuns.] Einsi s'en parti Guillaumes de Grantemesnil, [haus hom nez de Normendie] qui grant terre tenoit en Puille, et avoit la sereur Buiemont à femme; Auberis ses freres; Guillaumes Charpentiers, Guiz Trossiaus, Lamberz li Povres, et pluseurs autres avec eus[3]. De teus en i avoit qui fesoient pis, car por la

[1] Éd. précéd. « Ce que li donjons estoit si fors et si garniz com il estoit; leur en avenoit souvent de granz assaillies.... »

[2] Guillaume de Tyr avait dit seulement : *Vir inclitus de Apulia.*

[3] *Et alii, quorum nomina non tenemus, quia, deleta ex libro vitæ, præsenti operi non sunt iuserenda.* Lambert le Pauvre, fils de Conon de Montaigu, dans le diocèse de Liége, et neveu de Godefroy de Bouillon. Comparez la Chanson d'Antioche :

Mains s'en fui la nuit pour son pain porchacier;
Aus haus cretiaus des murs vont cordes atachier,
Contreval s'en avalent tout à plain el terrier;
Fuiant vont à la mer où sont li nautonier.
Cil lor ont demandé : » Que font li baron chier,
« Cil que Dame Dieu servent de loial cuer entier? »
Et li fuiant respondent : « N'i a que courecier,
« Li biens lor est faillis, petit ont à mengier,
« Tout les estuet morir et sans nul recourier. »
Quant cil des nés les oent, n'i osent detrier,
En haute mer s'empaignent pour l'ost plus eslongier
(*Ch.* VII, § 13).

Il y a grande apparence que les fuyards n'en dirent pas davantage. Il eût été trop facile

mesese de fain et por la poor d'estre ocis se rendoient aus Turs, la foi Jhesucrist renioient, et créoient en la leur loi. Cil firent trop mal à nostre gent; car il disoient aus Turs la certeinneté du meschief et du peril où li nostre estoient. Mainz en remanoit en la ville qui volentiers s'en alassent : mès Buiemonz, par le conseil l'evesque du Pui, fist metre gardes à toutes les portes et pardesus les murs, qui, de jorz et de nuiz, se prenoient garde que nus ne s'en alast, ne par aval ne par amont; et jurerent[4] tuit que, jusque à la fin de la besoigne, ne se partiroient de la compaignie ne du comandement Buiemont. Il meismes aloit toute nuit par la ville à grant plenté de gent et à grant luminaire, por cerchier que il n'i peust avoir point de peril de traïson. Quatre forteresces i avoit que il covenoit mieuz à garder que les autres : l'une qui estoit fete sur le meneur tertre, encontre le donjon; l'autre qui estoit fete là endroit plus bas sur le fossé, encontre les saillies que il fesoient; la tierce, hors de la porte d'Orient qui fu fete por gasder l'ost, ainz que la cité fust prise; la quarte qui estoit eu chief du pont, par quoi la porte du Pont fu derrenierement assise. Li cuens de Toulouse la garda premierement; mès, quant la cité fu prise, il la lessa et s'en entra en la ville, et li cuens de Flandres la prist et garni de .v.^c. que serjans que chevaliers bien armez; car il se pensa que se li Tur la prenoient, nostre gent ne porroient jà puis issir par le pont, si en seroit mout empiriez leur estres.

VI. — Coment li cuens de Flandres art la forteresce du pont.

Un jor avint que Corbagaz se prist garde que cil de la ville avoient trop grant bandon[1] d'issir hors et d'entrer arrières; por ce comanda à une bataille de sa gent, où il avoit bien deus mille Turs à hauberz, que il assaillissent tant à la forteresce du pont que ele fust prise. Einsi estoit avenu que li cuens de Flandres estoit lors dedenz. Li assauz començа au soleil levant

aux hommes du port Saint-Simeon de savoir que la ville tenait encore.

[4] Éd. précéd. « Et virent. »

[1] Liberté.

mout fiers et mout granz; tant avoit archiers entour que nus ne se pooit mostrer aus querniaus, que tantost ne fust touz hericiez de saietes. Cil dedenz se defendoient trop bien, si que riens n'i perdirent, et si dura li assauz jusqu'au soleil couchant. Li Tur se trestrent arrières tuit las, et s'en partirent. Li cuens de Flandres douta que il ne revenissent l'endemain à l'assaut, car l'en ne les porroit pas ilec longuement soufrir. Por ce, si tost com il fu anuitié, il en gita sa gent tout coiement, et bouta le feu dedenz; si ardi la forteresce. Sanz faille, li Tur[2] avoient devisé que, bien matin, recommençast li assaus, et deus mille en i venist plus que il n'en i avoit eu le jor devant. Ne demora guères que des Turs se parti une route de leur ost, et troverent ne sai quanz des povres pelerins qui aloient porchaçant se il trouvassent point de viande par la terre; il les pristrent et les amenerent, tout einsi com il estoient, devant Corbagat. Quant il les vit, mout les prisa pou, car il n'avoient nules armeures que foibles ars de fust et espées toutes enrooilliées; leur robes estoient viez et porries. Lors dist Corbagaz par despit : « Icist pueples semble bien genz qui « doivent tolir au soudan de Perse son empire, et conquerre la « terre d'Orient! Cil se tendroient bien apaié se il avoient leur « saou de pain avec les porciaus en un toit. Leur arc que il ont « ne sont mie assez fort por ocire une passe[3]. Or vos dirai que vos « feroiz : menez-les touz liez, eu point où il sont, à monseigneur « le soudan qui ça m'envoia, et li dites que il ne se doit mie trop « esmaier de ses homes qui ça sont venu; car nos avons emprise « guerre à tel gent com il puet veoir. Sur moi laist toute ceste « besoigne, car ne demorra mie granment que je les esface si « touz, que d'eus ne sera parole nule ne que s'il n'eussent onques « esté[4]. » Einsi les bailla à genz qui les enmenerent. Bien cuida

[2] Éd. précéd. « Si ardi la forteresce sans aille. Li Turc.... »

[3] *Quibus vix passer ictus periret.* Un passereau.

[4] Même incident autrement raconté :

Atant es-vous un Tur qui moult fu leur amis,
Une lance ot trovée gisant eu un larris
Et une viel espée dont li brans fu malmis,
Tant estoit mailentés, enrungiés et brunis,
Li fueres par desos estoit demi porris.
Quant Corbarans le voit, si en a fait un ris :
« Où préis-tu ces armes, frère? car le me dis. »
— « Sire, c'est des convois as orguillos chaitis
« Qui pris ont Romenie et les chastiaus conquis,
« D'Antioche ont les murs et les palais saisis. »
(*Antioche, ch.* VII, § 6.)

Et le reste comme dans Guillaume de Tyr.

fere s'enneur en cez paroles que il manda; mès ele li tornerent puis toutes à sa honte. Legiere chose cuidoit que fust à vaincre les Crestiens que il n'avoit mie encore bien essaiez.

VII. — De la grant famine que li Crestien soufroient dedens la cité d'Antioche.

De toutes parz fu ainsi assise la cité. Cil de la ville ne pooient issir hors por eus porchacier : mout en furent plus à mesese. Une famine sordi mout grant et mout lede parmi la ville. Par defaute de vitaille menjoient les chameus, les asnes, les chevaus. Après prenoient poieur choses quant il les pooient avoir. [Qui trovast un chien mort ou un chat, mengié estoient en leu de granz délices], car li ventre fameilleus ne feisoient mie dangier de querre dont il fussent plein. Li haut home qui souloient estre mout ennoré n'avoient ore mie honte de venir tuit dessemons[1] ez lieus là où il savoient que l'en menjoit, ainz s'i embatoient mout vilainement. Maintes foiz demandoient ce que l'en leur escondisoit mout rudement. Les dames, gentius femmes et les puceles avoient toutes l'angoisse de fain; toutes estoient pales et megres. Maintes foiz leur covenoit à demander à mout grant destrece de honte : nus ne peust avoir si dur cuer qui grant pitié n'en eust. Pluseurs i avoit et homes et femmes, qui se pensoient de quel lignage il estoient né, si avoient affermé en leur cuers que por nule angoisse qu'il soufrissent de fain, leur pain ne querroient par les huis[2]. Iceste gent se reponoient ez mesons; [aucuns qui les i savoient leur fesoient bien], mès asez en i moroit qui n'avoient que mengier. Là peust-l'en veoir les chevaliers et les serjanz qui avoient esté si fort et si preu en toutes besoignes, or estoient si

La chanson fait pourtant un récit moins invraisemblable. Comment des soldats de l'armée chrétienne seroient-ils sortis avec des épées rouillées et des armes rompues?

[1] Sans y être *semons*, invités. *Importunos se convivas ingerere.*

[2] *Quas autem famis acerbitas expugnare non poterat ut, rubore deposito, fronte indurata, ad mendicandum descenderent, hæ, in abditis delitescentes, in seipsis tabescebant, mori magis eligentes quam se dare in publicum ut aliquid postularent.*

feble et si ataint que il s'en aloient par les rues apoiant aus bastons : les testes abessiées, demandoient du pain. Là veissiez les petiz enfanz qui aletoient, que les meres qui n'avoient que mengier à leur huis gitoient par les rues, por ce que autre gent les aidassenʒ à norrir[2]. A peine trovast-l'en en si grant pueple un seul home qui eust soffisamment ce que mestiers li fust ; car se aucuns estoit qui or eust ou argent, ne li valoit rien, car il ne trovoit à vendre chose que il peust mengier. Li Baron et li haut home qui souloient tenir les beles corz et doner assez à pluseurs genz à mengier, cil se reponoient ore, que l'en ne les trovast menjant. Greigneur angoisse avoient cil en leur cuers de cele famine que n'avoient la pauvre gent ; car il encontroient toute jor leur chevaliers et les gent de leur terres qui mouroient de fain, ne il ne leur avoient que doner. Longue chose seroit de raconter touz les meschiés que l'en soufri dedenz la cité de Antioche, tandis com cele tempeste corut ; mès tant vos puet-l'en bien dire que pou trueve-l'en en nule estoire que si hauz princes et si granz oz soufrissent onques tele angoisse de fain.

VIII. — Coment li Tur monterent sur les murs d'Antioche.

Tandis, cum la cité estoit einsi de toutes parts açainte de Turs, et la povretez de viandes i corroit si angoisseuse, cil dehors qui savoient la mauvese couvine des noz, ne finoient d'assaillir au lonc du jor aus murs. Cil du donjon et li autre qui par la porte i venoient fesoient de granz saillies en la ville, et tant les avoient jà lassez que cil s'aloient tuit defaillant. Pareceus estoient, et ne leur chaloit d'eus defendre et de garder la ville ; car quant il avoient traveillié toute jor, au soir n'avoient que mengier. Dont il avint que une tor qui estoit delez cele part où nostre gent entrerent[1],

[2] Le texte est un peu moins lamentable : « *Intueri erat nihilominus pueros vagientes et adhuc lactis egentes alimonia, per compita passim expositos, quibus quæ eos genuerant materna denegabant obsequia, dum sibi non sufficerent ad hoc saltem ut sibi aliquid peterent necessarium.* » Et Antioche :

Là où la mere veut son enfant alaitier,
Ne trove-ele en son pis qu'il en puisse sucier.
Les ieus clot, si se muert por le grant desirier.
(*Ch.* VII, § 12).

[1] Par où ils étaient entrés dans Antioche.

fu mal gardée une nuit; li Tur vindrent là par dehors; bien s'aperceurent que nuz n'estoit dedenz cele tor, il pristrent eschieles que il avoient fetes et monterent sur le mur. Trente en i avoient jà qui s'en aloient vers la tor por entrer enz; c'estoit au prinsome. Li mestres des eschauguettes aloit là entor cerchant, et vit les Turs montez ilec; il cria : « Traï! traï! » et apela ceus des autres tors, et ceus qui guetoient près. Il s'esveillerent : premereins i acorut Henris de Asque et .II. de ses cousins avec lui : li uns avoit non Franques, li autre Soemers[1] : de la ville estoient amdui qui a non Machele[2], sur l'eaue de Muese. Cil troi se ferirent entre ces trente Turs; à leur venir en ocistrent quatre; cil des tors les sivirent, mès non mie si tost. Li .XXVI. se defendirent, mès ce dura pou, car cil les trebuchierent du mur contreval, où il orent depeciez les braz et les cuisses, et, tels i ot, les cous : nus n'i chaï qui morz ne fust ou mehaigniez. Là fu ocis Soemers, feruz d'une espée parmi le ventre; Franques en fu portez, qui navrez estoit mout perilleusement.

IX. — Coment li Tur ocistrent les maronniers d'Antioche et ardirent leur nés.

Quant la famine croissoit einsi chascun jor en Antioche, mainz en i avoit en la ville qui mieus vouloient estre ocis que languir. En aventure se metoient de nuit et s'en issoient hors de la ville; et quant il pooient eschaper, il coroient jusque au port. Aucunes nés i avoit encore de Greus et d'Ermins qui aportoient viandes. Pluseurs en i ot qui là les achatoient et puis les aportoient vendre en la ville, de nuiz en tapinage. Li autre ne vouloient pas retorner en cele angoisse. Quant li Tur l'aperceurent, maintes fois les gueterent et pluseurs en ocistrent. Au darrenier, por oster du tout ce petit secors que il avoient, envoierent .II. mille chevauchéeurs à la mer qui ocistrent les mariniers et les mar-

[1] *Francone et Sigemaro.*

[2] Mechelen, village situé près de Maestricht.

chéanz qu'il i troverent et les nés ardirent. Aucunes en i avoit aancrées en la mer qui s'enfoïrent. Lors orent perdue cil d'Antioche toute esperance de viandes; car les isles de mer si come Chipre, Rodes et les autres, les terres meismes desur la marine, Cilice, Ysaure, Pamphile et des autres costieres n'oserent puis envoier leur nés cele part. Lors parfurent trop malbailli cil de la ville; car avant leur venoit pluseurs fois aucun confort des marchéanz; or avoient-il tout perdu. Quant li Tur retornerent de la mer, il encontrerent de nostre povre gent qui s'en aloient cele part; touz les ocistrent, fors aucuns qui se repostrent ez buissons. Quant cil de la ville oïrent la novele de la mort à cez, mout en furent dolent; car trop avoient grant angoisse à leur cuers toutes les foiz que il mesavenoit à leur gent. En tel point estoient jà dedenz la cité que il ne se prenoient mès guères garde de leur defenses, ne ne vouloient obéir aus Barons, qui nul bien ne leur pooient fere.

X. — Coment cil qui s'enfoïrent d'Antioche encontrerent l'Empereur qui aloit aidier les Crestiens.

Guillaumes de Grantemesnil et li autre qui avec lui s'en estoient foï vindrent en Alixandre la petite; là troverent le conte Estienne de Chartres qui venue l'en atendoit[1] de jor en jor en Antioche; car li Baron et toute la menue gent cuidoient que il se fust pourpensez et aperceuz coment il s'en estoit partiz, et que il deust retorner. Il li conterent la grant doleur de famine qui estoit en Antioche, por ce que il s'escusassent de leur partir. Granz estoit la verité de la mesese, mès il en conterent encore assez plus. Legiere chose fu de celui [2] retenir, car il n'avoit pas grant talent du retorner. Il pristrent conseil entr'eus, les nés firent apareillier, puis entrerent en mer. Quant il orent coru ne sai quanz jorz, à une cité ariverent où l'en leur dist que li empereres de Costan-

[1] C'est-à-dire : dont on attendait le retour de jour en jour à Antioche.

[2] De retenir Étienne.

tinoble venoit atout ses granz genz de Greus et de Latins. Mout se hastoit d'aler en Antioche, jà estoit à une cité près d'ilec qui avoit non Finemine[3], bien vouloit tenir la covenance que il avoit à nos genz d'eus secorre. Sanz la gent de son empire qui venoient avec lui, s'estoient bien mis en sa compaignie de la nostre gent[4] quarante mille pelerins; car mainz en i avoit remez du grant ost en sa terre, por maladies ou pour autres resons. Assez en i estoit puis venu de leur terres por le pelerinage, qui n'osoient passer ces terres jusqu'en Antioche par eus[5], or suivoient l'Empereur. Quant li cuens Estiennes oï que li Empereres estoit si près, il s'en ala tout droit vers lui, et mena ses compaignons de coardise. Quant li Empereres le vit, mout lui fist grant joie et le receut ennorablement; [car il l'avoit au venir tenu à sage home et à haut home;] por ce s'estoit mout acointiez de lui. Mout li demanda ententivement de la contenance aus autres barons, et dist que à grant merveille tenoit coment il s'estoit einsi partiz de leur compaignie.

XI. — Coment cil parlerent à l'Empereur par grant mauvestié.

Cil li respondi en ceste maniere : « Sire, nostre home, li baron « de noz terres, qui passerent en cest an par vostre empire et que « vos receustes si cortoisement et à grant enneur, quant il orent « prise Nique que il vos rendirent, passerent jusqu'en Antioche; « la cité assistrent et furent entor bien neuf mois : si la pristrent, « fors tant que dedenz les murs, sur un tertre, siet uns donjons « que li Tur tiennent, si forz que il n'est pas prenables. Assez « cuidierent bien avoir espleitié, quant il orent la cité conquise; « mès lors chaïrent en greigneur peril, car au tierz jor après ce « que il furent entré dedenz, vint Corbagaz, uns poissanz princes « de Perse, qui tant de gent amena que touz li païs en estoit co- « vers. Cil les avirona si de toutes parz que il n'en porent issir. « Mout leur livra grant peine par fere assaillir par dehors et mo-

[3] *Philomelium.* Auj. *AK-Schehr,* près d'Antioche de Pisidie.

[4] *Latinorum.*

[5] Sans gens armés pour les protéger.

« voir granz saillies du donjon par dedenz.[1] La nostre gent sou- « frent grant angoisse de fain et d'autres meseses par dedens, si « que à peines ont-il mès pooir d'eus defendre. D'autre part un « confort grant avoient aucune foiz de vostre terre, car des isles « de mer et des autres porz venoient aucunes foiz viandes que l'en « portoit en Antioche; mès ore novelement sont venu li Tur et « ont ocis les mariniers et les marchéanz que il troverent au port, « si que nus n'i ose mès arriver; par quoi cil de la cité ont tout « perdu le secors de vitaille. Sur toutes les riens les grieve la ba- « taille que il ont et de jorz et de nuiz aus Turs du donjon qui « sont enclos avec eus en la ville, et par leur porte desus pueent « entrer et issir quant il leur plera. Nos véismes que lor chose ne « pooit prendre bon chief en ceste maniere : por ce les amonestas- « mes maintes foiz, je et cil qui ci sont avec moi mout preudome et « mout sage, que il, contre la volenté Dame-Dieu ne béassent « mie à conquerre ce païs, ainçois s'en partissent au meneur pe- « ril que il porroient, et le peuple qui les suivoit conduisissent en « tel lieu où il ne fussent mie livré à mort. Maintes foiz leur deis- « mes mout debonnerement ceste parole; ne nos en vourent oïr, « ainçois maintiennent encore leur enrederies, car mout en a en- « tr'eus où il a petit de raison. Nos veismes que einsi estoient « livré à mort; se nos demorions là, riens n'i poions fere du preu « Dame-Dieu ne du nostre; por ce, nos en partismes et les coman- « dasmes à Dieu qui les conseillast, car bien leur est mestiers. « Vous, Sire, cui je sui home, lo-je en bone foi que vous aiez « conseil à voz sages homes ains que vous ailliez avant. Voirs est « que vous estes li plus hauz hom du monde, mès n'avez mie or- « endroit tant de gent ici comme Corbagaz a entor Antioche : « à chascun que vos estes sont-il bien set. Por ce est li miens « los[2], se li autre s'i acordent, que vos, ainçois que toute vostre « gent soient mis en si grant aventure, vos en tornois de ci; car « se vos plus les aprochiez, espoir il ont jà faite leur besoigne « en la cité, si les troveroiz près; ou, se il n'i viennent, plus

[1] L'édition précédente a omis les treize mots suivants.

[2] Éd. précéd. « Li mieus lox. »

« laide chose sera du retorner, quant plus les auroiz aprochiez. « Ces choses que je vos ai contées sevent bien cil vaillant home « qui sont avec moi; et grant partie en repoez savoir par ce « preudome que vos nos baillastes, Tatin vostre privé, qui mout « est sages et loiaus, qui se parti de nostre gent por mainz defaus « qu'il aperceut en eus. » Quant il ot ce dit, li Empereres fu touz meuz de ces paroles. Mès avec lui estoit uns freres Buiemont, Gui avoit non; quant il oï le conte Estienne parler einsi, il fu touz desvez et dist que il ne disoient mie voir, ainçois s'en estoient partiz come coart[1]. Plus i eust eu grosses paroles, mès Guillaumes de Grantemesnil qui mout estoit gentis hom de lignage non pas de cuer, et avoit à femme la suer celui Guion, le fist tere et le chastoia de parler contre le Conte.

XII. — Coment li Empereres retorna, tout destruisant sa terre.

Sur les paroles que li Empereres ot oïes, se vout conseillier, et apela ses barons. A ce s'acorderent tuit que li Empereres s'en retornast de là où il estoit, car plus bele chose leur sembloit que il en remenast sa gent de là où il estoit venuz, sans domage et sanz peril en leur païs, que il se combatissent à si grant meschief encontre Corbagat, et esmeust en guerre et en haine contre soi toute la terre d'Orient. Il créoit si fermement les paroles au conte Estienne que il douta que li Tur eussent jà ocis ceus d'Antioche et vousissent entrer en sa terre, por recovrer la cité de Nique et toute la terre de Bithine que il avoit receu de nostre gent. Il se vout garnir encontre ce. Quant il se parti d'iluec il ardi toute la terre et gasta, dès le Coine jusques à Nique, à destre et à senestre, por ce que se li Tur les vousissent sivre, vitaille leur fausist, si les covenist à retorner. Einsi avint que par la parole à ce haut home qui si laidement s'estoit partiz des autres, s'en retorna li Empereres; et la crestienté qui estoit en Antioche, qui tel mestier avoit

[1] Guillaume de Tyr s'accorde parfaitement ici avec la Chanson d'Antioche (*ch.* VII, § 13, 14 et 15).

d'aide, perdi si granz secors par quoi venist toute leur delivrance. Mès qui bien i vuet esgarder, encore n'eust fet cil riches hom ce qu'il deust, toutes voies ce fu oeuvre de Dame-Dieu[1]; car se cil empereres, qui venoit à tout son grant pooir de genz toutes fresches, eust levé le siege ou desconfiz les Turs, Nostre Sires n'en fu mie si bien ennorez ne si merciez; et se du travail que li Baron et li autre pelerin avoient soufert si longuement eust eu li Empereres, qui darrenier venoit, l'enneur et la victoire, ne fust mie si bien guerredonée leur peine. Por ce soufri Nostre Sires que cil s'en partist, et que la besoigne fust finée, si com vous orroiz, plus à gloire de lui et à enneur de sa gent.

XIII. — Coment Corbagaz monta en orgueil por le retour l'Empereur.

Renomée vint en la cité d'Antioche que li Empereres qui si s'estoit aprochiez, par la parole du conte Estienne et de Guillaume de Grantemesnil et de leur compaignons, s'en estoit tornez arrières. Il avoient de maintes parz angoisses, mès ceste novele les parasoma touz et mist einsi com en desesperance. Lors oïssiez maudire le conte Estienne et toute sa compaignie qui si grant aide leur avoient tolue. Corbagaz, qui avoit seu que li Empereres venoit, avoit mout doutée sa venue, car grant chose estoit du pooir de l'empire; or, estoit certeins que il s'en retornoit, si en avoit mout grant joie. Montez en estoit en un mout fier orgueil, et plus asprement en coroit sus[1] à ceus de la ville. Cil restoient si esmaié que bien lor sembloit que Nostre Sires les eust obliez du tout. Il se lessoient cheoir en desesperance, ne vouloient mès nul travail soufrir qui apartenist à defense de la ville. Tuit se reponoient en leur osteus. Un jor avint que Buiemonz, qui avoit le pooir sur l'ost, ot afere de genz por les assauz dehors, et por la saillie dedenz. Il fist crier son ban que tuit venissent, mès nus n'i vint. Il envoia genz por querre par les osteus, et por eus semondre, mès

[1] Éd. précéd. « Encore n'eust fet li riches hom ce qu'il deust. Toutes voies ce fu oevre Dame Dieu. »

[1] Éd. précéd. « En avoit sus. »

ne les en pooit-l'en geter. Il fu touz esbahiz et se porpensa que il feroit. Au darrenier fist bouter le feu par la ville en pluseurs leus : lors issirent enmi les rues à granz presses; Buiemonz les vist [1] et leur dist ses commandemenz. Cil les firent. Une parole sourdi en la ville que pluseurs des chevaliers et des barons meismes avoient eu conseil [2] privéement entre eus que il istroient de la ville par nuit et leroient le pueple leanz; si fist du mieuz que il porroit. Il se treroient vers le port por entrer en mer. Li dux Godefroiz sot ceste parole; il manda l'evesque du Pui; puis fist venir touz les barons, et des chevaliers grant partie; si [leur chaï aus piez] et leur requist que por Dieu il n'eussent jamès ceste pensée; car se Dieus les haoit tant que il ce feissent, leur ame avoient-il perdu, com cil qui estoient desesperé de Nostre Seigneur et qui sa besoigue li toloient; cestui siecle r'avoient-il perdu, car jamès ennoré n'i seroient; leur lignage qui riens n'i avoient forfet, en seroient honiz à touzjors-mès et montré au doit; [les terres dont il issirent en seroient mal renomées et mains prisiées, tant com cist siecle durroit. Contre toutes ces desconvenues ne pooient-il recevoir nul bon eschange.] Par ces paroles, et par le preeschement l'evesque du Pui perdirent ce mauvés talent tuit cil qui enpensé l'avoient. Mès tant comencierent à afebloier en la ville de fain et de mesese que il n'atendoient mès que la volenté Nostre Seigneur. Mout leur venoit en remembrance souvent queus richeces et com granz eses il avoient lessiées en leur païs, por le service Dame-Dieu; or leur en rendoit tel guerredon que il mouroient chascun jor de fain, ne ne gardoient l'eure que cil chien qui Dame-Dieu ne créoient les descouperoient touz en despit et en reproche de la

[1] Éd. précéd. « Le suit. » — Il faut avouer que ce moyen d'obliger les gens à sortir de leurs retraites semble bien invraisemblable. Richart le Pèlerin est ici plus digne de foi qu'Albert d'Aix, garant de Guillaume de Tyr. Boémond ayant vu les Turcs pénétrer dans une tour après avoir tué trois chrétiens qui n'avaient pu s'échapper :

Li bons dus Buiemons en a son cuer iré,
Volentiers leur aidast, car moult li a pesé,
Mais si home ne pevent, car trop sant afamé.
Il meismes ses cors a le feu alumé
En un palais d'encoste, qui fu d'antiquité.
Li vens se fiert dedens qui bien l'a embrasé,
Puis n'i ont li cuivert là gaires demoré.
Or oés del diable, coment il a ovré :
Endroit heure de tierce, es-vous le feu levé,
Jusques à meinuit art la bonne cité;
Que glise que maisons, ce dit-on por verté,
Deus mil en furent arses, ains qu'il fust aquité.

(*Ch.* VII, § 21).

[2] Éd. précéd., les trois mots suivants passés.

foi crestienne. En ceste maniere voloient tencier à Dame-Dieu mout sovent, com gent qui ne savoient que dire ne que faire.

XIV. – De la lance qui fut trovée.

Tandis, com il estoient en ceste angoisse, li cuens Hermanz, uns hauz hom de Tiesche-terre, fu en si grant povreté que li dux Godefroiz, qui grant pitié en ot, li donoit chascun jor de livraison un pain qui n'estoit guères granz; mès li Dux ne se pooit plus eslargir vers lui, car il n'avoit de quoi, et cil le tenoit à mout grant livroison. Henris de Asque qui estoit un des meilleurs chevaliers de l'ost, fu menez à si grant povreté que il moroit de fain tout plenement, — quant li Dux vout que il fust de sa table, et dist qu'il il li mi-partiroit sa povreté. Longue chose seroit de raconter toutes leur meseses[1]. Mès Nostre Sires qui en toutes ses oeuvres ne puet oublier misericorde, leur envoia un trop grant confort; car uns clers qui de Provence estoit nez, Pierre avoit non, vint un jor à l'evesque du Pui et au conte de Toulouse, et leur dist à mout grant poor que missires saint Andrius s'estoit apareuz à lui .III. foiz de nuiz en dormant, qui l'avoit amonesté que il alast aus Barons et leur déist que la lance dont Nostre Sires avoit eu le costé percié en la croiz, estoit reposte en terre en l'église mon seigneur saint Pere, en la cité; le leu où ce estoit li avoit certeinnement mostré. Bien disoit li clers que il n'i fust mie venuz, se pour ce non que missires saint Andrius l'avoit bien menacié à la darreniere foiz que, se il ne fesoit son message, il li mesavendroit du cors. N'estoit mie merveille se li clers se doutoit de ce dire, car il estoit povres hom et de bas lignage et de petite letreure. Cil dui haut hom, quant il l'oïrent, le menerent devant les autres barons que il assemblerent, et vourent que en cele forme leur deist la parole que il leur avoit dite. Quant li autre prince oïrent ce, n'en mescréurent oncques le clerc. Il vindrent en l'église monseigneur

[1] Ce début de chapitre correspond à une partie du texte latin du chapitre XXII.

saint Pere, distrent leur confessions et crierent à Dame-Dieu merci à granz lermes et à vraies repentances de leur pechiez; puis foïrent eu leu bien en parfont que li clers leur mostra. Il troverent la lance, si com il leur avoit dit. Lors orent une joie si grant come se chascuns eust tout quanque il devisast; il sonerent les sainz et la parole s'espandi par la ville. Il acoururent tuit à l'eglise, et virent ce haut saintuaire qui estoit deffoïs de terre; lors furent si reconforté trestuit, et povre et riche, com se il eussent veu Dame-Dieu meismes. Entre eus refurent autres pluseurs bones genz qui disoient mout certeinement que visions d'anges et d'apostres leur estoient apareues[1]. Par ces choses touz li pueples oublia mout de ses meseses. Li evesques du Pui et li autre saint home qui estoient en la compaignie parlerent à touz les pelerins et lor distrent que Nostre Sires leur mostroit bien signe que partens leur envoieroit s'aide et son conseil. Il pristrent cuer trestuit et bas et haut; si jurerent sur sainz que se Nostre Sires les gi-

[1] Le miracle aurait été de trouver la lance où l'on ne pouvait supposer qu'elle fût. Mais, d'après une tradition antérieure, la lance dont S. Mercure avait percé Julien l'apostat était conservée dans une crypte de cette église de S. Pierre. Est-ce cette lance qu'on aurait retrouvée? D'ailleurs, pour les imaginations frappées, les songes sont autant d'avertissements célestes. Et dans la situation des Croisés, exténués de faim et d'inquiétudes, les visions de ce genre devaient être, pour ainsi dire, continuelles. C'est leur multiplicité qui ne tarda pas à leur enlever toute autorité. En tout cas, ce n'est pas ce pauvre prêtre provençal qu'on pourrait aujourd'hui soupçonner d'avoir lui-même enfoui cette lance, pour indiquer ensuite où il fallait la chercher. Et bien qu'une fraude pieuse de ce genre dût avoir, comme elle eut en effet, la plus salutaire influence sur le succès définitif, il est bien difficile de supposer que, dans cette armée de chrétiens si sincères et si ardemment pénétrés de foi, il se soit trouvé un seul chef, un seul prélat capable de recourir à cet expédient extrême. Cependant, les doutes que bien des gens conçurent bientôt, surtout par l'effet de l'antagonisme qui existait entre les Français du nord et ceux du midi au nombre desquels était ce prêtre, ne permettent pas d'affirmer que la révélation et surtout la découverte eussent été parfaitement sincères, et n'eussent rien dû à l'intervention provençale.

Il faut lire, dans la chanson d'Antioche, le poétique récit de la vision, auquel plus tard le trouvère ne semblera plus ajouter foi. Le plaidoyer de Marie devant son divin fils qui veut bien encore oublier les désordres de l'armée chrétienne :

Ju ont aus Sarrasines quant lor fu desvéé,
Et aus femes paienes, dont il ont pis ovré
Aus bones nuis, au soir....

Saint Pierre joint ses prières à celles de la Sainte Vierge :

La mere Dame Dieu aus piés son fil caï,
Dolcement reclama celui qu'ele norri,
Que il ait de son pueple et manaide et merci.
— « Sire, ce dist Sains Peres, volentiers vos en pri.
« Car ceste nostre gent m'ont belement servi ;
« Rendue m'ont l'eglise qui fu faite por mi.
« Li angle en ont grant joie et li apostre ausi,
« Bien veulent que je l'aie, tuit en sont resjoï. »
Nostre Sire a moult bien lor proieres oï,
Dont rappela le prestre, dolcement et seri :
« Va, dit-il, à mon pueple, di que leur maus parti,
« Les maus que il ont fait ne metent en obli,
« Ains soient à leur prestres confés et rejehi,
« Dedans cinq jours seront secorus et gari. »
Quant ensi ot parlé adont s'esvanui,
En paradis s'en va, là dont il descendi.

(*Ch.* VII, § 17).

toit du peril où il estoient et leur donoit victoire de leur anemis, il ne se departiroient de cele sainte compaignie, jusque il eussent conquis, à l'aide de Dame-Dieu, Jherusalem, cele noble cité où Nostre Sires soufri mort por son pueple; et eussent delivré le Saint sepulcre [de la deloial chenaille qui l'avoient en leur pooir].

XV. — Coment li Crestien envoierent Perron l'ermite en message à Corbagat.

Vint et sis jorz orent soufert cele famine en la cité, tant que li pueples à qui Dame-Dieu avoit envoyé la bone esperance dedens les cuers, se començа mout à conforter, et chaïrent tuit en une volenté que il s'entredisoient tuit[1], que bone chose seroit atrere leur mesese, sanz demorance, à une fin. Por ce estoit li communs acorz que il se combatissent aus Turs qui assis les avoient; car plus bele chose leur sembloit que, se à Nostre Seigneur plesoit, il moreussent en la bataille defendant la cité que il avoient conquise à la Crestienté, que il defausissent léans en languissant sanz riens fere et sanz essaier se Nostre Sires leur voudroit aidier. De ce sourdi une parole que tuit crioient et petit et grant : « La bataille! La bataille! » Quant il pooient veoir aucun des barons, tuit li disoient que l'en demouroit trop. Ceste parole fu einsi esmeue de la menue gent. Li Baron se penserent que bien pooit venir de Dame-Dieu si haute emprise et si communs accorz. Il s'assemblerent à conseil. Mout loerent que l'en féist ce que li pueples requeroit. Il acorderent que il envoieroient à cel orgueilleus prince Corbagat Perron l'ermite qui ert sainz hom, sages et bien parlanz; et li baillierent à compaignon un autre vaillant home, Helloins avoit non, loiaus et de grant sens, qui bien savoit parler sarrazinois, nomeément le langaje de Perse[2]. Il leur enchargierent le mes-

[1] Éd. précéd. Les quatre mots précédents passés.

[2] *Persarum idiomatis et Particæ linguæ aliquam habens peritiam....*

Et dist li uns à l'autre : « Que porrons envoyer?
Ainc n'i ot un seul d'aus qui s'en vousist drecier,
Fors dans Perron l'ermite. Cil a parlé premier :
« Seigneur, dist-il aux princes, s'el volés otroier,
« En l'onor Dieu irai vo message esploiter.
« Se je mort i rechois, bien le voil otroier,
« Al jour de grant juise en aurai bon loier »

sage, si com vos orroiz, que cil le distrent. Cil dui preudome firent demander trives, por aler au tref Corbagat, car il voloient à lui parler de par les pelerins : l'en leur dona volentiers. Il s'en issirent et avec eus menerent compaignie que l'en leur avoit bailliée ; puis entrerent eu paveillon à ce noble seigneur. Séoir le virent à mout grant boban entre ses riches homes. Pierres ne le salua oncques qui la parole dist, ne ne li fist enneur ne reverence ; ainz parla, voiant touz, en ceste maniere [2] : « Cele sainte compaignie des barons et « du peuple Dame-Dieu qui léanz sont dedenz cele cité te mandent que tu te partes de cest siege, et que tu plus ne les assailles ; « ainçois leur lesses tenir enpais la ville que Notre Sires Jhesu-« crist leur a rendue por tenir sa foi, et por fere son servise : car « messires sainz Peres, li princes des apostres, sur qui créance « nostre foi est fondée, la convertit premierement, par la vertu de « sa parole et par les merveilles des miracles que il fesoit. Vostre « gent la conquistrent, n'a pas grant tens, à tort et à force ; mez ore « l'avons recovrée par la volenté Nostre Seigneur. Revenu somes « à nostre droit ; por ce nous doiz lessier joïr de nostre eritage, et « retourner en la teue terre. Se tu ce ne veus fere, saches que, de-« denz tierz jor, estuet que par les espées soit finez li contenz. Et « por ce que tu ne plaignes que nos voillon la mort de tantes « genz porchacier en commune bataille, il te partent un jeu : se, « tu seus te veus combatre, il envoieront contre toi un aussi haut « home come tu es, à qui tu te combatras. Cil de vos .II. qui vain-« cra conquerra la querele à touzjorz sanz autre contenz. Se ceste « chose ne te plest, prens certein nombre des tiens, .VI. ou .X. « ou .XII., tant com toi plera, li nostre pelerin en i metront autant. « Sur ceus sera la fin de la querele, sans ce que jà nus autres ne « s'en movra : cil qui le champ desreneront auront à touzjorz

Ensemble à nos barons avoit un chevalier
Herluins avoit non ; mais moult fut à prisier.
« Seigneur, dist-il aus princes, oiés que je requier,
Avoec li m'en irai, moult en ai desirier. »
(*Ch. d'Antioche*, § 23).

[2] Ce discours fut dicté, suivant la Chanson d'Antioche, à Pierre l'Ermite, par l'évêque du Puy. (*Ch.* VII, § 22.)

Corbarans se séoit el faudestuel doré,
L'une jambe sur l'autre, par moult grande fierté,
A la loi de sa terre ot son cor conraé.
Environ lui avoit grant part de son barné :
No messagier se sont devant lui arestés,
Pas ne le saluerent, né ne l'ont incliné.
Li Tur qui el tref erent en sont grain et iré
S'il ne fussent message, sempres fussent tué.
(§ 24.)

« gaaignié le contenz. » Quant Corbagaz ot oï ce message, mout fu iriez et grant despit en ot[4]; lors se torna vers Perron : « Pierres, « fist il, cil qui çà t'envoierent ne sont mie en ce point, si com « moi semble, que il me deussent jeus partir, ne que je soie tenuz « à choisir de leur devises; ainçois sont à ce mené, par mon pooir « et par ma force, que il ne puent riens fere de leur volentez; « mès je ferai d'eus quanque moi plera. Retorne-t'en, et di à ces « musarz par qui tu venis ça, que il sont si fol que il n'entendent « mie encore la maleurté où il sont. Se je vosisse, j'eusse jà pieça « brisiée cele ville et mes genz mises dedenz à force, si que tuit fus- « siez livré à l'espée, quanque l'en en eust trové : mès je vueil que « vos muiriez de plus chaitive mort et languissiez de fain, einsi « come autre chien. Quant moi plera, je enterrai en la ville; « ceus que je i trouverai, homes et femmes de covenable aage[5], je « les menrai à mon seigneur, trestouz por li servir, et seront si « esclave[6]; trestouz les autres je les metrai à l'espée, si come « mauvés arbres qui fruit ne puent porter. »

XVI. — Coment li Crestien s'atirierent por combatre.

Pierres li ermites entendi l'orgueil à ce pautonier, qui granz estoit[1] de la plenté de gent et des richesces de quoi il avoit trop. Il s'en parti et revint en la ville. Il vout dire le repons Corbagat, voïant touz ceus qui oïr le voloient; car là estoient tuit acoreu grant et petit; mès li dux Godefroiz, qui mout estoit sages et connoissanz, le trest à une part et i apela seulement les Barons. Là li fist dire ce que il avoit trové. Il leur conta trestout, com cil qui bien l'avoit retenu et bel le savoit dire. Li Dux douta que se li pueples ooit cist granz orgueil et les menaces que Corbagaz avoit dites, qu'il n'en fussent trop esmaié et trop espoenté; por ce dist à Perron qu'il ne déist jà plus au comun de la gent,

[4] *Ch. d'Antioche :*
Quant l'entent Corbarans, un ris en a jeté.

[5] Éd. précéd. « aide. » *Integræ ætatis.*

[6] Éd. précéd., les huit mots précédents passés.

[1] L'orgueil *qui grans estoit.*

fors que tant : « Corbagaz et si Tur demandent la bataille; « encontre ce vos apareilliez. » Cil s'i acorda bien et leur dist. A peines ot Pierres cele parole dite[2] que tuit s'escrierent à une voiz : « Et nous voulons la bataille, de par Dieu! » Bien sembloit à leur semblant que il mostroient que li desirriers en estoit granz dedenz les cuers. Toutes furent oubliées les meseses que il avoient eues, par la grant esperance qu'il avoient de la victoire. Li Baron virent que leur gent fesoient tel joie, si en furent mout lié, et plus se fierent en eus. Par comun conseil leur nomerent le jor de la bataille à l'endemain. Cil les oïrent mout haitiément, aus osteus s'en alerent. Lors véissiez armeures regarder, rouler hauberz, hiaumes forbir, espées et coutiaus esmoudre. Onques cele nuit n'i ot dormi en la ville. Cil qui les chevaus avoient s'en pristrent mout garde cele nuit; de bien leur firent ce que il porent. Quant il fu anuitié, l'en fist crier le ban que chascuns au matin, ains le soleil levant, fust armez si com il porroit mieuz, et à la bataille se tresist où il estoit devisez, et sivissent tuit les banieres de leur chevetaines. Quant l'aube aparut au matin, li provoire furent par les eglises et chanterent les messes. Cil qui à la bataille devoient aler furent confés et receurent trestuit le cors Nostre Seigneur, qui des cors et des ames leur dona grant seurté. Toutes rancunes et touz mautalanz erent pardoné, porce que il vouloient en pleine charité fere le servise de celui qui dist en Evangile : *En ce connoistront tuit que vos seroiz mi deciple, se vos avez amor entre vous.* Quant il furent einsi apareillié, Nostre Sires leur envoia sa grace, qui leur dona si grant hardement que cil qui estoient le jor devant pareceus et megre, ne ne se pooient sostenir de feblesce, devindrent fort et delivre, si que les armes ne leur pesoient noient, ce sembloit, et estoient hardi et vigueureus : que il n'i avoit si pe-

[2] La Chanson d'Antioche veut que ce soit Boémond qui ait parlé au petit peuple :

... Buiemons est sor un destrier montés :
Por cerchier les heberges environ et en lés :
Voit les povres vilains et les homes barbés,
Qui tous li crient : « Sire, quar vous i combatés,
« Mieus volons estre ocis, là fors, enmi ces prés,
« Que ci morions de fain, ensi com vous veés.
« — Seigneur, » dist Buiemons, « venredi le ferés. »
Puis s'en est en la place aus barons retournés,
Entr'aus lui demanderent : « Qués noveles dirés ?
« — Baron, « dist Buiemons, » un petit m'entendés
« Iere ai vos petis homs catervés et tentés,
« J'es vois de la bataille forment entalentés. »
Cil respondent ensemble : « Bien ferés, bien ferés,
« Eh Dieus, car fust cil jor venus et ajornés ! »
(§ 20.)

tit qui n'eust talent de fere grant chose en la bataille, se li poinz i venoit. Li evesque et tuit li provoire estoient revestu com por messe chanter; il tenoient les croiz et les saintuaires dont il donnoient au peuple beneichon, et comandoient à Dieu; pardon leur otroioient de touz leur pechiez, se il moroient en cele besoigne Dame-Dieu. Devant touz les autres, li evesques du Pui les préeschoit, parloit aus Barons et leur prioit que il pensassent de vengier la honte Jhesucrist que cil desloial Sarrazin li avoient feite si longuement en son eritage; au derrenier les seignoit de sa main et comandoit à Dieu [a].

XVII. — Coment li Crestien ordenerent leur batailles.

Bien matin s'assemblerent, si com il estoit comandé, le tierz jor devant l'entrée de juignet, devant la porte du Pont. Et ainçois que il ississent hors, orent leur batailles atiriées, et devisé orent liquel iroient avant et liquel après. La premiere bataille ot Hues li Maines, freres le roi de France; avec lui fu Anseaus de Ribemont [1] et li autre baron et chevalier de leur terres. Bien se penserent que la gent que il menoient ne se desconfiroient pas legierement; si les mistrent premereins por mieus percier avant [2]. La seconde bataille mena li cuens Roberz de Flandres, que l'en ape-

[a] Pour tout le récit de la bataille, Guillaume de Tyr suit Raimond d'Aguilers, ou plutôt encore Albert d'Aix, son guide le plus ordinaire, lequel lui-même n'avait fait que suivre Raimond d'Aguilers.

[1] C'était l'arrière-petit-fils du fameux Bernier qui tua son parrain, Raoul de Cambrai. (Chanson de geste de Raoul de Cambrai.) Son père avait été un des premiers fondateurs de l'abbaye d'Anchin, et lui-même avait pris la croix un des premiers. On conserve une lettre de lui écrite sous les murs d'Antioche à Manassès, archevêque de Reims.

[2] Richart le pèlerin fait dire à Hue le Maine :

En l'enneur Dame Dieu ferai le cop premier.
(*Ch.*, VIII, § 7.)

Et quand l'évêque du Puy croyait nécessaire de faire à l'armée chrétienne un dernier sermon, Hue le Maine l'interrompt ainsi :

Icil furent tuit coi, nus n'i respont ne crie,
Car n'i a chevalier n'ait paor de sa vie,
Fors seul Huon le maine, cil ne laira nel die,
Et fu frères le roi qui France a en baillie :
Si respondi au vesque : « N'i afiert prierie,
« Jà, se Dieu plest, par moi n'iert ma geste avilie :
« Qui plus craint mort que honte n'a droit en seignorie,
« Iou isterai premiers, el non sainte Marie,
« Si ferrai primerains, de mon espée fourbie. »
Il ot teus trois o lui de mesnie escarie,
Qui à orguel le tindrent et à grant estoutie,
Et par paor de mort ont l'eschiele guerpie.
Jo sai bien qui il furent, mès nes nomerai mie.
Dame Dieus leur pardoinst ceste grant felonie !
(*Ch.* VIII, § 10.)

loit li Frison; n'oncques n'i ot que les genz de son païs [3]. La tierce fu Roberz li dux de Normendie; avec lui fu ses niés qui estoit chevaliers mout vaillanz, li cuens Estiennes d'Aubemarle, et tuit cil de son païs. La quarte bataille fu bailliée à l'evesque du Pui [qui ot jus mise la robe du moustier, et sist sur un grant destrier, tout armés, le heaume lacié]. Sanz faille il portoit en sa main la sainte lance dont Jhesucrist fu feruz eu costé, et conduisoit la gent au conte de Toulouse [qui n'i estoit pas]. Li cuens Renarz de Toul ot la quinte bataille; avec lui estoit Pierres de Stadenois [4] ses freres, li cuens Garniers de Grès, Henris de Asque, Renarz de Anmellac [5], Gautier de Domedart [6]. En la sisieme furent Raimbauz li cuens d'Orenge, Looïs de Moncons, Lamberz li fils Conon de Montagu. La septiesme bataille mena li tres-bons chevaliers Godefroiz li dux de Lohereine; avec lui estoit Eustaces ses freres et cil que il avoient amenez. L'uitiesme bataille conduisoit li preuz, li sages, li bien afetiez Tancrez [avec la gent que l'en li bailla]. La nueviesme menoit li cuens Hues de saint Pou; Enjorans ses fils estoit avec lui [7], et Thomas de Fere, Baudoins de Borc, Robers li filz Girart, Renous de Biauvez et Gales de Chaumont. La disiesme fu le conte Rotrou du Perche; si avoit avec lui Evrart du Puisat, Droon de Monci, Raoul le fils Godefroi, Conain le Breton. En l'onziesme fu chevetaines Isoarz li cuens de Die; avec lui furent Raimont Pilez, Gaste de Bediers, Girart de Roussillon, Guillaume de Montpellier, Guillaume Amaneus. La douziesme fu la darre-

[3] *Cum his qui ab initio castra ejus fuerant secuti.*

[4] *Petrus de Stadeneis.* Var. de Tardenois, Cardenois, Estraenor :

Pierres d'Estraenor, uns chevaliers hardis,
Et dans Rainars de Tol qui moult ot fiers le vis.
(*Ant.* § 19.)

Garnier de Grès ou de Gray, en Franche-Comté. Reinard de Toul fut tué en combattant vaillamment. Avant d'expirer :

A nostre gent de France rendi cinc cens salus,
De l'erbe devant lui a-il trois pels rompus,
En l'oneur Dieu les use, si s'est confés rendus,
L'arme s'en est alée, li cors est estendus,
Li angle li canterent *Te Deon laudamus*,
Ens el ciel le porterent...
(§ 29.)

[5] *Rainardus de Ammerbac.*

[6] « Gautier de Domeart qui moult fist à loer. »
(*Antioche*, § 17.)

[7] Enguerrans de Saint Pol se fist li jor armer
D'un haubert jazeran assés luisant et cler,
Et vert elme luisant fist en son chief fermer.
Li evesques del Pui qu'on clamoit Aimer,
De l'aigue benéoite lor comence à giter.
Quant Enguerrans le vist, si li prist à crier :
« Sire, lessiés vostre aigue, ne vous chault à jeter,
« Ne me moilliés mon elme, car moult le puis amer.
« Anqui le vorrai bel aus Sarrasins mostrer. »
Li evesques s'en rist, quant ensi l'oist parler.
« Amis, dist-il à lui, cil qui tout peut sauver,
« Il garisse ton cors de mort et d'afoler ! »
(§ 17.)

niere où il avoit plus gent, et fu bailliée à Buiemont, et fu devisé que il iroit derreniers por secorre à celes batailles que greigneur mestier en auroient. Le conte de Toulouse, qui perilleusement estoit malades [a], lesserent en la ville por garder la cité, contre les Turs qui estoient eu donjon, car qui ne s'en préist garde, il peussent saillir et ocirre les malades, les femmes et la feble gent qui remanoient, de que il i avoit assez par les osteus. Il [b] avoient fet, si com je vos ai dit, eu tertre que mendres estoit, un fort mur de chaut quernelé, et bones bretesches où il avoient dreciez mangoniaus. Ilec avoient lessié .II.$^{c.}$ homes à armes, preuz et hardis, por defendre celui pas des Turs qui estoient en haut eu donjon.

XVIII. — Coment li Crestien issirent d'Antioche por combatre aus Mescréanz.

Quant il orent einsi devisées leur batailles et [par routes orent mises de leur gent à pié], acordé fu entr'eus que cil à pié iroient avant, li chevalier qui venoient après les garderoient. Defendu fu partout et crié par ban que nus ne fust si hardiz qu'il entendist à gaaing, tandis com il i eust nul des Turs qui se defendissent : mès quant Nostre Sires leur auroit donée la victoire, lors retorneroient et se porroient arester por cueillir les despueilles. Corbagaz, dès le comencement que il assist la ville, avoit en sospeçon que nostre gent ne se ferissent soudainement en son ost; meismement, puis que Pierres li Ermites fu venuz à lui en message, le douta-il plus; por ce, avoit-il mandé à ceus qui estoient eu donjon que se il apercevoient que nostre gent pensassent à issir hors, il sonas-

[a] La Chanson d'Antioche ne convient pas de la maladie du comte de Toulouse, qui serait, malgré lui, resté dans la ville. « Mais, avait dit l'évêque,

« Mais se nous issons tous, là ors, en cele prée,
« Là sus à une tor qui moult haut est levée,
« Uns amiraus la garde de moult grant renomée;
« Tost auroient la vile essilée et gastée;
« Jamais n'en averions la perte restaurée.
« Si me sembleroit bon se vo conseil l'agrée,
« Qu'uns de nous i remaigne o sa grant gent armée. »
Et li baron respondent : « C'est vérité provée. »
Sor Raimon de Saint Gile ont la raison fermée,
Tous ensemble le prient, par la Vertu nomée,
Qu'il remaigne en la vile et garde bien l'entrée.
Quant li cuens l'entendi s'à la couleur muée :
Fierement le regarde, si a dit sa pensée :
« Sire vesque, dist-il, ice me désagrée,
« Ainçois istrai là fors sostenir la meslée. »
Mais li vesques du Puy li dist raison membrée
Que se il i remaint, s'arme sera sauvée,
Envis ou volentiers li a acréantée...

(*Ch.* VIII, § 9.)

[b] Les croisés.

sent une buisine et lor crolassent une baniere[1]. Dont il avint que quant ces batailles furent einsi rangiées devant la porte, ainz que il ississent, entor eure de prime[2], cil de la tor du donjon leur firent le signe que l'en avoit comandé. Corbagaz entendi que li nostre venoient: tantost envoia .II. mille archiers vers l'entrée du pont, por destorber que il ne poïssent passer. Quant li Tur vindrent là, por mieuz tenir le pas descendirent à pié. Les portes furent overtes, li nostre s'en issirent selonc l'atirement qui devisez estoit. Hues li Maines à toute sa bataille vint premiers à ce pas qui garniz estoit. Li suen archier et sa gent à pié demorerent un pou ne passer ne pooient. Quant Hues l'aperceut, il feri des esperons et vint entre les Turs. Tant feri à destre et à senestre que tart fu à ceus qui descendu estoient que il fussent remonté; lors tornerent en fuie traiant et defendant. Anseaus de Ribemont fist ilec merveilles d'armes; il se metoit avec les Turs et perçoit, tant que il leur revenoit à l'encontre; meinz i en abatoit, et tenoit tant la route touz seus que li suen qui après venoient i pooient ferir. Maintes foiz se plunjoit si en parfont en la presse, que certeinnement le cuidoient li nostre avoir perdu; mès, quant venoit aprés, il se descouvroit bien et fesoit large place entor lui, et mout le regardoient tuit. Grant pris en ot et bien en i ot de quoi. Hues li Maines n'oblia pas le jor s'espée, ainz en fist tant que bone estrenne orent nostre pelerin à leur premiere assemblée. Li cuens de Flandres, li dux de Normendie et li cuens de Henaut[3] vindrent à cele chace; cil archier qui s'enfuioient furent mout malmené, si que pou en i ot, quant il retornerent en l'ost. Li nostre les sivirent jusque près des heberges; mainz en i abatirent qui plus ne se leverent.

XIX. — Coment li cheval aus Chrestiens furent frès et novel.

Une chose avint, quant nostre gent issirent de la ville, que l'en ne doit mie oblier. Car quant cil archier furent einsi desconfit et

[1] *Dato signo*, dit seulement Guil. de Tyr. *Crosler*, agiter.

[2] *Circa horam diei primam.*

[3] *Et Eustachius Ducis frater.*

les batailles venoient après en leur devises le petit pas, lors commença à chaoir une pluiete si douce et si plesant que onques nule plus soef rousée ne fu veue. Il sembla à chascun vraiement que ce fust la beneiçon Nostre Seigneur et la grace du ciel qui descendist sur eus. Tantost furent si frès et si legier come s'il n'eussent onques soufert point de mesese. Cil rafreschissemenz ne fu mie ez homes seulement, ainçois furent tuit li cheval tantost si fort et si roide et si volentéis, come se il eussent touzjors eu quanque mestiers leur fu. Ce fu bien aperceu le jor vraiement, car li cheval, qui pluseurs jorz n'avoient eu à mengier que fueilles d'arbres et escorces, furent en cele bataille plus penible[1] et plus isnel que li cheval aus Turs qui touzjorz avoient eu à mengier tant come il vouloient. Quant les batailles furent toutes issues de la ville, li chevetaine s'acorderent que l'en se tresist vers les montaignes qui estoient loing de la cité près de .II. miles; car se li Tur, qui avoient mout grant plenté de gent, se tresissent cele part, il se meissent entre les noz et la ville, et les forclosissent[2] en tele maniere que cil qui fussent laș et blecié fussent perdu se il là se tresissent. En ceste maniere s'en alerent les batailles, les unes devant les autres, sanz ce que l'une ne tochoit mie à l'autre. Quant li Tur les virent toutes, merveilles s'en esbahirent, car il cuidoient que il ne fussent que un pou de gent en la cité; or leur sembloit, par le miracle Nostre Seigneur, que il fussent autant com il estoient ou plus encore. Entre les genz armées estoient li prouvoire revestu d'aubes et de estoles, et li cler en seurpeliz. Chascuns portoit le signe de la croiz en ses mains. Cil qui estoient remés sur les murs, tuit revestu et aussi en oroisons et en lermes, crioient merci à Nostre Seigneur que il eust pitié de son pueple et le sauvast celui jor, ne ne soufrist que ses nons et sa foi fussent torné à reproche des Mescréanz[3].

[1] *Penibles*, c'est-à-dire prêts à soutenir peine.

[2] Et ils les auraient enfermés.

[3] De la cité s'en ist l'eschiele de clergié,
Revestu de leur aube, bien çaint et haubergié.
Envers çou que il puent, d'armes apareillié.
Outre le pont el pré se sont bien arengié.
(*Antioche*, VIII, § 20)

XX. — Coment la bataille fu fors et pesans.

Par les signes que li Tur du donjon firent à ceus de l'ost et par les noveles que li archier desconfit raporterent, entendi bien certeinement Corbagaz que nostre gent estoient issu de la ville et venoient vers lui por combatre. Lors à primes[1] tint-il acertes ce que il avoit eu jusqu'alors en despit et tenu por gabois. Il se conseilla à ses barons hastivement; ses batailles devisa par le conseil des plus sages homes, nomeément de ceus qui estoient né d'Antioche, dont il i avoit aucuns avec lui. Il fist une bataille mout grant, pleine des meilleurs chevaliers et des plus hardiz qu'il avoit; cele bailla à Soliman[2] dont vos avez oï parler desus, en pluseurs leus. Il comanda que il se tresist vers la mer ainçois que nostre gent eussent porpris tout le plain entre les mons et la cité. Ce fist-il par tele intencion que, quant nostre gent seroient desconfit, il se vodroient trere vers la mer ou vers la cité[3], cele grosse bataille leur venist au devant, et fussent lors escachié du tout, einsi come entre deus moles. Ses autres batailles atira à mout grant leisir : les unes fist aler devant les autres, com cil qui assez en savoit; puis parla aus chevetaines et leur dist que il se contenissent come haut home et bon chevalier, ne ne s'esmaiassent de tele chestivaille, car il estoient genz morte de fain, maumonté, et povrement armé; tuit debrisié des lons travaus que il avoient soufert. Quant nostre gent orent porpris le plain, si que il n'avoient garde de forclose, il s'aprocherent tant que li Tur porent trere à eus. Il firent soner leur trompes, et ferirent des esperons les trois batailles premieres toutes ensemble. Bien troverent qui les receut; car trop estoient li Tur granz genz et bien armées. Li nostre François le firent trop bien en cele venue, li Flamenc s'i contindrent trop vigueureusement, [li Normant derompoient bien les presses]; mès tant vint grosses

[1] Éd. précéd. « Lors aprismes. »

[2] *Cui præesse dicebatur vir illustris Solimanus....*

[3] Éd. précéd. « Vers la mer endroit la cité. »

routes de Turs que il covint que les autres batailles des noz assemblassent isnelement por secorre aus .III. premieres. Toutes furent eu chapleiz, fors la derreniere qui estoit Buiemont. Là véissiez fier chapleiz d'espées et de maces. Li marteleïz estoit si granz que l'en ne poïst oïr se ce non. Li dux Godefroiz vit une bataille venir mout espesse où il avoit plus de gent qu'en nules des autres. Bien se pensa que se ceste estoit desconfite, les autres s'en esmaieroient mout; il guenchi cele part à toute sa bataille et se feri en ceus mout vigueureusement. Ilec le fist si bien il et si compaignon que mainz en descoperent, et jonchierent le champ des morz et des bleciez, tant que cil ne le porent plus soufrir, ainçois se desconfirent et mistrent à la voie. Solimanz qui avoit la grant bataille que je vous dis ore, aperceut de loing que sa gent se contenoient feblement, il s'aprocha et vit la bataille Buiemont qui n'estoit mie encore assemblée; il guenchi cele part, et assembla à lui. Grant plenté de saietes trestrent ses genz à l'aprochier[4]; mès après, il pendirent les ars aus braz, et leur corurent sus aus maces et aus espées si fierement que pres que il ne leur firent torner les testes des chevaus; car il ne povoient soufrir si grant estour ne si aspre de tant de gent. Li dux Godefroiz le connut de loing et se trest cele part; Tancrez se refu pris garde de son oncle, si le vint secorre. A la venue de ces deus qui granz genz i amenoient, fu Solimanz desconfiz, et le covint à partir de la place; mès li Tur orent apareillié le fu grezois[5], si le giterent en l'erbe des chans où il estoient qui estoit haute et seche; les noz genz s'en partirent por le feu qui estoit aspres[6] et pour la fumée noire et espesse. Quant li Tur virent que cil à cheval s'en estoient esloignié, il corurent sus à noz genz à pié et assez en occistrent. Li nostre qui estoient à cheval furent issu hors de cele espesse

[4] Éd. précéd. « Et assembla à lui grant planté d'archiers et trestrent à l'aprochier li Turc. »

[5] *Et ignem, solito excutientes artificio, subjiciunt in stipulam.* Ce n'est pas le feu grégeois. Les Turcs mirent seulement le feu au foin et aux broussailles qui couvraient la voie, ce qui fit élever une fumée que les chevaux des Chrétiens ne purent supporter. Corbaran, dit Richart,

En l'erbe que fu grans a fait le feu bouter,
Ele fu seche et drue, si comence à flamber,
Moult parot nostre gent grant mal au trespasser
(§ 62).

[6] Éd. précéd. « S'en partirent por le feu qu étoit après. »

fumée; si oïrent le cri des genz que l'en ocioit, puis ferirent des esperons et se mistrent arrières; quanque il troverent de leur anemis abatirent ou mistrent à la voie. Tant les chacierent ociant, que il vindrent à la grant plenté de leur autre gent qui jà estoient desconfiz.

XXI. — Coment Corbagaz s'enfoï.

En cele partie où la bataille estoit, avoit une valée petite par où descendoit en iver uns ruissiaus de pluies, en la valée mout bruiant[1]: jusque là orent chacié nostre gent les Turs. Il se furent receu en un tertre hautet; là firent sonner leur buisines et leur tabors por ralier leur gent et metre ensemble : mès nostre gent[2] qui n'orent plus à fere ailleurs, vindrent là tuit ensemble. Hues li Maines, li cuens de Flandres, li dux de Normendie, li dux Godefroiz, Buiemonz et Tancrez et cil qui avec eus estoient comencierent mout vertueusement à assaillir par le fossé du ru. Tant firent que par grant force et par grant hardement passerent outre, assaillirent au tertre, et desconfirent ceus qui là estoient assemblé, si que descendre les firent contreval mout perilleusement. Dez lors ne porent il avoir nule esperance de remanoir eu champ, ainz s'en alerent chascuns là où il pot. Corbagaz, li sires de l'ost, dez le comencement que les batailles assemblerent, avoit eschivé le peril et s'estoit tret en un tertre haut, por veoir en loing la fin, sovent envoioit messages por savoir coment ses genz se contenoient. Si come il atendoit iluec, il esgarda que li Tur s'en venoient tuit desconfit, sanz tenir route ne bataille. Si ami qui estoient delez lui li distrent : « Sire, vos veez bien coment il est, pensez de « vous, et vous partez de ci. » Cil s'en ala au plustost que il pot. Si grant poor avoit en son cuer que il ne s'osoit en nul leu arester. Il passa le flun d'Eufrate à change de chevaus, tant s'esloigna cum il pot aler. Quant sa gent sorent que il estoient sanz cheve-

[1] *Horis hyemalibus.* Éd. précéd. « Avoit une valée petite paront descendoit en mer uns ruisseaux de pluies mout bruiant. »

[2] Éd. précéd. « Por ralier : leur gent qui n'orent plus à faire ailleurs vindrent là tuit ensemble. »

taine, mout en furent esbahi, ne nus ne pensa d'autrui : dez ilec en avant fist chascuns du mieuz que il pot, et s'enfoïrent tuit cil qui aler s'en porent. Nostre baron qui mout avoient leur chevaus traveilliez orent poor de trop sivre; si n'alerent guères avant por que lor chevaus ne leur fausissent, fors Tancré qui assez à pou de compaignie les sivi bien .IIII. miles, decoupant tous ceus que il pooit ataindre; car la poor estoit si granz ez cuers des Sarrazins que .x. des noz en chassoient bien .v. cenz des leur. Là fu bien apertement provė que nus conseuz n'est encontre Dame-Dieu et que Nostre Sires ne lesse mie ceus qui ont esperance en lui. Car uns petiz pueples povres et morz de fain, qui de lointaines terres estoit venuz, par l'aide Jhesucrist vainqui tout le pooir d'Orient en leur païs, qui estoit si grant plenté de gent à toutes eses de quanqu'il demandoient.

XXII. — Coment li donjons d'Antioche fu rendus aus Crestiens.

La bataille fut einsi finée que li Pelerin en orent la victoire. Il s'en retornerent aus heberges des Turs. Là troverent si très-granz richesces d'or et d'argent, de pierres precieuses, vessiaus de diverses façons, tapiz et dras de soie, tant que l'en n'es poïst pas prisier; bues et vaches et moutons i avoit trop grant plenté; blé, farine molue, dont il avoient bien mestiers, i avoit tant, que tuit en furent encombré du porter; chevaus gaaignierent en cele desconfiture bons et sejornez, tant que tuit en furent esbahi. Il cueillirent les paveillons et les tentes de que il i avoit si grant richesce que de teus oz ne fu onques plus beaus veuz. Et il leur ert si avenu que tuit li leur estoient porri. Enfanz et bajasses i troverent trop ez heberges, que il enmenerent tous en la cité. Entre les autres choses, s'assemblerent li Baron por veoir la merveille de la tente Corbagaz; car ele estoit fete en la forme d'une cité; tors i avoit et querniaus de diverses couleurs, ouvrez de bone soie. Du mestre palais[1] movoient alées ez autres tentes fetes einsi

[1] *A cujus medio, quasi a triclinio principali.* Le mot *palais* s'entendait alors très-sou-

come rues en une grant ville; plus de .II. mille homes poïssent séoir en la mestre sale. Quant nostre gent orent tout ce cueilli, riche furent trestuit; chargié de mout riches trousses s'en entrerent en la cité d'Antioche. Se il i ot joie ne fu mie merveille; car lonc tens avoit que si bele aventure n'avint à la Crestienté. Mout en rendirent à Nostre Seigneur granz mercis de vrais cuers, et bien connoissoient que tout estoit venus de lui. Li Tur qui estoient eu donjon orent bien véu que li leur estoient vaincu; ne n'avoient mès esperance de nul secors avoir : por ce, si tost com li Baron furent entré en la cité, firent parler à eus et s'acorderent tuit que il en poïssent mener leur femmes et leur enfanz, et porter la leur chose par conduit des noz. Ainsi le firent; si rendirent la tor. Les banieres à nos barons furent mises desus[2]. Mout sont hautes les oeuvres Jhesucrist. De tres-grant povreté vindrent ceste gent à tres-hautes richesces en si petit de tens. Mout se fet bon fier en celui qui tel pooir a. Des autres barons n'estuet mie ore à dire quel mesese il avoient. Mès li dux Godefroiz estoit à ce menez que le jor de la bataille il n'avoit sur quoi monter, ains covint que il priast mout doucement le conte de Toulouse [qui ne se mouvoit] que il li prestast un cheval que il avoit : il l'ot, mès à grant peine[3]. Toute la seue chose avoit si despendue en sostenir les povres gentilshomes que il n'avoit mès riens; mainz en i ot des chevaliers qui richement estoient venu en l'ost et furent à si grant povreté mené que celi jor monterent sur asnes et sur povres jumenz. Pluseurs en i ot chevaliers hauz homes, preuz et hardiz, qui ne porent chevir coment il fussent monté; pour ce furent à pié entre les serjenz où il tindrent bien leur leus, car bien s'i contenoient et

vent comme ici de la grande salle d'audience publique. Cette acception est fréquente chez les écrivains du XIIe siècle.

[2] Richart le pèlerin dit que les Sarrasins de la citadelle ayant vu les Chrétiens revenir vainqueurs, s'étaient hâtés de demander à capituler; Raimond de Saint-Giles, seul demeuré dans la ville, leur avait envoyé son gonfanon.

A l'ost Nostre Seigneur ont un pignon mandé.
Dans Raimons de S. Gile lor a le sien livré.
En la plus haute tour l'amiraus l'a posé.
Mais Lombart et Pullant li ont dit et conté
Que çou n'ert mie enseigne Buiemont ne Tangré,
Plus tost qu'il onques purent l'en ont jus avalé.

(§ 69.

Et, dès que Boémond en arrivant apprit ce qui se passait, il courut à la citadelle et fit le traité en son nom et à son profit.

[3] *A comite Tholosano multis precibus vix extorserit.*

enseignoient à la menue gent coment il feroient greigneurs domages à leur anemis. Mout fu afebloiez li pooirs de Perse celi jor; car tant en i ot de morz que toute la terre en fu jonchiée. Li nombres ne fu onques bien vraiement seuz. Mout fu muez li estres de nostre gent; car cil qui au matin ert si povres que il n'avoit que mengier, le soir entra en la cité riches d'avoir et de viandes, si que il pooit tenir granz compaignies et granz corz. Ceste bone aventure [qui ennora toute Crestienté, nomeémént le roiaume de France], avint l'an de l'Incarnacion Nostre Seigneur Jhesucrist .M. et .IIII.^{xx} et .XVIII. eu mois de juing, le vint et oitième jor du mois.

XXIII. — De la grant richesce que li Crestien troverent ez tantes Corbagaz[1].

Puis que li Baron furent retorné de la bataille et les choses de la cité furent bien atiriées; par le conseil le vaillant evesque du Pui et par les autres prelaz qui estoient en l'ost fu accordé de touz que bone chose estoit que les eglises de la ville fussent netoiées et atournées à fere le servise Nostre Seigneur, nomeémént la mestre eglise qui est fondée en l'enneur monseigneur saint Pere. Il deviserent que l'en i establist clers et provoires qui servissent en cele eglise et ez autres, et gardassent les sainz leus netement; car li desloial Sarrazin les avoient touz ordoiez, etc. Il metoient ez eglises, lez les autels, leur chevaus et leur asnes, les femmes et les garçons; et, qui estoit graindre doleur, les images de Jhesucrist, de Nostre Dame et des autres sainz avoient conchiées de boue, et, einsi com se ce fusset genz vives, avoient tret à eus; les nez leur avoient coupez, et trez les euz[2]. Li Baron et tuit li pelerin

[1] Ce titre eût mieux convenu au chapitre précédent. Celui du texte latin est plus exact : *Civitate composita, ecclesias mundant et reparant. Clerum in eis ordinant studiose.* Au reste ces titres de chapitres ne sont ni de l'historien original, ni de son traducteur.

[2] Éd. précéd. « Avoient tret à aus les nés, leur avoient coupez et trez les euz. » Le traducteur n'a pas rendu la phrase entière qui justifie si bien le soin que devait prendre plus tard le sire de Joinville de mettre le *Credo* en images coloriées : « *Venerabiles quoque sanctorum imagines, quibus simplex populus et plebs Dei cultrix pia ruditate commendabilis, quasi pro*

s'acorderent que l'en establist rentes soufisanz aus clers qui serviroient les eglises. Or et argent i ofrirent assez por fere croiz et calices, et textes[3]; dras de soie donnerent mout, por refere les vestemenz aus provoires et les aornemenz des auteus. Le patriarche de la ville qui estoit de Grece, Jehans avoit non, remistrent arrières en son leu à mout grant enneur; car li Tur l'en avoient gité à mout grant honte, qui mainz mauz et maintes hontes li firent por la foi que il tenoit. Par les citez qui estoient entor Antioche mistrent nostre prelat evesques de leur gent, là où il n'en avoit onques nul en ce tens. Mès en Antioche où il le troverent ne mistrent-il mie autre, jus que ce vint après, que li bons hom s'aperceut bien que il n'i fesoit guères de preu, por ce que li Latin n'entendoient pas le grec. Si leissa la dignité et s'en ala en Costantinoble, tout de sa pleine volenté, sans force fere. Lors s'assembla li clergiez, si eslurent l'evesque d'Artaise, Bernarz avoit non, nez de Valence. Venus estoit avec le bon evesque du Pui qui en avoit fet son chapelain; de cestui firent patriarche. La seigneurie de la cité, com tuit li baron avoient promis et fiancé, otroierent à Buiemont par bon acort; fors le conte de Toulouse qui tenoit la porte du Pont; et ne sai quantes tors iluec avoit garnies que il ne vout pas rendre, ainçois disoit que ce estoit sa part[4]. Et por ce que Buiemonz estoit avant apelez princes de la gent de sa terre, remest cil nons[5] à lui et à touz les seigneurs de la cité, qu'il sont apelé prince d'Antioche.

libris utitur, quæ vice lectionis simpliciores ad devotionem excitant, ex ipsis corraserant parietibus. »

[3] *Et textus Evangeliorum*, c'est-à-dire je crois, des *couvertures* de livres évangéliaires. C'est le sens très-exact du mot *textus*. Éd. précéd. « Pour fere croiz et galices, et tieutes dras de soie donnerent. »

[4] G. de Tyr ajoute : *Quas postmodum portam et turres, post discessum comitis ex urbe, ejectis inde militibus, recepit* (*Boamundus*).

[5] Ce nom de « prince », justifié par celui de *prince* de Tarente que Boémond portait auparavant.



LI SEPTIESMES LIVRES.

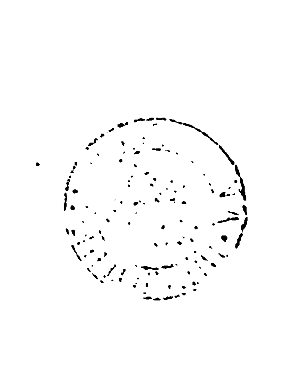
I. — Coment nos gens requistrent par messages l'Empereur de venir au siege de Jherusalem; et de la mort Baudoin, conte de Hainaut; et coment Hues li Maines s'en torna; et de la grant mortalité d'Antioche.

Les choses furent einsi atirées en la cité com je vos ai devisé. Lors fu li conseus pris entre les Barons que il envoiassent à l'empereur de Costantinoble por li semondre par sa loiauté que, selonc les covenances qu'il avoit à eus, il ne deslaiast pas que il ne venist en sa propre personne por eus aidier; nomeément au siege de Jherusalem les sivist, où il entendoient à aler. Se il ce ne voloit fere, bien séust-il que il ne li vouloient estre tenu, dès ilec en avant, de nul covenant que il eussent à lui, quant il les leur ne voudroit garder. Por ce message fere eslurent Huon le Maine, frere le roi Phelippe de France, et Baudoin le conte de Henaut. Cil s'en partirent de l'ost por aler en Costantinoble; mès il lor avint qu'en la voie les assaillirent Tur. En ce poignéiz fu perduz li cuens Baudoins, si que de lui l'en n'oï puis noveles. Aucunes genz cuidierent que il fust ilec ocis; li autre dient que il fu pris et menez en ces lointainnes terres vers le soleil levant. Jusque à ce jor d'hui n'en fu onques la verité seue. Hues li Maines s'en eschapa : touz sains vint jusque en Costantinoble à l'Empereur. Mès mout empira iluec sa renomée; car il qui estoit de si tres-haut lignage et touzjors en cel ost avoit esté larges et sages et chevaliers trop bons, ne regarda oncques ceus qui envoié l'avoient, ne ne vout retorner vers eus, ainz s'en parti de l'Empereur et tout droit ala en France. Plus en fu blasmez que n'eust été uns moiens hom [1].

[1] Ici, Guillaume de Tyr cite assez à propos Juvénal : *Juxta verbum nostri Juvenalis :* Omne animi vitium tanto conspectius in se, Crimen habet, quanto major qui peccat habetur.



G. de TYR, édit. P. Paris
Tome 1er p. 226
CARTE
DE
LA TERRE SAINTE
AU XIIe SIÈCLE
pour servir à l'intelligence
de GUILLAUME DE TYR
Dressée par
AUGUSTE LONGNON
1878
LÉGENDE
Pays Chrétiens
Itinéraire de Godefroy
Echelle de 1/2 592 000
32° E. de Paris
34°
33°
31°
32°
TRIPOLI
(Botrium)
Ybelin ou mieux Gibelet (Biblium)
Maubec (Héliopolis)
Jainé
Baruth
(Danabi)
(Abli)
DAMAS
(Porphyreon)
Saiete (Sidon)
Sarepte
Sur (Tyr)
Scandrellon
Belinas (Césarée)
Salome
Acre (Ptolemaïs)
Safet
plaines de Medan
Cayfas (Porfire)
Tabarie
Jadre
Nazareth
la Cité Bernard d'Etampes
Seleath
Bosseceth
Dore
Césaire
Cerase
Sebaste (Samarie)
Naples (Sichem)
Arsur (Antipatris)
Japhe
(Philadelphie)
Rames
Lide
Jericho
Ybelin
(Azotus Paralias)
Nicopolis
JERUSALEM
Bethléem
(Midavon)
Azote
Escalone
Bethgebrin
Hebreon
Gaze
MER MORTE
la Pierre du Désert
Bersabée
le Daron
(Raphias)
Laris
Paumiers (Segor)
le Quanoi des Turcs
SURIE SOBAL (3e ARABIE)
Montroial
Gravé et imp. chez Erhard.



Quant li pelerin sejornoient en Antioche, une mortalité vint si grant que nus jor n'estoit que l'en ne véist par les eglises .xxx. bierres ou .xl. Chascuns atendoit la mort tout presentement; nus n'en cuidoit eschaper. Lors avint uns granz domages en l'ost : li vaillanz hom de grant loiauté et de haut conseil morut, Aimarz, li evesques du Pui[1]. Lors ot trop grand duel en toute la ville. Dedenz l'eglise monseigneur saint Pere fu enterrez, eu leu meismes où la lance avoit été trovée. Mout i fu regretez li peres de l'ost[2]. Après fu morz li chevaliers preuz et loiaus et de grant cuer, Henris de Asque : au chastel de Torbessel[4] s'en estoit alez por sejorner; iluec morut et là fu enterrez. Renarz de Amellac[5], chevaliers bons et hauz hom de lignage, morut en Antioche : enterrez fu eu porche de l'eglise monseigneur saint Pere. Toutes les femmes qui en la ville estoient morurent par cele pestilence, pou s'en failli; si que de ce petit pueple en un pou de tens morurent bien en la ville cinquante mille que homes que femmes[6]. L'achoison de ceste mortalité demanda-l'en maintes foiz à bons fisiciens. Li un disoient que li airs estoit corrompuz, par secrées resons; li autre distrent que cele genz avoient eu trop granz angoisses de fain, et quant il vindrent à la plenté des viandes, trop en prisrent, parquoi il encorurent ez grans enfermetez : ce mostroient-il, parce que cil qui petit menjoient venoient plus legierement à santé.

animi vitium tanto conspectius in se crimen habet, quanto major... qui peccat habetur. (*Satyr.*, VIII.)

[1] Le 1er août 1098.

[2] *Tanquam pater et præcipuus plebis universæ moderator.*

L'arme s'en est alée et li cors remest sols.
Li angle l'emporterent à grant procession.
Ainc por roi ne por conte por fil d'emperéor
Ne fu tels li services com al vesque ot le jor,
De moines et de prestres et d'abes qui i sont.
Et ont lites les saumes del sautier environ,
Et faites lor prieres et dites l'orisons,
De la presse qu'il firent li suaires desront.
Les piés li vont baisier li pelerin baron.
(*Antioche*, VIII, continuation).

[4] Auj. *Tell-Bascher*.

[5] Et mieux Amersbac. *Rainardus de Amersbac.*

[6] Guillaume de Tyr n'a pas cru devoir accepter les chiffres apparemment chimériques que donnait Albert d'Aix de cinq cents cinquante morts de chaque jour, durant près de dix mois, et d'un total de plus de cent mille victimes. Il faut aussi remarquer que cet Albert d'Aix, dont l'autorité est si contestable, est ici le seul garant de Guillaume de Tyr. Seul, il avait mentionné cette effroyable épidémie. Les Tudebode, le pèlerin Richart, Raimond d'Aguilers, Fouchier de Chartres et Raoul de Caen n'en ont pas dit un mot. Ils se contentent de signaler la mort de l'évêque du Puy à la suite d'une courte maladie, et celle de Henry d'Asque, dans la ville assez éloignée de Turbesel. Albert d'Aix n'a-t-il pas fait ici un double emploi, et répété ce qu'on lui avait rapporté de la mortalité qui avait décimé l'armée croisée dans Antioche, avant la défaite de Kerbogat?

II. — Du conseil que nos gens orent pour le siege de Jherusalem.

Li Pelerin por eschiver la mortalité de la ville et por leur pelerinage parfere comencierent à crier que l'en alast vers Jherusalem, car por cele chose estoient-il meuz de leur pais. Mout prioient à touz les barons que il s'atornassent et les conduisissent cele part. Li Baron qui ne pouvoient durer à leur requestes s'assemblerent à conseil. Li un disoient que bone chose fust que il alassent tantost à la sainte cité, et por le pueple qui si le desiroit, et por ce[1] que tuit i estoient tenu; li autre disoient que il n'estoit pas tens de fere cele besoigne; car l'ardure du chaus estoit trop grant, et la secheresce leur feroit avoir soufrete de eaues; les genz ne trouveroient mie assez de blé, li cheval auroient soufrete de pastures : mès deslaiast-l'en cele voie jusqu'à la feste saint Remi[2]; lors seroit li tens plus atrempez : endementres, porroit-l'en sejorner les chevaus, et querre nouviaus cil qui mestier en auroient; si rafreschiroient leur cors li las et li malade. A ce derrenier conseil s'acorderent tuit; por ce, fu delaiée la muete. Lors deviserent li Baron qu'il se departiroient pour eschiver l'enfermeté du leu et por trouver meilleur marchié de viandes. Buiemonz descendi en la terre de Cilice; là prist[3] Tarse, Adane, Mamistre, Anavarze[4] : ces quatre citez garni de ses genz, et tint tout le païs. Li autre se respandirent par les voisines citez hors de la presse, por sejorner leur cors et leur chevaus. Mout en i ot des chevaliers et de la gent à pié qui passerent le flun d'Eufrate por aler à Baudoin, le frere au Duc, en Rohez, qui les recevoit à mout bele chiere; grant plenté de viandes leur donoit au sejor, et au partir les charjoit de beaus dons.

[1] Les onze mots précédents omis dans l'édition précédente.

[2] Elle tombe le 1er octobre.

[3] Ou plutôt : s'en mit en possession. *Urbes recepit*. Ces villes avaient été déjà longtemps auparavant conquises par Tancrède. Éd. précéd. « Descendi en la terre Cilice et la prist; Tarse, Adane... »

[4] Tarsous, Adana, Mopsueste, Ain-Zarba.

III. — Coment li dux Godefrois fu requis de lever le siege de Hasart où le jeu des dez fu trouvez.

Il avint, ne demora pas que Rodoans, li sires de Halape, ot contenz et guerre à un suen baron qui estoit châtelains d'un chastel qui avoit non Hasart[1]. [Et sachiez que là fu trovez et de là vint li jeus des dez, qui einsint a non[2].] Cil granz hom de Halape semont tout son pooir et assist ce chastel. Li sires qui dedenz estoit vit bien que il ne se porroit pas tenir contre son seigneur par soi, ne des Turs il n'auroit point d'aide. Por ce, parla à un suen ami crestien qui mout estoit ses privez et l'envoia au duc Godefroi; grant dons li porta de par lui. Mout li requist et pria doucement que il le secoreust à ce besoing, que grant talent avoit d'estre siens à touzjors, et vouloit estre liez à lui par grant priveté; que mout entendoit encore à fere por lui; son filz li envoia en ostage por seureté que il seroit touz suens. Li Dux qui mout avoit cuer gentil et debonaire receut l'amor et l'aliance du seigneur de Hasart. Bien se pensa que ce n'estoit mie contre la volenté Nostre Seigneur, se il, por un de ses anemis, afebloioit l'autre. Lors manda Baudoin son frere le conte de Rohez, que il li amenast genz assez, car ses proposemenz estoit teus que il vouloit hastivement lever le siege de ce chastel, por secorre son ami. Rodoans avoit jà sis .v. jorz entor le chastel; li dux Godefroiz venoit à granz jornées. Li message au seigneur du chastel estoient avec lui, et ne pooient mie aler à leur seigneur, car li chastiaus estoit de toutes parz assis. Por ce pristrent deus coulons que il avoient aportez à ce fere; letres que il orent fetes leur lierent aus queus et les lessierent aler. Li coulon s'en vindrent droit à Ha-

[1] Éd. précéd. Ces quatre mots omis.

[2] Cette origine est admise et acceptée par M. Littré dans son grand dictionnaire. Seulement il n'aurait pas dû alléguer Guillaume de Tyr qui n'en dit rien, mais notre traducteur. Et, pour mieux justifier le sens de jeu particulier de dés donné au mot *azar*, il aurait pu citer le fameux vers du *Purgatorio* (Canto VI), où peut-être devrait-on écrire *azara*, et non *la zara* :

Quando si parte l' giuoco dell' azara,
Colui chi perde si riman dolente,
Ripetendo le volte e tristo impara.

Hazart est aujourd'hui *Asaz*, dans la direction d'Antioche à Édesse; près de Killis, au nord et à dix lieues d'Alep.

sart, dont il estoient; cil les pristrent qui s'en prenoient garde. Li sires vit ez letres que il avoit la grace le Duc, si que il le venoit secorre bien et efforciement. Grant joie en ot, et en prist si grant hardement [que il meismes issi fors aus portes et mena de sa gent assez, si] que il assailli ceus de l'ost qu'il doutoit mout, n'avoit guères de tans.

IV. — Coment li dux Godefroiz desconfist les Mescréanz.

Jà estoit aprochiez li dux Godefroiz, quant ses freres vint à .III. mille chevauchéeurs preuz et hardis et bien armez, tant que il n'avoit més à aler que une jornée jusqu'au chastel. Bien s'acorda li cuens Baudoins à l'emprise le duc son frere; mès à lui dist que mout avoit granz genz Rodoans, li sires de Halape, ce avoit-il bien apris; por ce, li conseilla que il envoiast querre les autres barons qui estoient remés en Antioche, et leur priast come à ses amis qu'il li aidassent à fornir ce qu'il avoit promis. Voir est que il en avoit requis et prié mout doucement Buiemont et le conte de Toulouse, ains que il meust; mès il avoient un pou d'envie de ce que li Turs avoit plus requis le Duc que nul des autres barons; por ce ne voudrent mie movoir avec lui. Mès ore quant il les manda, leur fu avis que il ne seroit mie bele chose de leur remanoir; si, s'atirerent mout isnelement, et tant alerent que il l'aconsuirent. Quant il furent tuit ensemble, bien en i ot .XXX. mille portant armes. Rodoans ot ses espies : bien sot que cele gent venoient sur lui. Mout les douta, et si avoit-il bien .XL. mille homes : mès n'es osa atendre, ainz s'en parti et retorna en Halape. Li Dux ne sot mie que li sieges fust lessiez, ainz s'en ala vers Hasart. Assez avoit en Antioche de chevaliers et serjenz qui sorent que li Dux avoit à fere de genz, si se mistrent à la voie por lui suivre, car il li vouloient aidier. Une grant plenté de Turs se furent embuschié lez le chemin por eus guetier. Quant cil aprocherent qui garde ne s'en prenoient, li Tur saillirent sur eus qui mout furent plus; aucuns en ocistrent, mès la greigneur partie

pristrent et lierent, si tornerent vers leur recois. La novele en vint au Duc et à son ost qui furent tuit desvé. Il retornerent por suivre ces maufeteurs. [La gent du païs leur enseignerent un adreçoer par où il leur vindrent à l'encontre.] Puis que il les virent, de grant corrouz leur corurent sus, assez en ocistrent, les autres enmenerent pris; pou en eschapa qui s'enfoïrent; leur prisons que il enmenoient deslierent. Mout en fu Rodoans domagiez, car il estoient bien .x. mille de la meilleur gent et de la plus esleue[1] que il peust avoir. Quant il orent ce fet, si repristrent leur voie vers le chastel de Hasart. Quant il aprochierent, li sires de la ville issi fors à tout .III[c]. chevauchéeurs, là où il vit le Duc, descendi à terre et se mist à genouz; mout mercia premierement le Duc, après touz les autres, du secours que il li avoient fet à tel besoing. Lors jura devant touz que à ces barons et à touz autres crestiens seroit mès touzjours feaus et bons amis, si que leur bien voudroit et porchaceroit en bone foi, leur maus destorneroit à son pooir ou les en feroit certains, se destorner ne le pooit. Mout les heberja bel et fist de granz presenz. L'endemain li cuens Baudoins s'en tourna vers Rohez, li autres oz ala en Antioche.

V. — Coment li dux Godefrois sejorna en la terre Baudoin.

Li dux Godefroiz conut bien que la pestilence et la mortalité duroit encore en Antioche; et ses freres l'avoit mout prié que il venist sejorner vers sa terre, jusque après l'aoust, quant li tens seroit plus temprez. Il prist petite compaignie de ceus qui plus estoient soufreteus[1], et s'en vint à Torbessel et à deus autres chastiaus: li uns avoit non Hatap[2], li autre Ravendel. De cele

[1] *Ex electa militia.* Éd. précéd. « De la plus eslevé. »

[1] *Assumpto familiari comitatu et indigentium maxima manu, ut eis in necessariis caritative provideret....* Raimond d'Aguilers mentionne également cette visite de Godefroi à son frère Baudouin, mais sans l'attribuer au désir d'échapper à cette épidémie dont Albert d'Aix avait seul parlé.

[2] Aujourd'hui : *Aintab.* Il ne reste aucune trace de Ravenel ou Ravendel, château voisin de Turbesel. (*Tell-bascher.*) C'est peut-être *Ranama* entre Turbesel et Rohès, au midi de l'ancienne Hiérapolis.

terre fist-il à sa volenté. Ses freres le véoit sovent. Quant il demoroit iluec, la gent du païs, meismement cil de religion[a], se pleignoient mout de deus Ermins qui estoient freres : li uns avoit non Pancraces, li autres Covasiles. Il avoient forteresces en ce païs et estoient haut home de la terre; mès n'avoit en eus se desloiauté non. Il recetoient les robéeurs qui brisoient les eglises, et à toutes manieres de genz fesoient assez mal. En tel orgueil estoient-il monté que il tolirent le present du paveillon que Baudoins envéoit au duc son frere, au siege d'Antioche, et le presentèrent à Buiemont de par eus[b]. Quant li Dux oï ces plaintes, il envoia cinquante chevauchéeurs de sa gent et le pueple de la terre, si fist les forteresces à ces deux Ermins prendre et fondre jusques en terre. Tandis, com li Dux sejornoit en ces parties, maintes genz de l'ost des granz et des petiz s'en aloient au conte Baudoin à Rohez; car il leur fesoit mout granz biens, doucement les retenoit, et largement leur donoit du sien. La voie estoit ore toute seure, puis que li chastiaus de Hasart estoit en amor à noz genz.

VI. — Coment cil de Rohez porchaçoient la mort Baudoin.

Tant fu venu de nostre gent à Rohez que mout comencerent à desplere aus citeiens de la ville, et se descordoient en maintes choses li Ermin des Latins; car, sanz faille, li nostre vouloient mout avoir la seigneurie : mainz ennuiz et maintes granz vilenies fesoient à leur ostes dedenz leur maisons. Li Cuens méismes, por ce que il avoit tel plenté de gent de sa terre, appeloit meins à son conseil que il ne soloit les hauz homes de la cité, par qui aide il estoit venuz à cele hautece. Mout en orent grant desdaing, et dedenz leur cuers se repentoient de ce que il l'avoient mis sur eus, car il doutoient que li Cuens, qui si estoit larges com

[a] *Et maxime viri religiosi qui in monasteriis, quæ illic erant plurima, habitabant....*

[b] Cela a déjà été raconté au livre V, chapitre 9; et le souvenir de ce méfait pouvait contribuer à rendre Godefroi plus favorable aux plaintes qui lui étaient adressées contre ce Pancrace.

cil qui tout donoit, leur tousist aucun jor quanque il avoient. Por ce, manderent aus amirauz des Turs qui estoient leur voisin que il porchaceroient volentiers par leur aide coment li cuens Baudoins fust ocis, ou au mains chaciez de la cité, si que il n'i retournast jamais. Li Tur maintenoient volentiers ceste parole, si que cil de Rohez ostoient jà de la ville toutes leur choses en repost, et leur avoir metoient chiez leur acointes, par les citez et par les chastiaus d'entor. Endementres com il porparloient ceste traïson, uns amis le conte Baudoin vint à lui qui l'en acointa. Cil s'en merveilla mout; toutesvoies bien fist enquerre la chose, et trova que einsi estoit : bien sot ceus qui fere le devoient, et par qui. Il envoia de sa gent, et fist prendre les chevetaines de la desloiauté. A ceus fist crever les eus; les autres qui n'avoient mie tant forfet chacia de la ville et prist ce que il avoient. Aucuns en i ot que il leissa demorer en la cité; mès du leur prist ce que il en pot avoir. Bien ot, par l'achoison de ce murtre que il devisoient, des traïteurs .xx. mille besanz. Mès il departoit tout aus pelerins qui li aidoient à prendre les chastiaus et les forteresces et aucunes citez entor Rohez. Mout estoit doutez de ses voisins, si que nus n'osoit emprendre contenz encontre lui. Li haut home de la terre porchaçassent volentiers, se il péussent, coment il fussent de lui delivre à touz jors[1].

VII. — Coment uns Turs vout traïr Baudoin.

En cele terre avoit un haut home qui Turs estoit, Balac avoit non. Mout estoit acointes et privez du conte Baudoin; il fu jadis sires de la cité de Sororge[1], ainçois que nostre gent venissent en la terre. Cil s'aperceut que li Cuens ne li disoit mèz tant de ses conseuz cum il soloit, ne ne li mostroit si bele chiere. Un jor vint à lui et li pria par mout beles paroles que il venist à une seue for-

[1] *Ita ut*, ajoute G. de Tyr, *socer ejus timens ne pro dotis residuo, quam cum filia promiserat necdum persolverat, graves quæstiones pateretur, in montes, ubi sua habebat præsidia, clam aufugit.*

[1] Auj. *Sarug*. A dix ou douze lieues au-dessous de Rohès.

teresce, car il la lui voloit baillier et doner, por ce que il n'en avoit plus, ne plus n'en vouloit avoir; ainz li soufisoit s'amor; sa femme et ses enfanz envoieroit touz à ostage soz lui en la cité de Rohez; pour ce que, si com il disoit, li Tur si voisin, et neis cil de son lignage, le haioient mout et li porchaçoient mal, por la grant acointance que il avoit aus Crestiens. Li Cuens n'i pensa se bien non et dist que il iroit por sa requeste à cele forteresce. Au jor qu'il li ot mis, li Cuens mut atout .IIc. chevaliers. Balac ala avant, cil le sivi jusque là. Mès li desloiaus Turs avoit mis cent homes de sa gent bien armez dedenz la forteresce, si repost que nus n'en paroit. Quant il fu devant, Balac pria le Conte que il montast en haut et véist com li leus estoit forz, ne n'i menast guères gent, car il i avoit de la seue chose où l'en li porroit fere domage, se toute cele presse se féroit enz. Li Cuens le vout einsi fere; mès il ot chevaliers avec lui de ses compaignons, sages homes qui ne li soufrirent mie, ainçois le retindrent à force; car il doutoient la malice de cel home, si que leur cuer sospeçonnoient traïson. Li Cuens remest par leur conseil et douze de ses homes, forz et preuz bien armez, fist monter en la tor, pour veoir se il avoit chose que l'en deust douter. Il remest assez près entre sa gent. Cil qui monterent en haut aperceurent bien la traïson; car li Tur saillirent de leur repostailles et pristrent ces douze par force, si les desarmerent et retindrent touz liez. Quant li Cuens sot ce, mout ot grand duel de sa gent que il avoit einsi perdue; avant se trest et parla à Balac. Mout le conjura, par le serement et par la féeuté que il li avoit fete, que il li rendist ses homes ou au mains les méist à raençon; car il li en donroit grant avoir. Cil li respondi que por neant se traveilleroit, jamès n'en auroit nul se il ne li rendoit la cité de Sororge qui avoit esté seue. Li Cuens vit que cele forteresce n'estoit mie legiere à prendre, quant trop estoit en fort siege : mout estoit bien murée et richement garnie; si s'en retorna à Rohez, mout angoisseus du peril où il avoit esté, quant il dut monter en la tor, et dolanz estoit de ceus qui remanoient. Il avoit baillié la cité de Sororge à garder à un preudome bon chevalier, Foubert de Chartres avoit non; cil tenoit avec lui

cent chevauchéeurs. Quant il oï dire que ses sires avoit einsi esté traïz, et que il avoit perdu douze de ses homes, mout fu dolanz et se pensa coment il li porroit aidier, contre ce desloial Tur qui ce li avoit fet. Ne demora guères que il mist de nuiz en une repostaille, près de cele forteresce, une partie de sa gent; l'endemain, vint à pou de compaignie devant cele tor, et prenoit la proie. Cil qui estoient en haut virent que il estoient pou, si monterent ez chevaus et les sivirent por requerre ce que il enmenoient; tant que il s'embatirent sur leur embuschement. Cil saillirent hors et les forclostrent; Foubert retorna sur eus. Ne sai quanz des Turs i ot ocis; mès .vi. en pristrent touz vis; par ceus, il orent tantost .vi. des noz que il tenoit. Ne demora guères que li quatre s'en eschaperent de la forteresce, quant les gardes dormoient. Quant Balac vit que il n'i remanoit que deus, il leur fist couper les testes. Dès lors en avant, li cuens Baudoins qui avoit acointance à pluseurs des amirauz d'entour lui, ne vout plus estre acointes de nul Turc, ainz eschivoit leur compaignie et leur amor. Et ce mostra-il bien, ne demora guères; car il avoit un haut home Tur en cele terre qui avoit non Bauduc, de qui je vos parlai desus que il vendi cele ancienne cité et cel fort, qui avoit non Samosac[1], à Baudoin. Cil avoit en covenant[2] que il amenroit sa femme et ses enfanz dedenz Rohez; mès il queroit une fausse achoison par barat, par quoi il delaioit cele chose à fere. Un jor vint au conte Baudoin parler, si com il souloit. Li Cuens li demanda pour quoi il ne fesoit ce que il li avoit en covent; cil se comença à escuser par choses où il n'avoit point de verité : li Cuens le prist et tantost li fist couper la teste.

VIII. — Coment li cuens de Toulouse conquist Albare et le païs d'entor.

Li dux Godefroiz sejornoit, einsi com je vos ai dit, en la terre de Torbessel. Li cuens de Toulouse assembla sa gent et prist grant

[1] Auj. Samizat, sur l'Euphrate, au nord de Rohès.

[2] *Tenebatur ex compacto.*

plenté de povres pelerins[1] qui estoient en Antioche. Despit avoit d'estre oiseus sans riens fere. Il vint à une cité mout bien garnie qui a non Albare, à deus jornées d'Antioche[2]. Il l'assist, et tant destrainst ceus de léanz que il se rendirent. Il entra enz et tint, par cele ville, tout le païs d'entor. Il mercia Nostre Seigneur de l'enneur qu'il li avoit fete[3] : si eslut evesque en la ville un preudome qui estoit venus avec lui de son païs, Pierres avoit non, nez estoit de Nerbonne, et li dona la moitié de cele cité. Puis vint cil en Antioche, si fu ilec sacrez par le patriarche Bernart qui li dona paule[4] et le fist arcevesque. En la compaignie le conte de Toulouse avoit un chevalier vaillant et preu, Guillaumes avoit non[5]. Cist, quant Antioche fu prise, prist par aventure la femme Anssien, le seigneur de la ville, et deus suens neveuz, filz à un suen fil qui avoit non Sansadol; et les tenoit encore en prison. Mais icil Sansadol l'en dona mout grant avoir, par quoi il raent et enmena sa mere et ses deus enfanz. En cele saison vindrent une mout grant plenté de gent de Tiescheterre[6] en pelerinage oultre mer. Il arriverent eu port saint Syméon et sejornerent dedenz Antioche; mès la mortalité duroit encore, [si que nus n'eschapa de tous ceus, se mout pou non], que il ne fussent mort dedenz brief tans; car trois mois touz continueus dura cele pestilence, jusque à l'entrée de deloir[7]. De chevaliers i ot bien morz cinq cenz; du menu pueple ne savoit nus le conte.

[1] *Multo pauperum populo*. Éd. précéd. Le mot « povres » omis.

[2] M. Poujoulat place Albare (Lanbare de la chanson d'Antioche), entre Alep et Marra. Mais on la reconnaît plutôt dans la bourgade El-Bara, à douze ou quinze lieues au midi d'Antioche, et assez près de *Maarrat en Naaman*.

[3] *Deo gratias exhibens, quod per ejus pœnam et studium Oriens episcopum haberet latinum*. La chanson d'Antioche non renouvelée nous avertit que la ville fut bientôt abandonnée :

François prisrent Lambare et un evesque i misent.
Que caut quand il i mirent quant ne li laisent mie?
Car à cel jor avoient moult poi chevalerie,
Et de l'ost Godefroi n'i avoient il mie
La lessierent Lambare et passent à la Lice.
(Suite du ch. VIII, § 4).

[4] *Suscepto ab eodem pallii genio.*

[5] C'est apparemment le même qui se signala au siége de Marrah :

Guillermes monta sus qui fu de Montpellier,
Et sunt ensemble o lui sergent et chevalier;
Lor perieres atornent por les murs pecoier,
Le mur font en cent lius effondre et percier.
(*Ch. d'Antioche*, ch. VIII, continuat., § 7.)

[6] *De partibus Ratisponensibus... qui erant quasi mille quinginti.*

[7] Var. *Deleir*. *Usque ad Kalendas decembris* *Delair*, ou *Deloir*, était en effet synonyme de décembre. Éd. précéd. « jusqu'à l'entrée de l'air du mois de décembre. » Répétons encore qu'Albert d'Aix, que suit Guillaume de Tyr, est le seul garant de cette épouvantable mortalité, comme de l'arrivée et de la mort de ces pèlerins de Ratisbonne.

IX. — Coment li Crestien pristrent la cité de Marram.

Au premerein jor de novembre, li Baron qui s'estoient departi por la pestilence furent tuit retorné en Antioche, si com il avoient en covenant. Leur conseus fu que il alassent asseoir la cité de Marram, qui estoit forz et bien garnie. De Albare que il avoient prise n'i avoit que huit miles[1] : car il ne pooient plus tenir le pueple qui s'engoissoit d'aler vers Jherusalem. Por ce, vourent fere, tandis, aucune chose. Au jor nomé furent tuit appareillié li cuens de Toulouse, li dux Godefroiz, Eustaces ses freres, li cuens de Flandres, li dux de Normendie et Tancrez, et vindrent à la cité de Marram, si l'asistrent. Cil de la ville estoient mout riche et de grant orgueil, nomeément por ce que il avoient en cel an assemblé en un poignéiz à nostre gent; de quoi il pristrent aucuns, et mainz en ocistrent; si que le meilleur en orent. Por ce, les prisoient mains et les Barons ledenjoient desur les murs, et despisoient tout l'ost. Sur les tors levoient croiz et les escopissoient en despit de nostre foi, et fesoient autres hontes assez por corocier nostre gent. Li Bâron furent mout irié. L'assaut firent crier, et mout assaillirent asprement, si que, se il eussent eu eschieles, il fussent entré en la cité par force, le secont jor que il i vindrent. Au tierz jor vint Buiemonz qui amena genz assez, et se loja cele part où la cité n'iert mie assise. Lors comencierent li nostre à avoir grant despit de ce que il ne faisoient rien[2]; si firent cloies hastivement, leverent befroiz et chastiaus, et drecierent mangoniaus qui giterent tantost. Lors emplirent le fossé; les minéeurs mistrent aus murs. Cil dedenz se defendoient, gitoient pierres

[1] La faible distance d'Elbara à Marram fait reconnaître cette dernière dans *Maarrat en Naaman*, qui forme la pointe d'un triangle dont les deux extrémités nord sont Antioche et Alep. Nous avons déjà vu les croisés séjourner à Marash, l'ancienne *Germanicia*, puis occuper Marash, au-dessous de *Asas* ou Hasare.

[2] Si vienent à la Mare où grant paine soffrirent,
Cinc semaines i furent ains qu'éussent la ville.
Puis atournent l'engien dont la Mare fut prise :
Il le dolent et dressent, gentement le garnissent,
Les bondes sont de fer et roides les chevilles,
Lor aloirs font cloer, et lor soliers garnisent,
Desus le font terrer, que li Tur ne l'arsisent.
(*Ant.*, cont., § 6.)

et feu et chau vive, et besaines toutes pleines d'ez[3]; saietes traioient mout espessement. Mès, Dieu merci, petit blecierent des noz. Mout se comencierent à lasser cil dedenz; nostre gent les aperceurent et leur en crut la volenté et li hardemenz. Les eschieles apoierent aus murs et monterent sus isnelement. Entre les autres i ot uns trop preus, nez estoit de Limozin, Gulfroiz[4] des Tors avoit non. Cil monta premiers et trop se contint bien; autre gent le sivirent assez; il entrerent par les tors qui près estoient. Toute la cité eussent-il prise, se la nuit n'es eust destorbez, qui vint tantost. Por ce delaierent jusque à l'endemain; car cil assauz avoit duré dez le soleil levant jusque à cele eure. Bien firent garder les portes que leur anemi ne s'en foïssent, et firent bien guetier leur ost. Mès la menue gent virent que nus ne se mostroit aus murs, ne ne fesoit-l'en pas noise en la ville; si s'aprochierent sanz le congié aus Chevâliers, et mistrent eschieles aus murs et entrerent en la ville[5]; toute la troverent vuide de gent. Quanque il vourent il pristrent sanz contenz, que bien en avoient mestier, com cil qui avoient assez soufert fain et povreté. Tuit cil de la cité s'en estoient entré en caves longues et parfondes por eus garantir. Au matin li Baron virent que la cité estoit prise; dedenz entrerent, mès petit i troverent de gaaing[6]; car on l'en avoit jà tout levé. Il sorent que li Tur s'estoient repost souz terre; il alumerent les feus aus bouches des caves, et envoierent léanz si granz fumées que par force les covint venir hors. Assez en ocistrent li nostre ; le remanant enmenerent pris. Ilec fu morz de maladie li bons hom religieus qui mout doutoit Nostre Seigneur, Guillaumes li evesques d'Orenge. Li Dux ot demoré iluec avec les autres bien quinze jors; puis s'en partirent, il et li cuens de Flandres, et vindrent en Antioche, [où il avoient à faire].

[3] *Et plena apibus alvearia*, Des ruches pleines d'abeilles.

[4] *Guilferus cognomento de Turribus*. Var. Giefroi. (Gulphe ou Gouffier de Las Tours.)

[5] La nuit du vendredi au samedi, 11 décembre 1098.

[6] Mis moult i ot de ceus qui noient n'en i prisent. (*Ant.*, cont., § 8.)

X. — Coment li dux Godefrois desconfit les Turs.

Godefroiz, li dux de Lohereine, vit que la gent à pié[1] s'apareilloit à movoir vers Jherusalem et mout en semonoit les Barons. Il vout veoir son frere, ainz que il se partist de cele tere; si prist sa privée compaignie, et s'en ala vers Rohez. Quant il ot veu son frere et fet aucunes besoignes qui à fere estoient, s'en vout retorner vers Antioche aus Barons qui l'atendoient. Quant il se fu aprochiez, si que il n'i avoit més .VI. miles à venir ou cinq, il troverent une mout bele fontaine en un leu plein d'erbes verz et netes. Si eompaignon distrent que ce estoit beaus leus à disner[2] : il s'i acorda, puis descendirent. Tandis com il apareilloient ce disner mout seurement, estes-vos que d'un grant roseroi[3] qui estoit près d'iluec, delez unes paluz, sordent Tur à cheval bien armé. Quant li Dux et li autre les virent venir, il pristrent les armes, si com il porent, et saillirent sur les chevaus, puis leur corurent sus, et fu iluec li poignéiz mout fiers. Li Dux le fist trop bien : assez i ot des Turs morz; li remananz s'en foï. Li nostre n'i perdirent riens, ainz s'en vindrent à grant joie jusques en Antioche.

XI. — Coment li menuz peuples des crestiens destruirent la cité de Marram.

De cele cité que je vos ai dit desus qui fu prise, sordi uns granz contenz entre Buiemont et le conte de Toulouse; car li Cuens la vouloit doner à l'evesque de Albare[1]. Buiemonz disoit que la seue partie ne li donroit-il pas, se il ne li rendoit ne sai quantes tors que il tenoit en Antioche. Li Cuens ne le voloit pas fere. Au darrenier, Buiemonz se parti de Marram par despit, et s'en vint

[1] *Populus.* L'éd. précéd. a omis « à pié ».
[2] *Ut cibum sumeret.* Éd. précéd. « Que c'estoit biau lieu à deliter, » plus loin le mot « disner » passé.
[3] *Carecto paludis.* Lieu planté de joncs ou glaïeuls marécageux.
[1] Éd. précéd. « Quar li quens lui vouloit doner Albare. »

en Antioche. Là fist assaillir les tors que la gent le conte de Toulouse tenoient; à force les prist et gita ceus qui les tenoient hors; si que il tint toute Antioche dès ilec en avant, sanz compaignon. Li Cuens vit que ses aversaires s'en estoit partiz, si fist de la cité conquise sa volenté, et la dona toute à l'evesque d'Albare. Tandis, com il atiroient entre lui et l'evesque coment la cité peust estre gardée, si que li Tur ne la peussent recovrer, la gent à pié se comencierent mout à corocier de ce que li Baron se demoroient au prendre ces menues citez, et fesoient contens entr'eus et tençons por leur conquestes; mez la chose por quoi il estoient meu lessoient-il toute en obli, et, si com il lor ert avis, il ne leur chaloit de leur veuz acomplir. Por ce s'acorderent la menue gent et afermerent entr'eus que si tost come li Cuens se seroit partiz de la cité de Marram, il la fondroient toute jusque en terre, si que par lui ne delaieroient-il plus. Il avint que li Baron s'assemblerent à Ruge[1], une cité qui est emmi voie, entre Marram et Antioche, por avoir conseil ilec que il feroient d'aler vers Jherusalem; car li pueples les angoissoit mout et hastoit d'aler. Là se descorderent entr'eus li Baron, si que il n'i ot riens fet. Tandis cum li cuens de Toulouse demouroit à ce parlement, li pueples qui estoit remés à Marram sur le pois l'evesque d'Albare qui mout leur defendoit[2], abati les murs et les tors de la cité de Marram; car il ne voloient mie que por achoison de la ville demorast plus li Cuens en cele tere. Quant li Cuens retourna, mout fu corociez de ce que il avoient fet; mez pour ce que il ne le pot amender, bien covri son corage par dehors. La gent à pié comencierent toutes voies à crier et à requerre les Barons que il les conduisissent à parfere leur pelerinage; où se ce non, il esliroient de leur pelerins un chevalier qui il feroient chevetaine d'eus, et le sivroient jusque à la cité de Jherusalem. D'autre part avoit en l'ost merveille grant soufrete de viandes, si que les povres genz moroient de fain. Mainz en i ot, ce dit-l'en, qui menjoient char d'omes et maintes autres choses qui n'estoient ne

[1] *Rugia.* Auj. Riha.
[2] *Multum prohibente et renitente plurimum prædicto episcopo.*

netes ne bones à mengier[1]. De ce sourdi une mout grant mortalité; car il avoient sis entor cele cité de Marram à tel meschief de famine, si que mout avoient perdu de leur gent, ne mie seulement par armes, mès par la mesese que il soufroient. Là fu morz uns trop vaillanz juenes hom, Enjorans, le filz le conte Huon de Saint Pol; de maladie morut. [Ce fu mout grans damages, et mout fu plainz en l'ost de tous les barons.]

XII. — Coment li cuens de Toulouse se mist à la voie.

De ces choses qui couroient einsi fu mout en grant angoisse li vigueреus cuens de Toulouse; car il ne savoit mie bien que il peust fere. D'une part avoit trop grant pitié et grant doleur de la mesese que il véoit soufrir à la povre gent, et mout estoit meuz de leur requestes quant il prioient si doucement lui et les autres que il les menassent por acomplir leur veu; d'autre part il avoit bien entendu que li autre baron ne s'acordoient mie à ce que li peuples requeroit. Il qui estoit de grant cuer dist que il ne leiroit plus einsi morir la povre gent, et leur dona jor que il movroit sans faille à aler vers Jherusalem, le quinziesme jor. Et por alegier la mesese que il avoient de fain, prist une partie de ses chevaliers et de la gent à pié les plus forz et les plus delivres, le remanant lessa dedenz la cité; puis entra en la terre à leur anemis, brisa villes et forz mesons, mout en amena grant plenté de bestes et d'autres vitailles; esclaves en amena assez, homes et femmes. Quant il vint à Marram tout departi igaument à ceus qui remez estoient come aus autres qui avoient le gaaing fet, si que tuit furent riche d'avoir et de viandes. Li jorz comença à aprouchier que li Cuens avoit nomé. La menue gent crioient de l'aler, et distrent que plus n'auroit-il respit d'eus. Il ne sot que fere, car bien savoit que li pueples avoit droit; mez il avoit pou

[1] D'anes et de camels les i covint à vivre,
Et d'autres bestes vives, poi en blé et ferines;
Auquant menjuent Turs, teus qu'il poent eslire.
(*Antioche*, contin., § 4.)

— *Var.* « mains en i ot qui mengierent charoignes et trestoutes ordures, et char de chien et de chat, qui n'estoient guères beles à mengier. »

de compaignie à cheval; por ce requist l'evesque d'Albare que il alast avec lui. Il le li otroia volentiers, et sa terre lessa en la main d'un vaillant chevalier, Guillaume de Cimilli avoit non. Ne li bailla que .VII. chevauchéeurs avec lui et .XXX. serjanz à pié[1]. Quant li jorz vint qui ot esté nomez, li Cuens fist bouter le feu en la cité de Marram et la mist toute en cendre, puis se mist à la voie. Il ot en sa compaignie entor dis mille homes dont il n'en i avoit pas plus de .III. cenz à cheval. Quant il s'en fu partiz, li dux de Normendie et Tancrez vinrent après et l'aconsivirent por aler avec lui. Chascuns de ces deus n'avoit pas plus de quarante homes à cheval, mez mout i avoit de gent à pié. En la voie troverent grant plenté de viandes, car il passerent par Cesaire[2], par Haman et par La Chamele. Des seigneurs des villes avoient mout volentiers granz dons en or et en argent; et leur presentoient bues et vaches et moutons, et autres viandes assez. Avenable marchié leur fesoient de toutes choses, chascuns les conduisoit par son pooir. Mout amendoit li oz et croissoit de jor en jor; car mout trovoient bons passages par là où il aloient. De chevaus, dont il avoient eu grant soufrete, trovoient bons marchiez, si que mainz en acheterent, tant que, ainçois que li autre baron venissent, orent-il en leur compaignie mille homes bien montez. Il estoient einsi venu le chemin qui est loing de la mer; mès après, il s'acorderent que il se treisissent vers la marine, por oïr plus legierement noveles des barons qui estoient remés vers Antioche, et por trover plus legierement à vendre ce que mestiers leur fust, ez nés qui estoient ez porz.

XIII. — Coment li cuens de Toulouse ocist les robeors.

En toute cele voie, puis que il estoient parti de Marram, estoient mout bien venu enpais et sauvement, fors d'une chose;

[1] *Cum septem equitibus et peditibus triginta.* Éd. précéd. « que trente chevaucheeurs, avec lui et quarante à cheval, et quatre vinz sergans à pié. »

[2] L'ancienne Césarée, aujourd'hui Seidjar, au-dessus d'Haman, l'anc. *Epiphania*. — La Chamele est l'anc. Émèse, auj. Hems. Dans la Chanson d'Antioche : « *La Camelerie*. »

car aucune fois Tur[1] robéeur venoient après l'ost, si ocioient aucunes foiz ou prenoient febles genz et malades qui s'aloient remanant derrières les autres. Li Cuens en fu mout iriez; por ce fist aler les autres avant; il se remest entre lui et l'evesque d'Albare, et retint un pou de preudes genz bien montées. Il s'embuschoit derrières l'ost por veoir se cil vendroient qui einsi faisoient damage en l'ost. Quant il ot un pou demouré, li Tur vindrent assaillir à sa gent [qui tout de gré s'aloient remanant]. Li Cuens sailli hors de son aguet et les vint ateignant; tous les decoupa, fors aucuns que il enmena avec lui. Là gaaigna de bons chevaus et armeures asez; puis s'en revint en l'ost à grant joie. Dès ce jor en avant, alerent par toute la terre mout asseur, ne n'orent onques soufrete de viandes. Des citez et des chastiaus à destre et à senestre, quant il passoient, n'i ot onques seigneur qui ne leur envoiast granz dons por eus tenser[2], et marchiez de viandes leur fesoient fere; fors que un seul chastel où les genz se fioient de la forteresce. Por ce ne leur envoierent onques presenz ne message, ainz descendirent tuit armé du chastel et cuidierent à nostre gent defendre un pas, où il se mistrent; mès li nostre, quant il les virent, les assaillirent mout hardiement, tant que cil furent tantost desconfit; pou en i ot qui ne fussent ou mort ou pris. Quant li Baron sorent que cil du chastel estoient einsi retenu, tantost alerent à la forteresce et l'assaillirent et la pristrent de venue; les murs fondirent, les mesons furent arses quant il les orent vuidiées de ce que il i troverent; chevaus enmenerent assez qui peissoient ez pastures. Avec nostre gent estoient assez des[3] messages de la terre, que li grant hom d'ilec entor avoient envoiez por veoir leur covines et por leur villes sauver. Quant il virent ce, que li Baron fesoient einsi leur volenté, et que rien ne leur pooit contrester, il s'en alerent à leur seigneurs et leur distrent que trop estoient fieres genz et hardies. Lors véissiez de toutes parz venir presenz et viandes einsi com por noient. Tant les doutoient que il me-

[1] Le latin ne porte pas que ces « robeurs » aient été des Turcs.

[2] *Tenser*. « Le sens doit être : « pour eux tenir et retenir »; ou « se défendre d'eux ».

[3] Éd. précéd., les six mots précédents omis.

toient grant peine en eus apaier. Ne demora guères que il orent passé tout le païs, jusque il vindrent ez plains d'une anciene cité qui mout siet en fort leu assez près de la mer, Archis avoit non. Cil se logierent assez près de la ville.

XIV. — Coment li Crestien vindrent en la cité d'Archis[1].

Archis est une des citez de la terre de Fenice, qui siet au pié d'un mont que l'en claime Libane, en un tertre mout fort. Quatre miles ou cinq a, d'iluec à la mer. Mout a pleintéive terre entor et delitable de pastures et d'eaues. Les escriptures dient qu'ele fu fondée mout anciennement; car Noé qui fu en l'arche ot trois filz : li uns ot non Cham, cil ot un filz qui ot non Chanaam; de celui vint uns[2] qui ot non Aracheus : icil fonda ceste cité, et por celui ot-ele non Archis. Il avoit prisons en cele cité de nostre gent. Cil avoient mandé au conte de Toulouse et aus autres barons que por nule rien il ne passassent outre que il n'asséissent cele cité; car granz biens leur en vendroit. La cité de Triple, qui mout estoit riche et mout noble, séoit près d'ilec, à sis miles. Là r'avoit-il de nostre gent en prison, car dès le comencement du siege d'Antioche et après quant ele fu prise, comencierent la gent de nostre ost à corre par le païs assez nicement, por querre viandes dont il avoient soufrete : l'en les prenoit en mainz leus, si que à peines avoit cité ne chastel eu païs où il n'en eust en prison. Dedenz cele cité de Triple en avoit plus de deus cenz. Cil meismes avoient mandé à nostre gent que se il vouloient fere semblant de conquerre le païs, li rois de Triple leur donroit mout grant avoir, por eus partir d'iluec, et deliverroit touz les prisons. Il leur avint tout einsi : car nostre gent s'aprochierent de la cité d'Archis pour veoir quel semblant il feroient et por atendre les autres barons, qui par tens les devoient suivre.

[1] Aujourd'hui *Arca*, voisine de la mer et au-dessus de Tripoli.

[2] *Septimus filiorum Chanaan*.

XV. — Coment li Crestien pristrent la cité de Tortose.

Des heberges à nostre gent issirent .c. homes à cheval et .II$^{c.}$ à pié qui firent chevetaine de Raymont Pelet, qui mout estoit preuz chevaliers[1]. Il alerent jusque devant la cité qui a non Tortose[2] por veoir se ils trovassent aventure dont il gaaignassent. Il s'aprochierent de la cité et la comencierent à assaillir mout viguereusement. Cil de léenz se defendirent mout asprement, si que li nostre n'i forfirent guères. La nuit vint, il entrelessierent l'assaut, por revenir au matin plus frés, et attendoient compaignie de l'ost qui suivre les devoit. Cil de la ville orent poor que l'endemain ne venissent plus gent et les assausissent si forment que il ne se poïssent tenir; por ce, s'en partirent la nuit de la ville tout coiement, et s'enfoïrent aus montaignes; ne n'i menerent que leur femmes et leur enfanz; [toutes les autres choses lessierent en la ville]. Li nostre qui n'en sorent mot se leverent au matin; mout se comencierent à semondre et entrehaster de bien fere à l'assaut. Il s'aprochierent tuit armé, n'oïrent nului, monterent aus murs par eschieles, ne virent point de gent, entrerent enz, ovrirent les portes, si que tuit i vindrent. Lors virent bien que tuit s'en estoient alé. La cité troverent si comble et si pleine de tous biens que tuit furent riche. Il trousserent tout, et emporterent[3] tant com il porent en l'ost; leur aventure conterent dont tuit firent mout grant joie[4].

XVI. — Coment li dux Godefrois et li cuens de Flandres vindrent en Lalische de Surie.

Qnant li mois de marz fu entrez, li pueples qui estoit remés en

[1] Premier ancêtre connu des Pelet, vicomtes de Narbonne, dont il reste encore plusieurs branches fleuries.

[2] *Usque ad urbem Antaradon quæ vulgari appellatione Tortosa dicitur.* Le traducteur a judicieusement passé tout ce que G. de Tyr raconte des origines de cette ancienne ville, nommée Aradios dans Ézéchiel.

[3] Éd. précéd. « Ils se trousserent et emporterent... »

[4] Guillaume de Tyr termine ici le chapitre XVI, au moins dans les textes imprimés. D'autres leçons le continuaient; notre traducteur les avait suivies. Mais je crois devoir conserver la division généralement adoptée.

Antioche vit que tens estoit de movoir; si mistrent à reson le duc Godefroi et le conte de Flandres, et mout leur prierent qu'il empréissent la voie et les conduisissent jusqu'à la cité de Jherusalem por parfere leur pelerinage[1]. Mout leur metoient avant[2] le conte de Toulouse, le duc de Normendie et Tancré, qui s'en estoient jà alez avant, et menoient avec eus grant plenté de pelerins: bien leur estoit chéu en la voie, si que bien avoient fet leur preu et leur enneur. Par ces paroles furent mout esmeu li Baron; leur aferes atournerent isnelement; toute la gent pristrent que il porent avoir à cheval et à pié, si que quant il vindrent à Lalische de Surie[3], bien furent .xxv. mille bien armé, chascuns selonc ce que il estoit. Buiemonz à toute la seue gent les convoia jusque là; mès n'estoit mie leur conseuz ne leur volenté que il alast outre, car la cité d'Antioche estoit nouvelement conquise et si anemi estoient près d'ilec; por ce, si covenoit que il ne l'esloignast mie, et s'en prist bien garde et de jorz et de nuiz; mès il les avoit jusque ilec convoié, et de bien et d'enneur que il pot leur fist, puis prist congié. Mout plora au departir[4]. Il le comanderent à Dieu, si remestrent ilec[5]. Laliche est une mout noble cité et ancienne, assise sur le rivage de la mer. C'estoit la seule cité en Surie dont li empereres de Costantinoble estoit sires. Là vint, assez ainz que nostre gent fussent d'ilec aprouchié, Guinemers dont je vous ai parlé dessus, qui estoit nez de Boloigne sur la mer, et arriva à Tarse tandis come Baudoins, li freres le Duc, la tenoit. Icist estoit venuz à Laliche atoute sa navie; si la cuida prendre par force. Folement se contint et assailli; cil de la ville issirent hors et le pristrent; encore le tenoient en prison quant li Baron vindrent. Li Dux sot que il estoit de la terre son

[1] On ne comprend pas bien les raisons qui retenaient ainsi Godefroi et la plupart des autres chefs; si ce n'est que le traité conclu devant Antioche avec le soudan d'Égypte leur faisait désirer d'attendre une occasion de le rompre, sans manquer à leurs engagements. C'est pour la même raison que, cédant aux représentations du *bailli* de Gibelet, Godefroi n'aurait pas poursuivi le siége de cette ville.

[2] Ils leur opposaient.

[3] Laodicée, aujourd'hui *Latakié*.

[4] Guillaume de Tyr est toujours, comme Albert d'Aix, favorable à ce que Boémond fait ou juge à propos de faire. La prévention contraire se remarque chez les historiens modernes, et en particulier chez M. Michaud.

[5] *Populo apud Laodiciam derelicto*. Éd. précéd. « Il le commanderent à Dieu et Buiemont remest ilecques o tote sa gent. »

pere et que il avoit esté en la compaignie son frere le conte Baudoin; por ce le demanda aus granz homes de la ville et pria que le li rendissent; cil ne li oserent riens devéer, ainz li delivrerent lui et ses compaignons, atoutes leur nés. Li Dux comanda que il s'en alast atoute sa navie par la mer, touzjorz encoste de l'ost; il le fist bien et volentiers.

XVII. — Coment li granz oz vint à la cité d'Archis que li cuens de Toulouse avoit assise.

Lors se parti de Laliche, quant il ot receuz ses prisons. Cil qui estoient tart meu d'Antioche et de Cilice et des autres terres là entor, estoient venu; si que tuit ensemble s'en alerent par la marine jusque à la cité que l'en claime Gibelet[1] qui est loing de Laliche douze miles. Là demorerent et assistrent la ville. Uns baillis au calife d'Egypte tenoit cele cité; car ceste estoit la premiere des citez de la marine sur le pooir d'Egypte. Icist issi hors par conduit, et parla au duc Godefroi, cui il offri sis mille besanz et granz dons pardesus, par tel covenant que il feist partir le siege d'ilec. Li Dux ne vout escouter ceste parole, [ainz dist que ce seroit traïsons et desloiautez; ne jà Dieus ne vousist que il prist tel loier]. Cil s'en parti qui là ne pot riens fere; puis envoia messages au conte de Toulouse et li fist offrir cel avoir, se il peust tant fere que il despeçassent ce siege. L'en dit que cil receut l'avoir, et por fere departir les Barons il controva une mençonge; car il dist que il avoit receu messages et letres, si que il estoit tous certains que li soudans de Perse avoit eu mout grant corrouz de ce que Corbagaz, ses conestables, avoit été desconfiz, et que tant i ot mort de sa gent; por ce, avoit semons et assemblé tout son pooir et venoit à trop granz genz por combatre à tous ceus que il troveroit de la foi crestienne. Ces nouveles manda li cuens de Toulouse par l'evesque d'Albare au Duc et au conte de Flandres, et leur en envoia ses letres où il les prioit mout efforciement

[1] L'ancienne *Gabala*, aujourd'hui *Djebali*.

que il lessassent tost ce siege et venissent vers lui, si que il fussent tuit ensemble, quant ces granz genz vendroient. Quant li Dux et li autre baron oïrent ceste chose, mout furent angoisseus; car il cuidoient bien que tout ce fust voirs. Tantost se partirent de Gibelet, et trespasserent par la cité de Valenie, qui est dessouz le chastel de Margat[2]; puis vindrent à Maraclée, qui est la premiere des citez de la terre de Fenice, quant l'en vient devers Bise. D'ilec vindrent à la cité de Tortose. En une isle qui est iluec encontre où il ot une cité, demora leur navie, ne sai quanz jorz; puis se hasterent et vindrent devant la cité d'Archis. Tancrez issi de l'ost et leur vint à l'encontre; puis leur conta et descovri le barat que li cuens de Toulouse avoit fet[3] : cil en furent mout irié; por ce, se logierent à une part, loing de ceus qui avoient fet le siege[4]. Li Cuens vit que il n'avoit pas bien les cuers des barons qui estoient venu; por ce leur envoia ses messages qui beles paroles leur distrent de par lui, et granz dons leur porterent. Por ce, avint que dedenz un pou de tens furent tuit apaisié et amiable à lui, fors seulement Tancré qui ne s'acordoit point à lui, ainz l'acusoit de maintes choses. Avant la venue de ces darreniers barons, ne pooient la gent au conte de Toulouse riens profiter contre la cité que il avoient assise; mès grans esperance leur estoit venue que la besoigne fust tost parfete par cele darreniere gent. Ne leur avint pas einsi com il cuidoient; ainçois toutes les foiz que il controvoient aucun enging por assaillir ou por abatre les murs, touzjorz leur venoit à contraire quanque il pensoient, et cil de la ville leur depeçoient toutes leur oeuvres, si que les despenses et les peines estoient perdues. Bien leur paroit que Nostre Sires leur avoit sostrete s'aide et sa bone volenté. Cil dedenz ocioient assez de la gent dehors. Là furent mort de .II. perrieres dui mout bon chevalier : Ansiaus de Ribemont qui partout où il venoit le fesoit

[2] *Valenie*, auj. *Banias*. — *Maraclée* ou *Margat*, auj. *Merkale*.

[3] Boémond et Tancrède étaient, il ne faut pas l'oublier, les ennemis ardents de Raimond de Saint-Giles, depuis et même avant la prise d'Antioche. Il y a grande apparence que, sans le mauvais vouloir des Siciliens, et même des Français du Nord, à l'égard du comte de Toulouse, Archis aurait été facilement emportée. Guillaume de Tyr le laisse même assez bien entendre.

[4] *Longe a tabernaculis eorum qui præcesserant*. Éd. précéd. « loing del siege et de ceus qui avoient desfet le siege. »

bien[5], et Pons de Baladun[6], hauz hom et mout acointes du conte de Toulouse. Trop desplesoit cist sieges à touz ceus de l'ost, nomeément à la gent à pié qui avoient grant desirrier d'acomplir leur veuz de Jherusalem. Meismement quant li Dux fu meuz, cil qui avant i estoient se comencierent à sostrere de la besoigne, si que nus n'i fesoit noient; car mout leur pleust que li Cuens fust si ennuiez que il s'en partist et enmenast les autres barons.

XVIII. — Coment cil qui trova la lance passa parmi le feu.

Iluec fu renovelée une parole[1]; car la menue gent et aucuns meismes des barons comencierent à douter de la lance qui avoit esté trovée en Antioche, si com vos oïstes desus; car li un disoient que c'estoit cele vraiement dont Nostre Sires fu poinz en la croiz et qui de son sanc fu arousée; et par revelacion de Dame-Dieu l'avoit trovée uns bons hons por reconforter le pueple qui grant mestier en avoit; li autre disoient que ce n'estoit se barat non, et que li cuens de Toulouse l'avoit contrové por esmovoir le pueple et por trere argent de leur offrandes. Ceste noise et cest contenz avoit esmeu et eslevé uns prestres, Arnoul avoit non; chapelain et acointes mout du duc de Normendie. Bien estoit letrez hom, mès n'estoit pas de bone vie; malicieus trop et porchacieres de descordes : assez en orroiz parler en cest livre. Mout fu cele parole granz, si com je vos ai dit, en cel ost. Cil qui trovée l'avoit oï la doute; si vint devant les Barons mout hardiement et leur dist : « Beau seigneur, ne doutez pas de ce; que fu « fet tout sanz barat, ne riens n'i ot se de Dieu non, et que, por « le confort du pueple m'aparut messires S. Andrius par la « volenté Jhesucrist, qui cele chose me devisa einsi com je l'ai « trovée. Et por vous mostrer que voirs soit, einsi com je l'ai

[5] La Chanson d'Antioche fait mourir Ansel de Ribemont devant Marrah :

Anslel de Ribuemont le baron nos ociseut,
De lui fu li os Deu forment afebloie.
(Continuation, § 8.)

[6] Celui qui encouragea et même aida Raymond d'Aguilers à composer son livre de la Croisade.

[1] *Renovata est quæstio de lancea.*

« dit, je vos pri que vos faciez alumer un grant feu, je enterrai « enz et tendrai la lance en ma main : je passerai outre et m'en « irai touz sains. » Quant il oïrent ce, bien s'i acorderent tuit : li feus fu apareilliez granz et hauz. Ce fu le jor du vendredi beneoit; et leur plot que la chose fu einsi esprovée le jor que Jhesucrist fu feruz de la lance. Cil qui s'offroit à ce joïse avoit non Pierres Bertelemis, clers assez pou lettrez, et selonc ce que l'en pooit connoistre par dehors, mout estoit simples hom. Touz li oz fu assemblez entor le feu. Pierres vint avant et s'agenoilla. Quant il ot fete s'oroison, il prist la lance et entra eu feu, passa tout outre, de rien ne fu bleciez que l'en peust cognoistre. Quant li pueples vit ce, tuit l'i corurent por lui touchier et por fere grant joie. De ceste chose, dont l'en cuida que la doute fust ostée, sourdi encore greindres contenz; car ne demora que ne sai qanz jorz [1], que cil clers fu morz. Si distrent li un que ce fu por l'angoisse du feu où il prist l'achoison de la mort : li autre disoient que il issi touz sainz et tout haitiez du feu; mès [einsi estoit la volenté Dame-Dieu, tost l'avoit apelé, puis que la verité fu seue; ou, espoir, ce redisoient], la presse qui vint quant il issi du feu le bleça, si que il en mourut. En ceste maniere contençoient encore [2].

[1] *Infra paucos dies.*

[2] La chanson d'Antioche a raconté le fait avec d'autres curieux détails :

Tot li baron de l'ost en tienent un concile
Qu'esproveront la lance dont mors fu nostre sire.
Car moult i ot de cels qui nel creoient mie.
Et clerc et moine et prestre illuec se revestirent,
Benéissent le fu dont fait fu li juise.
Et li clers provencials lor comença à dire :
« Oiés, seigneur baron, bon crestien nobile,
« Ne vivrai més cinc jors en après cest juise,
« Saint Andris li apostoles m'a la raison aprise. »
Nus piés fu et en langes, s'ot le haire vestie,
Et tient la sainte lance dont ne s'esmaia mie;
Puis entre ens el fu, voiant la baronie.
Dam le Dieu fu o lui, n el mescréés-vous mie,
Que sa char ne fu arse ne sa haire blesmie.
François le voient outre, forment s'en esjoïrent,
Il li cuerent encontre; Deus! si mal le baillirent,
Ses chevous li desrompent et les dras li descirent,
Des vestemens qu'il porte volent faire reliques.
Li dus Rainels l'emporte et li quens de Saint Gile.
(*Contin.*, § 10).

A peine sorti des flammes, il fut entouré, d'abord par les Provençaux. Pierre mourut quelques jours après, victime peut-être d'une fraude pieuse qui n'était pas la sienne. L'évêque du Puy n'avait jamais été persuadé de la sincérité de la découverte; Raimond d'Aguilers raconte que le grand prélat revint après sa mort, pour manifester son repentir d'avoir en cette occasion manqué de foi. Ce Raimond ne fit son livre que pour combattre ceux qui ne croyaient pas à la sainte lance, et c'est lui qu'on chargea de la porter, durant la grande bataille d'Ascalon. Peut-être avait-il été pour quelque chose dans la découverte : c'était un prêtre moitié fourbe et moitié fanatique. Il ne faut pas le croire sans réserve.

XIX. — Coment li califes d'Egypte envoia aus Crestiens la seconde fois.

Message qui furent envoié en Egypte de par noz barons, par la requeste de ceus qui estoient venu en Antioche de par le calife d'Egypte, avoient été retenu là, que par force que par barat, bien un an; mès ore estoient retourné[1]. Avec eus estoient venu li message au Calife qui aportoient à noz barons de par lui paroles mout changiées et mout diverses de celes que il leur avoit mandées devant Antioche : car là leur manda-il[2] que s'il se contenoient vigueureusement contre le soudan de Perse, il auroient de lui grant aide d'avoir, de gent et de viandes. Ore, avoit mout changié son langage; car il leur mandoit que mout cuideroit fere grant chose por eus se il soufroit que li pelerin alassent en Jherusalem .II. cenz ensemble ou .III. cenz tuit desarmé; et, quant il auroient feites leur oroisons il s'en retornassent tuit sain. Quant nostre baron l'oïrent, mout en orent grant desdaing et distrent aus messages que il s'en alassent et deissent à leur seigneur que par son congié n'iroient-il jà en Jherusalem desarmé, li uns après l'autre, ainçois i iroient maugré sien à l'aide de Dieu, tuit ensemble, les batailles rengiées et les banieres levées. Or vos dirai porquoi li Califes estoit montez en tel orgueil. Si com je vos dis dessus, quant nostre gent orent desconfit Corbagat devant Antioche, mout en fu afebloiez li pooirs au soudan de Perse, si que nus de ses voisins ne doutoit à forfere contre lui; car cil en avoit touzjorz le pieur[3]; dont il estoit avenu que uns connestables au calife d'Egypte qui avoit non Emirés avoit tolue la cité de Jherusalem aus genz au Soudan, que il avoient tenue trente et huit anz. Por ce, se véoit ore li Califes au

[1] Ces négociations semblent, comme nous l'avons dit plus haut, avoir été cause de la lenteur des dernières opérations des Croisés. Ils arrivaient aux villes nouvellement conquises sur les Turcs par les Égyptiens, et on peut supposer que les chefs de la croisade étaient à peu près convenus avec le Calife de combattre l'ennemi commun, en avançant en Syrie de l'un et de l'autre côté. Le retour des envoyés chrétiens rendait aux croisés leur liberté d'action.

[2] Leur avait-il mandé devant Antioche.

[3] *In omni loco succumberet.* Éd. précéd. « Cil en avoit tozjorz le pooir. »

dessus, par la desconfiture que nostre gent avoient fete, ne ne cuidoit mie que nule aide li eust mestier; por ce despisoit les noz.

XX. — Des messages que li empereres de Costantinoble envoia aus Barons.

D'autre part estoient venu li message l'empereur de Costantinoble, qui mout se plaignoient, de par leur seigneur, de Buiemont [et des autres barons meismes]. Car il disoient que tuit li baron estoient devenu si home, et li avoient juré sur sainte Evangile que ne des citez ne des chastiaus qui eussent onques esté de l'empire de Costantinoble ne retendroient à leur oes; ainz les rendroient si tost com il les auroient pris, par toute la terre jusque en Jherusalem. Or fesoit Buiemonz encontre, qui tenoit Antioche, et li autre meismes, qui otroié li avoient. Einsi parloient des covenances; mès il ne les disoient pas toutes; car, sanz faille, voirs estoit ce que il avoient dit, mès après, li Empereres leur promist que il les sivroit sanz demeure à tout grant ost, et leur feroit porter, tandis, grant plenté de viandes à vendre, par mer; il estoit premerains venuz encontre ses promesses, car il n'avoit fet ne l'un ne l'autre; si le peust bien fere. Et, por ce, il n'estoient mie tenu à lui de garder les seues covenances, car nus droiz ne dit que l'en tiegne covent à celui qui ne le tient mie : ce leur respondirent li Baron. Por ce, disoient-il, que li dons que il avoient fet à Buiemont de la cité d'Antioche devoit estre fers et estables, et einsi le vouloient-il que il et ses oirs la tenist à touzjorz. Quant li message oïrent ce, mout prierent aus Barons que il atendissent à aler vers Jherusalem jusque li Empereres fust venuz, car il disoient, que sanz nule faille, il vendroit ainz que jugnet entrast, et amerroit trop grant plenté de gent. Se il ce vouloient fere por l'amor de lui, mout leur en sauroit bon gré et donroit à chascun des barons granz dons et riches; et à la gent à pié meismes departiroit-il granz soudées. Quant li Baron oïrent ce, distrent que il auroient conseil, et se trestrent à une part. Li cuens de Toulouse s'acorda

mout à ce que l'en atendist si grant aide come estoit li pooirs de l'Empire : espoir il cuidoit que cil i deust venir; mès li autre cuiderent qu'il le déist por tenir les Barons et la gent au siege que il avoient fet, jusque la cité fust prise; car lede chose semblast se il s'en partissent d'ilec, sanz acomplir ce que il avoient empris. Li autre ne s'acordoient mie à ce, ainz vouloient que l'en alast asseoir Jherusalem por leur pelerinage parfere, et acomplir leur veuz por quoi il avoient tant travauz et tantes meseses soufertes; car il connoissoient mout bien les aloignes l'Empereur et ses beles paroles pleines de barat; por ce, n'estoit pas leur conseuz que il s'envelopassent plus de ses marchiez. Einsi sourdi uns granz contenz entre les Barons, ne ne s'acordoient à nule rien. Dont il avint que cil qui tenoit la cité de Triple, qui grant avoir leur avoit offert, par covent que il se partissent du siege et ississent de toute sa terre, quant il sot que li Baron estoient entr'eus en descort, ne leur en vout puis noient offrir, ainz en prist si grant hardement que il se vout combatre à eus. Li Baron s'acorderent à ce que il lesseroient l'evesque d'Albare et chevaliers aucuns, et gent à pié assez por garder les heberges; il s'en alerent tuit en batailles vers Triple. Quant il vindrent là, il troverent le seigneur de la ville et les citeiens là dehors, à grant plenté de genz à cheval et à pié, où il avoient conraé leur batailles et atendoient les noz; ne ne les doutoient guères, car il avoient veu que li cuens de Toulouse avoit sis .II. mois à cele cité, ne riens n'i avoit forfet; por ce, prisoient trop mains la nostre gent que il ne fesoient, ainz que il les véissent, et les tenoient por empiriez et radotez [1]. Mès quant li notre s'aprochierent tant que il les virent, tantost leur corurent sus trop hardiement, si que mainz en abatirent en leur venir; si se desconfirent inesle-pas et s'enfoïrent en leur cité; mès à l'entrer s'entrecombrerent si, qu'il i orent grant damage. Set cenz i ot morz des leur, que li nostre ocistrent; des noz n'i ot perdu que .IIII. Iluec firent la feste de Pasques le disiesme jor d'avril.

[1] *In seipsis strenuitatis consuetæ paterentur defectum.* — *Radotés*, c'est-à-dire tombés en imbécillité.

XXI. — Coment li baillis de Triple se censa[1] aus Crestiens.

Nostre baron qui orent cele gent desconfite s'en retornerent aus heberges atout leur gaaing. Lors recomença la plainte et la clameur que li pueples fesoit, de ce que il n'aloient en Jherusalem : tuit requeroient à une voiz que l'en se partist de ce siege. Tant crierent que li dux Godefroiz, li cuens de Flandres, li dux de Normendie et Tancrez dirent que il feroient la requeste de la gent à pié : il cueillirent leur paveillons, ardirent leur loges et s'en partirent. Mout desplesoit au conte de Toulouse, et les prioit mout de remanoir; mès ce ne pot estre, car cil qui estoient venu premierement avec lui estoient li plus angoisseus du siege lessier [2]; tout droit s'adrecierent vers Triple. Quant li Cuens vit que autrement ne pooit estre, ne vout pas iluec remanoir seus, si ot droit; ainz se desloja et suivi les autres. Quant il furent à .v. miles de Triple, pristrent places et se logierent. Là envoia à eus li bailliz qui tenoit la cité et terre d'entor de par le calife d'Egypte. Mout avoit là mis jus de son orgueil; car, si com je vos dis, il se cuidoit combatre à noz genz per à per. Si message reconnoissoient ore bien que ce fu folie. Mout leur prioient doucement de par lui que il préissent du suen et s'en alassent hors de son pooir. Einsi fu la chose, que il leur donna quinze mille besanz et leur rendi tous les prisons des noz que il retenoit : pardessus leur envoia granz dons et riches presenz, chevaus et mules, dras de soie, vessiaus de diverses façons; et à lui promistrent que il ne feroient point de mal à .III. citez que il tenoit; Archis, Triple et Ibelin [3], ne à leur appartenances. Il meismes leur envoia assez bues et vaches et moutons et plenté d'autres viandes, por ce qu'il ne pecoiassent les villes d'entor.

Lors vindrent en l'ost Surien qui abitoient sur le mont de Libane, qui est près de ces citez envers Orient, mout haut. Icil

[1] Se soumit à un cens ou tribut.

[2] *Ita ut eum deserentes, prædictos principes certatim sequerentur.*

[3] *Biblos.* Éd. précéd. « Baruth. »

estoient de nostre foi, preudome et loial gent; si estoient venu veoir noz barons, por eus saluer et fere joie. Li grant home de l'ost les apelerent et les conjurerent mout que il leur enseignassent la plus droite voie et la plus descombrée por aler en Jherusalem. Cil se conseillerent entr'eus et regarderent toutes les choses que l'on se doit prendre garde en tele afere, puis revindrent aus Barons et leur distrent que il conseilloient que l'en tenist la voie de la marine, por maintes resons; por ce nomeément que leur nés les costoieroient, qui leur feroient grant seurté et grant confort : car en cele navie n'estoient mie seulement les nés Guinemer qui vindrent de Flandres, ainz i avoit nés de Genes, de Venice, de Chipre, de Rode et d'autres isles [de Grece], chargiées de viandes et de marchéandises qui fesoient grant bien à l'ost. Li Surien se mistrent avant por conduire l'ost. Li baillis de Triple leur rebailla de sa gent, qui bien savoient le païs. Il s'en alerent toute la marine, à senestre lessierent le mont de Libane, passerent la cité d'Ibelin [1] et se logierent sur un flun qui cort ilec en un leu qui a non Maus; et, pour atendre les febles genz qui n'estoient pas là venues, sejornerent un jor.

XXII. — Coment li Crestien vindrent jusqu'à Rames que il troverent vuide de gent.

Au tierz jor vindrent devant la cité de Baruth [1]; sur un flun qui cueurt devant se logierent. Li baillis de la ville leur dona grant loier et leur fist venir assez viandes et à bon marchié por esparnier les blez et les arbres des terres. L'endemain vindrent à la cité de Saiete [2]. Là se logierent sur un flun où il tornerent, assez près d'ilec. Cil qui gardoit la cité ne leur vout fere bonté nule. Je ne sai en quoi il se fioit, mès il envoia de sa gent assez hors por fere domage à l'ost. Il comencierent à hardoier et à ataïner

[1] L'anc *Biblos*. Auj. *Djebail*. Le fleuve doit être l'anc. *Adonis*, auj. et déjà en ce temps-là Nahr Ibrahim; car Tudebode le nomme *Braym*.

[1] Auj. Beyrout.

[2] L'ancienne Sidon.

chevaliers qui près estoient logié, tant que cil ne le porent plus soufrir, ainz monterent ez chevaus et leur corurent sus. Ne sai quanz en ocistrent, li autre s'enfoïrent en la cité, ne n'orent puis talent de noz gent ataïner; si que toute cele nuit se reposerent li nostre mout enpais. Au matin, por reposer la menue gent ne se murent d'ilec, ainz envoierent forriers par les villes entor et gens armées qui les gardassent. Cil aporterent vitailles aus homes et aus chevaus à mout grant plenté; bestes amenerent assez granz et petites [3], et s'en revindrent tuit ensemble sanz rien perdre fors un seul chevalier qui avoit non Gautier de Ver[4] : cil ala, espoir, trop avant, mès il ne revint mie, ne oncques puis ne sot-l'en que il devint; mout en furent tuit correcié en l'ost. Le jor après, passerent par mout aspre voie et descendirent après par un destroit ez plains. A destre lessierent celle anciene cité qui a non Sarepte, où Elyes li profetes fu [5]; puis passerent une eaue qui cueurt entre Sur et Saiete. Tant alerent que il vindrent à cele noble cité de Sur; là se logierent devant la tresnoble fontaine qui est si renomée, qui est « fontaine[6] des courtilz, et puiz des eaues vivans », si com dit l'escripture. Ez jardins mout delitables furent une nuit. Quant il fu ajorné, il se remistrent à la voie. Il passerent un destroit mout perilleus qui sunt entre les montaignes et la mer; ils descendirent ez plains de la cité d'Acre; ilec, delez la cité; sur une eaue courante[7] tendirent leur paveillons. Cil qui gardoit la ville leur fist assez venir viandes à resnable pris et fist acointances à noz barons, et un tel covenant que se il pooient prendre la cité de Jherusalem et demorer, après ce, vinz jorz eu roiaume que il n'en fussent gité par force, ou se il pooient desconfire en champ le pooir d'Egypte, dès ilec en avant, il leur rendroit la cité d'Acre sans trere et sans lancier. D'ilec s'en ale-

[3] *Qui comportatis gregibus et armentis et victualium ingenti copia...* Éd. précéd. « Bestes amenerent et granz presenz. »

[4] *Galtero videlicet de Verra.*

[5] *Sarepta, Sydoniorum viri Dei Helyæ nutricia.* Éd. précéd. « Et descendirent par un « destroiz ès pleins a destre, cele cité les« sierent à senestre qui a non Sarepte ou « Ehelyes li profetes fu nez. » Non pas où il fut né, mais où il fut recueilli et mis à l'abr des poursuites d'Achab.

[6] *Circa illum egregium et sæculis admirabilem fontem hortorum, et puteum aquarum viventium castrametati.* Éd. précéd. « La très noble fontaine des courtilz, ès puis des eves, si comme dist l'Escripture nommée : *le puits de Salomon.* »

[7] Le Nahr Naaman, l'anc. *Belus.*

rent avant li pelerin; à senestre lessierent Galilée, entre le mont Carmel et la mer, et vindrent à Cesaire [8] qui est la seconde arceveschié de la terre de Palestine. Sur une eaue se hebergierent [9] qui s'en ist des paluz qui sont delez la ville. Ilec firent la Pentecoste, trois jours ainz que juing entrast, à deus miles de cele cité. D'ilec au tierz jor repristrent leur chemin. A destre leissierent Japhe, et par un grant pleignesce, s'en vindrent à la cité de Lide [10], où gist li cors au glorieus martyr monseigneur saint Jorge, en qui enneur Justiniens, qui fu empereres de Rome, fist iluec une mout bele eglise et mout riche. Mès quant li Tur oïrent que nostre gent venoient, il l'abatirent toute, et les trés [11] ardirent, qui mout estoient grant; car il doutoient que li Pelerin ne les preissent à fere perrieres et chastiaus pour eus assaillir. Lors oïrent li Baron que près d'ilec avoit une noble cité, Rames [12] avoit non. Il envoierent le conte de Flandres atout cinq cenz chevauchéeurs devant la ville por savoir quele chiere il feroient. Il s'aprochierent de la cité; nus n'issi hors à eus : il vindrent plus près et virent les portes ouvertes, entrerent enz et n'i troverent nului, car, la nuit devant, il avoient oïes noveles que li Pelerin venoient; si avoient mené aus montaignes femmes et enfanz et toutes leur mesniées. Quant li Cuens le sot, il manda aus Barons et leur loa qu'il venissent en la ville. Cil furent mout lié de ces noveles; leur oroison firent [à la tombe monseigneur saint Jorge], puis vindrent à la cité; pleine la troverent de vin et de froment, d'uile et d'autres viandes. Là demorerent .III. jors : evesque eslurent en la cité Robert, de Normendie nez, de l'arceveschié de Roen. Il li donerent les .II. citez à touzjorz, Lide et Rame, et les villes d'entor; car il vourent offrir à monseigneur saint Jorge lor premerain gaaing de cele terre.

[8] *Quæ prisco nomine Turris Stratonis appellata est.* Auj. *Kaisarieh.*

[9] Auj. l'*Ikhdar.*

[10] *Relictis a dextra locis maritimis, Antipatrida et Joppe, per late patentem planiciem Eleutheriam pertranseuntes, Liddam quæ est Diospolis... pervenerunt.* Antipatris, dont on ne s'accorde pas à bien déterminer la situation, paraît être Saba, à l'est et sur la même ligne qu'Arsouf ou *Arsur. Eleutheria* ne peut être *Eleutheropolis*, auj. Gibrin, au-delà de Jérusalem.

[11] Les poutres, les solives.

[12] *Ramula nomine.* Auj. *Ramleh*, l'ancienne *Arimathie.*

XXIII. — Coment li sires d'Egypte fist garnir Jherusalem encontre les Crestiens.

Bien oïrent noveles li Tur de Jherusalem de la venue de noz pelerins. Bien savoient que toute leur entencion estoit de venir à la Sainte Cité por qui il estoient meu de leur païs. Tant com il porent, il se mistrent en peine de garnir la cité : toutes manieres de vitailles qui durer poïssent mistrent dedenz à grant plenté; armeures, merrien, fer et acier, et toutes choses assemblerent iluec qui mestier pooient avoir à gent assise. Li sires d'Egypte qui novelement avoit conquise la cité à grant mesese et à granz travaus de ses genz, sitost come il oï que li oz s'estoit partiz d'Antioche, il envoya en Jherusalem; les tors et les murs fist bien refere; manda à ceus de la ville que il se tenissent bien fermement à lui, car il les franchissoit à touzjors de toutes les costumes que il devoient. Cil en furent mout lié, por ce se penerent mout de bien garnir la ville por eus et por leur seigneur; des citez voisines firent venir touz ceus que il porent i trover forz et defensables. Après ce, il s'assemblerent tuit en l'aistre devant le Temple qui mout est grans; ilec deviserent que por destorber la venue de l'ost [1], il ocirroient touz les crestiens de la ville, l'eglise du Saint Sepucre fondroient toute en terre, et le Sepucre Nostre Seigneur arracheroient d'ilec, si que, por achoison de veu ne de pelerinage ne por oroison fere, ne venist jamès nus crestiens en la cité. Mès après il se porpenserent que, por ceste chose, nostre gent les enharreroient plus, et plus fierement les en assaudroient por ice vengier. Il muerent leur conseil, et tolirent au Patriarche et à touz crestiens quanque il pooient avoir; si que il en trestrent .xiiii. mille besanz. Mès por ce que il ne les pooient mie touz paier, estut que li Patriarches alast en Chipre por demander ilec aus Crestiens por Dieu que il leur aidassent à rendre tele somme; car se il failloit à la paie, cil

[1] *Ut nostrorum possent prævenire adventum.* Éd. ac. « por destorber la menue gent de l'ost. »

abatroient les moustiers et ocirroient les homes de nostre foi. Ce ne fu mie assez aus crueus chiens de la ville; ainçois, quant il leur orent tout tolu, les giterent touz hors de la cité, fors que les femmes et les enfanz [2]. Cil [3] se tapissoient par les vileles en mout grant peril, car il doutoient que cil de la terre les océissent; por ce les servoient à granz travauz si com il le vouloient deviser. D'autre part il avoit en la ville un preudome mout religieus et mout bon crestien : Girart [4] avoit non, mestre estoit d'un ospital dont je vos parlai dessus, où l'en heberjoit les povres pelerins qui venoient en Jherusalem. La mesons estoit de mout grant charité. Li desloial Tur cuiderent que cil eust avoir, et que il leur porchaçast mal quant li oz seroit venuz; por ce le pristrent et batirent; en liens le mistrent mout estroit, si que il en perdi près touz les piez et les mainz.

XXIV. — Coment li Crestien receurent Tancré en Bethléem.

Quant nostre baron orent là demoré .III. jorz, il lessierent gent en la plus fort partie de la ville por defendre des coréeurs. Au matin se mistrent à la voie. Cil qui les guioient alerent avant, jusque tuit ensemble vindrent à une cité qui a non Nicople, et siet en Palestine. C'est li leus que missires sainz Luques, li evangelistes, apele le chastel de Emaüs [1]. Iluec devant, s'aparut Nostre Sires après son resuscitement, et parla à un suen deciple qui avoit non Cleophas. Là sourt une fontaine où maintes genz garissent de leur enfermetez; car l'en dit que Jhesucriz vint à cele fontaine avec ses deciples et lava ses piez, parquoi l'eaue fu puis si sainte et si saine que encores en garissent les genz. Li oz se loja iluec et bien ot quanque mestier li fu. Entour la mie nuit li crestien qui estoient en la cité de Bethléem envoierent leur

[2] *Exceptis solis senibus et valetudinariis, mulieribus et parvulis...*

[3] Les chrétiens expulsés.

[4] Gérard Tunc est, comme on sait, le fondateur de l'hôpital de Saint-Jean, et celui qu'on regarde comme le premier maître de l'ordre des Chevaliers de saint Jean de Jérusalem, devenu si célèbre par la suite.

[1] *Hanc, dum vicus esset adhuc, sacer Evangeliorum liber appellavit Emaus, beatusque Lucas evangelista hanc dicit ab Hierosolymis distare stadiis sexaginta.*

messages au duc Godefroi; mout requeroient piteusement lui et les autres barons que il, por Dieu, leur envoiassent de leur gent qui garder les poïssent; car li Tur s'assembloient des citez et des chastiaus entor, por aler en garnison à la cité de Jherusalem. Si doutoient mout que il venissent en leur ville et abatissent leur eglise que il avoient par maintes foiz rachatée des mescréans desloiaus qui la vouloient abatre et depecier. Quant li Baron oïrent ce, mout en furent méu, et distrent que resons estoit de fere ce que il requeroient. Il pristrent cent chevauchéeurs preuz et bien montez, Tancré leur baillerent à chevetaine; cil qui les vindrent querre les conduistrent si que bien matin entrerent en la ville. Li clerc et li lai tuit cil de la cité les receurent à mout grant joie; à procession les menerent en l'eglise qui siet eu leu où la glorieuse mere Jhesu enfanta le Sauveur du monde; et virent la creche où fu mis reposer li dous enfés qui fist le ciel et la terre. Quant nostre gent virent ce saint leu, mout en furent lié, et granz tendreurs en orent à leur cuers. Li citeien de la ville por signe de joie et por mostrance que Dieus et Nostre Dame donroient à nostre gent victoire, pristrent la baniere Tancré et la mistrent en haut sur l'eglise à la mere Dieu. Cil qui estoient remés en l'ost orent granz desirriers de veoir les sainz leus qui estoient près, si com il oïrent dire; car por amour d'eus et por l'ennor de Dieu estoient-il de leur païs meu et avoient soufert mainz granz travauz et mainz ennuiz. Ne porent onques dormir cele nuit; tele ardeur avoient de veoir la cité qui devoit estre fins de leur travail et accomplissemenz de leur veuz. Mout leur tardoit que il ajornast, et leur sembloit que cele nuit estoit graindre que les autres; car à corage desirrant ne haste-l'en rien assez.

XXV. — De la proie[1] que li Crestien pristrent devant Jherusalem.

Puis que seue chose fu ez heberges que li Dux avoit receu cele nuit les messages de Bethléem et que il avoit envoié de sa gent

[1] Éd. précéd. *De la proiere.*

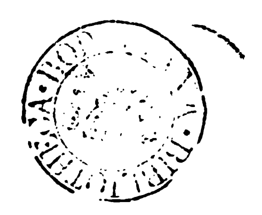
en la ville, la gent à pié n'atendirent onques congié des Barons, ne ne porent soufrir tant que il ajornast; ainz s'entrecomencierent à appeler tout de nuiz, por aler vers Jherusalem. Quant il furent alé une piece avant, uns des hauz homes de l'ost qui avoit non Gasces de Bediers[1] [ot pitié de cele gent, car il douta que l'en n'es océist. Por ce,] monta soi trentiesmes de gent à cheval bien atornées, et se pensa que il iroit jusque près de Jherusalem por veoir se il trouvast hors de la ville bestes ou autre gaaing que il en poïst amener. Tout einsi com il pensa li avint-il; car, quant il vint près, il trova bues et vaches assez, pasteurs i avoit pou qui les gardoient, cil meismes s'enfoïrent quant il virent la gent. Gasces comença la proie à accueillir et s'en venoit bone erre vers l'ost, atoute sa compaignie; mès li pasteur orent levé le cri dedenz la ville, où il avoit Turs assez preuz et volentéis de fere d'armes. Il monterent hastivement et corurent après, por rescorre la proie. Gasces et sa gent les virent venir; bien sorent que la force n'estoit pas leur; por ce lessierent ce que il menoient. Si monterent en un tertre haut iluec près, mout correcié de cele rescousse. Quant il orent iluec un pou demoré, il regarderent en une vallée et virent venir Tancré qui s'en retornoit de Bethléem, soi centiesme de chevauchéeurs, et s'en aloit à l'ost. Quant Gasces le connut, il feri des esperons jusque à lui; s'aventure li conta mout angoisseus, et dist que li Tur n'estoient pas loing. Il corurent après tuit ensemble. Ainz que cil poïssent estre en la cité les aconsurent. En leur venir furent cil desconfit: cil qui porent s'enfoïrent en la ville et li remananz fu ocis. Li nostre recovrerent leur proie et l'en amenerent en l'ost à grant joie de touz. Cil qui estoient ez heberges s'assemblerent devant ces et leur demanderent mout dont cele proie venoit; il leur respondirent que ele avoit esté prise devant les portes de Jherusalem. Quant ils oïrent nomer Jherusalem et sorent que si près en estoient, lors comencierent à plorer, et se mistrent tuit à coutes et à genous, et rendirent graces à Nostre Seigneur à

[1] De Béziers : *Gastus Biterrensis*. Non Gaston de Béarn, qu'on nomme ailleurs.

mout granz sospirs, de ce que tant les avoit amez que il verroient par tans le chief de leur pelerinage, la sainte cité que Nostre Sires ama tant que il i vout sauver le monde. Granz pitiez estoit à veoir et à oïr les lermes et les criz de cele bone gent. Il murent d'ilec en cele meismes maniere et vindrent un pou avant, tant que il virent les murs et les tors de la ville. Lors leverent les mains vers le ciel, puis se deschaucierent tuit et besoient la terre. Qui ce véist ne poïst estre si durs cuers que il n'en fust meuz. Dès ilec en avant ne leur greva la voie, ainz s'en alerent mout legierement, jusque il vindrent devant la ville. Là se logierent tuit, selonc la devise aus barons qui livrerent les places. Lors sembla que la parole au prophete fust acomplie, qui dist, mout grant tans avant : « *Lieve, Jherusalem,* « *tes euz et regarde la poissance le Roi; tes sauverres vient des-* « *lier toi du lien*[1]. »

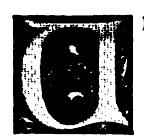
[1] Isaïe, LXII, § 2. *Leva, Hierusalem, oculos et vide potentiam Regis; ecce Salvator tuus venit solvere te a vinculo.*





LI UITIESMES LIVRES.

I. — Coment Jherusalem séoit à celui jor.



ERITEZ est que la sainte cité de Jherusalem siet en deus montaignes [1], [dont dist David li prophetes eu Sautier : « *Li fondement de li sont en sainz monz* [2]. »] Devers soleil couchant li est la mer et la terre des Philistes. Vint et .IIII. miles a jusqu'à la mer qui est, la plus près, à Japhe [3]. Entre .II. est li chastiaus de Emaüs qui est la cité [4] de Nicople, où Nostre Sires aparut, puis que il resuscita, aus deus deciples. Ilec est Modin, la citez et la forteresce des Macabeus. Là est Nobe où Abimelec, li sainz prestres, dona à David et à ses escuiers les pains à mengier qui estoient offers sur la table Dame-Dieu, [pour quoi Saül fist ocire lui et les autres provoires et les gens de la ville.] Là est Lide, où sainz Peres resuscita un contret qui avoit non Enéas et avoit géu .VIII. anz au lit paraletiques. Ilec est Japhe, si com je vos ai dit, où sains Peres resuscita une bone femme morte qui avoit non Tabite, pleine d'aumones et de bones oeuvres, et la rendi aus veves femmes [5] et aus povres genz cui ele fesoit grant bien. Ilec se heberja sains Peres en la meson Symon le tanéeur, qui aparoilloit les cuirs quant il receut le message Cornille que il batéa, si com l'en list ez Fez des Apostres. Devant soleil levant est li fluns Jordans et li deserz qui est delez, où li filz des prophetes soloient repairier. Là est li vaus sauvages qui a non la Mer Morte, qui estoit païs trop beaus, einsi com un paradis [6], ain-

[1] *In sublimibus sitam esse montibus certum est.*

[2] Psaume LXXXVI, § 1.

[3] Éd. précéd. « Qui est près de Japhe. »

[4] *Quæ postea dicta est Nicopolis.* Éd. précéd. « Qui est près de la cité. »

[5] Éd. précéd. « As geunes fames. »

[6] *Var.* « Come un parvis. »

çois que Dame-Dieu fondist la cité de Sodome, si com l'en list en Genesi. Deçà le flun Jordan siet la cité de Jherico que Josué abati plus par oroison que par bataille : iluec meisme trespassa Jhesucrist et rendi la veue à .I. avugle. Ilec est Galgala où Elysées[7] li prophetes repaira[8]. Devers midi siet la cité de Bethleem où Nostre Sires nasqui et fu mis en la creche aus bestes. Là siet Tecua, la cité où Amos et Abacuc li prophete furent né. Ilec siet Ebron[9] où li Patriarche furent enterré. Devers Bise si siet Gabaon, la cité Josué, là où il fist le miracle qui, par sa proiere, fist arester le soleil [por avoir tens de vaincre ceus de la ville][10]. Là fu Sicarz où Nostre Sires parla à la femme samaritane. Là fu Bethel[11] où li pueples aora les veaus d'or [contre Notre Seigneur]. Là est Sebaste [que l'on claime saint Jehan du Sabat[12]]; ilec est la sepouture saint Jehan Baptiste; Elysées et Abdies li pophete furent là en la terre. Ele fu jadis apelée Samarie por le mont de Somer qui est ilec : encore apele-l'en toute celle terre Samarie. La cité de Naples est ilec qui fu jadis apelée Sychen[13]; ce fu là où Symeon et Levi, li fil Jacob, por vengier leur sereur qui là avoit esté efforciée, ocistrent ceus de la ville et ardirent la cité.

II. — Des divers noms que Jherusalem a eu.

Jherusalem est la mestre cité de Judée; ele est sanz prez et sanz riviere, ne n'i a ruissel ne fontaine. Ele ot premierement non Sa-

[7] Éd. précéd. « Elyes. »

[8] *Helisii receptaculum.* — Phrase non traduite : *Ultra Jordanem vero, Galaad, Basan, Ammon et Moab, quæ postmodum Ruben, Gad et dimidia tribus Manasse susceperunt in sortem, quæ omnis hodie regio dicitur Arabia.*

[9] Éd. précéd. « Ebyon. » *Qui alio nomine dicitur Cariatharba* (Kiriath-Arba, auj. *El-Khalil*). C'était le nom le plus ancien d'Hébron; il répondait à *ville d'Arba.*

[10] Phrase non traduite : *Tribum quoque habens Ephraim, in qua est Silo, tabernaculi Domini custos aliquando.* Silo, aujourd'hui *Sailon.*

[11] *Et peccati Hierotoam testis*, auj. *Beiten.*

[12] Le traducteur s'est trompé pour avoir mal ponctué. *Sebasta, Johannis Baptistæ, Helisæi quoque et Abdiæ tumulus.*

[13] On voit que Guillaume de Tyr distingue Sichar, où Jésus-Christ s'entretint avec la Samaritaine, de *Sichem*, si fréquemment désigné dans l'Ancien Testament. Nous en devons conclure que la première n'était pas précisément sur l'emplacement de la moderne Naples, Naplouse ou Napolis, bien que, suivant toutes les apparences, elle n'en fût pas éloignée.

lem, puis fu apelée Jhebus. Et après, eu tens David, qui en gita les Gebusées puis que il ot reigné .VII. anz en Ebron, il crut et amenda mout icele cité et vout que ce fust li mestres sieges du reigne. Lors ot non Jherusalem. Avant ce, quant David assailloit la ville, il prist la tor de Syon qui ot non la cité David[1]. Joab i monta premiers; por ce, fu princes de l'ost David. Lors fist David fere la cité entor, dès le lieu que l'en claime Mellon; Joab fist le remenant de la ville. Après, quant Salemons li filz David reigna en Jherusalem, ele fu apelée Jherosolima, ce fu à dire la Jherusalem Salemon. Si com dient cil qui firent les estoires [2], après la mort Jhesucrist [3], Titus, li filz Vespasien, uns granz princes de Rome, assist cele cité. Il la prist par force et fondi jusque en terre. Après vint Elyes Adriens qui fu quarz empereres de Rome après lui, si la refist et de son nom l'apela Elye. Premierement ele estoit assise en un pendant, si que, vers soleil levant et vers midi, estoit assise eu roiste du tertre [4] du mont de Syon et de l'autte mont qui a non Moria. Le Temple seulement et la tor qui a non Antoine [5] avoit, eu sommet du tertre. Mès cil empereres Elyes fist toute la cité porter et refere eu sommet du mont, si que li leus où Nostre Sires fu crucifiez et li sepucres où il fu mis, qui avant estoient dehors la cité, furent lors enclos dedenz les murs. La cité n'est ne mout granz ne mout petite, et plus est longue que lée. Ele est de .IIII. quierres [6] : avironée de valées parfondes de .III. parz, car vers Orient ele a le val de Josaphat. Iluec siet une mout noble eglise, en l'enneur de la mere Dieu où l'en cuide que ele fust ensevelie; et mostre-l'en encore iluec son sepucre. Desoz est li ruissiaus de Cedron dont sains Jehans li evangelistes dist que Jhesucrist le passa. Devers midi siet une valée qui a non Ennon; d'iluec mostre-l'en le

[1] Le traducteur qui résume, au lieu de les citer en entier, quatre versets des Paralipomènes, liv. I, § 11, vers. 4-8, omet ici le sens de : *Dixitque David : Omnis qui percusserit Jebusæum in primis erit princeps et dux. Ascendit igitur primus Joab*, etc.

[2] *Ut referunt illustres historiographi Egesippus et Josephus.*

[3] *Quadragesimo secundo post passionem Domini anno.*

[4] Sur le double revers ou versant des deux monts de Syon et de Moria.

[5] *Antonia.*

[6] *Forma oblonga et parte altera longiore, tetragona tamen, vallibus profundis admodum ex tribus partibus circumsepta.* « Quierres » ou quarts.

champ qui fu achatez des deniers dont Judas avoit vendu Nostre Seigneur; et fist-l'en iluec la sepouture aus pelerins, qui a non Acheldemac. Devers Ocident est une partie de valée où est une vieuz piscine qui estoit mout grant chose quant li roi de Juda estoient iluec, et s'estent jusqu'à la citerne desus, que l'en apele ore le lai au Patriarche [7], delez le viez cimetire qui est en la cave que l'en claime du Lyon. Devers Bise puet-l'en monter tout de plain [8] à la cité. Là mostre-l'en le leu où missires sainz Estienes fu lapidez des Juis, quant il prioit à genouz pour ceus qui le tuoient, et einsi rendi l'ame à Dame-Dieu.

III. — Ci devise des diverses portes et places de Jherusalem.

Si com je vos ai dit, deus montaignes sient dedenz les murs de Jherusalem; une petite valée siet entre deus, qui auques devise la cité par le miliu. Syon est devers Ocident, eu sommet siet l'eglise qui a non Syon, et près d'ilec la tor David qui est li donjons de la ville, qui est de trop fort oeuvre. Tors et murs et barbacanes i a bones, qui perent sur toute la ville. Iluec meismes, eu pendant qui regarde devers Orient, siet l'eglise du Sepucre fete en forme roonde; et pour ce que ele siet eu pendant, si que li tertres est plus hauz que ele n'est, si la rent oscure, car il est près. Ele est fete en merveilleuse maniere, ausi come une corone overte [1] par de desus, par où la lumiere descent enz, et desous cele ouverture est li sepucres Nostre Seigneur. Voirs est que, ainz que nostre gent venissent en cele terre, li leus où Nostre Sires fu crucefiez qui a non monte Calvaire, et là où la vraie croiz fu trovée [2] (iluec meismes où li cors Jhesu-Crist fu descendus de la croiz et fu oinz des precieus oingnemenz et envelopez en blanc drap mout netement), estoient li leu mout estroit,

[7] Aujourd'hui *du Sultan*. « Birket el Sultan. »

[8] *Plano itinere ad urbem acceditur.* Je crains que notre traducteur n'ait lu *ascenditur.*

[1] *Apertum et perpetuo patens... Sub quo hiato patulo...* Éd. précéd. « Coverte par desus, par ont la lumiere... et desous cele couverture... »

[2] *Repertam fuisse dicitur.*

ausi come petites chapeletes; mès puis que nostre crestien orent le pooir et la seigneurie, avis leur fu que trop estoit estroitement fete l'eglise où si granz choses estoient; por ce, firent un novel aceint de mout fort oeuvre, bel et haut, qui enclot et contient dedenz soi la premiere eglise et sainz leus que je vos ai nomez.

Devers la partie d'Orient est li autres mons qui a non Moria. Eu pendant de celui qui regarde vers midi siet li Temples que la laie gent apelent le Temple Dominus, là où David achata la place, por metre l'arche Nostre Seigneur; et Salemons ses fils i fist le temple par le commandement Dame Dieu. Eu comencement de cest livre vos deismes que Omars, li filz Catap, le fist refere[3]. La forme ci est en ceste maniere : il i a une place entor, quarrée, longue tant come uns ars peut trere à deus foiz, et autretant lée; close de bon mur fort, haut meiennement. Devers Ocident a deus portes par où l'en i entre : l'une a non Especieuse, où missires sainz Peres gueri celui qui estoit contrez dès le ventre sa mere, et séoit iluec por demander aumosnes; l'autre n'a point de non[4]. Devers Bise a une porte; devers Orient en a une autre qui a non Porte Oire[5]. Devers midi siet la meson roiaus que l'en claime le Temple Salemon. Sur chacune de ces portes qui joignent à la cité et par les angles, avoit tors hautes, sur que li provoire des Sarrazins soloient monter à certeinnes eures[6] por semondre le pueple d'aler à oroison; les unes durent encores, les autres sont cheoites. Dedenz la closture de cele place nus n'osoit abiter, ne l'en n'i lessoit nului entrer qui n'eust les piez nuz et bien lavez; car il avoient mis portiers par toutes les portes qui de ce se prenoient garde. Eu miliu de cele place qui einsi estoit close, avoit une autre place plus haute, quarrée à quatre costez ives de toutes parz[7]. Devers soleil couchant i montoit-l'en par .II. leus, à degrez, tout ausi devers Midi; mès devers Orient n'i monte-l'en que par un leu. En chascun

[3] Non traduit : *Et ita esse antiqua literarum monumenta in eodem ædificio intus scripta et deforis manifeste declarant.*

[4] *Certum nomen non tenemus.*

[5] *Porta aurea.*

[6] Éd. précéd. « Oevres. »

[7] Éd. précéd. « A qatre costez. De toutes parz devers souleill couchant... » — *Ives*, égaux.

des angles souloit avoir oratoires [où li Sarrazin fesoient leur oroisons] : aucuns en durent encores, li autre sont abatu. Eu miliu de cele plus haute place siet li Temples qui est fez à huit quierres et autretant costez; dedenz et dehors sont li mur covert de tables de marbre ovrées d'or musi [1]. La coverture est desus de plon, toute roonde, mout bien fete. Chascune de ces deus places, cele desus et cele desoz, est pavée de mout bele pierre blanche; si que, quant il pluet en iver, toutes les eaues du Temple, dont il chiet grant plenté, descendent netes et cleres ez citernes qui sont dedenz la closture meismes. Eu milieu du Temple, en la place qui est dedenz les pilers, siet une roche auques hautete, et une fosse en bas [2]. Là dit-l'en que li Anges sist, quant il ocioit le pueple, por le pechié de ce que David avoit nombré sa gent, jusque Nostre Sires li comanda que il mist s'espée eu fuerre; iluec fist puis David l'autel. Ainçois que nostre gent entrassent en la ville, et puis neis bien quinze anz, ele estoit toute nue et descouverte; mès après, cil qui la tenoient la covrirent de bel marbre blanc et firent un autel desus où li clerc font le service Dame Dieu.

IV. — En quele terre la cité de Jherusalem siet.

La terre en quoi Jherusalem siet a non Judée, por ce que quant les .x. ligniées se partirent de l'oir Salemon [1], et se tindrent à Jeroboan, les .II. remestrent en Jherusalem avec Roboam, le fils Salemon, cele de Benjamin et celle de Juda; ele ot non, por Juda, Judée. L'en la reclaime Palestine por les Philistes. Cele cité siet ausi come eu nombril de la terre de promission, si come li terme furent nomé par Josué, qui dist : *Du desert et du mont Libane et du grant flun Eufrate, jusque à la mer devers Ocident, seront nostre terme* [2]. Li leus en que la cité siet, si

[1] *Opere musaico.* Mosaïque.

[2] Éd. précéd. « Siet une roche auques hautete, en une fosse en bas. »

[1] De l'héritier *A Roboam filio Salomonis discesserunt.* Éd. précéd. « De l'ost Salemon. »

[2] Josué, I, § 4.

com je vos ai dit, est mout arés; nules eaues n'a en la ville se de pluies non; car eu tans d'iver que il seut mout plovoir en la terre, les receoit-l'en par les cisternes, dont il a maintes en la ville, et tout l'an en font ce que mestiers leur est. Nequedent aucunes escriptures dient que il i souloit avoir fontaines qui estoient hors la ville et coroient dedenz; mès eles furent estoupées par guerre. La mieudre[3] de toutes les fontaines estoit Gyon, que Ezechias li rois estoupa, si com l'Escripture dit[4]. Gyon est ore un leu devers midi en la cité, dedenz la valée qui a non Ennon. Iluec est l'eglise fondée en l'enneur saint Procope le martir : Iluec fu Salemons enoinz en roi, si com l'en trueve eu tierz livre des Rois. Hors de la ville, à deus miles ou à trois, trueuve-l'en aucunes fontaines; mès pou en i a, si ne rendent guères d'eaue. Delez la fontaine en la partie devers midi, là où les .II. valées[5] s'assemblent, est une fontaine mout renomée qui a non Siloe. Nostre Sires comanda à l'avugle qui onques n'avoit veu, quant il le guari, que il se lavast iluec et verroit. Cele fontaine est, entor une petite mile, fors de la ville, un pou semble que ele boille eu fons[6], ne ne sourt mie touzjors, ainçois dist-l'en que, sans plus, au tierz jor i vient l'eaue. Quant li Tur de la ville sorent que nostre gent venoient, il estouperent les bouches des fontaines et des cisternes entor la cité, jusque à cinq miles ou à sis; car il vouloient que li Pelerin por defaute d'eaue ne peussent maintenir le siege. Sanz faille, il en soufrirent mout grant mesese, si com vos orroiz. Cil qui estoient dedenz avoient mout plenté des eaues de cisternes; et des fontaines qui dehors estoient leur venoient eaues par conduit, qui descendoient en deus piscines mout granz, près du Temple; l'une dure jusque au jor d'hui, et la nome-l'en encore Probatique piscine, en quoi l'en souloit laver les chars des bestes sacrefiées; de que l'Evangile dit que ele avoit cinq porches en

[3] *Præcipuus erat... fons Gion*. Éd. précéd. « La mendre. »

[4] Paralipom, II, § 30.

[5] Éd. précéd. « Les fonteinnes s'asemblent. » *Ubi duæ valles prædictæ se continuant.*

[6] Le traducteur ne rend pas et semble n'avoir pas entendu les mots : *in imo vallis scaturiens*, sourdant, jaillissant au fond de la vallée.

quoi li Anges descendoit et movoit l'eaue : cil qui premiers i entroit après ce estoit guariz. Là meismes guari Nostre Sires le contret.

V. — Coment li Crestien asistrent la cité de Jherusalem.

En l'an de l'Incarnation Jhesucrist mil .IIII.[xx.] et .XIX., eu mois de juing, le setiesme jor du mois, fu logiez li oz de la Crestienté devant la cité de Jherusalem. Li nombres de ceus qui i estoient, que homes que femmes, fu entor quarante mille. N'i avoit mie de gent defensable à pié plus de .XX. mille; à cheval n'estoient que mille et cinq cenz. Li remenans estoit de feble gent, femmes, malades et vieillarz. Dedenz la cité estoient, de genz toutes esleues[1] por armes porter, quarante mille; car des citez et des chastiaus entor i avoit-l'en fet venir tous les meilleurs. Puis que il vindrent devant la ville, grant conseil orent entr'eus, et apelerent ceus de la terre por savoir par quel part l'en porroït mieuz assaillir la ville. Bien virent que devers Orient ne devers Midi ne porroient-il rien fere, por les valées parfondes qui là sont. Por ce s'acorderent à metre le siege devers Bise. Dont il avint que dès la porte que l'en claime la porte Saint-Estienne, qui siet devers Bise, jusque à l'autre qui siet desouz la tor David et a non la porte David, en la partie d'Ocident, furent logié tuit li baron et li autre pelerin. Li dux Godefrois fu premiers, après lui fu li cuens de Flandres; eu tierz leu fu li dux de Normendie. Le quart leu tint Tancrez delez une tor de l'angle[2] qui encore a non la tor Tancré, et autre grant home avec lui. Dès cele tor jusque à la porte d'Ocident pourprist la place li cuens de Toulouse et la seue gent qui delez lui estoient. Mès après, por la tor qui estoit sur ses heberges[3] et defendoit bien la porte desouz, por la valée meismes qui estoit entre la cité

[1] Éd. précéd. « Eslevées. »
[2] *Turrim angularem.*
[3] *Propter turrim quæ castris ejus imminebat.* La phrase n'est pas intelligible, dans l'édition précédente.

et ses tentes, vit bien Tancrez que il n'i porroit guères profiter par assaillir ilec endroit. Por ce, par le conseil de preudes genz qui savoient bien l'estre de la ville, se remua de là et s'en ala eu tertre en que la cité siet, entre la ville et l'eglise qui a non Syon, qui est hors la cité tant com uns ars puet trere à une foiz; iluec se loja [1]. Ce fist-il por ceste entencion que il poïst mieus grever la ville par ilec, et por defendre des Turs cele eglise qui mout est sainte, car iluec soupa Nostre Sires avec ses deciples, et leur lava les piés; là descendi li Sainz Esperiz sur les Apostres en langues de feu, le jor de Pentecoste; là trespassa de cest siecle la glorieuse Vierge qui Jhesucrist porta en son cors; là mostre-l'en encore la sepulture monseigneur saint Estiene.

VI. — De ce meismes.

Quant li Baron furent einsi logié, dès la porte de Bise, si com je vos ai dit, jusqu'à la tor de l'angle qui est sur le val de Josaphat, et d'iluec jusqu'à l'autre angle de la cité qui est sur le pendant de ce val meismes devers Midi, lors fu aperte chose que la moitié de la ville fu à peine assise; car de là où je vos ai dit jusqu'à la porte devers Midi que l'en claime monte Syon, remest la cité toute desassise. Le quint jor puis que li oz se logea devant la cité, fu acordé communement et crié par les heberges que tuit fussent bien armé si com il porroient mieuz et venissent à l'assaut. Il vindrent tuit et comencierent mout eforciement à assaillir entor la ville. Mout avoient les cuers hardiz et volontez ardans de fere la besoigne Dame Dieu. En leur venir pristrent toutes les barbacanes qui estoient endroit eus, et les Turs embatirent dedenz les granz murs. Cil de la ville furent si effréé du grant hardement et de la proesce que il virent en noz genz, que trop en orent grant poor, si neis que il perdirent toute l'esperance de defendre la ville. Et bien fu seu puis, que tandis com cil bons talenz duroit aus noz, se il eussent eu eschieles ou chas-

[1] Guillaume de Tyr ajoute : *varte etiam ibidem ubi prius fuerat derelicta.*

tiaus par coi il peussent avenir aus murs, la ville eust esté le jor prise sanz faille. Mès quant li assauz ot duré dès bien matin jusque après eure de midi[1], bien s'aperceurent que sanz engins n'i porroient mie fere grant damage; por ce, se retrestrent en arrières et bien orent talent du revenir, quant li aferes seroit mieus atornez. Li Baron pristrent eonseil entr'eus coment il porroient trover merrien à fere les engins, por assaillir la ville; car il leur sembloit que en tout ce païs l'en ne poïst trover arbres qui mestier i eussent. Mès uns vaillanz hom de la terre[2] vint avant, qui leur enseigna unes valées près d'ilec, à sis miles ou à sept, qui estoient pleines d'arbres assez granz à ce fere; il i envoierent charpentiers et des barons meismes por eus conduire. Cil en firent trenchier assez et porter en chars et en charrettes[3]. Lors firent assembler touz ceus de l'ost qui savoient de ce mestier; isnelement firent fere perrieres et mangoniaus, chastiaus, chaz et voies covertes[4], à mout grant plenté. Li pelerin qui savoient ovrer n'en prenoient point de loier, se il avoient tant du leur que il s'en poïssent soufrir. Li autre qui estoient povre recevoient leur loiers du commun[5]; ear de touz les barons de l'ost nus ne soufisoit à ce que il poïst paier du suen ceus qui ces oeuvres fesoient, fors seulement li cuens de Toulouse; car icil touz seus du suen propre sostenoit touz ses ovriers sanz aide d'autrui; et à pluseurs des chevaliers qui le leur avoient despendu fesoit-il doner mout granz dons du suen. Tandis, com li greigneur baron estoient einsi enbesoignié, que chascuns fesoit fere ses engins endroit soi, li autre chevalier et li menuz pueples corroient par les buissons et par les haies querre coudres et autres verges por fere les cloies. Nus ne vouloit estre oiseus, ainz aidoient tuit à cele bone oeuvre. Nus n'avoit honte ne despit de

[1] *A summo mane usque circa horam diei septimam.* A compter de *primes* ou trois heures du matin.

[2] *Quidam fidelis indigena, natione Syrus.*

[3] *Camelis et plaustris impositis, ad urbem detulerunt.*

[4] *Castella et machinas jaculatorias quas mangana vel petrarias vocant, arietes quoque simul et scrophas, ad suffodiendum murum.* La *scropha* était une sorte de galerie couverte, synonyme du *chât* de notre traduction. *Cattus* dans ce sens est déjà dans Vitruve (lib. IV, § 15).

[5] *Merces de symbolis quos populi offerebat devotio.*

fere chose qui valoir peust, car bien disoient tuit que leur travauz et leur despenz, que il avoient fet en toute la voie, ne vaudroit riens, se la besoigne de cele ville prendre n'estoit bien acomplie.

VII. — Coment li Crestien avoient grant mesese de soif.

En l'ost avoit mout grant mesese de soif; car, si com je vos ai dit, li leus où la cité siet est mout arés, sanz fontaines et sanz puis d'eaues vives; car se il avoit des puis hors de la ville près, quant il oïrent que nostre gent venoient, il les emplirent de terre; les cisternes meismes où il avoit eu des pluies avoient-il covertes et estoupées por ce que li pelerin n'en peussent avoir nul ese. Mès li citéien de Bethléem et cil d'une petite cité qui avoit non Tecua, qui savoient le païs entor, leur enseignoient aucuns ruissiaus et puis et cisternes. Iluec avoit granz presses et granz meslées tel ore estoit. Quant la povre gent pooient aporter leur bouciaus[1] ou les barils pleins d'eaue trouble et espesse, chierement la vendoient en l'ost. La fontaine de Siloé dont je vos parlai dessus, qui estoit devers l'ost, ne leur pooit pas soffire, car il n'en sourt mie eaue touzjorz, et cele meismes n'est pas mout bone. L'angoisse de la soif leur croissoit mout, du chaut qui estoit en juing, et du travail que il soufroient, meismement por la poudre qui leur entroit ez bouches et ez piz : por ce s'espandoient par le païs por les eaues querre. Quant li dui ou li troi avoient trové ruissel ou fontaine, tuit li autre i acoroient, si que cele eaue failloit tantost. La gent à pié n'en estoient mie si destroit com cil qui avoient les chevaus, car il les menoient, tele eure estoit, por abuvrer, trois miles ou quatre loing de l'ost, et lors meismes trovoient-il à peines eaue soffisant. Mainz en i ot qui lessierent leur chevaus et les autres bestes por soufrete d'abuvrer. Si véissiez mulez, asnes et bues, vaches et chevaus aler sans garde parmi les chans. Au derrenier, quant il avoient tant langui, il

[1] *In utribus.*

chaoient mort; dont venoient trop grant pueur en l'ost, dont li airs estoit corrompuz mout perilleusement. Li pueples n'estoit mie iluec mains en angoisse ne à meschief, por la soif, que il avoient esté en Antioche por faim. Il avoient acostumé d'aler querre pastures à leur chevaus bien loing par les villes ilec entour; li Tur de la ville s'en pristrent garde, si s'en issoient par là où li sieges n'estoit mie, et leur venoient à l'encontre; mainz en ocistrent et leur chevaus enmenerent en la cité; mainz s'en eschaperent qui s'en vindrent fuiant. Chascun jor amenuisoit li nombres des pelerins por maintes aventures teles et por granz enfermetez qui estoient en l'ost par pluseurs resons [1]; dont il en moroit assez. En leu de ceus ne venoient nul autre, mès cil de la ville ne fesoient se croistre non; car touz les jorz leur venoient noveles aides et grant refreschissement de genz et de viandes, qui pooient entrer et issir par les portes hors du siege [2].

VIII. — Coment li Crestien et li Mescréant dreçoient leur engins.

Mout estoient li Baron en grant peine de fere drecier les engins, li menuz pueples de querre teus aides com il pooit porchacier. Cil qui estoient dedenz la ville ne se feignoient mie, ainz metoient grant cure et grant entente à fere autres engins encontre les noz. Bien se prenoient garde queus manieres d'estrumens il fesoient por assaillir; ausi bons ou meilleurs les redreçoient cil por defendre : car greigneur plenté avoient-il de merrien que cil dehors; mout en estoit la ville bien garnie, ainçois que li oz venist : cordes avoient grant plenté, pierres toutes fetices plus que mestier ne leur estoit. Li crestien de la ville estoient mout traveillié et plus chargié de ces oeuvres que nule autre gent; après ce, l'en les batoit mout cruelment; mainz en i ocist-l'en. Por toutes leur mesaventures s'en venoient par eus. Il leur metoient sus que il estoient traïteur et descouvroient leur conseus à leur

[1] Ici le traducteur ne rend pas bien le latin : *Dum casibus variis quibus mortalis subjacet infirmitas... multi deperirent.*

[2] *Per partes inobsessas.*

anemis. Nus des crestiens n'estoit si hardiz que il osast monter sur le mur, se l'en ne li enveioit tout chargié de fust ou de pierre. Se il avoient point de viandes en leur mesons, l'en leur toloit, si que maintes meseses en sofrirent. Quant l'en avoit mestier d'un fust, tantost estoit abatue la meson à un crestien, pour prendre un petit fuisel. Se il demoroient à venir à l'œuvre un petit, tantost estoient batu ou navré trop dolereusement. A cele doleur estoient jà mené, que petit en i avoit qui mieus ne vosissent estre mort que vif. Il n'osoient issir hors de leur mesons sanz commandement.

IX. — Coment li Crestien envoierent querre ceus qui estoient arrivé à Japhe.

Au siege de Jherusalem se contenoient en la maniere que je vos ai dit. Lors vint uns messages qui apporta noveles que nés de Genevois estoient arivées au port de Japhe[1]; si requeroient mout les Barons, cil qui venu estoient ez nés, que il leur envoiassent chevaliers por eus conduire jusqu'en l'ost. Li Baron prierent le conte de Toulouse qui plus estoit riche que nul d'eus, que il i envoiast de sa gent : il fist ce que il li requistrent; si envoia là un suen chevalier qui avoit non Valdemar[2], en seurnom Carpinele; il li bailla trente chevauchéeurs et cinquante serjans à pié. Puis que cil s'en furent parti, li Baron distrent au Conte que pou de gent i avoit envoié, et li prierent que plus en i envoiast. Il s'i acorda bien; puis i envoia Raimont Pelet et Guillaume de Sabran[3], à tout cinquante chevauchéeurs. Mès ainz que il eussent aconséu Valdemar qui s'en aloit avant, cil estoit jà venus ez plainz qui sont entre Lide et Rame : là leur estoient venu au devant .vi.^{c} Tur à cheval qui leur corurent sus mout durement.

[1] Notre traducteur s'est abstenu sagement de répéter avec Guillaume de Tyr ce que Pline, et après lui Solin, avaient raconté d'Andromède, qui fut attachée sur un rocher voisin de Joppé, ou Jaffa. On gardait encore de leur temps les chaînes qui l'avaient retenue, et on montrait à Rome l'immense squelette du monstre qui avait dû la dévorer.

[2] *Galdemarus.*

[3] *Viros egregios et insignes.*

En leur venir, ocistrent quatre des nos à cheval et plus de cent à pié [4]; toutesvoies la nostre gent ne se desconfirent mie, ainz se tindrent ensemble et s'entr'amonesterent mout à bien fere et à bien defendre. Estes-vos que cil dui chevalier qui venoient après et leur compaignie virent ce poignéiz; tant se hasterent que il se ajosterent aus noz; là se comencierent tres-bien à fere, si que tout pleinement desconfirent les Turs et les mistrent à la voie; deus cenz i ot morz des leur; des noz i morurent dui vaillant chevalier dont tuit li autre furent mout correcié : li uns avoit non Gilebers de Treve, li autre Acharz de Montmelle. Quant nostre gent orent einsi vaincu les Turs, à Japhe s'en vindrent où il furent receu à mout grant joie [5]. Meismement li notonier de Genes les receurent mout bel. Tandis, com il sejornoient iluec et dechargeoient leur nés por atorner coment il poïssent venir en l'ost, sodainement, de nuiz, quant l'on ne s'en prenoit garde, la navie de ceus d'Egypte qui tapie s'estoit au port d'Escalone, vit son point qu'ele porroit domage fere à nostre gent, si s'en vint devant Japhe. Quant li nostre s'en aperceurent, li Genevois hastivement descendirent à la mer. Premierement essaierent se il poïssent les nés defendre de ceus qui venoient, mès il connurent que trop i venoit de gent et que il ne poroient mie ce soufrir; por ce desgarnirent les nés tant come il porent; cordes et voiles et les autres otilz emporterent, puis se mistrent dedenz la forteresce et leur lessierent les nés. Une nef i avoit de ceus de Gene qui estoit alée gaaignier par la mer, si s'en revenoit toute chargiée de grans gaainz et voloit arriver au port de Japhe : mès cil de la nef connurent bien de loing que la navie des Turs tenoit le port, por ce tornerent leur voile et alerent tuit droit jusque à Laliche. La cité de Japhe estoit toute vuide de gent et deserte; car li citéien de la ville ne se fioient mie bien en la forteresce; porquoi il s'en estoient tuit alé, dez un pou de tens ainçois que nostre gent venissent; dont il avint que nostre gent ne gardoient lors que la tor. Quant il virent leur point, il atornerent leur aferes, et tuit en

[4] *De peditibus multò plures.*

[5] Éd. précéd. « Quant nostre gent orent oï que li Turc estoit einsint descomfit, il s'en revindrent en l'ost. »

conroi se mistrent à la voie : en l'ost vindrent, où l'en leur fist grant joie, car li notonier de Gene estoient mout bon charpentier [a] et mout savoient de mangoniaus fere et autres engins à guerre ; si que puis qu'il furent venu, plus delivrement et mieuz comencierent li Baron leur emprises à delivrer.

X. — Coment li Baron se prenoient por asseoir Jherusalem.

Cil qui estoient remés en l'ost [1] ne s'estoient mie tardé, selonc leur pooir, de drecier leur engins, car li dux Godefroiz, li dux de Normendie et li cuens de Flandres avoient un vaillant home qui estoit mout preuz et mout vistes [2] (ce fu Gace de Bearz), tant fu prié que il avoit prise la baillie de soi prendre garde des ouvriers ; cil les fesoit ouvrer vistement et bien. Li Baron conduisoient la gent hors de l'ost, por querre la verge et les reins des arbres à faire cloies por covrir les engins et por le gros merrien meismes couper et porter en l'ost aus oeuvres [3]. Les cuirs des bestes qui moroient fesoient estendre sur les engins pour defendre de feu. En cele partie qui estoit devers Bise, s'entremetoient mout li baron que je vos ai dit, de bien fere la besoigne. Dès la tor de l'angle jusqu'à la porte d'Ocident si retravailloient mout Tancrez et li autre chevalier qui là estoient logié, coment la cité refust bien assaillie devers eus. Eu costé qui est devers Midi, là estoit li cuens de Toulouse et la seue gent : cist estoit plus riches, por ce, si avoit plus ouvriers. Cil meismes de Gene s'estoient tuit tret devers lui, qui avoient un cheveteine trop bon ouvrier, Guillaume estoit apelez, en sornon Ebriac [4]. Cil leur ot mout grant mestier por haster les oeuvres et por amender. Einsi s'estoit touz li oz travailliez en cele besoigne jà un mois tout

[a] *Erant enim viri prudentes et nautarum more architectoriæ habentes artis peritiam...*

[1] *In expeditione.*

[2] Éd. précéd. « Justes. » *Quemdam egregium et magnificum virum.* Ce chapitre est des plus maltraités dans l'édition précédente.

[3] *Ad opus ædificiorum.*

[4] *Præerat autem Januensibus qui advenerant quidam nobilis Willelmus nomine, cognomento Ebriacus.*

entier; si que chascuns des barons avoit jà bien parfet ce que il avoit empris en droit soi. Pour ce pristrent conseil entr'eus, et nomerent jor d'aler à l'assaut. Mès por ce que entre le conte de Toulouse et Tangré avoit grans rancunes, et aucuns des autres barons et chevaliers i avoit qui ne s'entr'amoient mie por diverses resons, li Baron [5], par l'amonestement des evesques [6], voudrent que de touz contenz fust bone pais et s'entrepardonnassent touz mautalens; por ce que en ceste maniere Nostre Sires leur aideroit mieuz à sa besoigne fere, [et se à morir venoit, plus seurement en attendroient la mort].

XI. — De la procession que li Crestien firent devant Jherusalem.

Jorz fu pris par acort de touz que l'en feroit procession et porteroit-l'en les reliques que l'en avoit en l'ost. Tuit iroient nus piés jusques au mont Olivet, en jeune seroient ce jor, et en repentances de leur pechiez, en oroisons à Nostre Seigneur, que il eust pitié de son pueple et receust à gré leur servise, si que par eus vosist recovrer son heritage des mains à ses anemis qui le tenoient. Pierres li ermites d'une part, Arnous, li chapelains le duc de Normendie, d'autre, qui mout estoit bien letrez, firent le sermon au pueple. Mout les amonesterent par douces paroles à emprendre viguereusement cele besoigne Nostre Seigneur, où il fesoit mieuz morir que vivre. Li monz Olivez est encontre la cité de Jherusalem, en la partie d'Orient, loing de la ville entor une mile; car li vaus de Josafat est entre deux. Iluec assembla Nostre Sires ses desciples et monta voiant eus au ciel, le jor de l'Acension, quant une nue le prist et s'en ala en haut avec lui. Quant touz li pueples ot iluec esté à granz pleurs et à granz prieres, et toutes les pais furent fetes des contenz qui estoient

[5] Éd. précéd. « Mes por ce que le conte de Toulouse avoit rancunes à aucuns des autres barons et chevaliers i avoit assez qui ne s'entr'amoient mie por diverses resons. Li baron... etc. »

[6] *Placuit Episcopis, Principibus quoque et clero et populo universo...*

entr'eus, ils descendirent du mont à l'eglise de Monte Syon qui est delez la cité, si com je vous ai dit, en la partie devers midi, eu sommet du tertre. Li Sarrazin de la ville qui estoient ez tors et sur les murs de la ville se merveilloient mout que ce pooit estre que nostre gent fesoient. Là où il pooient veoir la presse près d'eus, si que l'en i poïst trere aus ars et aus arbaletes, ne finoient de tirer quarriaus et saetes, si que il en blecierent aucuns. Lors drecierent croiz desur les murs, et en despit de Nostre Sauveur et en reproche de nostre foi, les escopissoient et fesoient autres hontes et greigneurs viltez qui ne sont mie à dire. Li pueples Nostre Seigneur qui estoit en sainte volenté de servir son créateur, veoient bien ces choses que li Tur fesoient, et mout leur en croissoit en leur cuers li desirriers de vengier la honte Jhesu-Crist. Quant il orent fetes leur oroisons en l'eglise de Monte Syon, li jorz leur fu nomez de fere l'assaut par acort de touz : lors s'en retornerent à leur heberges, et se il avoit riens à parfere ez engins, tantost fu mout bien accompli; car chascuns se prenoit garde endroit soi que riens ne fausist qui mestiers eust, quant l'en assaudroit.

XII. — Coment li engin fu tresportés la nuit devant l'assaut.

Quant li jorz aprocha que l'en avoit nomé por assaillir, la nuit qui fu devant, li dux Godefroiz, li dux de Normendie, li cuens de Flandres, virent que cele partie de la cité que il avoient assise estoit mout bien garnie de toutes manieres d'engins, de forz aubalestes et des plus defensables genz que il avoient; por ce que plus se doutoient de cele part que d'ailleurs. Li preudome orent, sur ce, conseil. Bien virent qu'il ne porroient mie mout damagier la ville iluec endroit, si empristrent une chose de trop haut afere et de mout grant travail; car touz les engins que il avoient devers eus et le chastel, ainçois que les parties fussent jointes ensemble, porterent par pieces en ce costé qui est entre la porte Saint Estienne et la tour de l'angle, c'est eu costé devers

Bise[1]; car bien leur sembloit, et estoit la verité, que pour ce que la cité n'avoit mie esté assise de cele part, mainz i eust de choses qui mestiers eussent à defendre. Dont il avint que toute nuit veillierent icil baron et leur gent, si que li engin furent tuit joint et levé ez leus où il devoient séoir, ainçois que li soleuz apareust. Li chastiaus meismes fu si aprouchiez là où li murs estoit plus bas, que cil qui estoient eu chastel, ne s'en failloit guères, poïssent avenir à ceus qui estoient en une tornele. Bien sachiez que ce ne fu mie petiz travaus; car de ce leu où il estoient premierement logié, jusque à l'autre où il assistrent leur engins, avoit près de demie mile; et les choses furent si bien et si bel atournées que ainçois que li soleuz levast fut tout prest devers eus. Au matin li Tur regarderent des murs et des torneles que ce pooit avoir esté à quoi nostre gent avoient tant travaillé la nuit : il virent que les heberges le Duc et des autres barons ses voisins estoient remuées; il les quistrent entor les autres parties de la ville, si que les troverent là dont il ne se prenoient garde. Quant il virent les engins et le chastel drecié, trop se merveillierent coment ce pooit avoir esté fet en si pou de tens; plus en douterent ceus qui ce avoient empris et achevé. En cele nuit meismes, entor les autres costez de la ville, li baron qui logié estoient, si com vos oïstes dessus, ne furent mie oiseus, ainz avoient, tuit endroit eus, dreciez leur engins; car li cuens de Toulouse avoit mout aprochié des murs un chastel que il avoit fet fere à mout grant travail, entre l'eglise de Monte Syon et la cité. Li autre meismes, qui estoient près de la tor de l'angle que l'en apele la tor Tancré, redrecerent un chastel de fust mout haut. Cil troi chastel qui estoient entor la ville avoient auques une façon, car il estoient tuit quarré; li costé qui estoit devers la ville estoit double, si que l'uns des pans, qui estoit dehors[2], pooit estre avalé sor le mur, et lors fust ausi come uns ponz. Mès por ce ne remainsist mie li chastel desclos de cele part; ainz remanoit li costez dedenz pour defendre ceus qui eu chastel estoient.

[1] Éd. précéd. « Porterent par piece endroit la porte Seint Estienne, c'est entre la tor de l'angle et le costé devers bize. »

[2] *Et exterior arte quodam deponi poterat, ita ex muro superpositum, vicem pontis introire volentibus posset exhibere.*

XIII. — Coment li Crestien assaillirent vigueureusement à Jherusalem.

Li jorz fu auques esclarciz, et si com il avoit esté empris et devisé, nostre gent furent tuit armé por aprochier les murs. Tuit orent un proposement : ou il prendroient la ville sur les anemis Nostre Seigneur et deliverroient les sainz leus des ordures aus Mescréanz, ou il, en ce service, rendroient les ames au Seigneur qui les fist. Nus n'avoit volenté de soi trere arrieres de cele besoigne. Li veillarz oblioit son aage, li enfers leur maladies; les femmes meismes et li enfant en prenoient en leur cuers à fere granz choses. Tuit communement se penoient de trere les chastiaus avant, por aproucher si du mur que l'en peust avenir à ceus qui se defendoient. Cil de la ville ne finoient de trere à grant plenté de saetes et de quarriaus; pierres gitoient assez, les grosses à leur engins, les meneurs aus mains, des murs et des torneles : en ce estoit toute leur entente que il poïssent la nostre gent esloignier des murs. Mès li bon crestien qui ne doutoient mie à morir pour Dame-Dieu, se covroient de targes et d'escuz, [huis meismes et autres és [1] metoient devant eus, por garantir des pierres et des saetes.] Cil que l'en avoit mis ez chastiaus de fust ne finoient de trere et de giter sur les Turs qui estoient aus querniaus des murs et des torneles; li autre avoient grant plenté de leviers et de cordes par quoi il se penoient de trere les chastiaus avant. Cil que l'en avoit mis por fere giter les perrieres et les mangoniaus n'estoient mie oiseus, ainz avoient leur engins adreciez à ceus qui se defendoient contre noz gens. Aus perrieres leur gitoient grosses pierres; aus mangoniaus leur envoioient plus souvent grant volée; de perdriaus, de macefondes [2] i avoit qui regitoient mout espessement. Mout se penoit chascuns de fere choses par quoi il grevast à ses anemis. Mais cil qui vouloient le chastel fere bouter avant ne porent pas fere ce que il

[1] Ais, planches. Éd. précéd. « Et autres esselles. »

[2] *Perdreaux*, *macefondes* ou *malefondes*; perrières de petite dimension.

pensoient; car il avoit un fossé grant et parfont devant la barbacane, por quoi il ne pooient pas bien leur engin aprouchier. Li cop des perrieres et des mangoniaus ne fesoient mie mout grant mal aus murs; car li Tur avoient sas pleins de fuerre et de fain, et coutes grosses toutes emplies de coton, cordes de nés et tapis, gros trés que il lessoient pendre contreval les tors, si que quant les pierres des engins ataignoient en ces moles choses, li coup estoient tuit perdu, ne ne faisoient point de damage. D'autre part li Tur de la ville avoient plus engins dreciez dedenz que li nostre dehorz, greigneur plenté d'ars et aubalestes que nostre gent ne pooit avoir, par quoi il ocioient assez de noz pelerins, ne ne pooit estre que mout en fussent li nostre espoenté. Ainsi fu li assauz mout granz et mout perilleus, dez le matin jusques à vespres; ne ne trueve-l'en pas que plus espessement volassent pierres ne saetes à nul autre assaut. Tant en i avoit que sovent véoit-on les pierres hurter en l'air, si que eles s'entredespeçoient [et en voloit li feus]. En trois leus estoit li assauz. Si com li Baron se penoient endroit eus de grever les Turs, l'en ne peust pas bien savoir en laquel partie l'en le fesoit mieuz. Mout metoient li Pelerin grant peine en aporter atret pour emplir les fossez, si que li chastel se poïssent joindre aus murs. Cil dedenz gitoient feu mout espessement sur les chastiaus. Mout y poïst-l'en veoir saetes ardanz, tisons embrasez, poz pleins de soufre, d'uile et de poix et de toutes choses qui sont norrissement à feu. Leur perrieres feroient si granz cops que [les pierres s'envoloient parmi les costez outre[a]]; ne pooit estre que mout ne bleçassent de ceus qui sur les soliers estoient monté por assaillir. Il sembloit pluseurs fois que tout deust chéoir à terre; mais la nostre gent esteignoient le feu d'eaue [et de vin egre]; les cloies avoient appareillies por estouper les pertuis et por rafermer leur chastiaus mout vistement, si que leur contenance estoit en toutes choses bone et hardie.

[a] C'est-à-dire : passaient par-dessus les assiégeants.

XIV. — Coment la nuit fist departir l'assaut.

Cestui grant assaut et perilleus, qui tant dura, departi la nuiz qui vint oscure. Li nostre retournerent à leur heberges por mengier et por reposer; granz guez [1] de bones gens lessierent entor les engins que l'en ne les venist ardoir. Cil de la ville remistrent grant peine de garder leur murs, car il doutoient mout que la nostre gent, qu'il avoient veu si vigueureusement defendre et assaillir, ne montassent de nuiz par eschieles et entrassent en la ville. Por ce se penoient cil sur qui ceste chose estoit mise, d'avironer toute cele nuit les murs et cerchier [2] les tors. Les rues meismes de la ville fesoient-il garder à grant gent, qu'il n'i poïst avoir traïson; mout i metoient grant entente, car ce estoit pour garder leur vies, leur femmes et leur enfanz et toutes leur choses. Li nostre qui estoient ez tentes et ez loges n'avoient mie les cuers en repos, ainz leur souvenoit de l'assaut qui avoit esté; à chascun remembroit de ce qu'il avoit fet, et li sembloit que il avoit assez choses lessiées qu'il deust avoir fetes; mout desiroient tuit à revenir en point de proesces fere. Mout leur tardoit li jors, ne ne sembloit mie que il eussent nul grevement, ne nul ennui des travauz que il avoient le jor soufert. Grant esperance avoient en leur cuers que sitost com il revendroient ensemble, par l'aide Dame-Dieu il en auroient le meilleur. Si en estoient en grant angoisse, qu'il leur estoit avis que plus avoient meseses en leur heberges que il n'avoient eu à l'assaut.

XV. — Coment li Crestien revindrent à l'assaut l'endemain.

L'aube du jor aparut; li pueples fut tantost esveilliez, chascuns corut à ce mestier où il avoit esté le jor devant. Lors véissiez les

[1] Gardes, sentinelles.

[2] Environner, circuler autour. *Circum ire.* Suivant M. Littré, le sens primitif était *parcourir pour trouver;* c'est plutôt uniquement *parcourir*, comme on le voit ici. Le peuple prononce *cercher*, et on n'aurait pas dû lui préférer *chercher*, qui est si dur.

uns corre aus perrieres et aus mangoniaus, les autres monter ez chastiaus, qui tenoient les ars et les aubalestes; assez en remanoit desouz por eus trere avant. Cil de la ville furent tantost prest de defendre vigueureusement contre ceus qui les assailloient. Assez en morut deçà et de là que des pierres et que des quarriaus; mès por ce ne se retardoient mie li autre qu'il ne se treississent ez leus à ceus que il avoient veu ocirre. Onques mains de coardise ne trouva-l'en en si perilleus afere. Une chose i avint que l'en ne doit mie trespasser. Car nostre gent avoient une grant perriere [que l'en claime chaable], si fort et si bien fete qu'ele gitoit trop grosses pierres, et mout fesoit grant damage là où elle ateignoit. Li Tur virent qu'il ne la porroient mie despecier, car ele gitoit si de loing que li leur engin n'i pooient avenir. Pour ce firent venir sur le mur deus vielles enchanteresses qui devoient fesnier[1] cele perriere, et avoient amené avec eles trois puceles por aider à fere le charme. Mout les regardoit touz nostre oz, quant eles fesoient leur enchantemenz. Tant i demorerent que cele perriere gita, si aconsuit les trois pucelles et les deus vielles, toutes les confroissa, si que li cors tuit despecié chéirent du mur. Les ames alerent en enfer[2]. Lors leverent li nostre un hui si grant, et orent si enterine joie que chascuns fu touz rafreschiz de ce beau coup. Cil de la ville furent trop dolent et trop esbaubi, que bien sembla que il eussent perdu tout leur bon eur por ces deus vielles qui einsi estoient tuées.

XVI. — Coment li Crestien lesserent l'assaut et revindrent.

En ce point dura li assauz jusques après midi que l'on ne savoit pas bien liquel en avoient le meilleur. La nostre gent se comencierent mout à lasser, et torna li aferes à ennui, car il avoient mout longuement fet leur pooir, ne la besoigne n'en estoit guères amendée, ainz en estoient chéoit en une desespe-

[1] *Ut eam fascinarent.* Ce mot *fesnier* était régulièrement formé de *fascinare*.

[2] Éd. précéd. Ces cinq mots omis.

rance, si que il avoient en talent de lessier le chastel de fust qui estoit presque touz desconfiz et defroissiez de perrieres et de mangoniaus, et voloient les autres engins trere arrière qui fumoient jà du feu que li Tur i avoient gité. Par ce convenist l'assaut porlongier jusqu'à l'endemain, et de ce avoient-il bien volenté. Leur anemi s'estoient aperceu que li nostre lassoient mout durement, si en estoient monté en grant orgueil; il leur chufloient et leur disoient ledes paroles; plus asprement s'en defendoient vers eus et domageoient leur engins. En trop feble point estoit la besoigne de nostre gent, se ne fust la debonaireté Nostre Seigneur qui par miracle les conforta si com vos orroiz. Du mont Olivet leur aparut uns chevaliers qui ne fu pas coneuz, ne puis ne pot estre trovez en l'ost; icil comença à venteler son escu qui mout estoit clers et reluisanz, et fesoit signe à nos gens qui jà s'en retournoient, que ils revenissent arrrières à l'assaut. Li dux Godefroiz estoit eu derrenier estage du chastel, et Eustaces ses freres avec lui, por mieuz deviser d'iluec ce que l'en devoit fere et por garder ce berfroi qui mout estoit bons. Sitost com il vit le signe que cist chevaliers fesoit, il comença à rapeler tout le pueple arrières à mout haute voiz, et ieur crioit que s'il voloient retorner, la ville estoit prise. De ce avint que par la volenté Nostre Seigneur qu'il leur mist ez cuers, tuit revindrent arrières à si grant joie com se chascuns fust tout certains de la victoire. Si grant hardement leur vint ez cuers et furent tuit si rafreschi come se il n'eussent le jor soufert point de travail; et une chose avint qui fu mout grant merveille; car cil qui estoient navré perilleusement et gisoient en leur lis, saillirent sus tantost et repristrent leur armes, si que plus vistement et de greigneur cuer que li autre comencierent à assaillir. Li baron de l'ost qui estoient chevetaine du pueple, por donner essample aus autres, se metoient touzjors avant; et là où li greindres perilz estoit, là trouvoit-l'en les plus hauz princes de l'ost, par quoi li menuz pueples en estoit plus hardiz. Les femmes qui ne pooient porter armes, coroient, a toutes les cruches pleines, parmi l'ost, et donoient à boire à touz ceus qui las estoient d'assaillir;

mout les semonoient par beles paroles de bien fere et de vigueureusement servir Nostre Seigneur. Si grant joie estoit ez cuers de tous noz pelerins que il sembloit que riens ne leur coutast chose que il feissent; si que, dedenz l'espace d'une eure, orent li nostre empli le fossé et prise une barbacane mout fort, si que il menerent leur chastel jusque au mur. Li Tur de la ville, si com je vos ai dit, avoient penduz à cordes trés[1] mout lons contreval les murs, por recevoir les cops des perrieres; deux trés i avoit mout lons dont nostre gent qui estoient eu chastel couperent les cordes, si que il chéirent à terre; cil qui estoient desoz les pristrent à grant peril et les trestrent près du chastel por fere apoiauz au pont[2], quant il seroit avalez; car li costez de ce chastel que l'en devoit lessier cheoir sur le mur, estoit de si feble merrien que se cil dui tref ne fussent, la gent armée ne poïssent mie passer pardesus.

XVII. — Des queles choses li Crestien avoient plus grant hardement à l'assaut de Jherusalem.

Tandis, com l'en se contenoit einsi vigueureusement en la partie devers Bise, li cuens de Toulouse et li autre qui estoient avec lui eu costé devers midi, assailloient la ville endroit eus à grant eforz. Il avoient jà empli un fossé où il s'estoient travaillé par trois jourz, tant que il avoient à force leur chastel si tret avant, que il estoit près du mur; en tele maniere que cil qui estoient desus au derrenier estage, pooient près ferir de leur glaives les Turs qui defendoient une tornele. Nus ne porroit penser l'ardeur et la grant angoisse que chascuns des Crestiens avoit en son cuer de fere quanqu'il poïst de bien à cel assaut. Une chose i avoit qui mout leur donoit grant cuer et dont hardement leur croissoit à merveilles; car uns bons hom qui estoit

[1] L'édition précédente omet « à cordes. » Trés (*trabes*), grandes pièces de bois.

[2] *Easque demum ponti (quem statim ut dicitur in sequentibus... erexerant), ad majorem subjecerunt soliditatem.*

ermites eu mont Olivet, leur avoit promis mout certeinnement que, à ce jor qui lors estoit, seroit prise la sainte citez. Ne il n'avoient mie oblié la demostrance que li Chevaliers leur fist, quant il leur crolla son escu, ne onques puis ne pot estre veuz; et mout avoient grant esperance de la victoire avoir par ces senefiances qui leur estoient mostrées. Il sembloit que tuit en un point li assaut fussent en ces deus parties que je vos ai nomées : bien le fesoient devers Bise et devers Midi. Certeinnement aparoit que Nostre Sires vouloit ennorer les siens sodoiers que si longuement avoient soufert tantes manieres de meseses por fere le sien service.

XVIII. — Des Crestiens qui premiers monterent sur les murs de Jherusalem.

La gent le duc Godefroi et des autres barons qui estoient avec lui, si com je vos ai dit, enchauçoient mout asprement leur anemis devers la leur partie, et mout leur livroient perilleus assaut. Tant avoient jà fet que leur anemis se lassoient mout et laschement se defendoient. Li nostre s'estoient tret avant, les fossez avoient empliz, les barbacanes prises, si que tout de plain avenoient aus murs; car cil dedenz ne s'entremetoient mès guères de trere ne de lancier pardessus le mur ne par les archieres. Li Dux comanda à ses gens qui estoient sur le chastel, que il méissent le feu ez coutes pleines de coton et ez sas empliz de fain qui pendoient contreval les murs : cil firent son comandement. Lors leva une fumée si noire et si espesse que nus ne poïst veoir goute. Bise ventoit qui boutoit la fumée sur ceus qui estoient aus defenses des murs, si que il ne pooient ovrir les euz ne la bouche : ainçois leur estut par force à guerpir les leus que l'en leur avoit bailliez pour defendre. Li dux Godefroiz qui mout entendoit à la besoigne, s'aperceut premier que cil s'en estoient parti; lors comanda que l'en traissist en haut hastivement les deus trés qui estoient chéu du mur, si com vos oïstes dessus : ce fut tantost fet, si que li dui tref furent bouté eu chastel et li autre

dui sur le mur. Lors comanda-il que li costez du chastel que l'en pooit avaler fust lessiez cheoir sur les deus trés, et fu li ponz einsi fez forz et bons, sur le merveil[1] à leur anemis. Li premerains qui passa le pont et entra en la ville pardesus le mur, ce fu li dux Godefroiz et Huitaces ses freres avec lui. Après ces deus vindrent dui chevalier qui estoient freres, forz et hardis et de grant proesce, li uns avoit non Lutolf[2] et li autre Gileberz, né estoient de Tornai[3]; tantost les sivi grant plenté de chevaliers et de gent à pié qui coroient mout durement tant com li ponz en pooit sostenir. Li Tur s'aperceurent que li nostre crestien estoient enz, et virent la baniere le Duc dessus le mur; si se deconfirent et guerpirent les tors, en la ville descendirent et se mistrent ez rues estroites por eus defendre. Nostre gent virent que li Dux et grant partie des chevaliers avoient jà prises ne sai quantes des tornelles; si n'atendirent onques nul commandement, ainz comencierent à drecier les eschieles aus murs et à monter contremont. L'en avoit comandé dez pieça que, de touz les chevaliers, dui et dui eussent une eschiele; por ce, l'en en trouva à mout grant plenté qui tantost furent dreciées. Li Dux coroit par desus le mur et metoit sa gent si com il venoient ez torneles; mout se hastoit de porprendre la forteresce. Assez tost après le Duc, entrerent ens li cuens de Flandres et li dux de Normendie, Tancrez li vaillanz, Hues li vieuz cuens de Saint Pol, Baudoins de Borc, Gasces de Bearz, Gastes de Bediers, Thomas de Fere, Girarz de Rossillon, Loys de Monçon, Conains li Brez, li cuens Rambauz d'Orange, Quenes de Montagu et Lambers ses filz, et maint autre chevalier que l'en ne puet mie tous nomer[4]. Quant li Dux sot qu'il estoient en la ville, si les

[1] Var. « Seur le mur. Sur le merrien. » Le latin : *Quod hostes pro se introduxerant, in eorum versum est læsionem.* Le sens devrait être : « à l'épouvante de l'ennemi. »

[2] *Ludolfus.*

[3] *Viri nobiles et perpetua digni memoria.*

[4] Les historiens varient beaucoup dans l'ordre et dans le nom de ceux qui les premiers entrèrent à Jérusalem. M. Michaud les compte ainsi : Godefroi, précédé de ses deux frères; Lethalde et Engelbert de Tournay; Baudouin du Bourg, Eustache, Raimbaud Creton, Guicher, Bernard de Saint-Vallier, Amenjeu d'Albret.

M. Peyre nomme, les *premiers* de tous, les deux frères de Tournay, accompagnés de Bernard de Saint-Valery; puis Guicher; puis Godefroi et son frère, les deux Robert réunis à Tancrède, Hugues de S. Paul, Baudouin du Bourg, Gaston de Béarn ou de Bédiers, Girard de Roussillon, Thomas de Fère, Conan le Breton, le comte Raimbaud d'Orange, Louis de Monsons, Conon de Montaigu et son fils Lambert.

apela : les uns envoia à la porte Saint Estienne et leur comanda que il l'ouvrissent. Quant ele fu ouverte, tous li pueples se mist enz à grant presse, si que ne demora guères que touz li oz fu dedenz la ville. Ce fut le jor d'un vendredi, entor none. Bien est créable chose que Nostre Sires le fist par grant senefiance : car à ce jor, entor cele eure, soufri-il mort en ce leu por les pecheurs raembre. A ce jor meismes fu fez li premerains homs; pour ce vout-il, li haus Sires, que li pueples de ses pelerins leaus à tel jor li rendist sa ville et delivrast, à son servise fere, et rendist la franchise aus crestiens qui longuement i avoient esté en dolereus servage.

XIX. — De la grant ocision des mescréanz qui fu dedenz Jherusalem quant ele fu prise.

Godefroiz de Buillon, li chevalier et li sergent, qui avec lui estoient, descendirent des murs en la ville tuit armé; ensemble s'en aloient par les rues, les espées ez mainz et les glaives; touz ceus qu'il encontroient de leur anemis convenoit à morir; n'i espargnoient ne femmes ne enfanz; n'i avoit mestier priere ne crier merci. Tant en i avoit là d'ocis parmi les rues et si grans monciaus de testes copées, que l'en ne povoit passer se par desus les cors non, ou sur les testes; car la gent à pié s'en aloient à granz routes par les autres parties de la ville. Il tenoient les haches et les maces; quanque il povoient trover de Turs livroient à mort, que c'estoient la gent qui plus volentiers le fesoient. Il estoient jà einsi venu jusques vers le milieu de la cité;

Maintenant voici le compte des historiens contemporains. Chez Tudebode, les premiers : « *Quidam miles nomine Letoht, Eustachius et Godefredus.* »

Le « Tudebodus imitatus » : « *Pius Letholdus, alter vero Ingelbertus Flandrigena, Bernardus de Saint-Valery.* »

Raimond d'Aguilers : 1° *Tancredus;* puis le duc de Lorraine.

Les « Gesta Francorum Hierusalem expugnantium » : « *Milites Ducis et ambo fratres Engelbertus et Lietoldus.* »

Raoul de Caen : 1° Bernard de S. Valery, Lethold et Engilbert.

Robert le Moine : 1° *Letholdus;* 2° *Guitcherius qui leonem prostravit;* 3° *Dux Godefredus milites suos sequitur.*

Orderic Vital : 1° *Letoldus et Raimboldus Creton.*

li cuens de Toulouse et sa gent ne savoient mie encore que la cité fust prise, ainçois assailloient mout fierement entor Monte Syon. Li Tur meismes qui se defendoient encontr'eus ne s'apercevoient mie que li nostre fussent en la ville. Mès quant li criz et la noise de ceus que l'en ocioit comenca à croistre, li Tur se regarderent de desus les murs, bien connurent les banieres et les armes des Crestiens, si en furent mout esbahi; tuit lessierent leur defenses, chascuns s'enfoï là où il se cuida mieuz garantir. Por ce que li donjons de la ville estoit près[1], qui avoit la greigneur force de la cité, tuit cil qui leanz se porent fichier y entrerent et barrerent les huis sur eus. Li cuens de Toulouse fist le pont de son chastel avaler sur le mur, et entrerent en la ville par iluec, il et Ysoarz li cuens de Die, Raimons Pelez, Guillaumes de Sabran, l'evesque d'Albare et li autre baron. Par les eschieles meismes monterent sus li Chevalier[2] mout hastivement et cuiderent qu'il fussent de cele part li premier en la ville. Lors avalerent des murs et quanqu'il troverent des Turs ez rues et ez mesons tous metoient à l'espée. Dès lors ne pooit riens eschaper, car cil qui fuioient devant la route le Duc, encontroient une autre route qui n'avoient talent d'eus lessier aler. L'en ne puet mie chascun des fez conter par soi, mès tant y ot de sanc espandu que li ruissel en coroient granz parmi les voies. Tout estoit jonchié de genz mortes, si que pitié en peust prendre[3], [se ce ne fust des anemis Nostre Seigneur.]

XX. — Des mescréanz qui furent ocis dedenz le Temple.

En l'entrée du Temple s'en estoit foïe merveilles grant plenté des gens de la ville[1], por ce que c'estoit en la plus secrée partie de la ville; et cele place estoit mout bien fermée de murs et de tours. Les portes estoient mout forz; mès tout ce ne leur

[1] Éd. précéd. « Pris. »

[2] Éd. précéd. Ce premier membre de phrase passé.

Ut etiam victoribus posset tædium et horrorem ingerere.

[1] Éd. précéd. « S'en estoit toïe grant merveille de la gent à pié. »

valut guères, car tantost corut là Tancrez, que grant partie de l'ost sivoit, et prist le Temple à force. Là ot mainz ocis; et dit-l'en que Tancrez i trova trop grant avoir d'or et d'argent, pierres precieuses et dras de soie. Il en fist tout porter; mès après, quant la chose fu apesiée, il rendi tout[1] et fist venir au commun. Li autre baron qui orent cerchiée la ville et touz decoupez ceus que il encontroient, oïrent dire que dedenz la closture du Temple s'en estoient foï li remananz de leur anemis : si vindrent là tuit ensemble et trouverent que voirs estoit. Lors comanderent à leur gent que il entrassent en la place et océissent tout. Einsi fu fet. Bien estoit droiz que li desloial mescréant, qui le saint Temple Nostre Seigneur avoient avillié et ordoié de leur mahomeries et de la fausse loi Mahomet, le comparassent iluec meismes, et que leur sanc fust là espanduz où il avoient espandues les ordures de leur mescréances. Hideuse chose estoit à veoir si grant plenté de gent ocise. Cil meismes qui ocis les avoient estoient bien acreus à regarder[2]; car dès la plante du pié jusque à la teste ne paroit sur eus se sanc non. L'en trova que dedenz la closture du Temple en avoit-l'en ocis .x.$^{m.}$ et plus, sanz les autres qui gisoient morz par les rues et par les places de la cité. La menue gent des pelerins couroient cerchant la ville par les estroites rues et par les destors; quant il trouvoient ancuns des Turs qui s'estoit là repoz, fust home fust femme, morir le covenoit. Li Baron avoient devisé, ainçois que la ville fust prise, que chascuns auroit la meson en la ville que il prendroit, et seroient seues toutes les apartenances. Dont il avenoit que li baron metoient sur les mesons que il avoient conquises leur banieres, li meneur chevalier i pendoient leur escuz, la gent à pié i metoient leur chapiaus ou leur espées, por mostrer enseigne que la meson estoit jà prise; si que li autre n'i venissent mie.

[1] *Restituisse creditur in integrum.*

[2] *Periculosum erat conspicere, et horrorem quemdam inferebant occurrentibus.* « Acreus » semble avoir le sens de hideux. Peut-être même est-ce une méprise des copistes, pour « afreus, » plus ancien que ne l'a constaté Littré.

XXI. — Coment li Crestien visitoient les sainz leus de la cité.

Quant la sainte cité fu einsi prise, et tuit ocis li Sarrazin que l'en pot trover dedenz, li Baron s'assemblerent ensemble, ainçois que il se desarmassent, et covinrent que l'en méist genz par les tors por garder la ville, et mist-l'en par les portes bones gardes, que genz de hors ne venissent en la ville sans congié, jusque il eussent fet un seigneur, par commun acort, qui tenist la ville et governast à sa volenté. N'estoit mie merveille se il se dotoient encore, car touz li païs entor estoit pleins de Sarrazins qui se poïssent assembler et ferir en la ville soudainement se l'en ne s'en préist garde. Lors se departirent li Baron et se desarmerent en leur osteus; leur mains et leur piés et tous leur cors laverent mout bien; noveles robes pristrent eu leu de celes qui estoient ensanglantées. Lors comencierent à aler tuit nuz piés, o sospirs et o lermes, par les sainz leus de la cité où Jhesucrist li sauveur du monde avoit esté corporelment. Il besoient mout doucement la place par où si pié estoient alé. Li clergié et li pueples des crestiens qui de la ville estoient, cui l'en avoit fet maintes grans hontes por le non Jhesucrist, vindrent à procession, o crois et o reliques que il porterent encontre les Barons, et les menerent, chantant et rendant graces à Nostre Seigneur, en l'eglise du Sepucre. Iluec estoit douce chose à veoir et piteuse coment li Baron et toz li pueples plouroient de joie et de pitié; coment il se lessoient chéoir en croiz devant le Sepucre. Il sembloit à chascun que il véist encore le cors Jhesucrist gesir tout mort. Tant i avoit de lermes et de sospirs que bien sembloit que la chose fust acertes. Quant il venoient à un des sainz leus, ne s'en pooient partir se ne fust la convoitise d'aler aus autres. Tant avoient leur cuers liez et joieus de l'enneur que Nostre Sires leur avoit fete, qui leur donoit veoir le jor en quoi la sainte cité estoit delivrée des anemis Jhesucrist par leur travaus, que il ne leur chaloit du remanant de leur vies. Si largement donerent de

leur choses aus eglises et aus povres genz, et fesoient veuz de fere granz dons en leur païs, que bien sembloit que pou leur chaussist des choses temporels. Car il leur estoit avis que il fussent en l'entrée de paradis. Car en cest siecle nule graindre joie ne plus dolce pitiés ne porroit entrer en cuer de genz que ele estoit en eus. Ne se pooient lasser de cerchier les saintes places où Jhesucrist avoit esté. Mout eust dur cuer et pou piteus qui ce veist et se peust tenir de plourer. Quant li Baron et touz li autres pueples fesoient si enterine joie de ce qu'il avoient lor pelerinage acompliz, li evesque, li provoire et li autre clergié ne se pooient partir de l'eglise du Sepulcre, ne des autres sainz leus. Mout prioient enterinement Nostre Seigneur por le pueple, et rendoient granz graces à Jhesucrist de ce que il leur avoit lessié veoir les leus où la foi crestienne fu fondée.

XXII. — Coment li evesque du Pui aparust à maintes genz.

En celui jor certeinne chose est que veuz fu de pluseurs genz en la cité de Jherusalem li tres-vaillanz home Aimarz, li evesques du Pui, qui avoit esté morz si come vos oïstes en Antioche. Maint preudesome que l'en devoit bien croire afermerent certeinnement que il le virent premerein monter sur le mur de la ville, si que il apeloit les autres et semonoit de venir après lui. De mainz autres pelerins meismes, sainz homes qui mort estoient en la voie[1], fu certeinne chose que il aparurent à maintes gens le jor, quant il cerchoient les eglises de la cité. Par ces choses puet-l'en bien savoir que Nostre Sires aime cele cité sur toutes les autres, et que cil est li plus hauz pelerinages qui puisse estre, car li mort en resuscitoient par la volenté Dame-Dieu por acomplir leur veuz et leur pelerinages. L'Evangile dit que quant Jhesucrist resuscita de mort, pluseur saint home qui mort estoient furent resuscité le jor, et aparurent en la sainte cité : ce miracle vout

[1] Éd. précéd. « En la vile. »

renouveler Jhesucriz le jor que cele cité fu einsi come resuscitée de la mort qui longuement l'avoit tenue, eu tans de la seigneurie aus Mescréans, quant il la convenoit servir à la desloiauté Mahomet. Si grant noise estoit par toute la ville de la joie que l'en fesoit que il ne leur sovenoit ne tant ne quant des travaus que il avoient soufert par toute la voie. Lors fu acompli tout apertement ce que li prophetes dit : ***Esleesciez-vos avec Jerusalem et fetes joie dedenz li, tuit cil qui l'amez***[1].

XXIII. — Coment li crestien povre fesoient joie à Pierre l'Ermite.

Tant de povres crestiens com il avoit en la ville qui avoient veu Perron l'ermite, quatre anz ou cinq avoit, quant il vint en pelerinage, et li baillierent leur letres à porter à l'Apostoile et aus barons de France que il méissent conseil en leur afere, le reconnurent entre les autres; lors li chéirent aus piez et plouroient de joie. Mout li rendoient granz merciz de ce que il avoit si bien parfet leur message, et ne finoient de loer Nostre Seigneur qui teus cuers avoit donné aus Barons et au Peuple, par quoi il avoient einsi parfete cele haute oevre qui estoit sur l'esperance de toutes genz[1]. Après Dame-Dieu, tout le gré il en savoient à Perron l'Ermite qui si viguereusement avoit empris à delivrer eus, par l'aide Dame-Dieu, de la chetivoison et du servage dolereus en quoi il avoient si longuement esté detenu par la cruelté des Sarrazins, si com vos oïstes desus. Li patriarches de Jherusalem estoit alez en Chipre por demander aumosnes et aide aus crestiens de la terre, pour aider à la crestienté de Jherusalem à paier les crueus tailles que li Tur avoient mises sur eus; car il doutoit, se il faussissent à la paie, que il n'abatissent leur eglises ou océissent les meilleurs homes de leur pueple, si com il avoient fet pluseurs foiz avant. Icist bons hom ne savoit mie la bone aventure que Nostre Sires avoit fete de la ville delivrer, ainçois s'en cuidoit venir en autele chaitiveté com il s'en estoit partiz.

[1] Isa. LXVI, 10.

[1] Au-dessus de l'espérance. *Præter spem hominum.*

XXIV. — Coment li Tur rendirent la tor David au conte de Toulouse.

Quant li Baron et li autre pelerin orent acompli leur oroisons et visitées les saintes eglises par la cité de Jherusalem, li grant home de l'ost s'assemblerent et dirent que perilleuse chose estoit se l'en ne vuidoit la ville et espurjoit des gens ocises; car dedenz brief tens seroit li airs corrompuz, que granz enfermetés en vendroit, si que l'en n'i porroit durer. Aucuns des Turs i avoit qui n'estoient mie ocis, ainçois les gardoit-l'en en fers. A ceus commanda-l'en ceste besoigne de porter les cors hors de la ville; mès por ce qu'ils estoient pou, ne ne poïssent mie soufrir si grant fès, l'en prist des povres homes de l'ost et lor dona-l'en granz loiers por eus aidier à acomplir ceste oevre. Quant li Baron orent ainsi devisé les choses, il s'en alerent à leur osteus et furent en mout grande joie. Largement donerent à mengier, car la ville estoit mout remplie de touz biens, si que neis cil qui estoient avant povres trovoient par leur mesons quanque mestiers leur estoit. Mout i avoit grant plenté d'or et d'argent et de riches joiaus; froment et vin et huile, et plenté d'eaue troverent assez dont il avoient eu grant soufrete; car les citernes en estoient pleines par toutes les mesons. Au tierz jor fu devisé que marchiez seroit en la ville et que l'en vendist et achetast des conquestes qui avoient esté fetes en la cité. Lors furent mout rafreschi et reposé, car il n'atendoient mès nul travail. Nostre Seigneur ne metoient pas en obli qui si grant enneur leur avoit fete, com de sa besoigne acomplir par eus. Par commun acort des Prelaz et des Barons et de tout le pueple, fu establi que cil jorz, en que la cité de Jherusalem avoit esté conquise, seroit mès touzjorz en remembrance en la Crestienté et feiriez, por loer et mercier Nostre Seigneur : et prieroit-l'en por les ames à ceus par qui Nostre Sires avoit si grant chose acomplie. Une grant partie des Turs qui s'estoient feru eu donjon de la ville qui a non la tour David, virent bien que la citez estoit toute prise et que il n'avoient point d'esperance que

l'en les venist secorre parmi nostre gent; por ce requistrent par message le conte de Toulouse qui estoit hebergiez près d'eus, et firent tel plet à lui que il s'en alerent o toutes leur femmes et leur enfanz et les choses que il avoient mises en la tor; si les fist conduire sauvement jusque à Escalone. Ainsi li rendirent la tor. Cil sur qui l'en avoit mise la besoigne de curer la ville des corz, le firent mout ententivement, si que dedenz cort terme fu cele chose bien parfete; car il en mistrent ez parfondes fosses hors de la ville à grant plenté, le remenant ardirent en granz rez[1] et mistrent en cendre que li venz emporta. Nostre gent furent einsi à mout greigneur ese dedenz la cité, si que il pooient aler par les rues et demorer ez places. L'en ne les pooit aracher des sains pelerinages, tant s'i arestoient volentiers.

En la maniere que vos avez oïe fu prise la sainte citez de Jherusalem, en l'an de l'Incarnacion Jhesucrist .M. et .IIII.^{xx}. et .XIX., eu mois de juingnet, le quinziesme jour du mois, à un vendredi, entor l'eure de none; le tierz an puis que li Pelerin avoient emprise cele voie. Lors estoit apostoiles de Rome Urbainz li seconz; empereres des Romains Henris; rois de France Phelipes; empereres de Costantinoble Alexes dont je vos ai parlé desus.



LI NUEVISMES LIVRES.

I. — Si com li Baron conseillerent de tere roi en Jherusalem.

Si com vos avez oï, [li Pelerin, qui grant mestier avoient de repos, sejornerent en la ville. Li Baron devisoient les aferes de la cité :] à grant joie demorerent iluec .vii. jorz. A l'uitisme, s'assemblerent li Baron por eslire un d'eus cui il bailleroient la seigneurie de la sainte cité et la cure de tout le roiaume, si com droiz est et raisons. Il firent leur oroisons, et de mout bon cuer apelerent le Saint Esperit que il les conseillast en ce jour et leur donast eslire tel home qui fust dignes et covenables à sostenir le fés du roiaume. Tandis, com il estoient en cel afere et mout i entendoient à bone foï, uns grans tropeaus des clers de l'ost s'assemblerent qui n'avoient mie bone entencion, ainçois pensoient à malice, par orgueil et par convoitise. Il vindrent là où li Baron estoient enserré, et leur manderent que il vouloient parler à eus une mout brief parole. Cil les leisserent venir. Quant il furent enz, li uns d'eus parla ainsi : « Beau seigneur, l'en nos a dit que « vos estes venu céanz por eslire un roi qui governera ceste « terre : ce nos plest mout et le tenons à grant bien, se vos le « fetes en la maniere que vos le devez fere : car sanz doutance « nule, les esperiteus choses sont plus dignes que les temporeles. « Por ce disons que les plus hautes choses doivent aler avant, et « einsi voudrois-vos qu'il soit, se il ne vos plest à bestorner « l'atirement de la besoigne tel com il doit estre. Or vos prions « donc et requerons de par Nostre Seigneur, que vos ne vous entremetez de fere roi jusque nos aions esleu un patriarche en « ceste ville qui sache governer la Crestienté de tout cest païs. « Se il vos plest à aler avant en ceste maniere, il nos sera mout

« bel, et tendrons à seigneur celui que vos nous donroiz; mès se « vos le voliez autrement fere, nos ne le tendrions mie à bien, « ainçois nos en descordons jà; après ce, ne seroit ferme ne « estable chose que vos feissiez. » Iceste parole sembloit par dehors avoir aucune entencion de bien, mès ele venoit de mal proposement, ne n'i avoit que decevement et tricherie. De cest complot et de cest barat estoit mestres et chevetaines uns evesques de Calabre d'une cité qui a non Maturane[1]. Icist s'acordoit mout à un Arnoul dont je vos parlai dessus, qui mout estoit pleins de desloiauté. Il n'estoit mie souzdiacres et estoit filz à prouvoire; de si mauvese vie et de si orde que li garçon en avoient fete leur chançons par tout l'ost[2]. Parmi tout ce, li evesques de Calabre, contre Dieu et contre reson, en vouloit fere patriarche; car il savoit trop de mal[3]. Pour ce s'estoient andui acordé ensemble que li uns ne valoit mieus de l'autre, ains estoient mauvais lechéeur ambedui. Un marchié avoit entre eus fet priveément, que sitost com cil Arnous seroit patriarches, li evesques de Maturane auroit l'arceveschié de Bethléem que il avoit jà saisie; car il en cuidoit estre bien seurs. Mès Nostre Sires atorna en autre maniere la chose, si com vos orroiz. Mout avoit en l'ost clers de mauveses contenances, qui petit entendoient au servise Nostre Seigneur; pou prisoient religion et honesté. Car puis que li bons evesques du Pui fu morz, qui estoit legaz de par l'Apostoile, li evesques Guillaumes d'Orange fu en son leu, qui mout estoit religieus hom et mout doutoit Nostre Seigneur; mès cist ne dura guères, ainz fu morz [à la cité de Marram, si com vos avez oï]. Lors fu li clergiez sanz pasteur et sanz garde, si se leisserent aler en mauvese vie, tant que il fesoient pis que nul de la laie gent.] Nequedent, li evesque d'Albare se contint touzjorz mout sainte-

[1] Martorano. Cet évêque avait été choisi, suivant la Chanson d'Antioche, quand était mort l'évêque du Puy, pour être, à compter de là, le chef spirituel de l'armée croisée.

[2] *Et ipsum infra sacros ordines constitutum, et sacerdotis filium; et de nimia notatum incontinentia, ita ut, in expeditione, canticum populis se exhiberet, et esset materia fatuis et lascivis hominibus in choro canentibus.* Éd. précéd. « Et estoit fuiz à un prouvoire de si mauvaise vie... » Il fallait un ou deux points après « prouvoire. » C'est Arnoul, non son père, qui était « de mauvaise vie ».

[3] *Erat enim perversæ mentis homo, pro nihilo ducens honestatem.*

ment eu pelerinage et aucuns des autres qui estoient preudome; mès li communs des clers le fesoit folement.

II. — Coment il parlerent du duc Godefroi.

La parole que li Clerc orent aporté aus Barons en leur election ne fu guères prisiée, ainçois le tindrent à folie, ne por ce ne lessierent pas à fere ce que il avoient comencié. Pour ce que il seussent mieuz les covines de touz les barons, il mistrent sur preudes homes[1] que il encerchassent la vie et la maniere de chascun. Il firent venir ceus qui plus estoient privé des Barons, les sermenz pristrent d'eus [par le congié de leur seigneurs], que il verité diroient de la vie et de la maniere à leur seigneurs, sanz mençonge metre et sanz oster point de la verité. Einsi avoient acordé entr'eus li Baron que l'en feroit. Si fu mout grant chose quant il s'abandonerent en ceste maniere à fere encerchier leur vies; mès li preudome qui fesoient ceste enqueste estoient loial gent et tenoient à mout grant secré ce que il ooient qui fesoit à celer. Maintes choses lor dist-l'en par la force du serment, dont l'en ne se prenoit garde. Entre les autres choses, cil qui plus estoient privé du duc Godefroi, quant l'en leur demanda de ses teches et de sa maniere, respondirent que il avoit une costume mout ennuieuse; car quant il estoit en aucune eglise où il avoit oï messe et le service Nostre Seigneur, ne s'en pooit partir, ainz demandoit des peintures et des verrieres aus clers et aus provoires[2]. Mout ooit volentiers les estoires et les vies des sainz, et trop i entendoit, si que maintes foiz desplaisoit à ses compaignons, et ez mengier en empira maintes foiz, pour ce que il demouroit trop ez moustiers. Quant li preudome oïrent ce, et que c'estoit li graindres vices que l'en trovast eu Duc, mout orent

[1] *Tradunt quidam eos ut magis secundum Deum... procederent.*

[2] *Sed de singulis imaginibus et picturis rationem exigebat a sacerdotibus et his qui horum videbantur habere aliquam peritiam.* Ce curieux passage prouve bien l'ancienneté des vitraux et des peintures dans les églises Les officiers de la maison de saint Louis faisaient plus tard à ce pieux roi des reproches analogues.

grant joie, car bien se penserent que ce fesoit-il por l'amor de nostre foi et por l'enneur Jhesucrist. Quant il orent oï tout ce que il voudrent enquerre des Barons, il parlerent ensemble : et grant partie d'eus se fussent acordé au conte de Toulouse, se ne fust une chose; car cil de sa terre qui plus estoient si privé, se penserent que se il estoit esleuz à roi, il remaindroit en la terre et retendroit la gent de son païs; et se il n'estoit esleuz, tantost s'en iroit outre la mer là où il fu nez, que il desiroient mout. Por ce, com l'en cuide, se parjurerent à escient et distrent sur lui teus mauveses teches dont il n'avoit colpe. Nequedent il n'ot onques entencion de retorner en sa terre, si come il aparut; car touzjorz remest eu service Nostre Seigneur que il avoit empris. Quant li Baron oïrent toutes ces choses, après maintes paroles, s'acorderent tuit à Godefroi de Buillon, et le nomerent à roi. A grant joie de tout le pueple fu menez en l'eglise du Sepucre et presentez à Nostre Seigneur. Mout en furent lié li grant et li meneur, car c'estoit cil qui plus avoit les cuers de tout le commun.

III. — Coment li dux Godefrois fu esleus à roi.

En ceste maniere fu li dux Godefrois esleus à seigneur de la sainte cité. Li cuens de Toulouse tenoit la greigneur forteresce de la ville que l'en apele la tor David : li Tur la li avoient rendue si com vos oïstes desus. Ele est assise en la plus haute partie de la cité [1], fermée de mout granz pierres tailliées, si que l'en en puet veoir desouz toute la ville. Quand li Dux vit que cele tor n'estoit mie en son pooir, bien li sembla que il n'avoit pas la seigneurie, quant la graindre force de tout le païs li failloit; por ce mist à raison le Conte, voiant touz les barons, et li pria mout debonneirement que la li rendist. Li Cuens respondi que il l'avoit conquise, car li anemi Jhesucrist la li avoient rendue; por ce, si la tenoit; mès il avoit en proposement que il s'en alast en son païs

[1] Éd. précéd. « La plus haute partie d'Orient. » *In eminentiore civitatis parte versus Occidentem sita.*

entor la Pasque, lors la rendroit mout volentiers. Mès, tandis, la li leissast-l'en tenir, ce requeroit, pour estre plus à enneur et à greigneur seurté en la terre. Li Dux respondi que se il n'avoit cele tor il leiroit tout, car coment porroit-il estre sires de ce païs quant uns autres auroit greigneur pooir et plus grant force en sa cité? Ainsi estoient en contenz. Li dux de Normendie et li cuens de Flandres se tenoient à la partie de leur eslit. Des autres barons i avoit qui conseilloient que l'en feist la volenté au conte de Toulouse; cil de sa terre l'amonestoient mout et atiçoient que il ne leissast mie la tor, porce que il li vouloient doner achoison par ceste descorde de retorner en sa terre. Au derrenier s'acorderent à ce que la forteresce seroit mise en la main l'evesque d'Albare, jusque il se fussent acordé ce que l'en en feroit. Quant cil la tint, dedenz brief terme la rendi au Duc. L'en li demanda porquoi il avoit ce fet; il respondi que l'en li avoit tolue par force[1] Ne fu pas tres-bien seu se il en fu contrainz ou se il le fist de son gré. Quant li cuens de Toulouse vit ce, mout en fu correciez, et li fu avis que li Baron ne s'estoient pas contenu vers lui si com il devoient; car il leur avoit fet en la voie granz services et maintes bontez dont il ne leur souvenoit, selonc ce que ses genz disoient. Por ce desdaing et por le grant enchaut que si chevalier li fesoient, il emprist à retorner en son païs et descendi au flun Jordain. Iluec se baigna, puis atorna son afere come pour partir de la terre.

IV. — Coment l'en eslut patriarche en Jherusalem.

Cil maus hom de qui je vos parlai desus, li evesques de Materane, estoit plains de malice et de grant desloiauté; si se penoit en toutes manieres de metre descort entre les Barons et li Pueple; car il disoit que li Baron ne voloient soufrir que l'en esléust un patriarche en Jherusalem [por ce que il tenoient toutes les droi-

[1] C'est-à-dire: que les hommes du nouveau roi la lui avoient tolue.

tures de Sainte Eglise et rendre ne les voloient] [1]. Il trova pluseurs genz qui le crurent et s'acorderent à lui, si que par leur aide, contre la volenté des autres, et par l'aide le duc de Normendie de qui il estoit mout privez et avoit esté de sa table en toute cele besoigne, il eslut à patriarche celui Arnoul qui ses compainz estoit de toutes mauvestiez, et par force l'assist eu siege de patriarche en l'eglise [2]. Ce fu contre Dieu et contre toute droiture; por ce n'en chéi mie bien ne à l'un ne à l'autre. Lors avint que une grande partie de la vraie croiz fu trovée en terre, dedenz l'eglise du Sepucre, en un mout secré leu; car li crestien qui estoient en Jherusalem, ainz que la ville fust prise à si grant mesehief com vos avez oï, douterent que li Tur ne la vousissent tolir; por ce, l'avoient iluec reposte, et mout le savoient pou de gent; mès uns preudoms Suriens qui l'avoient seu le descouvri aus Barons, et quant l'en ot foïe la terre, l'en la trouva en une chasse d'argent, si come il leur avoit devisé. Lors fu la joie mout granz, et l'emporterent à grant procession chantant jusqu'au Temple. Tout li pueples aloit enprès qui ploroit de pitié ausi tendrement come s'il véissent Jhesucrist encore pendre en la croiz. Mout se tindrent tuit à reconforté de ce grant tresor que Nostre Sires leur avoit descouvert.

V. — De la noblesce et de la valeur au duc Godefroi.

Grant joie fu par la terre de ce que li dux Godefrois estoit esleus à roi; tuit li obéissoient de bon cuer. Tost amenda les descordes par la terre et les autres choses qui fesoient à adrecier, si que ses pooirs croissoit de jor en jor mout apertement. De lui je vos dirai à briés paroles la verité. Il ne regna que un an, ce fu mout granz damages, car il avoit volenté, sens et pooir de fere grant bien eu roiaume des anemis Nostre Seigneur afebloier et

[1] *Qnod invidiæ causa, ut eam liberius possent sine pastore conculcar:, principes nollent Ecclesiæ providere.*

[2] *Fatuo populo suffragia inconsulte ministrante.*

de essaucier la foi crestienne. Mès Nostre Sires l'apela à soi, por ce que la malice du monde ne li chanjast son cuer en l'enneur où il estoit. Il fu nez eu regne de France [1], à Boloigne seur la mer [qui fu jadis citez; or est chastiaus [2] en l'eveschié de Terouenne]. Il fu nez de hautes genz qui furent bon chevalier et mout vrai crestien et mout religieus. Ses peres ot non Eustaces, hauz cuens et poissanz en cele terre, qui maintes hautes euvres de bonté fist vers Dame-Dieu et de grans proesces au siecle. Sa mere fu haute femme, de gentillesce de cuer plus que de hautesce de lignage [3]; ele ot non Yde et fu suer le duc de Lohereine qui ot non Godefroi Boce [4]. Icil morut sans oir, por ce leissa toute sa terre et sa duchée à son neveu qui portoit son non, et l'avoua en filz et en oir; por ce fu-il dux de Lohereine quant ses oncles fu morz. Il ot trois freres qui mout furent sage, bon chevalier et loial home : li uns fu Baudoins, li cuens de Rohez, qui fu rois après lui; li seconz fu Eustaces qui portoit le non son pere, et fu cuens de Bologne : li rois Estiennes d'Engleterre prist sa fille à femme, qui ot non Mahauz. Cestui meismes envoierent querre li baron de Surie por fere roi après son frere, quant li rois Baudoins fu morz sanz oir; mès il n'i vout aler, car il doutoit les baraz et les descorz de la terre que il connoissoit bien [5]. Li tierz freres fu Guillaumes, vaillans, preuz et loiaus, ne ne se descordoit mie de la bonté à ses freres. Baudoins et Eustaces sivirent leur seigneur et leur frere eu pelerinage d'outre mer. Li tierz, ce fu Guillaumes, remest en son païs por garder la terre. Mout furent de grant valor li quatre frere, mès li dux Godefrois ausi com il fu ainznez, emporta-il l'avantage devant les autres de toutes bones vertuz. Il fu preuz et droituriers sanz nule convoitise; il douta Nostre Seigneur et ama sur toute rien; religieuses genz et touz preudomes ennora mout; fers et estables fu en sa parole, bobanz

[1] *De Remensi provincia, civitate Boloniensi quæ est secus mare Anglicum sita.*

[2] Le château différait de la cité en ce que, dans celle-ci, le pouvoir public était aux bourgeois, tandis que le château, consistant en forteresse et faubourgs, dépendait du seigneur.

[3] *Tum morum prærogativa, tum generositatis titulo præclara.*

[4] *Qui cognominatus est Struma.* Le bossu.

[5] *Timens ne sine scandalo ejus promotio celebrari non posset.*

et losanges despisoit sur touz; en aumosnes estoit larges et abandonez; le servise Dame-Dieu volentiers ooit et mout i entendoit; en oroisons privées demouroit longuement et touz s'i espandoit en lermes; vers toutes genz estoit privez et aresnables. Par ce sembloit bien que Nostre Sires l'amast, dont il estoit droiz que il eust la grace du siecle. Il fu granz de cors, ne mie trop; mendres estoit des trop granz et greindres des méiens: forz fu plus qu'autres hom; les braz avoit gros et carrés, le piz mout lés[6] et le visage bien fet et assez coloré; les cheveus avoit blons. Des armes estoit si bien aüsez que bien sembloit que eles ne li costassent rien à porter.

VI. — Coment la mere le Duc prophecia de ses enfanz.

Une chose conte-l'en por voir qui ne fet mie ci à lessier. La mere à ces quatre freres dont je vos ai parlé, estoit sainte femme et enterine à bones euvres. Ne fu mie merveille se Nostre Sires par sa bouche dist une profecie. Car il avint un jor que si troi fil ains né qui estoient mout petitet se jooient entr'eus, et si come li uns chaçoit l'autre par jeus, tuit s'en foïrent à leur mere là où ele séoit et se fichierent desouz son mantel. Leur peres Eustaces vint là où la dame estoit, il vit son mantel mouvoir là où li enfant se jooient desouz, il demanda que c'estoit, ele respondi que il i avoit trois granz princes; li premerains seroit dux, li seconz rois, et li tierz cuens. Tout einsi avint com la bone dame avoit dit, car Godefrois qui estoit li ainz nez fu dux de Lohereine après son oncle; le roiaume de Jherusalem ot-il, mès ne fu onques coronnez, ne ne se vout fere apeler roi. Li seconz fu Baudoins qui ot le roiaume après lui et fu rois coronnez. Li tierz fu Eustaces qui, après la mort son pere, fu cuens de Boloigne et tint toute la terre. Je vos passerai tout à escient[1] ce que l'en dit por

[6] Mout larges. « Larges d'espaules, gresles par le baudré », disent les chansons de geste. Éd. précéd. « Le piz bien fet. »

[1] *Prælerimus denique studiose, licet id verum fuisse plurimor..m astruat narratio.* La Chanson d'Antioche n'a pas eu le même scrupule. Robert, duc de Normandie, voyant avec peine qu'on lui eût préféré Godefroi de Bouil-

voir, que il fu du lignage du chevalier au Cygne; car c'est une chose où il ne semble mie avoir mout de verité. Por ce, si n'en veuil mie fere grant parole en ceste estoire où je ne voudrois qu'il eust se voir non. Or retornerons à parler du duc Godefroi, car mout en puet-l'en bien dire de bon et de vrai.

VII. — Des granz fez et de la proesce le duc Godefroi.

Entre les autres grans fez que il fist, vos en conterai un sans mençonge. Un des plus haus barons d'Alemaigne, grans et fors chevaliers et preus, traist le duc Godefroi, qui ses cosins estoit, en plet, en la court l'empereur d'Alemaigne à qui il estoient home ambedui. Là li demanda mout grant partie de sa terre qu'il tenoit en la duchée de Loheraine, et disoit cil que ses droiz i estoit. Tant ala li plez par jorz et par respiz que li baron de la court jugierent que il i avoit gages de bataille[1]. Au jor qui leur fu nomez, vindrent armé et appareillié de fere ce que il devoient. Lors se traveillierent mout evesque et bones genz, li autre baron meismes qui iluec estoient, coment la pais poïst estre fete; et leur disoient que il qui estoient d'un lignage se soufrissent d'emprendre chose par quoi il convenist à force que li uns d'eus fust honiz. Mout s'en penerent et li un et li autre; mès la pais ne pot estre fete : si furent mis ensemble. Lors commença la bataille[2] trop fiere et trop

lon, dit :

« Dont ne sui-je del lin Renaut, le fil Aimon,
« Qui ainc por chevalier ne vuida son arçon? »

« Godefroi, » répondent les Barons :

Moult est de grant parage, par Dieu qui fist le mont.
Bien avés oï dire qui il est ne qui non.
Son ave duist uns cisnes à Nimaie el Sablon,
En mi le plain gravier au plus maistre donjon,
Tout seul en un batel : ainc n'i ot aviron,
Plus reluisoit ses chiés, que penne de paon.
Cil retint l'Empereres, par tel devision
Qu'il s'en porroit r'aler sans nule mesprison.
Puis li dona moillier en cele region,
Une soie parente cousin au duc Begon.
Terre bone et feconde dona-il au Baron,
Et si le revesti de l'onor de Buillon.
Tant que revint li cisnes à la soe saison,
Le vassal enmena en un petit dromon.
Une fille en remest el castel de Buillon.
Li dus Godefrois est de celle estrasion.
Por, ce l'avon eslit qu'il a cuer de baron,
Et qu'il reset assez d'escu et de baston.
A pié et à cheval, si a bon compaignon.
— Par mon chief, dist li dus, bien moveis le grenon,
En trestout l'ost n'a clers mieus desist un sermon.

On voit au moins par cette citation l'ancienneté de la légende du Chevalier au Cygne, bien antérieure à Godefroi de Bouillon.

[1] *Quod ipse multum invitus subit, sed tamen juxta regionis consuetudinem, salva opinionis suæ integritate, declinare non poterat.* Le traducteur ne pouvait admettre cette réserve de l'archevêque de Tyr.

[2] *Et vulgi stante corona, principibus de more circumpositis...*

aspre, car il estoient ambedui fort et chevalier bon et seur. Trop s'entreferoient grans cos, et dura longuement, tant que li dux Godefrois feri l'autre mout grant cop en heaume[3], si que l'espée vola en .II. pieces et que de sur la croiz de l'espée n'en ot mie plus de demi pié. Li baron qui gardoient le camp virent que li Dux en avoit le poieur, si furent mout irié et vindrent à l'Empereur, doucement li prierent que il soufrist que l'en parlast de pais entre ces deus hauz homes; il le soufri mout volentiers. Li ami parlerent ensemble et s'acorderent à une pais qui estoit assez renable, mès de la droiture le Duc i lessoit-l'en aucunes choses. Quant il li aporterent la parole sur cele pais, ne les en vout onques escouter; ainz recomença la bataille plus crueus et plus dure qu'ele n'avoit esté devant. Cil qui s'espée avoit entiere ne cremoit mie les cos au Duc qui n'en avoit que un tronçon; ains li coroit sus, et le hastoit si, qu'il ne li donnoit point de loisir de reposer. Tant que li Dux s'apensa et prist cuer; lors s'aficha sur les estriers, et feri celui, du pont de l'espée que il tenoit, tel cop en la senestre temple parmi le heaume, que cil chéi à terre tout plat, si estordis que il sembloit que il fust jà mors; car il ne traoit ne pié ne main à soi. Lors descendi li Dux et gita le remanant de l'espée que il tenoit; si prist l'espée à celui qui là gisoit tout envers et s'estut sur lui; lors apela les barons qui la pais li avoient aportée, et leur dist: « Seigneur, cele maniere de pais que vos m'ofristes ore, or sui-je « près que je la preigne; car se j'i ai damage je n'i ai point de « honte, et bien me plaist tant metre de la moie chose por que il « ne m'estuisse ocirre cestui qui mes cousins est[4]. » Quant li Baron oïrent ce, si comencierent à plorer. La pais fu fete tele come il disoit. Plus ot d'enneur et de los de la pais à quoi il s'acorda si doucement, que de toutes les proeces qu'il avoit fetes en cele bataille, et que il fist meintes foiz.

[3] *Vibrato in adversarii clypeum ictu...*

[4] Le traducteur est encore ici inexact à dessein. Il fallait montrer Godefroi priant les juges du camp de ne pas dresser les fourches pour le vaincu, suivant la règle ordinaire des combats judiciaires. *Principes ad se vocat, et rogat attentius monens ut virum insignem qui jam defecerat tam ignominiosæ morti subtraherent.*

VIII. — De ce meismes.

Autre fet de sa proece vos raconterai si com il avint, sans acueillir point de mençonge. La gent de Sassoigne qui sont li plus cruel et li plus fel de touz ceus d'Alemaigne, orent desdaing et despit d'obéir à l'empereur Henri et distrent qu'il ne feroient rien por lui, ains voloient avoir leur seigneurie par eus qui de rien n'obéist à autrui. Si firent un haut home qui estoit cuens du païs, Raous avoit non, roi sur eus, par qui il se vouloient justisier. Li Empereres, quant il oï ce, si fut mout correciez et desirra mout à vengier si grant outrage. Por ce manda touz les barons de l'empire et assembla mout grand cort; puis lor fist dire et mostrer l'orgueil à ceus de Sassoigne dont il leur demanda mout debonnerement conseil et requist leur aide. Il s'acorderent tuit que cele chose fesoit mout asprement à vengier, leur cors et touz leur avoir abandonerent à l'Empereur por amender si grant mefet. Il s'en partirent. Li Empereres semont ses oz si efforciement com il pot à un chastel en la marche de Sassoigne. Quant il entrerent en la terre, leur anemi[1] distrent qu'il se combatroient à eus, car si estoient orgueilleus et fier qui riens ne prisoient le pooir l'Empereur. Quant cil sorent qu'il se tenoient au combatre, il deviserent leur batailles, car il avoient mout gent: si en firent assez. Lors demanda li Empereres de qui il s'acordoient qui portast l'aigle, qui est gonfanons de l'Empire? Il eslurent devant touz à ce fere Godefroi le duc de Loheraine, et distrent qu'il estoit li plus soufisanz à ce fés porter. Ce tindrent tuit à mout grant enneur que il fust einsi esleuz par l'acort de touz. Toutes voies il le contredist et refusa tant com il pot, mès à fere li estut. Ce jor vindrent li un contre les autres et s'aprochierent tant qu'il s'assemblerent mout fierement; assez i ot genz ocis, car mout estoient irié li un contre les autres. Tandis com li chapléiz estoit granz et espez en

[1] Éd. précéd. « Quant il entrerent en la terre de leur ennemis distrent... »

pluseurs leus, li dux Godefrois qui conduisoit la bataille l'Empereur, choisi une grant route où cil Raous estoit qui s'estoit fet rois de Sassoigne, à cele fist assembler la gent l'Empereur. Li Dux conut celui Raoul et feri des esperons contre lui; du gonfanon que il tenoit jousta à lui si que il li envoia parmi le cors outre, et l'abati mort en la place; puis redreça en haut sa baniere toute sanglante. Li Saisne virent qu'il orent leur roi perdu, si se desconfirent; li un tornerent en fuie, li autre vindrent cheoir aus piez l'Empereur; en sa merci se mistrent haut et bas, bons ostages li donerent d'obéir touzjors mès à son comandement. Maintes autres proeces fist li dux Godefrois; mès il n'estuet mie que eles soient mises en ceste estoire, car mes proposemenz est à raconter les fez d'Outre mer non mie ceus de ça; mès, par ceus que vos avez oïz, poez entendre que il estoit preuz et en son païs chevaliers mout prisiés. De sa largesce vers Dame-Dieu vos dirai une seule, par quoi vos entendroiz les autres. En la duchée de Loheraine avoit un chastel qui estoit li plus renomez, et chiés de l'enneur; Buillon avoit non[1]. Por celui neis fu-il apelez Godefroi de Buillon. Quant il dut movoir en son pelerinage d'outre mer, icestui chastel come le pluz haut heritage qu'il tenist, donna-il Dame-Dieu en aumosne et à l'église du Liege, à tenir à tousjors.

IX. — Coment li dux Godefrois ne vout porter couronne.

Puis que il ot einsi par election le roiaume de Jherusalem, si come il estoit religieus hom et amoit Sainte Eglise et le service Nostre Seigneur, par conseil des evesques et d'autres sages clers qui estoient en l'ost, premierement en l'eglise Nostre Seigneur du Sepulcre et du temple Nostre Seigneur mist clers por servir, et establi chanoines; granz rentes et larges heritages leur donna, où il preissent leur provendes, et vout que les eglises de là fussent atiriées et ordenées selonc les establissemenz et les us des granz

[1] *Castrum unde ei cognomen erat; agro, situ, munitione, commoditatibus, et longe lateque diffuso territorio, celebre ac nominatissimum.*

eglises de France[1]. Mout le comença hautement, et bien l'eust acompli, se Nostre Sires li eust donée plus longue vie. Il avoit amené de son païs moines mout religieus qui ses eures li disoient et li chantoient messe, toute la voie[2]. Cil li demanderent et li requistrent por Dame-Dieu que il leur donast une abaïe eu Val de Josafat : il la leur establi et la doa mout richement de granz teneures. Mout est bien aparissant par les privileges que l'en a encore, coment il ot large cuer vers Sainte Eglise et com il li donna granz choses. Quant il fu esleuz à roi, tuit li baron li requistrent que il se feist coronner et receust l'enneur du roiaume, si hautement com li autre roi de la Crestienté le font; il respondi qu'en cele sainte cité où Nostre Sires Jhesucriz avoit portée courone d'espines por lui et por les autres pechéeurs, ne porteroit-il jà, se Dieu plesoit, corone d'or ne de pierres, ainçois li sembloit que assez i avoit eu de celi coronnement qui avoit esté fez le jor de la Passion Notre-Seigneur, por ennorer touz les rois crestiens qui après lui seroient en Jherusalem. Por ceste chose que il refusa la coronne sont unes gens qui ne le vuelent conter entre les rois de Jherusalem; mès il me semble que por ce ne doit-il mie estre amenuisiez de s'enneur, mès créuz et essauciez : car ce ne fist-il mie por despit du sacrement de Sainte Eglise, ainz le fist por eschiver le boban du siecle et por la grant humilité qu'il avoit en son cuer. Dont je ne di mie seulement qu'il fust rois, ainçois di-je que il fu li mieudres de touz les rois qui le roiaume tindrent, puis que la terre fu conquise.

X. — Coment li califes d'Egypte envoia por ocirre touz ceus qui là estoient venu.

Novelement, quant la citez fu prise, tandis com li Baron ne s'estoient mie departi, vint une nouvele en la ville, et voirs estoit einsi, que li califes d'Egypte qui estoit li plus puissanz hom de

[1] *Ordinem et institutionem servans quas magnæ et amplissimæ... ultra montes observant ecclesiæ.*

[2] Éd. précéd. « Qui ses oevres li disoient et li chantoient ses eures. »

toute la terre d'Orient, avoit semons de tout son pooir chevaliers et touz ceus qui armes porroient porter; si que merveilles avoit assemblés granz oz; car il avoit grant desdaing et despit de ce que uns si petiz pueples[1] qui estoit d'estranges terres venuz, avoit osé entrer en son regne et avoit assise la cité que il avoit conquise sur ses anemis. Il fist venir devant lui son connestable qui estoit princes de son ost; il avoit non Elafdales[2]. A cestui comanda que il preist toutes ses genz avec lui et en alast en Surie; si coreust sus à ce pueple viguereusement, qui estoit si fous et si outrageus qu'il avoit troblée sa pais et fet mal à sa gent. Por ce, li comanda que si les effaçast et destruisist du tout que jamès parole ne fust de nus d'eus. Icist Elafdales estoit nez d'Ermenie, Emireus estoit apelez en autre non; de crestiens estoit atraiz, mès por la richesce que l'en li donna [et por la luxure que il trouva en la mescréandise], renoia Nostre Seigneur et la droite foi crestienne por devenir Sarrazin. Icil meismes avoit la cité de Jherusalem conquise sur les Turs et mise eu pooir son seigneur, en cel an que li Crestien l'assistrent; et ne l'avoit mie encore tenue plus de onze mois, quant li oz des pelerins la prist sur eus et la rendit à la Crestienté. C'estoit une chose qui mout desplesoit à ce connestable, que ses sires avoit si cortement joï[3] de son conquest; por ce emprist plus volentiers sur soi la besoigne de corre sus à nostre gent: et bien li sembloit que legiere chose fust, à la plenté de gent qu'il avoit, de desconfire ceus qui la cité avoient prise. Il s'en vint en Surie, et mena avec lui tout le pooir d'Egypte. Grant orgueil ot en son cuer por le grant pueple qu'il avoit, et mout fu courouciez encontre les noz. Mès Nostre Sires qui bien set mettre son conseil par desus les proposemens des homes, atira cele chose en autre maniere que cil ne devisoit. Il s'en vint à toutes ses granz genz devant la cité d'Escalone; iluec se logierent et porpristrent mout grant espace de terre. Avec eus s'estoient ajoint tuit li Tur de Damas et cil d'Arabe qui en ces parties estoient mout granz genz. Voirs est que ainçois que nostre pelerin venis-

[1] *Quod populus barbarus de ultimis egressus terris...*

[2] Emir al Djoyousch.

[3] Éd. précéd. « Foï. »

sent en la terre, cil d'Egypte et li Tur d'Arrabe ne s'entreamoient mie, ainçois doutoient mout le croissement li un des autres: mès après, s'entracompaignerent à venir sur les noz, plus por haine de nostre gent que por amor qu'il eussent entr'eus. Tuit furent ensemble devant Escalonne bien entalenté de venir emprès devant Jherusalem, por asseoir la ville. Car il ne poïssent cuidier en nule maniere que li baron qui dedenz estoient osassent issir contr'eus à bataille.

XI. — Coment li Crestien proierent à Dieu merci.

Quant ces noveles furent espandues par la cité de Jherusalem, mout en furent effréé li grant et li petit. Par commun acort des Evesques et des Barons, vindrent en langes et nuz piez en l'eglise Nostre Seigneur. Là fu touz li pueples, et crierent à Nostre Seigneur merci à soupirs et à lermes; et prierent Jhesu-Christ mout doucement que son pueple que il avoit gardé et defendu jusqu'au jor d'ui delivrast de ce peril, ne ne soufrist que la cité et li saint leu qu'il avoient rendu à son non et à son servise fussent remis arrières en l'ordure et en la desloiauté des mescréanz. D'iluec s'en alerent à procession chantant à grant pitié jusqu'au temple Nostre Seigneur. Iluec firent li Evesque et li Clerc le servise, les laies genz orerent de bon cuer et de piteus. Quant ce fu fet, li Evesque leur donerent à chascun la benéiçon, puis se departirent. Li Dux atorna barons et chevaliers qui garderoient la cité, puis s'en issirent entre lui et le conte de Flandres, et vindrent ez plains de Rames; li autre baron remestrent en Jherusalem. Li citéien de Naples avoient envoié querre Eustace, le frere le Duc, et Tancré por venir à eus, que leur rendissent la cité. Cil i estoient alé par le comandement le Duc et garnisoient la ville mout bien de gent et de viandes dont la terre estoit mout plenteive; por ce, demorerent iluec, ne mot ne savoient de ces noveles qui s'i estoient espandues. Mès li Dux les envoia querre, si s'en vindrent hastivement et furent avec les autres barons. Quant li Dux et li cuens

de Flandres vindrent en la cité de Rames, bien sorent la verité certeinnement, que cil Emireus estoit logiez devant Escalonne à si grant plenté de gent que touz li païs en estoit couverz. Lors envoierent messages en Jherusalem aus autres barons qui atendoient la certeinneté de ceste chose, et leur manderent que hastivement s'en ississent tuit, fors ceus qui la cité devoient garder, et amenassent tout le pueple mout efforciement, come por combatre à grant plenté de leur anemis.

XII. — Coment li Crestien issirent por combatre aus Mescreanz.

Li cuens de Toulouse et li autre baron qui avec lui estoient sorent la certeinneté que leur anemi venoient sur eus à si grant pooir; por ce concueillirent toutes leur genz qui estoient hors de Jherusalem issu avec eus, et vindrent mout isnelement ez plains[1] où li Dux estoit, au leu que l'en claime ore Ybelin. Quant il furent tuit assemblé, il orent bien chevauchéeurs .xii^{c}., genz à pié entour .ix^{m}. Quant li oz de nostre gent se fu demorez iluec, un jor après le vespre, quant il vouloit jà anuitier[2], il choisirent de loing une grant presse qui venoit pourprenant la terre et couvroit grant partie des plains. Li nostre cuidierent certeinnement que ce fust li oz des Sarrazins et moult se merveillierent coment il venoient contre eus [à cele eure]. Lors envoierent cele part deus cenz chevauchéeurs armez legierement et bien montez, por veoir de près quelz genz ce pooient estre qui venoient, et combien il i avoit de gent : cil s'en alerent bonne erre. Quant il aprochierent d'eus si connurent que c'estoient bues et vaches, chameus et granz iveries de chevaus et de jumenz[3]. Tant en i avoit que il estoit avis que s'il n'en eust plus en toute cele terre, si déussent il sofire à toute la gent. Avec les bestes estoient genz à cheval qui les gardoient de robéeurs, et comandoient aus pasteurs ce qu'il devoient

[1] *In campestria Philistiim.*

[2] *Cumque ibi per diem noster quievisset exercitus, circa horam undecimam apparuit...*

[3] *Cognoverunt armenta esse boum, equorum camelorumque phalanges.*

fere. Cil qui avant furent alé manderent aus Barons que ce n'estoient se bestes non; tuit i acorurent; les gardes s'enfoïrent tantost, cil qui porent. Aucuns en i ot pris qui bien distrent la verité des Turs; et bien fu seu que Emireus estoit logiez près d'eus à .vii. miles : ses proposemenz estoit de touz les crestiens ocirre. Nostre baron furent lors certein de la bataille; si deviserent .ix. batailles de leur gent et commanderent que .iii. en alassent avant, tout de coste lez à lez, por ce que li plain estoient grant; et .iii. ausi eu mileu, et .iii. derrières. Des Sarrazins ne pot onques nus savoir le nombre, car il en i avoit si grant plenté, que chascun jor croissoit de ceus des terres entor qui tuit i acouroient, que ne fust mie legiere chose d'eus esmer. Quant nostre pueple ot gaaigniée cele grant proie que je vos ai dite, mout en orent grant joie, liément se reposerent cele nuit; mès cil sur qui la cure estoit firent bien eschauguetier l'ost. Au matin, quant li soleuz fu levez, fist crier li Dux que tuit s'armassent et chascuns se traisist à sa bataille. Puis s'en alerent tout le pas là endroit où il savoient leur anemis : esperance avoient ferme en Nostre Seigneur à qui il est legiere chose de fere que li mains vainque le plus. Cil d'Egypte et li autre mescréant qui s'estoient mis avec eus vindrent à mout grant desroi jus que il virent les noz tout à plein. Quant il connurent que il n'avoient nul talent d'eus eschiver, ainçois les venoient requerre, si les comencierent à douter plus que il ne souloient. Quant il parvirent que leur oz porprenoit si grant espace des plains, bien cuidierent que il fussent grant gent, mès la verité estoit cele que je vos ai dite : li nostre estoient pou à cheval et à pié. La grant compaignie des bestes que il avoient gaaigniée, si come vos oïstes, estoit avec eus. Quant cil se tréoient avant, eles aloient avec eus, quant il s'arestoient eles ne mouvoient de delez eus. Li Tur qui cuiderent que tout ce fust gent armées orent poor trop granz. Li greigneur home et cil de qui l'en cuidoit que il deussent mieus porter le fez de la bataille se comencierent à soztrere petit à petit, et à lessier leur batailles, li uns après les autres, si s'enfuioient en repost. Quant li meneur chevalier et Turqueman s'en aperceurent, ne pristrent

onques nul despit sur eus, ainz ferirent des esperons et s'en foïrent arrières chascuns là où il cuida mieuz estre à garant. Ce jor fu perduz cil qui tout son cuer[1] avoit mis à mal porchacier, et semer descort partout là où l'en le créoit; nus ne set que il devint : ce fu li evesques de Matorane. Aucunes genz distrent que li Dux l'avoit envoié querre les barons qui estoient remés en la cité, et quant il s'en retornoit, Sarrazin l'encontrerent qui l'ocistrent ou mistrent en prison. Quequ'il devenist, ne fu pas granz damages se il fu hors de cele sainte compaignie des pelerins. Quant nostre baron virent que Nostre Sires s'estoit combatuz por eus, qui si grant poor avoit mise ez cuers des Mescréanz, et qu'il s'en estoient foïz sanz coup ferir, grant joie en orent et granz graces en rendirent à Nostre Seigneur mout doucement. Conseil orent qu'il ne les sivroient mie à desroi parmi les chans; car cil estoient trop grant fés de gent envers eus, et se il se raliassent, bien i poïssent li nostre perdre. Lors chevauchierent tuit en conroi vers les tentes aus Mescréanz, car cil qui s'enfuioient ne les regardoient onques. Là troverent li nostre si grant plenté d'or et d'argent, de robes et de veissiaus que li plus petis en ot assez. Einsi cueillirent tout quanque il troverent là, et s'en alerent en Jherusalem tuit chargié de ces despuilles, loant Nostre Seigneur de qui don leur estoit venuz cil preuz et cele enneur. Lors firent dedenz la cité joie si grant, come font li vainqueur quant il departent leur gaaing.

XIII. — Coment li dux de Normendie et li cuens de Flandres s'en revindrent en leur terres.

En ceste maniere se contenoient dedenz la cité de Jherusalem. Li dui vaillant home qui longuement orent esté eu servise Nostre Seigneur et bien parfet leur pelerinage, ce fu li dux de Normendie et li cuens de Flandres, pristrent congié aus autres barons et se mistrent à la voie por retorner en leur païs. Par Costanti-

[1] Éd. précéd. « Ce jor fu perduz. Cil qui tout son cuer, etc. »

noble s'en vindrent en navie. Li empereres Alexes qui autrefoiz les avoit veuz, les receut à mout bele chiere et leur dona de beaus dons au departir. Il s'en vindrent en leur païs sain et hetié. Li uns d'eus, ce fu li dux de Normendie, trova la chose mout changiée de tele com il la leissa en son païs; car tandis com il estoit en ce haut pelerinage que vos avez oï, ses freres ainznez fu morz sanz oir de son cors, Guillaumes li Rous avoit non. Rois estoit d'Engleterre par droit; et, selonc les costumes du païs, estoit li roiaumes eschoiz à celui Robert duc de Normendie. Mès ses freres qui mainznez estoit, Henris avoit non, vint aus barons de la terre et leur fist entendant que li dux ses freres estoit rois de Jherusalem et qu'il n'avoit nul talent de retorner jamès deça les monz. Par ceste mençonge le firent roi d'Engleterre et devindrent si home. Quant ses freres retorna d'outre mer, il li demanda son roiaume; cil ne li vout rendre. Li Dux apareilla grant navie et concueilli [1] genz tant com il pot en Normendie et ailleurs, si que il passa et arriva en Engleterre à force. Ses freres, qui estoit rois, li vint à l'encontre atout le pooir de la terre; les batailles furent toutes prestes d'assembler, mès preudome virent que trop i auroit grant damage se cil dui frere se combatoient einsi. Por ce, parlerent de la pais et la firent en tele maniere que cil Henris tendroit le roiaume, mès il rendroit à son frere le duc, chascun an, une somme d'avoir : de quoi il le fist bien seur. Einsi s'en retorna li Dux arriere et revint en sa terre. Après, avint que li Rois qui avoit aucuns chastiaus en Normendie, ainçois qu'il eust le roiaume, les vout tenir come son eritage. Li Dux les li demanda, cil ne les li vout baillier : il les assist [2] et prist à force. Quant li Rois l'oï, mout en fu corouciez; il assembla genz et passa en Normendie; ses freres li vint encontre; ensemble se combatirent [à Tenechebrai [3]]. Iluec fu li Dux desconfis et pris. Ses freres le mist en prison où il fu morz. Lors ot tout ensemble le roiaume d'Angleterre et la duchée de Normendie.

[1] Éd. précéd. « Conquist. »

[2] Éd. précéd. « Ne les li volt baillier, mès les asist... »

[3] En 1106. Aujourd'hui Tinchebray, à cinq lieues de Domfront.

Li cuens de Toulouse vint jusqu'à Lalische[4] de Surie, iluec leissa la contesse sa femme. Il s'en ala en Costantinoble et devoit tantost revenir. Li Empereres li fist grant joie, bel le receut et granz dons li dona, puis revint-il touz sains et tous hetiez à sa femme et à sa meisnie en Surie. Mès dui an furent ainçois passé, si com vos orroiz.

Li dux Godefroiz remest en Jherusalem, et bien governa le roiaume que Nostre Sires li ot doné. Il retint avec lui le conte Garnier de Grés et autres barons, ceus que il pot avoir. Tancrez li vaillanz remest avec lui, à qui il dona por tenir en heritage la cité de Tabarie[5] qui siet sur le lay de Genesar, et tout le princé de Galilée atoute la cité qui sieut avoir non Porfire, or a non Cayphas, et les apartenances de ces choses. Tancrez tint cele terre si bien et si sagement que loez en fu de Dieu et du siecle[6]. Les eglises de cele terre fonda mout richement; granz rentes leur dona; aornemenz i mist biaus et de grant valeur. Nomeément l'eglise de Nazareth et de Tabariê, et cele de Monte Tabor leissa en mout haut point[7]. Mès li baron qui puis ont esté seigneur de la terre leur ont tolues assez de leur teneures. Mout fu Tancrez sages et loiaus, et se delitoit trop en bien fere aus eglises, si com il aparut puis, quant il fu princes d'Antioche; car mout essauça l'eglise monseigneur saint Pere, et le princé meismes crut-il mout et eslargi, si com vos orroiz.

XIV. — Coment li princes d'Antioche et li cuens de Rohez firent leur pelerinage en Jherusalem.

Tandis com li regnes de Jherusalem estoit en tel estat, Buiemonz, li princes d'Antioche, et Baudoins, li freres le Duc, cuens de Rohez, orent oïes certeinnes noveles que li autre baron, que il

[4] Laodicée.

[5] Aujourd'hui Tabarieh, sur le lac de Génézareth.

[6] *Quod usque in præsentem diem memoria ejus in benedictione est apud illius homines provinciæ.*

[7] Voyez, pour ces monuments religieux dont il reste à peine quelques vestiges, *les Églises de la Terre-Sainte*, par le comte Melchior de Vogüé. In-4°, 1860, p. 360-362.

tenoient à freres por la compaignie du pelerinage, avoient, par l'aide Nostre Seigneur, conquise sur les Turs et recouvrée à la foi Jhesucrist la sainte cité de Jherusalem, par quoi il avoient acompliz leur veuz et leur pelerinages. Por ce s'assemblerent à jor nommé por aler au Saint Sepuchre si que il refussent assols de leur veuz. Et desirroient mout le Duc et les autres barons à veoir, à qui il voloient offrir aide, se mestiers leur fust, de leur cors et de leur avoirs et des genz qui souz eus estoient. Cil dui haut home ne furent mie à la prise de Jherusalem, car par la volenté de tous les pelerins, li uns remest en Antioche et li autres à Rohez, por garder et defendre des Turs ces deus citez qui grant leu tenoient à la Crestienté. Assez avoit chascuns à fere en sa terre, mès tout lessierent por venir aus autres. Buiemons vint premerains de sa cité, atout mout bele compaignie : grant plenté ot de gent à cheval et à pié. Il vint jusqu'à une cité desus la mer qui a non Valenie, souz le chastel de Marguat[1] : iluec se loja, maugré à ceus de la cité. Baudoinz mut du suen païs tost après; tant chevaucha que il aconsut le prince Buiemont devant cele cité : iluec assemblerent. En ce tens estoient arrivé pelerin d'Italie à Laliche de Surie. Entre ceus estoit uns preudome sages et bien letrez, religieus et de grant honesté, Daimberz ert apelez, arcevesque de Pise. Uns autres estoit en sa compaignie, evesque de Puille, d'une cité qui a non Arriane[2]; icist et toute leur compaignie s'estoient mis avec ces .II. barons por passer plus seurement en Jherusalem. De cez fu mout creuz li oz à ces .II. princes, si que il furent bien .XXV.$^{m.}$ que à pié que à cheval[3]; einsi se mistrent à la voie par la marine. Ne troverent cité qui ne fust de leur anemis, dont il passerent à mout grant peine. Grant soufrete orent de viandes, car il n'en trovoient point à vendre, et cele que il murent de leur païs estoit faillie. Il fesoit grant froit; unes si granz pluies estoit en ce tens que riens ne les povoit

[1] Margat (*Markab*) est entre Giblet et Tortose. Valenie (l'ancienne Balanea) sépare Giblet de Margat. (Voyez la belle reproduction des ruines, le plan et la description du fort château de Margat, dans l'ouvrage de M. Rey : *Études sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés*. In-4°, 1871, p. 19-38

[2] Ariano, dans les Apennins.

[3] *Ita ut sexus promiscui, tam equitum quam peditum...*

soufrir. Li mois de deloir[1] estoit [qui sieut estre mout pluieus en cele terre]. Por ce en morurent maint de mesese en cele compaignie; car en toute cele longue voie ne porent trover qui viande leur vendist que ceus de Triple et ceus de Cesaire. Mout granz soufrete orent de viandes à chevaus; au darrenier, par la merci Nostre Seigneur, vindrent en Jherusalem. Là furent receu à mout grant joie du Duc et des Barons, du Clergié et de tout le pueple. Il visiterent les sainz leus de la cité à lermes et à granz doceurs de cuers; il s'estendoient et leissoient cheoir par ces eglises, menjoient la terre que Nostre Sires avoit marchiée; puis vindrent aus osteus où tuit cil de la ville leur firent mout grant feste. Quant la haute feste de la Nativité Jhesucrist aproucha, tuit li baron et li prelat issirent de Jherusalem et vindrent en Bethléem : là furent au noel. Mout regarderent volentiers la sainte creche où li Sauverres du monde jut entre les bestes[2]; volentiers firent leur oroisons au destour, qui est ausi come une petite fosse[3] où la douce dame qui fu vierge après son enfantement envelopa de drapelez son fil et aleta du let de son piz.

XV. — Coment Daimberz fu esleuz à patriarche.

Jusqu'à ce tens, avoit esté l'eglise de Jherusalem sanz pasteur et sanz patriarche [qui loiaument i fust entrez], et bien avoit jà cinq mois que la cité estoit conquise. Lors s'assemblerent li Baron por conseiller la cité et la terre de tel home qui fust dignes de tel enneur et poïst porter le fès. Assez i ot paroles, car li un voloient d'un, teus i en avoit qui voloient d'autre; au derrenier, par conseil et par bone volenté de touz, eslurent comunement celui Daimbert, arcevesque de Pise, qui novelement estoit ve-

[1] De décembre.

[2] La crypte, ou, pour mieux parler français, la grotte, *speluncam admirabilem*, de l'église de la *Nativité* à Bethléem, est encore aujourd'hui telle qu'elle était aux premiers siècles. La basilique supérieure, œuvre de Constantin, est la plus ancienne comme la plus vénérée des églises de la Terre-Sainte. (M. de Vogüé, p. 46-117.)

[3] La *Crèche* est dans un petit enfoncement latéral (au-dessous du lieu de la Nativité); l'entrée en est soutenue par une colonne de vert antique. (Vogüé, p. 50, *Note*.)

nuz. Il l'assistrent eu siege de patriarchc, car ce qui avoit esté fet de [ce bareteur] Arnoul, de que vos oïstes dessus, si come il fut fet contre droit et contre raison, einsi revint tout au néant. Quant cil preudons fu mis en cele digneté, li dux Godefroiz et li princes Buiemonz vindrent devant lui et s'agenoillierent, humblement le requistrent, et il les revesti l'un du roiaume et l'autre du princé. Ce firent-il por ennorer celui qui données leur avoit ces enneurs, c'estoit Jhesucriz, cui cil estoit vicaires et cui lieu il tenoit en cele terre. Quant ce fu fet, rentes assenerent au Patriarche, teles que cil avoit tenues en la patriarché qui Greus estoit[1]; et autres greigneurs pardessus, si que bien se pot ennorablement maintenir o bones compaignies de preudes homes. Lors pristrent congié, au Duc et aus autres barons, Buiemons et Baudoinz li cuens de Rohez; au flun Jordan descendirent et se baignierent; d'iluec s'en alerent selonc la rive de ce flun[2], puis vindrent à Tabarié et lors passerent par la terre qui a non Fenice; à destre lessierent Cesaire, puis entrerent en Ituré et vindrent à la cité qui a non Maubec; puis tindrent la voie de la marine, tant que tuit sain et hetié, atoutes leur choses, vindrent en Antioche.

XVI. — Du content que Daimberz li patriarches mut contre le duc Godefroi.

La costume d'aucunes genz est qu'il ne pueent soufrir que pais soit entre gent où il puissent metre descorde. Par aticement de teus manieres de genz sordi uns contenz entre le Duc et le Patriarche. Car li Patriarches li demandoit la sainte cité de Jherusalem et la forteresce de la ville qui a non la Tor David; autresi voloit avoir la cité de Japhe et les apartenances; car il disoit que ces choses

[1] Celui qui était Grec.

[2] La phrase originale est mal rendue : « *Unde, per vallem illustrem ejusdem fluminis ripam sequentes, Scytopolim transeuntes usque Tiberiadem pervenerunt. Ubi... secus mare Galileæ viam carpentes, Phœnicem libanicam ingressi, Panæadem, quæ est Cæsarea Philippi, a dextris prætereuntes, usque ad locum cui nomen Heliopolis, quo alio nomine dicitur Malbec, accesserunt.* » L'ancienne Scytopolis est aujourd'hui *Bessan*, près du Jourdain, à huit à dix lieues de Tabarié ou Tibériade. — La mer de *Galilée*, autrement le lac de *Tibériade*. — L'ancienne *Panæas*, plus tard *Césarée de Philippe*, est aujourd'hui *Banias*. — Malbec, *Balbec* ou *Baalbek*, est l'ancienne *Héliopolis*. — *Ituré*, l'ancienne province d'Iturie.

estoient droitures de l'eglise du Sepuchre. Quant li contenz ot une piece duré, li Dux qui estoit humbles et mesurables, et mout doutoit Dame-Dieu, le jor de la Chandeleur, voiant le clergié et tout le pueple, la quarte partie de la cité de Japhe quita debonnement au Patriarche et à l'eglise, à tenir à touzjorz. Après, quant vint au saint jor de la Pasque, devant touz ceus qui assemblé estoient por la feste, la cité de Jherusalem et la Tor David leissa en la main du Patriarche atout quanque i apartenoit. Nequedent, ceste covenance fu mise que li Dux tendroit ces citez et les terres entor, jusque, par l'aide Nostre Seigneur, il eust conquises sur les Turs .II. autres citez[1] dont li roiaumes fust eslargiz; et se il, endementres que ce fust avenus, moroit sanz oir, toutes ces choses, sanz contredit, revendroient en la main au patriarche de l'eglise. La veritez est itele com je vos ai dite; mès trop se puet-l'en merveillier par quel raison cil [sainz hons qui sages estoit] demanda einsi ces citez à ce preudome; [mieus se connoissoient en ce] cil qui mieus sevent l'estat de la terre d'outre mer que ne font autres genz[2]; car li baron qui la cité conquistrent la donnerent au Duc si franchement que il ne vourent que nus i eust par desus lui nules droitures, ainz la tenist sanz fere à autre de ce nule redevance[3].

XVII. — Coment li Crestien tenoient la quarte partie de Jherusalem quant ele fu conquise.

Nequedent, il est certeinne chose que, dès le tens que li Latin entrerent en la cité et encore de plus anciennement, li patriarches de Jherusalem avoit la quarte partie de la cité et la tenoit come seue. Coment ce avint, par quele raison ce estoit, je le

[1] *Captis ex aliis urbibus una vel duabus.*

[2] Le traducteur veut dire qu'au temps de ce démêlé, on en savait mieux les raisons. Si elles m'échappent, ajoute Guillaume de Tyr : *Nec pro crassa et supina nostra ducenda est ignorantia, cum quolibet mortalium amplius harum rerum veritatem diligenter investigaverimus, ad hoc specialiter et studiose.*

[3] Éd. précéd. « Nule reverance. » M. Michaud (édit. de 1825, t. II, p. 10) reproche à Guillaume de Tyr d'avoir approuvé les réclamations du patriarche. On voit que ces reproches sont peu fondés.

vos dirai briefment, car la veritez en a esté bien cerchiée. L'en trueve ez anciennes estoires que tandis come la citez estoit en la main des mescréanz, ele ne pot onques avoir pais qui longuement li durast, ainz estoit mout sovent assise des princes mescréanz qui estoient entor lui; car chascuns la vouloit conquerre et metre en sa seigneurie. Por ce, prenoient souvent les proies et malfesoient souvent aus citeiens de la ville; les murs et les tors debrisoient par leur engins si, que par leur perrieres et par la viellesce des murs estoit la citez desclose par pluseurs leus. En celui tens, li regnes d'Egypte estoit plus riches et plus poissanz d'avoir, de genz et de sens[1] que nus des autres roiaumes de Turquie. Li sires d'Egypte tenoit lors Jherusalem et l'autre terre d'ilec entor; car li Califes avoit conquise, par ses granz oz que il envoia, toute Surie jusqu'à Laliche qui est près d'Antioche; einsi avoit vers cele part créu et estendu son empire. Il establi ses bailliz par les citez qui sieent sur la marine et qui sont emmi la terre. Lors comanda que toutes li rendissent treu, et devisa que il le vouloit avoir de chascune cité. Après ce, vout que tuit li citeien reféissent de chascune cité les murs et maintenissent en bon point, torneles redreçassent entor, là où mestiers seroit, par la devise de sa gent. Selonc cest establissement, li baillis de Jherusalem comanda à ceus de la ville qu'il rapareillassent les murs et méissent eu point où il avoient esté. Lors devisa combien chascune rue de la ville l'en referoit; et, par malice et par grant cruauté, comanda que li chetif crestien qui estoient en la cité reféissent la quarte partie des murs. Cil estoient si povre et tant grevé de toltes et de tailles que, entr'eus tretouz, n'avoient pas de quoi il poïssent refere deus des torneles. Bien virent que cil queroit achoison por eus destruire : por ce s'assemblerent et vindrent mout humblement devant le baillif, aus piez li chéirent, en plorant li prierent que il leur comandast chose qu'il poïssent fere; car ce qu'il leur avoit enjoint estoit trop outre leur pooir. Cil, qui fu pleins de grant orgueil et n'ama mie les Crestiens, les menaça

[1] *Et prudentia sæculari.*

mout fierement et jura que, se il osoient trespasser le comandement au calife son seigneur, il leur feroit à touz tranchier les testes come à traïtors atainz. Quant il oïrent ce, mout furent espoenté. D'autre part, il ne porent porter le fés qu'en leur avoit chargié; por ce firent tant au derrenier, par la priere d'aucuns Turs qui orent pitié d'eus, que li Baillis leur dona respit jusqu'il eussent envoié à l'empereur de Costantinoble, et li requisissent por Dieu qu'il leur envoiast s'aumosne à parfere cele oeuvre, por eus delivrer de peril de mort à que il estoient jugié se ce n'estoit fet.

XVIII. — De ce meismes.

Li message vindrent de par eus en Costantinoble; devant l'Empereur s'agenoillierent, la verité li distrent de par ceus qui les i envéoient, coment il estoient en subjeccion; queus meseses, queus viltez li Tur leur fesoient soufrir; et, en la fin, que mort estoient tuit s'il ne les secoroit. Tuit en furent esmeu à lermes de pitié cil qui l'oïrent. Lors estoit empereres uns vaillanz hom, sages et de grant cuer, Costentins estoit apelés, en seurnon Monomaques[1]; cil gouvernoit mout vigueureusement l'empire. Et quant il oï la requeste des povres crestiens, meuz en fu de grant pitié en son cuer, et dist que il leur aideroit volentiers, et si largement que la quarte partie des murs, que l'en leur avoit comandé à fere, porroit bien estre acomplie de l'avoir que il leur envoieroit; mès il n'en feroit riens se par un covenant non : se il pooient porchacier vers le seigneur de la terre que, dedenz cele partie de la cité que il clorroit de ses deniers, n'esteust nul à estage jamès, se li crestien non : einsi le feroit, autrement n'en feroit rien. En ceste forme bailla ses letres pendanz à ses baillis de Chipre : que se li crestien de Jherusalem pooient conquerre vers le calife d'Egypte ceste chose que vos avez oïe, de sa rente qu'il li devoient en cele terre

[1] Mort en 1054.

féissent fere la quarte partie des murs de la cité. Li message qui orent einsi fet leur besoigne s'en retornerent au Patriarche et à ceus de par qui il estoient alé; la somme de la chose qu'il avoient trouvée leur raconterent léaument; cil respondirent que fort estoit à fere, mès toutesvoies leur covenoit à essaier; car il ne pooient passer en autre maniere. Messages envoierent à ce haut seigneur le calife d'Egypte. Nostre Sires leur aida, que il trouverent en lui ce que il aloient querant; bone chartre leur bailla saellée de son sael et confermée de sa main, que, par ce fesant, leur otréoit la quarte partie de Jherusalem. Li message s'en retornerent; grant joie firent cil de par qui il i alerent, quant il sorent coment la besoigne estoit fete. Li baillif de Chipre passerent en Surie, la partie des murs firent fere si come il leur estoit comandé, et fu l'oeuvre parfete en l'an de l'Incarnacion Jhesucrist .M. et .LXIII. Lors estoit califes et rois d'Egypte Bomençor[1]. Ce fu trente sis anz ainz que la sainte citez fust conquise. Jusqu'à cel jour estoient tuit herbergié communement Tur et Crestien; mès, dès lors que li Califes l'ot comandé, leur fu delivrée la quarte partie de la cité. Si en furent mout alegié li Crestien; car quant il abitoient entre les Turs, mout leur fesoient leur voisin ennuiz et hontes; mès quant il furent par eus, ne leur en firent mie tant. S'il avoient nul contenz entr'eus, tost estoit finés par devant le Patriarche; car dès lors n'ot-il en cele partie de la ville autre jostise que lui, ainçois la gouvernoit come la seue. Cele quarte partie est bonnée, si com je vos dirai, dez la porte devers soleil couchant qui a non la porte Davi, par la tor de l'angle que l'en claime la tor Tancré, jusqu'à la porte devers bise qui a non la porte monseigneur Saint Estienne. Tant dure l'aceinte des murs qu'il firent. Par dedenz est bonnée de la mestre voie qui va de cele porte meismes droitement jusqu'au Change, et dez ilec derechief jusqu'à la porte d'Ocident. En cele espace siet Monte Calvaire, où Nostre Sires Jesucriz fu crucefiez; li Sepucres où il jut mort et dont il resuscita; la meson de l'Ospital; deus abaïes, une de

[1] Abou-Tamin-Mostanser-Billah. Guillaume de Tyr le nomme *Bomensor El Mostensao*.

moines et autre de nonains, chascune a non de la Latine[1]; la meson au Patriarche, et li cloistres aus chanoines du Sepucre.

XIX. — De la loi qui fu establie au tens le duc Godefroi en la terre de Surie.

En ce tens qui lors estoit, presque tuit li baron qui estoient venu en cele pelerinage s'estoient parti de la terre et retorné en leur païs. Li Dux à qui l'en avoit baillié le roiaume, et Tancrez qui avec lui estoit remés remanoient auques tuit seul en ces parties. Il estoient povre d'avoir et de genz; à peines poïssent-il trover de leur genz, se il féissent bien leur pooir d'assembler .ccc. homes à cheval et .II.$^{m.}$ à pié[1]. Les citez que li Pelerin avoient conquises n'estoient mie lez-à-lez, ainçois n'i povoit-l'en aler, à teles i avoit, se par la terre non à leur anemis, o grant peril. Les villes entor leur citez [que l'en claime caseaus en la terre,] tenoient li Sarrazin, [qui devoient estre sougiet et obeissant aus seigneuries des citez] : mès nules genz ne haoient tant les Crestiens come cil fesoient[2], et leur porchaçoient tout le mal à leur pooir. Quant il trouver pooient aucuns de la notre gent ez chemins seus, volentiers les murtrissoient; tele eure estoit que il les menoient aus citez des Sarrazins por vendre. Encore se porpensoient-il de greigneur folie; car il ne vouloient gaaignier[3] leur terres, porce que li crestien des citez i préissent leur rentes, et desirroient ainçois à soufrir meseses que nostre gent i eussent preu. Dedenz la cité meismes n'estoient-il mie asseur; car il i avoit pou de gent, si venoient larron de nuiz qui pecoioient leur mesons et les ocioient en leur liz; toutes emportoient leur choses. Dont il avint que mainz i ot des Crestiens qui lessoient leur beles teneures ez citez, si s'en retornoient repostement en leur païs; car il avoient grant peor que li Tur qui entour eus abitoient ne s'as-

[1] C'est-à-dire, chacune est nommée abbaye de la Latine.

[1] *Duo millia.* Éd. précéd. « Deus cenz. »

[2] *Eoque pejores quo et domestici : nulla enim pestis efficacior ad nocendum quam familiaris inimicus.*

[3] Cultiver et moissonner.

semblassent aucun jor et préissent les villes par force et eus destruisissent, et effaçassent si du tout que jamès nus n'en apareust. En haine de ceus qui einsi s'en aloient, fu establi premierement en cele terre que qui tendroit un an et un jour en pais sa teneure n'en respondist jamès à autrui; porce que mainz en i avoit qui par peor et par coardise lessoient leur choses et s'enfuioient : après, quant li païs estoit plus asseurez, lors revenoient arrières et les vouloient recovrer; mès, par cele loi qui fu einsi establie, n'en estoient mie escouté. Tandis, come li regnes estoit en tele povreté, li dux Godefroiz, qui mout avoit grant cuer et grant esperance en Nostre Seigneur d'eslargir son roiaume, tant assembla de gent com il en pot avoir, puis ala asseoir une cité en la marine qui est asez près de Japhe; l'en la claime Assur[4] : mès il la trova bien garnie de viandes, d'engins et d'armes; de Turs hardiz et defensables i avoit mout grant plenté. Li oz des Crestiens par dehors estoit petiz et soufraiteus, meismement porce que il n'avoient nule nef par quoi il leur defendissent la voie de la mer par où il pooient entrer et issir, quant il leur plesoit. Pour ices choses li Dux fu contrainz de lessier le siege, et s'en parti touz apensez de revenir à ce siege meismes quant li tens fust plus covenables et sa gent fussent mieuz porveu de ce que mestiers fust à prendre la ville : einsi l'eust-il fait, se Nostre Sires li eust doné plus longue vie[5].

XX. — Des presenz que li Tur aporterent au duc Godefroi.

Il avint en ce siege dont je vos ai parlé une chose qui ne fet mie à oblier. Des montaignes de la terre de Samarie en que siet la

[4] A trois lieues de Joppé ou Jaffa. *Quæ olim dicta est Antipatrida.*

[5] Guillaume de Tyr n'a pas adopté le récit apparemment fabuleux d'Albert d'Aix. Suivant cet historien, Godetroi n'avait assiégé Arsur que pour obtenir des habitants un tribut précédemment imposé. Pour décider les Chrétiens à se retirer, les assiégés avaient attaché, dit Albert, à la pointe d'un mât l'otage que Godefroi (on ne sait pourquoi) leur avait envoyé. Cet otage, nommé Gérard d'Avesnes, supplie d'abord Godefroi d'éloigner son armée; mais Godefroi parvient à le décider à faire plutôt le sacrifice de sa vie. Criblé de blessures, Gérard survécut, grâce aux soins que l'émir d'Ascalon aurait pris de lui, après la levée du siége. Tout cela paraît des plus invraisemblables.

cité de Naples, vindrent Tur qui estoient des chastiaus de là entor, et aporterent en l'ost au duc Godefroi presenz de pain et de vin et de dates et d'uve passé[1]. Bien puet estre qu'il vindrent plus por espier l'estre et la contenance de nostre gent que por autre chose. Il prierent tant la gent au Duc que il furent amené devant lui; lors li presenterent ce que il avoient aporté. Li Dux, si com il estoit humbles et sanz bobanz, se séoit en son paveillon à terre et s'estoit apoiez sur un sac plein de fuerre : iluec atendoit une partie de ses genz qu'il avoit envoiez forrer[2]. Quant cil qui avoient les presenz fez virent le Duc séoir einsi en bas, trop s'en merveillierent, et comencierent à demander aus genz qui entendoient leur langage por que c'estoit que si hauz princes qui d'Ocident estoit venuz et avoit toute troblée la terre d'Orient, tantes genz mortes et prises, et conquis si poissant roiaume, se contenoit si povrement, ne n'avoit desouz lui tapiz ne drap de soie, habit de roi n'avoit mie vestu, entor lui n'estoient mie sergent ne chevalier [qui tenissent les espées nues ou les haches danoises] par quoi tuit cil le doutassent qui le véissent; ainz se séoit si bas com se ce fust uns hom de petit afere. Li Dux demanda que c'estoit de quoi il parloient einsi; l'en li respondi ce dont il se merveilloient : lors dist-il que n'estoit pas honte d'home mortel séoir à la terre, car là covenoit à revenir après la mort, et le cors covenoit iluec à hebergier et devenir terre. Quant il oïrent ceste response, cil qui por lui essaier estoient là venu mout comencierent à prisier son senz et s'umilité. D'ilec se partirent, disant que il estoit bien tailliez et bien fez por estre sires de toute la terre et gouverner tout le pueple, qui si estoit sanz orgueil et connoissoit la povreté de sa nature. Mout fu espandue cele parole par ceus qui l'avoient oïe; tant fu-il plus doutez de ses anemis, meismement que tuit cil qui de son afere enquerroient ne trouvoient en lui que vigueur, et mesure sanz orgueil et sanz outrage.

[1] Var. « De dateles et de raisins. » *Exenia panis et vini, caricarum quoque et uvæ passæ* (figues et raisins secs).

[2] « En fourrage. » D'où l'acception donnée au mot fourrager.

XXI. — Coment li Tur pristrent Buiemont le prince d'Antioche.

Eu regne[1] de Jherusalem se contenoit-l'en einsi com vos avez oï. Lors avint que uns riches hom d'Ermenie, Gabriel avoit non[2], sires estoit de toute la cité de Meletene[3] qui est outre le flun d'Eufrate en la terre de Mesopotamie, doutoit mout que li Tur de Perse ne venissent sur lui; car la gent qui se tenoient devers eus li coroient sus mout efforciement et souvent, si que il ne les pooit mie bien soufrir. Por ce prist conseil à sa gent et envoia messages à Buiemont le prince d'Antioche, qui li distrent de par lui qu'il se hastast tost de venir en sa terre, car il li vouloit rendre sa cité par unes convenances assez resnables que il li manda. Mout li plesoit plus, ce disoit, que li Princes eust sa cité par son gré que li Tur la li tousissent maugré suen. Quant Buiemons oï ces noveles, si come il estoit hardis et apensés, mout se hasta d'apareillier, et prist avec lui bonne compaignie et se mist à la voie. Il passa le flun d'Eufrate et entra en Mesopotamie. Jà estoit près de la cité de Meletene qu'il aloit recevoir, quant uns puissans amirans des Turs, Danisman avoit non[4], qui ot seu que il venoit et l'ot guetié, li corut sus soudeinnement, lui et les siens trova desapensez; ceus qui le vodrént atendre ocist, car il avoit trop grant plenté de gent; li autre s'enfoïrent. Buiemons fu pris et retenuz, et l'enmenerent les mainz liées de cordes et les piez en buis de fer. De ceste aventure monta li Turs en grant orgueil et se fia mout ez grant ost que il menoit. Por ce vint devant la cité de Meletene et l'assist, porce que il cuidoit qu'ele li fust sanz demeure prise ou rendue; mès aucuns de ceus qui eschaperent de là où li Princes fu pris s'en vindrent fuiant jusqu'à la cité de Rohez; là conterent au

[1] Éd. précéd. « Cil regnes... se contenoit einsint... »

[2] Albert d'Aix le nomme Gaveras.

[3] Aujourd'hui *Malatia*. Orderic Vital (liv. X; t. IV, p. 140-158) a raconté les poétiques circonstances de la délivrance de Bohémond dont s'était éprise la belle Malaz, fille de Danisman. Nos romans français de la Table ronde, composés vers le milieu du douzième siècle, offrent le reflet sensible de tous ces récits rapportés d'Orient par les Croisés.

[4] Danischmend (Mohammed Ibn-el-), émir turcoman.

conte Baudoin cele grant mesaventure qui avenue leur estoit. Quant li vaillans cuens oï ce, mout en fu correciés et grant pitié ot du prince que il tenoit à frere[1], [por la compaignie du pelerinage et porce que il avoient leur terres si voisines]. Mout li redespleust se li Tur conquéissent les citez que Buiemons avoit tenues. Por ce semont hastivement toute la gent que il pot avoir à cheval et à pié, et prist ce que mestier avoit à tel voiage. Si s'en ala vers ces parties bien à trois jornées de Rohez jusques à Meletene. Il ot mout tost cele voie trescourue, si que jà estoit près de la cité : mès Danismans li Turs sot bien la venue le Conte, si ne l'osa atendre ne combatre à lui, ainçois lessa le siege et s'en parti; Buiemont enmena qu'il tenoit ez liens. Quant Baudoins oï que cil ne l'osoit atendre, ainz s'enfuioit avant lui, il corut après o toute sa gent et chaça par trois jorz. Quant il vit qu'il ne le porroit aconsivre, il s'en retorna à la cité de Meletene. Gabriel, li sires de la ville, le receut à mout grant joie; à toutes ses genz fist bele chiere, puis li rendi la cité par ces covenances meismes que il avoit ofertes à Buiemont. Quant il ot ce fet, il s'en retorna arrières vers sa terre.

XXII. — Coment li dux Godefroiz fist grant gaaing sur les mescreanz.

Godefroiz li dux et sa gent qui estoient remés avec lui en Jherusalem por garder le roiaume, comencierent à avoir mout granz meseses et soufrir tieus povretez que à peines le poroit-l'en deviser. Lors avint que bonnes espies et certeines li aporterent unes nouveles que en ces parties d'Arrabe, outre le flun Jordain[1], avoit genz mout riches qui riens ne doutoient; pour ce habitoient hors des forteresces : se l'en les seurprenoit, mout i porroit-l'en fere grant gaaing. Li vaillans hom qui grant soufrete avoit, prist avec lui genz à cheval et à pié tant com il en pot avoir, sauve la garde de la cité. Lors entra soudeinnement en la terre

[1] *Tanquam fratri uterino...*

[1] *In regione Ammonitarum.*

à ses anemis, iluec acueilli mout granz proies de chevaus et de bues et de vaches et de moutons; de prisons riches emmena grant plenté; lors se mist eu retour. Uns Turs haus hom et puissans de la gent d'Arrabe, qui mout estoit preuz en armes et grant pris en avoit, desirroit trop grant piece à veoir et à acointier cele gent de France[1] dont il avoit tant oï parler, qui d'Ocident estoient venu vers Orient et si grant terre avoient mise au desouz. Sur touz les autres voloit mout veoir le duc Godefroi et savoir se c'estoit voirs que l'en disoit de sa force et de sa proesce. Tant fist par genz à qui il parla que il ot trives de venir jusqu'au Duc. Mout le salua en inclinant, [si come est leur costume[2]]; puis pria le Duc mout humblement que il ferist de s'espée un chamal qu'il li avoit amené mout grant; car, si com il disoit, grant enneur li seroit en son païs se il pooit conter aucuns de ses cops que il eust veuz. Li Dux sot qu'il estoit venuz de loing por lui veoir, si fist ce qu'il li requeroit; il trest l'espée et puis feri le chamal eu col, là où il l'avoit plus gros, et li coupa, ce sembloit, ausi legierement, come il féist d'une oe. Quant li Turs vit ce, mout se merveilla, si que il s'en esbahi tout. Quant il ot une piece pensé, si dist en son langage : « Je voi bien que li Dux a bonne espée et bien tranchant, « mès je ne sai s'il ferroit ausi grant coup d'une autre espée. » Li Dux demanda que il disoit : quant il le sot, il sorrist; puis li dist que la seue espée li baillast : cil le fist, li Dux en feri un autre chamal si qu'il en fist la teste voler assez plus legierement que l'autre. Lors à primes s'en merveilla trop li Turs, et dist que bien savoit que c'estoit plus de la force du braz que de la bonté de l'espée. Bien avoit esprouvé que ce n'estoit mie mençonge ce que l'en disoit du Duc en sa terre. Lors li donna mout de biaus joiaus d'or et de riches pierres et s'acointa mout de lui; puis s'en retorna en son païs. Li Dux s'en vint en Jherusalem o tout sa proie, et les trossiaus de son gaaing si granz que tuit si home en furent riche.

[1] *De populi hujus viribus et gloria*... A cette désignation générale, notre traducteur substitue ordinairement celle de « Francs », pour mieux indiquer que lui-même était Français.

[2] On peut conclure de cette addition qui tel n'était pas encore l'usage en France.

XXIII. — De la mort au vaillant duc Godefroi de Buillon.

En ce mois de jugnet qui lors estoit, li vaillanz dux Godefroiz, qui estoit gouvernerres du roiaume de Jherusalem, ot une maladie mout fort. L'en manda touz les fisiciens de la terre; il i mistrent de peine ce qu'il porent, mès ne valut riens, car li maus ne finoit d'engregier. Puis manda genz de religion, prelaz et provoires, por le conseil de s'ame. Mout fu bien confés et vraiement, à granz lermes et à grant devocion : einsi se parti de cest siecle. Nous devons penser que l'ame s'en ala avec les anges devant la face Jesuscrit. Il trespassa le dis-uitieme jor de juignet, l'an de l'Incarnacion .M. et .C. Enterrez fu en l'eglise du Sepucre, soz le leu de Monte Calvaire [1] où Nostre Sires fu mis en croiz. Cil leus est gardés tout propres por enterrer les rois de Jherusalem jusqu'au jor d'ui.

[1] *Sub loco Calvariæ.*



LI DISIESMES LIVRES.

I. — Coment après Godefroi, Baudoins ses freres regna de commun assentement; le quel fu en sa jonesce clers et chanoines de trois eglises cathedraus.

ois fu li dux Godefroiz de Jherusalem, li premiers des Latins, [mès n'en vout mie avoir le non]. Lors fu li roiaumes sanz roi après lui trois mois; au derrenier fu envoiez querre Baudoins ses freres, li cuens de Rohez, por venir querre le roiaume qui escheus li estoit. Aucunes genz cuident que li dux Godefroiz le loa et conseilla eu lit de la mort; li autre dient que il n'en parla onques : mès tuit li autre baron s'i accorderent. Bien est que vos sachiez la vie et l'estre de cestui. Quant il fu enfés, l'en vout qu'il fust clers, et aprist letres assez, selonc son aage[1]. Por ce que il estoit si gentius hom, [et de haus amis[2]], chanoines fu de Rains, de Cambrai et du Liege; en ces trois eglises ot-il provendes. Après, ou par le conseil de ses amis ou par la seue volenté, je ne sai le quel, il lessa clergie et devint chevaliers. Puis espousa femme une haute dame d'Angleterre qui avoit non Guttuere : cele mena-il eu pelerinage d'outre mer : mès, ainçois que ele venist en Antioche, fu morte en la cité de Marese, si com vos oïstes desus. Il fu puis envoiez querre du duc et des citeiens de la cité de Rohez, por eus defendre de leur anemis; et quant li Dux fu mors, il ot la duchée enterinement, si come vos oïstes. [Por avoir greigneur pooir en la terre,] il espousa femme la fille à un haut prince d'Ermenie qui avoit non Tafroc[3]. Icist ermins et un suen frere, Costantins avoit non, avoient assez fors chastiaus et grans pooir

[1] *In adolescentia liberalibus disciplinis convenienter imbutus.*

[2] *Gratia generositatis qua singulariter præminebat.*

[3] Ou Taphnuz.

de gens entor le mont du Tor [qui est assez près de Rohez]. Cil dui estoient si riche d'avoir et si haut d'autres puissances, que les gens de cele terre les tenoient por rois. Du lignage celui Baudoin n'estuet mie que je vos face grant parole, car je vos ai devisé desus li peres et la mere le duc Godefroi, cui estoit freres cestui d'ambedeus parz.

II. — De la faute Baudoin qui estoit trop luxurieus et croioit tròp Arnoul qui s'estoit mis eu siege du patriarche en Jherusalem.

Or vos dirai de quel corsage il estoit. Il fu mout grans de cors, graindres assez que li dux Godefrois, si que l'en pooit dire de lui ce que l'en trueve en la Bible du roi Saül, que quant il estoit enmi le pueple il paroit sur tous les autres dez les espaules en amont. Les cheveus ot bruns et la barbe, la char ot assez blanche; le nés ot hautet et corbe un pou devant; la bouche ot enbarrée, car la levre desus fu plus haute un petit[1], mès ne li mesavenoit point. Mout se contenoit meurement en habit, en paroles et en aler. Tousjors portoit son mantel sur ses .II. espaules[2], si que aus gens qui ne l'avoient mie acostumé à veoir sembloit-il mieus evesque que chevalier[3]. Si com l'en dit, bien se sentoit de la nature et de la char des homes, qui fu bleciée et corrompue par le pechié Adam; car il estoit acostumés de cheoir sovent eu pechié de la char; mès si en estoit honteus que trop le fesoit celeément. Mout avoit pou de gent en sa mesniée qui rien en séussent; à nului ne fesoit force ne outrage por ceste chose[4]. Vers Dame-Dieu ne pooit-il avoir escusement du pechié, mès vers le siecle et vers la gent en avoit-il aucune defense[5], si com

[1] *Prominente pusillum labro superiore, cum subjecto dentium ordine aliquantulum depresso; non tamen eatenus quod usque ad vitium ei posset imputari.*

[2] *Chlamidem semper deportans ab humeris:*

[3] Le manteau laïque était attaché gracieusement par uue fibule sur le haut du bras et ne couvrait que l'autre épaule.

[4] *Carnis dicitur lubrico impatienter laborasse, ita tamen cautè quæ ad illum defectum respiciunt negotia procurare satagebat, ut nemini scandalum, nulli vis major, nulli enormis infligeretur injuria.*

[5] *Aliquam excusationem habere.*

vous orrez après. N'estoit mie trop gras ne trop megres, ainz estoit en moien estat. Mout séoit bien à cheval; hastés i estoit et vistes[6]. Mout ert biaus armés[7], n'avoit point de parece en lui, touzjorz estoit près là où besoing le semonoit. Ne vous voil mie demorer por deviser son hardement, le sens d'armes qu'il avoit, sa largece et sa cortoisie; car à un mot vos di que bien en retraioit à son frere le duc Godefroi. Mout se penoit en toutes choses de lui ensivre et resembler au plus qu'il pooit. Mès une chose avoit en lui qui trop l'empiroit : il estoit acointes et privés d'un clerc mout malicieus, Arnoul avoit non, dont je vous parlai desus coment il estoit entrés eu siege au Patriarche. Cil estoit pleins de toute malice, abandonés à donner mauvais conseil. Cestui créoit Baudoins plus que autrui, par quoi maintes gens le blasmoient .

III. — Du testament le duc Godefroi.

Bien avez oï que li dux Godefroiz fu morz come bons crestiens. Il devisa en son testament que l'en rendist au Patriarche la Tor Davi et la cité[1] de Jherusalem, si come il avoit promis en sa pleine santé le jor de Pasques, voiant le clergié et voiant le pueple. Mès cil sur qui il devisa son afere ne le firent pas bien si come il avoit comandé. Tot ce estoit par le conseil à un des barons qui avoit non li cuens Garniers, en sornon de Grès, cousins le duc Godefroi, chevaliers fiers et aspres, mès fel estoit et orgueilleus[2]. Si tost com li Dux fu mors, cil saisi la Tor Davi et la garni mout bien; messages envoia celeément au conte Baudoin et li manda que venist hastivement recevoir le roiaume de Jherusalem. Tandis, comme il tenoit cele tour, li Patriarches le semonoit sovent et requeroit à mout douces prieres que la droiture de l'eglise qu'il tenoit li rendist, car ainsi l'avoit comandé

[6] *Ad equum agilis.* Éd. précéd. « Hardis estoit et vuistes. »
[7] *Promptus ad arma.*

[1] Éd. précéd. « La tor de Jerusalem. »
[2] Guillaume de Tyr dit seulement : *Miles acerrimus.*

li bons dux Godefrois eu lit de la mort. Cil ne li vouloit mie la parole rompre, ainçois le menoit de jor en jor et queroit ses delais, por contr'atendre celui que il avoit mandé; car il cuidoit bien que Baudoins, quant il venist, l'en seust bon gré et guerredonast bien, s'il li poïst la tor baillier. Mès il avint que li cuens Garniers fu morz dedens le quint jor qu'il ot cele tor saisie. Toute la gent le tindrent à miracle, por le tort qu'il fesoit si grant au Patriarche et à l'eglise. Quant il fu mors, por ce n'i gaaigna riens li Patriarches, car cil qui i estoient en garnison distrent qu'il ne la rendroient mie, ainçois la garderoient en ce point jusque li cuens Baudoins fust venus. Quant li Patriarches sot que li cuens Baudoins estoit envoié querre, il douta sa venue et vout delaier son coronnement, jusque il li eust fet reson de l'eritage de s'eglise. Pour ce, envoia unes letres à Buiemont et li manda les tors que l'en li fesoit; doucement li pria que li venist aidier : endementres manda à Baudoin par ses letres que sa droiture li lessast. Assez i ot beles paroles, mès n'i valurent rien; car Buiemons estoit jà pris, ainçois que cist mesages venist, si que il ne vit onques ces letres[1].

IV. — Epistola domini Daimberti ad principem Antiochenum.

Scis, fili carissime, quoniam me ignorantem et invitum, bonæ tamen ac sanctæ intentionis affectu in eam quæ omnium ecclesiarum singularis est mater et gentium domina, rectorem et patriarcham elegeris, electumque communi tam cleri ac plebis quam principum assensu, in hujus summæ dignitatis sedem, licet indignum, Dei præeunte gratia, locaveris. In quo ego culmine constitutus, quanta pericula, quot labores, quot persecutiones sustineam, injuriis offensus mille, meus cognoscit animus, et

[1] *Hanc tamen epistolam ad dominum Boamundum minimè credimus pervenisse. Nam eodem mense quo dominus dux Gothofridus migraverat ad Dominum, modico antè vel postea, captus erat ab hostibus.* Suit dans Guillaume de Tyr le texte de la lettre de Bohémond que le traducteur s'était contenté de mentionner. Nous la reproduisons, en raison de son importance.

ipse omnium inspector Christus. Vix enim dux Godefridus, dum adhuc viveret, non tam propriæ voluntatis arbitrio quam malorum persuasione seductus, ea reliquit[1] *ecclesiæ tenenda quæ, Turcorum temporibus, qui tunc fuerat patriarcha tenuerat; et Sancta Ecclesia, cum amplius honorari et exaltari debuit, tunc majora desolationis atque confusionis suæ opprobria sustinuit. Resipuit tamen ille, per misericordiam Dei; et ab impietatis desistens proposito, in die Purificationis beatæ Mariæ virginis, de Joppe quartam partem ecclesiæ sancti Sepulchri dedit; et post in die paschalis solemnitatis, jam ultra superbe sapere, aut sæculari pompa confidere respuens, divino nutu compunctus, cuncta quæ juris erant Ecclesiæ libera reddidit; et homo Sancti Sepulchri ac noster effectus, fideliter se Deo et nobis amodo militaturum spopondit. Reddidit itaque nostræ potestati Turrim David, cum tota Hierosolymitana urbe ejusque pertinentiis, et quod in Joppe ipse tenebat : sic tamen, ut, ob rerum temporalium insufficientiam, nostra concessione, ipse hæc tam diu teneret, donec illum Deus in captione Babylonis aut aliarum urbium amplificasset. Si autem absque hærede masculo ille moreretur, hæc omnia absque ulla contradictione Ecclesiæ redderentur. Hæc omnia cum in præsentia totius cleri ac populi, in die solemni Paschæ, ante sacrosanctum Sepulchrum confirmasset, etiam in lecto ægritudinis de qua mortuus est, coram multis et probatis testibus ipse constituit. Quo defuncto, comes Garnerius, ut hostis contra ecclesiam Dei insurgens, fidem pactumque justitiæ nihili pendens, Turrim David contra nos munivit; et, legatis suis ad Balduinum directis, mandat uti ecclesiam Dei direpturus resque ejus violenter occupaturus, quantocius veniat : unde judicio Dei percussus, quarto post obitum Ducis die obiit. Hoc ipso autem mortuo, viri ignobiles ac de plebe adhuc eamdem turrim cum tota urbe occupantes tenent, adventum Balduini, ad ruinam Ecclesiæ et totius Christianitatis interitum præstolantes. Ast ego, qui solius Dei clementiæ tuæ-*

[1] Ne faudrait-il pas lire : *deliquit?*

que dilectioni, fili carissime, sum relictus, miseriis omnibus calumniisque insidiantium mihi malignorum circumventus, tibi soli (quia in te solo post Deum confido, et spei meæ anchoram in tuæ dilectionis soliditate figo), tibi inquam soli, quas patior ærumnas, imo quas Ecclesia patitur, voce flebili et anxia cogitatione refero. Tu autem, si quid pietatis habes, et nisi paternæ gloriæ vis esse degener filius, qui, tyrannica crudelitate clausum, ab impia manu domnum apostolicum Gregorium de urbe Roma eripuit (unde memorabile sæculis omnibus nomen emeruit), omni occasione remota, festina venire; et terræ regnique tui cura in militibns tuis prudentioribus sapienter disposita, Sanctæ Ecclesiæ miserabiliter laboranti misericorditer succurre. Et certe scis ipse, quoniam auxilium tuum consiliumque promiseris, et debitorem te Sanctæ Ecclesiæ ac mihi sponte tua feceris. Scribe igitur ad Balduinum litteras, interdicens ei, ne sine licentia nostra et legatione, (cum ille tecum in patriarcham et rectorem Ecclesiæ Hierosolymitanæ me elegerit) Sanctam Ecclesiam devastaturus et res ejus occupaturus ullo modo veniat, monstrans ei, quoniam irrationabile est tot pro eadem ecclesia labores sustinuisse totque pericula, ut illa libera fieret, si nunc vilis et abjecta servire cogatur illis quibus dominari et præesse materno jure debet. Quod si ille, justitiæ resistens, rationabilibus acquiescere noluerit, per eam quam beato Petro obedientiam debes, te contestor, ut quibuscumque modis vales, aut etiam, si necesse sit, vi, adventum ejus impedias. Quicquid autem super iis quæ mando, tu facturus sis, galea tua[1] ad me sub festinatione missa, per hunc eumdem quem ad te mitto nuntium, mihi carissime, manifesta[2].

[1] Il faut remarquer ce gage *galea*, demandé à Bohémond. Albert d'Aix, de son côté, dit que Bohémond, prisonnier de Danisman, fit parvenir à Baudouin d'Edesse une mèche de ses cheveux, *particulam capillorum capitis*, pour l'avertir de son malheur.

[2] Pour comprendre, sinon excuser, la conduite de Daimbert, il faut considérer que les patriarches de Jérusalem avaient exercé, sous la domination des infidèles, une autorité souveraine sur les chrétiens latins de Syrie. Daimbert prétendait avoir été injustement dépouillé de cette souveraineté par Godefroi de Bouillon. Dans son inquiète et scrupuleuse piété, Godefroi eût volontiers fait droit aux réclamations de Daimbert, si l'intérêt supérieur de la nouvelle conquête ne lui eût fait un devoir de les repousser. De là le vœu qu'il avait exprimé dans son testament de rendre au Patriarche la Tour de David et la ville

V. — Coment Baudoins, li freres le duc Godefroi, vint en Jherusalem.

En celui tens estoit li cuens Baudoins de Rohez en la cité de Meleteine[1] que l'en li avoit rendue, et fesoit assez sa volenté ilec entor, par la terre qui a non Mede. [Il prenoit par force les chastiaus et les abatoit.] Mout eslargissoit son pooir entor lui. Atant ez-vous que li messages vint qui li aporta noveles de la mort son frere; letres li bailla de par les Barons qui li mandoient que il venist tost. [Mout li pesa de ce qu'il ot perdu son frere en ce siecle, mès bien connut que la demeure d'aler li porroit estre perilleuse;] por ce se hasta, deus cenz chevauchéeurs prist avec lui et huit cens homes à pié; sa terre lessa en la main à un sien cousin qui estoit sages et loiaus, Baudoin de Borc avoit non. Ausi com cil fu cuens après lui refu-il rois quant il fu mors, si com vos orrois. Il mut le disiesme jor d'uitovre[2] por aler vers Jherusalem. Mout se merveillerent mainte gent coment il enprenoit tele oirre à si petit de compaignie; car il le convenoit à passer parmi la terre à ses anemis. Quant il vint en Antioche, là mist sa femme et ses puceles[3], sa menue mesniée et grant plenté de ses choses, en mer, dedens nés qu'il ot fetes apareiller eu port d'Antioche, et comanda que l'en les menast à Japhe : car entre toutes les citez de mer ceste seule se tenoit à la Crestienté. Il se delivra einsi de sa femme et de toutes ses choses qui encombrer le pooient, por passer plus delivrement par la terre que li Tur tenoient; car il pensoit qu'il i troveroit encombrier. D'ilec vint à Lalische de Surie[4]; lors tint la voie de la marine et passa

même de Jérusalem. Peut-être même est-ce pour n'avoir pas trouvé cette revendication excessive qu'il avait refusé le titre de roi. Ajoutons que le scandale de cette querelle fut assez grand pour accréditer le bruit, sans doute mensonger, de l'empoisonnement de Godefroi par le Patriarche. On retrouve l'écho de cette calomnie dans la *Chanson de geste de Jérusalem*.

[1] *Medorum metropolim Meletenia*. Mélitène, aujourd'hui *Malatia*, n'appartenait pas à l'ancienne Médie, mais à la Cappadoce.

[2] *Sex Nonas octobris*. Le sixième des nones d'octobre répond au second jour du mois, non au dixième, qui répond au six des Ides. Il y a là peut-être une méprise des anciens scribes.

[3] *Cum ancillis quæ ei famulabantur*.

[4] Lattakié, l'ancienne *Laodicée*.

Gibel, Valenie, Maraclée, Tortose et Arches[5], jusque il vint à Triple : là se loja dehors la cité. Li rois de la ville, quant il sot que il estoit venus, li envoia granz presens de viandes et de riches dons en or et en argent, et li fist savoir certeinnement que Ducat, li rois de Damas, le gueitoit por lui fere mal s'il en avoit le pooir. Li Cuens se parti d'ilec et passa Gibelet[6], tant qu'il vint à l'eaue qui a nom le flun du Chien[7]. Iluec a un passage mout perilleus; car d'une part sont les montaignes mout hautes, les roches aspres et la voie roiste; d'autre part est la mer parfonde touzjors à grosses ondes. La voie n'a mie une toise de lé; de lonc a bien le quart d'une liue. Cestui lieu avoient li Tur assis; les genz du païs avoient mises por estouper la voie; aucun meismes dés Turs i estoient venu de bien loing por defendre ce pas. Quant li Cuens vint là, il envoia de sa gent avant, por savoir s'il porroit là passer. Cil que il i envoia s'aperceurent que une partie de ceus qui le pas avoient garni avoient passé le flun et estoient descendu au plain; il orent peor que derriers eus ne fust remés greigneurs enbuschemens; por ce manderent par un message la chose au Conte, si come elle estoit. Li Cuens atira tantost ses batailles por assembler à ceus : il se trest vers eus, cil se tindrent tuit quoi por lui atendre. Li Cuens et sa gent ferirent des esperons sor eus; aucuns des Turs ocistrent en leur venir, li autre s'enfoïrent tuit desconfit. Tantost, li Cuens qui ot gaaignié le champ fist deschargier ses paveillons et se loja en cele place. Li leus estoit mout estrois et entre les mons et la mer. Li Tur ne les lessierent onques dormir cele nuit, ainçois leur firent assez d'anuiz; car l'une partie d'eus estoit sur les monz qu'il avoient porpris, l'autre venoit en nés par mer de la cité de Baruth et de Gibelet. Ne finerent onques toute la nuit de trere

[5] Gibel, l'ancienne *Gabulum* ou *Gabbala*. — Valenia, ou *Banias*. — Maraclée ou *Margat*. — Tortose, l'ancienne *Antaradon*. — Arches ou *Arca*.

[6] Ou Geball, l'ancienne *Biblos*.

[7] Je crois qu'ici le sens est mal rendu, et que les éditeurs du texte n'ont pas régulièrement ponctué ce membre de phrase, la suite se rapportant encore à la marche de Ducas. *Didicit quod Ducah, Damascenorum rex... ei in via præstruxerat insidias*. C'est Ducas et non Baudouin, *qui procedens indè et Biblum pertransiens, ad fluvium pervenerat qui cognominatur Canis*. Le fleuve du Chien, Nahr el Kelb, est l'ancien *Adonis*, qui se jette dans la mer au-dessous de Gibelet.

si grant plenté de saietes que mains en blecierent des nos, et ocistrent aucuns. Les chevaus qui estoient las de la jornée et morant de soif ne leur lessierent onques abevrer au flun qui estoit assez près.

VI. — De ce meismes.

Revint li jors à l'endemain. Li Cuens prist conseil à sa gent, puis comanda qu'il trossassent tuit et s'en retornassent. La foible gent et les somiers mist devant; il fit l'arriere garde o toute sa meilleur gent por garantir ceus qui devant aloient, par derriers et à destre et à senestre. Ce semblant de retorner fist-il à escient, por engignier ses anemis, non pas por coardise ne por foïr; mez il dotoit mout les estrois leus où li Tur s'estoient mis; por ce s'en esloignoit, que il poïst trere après lui ceus qui cuidoient qu'il s'en foïst: mout les vouloit tenir à plain et assembler à eus. Quant il s'en partoient einsi, li Tur furent mout orgueilleus, et mout s'esbaudirent por le mauvés semblant que nostre gent fesoit. Il descendirent à grant haste tuit des montaignes; si comencierent à aprochier l'arriere garde; espessement i traioient et feroient aucunes fois des glaives et des canes. Cil qui ez nés les costeoient virent coment leur gent menoient mal les nos, si cuidierent que li nostre eussent tout perdu; por ce vindrent hastivement à terre et saillirent hors des nés por venir au gaaing. Li cuens Baudoins vit que si anemi avoient jà bien esloigniées les montaignes; lors comanda à celui qui sa baniere portoit que il poinsist arriers seur ceus qui les enchauçoient : il meismes feri des esperons après eus, et toute sa bataille torna après lui. En leur venir véissiez assez des Turs voler à terre que mors que navrés. Li autre furent si esbahi de ce qu'il virent tel hardement ez nos, qu'onques ne mistrent defense en eus, ains s'enfoïrent vers les montaignes. Cil qui des nés estoient issu cuidierent entrer arriers, mès ne porent, car il furent tuit desavanci et tuit decopé sur le rivage. Li autre ne vindrent pas tuit aus mon-

taignes, car li nostre en ocistrent assez; cil meismes qui vindrent jusques là furent si esfréé que il coroient parmi ces roches sans tenir voie ne sentier, et trebuchoient des montaignes contreval et se depeçoient tuit o voloient en la mer, jà puis ne fussent véu. Quant li Cuens et la nostre gent orent la victoire, einsi que Dame-Dieus leur dona, il despoillierent les mors et gaaignerent assez chevaus et armeures. Lors retornerent à grant joie au leu où il avoient lessié leur hernois. Mout loerent Nostre Seigneur des biens qu'il leur fesoit. L'endemain s'en alerent jusqu'à un leu que l'en claime Juine[1]. Là partirent mout lieément leur gaainz et les prisons qu'il avoient; assez orent quanque mestier leur fu. Li Cuens qui mout estoit sages prist de sa meilleur gent avec lui, et vout cerchier et savoir se li païs estoit delivres, ou se il avoit encore genz qui le vosissent detenir. Il trova que nul destorbier n'i avoit; por ce r'envoia arrières[2] et manda à tous ceus de sa compaignie que seurement passassent. Cil en furent mout joieus, ne ne tarderent mie, ainçois sivirent leur seigneur tantost. Quant il orent passé le leu qu'il avoient tant douté, il vindrent devant la cité de Barut; iluec sejornerent, puis tindrent la voie de la marine, et passerent la cité de Saiete et Sur et Acre, jusque il vindrent à cele qui a non Cayfas. Li Cuens douta entrer en la ville, porce qu'ele estoit Tancré, que il avoit corocié jadis à Tarse en Cilice; ne ne vout que nus de sa gent i entrast, car il doutoit que Tancrés qui estoit de grant cuer ne leur féist ennui. Lors n'estoit mie Tancrés en la cité, mès sa gent issirent hors au Conte et li firent mout grant joie; viandes aporterent à vendre à bon marchié et grans presens li envoierent; lors s'en parti li Cuens et vint jusqu'à Arsur[3]. Lors ala tant la voie de la marine que il entra en Japhe; ilec fu receus du clergié et du pueple à granz joies et à granz processions, et se contint com sires de la ville. D'ilec mut por aler en Jherusalem. Toute la gent li vindrent à l'encontre, nomeémént li Latin et cil meismes

[1] *Junia*, aujourd'hui Djunih, sur le bord de la mer. Ce lieu n'est pas indiqué dans la carte de la *Correspondance d'Orient*, mais bien dans la *Palestine* d'Andriveau, 1856.

[2] C'est-à-dire, envoya dire à ceux qu'il avait laissés d'avancer sans crainte.

[3] *Inde per Cæsaream, deinde Arsur... pervenerunt*.

d'autres terres qui ont autres costumes : (Hermin, Grifon, Jacobin, Samaritan;) chascun chanterent en leur manieres[1] et se penerent de fere joie. En la cité le mistrent tuit ensemble come leur seigneur et leur roi.

VII. — Du descort d'entre le roi Baudoin et le patriarche de Jherusalem.

Toutes les peines que Arnous, cil desloiaus clers dont je vos parlai desus, pot metre en semer discordes et porchacier mellées, il mist vers tous ceus qui croire le voustrent. Il vit que il avoit esté desposez de la patriarché de Jherusalem, et du siege monseigneur saint Jaque gitez que il avoit saisi par grant orgueil et par male convoitise; por ce avoit grant haine vers celui qui estoit en l'enneur : c'estoit li patriarches Daimbers. Mout estoit envieus de ce qu'il remenoit enpais en la digneté que il avoit perdue. Por ce, tantost com li dux Godefroiz fu mors, comença le Patriarche à encuser vers le conte Baudoin de maintes choses, et grant plenté du clergié trest vers lui et mist contre leur seigneur. Si com il estoit pleins de grant malice et mout riches d'avoir, car il estoit archediacres de Jherusalem et tenoit le Temple Nostre Seigneur et le leu nommé de Monte Calvaire, dont il recevoit l'aport por les rentes de son archediacrez; por ce donques que il estoit riches et mal porchaçans, avoit mout troublé le clergié et plus encore les barons lais encontre ce preudom qui estoit patriarches. Quant il aperceut que cil Arnous porchaçoit tant de mal, il sot bien que li cuens Baudoins le créoit plus que mestier ne li fust, mout douta sa venue en la ville et peor ot que cil ne li féist aucune honte par mauvés conseil. Por ce lessa la meson de la patriarché et s'en ala en l'eglise de Monte Syon. Iluec entendoit à oroison et gardoit priveémerit en ses livres. Por ce avint que il n'ala pas avec les autres encontre le conte Baudoin, ne ne fu à son recevement en la ville[2].

[1] *Cum hymnis et canticis spiritualibus.*

[2] Guillaume de Tyr est ici de bonne foi; mais il nous permet de penser de Daimbert moins favorablement. Nous n'accueillons pas

VIII. — Coment Baudoins barroia la terre des Sarrazins.

Un petit sejor fist li Cuens en la ville de Jherusalem por reposer sa gent et ses chevaus. Lors atira les besoignes du regne si com il vit que mestiers estoit. Grant entente i mist, car il estoit mout penibles[1] et bien ententis à ses besoignes fere. Après il assembla un ost de gens qu'il avoit amenées, et de ceus que il trova en la terre, puis s'en ala tout desporveuement devant la cité d'Escalone. Cil de la ville n'issirent mie hors por assembler à lui, [ainçois se tindrent tuit quoi et tuit enclos en la ville et prest d'eus defendre.] Li Cuens vit qu'il ne porroit mie mout fere de son preu ne de s'ennor, si s'en parti et s'en ala parmi la champaigne[2] la voie qui est entre les montaignes et la mer. Là trouva-il villes champestres dont li abitéeur s'en estoient fuï; leur femmes et leur enfans et leur bestes et toutes leur choses avoient tretes avec eus en caves desous terre. Icist estoient trop males gens, larron et coupéeur de gueules[3]; ez chemins entre Rames et Jherusalem avoient fèt mainz damages, despoillié pelerins et ocis maintes fois, si que l'en n'i osoit més aler sans grant compaignie. Quant li Cuens sot que il s'estoient einsi fichié en ces boves[4], il fist aporter feu aus entrées, là fist ardoir erbes, grant plenté de fumieres et autres choses; la fumée entra ens si grant que cil dedens ne la porent soufrir, ainçois issirent fors et se mistrent ez mains de nostre gent. Li Cuens qui mout estoit bons justisiers ot oïes noveles des maus que il avoient fez; por ce ne les vout espargnier, ainçois fist couper les testes à cent d'eus, puis

assurément le récit fabuleux des trouvères, qui l'accusent d'avoir empoisonné Godefroi de Bouillon; mais on l'a vu plus haut solliciter instamment Bohémond d'aller jusqu'à fermer le chemin à Baudouin, pour l'empêcher d'arriver à Jérusalem. On a vu les réclamations qu'il faisait sur la souveraineté de Jérusalem; et maintenant on le voit évitant de se joindre à tous les chrétiens de la ville qui accueillaient Baudoin comme successeur de Godefroi. Tout cela permet de croire que les provocations venaient du Patriarche et non d'Arnoul et du nouveau souverain.

[1] *Homo laboriosus erat.*

[2] *Suburbana invenit.* Il revint et regagna la banlieue de Jérusalem. — L'expression *villes champêtres* répond toujours à *villages*.

[3] Ou de gorges. De là notre expression *coupe-gorges*.

[4] Souterrains, cavernes.

prist les viandes que il avoient repostes por homes et por chevaus, et les departi à sa gent. Après s'adreça vers les montaignes de la terre qui a non Juda. Là trova le leu qui a non Ebron[5] où li Patriarche furent enterré, Abraham, Ysaac et Jacob. Puis descendi en la valée où Sodome et les autres quatre citez furent fondues, qui ore est desous la Mer Tressalée[6] : là virent une petite cité qui a non Segor[7], où Lot s'enfoï et se garanti quant les citez fondirent. Puis passerent outre jusque en la terre qui a non la Surie Sobal[8]. Mout cerchierent de terres por querre aventures où il poïssent leur anemis grever et leur povreté alegier; mès ne porent riens trover, car cil du païs savoient bien leur venue, si s'en estoient fuï à toutes leur choses ez montaignes; ne plus n'i gaaignerent nostre gent, fors que tant que il vesquirent[9] sur leur anemis; car home ne femme ne porent-il trover si com il aloient. Li Cuens vit qu'il ne fesoit mie grant esploit et que la haute feste de la Nativité Nostre Seigneur estoit près; por ce s'en retorna en Jherusalem toute la voie que il estoit venus, si que il entra en la cité, le jor de la feste monseigneur saint Thomas l'apostre[10].

IX. — Coment Baudoins fu coronez.

[1] Si come vos avez oï desus, n'estoient pas bien à un acort li cuens Baudoins et li patriarches Daimberz; mès preudomes s'en entremistrent de fere la pais et les acorderent, si que le jor de Noel, li Patriarches sacra le conte Baudoin et corona à roi, devant tous les barons et les prelas de la terre, le clergié et le pueple, dedens l'eglise de Bethleem. Tancré[2] vit que li cuens

[5] Aujourd'hui *El-Khalil*, et au temps de Guillaume de Tyr *Cariathiarbes* ou *Kiriath-Arbah*, à gauche de la mer Morte.

[6] Éd. précéd. « Desus la Mer salée. » *Per vineas Engaddi, ad vallem descendit illustrem, ubi est Mare Salsissimum.*

[7] *Segor*, aujourd'hui *Zohar*, à l'extrémité sud de la mer Morte.

[8] La *Surie Sobal* doit avoir été l'*Idumée*..

[9] Si ce n'est qu'ils vécurent aux dépens de leurs ennemis.

[10] Le 21 décembre.

[1] *Anno igitur ab incarnatione Domini millesimo centesimo primo*... Dans le manuscrit suivi par l'Académie pour le texte latin, ce 9e chapitre est découpé en deux; nous avons préféré suivre les autres manuscrits qui n'offrent pas cette division.

[2] La phrase précédente omise dans l'édition de l'Académie. Guillaume de Tyr ajoute ici

Baudoins fu rois et sires de la terre; il avoit, du don que li dux Godefrois li avoit fet, la cité de Tabarie et cele de Cayphas. Il n'avoit mie oublié le tort ne l'outrage que Baudoins li avoit fet à Tarse, la cité de Cilice; ses cuers n'en estoit encore bien esclarcis vers lui; por ce ne vout estre ses hom quant il ne l'amoit mie; ainçois vint avant, et toute la terre, si com il la tenoit du fié le Roi, li lessa en sa main, puis prist congié et s'en ala vers Antioche[3]. Mout desplut aus barons de Surie de ce que li Rois l'en lessoit einsi partir; mès il n'i mist autre force. Tuit cil d'Antioche grant et petit avoient pluseurs fois envoié querre Tancré et li mandoient que il venist garder et gouverner le princé[4], tant com Nostre Sires voudroit que leur sires fust en prison : car s'il mouroit sans oir, la terre li devoit escheoir; por ce, bien estoit raisons que il s'en preist garde. Quant il vint en Antioche, à grant joie fu receus de tous, la seignorie de la terre ot en sa main et tuit li obéirent. Li rois Baudoins dona la cité de Tabarie, que cil avoit lessiée, à un haut home bon chevalier, Hues de Saint Omer ert apelés. Et lors fu enpais li roiaumes de Surie quatre mois.

X. — Coment li rois Baudoins barroia la terre de ses anemis.

Force [n'avoit mie grant, ne pooir de gent] li Rois : [mès il] avoit lessiées gens par les marches, por espier et enquerre le

Tancredus, inclitæ recordationis et piæ in Christo memoriæ.

[3] La conduite de Tancrède, dans cette circonstance, était parfaitement dans l'esprit des nstitutions féodales. Il aurait pu garder ces deux villes de Tibériade et de Caipha (auj. Haifa), et se déclarer indépendant de la couronne de Jérusalem ; les réclamations et la mauvaise volonté du Patriarche auraient pu lui sembler justifier une déclaration d'indépendance : il aima mieux renoncer à ses deux fiefs, ne voulant pas faire hommage-lige au prince qu'il avait des motifs de haïr. Guillaume de Tyr, mieux disposé pour Tancrède que son ancien traducteur, ajoute : *Sic, ut religiosus vir erat et propriæ amator conscientiæ, timens ei aliquo fidelitatis obligari vinculo quem non poterat pura caritate diligere, urbem Tib. simul et Caypham... in manus domini regis resignavit.* Albert d'Aix, dont le témoignage est rarement imposant quand il ne s'accorde pas avec les autres historiens de la croisade, juge moins favorablement Tancrède. Mais ce que Guillaume de Tyr ajoute qu'il avait pris congé du Roi avant de se rendre à Antioche, *sumpta licentia*, nous paraît mieux justifier le récit précédent. On ne voit pas, en effet, qu'à partir de là Tancrède ait témoigné le moindre sentiment hostile à l'égard de Baudouin.

[4] Le principat, la principauté.

covine de ses anemis. De ces, aucun orent envoié à lui, por quoi li Rois prist genz sodeinnement tant com il pot avoir, et passa le flun Jordain que nus ne s'en prist garde. En la terre d'Arabe vint, entra ez desers jusque il fust à un leu que ses espies lui orent nommé. Il lessa anuitier; puis, entor mienuit, il et sa gent corurent sus à une grant assemblée de Turs qui estoit ilec en paveillons et en loges; leur femmes et leur enfans, chevaus et bestes avoient à grant plenté avec eus. Haus homes de leur loi i avoit assez qui s'aperceurent que nostre gent venoient, plus tost que li autre; cil monterent sur leur chevaus et s'en alerent au ferir des esperons. Li nostre se ferirent ez heberges : aucuns Turs i trouverent qu'il ocistrent; femmes et enfans pristrent; chamaus, asnes, chevaus, autres bestes gaaignerent trop; robes et paveillons trousserent; or et argent troverent assez : mout firent ilec riche gaaing. Il avint tandis, com il s'en retornoient mout joieus, une haute dame, femme à un puissant amirant de la terre, s'en venoit avec les autres prisons, et l'avoit-l'en mise sur un chamal; mès ele estoit grosse, si que li tens et l'eure estoit venus qu'ele devoit avoir enfant. Mout comença à soufrir grant doleur de son ventre, si qu'elle cria; l'en le dist au Roi qui chevauchoit près d'ilec. Quant il l'oï, tantost i acorust; mout ot grant pitié de cele dame; mout doucement la fist descendre de desus le chamal; biau lit li fist atorner ilec de materas, de coutes pointes, de blans dras; por ce que l'en ne trouva mie prestement covertoir, il la covri d'un mantel vert q'il avoit à son col sur l'armeure. Viande li lessa à grant plenté et bouciaus de vin et d'eaue, et une seue baiasse li rendi, deus femelles de chamaus li leissa por trere le let; einsi la lessa [1], puis s'en parti avec son ost. Ce jour meismes, cil grans amirans qui mout fu angoisseus de sa femme, nomeément por le peril que il savoit qu'ele estoit près de sa gesine, quant il en vit le Roi partir et son ost, tantost se mist après por encerchier s'il poïst oïr noveles de la rien du monde que il plus amoit. Tant ala chevauchant que il la trova.

[1] Le procédé de Baudouin était d'autant plus noble qu'en gardant sa prisonnière il avait une riche rançon à en espérer.

Lors ot joie trop grant, quant il parseut que li Rois li ot faite ceste deboncreté; de pitié comença à plorer; le Roi beneissoit mout et looit; sur toute rien desirroit en son cuer que il poïst venir en point et en leu où il féist le Roi bonté et servise. A toute la gent meismes de France ot-il dès iluec en avant bon cuer et debonnere. Tel point revint puis, que il rendi bien au Roi ceste bonté.

XI. — De la grant plenté des Crestienz qui se croisierent por aler outre mer.

Renomée ala mout grant par tout le monde de la grant bonté que Nostre Sires avoit faite por les barons qui le pelerinage d'outre mer avoient empris, coment il avoient toutes terres conquises, tanz anemis de la Crestienté mis au desous. Mout en furent gens esmeues, meismement eu regne de France. Trop desirroient à veoir les sains lieus de Jherusalem où l'en pooit ore entrer delivrement. Mains en i avoit qui, por ce que li baron qui avoient ce fet estoient si ennoré et tant prisié, convoitoient mout à emprendre grant fés et à sivre ces vaillans homes. Por ce parlerent ensemble li baron qe vos orreiz nomer après, et pristrent les croiz pour fere ce haut pelerinage du Sepucre. Li graindres et li plus riches fu Guillaumes, li cuens de Poitiers et dux d'Aquitaine. De cele emprise meismes fu Hues li Maines, freres le roi Phelipe de France, et cuens de Vermandois : il avoit esté en la premiere muete jusque Antioche fu prise; après ala en Constantinoble en message, puis s'en retorna en son païs, car il avoit despendu son avoir et assez acreu de l'autrui. De cele compaignie refu li cuens Estienes[1] de Chartres et de Blois, sages hom et de grant conseil. Icist, si com vos oïstes desus, s'en parti honteusement d'Antioche por peor de bataille que il doutoit; or s'estoit porpensés que il n'avoit mie fete s'enneur; por ce s'effor-

[1] Éd. précéd. « Felipes. » *Stephanus Carnotensis et Blesensium comes.*

çoit mout de retorner, à grant plenté d'avoir et à bele compaignie de gent. Avec ceus se croisa Estiennes, dux de Bourgoigne, haus hom et puissant. Mains barons i ot et chevaliers pluseurs, sergens assez et grant plenté de menue gent qui ceste voie empristrent. Chascuns s'apareilla de ce que il pot. Au jor que li Baron orent devisé entr'eus s'esmurent tuit et mistrent à la voie. Il sivirent les pas des premiers pelerins et tindrent leur voies jusque il vindrent en Costantinoble. Li empereres Alexes les receut mout ennoreément. Iluec troverent le conte de Toulouse qui mout grant leu avoit tenu eu premier ost des pelerins. Icist, si com je vos dis, avoit lessiée sa femme et mout grant partie de sa mesniée à Lalische; à l'empereur de Costantinoble estoit venus por lui requerre aide, car il avoit proposé à conquerre sur les Turs en Surie une cité ou plus, se Dame-Dieus l'en donoit l'aventure, qu'il i remainsist en son domaine; porce que il n'avoit mie proposement de retorner jamès en son païs, ainçois desirroit à morir eu pelerinage que il avoit empris. Mout orent grant joie li baron qui de France venoient quant il le troverent en Costantinoble. Il pristrent congié tuit ensemble à l'Empereur qui touz les chargea de grans dons; puis passerent le Bras Saint Jorge o toute leur gent, et firent ausi come leur maitre le conte de Toulouse; puis vindrent à Nique, la riche cité de Bitine, ausi come li premerains oz i estoit venus.

XII. — Coment li Croisié furent presque tuit perdu.

Assez avez oï desus coment li empereres de Costantinoble[1] avoit envie grant et haine sur la gent de France qui passoient par sa terre por aler en Jherusalem. Les derreniers pelerins ennora-il trop et semblant leur mostra de grant amor; mès par darriers leur porchaçoit tout le mal que il pooit. Messages envoioit aus Turs qui estoient leur anemis, et leur fesoit asavoir par

[1] *Vetusto Græcorum more...*

où il passeroient et quant; mout les amonestoit par letres et par messages que il se penassent efforciément de destorber ce grant pueple qui por eus fere mal estoit venus de si lointain païs. Einsi les traïssoit li Empereres, et sembloit l'escorpion qui par devant ne fet nul mal et point de la queue. Tant fist asavoir le covine de cele bone gent aus mescréans qui mortelment les haoient, que il se porchacierent partout; jusques en Orient envoierent-il querre sodoiers, et assemblerent mout grant chevauchiée sur le chemin par où il sorent que nostre gent devoient passer. Cil ne savoient mot de la traïson, ne ne furent mie à un acort; ains se departirent li un des autres, ne n'alerent mie une voie, si come li vaillant home avoient fet devant eus; por ce leur fist-l'en grant honte et let damage; car li Tur, qui estoient tuit porveu d'eus mal fere, les guetierent et troverent devisés, si leur corurent sus et en ocistrent, que petis que grans, entre homes et femmes bien .L. mille[1]. Le charroi et les somiers retindrent tous, si que cil qui eschaperent de l'ocision s'enfoïrent tuit nu et povre; car tout avoient perdu ce qu'il aportoient. Au derrenier, vindrent en Cilice, li un avant li autre après, en tapinage reponant entre montaignes et buissons. A la greigneur cité de cele terre qui a non Tharse s'enfuïrent, car ele estoit de nostre gent. Ilec, de duel et de travail prist maladie au vaillant home Hue le Maine, et fu mors en cele ville : enterrez fu en l'eglise monseigneur saint Pol l'apostre, qui nasqui en cele cité; mout i ot grant duel le jor, en cele compaignie. Cinq jors sejornerent por eus atorner si come il porent; puis repristrent leur chemin tant qu'il vindrent en Antioche. Tancrez qui gardoit la terre les receut à mout grant joie, et, sicom il estoit sages et cortois, enneur leur fist assez et granz presenz leur envoia, meismement au conte de Poitiers qui estoit li plus hauz hom et li plus poissanz en son païs; et le greigneur domage li avoit-l'en fet en cele desconfiture, car il i avoit le tout perdu. Pour ce li fist-il maintes grans bontez. Il orent au derrenier grant desirrier de parfere leur pelerinage et de visiter le Sepucre

[1] *Plus quam quinquaginta millia.* Éd. précéd. « Un mile. »

et les sainz leus de Jherusalem; por ce se departirent d'iluec. Cil qui orent chevaus s'en alerent par terre, li autre se mistrent en mer; après se rassemblerent à une cité sur la marine qui a non Tortose[3]. Li çuens Raimons de Toulouse vit l'estre de cele cité et connut bien qu'ele porroit estre prise sans grant sejor; [por ce leur loa que il ne passassent mie outre, ainçois l'asséissent[4].] Il le crurent et assaillirent la cité; si la pristrent dedenz brief tens. Tuit cil qui estoient dedens furent ou mort ou pris; armes et chevaus et richesces granz i gaaignierent qui bien leur avoient mestier: tout departirent entre eus. La cité donerent au conte de Toulouse, puis se mistrent à la voie. Li Cuens remest por garder et por enforcier la ville. Mout leur desplut quand il perdirent sa compaignie, et grant peine mistrent que il les convoiast jusqu'en Jherusalem : mès il nel vout.

XIII. — Coment li Crestien pristrent Arsur.

Tandis, com cil pelerin se contenoient einsi entor les parties d'Antioche[1], li rois de Jherusalem ne voloit mie estre oiseus, ainçois se traveilloit mout, ct metoit grant peine coment il poïst eslargir son roiaume en la terre que li Tur tenoient. Au comencement du novel tens estoit arrivée eu port de Japhe une navie de Genevois: li Rois et tuit cil de cele cité les receurent à mout grant joie; et por ce que la feste de Pasques estoit prez, il trestrent leur nés de la mer à seche terre, puis alerent en Jherusalem; car il voloient estre par ces bons jors en la sainte cité. Quant il orent fet la feste de Pasques, li Rois fist à eus parler sages homes de son conseil, et fist essaier aus chevetaines des nés qu'il clamoient conses[2], et encerchier quel proposement il avoient, savoir se il voloient retorner en leur terre prochainement, ou se il vouroient demorer eu servise Nostre Seigneur, avec le Roi

[3] *Apud Antaradon quæ vulgari apellatione Tortosa dicitur.*

[4] L'édition précédente a passé ce membre de phrase.

[1] *Circa partes Romaniæ.* Ce qui désigne surtout l'Asie-Mineure.

[2] *Classis prædictæ consules, simul et majores natu et turmarum capita convenire fecit.* « Conses » de la traduction répond donc à « consuls ».

qui volentiers leur donroit soudées resnables. Cil pristrent conseil entr'eus et respondirent que par cele entencion estoient-il meu de leur païs, que il demorassent en la terre une piece du tens por essaucier la Crestienté et le pooir des Turs abessier; se li Rois leur voloit teus sous[3] livrer que il s'en poïssent sostenir, et des gaains departir avenablement, volentiers i demorroient. Li Rois en fu mout liez, et tant parlerent entr'eus que leur covenances furent acordées et fermées par serment et par letres. Li Rois les asseura bien que tant come il vodroient demorer en la terre o leur navie, se l'en gaaignoit sur leur anemis cité ou chastel que il l'aidassent à prendre, la tierce partie de tous les muebles qu'on gaaigneroit leur seroit delivrée, sanz contenz, à departir entr'eus : li Rois auroit les deus parz. Par dessus ce, en chascune cité qui seroit conquise, l'en leur donroit une des bones rues de la ville, qui touzjorz-mès seroit à ceus de Genes. En ceste maniere remestrent. Li Rois qui estoit bons crestiens et de grant cuer vit que il avoit assez genz et se fia en l'aide Nostre Seigneur. Si assembla tant de gent com il pot avoir des citez qui à lui se tenoient, et mut o tout son pooir à cheval et à pié, tant que il vint à un chastel qui siet en la marine, Arsur a non[4], et l'assist par mer et par terre. Cis leus fu jadis apelez Antipatre por enneur du pere Herode qui ot non Antipater. Il i avoit grant plenté de praieries et de boschages entor ce chastel. Cestui meismes avoit assis li dux Godefroiz en l'an devant que il trespassast de cest siecle, mès il n'avoit nules nés, ne il ne li pot mie tolir l'issue par la mer; por ce se parti d'ilec sanz plus fere. Quant li Rois ot assis ce chastel, il fist fere une tor de granz très[5] [et clorre mout bien de cloies[6],] puis la fist trere à mout grans travaus près des murs. Lors monterent tant de gent desus por la grant angoisse que il avoient d'assaillir, que li chastiaus de fust qui estoit foibles froissa tout, et chéi à terre. Bien i ot que morz que bleciez jusque à cent des noz; aucun chéirent

[3] Telle solde, telles *soudées*.

[4] Éd. précéd. Les trois mots précédents omis. C'est aujourd'hui Arsouf.

[5] *Castellum præcepit ex magnis trabibus fabricatum*. *Très* ou trefs, poutres.

[6] « Et bien enfermer de claies. » Éd. précéd. « Et cloer (clouer) mout bien de clos. » C'est une méprise.

sur le hordeiz des murs de la ville, que li Tur pristrent et tantost les pendirent, voiant nostre gent, aus forches que il drecierent sur les murs. Nostre gent en orent mout grant desdaing[7] et grant corrouz, por ce comencierent à assaillir si asprement come se chascuns preist touz seus le despit sur soi. Il drecierent les eschieles aus murs, si que cil dedenz ne se savoient de quel part garder. Mout avoient grant peor que il ne véissent les noz sur les murs tantost avec eus; il se desespererent et envoierent au Roi messages. Si firent tant vers lui que il les en lessa aler hors touz saus et mener leur femmes et leur enfanz; leur muebles emporterent, et les fist conduire jusqu'à Escalonne. Il entra eu chastel d'Arsur [qui n'estoit mie guères damagiés,] puis le garni mout bien de gent, d'armes et de viandes; puis s'en parti d'ilec.

XIV. — Coment li Crestien pristrent Cesaire.

En cele marine meismes siet une cité qui a non Cesaire. Ele fu apelée anciennement la Tor Straton; mès li vieus Herodes la crut mout et amenda de riches heberjages; et por l'enneur d'Auguste Cesar vout qu'ele fust apelée Cesaire, et, por l'enneur de celui meismes, establi que ce fust la mestre cité de la seconde Palestine. C'est uns lieus qui a grant plenté de bones eaues coranz; por ce i sont li bon cortillage[1]. N'i a mie port de mer, et si trovons-nos lisant que Herodes qui ama la ville se traveilla trop et mist merveilleus coust coment nés s'i poïssent reposer; mès n'en pot venir à chief. Quant li Rois vint là o tout son ost par terre, et la navie l'aloit costoiant par la mer, il assistrent cele cité de toutes parz; tantost drecierent perrieres et mangoniaus assez, et comencierent grosses pierres à giter aus hordeiz des murs et des tors, et fere granz frois[2] de mesons parmi la ville. Devant les portes, aus barbacanes, leur fesoient sovent li nostre

[7] Synonyme d'*indignation*.

[1] *Aquarum fluentium et hortorum irriguorum habens plurimam commoditatem.* Cortillage : vergers, plessis.

[2] Brisement. *Fractus.*

de granz assauz, de près, aus glaives et aus espées, si que dedenz ne dehors li Tur ne pooient avoir seurté ne repos. Endementres li nostre firent un chastel de fust mout fort, qui estoit plus hauz que toutes les tors de la ville, si que cil qui estoient eu derrenier estage pooient viser à trere d'ars et d'arbalestes là où leur plesoit en la cité; einsi dura cil assauz quinze jors. Au derrenier, s'aperceurent nostre gent que cil de la ville estoient mauvès et coart et mol et desaüsez d'armes[2] por la longue pais qu'il avoient eue; de jor en jor les trovoient aus defenses plus fains et plus lasches, si que bien virent qu'il estoient tuit lasse des travaus que il avoient souferz. Por ce s'entrecomencierent li nostre à s'entresemondre et haster de bien fere; tuit ensemble aprochierent des murs et drecierent eschieles; si comencierent li nostre à assaillir si aspremement que cil de la cité s'en esbahirent tuit et se desconfirent si par eus, por la poor de mort qu'il avoient, qu'il ne s'osoient mostrer aus murs. Quant nostre gent le sorent, il saillirent sus, tantost en pluseurs parz porprenent les murs et les torneles. Une partie d'eus descendi en la cité, puis ovrirent les portes là endroit où li Rois estoit dehors; si que il entra enz o toute sa bataille. Lors véissiez les pelerins par la ville corre et metre à mort quanque il encontroient des Turs, petiz et granz. Les mesons brisoient; premierement estoit ocis li sires et toute sa mesniée; après brisoient les huches et les huis por trover les gaanz richeces de quoi il i avoit trop. Assez i avoit des Turs qui cuidoient eschaper vis; por ce transglotissoient les besanz ploiez et les riches pierres precieuses. Quant nostre gent le sorent, si comencierent tout à ocirre, et cerchoient les boiaus où il trovoient, tele eure fu, grant avoir; por ceste achoison en i morut mainz que l'en eust gardé vis, se ce ne fust.

XV. — De ce meismes.

Repostaille[1] queroient li citeien de la ville par tout là où il cuidoient eschiver la mort. Il avoit en une des parties de la ville un

[2] *Armorum usum non habentes.*

[1] Refuge.

temple que Herodes avoit jadis fet eu non d'Auguste Cesar, et estoit de trop riches euvres fez, touz peinz à or musique[1]. Là s'estoient feru de ceus de la ville tant come il en i pooit entrer; il cuidoient estre à sauveté por ce que c'estoit leu d'oroison. Nostre gent à pié brisierent ce temple, puis entrerent ens, li un et li autre tuit ensemble; touz les ocistrent quanque il en avoit. Du sanc i avoit tel plenté que l'en i avenoit jusques en mi la jambe. Hideurs estoit trop grans de veoir ensemble tantes genz ocises. Là dedenz fu trouvez uns vessiaus de pierre verz et clers assez, de trop grant biauté, fez einsi come uns tailloers. Li Genevois cuiderent et cuident encore que ce soit une esmeraude; por ce le pristrent à leur part du gaaing de la ville, por trop grant some d'avoir; il l'en aporterent à leur cité et mistrent en la mestre eglise où il est encore. [L'en i met la cendre que l'en prent le premerein jour de caresme,] et le mostre-l'en einsi come por une riche chose; car il dient veraiement qu'il est esmeraude[2]. Einsi furent ocis cil de la ville. Puceles et enfanz petiz i garda-l'en aucuns touz vis. Lors fu comandé de par le Roi que touz li gaains fust aportez en un lieu. Quant ce fu fet, li Genevois orent leur tierce partie; li Rois prist les seues deus. Ilec premierement avint que li pueple des pelerins qui avoit esté povres et soufraiteus au venir, devint riches et combles de ce grant gaaing

[1] En latin *auro musivo* ou plutôt *aurato musivo*, formé d'un mélange de pierres recouvertes de feuilles ou lames d'or. Guillaume de Tyr dit seulement : *Miro opere.*

[2] C'est le plat que les Génois ont toujours présenté comme ayant été choisi par le Sauveur pour accomplir le sacrement de l'Eucharistie ; c'est le fameux *saint Graal,* origine de tant de rêveries et de créations romanesques. Il semble ici que Guillaume de Tyr n'admettait pas cette opinion, même à titre de conjecture. Les Génois, en recueillant le vase, auraient eu seulement égard à la superbe *émeraude* qu'ils croyaient reconnaître. Cependant quelques expressions que le traducteur n'a pas rendues pourraient faire penser que Guillaume de Tyr n'ignorait pas l'attribution de « vase eucharistique » : *Usque hodiè transeuntibus magnatibus, vas idem quasi pro miraculo solent ostendere.* Mais ce qu'il ajoute aussitôt nous apprend de quel genre de miracle il entendait parler : *Persuadentes quod vere sit smaragdus.* Le vase avait été transporté de Gênes à Paris, lors de la prise de Gênes par les Français à la fin du dernier siècle. C'est un verre en forme de cuvette hexagone que Millin a décrit : *Notice sur le vase que l'on conservait à Gênes sous le nom de Sacro catino*, 1807. Millin constate que ce ne pouvait être une émeraude. Quoi qu'il en soit, ce beau verre, conquis à la prise de Césarée en 1102, conserve pourtant une grande valeur. Les Gênois l'ont réclamé en 1814; je ne sais s'ils le montrent encore comme étant le *saint Graal*. Mais peut-être l'auteur des deux fameux *Romans du saint Graal*, devenus l'introduction et le dénoûment d'anciennes légendes bretonnes d'un ordre tout différent. était-il parti de ce vase de Césarée pour donner carrière à ses mystiques imaginations.

qu'il avoient fet en la ville. L'en amena devant le Roi les deus baillis de la ville : li uns s'entremetoit de garder la forteresce et d'atirier les choses qui apartienent à guerre. Teus bailliz a non en leur langage Emir : li autres s'entremetoit de tenir les plez et de fere droit à ceus de la terre qui avoient contenz entr'eus, et cil a non el païs Cadus [4]. L'en dist au Roi qu'il auroit de ces deus grant raençon; por ce comanda qu'ils fussent mis en aneaus et bien gardé. Li Rois n'avoit mie grant loisir de sejorner ilec, car si grant afere come il avoit par la terre ne le lessoient mie gramment reposer. Ainçois qu'il s'en partist, fist-il eslire arcevesque en la cité un clerc qui avoit non Godefroi [5], de son païs estoit et avec le duc Godefroi estoit venuz en pelerinage. Lors lessa de sa gent tant com mestiers fu por garder la ville; et il s'en ala hastivement vers Rames.

XVI. — Coment li rois Baudoins desconfist les mescreanz.

Rames est une cité assise en mout grant plains, assez près d'une autre qui a non Lidde [1]. L'en ne trueve mie que ceste soit mout anciene citez; ainçois dient les estoires que, puis le tens Mahomet, li prince d'Arrabe la fonderent [2]. Eu tens que li pelerin vindrent en la terre, ele estoit grant cité, bien close de murs et de torneles, et mout i avoit plenté de gent. Mès puis que nostre baron se comencierent à espandre par le païs, cil qui dedens estoient se douterent, porce que la ville n'estoit mie aceinte de fossez, et devant la porte n'avoit nules barbacanes. Pour ce, ne s'oserent fier en teus forteresces, si s'en foïrent dedenz Escalonne qui estoit mieuz fermée. Quant li Rois et nostre gent vindrent devant cele ville, il la troverent toute vuide. Quant il entrerent enz, bien virent que trop estovroit à lessier de gent por tenir si grant ville;

[4] Cadi.

[5] Baudouin et non Godefroi. *Quidam Balduinus.* C'est une distraction du premier copiste.

[1] *Juxta Liddam quæ est Diospolis*, auj. Lodde.

[2] Ce passage a justement provoqué des doutes sur l'identité de l'ancienne Arimathie avec Ramla. La question est examinée à fond dans la savante *Description de la Palestine* de M. Guérin, 1868 (t. I, p. 49-55).

por ce, firent à une part de la cité un chief de chastel, et fu mout hastivement fete cele forteresce bien close de mur et de fossé; puis mistrent dedenz bone garnison. Une renomée coroit par la terre qui n'estoit mie mout loing de la verité. Car bien fu seu que li califes d'Egypte avoit un suen connestable envoié atout mout grant plenté de gent vers Escalonne, à qui il avoit comandé, si come il estoit sires [3] et poissanz, que il alast hastivement vers ces parties et quist tant que il trouvast ce pueple povre et chetif qui de lointeines terres estoit venus por troubler son roiaume. Grant desdaing avoit por ce qu'il estoient osé entrer en sa terre; por ce, li comandoit, si chier com il avoit son cors, que il n'i remainsist nul que il n'océist ou li amenast en liens. Cil s'en vint por fere le comandement son seigneur; de chevauchéeurs amena onze mille, de genz à pié vinz mille. Quant li Rois oï ceste novele, ce fu la chose por quoi il se parti plus tost de Cesaire, car il douta que cele gent se fiassent tant de leur pooir que il venissent gaster la terre entor Jherusalem. Por ce vint en la ville et les atendi bien un mois. Mès quant il vit que il ne vendroient mie, il s'en retorna à Japhe. Quant ce vint le tierz mois après, la gent d'Egypte, de quoi vos ai parlé, douterent mout le courrous à leur seigneur, porce qu'il avoient tant sejorné; si atornerent leur genz et deviserent leur batailles, por entrer en la terre le Roi et por combatre à lui, se il les osoit atendre. Quant li Rois sot ceste novele par les espies que il avoit, il se hasta de concueillir tant de gent com il pot avoir, et assembla son ost entre Rames et Lidde. Il ot deus cenz et soissante chevauchéeurs por tout; de genz à pié neuf cenz : et quant il sot que leur anemis chevauchoient encontr'eus, il fit de sa gent sis batailles et s'adreça là où il les sot. La vraie croiz aloit avant que uns abés mout religieus portoit en ses mains. Tant chevauchierent que il s'entrevirent; [et li Rois qui estoit mout bons crestiens, pria Nostre Seigneur de vrai cuer que il, par sa sainte pitié, feist miracles celui jor, por ennorer sa foi; car bien savoit-l'en que

[3] Éd. précéd. « Fiers. »

combatre de si petit pueple à cele grant gent n'estoit mie emprise dont l'en poïst venir à chief, se il n'i vouloit ovrer. Quant il ot einsi fete s'oroison, tout autresi come se Nostre Sires li eust envoié son secors et s'aide, fu-il seurs et hardis] [4]. Lors comanda que sa premiere gent poinsissent de par Dieu et se férissent en leur anemis : cil le firent isnelement. Lors commença la bataille fiere et cruele : onques mès ne vit-l'en si poi de gent tant fere d'armes. Li Tur se defendirent mout asprement : bien savoient que deça et delà sur leur testes estoit la besoigne. Les premieres batailles des Turs desconfirent une des noz, et les mistrent à la voie; tant la chacierent qu'il ocistrent presque touz ceus qui là estoient. Les autres batailles de nostre gent se contindrent mout bien, toutes assemblerent, assez en ocistrent de leur anemis. Li Rois aloit parmi les presses, et se prenoit garde liquel avoient greigneur mestier d'aide; là se demoroit et fesoit merveilles d'armes; touz les passa le jor par droite proesce. Il refreschissoit touz les cuers à ceus qui regarder le vouloient. Mout ot la bataille longuement duré, tant que leur chevetaines, li connestables au Calife, qui les Turs i avoit amenez, fu ocis; lors se desconfirent ses genz et tornerent en fuie. Quant li Rois vit cele desconfiture, mout ot grant joie : lors comanda à sa gent, si chier com il avoient leur vies, que nul n'entendist au gaaing, ainçois chaçassent ceus qui s'enfuioient et océissent quanque il porroient aconsuire. Il meismes estoit premiers et tout abatoit quanque il ateignoit. Bien dura cele chace huit miles, jusqu'il vindrent devant Escalonne et que il comença à anuitier. Lors fist li Rois sonner ses trompes por retorner sa gent, et vint eu champ où il avoient assemblé, come cil qui avoit par victoire la place gaaignée. Au matin departi le gaaing à sa gent tout à leur gré. L'en trouva que des Turs i avoit bien ocis cinq mille [5]; et des nos, quant l'en le conta, fu trové qu'il en failloit soissante et dis à cheval : de la gent à pié en i ot plus perdu [6].

[4] Dans Guillaume de Tyr ce n'est pas le Roi, mais tous les guerriers chrétiens qui, de concert, invoquent le secours du ciel.

[5] *Cæsa ibi quasi quinque millia.* Éd. précéd. « Cinq cens. »

[6] *De peditibus vero multo plures quorum tamen certus non habetur numerus.*

XVII. — Coment li rois Baudoins s'en vint à Japhe.

En la chace que je vos dis que li Tur avoient fete d'une de nos batailles, il les sivirent ociant jusque vers Japhe; il orent concuelliz les hiaumes et les escuz et les armes de ceus qu'il avoient ocis, et vindrent devant la cité que nostre gent tenoient, et leur distrent qu'il rendissent eus et la ville come cil qui plus ne se pooient tenir; car li Rois estoit morz, et touz ceus que il mena avec lui en la bataille ou morz ou pris : ce pooient-il bien savoir par les armes de leur gent que il leur montroient qui bien estoient conneues. La Reine estoit en la ville; quant ele oï que l'en disoit, bien cuida que voirs fust, einsi le cuidierent tuit cil qui là estoient. Lors comença un duel si grant come l'en devoit fere de tel perte come li Tur leur avoient dite. Li Sarrazin cuidoient vraiement que il fust einsi come il avoient dit. Li sage home qui estoient dedenz la cité de Japhe pristrent conseil et distrent que il estovoit que l'en envoiast hastivement à Tancré qui tenoit le princé d'Antioche, et li mandast-l'en que la Crestienté de la terre estoit toute perdue se il n'i metoit conseil. Li Rois ot jéu, si com je vos ai dit, eu champ de la bataille. Quant il fu ajorné, si en remena sa gent vers Japhe. Lors avint que tandis, com il s'en aloient, li Tur, qui si avoient le jor devant effréé la cité de Japhe et s'estoient logié devant, au matin s'en retornerent vers leur gent. Quant il virent de loing le Roi venir atout son ost, certeinnement cuiderent que ce fussent li leur qui venissent asseoir la cité, car de la nostre gent ne pensoient-il qu'il fust nule parole, que touz les tenoient por ocis. Li nostre les virent venir qui les connurent bien et s'adrecierent vers eus. Li Rois touz premerains feri des esperons, sa gent le sivirent, il troverent ceus si esbahiz que tantost les desconfirent : une partie s'enfoï, les autres ocistrent, aucuns en amenerent pris à Japhe. Lors s'aprocherent de la ville où l'en faisoit grant duel. La novele vint à ceus dedenz que genz venoient là; il monterent aus murs

et aus fenestres; tant furent là que il virent le Roi et sa gent; lors firent joie si grant come se chascuns fust resuscitez de mort. Il corurent encontr'eus parmi les portes, hors de la ville. Lors conterent leur mauveses noveles qu'il avoient oïes et volentiers oïrent les bones que cil aportoient. Il entrerent en la cité. Grant fu la feste que il firent cele nuit et la joie plus enterine après le duel. Quant li Rois sot qe la Reine et li preudome de la ville avoient envoié messages à Tancré que il les venist secorre, que la terre estoit en si mauvès point come l'en leur avoit dit, il prist autres messages et les envoia à lui et porterent ses letres en quoi il le fist certain des bones aventures que Nostre Sires li avoit donées. Cil message troverent Tancré le vaillant qui jà s'apareilloit mout de venir vers Jherusalem; mès quant il oï ces nouveles il tendi ses mains vers le ciel et mercia Nostre Seigneur des granz biens q'il fesoit à son pueple.

XVIII. — Coment li Baron vinrent en Jherusalem et s'en voustrent retorner en leur païs.

Grant piece orent demoré li baron qui darreinement venoient de France par Antioche. Li Rois oï noveles d'eus que il ne pooient passer vers Jherusalem, et douta mout que li Tur ne leur feissent encombrier au flun du Chien; pour ce prist avec lui genz à cheval assez, et s'avança por prendre ce pas, ainçois que leur anemis i poïssent venir. Ce ne fu mie trop legiere chose à fere, que ainçois que il venist à ce lieu, l'estut à passer par force delez quatre citez de Sarrazins, granz et forz et bien garnies : l'une fu Acre, l'autre Sur, la tierce Saïete, la quarte Baruth. Quant li Rois leur ot gaaignié ce passage, li baron vindrent qui là s'estoient aresté : Guillaumes, li cuens de Poitiers et dux d'Aquitaine; Estiennes, li cuens de Blois et de Chartres; Estiennes, li dux de Borgoigne; Joufroiz, li cuens de Vendosme; Hues de Lisimare[1], frères le conte de Toulouse, et pluseurs

[1] *Hugo Lisiniacensis.* Var. *Lisimarensis.* Il fallait traduire Lusignan, et non pas Lisi-

autres barons et chevaliers qui mout furent joieus de ce que la voie leur fu delivrée, et de ce meismement que li Rois leur estoit venuz à l'encontre qui conduire les vouloit jusques à la sainte cité. Mout s'entrebesierent quant il s'entrevirent ensemble, si com il s'entreconnoissoient. Ne leur chaloit mès des pertes ne des travaus qu'il eussent soufert, porce qu'il estoient en si bon point de parfere leur pelerinage : si s'en alerent droit en Jherusalem tuit ensemble. Porce que li jors de la Pasque estoit près, là se demorerent et firent la feste. Quant il orent sejorné un peu de tens après, distrent qu'il s'en vouloient retorner en leur païs, nomeémeent li cuens de Poitiers qui avoit perdu tout son avoir en Romanie, ne trover ne pooit emprunt de quoi il vesquit en la terre; autresi li dui Estiennes de Blois et de Borgoigne. Tuit s'en vinrent à Japhe por entrer ilec en mer. Li cuens de Poitiers entra en sa nef; delivrement passa, et sans encombrier vint en son païs. Li cuens de Blois et li dux de Borgoigne entrerent en une autre nef. Quant il orent jà esté ne sai quanz jors sur la mer, une tempeste les prist qui les ramena arrières et par force les fist flatir eu port de Japhe.

XIX. — Coment li rois Baudoins fu desconfiz des Turs.

Il les estut ilec à sejorner jusque teus vens venist qui les partist du port. Tandis, li Tur d'Escalone assemblerent tant de gent com il porent avoir et des leur et de ceus qui estoient eschapé de la bataille; tant qu'il furent bien .xx. mille. Lors entrerent en la terre à grant orgueil, entor Lidde et Rames. La novele en vint au Roi; il se hasta plus que il ne deust, n'envoia mie querre ses genz des autres citez; ceus meismes qui estoient en la ville n'atendi-il pas, ainz se fia plus de soi que mestiers ne li fust. Il monta et s'en issi; à peines avoit avec lui deus cenz chevauchéeurs. Li cuens de Chartres, li dux de Borgoigne et leur com-

mare. Hugues de Lusignan, compté le sixième parmi les Hugues de cette maison, était en effet frère utérin de Guillaume, comte de Toulouse, par sa mère Almodis, remariée au père de Guillaume.

paignons qui là estoient distrent que il ne leroient mie le Roi einsi aler sans eus; meismement de la besoigne Nostre Seigneur se devoient-il entremetre ausi com li autre. N'avoient mie chevaus, por ce les quistrent et les porchacierent à prester et à loer en la ville, si come il porent; tant que il furent monté, et lors issirent hors. Li Rois qui estoit trop alez avant à grant desroi, quant il ot aprouchiez ses anemis si s'emerveilla de la grant plenté de gent que il avoient, et se començа à repentir de ce qu'il estoit tant alez avant; mès si estoit jà près d'eus que hontes li fust se il retornast arrières, et grant cuer donast aus Turs, se il, por peril de mort, les eschivast. Cil qui estoient en l'ost des Sarrazins plus sages d'armes et mieuz connoissanz virent que li nostre venoient à desroi plus qu'il ne souloient mie fere, et que il les aprouchoient sanz tenir route ne bataille : si en orent mout grant joie et greigneur esperance d'eus desconfire. Por ce, vindrent en conroi tuit ensemble et corurent sus aus noz que il troverent esparpelliez; mout en ocistrent, car il ne pooient pas soufrir les fès de si grant route. Nequedent, bien virent que noiens estoit d'eschaper; si se penoit chascuns de soi bien vendre. Lors les véissiez ferir entre ces presses com genz desvées, mout en ocistrent, tant que li Tur s'en esbahirent tuit, et près furent de retorner arrières; mès quant il se rapenserent que li nostre estoient si pou et li leur tant, si repristrent cuer et se comencierent à entresemondre de bien fere. Lors corurent sus à ceus qui remés estoient des noz, si les desconfirent; mout en ocistrent, le remenant s'enfoï à Rames où il se cuidierent garantir. Ilec furent ocis li dui Estienne, li cuens de Blois et li dux de Borgoigne, et mainz des autres, que baron que chevalier. Mès du conte Estienne fu-il mout grant joie de ce que il morut si ennorablement; car il estoit hauz home et sages : grant travail avoit soufert et larges despense fetes par deus foiz en cest pelerinage. Sanz faille ne s'estoit mie bien partiz d'Antioche, [dont lede parole avoit esté sur lui deça mer et delà [1];] mès bien fu

[1] Notre traduction semble bien, dans cette addition, avoir en vue la *Chanson d'Antioche*, alors si populaire, où le comte Étienne est si maltraité.

semblant que Nostre Sires le li eust pardoné, qui tant prist à gré son servise que il soufri que il morust en lui servant. Por ce le doit tenir li siecles à baron haut et ennoré [car du meffet[2] qui puis fu si rachetez ne doit estre sur lui ne sur son lignage jamès honte ne reprouches.]

XX. — D'une grant courtoisie que uns Turs fist au roi Baudoin.

Si come li autre s'en alerent à Rames de la bataille, li Rois se mist dedenz[1] avec eus; car li païs estoit si couverz de Turs que il ne vit mie coment il peust eschiver la mort en autre maniere. Mout fu corouciez de la perte que il ot fete, trop fu en grant angoisse coment il porroit garantir soi et les autres qui avec lui estoient; car la forteresce en quoi il estoient receu estoit mout foible, et bien savoit que il ne porroit pas contretenir la grant plenté de gent qui dehors estoit. Mout en fu pensis en son lit. Entor mienuit se parti de l'ost des Turs celeément uns des hauz princes d'Arrabe, cil cui femme li Rois avoit si debonnerement atiriée, quant ele dut avoir enfant en la chevauchiée que il avoit fete; mout l'en savoit bon gré, guerredon l'en vouloit rendre en ce point où il estoit. Il vint à Rames et parla en bas à ceus qui sur le mur estoient, et dist qu'il avoit à parler au Roi paroles privées que il ne voloit dire s'à lui non. L'en le fist savoir le Roi qui ne dormoit mie. Il le fist venir avant; cil parla à lui, et li dist qu'il estoit li mariz à cele dame cui il fist si grant bonté quant ele en ot mestier; por ce se recognoissoit mout à redevable vers lui, et par grant peril estoit venuz por li dire qu'il s'en issist hors de cele forteresce, car sans faille li Tur avoient pris conseil que eus au matin vendroient por prendre cele ville, car ele ne se porroit tenir sans aide à eus; devisé avoient que tuit cil que l'en troveroit dedenz seroient livré à mort: por ce looit mout au Roi que il s'en alast avec lui, car il le metroit à sauveté com cil qui bien

[2] Ces trois mots omis dans l'édition précédente.
[1] Dans Rames.

savoit le païs. Li Rois vit que tout estoit perduz se il estoit léanz ou morz ou pris; por ce se fia en celui et s'en issi à pou de compaignie, car li Turs li avoit bien dit que se il menoit guères[1] gent, si anemi s'en apercevroient et porroit estre destorbez. Il s'en alerent ensemble tant qu'il vindrent aus montaignes. Quant li Rois fu asseur, cil se parti de lui, mout le mercia, et son servise li offri en touz leus où il li porroit valoir. Li oz des Turs fu en mout grant orgueil por la victoire qu'il avoient eue. Au matin assistrent la cité de Rames entor; hardiement l'assaillirent et la pristrent par force; de ceus qu'il troverent dedenz firent leur volenté, le plus en ocistrent, aucuns enmenerent liez en prison. Si grant ocision de gentieus homes n'avoit esté eu reigne de Surie, en un jor, jusqu'à ce tens. Mout en fu afebloiez li pooirs de la Crestienté en cele terre. Cil qui plus savoient de l'estre du païs en estoient plus esmaié, et pensoient à foïr de la terre, porce que peril estoit de remanoir iluec. Tout eussent lessié le roiaume sanz defense, se Nostre Sires par sa bonté n'i eust mis conseil; car li pueples de la nostre gent estoit jà mout petiz. Li pelerin qui venoient outre mer ne pooient mie passer legierement en Jherusalem, car toutes les citez de la marine estoient aus Turs[2] fors deus : Japhe et Cesaire qu'il avoient novelement conquises. Et quant il pooient eschaper jusque là, si tost com il avoient fet leur pelerinage et visité les sainz lieus, s'en retornoient en leur païs; car il connoissoient la foibloité de nostre gent, si doutoient estre aucun jor surpris et destruit avec eus.

XXI. — Coment li rois Baudoins desconfist les mescreanz.

Mout estoit li Rois esbahiz qui toute nuit s'estoit repost et tapiz entre les montaignes. Au matin ot avec lui, sanz plus, deus compaignons : si s'en alerent par les plus celées voies qu'il porent

[1] *Guères* a toujours, comme on sait, le sens de *beaucoup*.

[2] *A Laodicia Syriæ usque ad Ægypti fines novissimos, non nisi duas de urbibus maritimis noster obtinebat populus.*

trover; souvent passerent près de leur anemis à grant peril, tant que il vindrent au chastel d'Arsur. Li Rois fu receuz à grant joie de sa gent qui là estoient. Iluec menja et but por reconforter sa nature, car il avoit eu si grant angoisse de fain et de soif que près qu'il n'estoit failliz et remés en la voie. D'une chose li avint mout bien, et sembla que Nostre Sires le féist; car li Tur d'Arrabe fesoient à mout grant bobanz totes leur volentez par la terre : une grant partie d'eus en estoit ce jor venue devant le chastel d'Arsur; bon poignéiz avoit eu ez barbacanes devant les portes; mout les avoient menaciez; du leur en avoient mené ce qu'il troverent hors des murs. Un seul petitet ainz que li Rois venist[1], s'en estoient parti. Si l'en avint bien, car s'il i fussent encore, ne leur poïst estre eschapez li Rois qu'il ne fust pris.

La nouvele fu espandue par le païs que li Rois estoit morz, car un pou de gent qui de la bataille estoient eschapé vindrent fuiant jusqu'en Jherusalem, et cil disoient sanz faille que li Rois avoit esté ocis avec les autres. Li evesques de Lidde, qui près de lui[2] avoit oïe la desconfiture de Rames et l'ocision des Crestiens, si avoit lessié l'eglise et s'en estoit foïz à Japhe. L'en li demanda noveles du Roi, il respondi qu'il n'en savoit riens, mès ce savoit-il bien que tuit cil qui dedenz Rames s'en foïrent[3] estoient ou mort ou pris : il meismes s'en estoit afoïz por eschiver la mort. En ceste maniere fesoient grant duel par tout le roiaume. Tuit pleuroient por le Roi qui perduz estoit, ne n'i avoit celui qui de soi meismes n'eust peor. Li plus sage home vousissent estre mort, porce qu'il doutoient à veoir le mal et destruiement de la Crestienté. Tandis, come tous li pueples estoit en cele doleur, li Rois se mist en une nef et vint d'Arsur à Japhe, et sodeinnement leur aparut ausi come l'esteile matineus qui nonce que li jorz est près. Lors furent tuit

[1] C'est-à-dire : bien peu de temps avant l'arrivée du Roi, les Turcs s'étaient éloignés d'Arsur.

[2] Il eût fallu : près de là (c'est-à-dire près de Lidde, voisine de Rames) avoit oïe... *Audita et prope conspecta eorum qui in Ramulensi præsidio capti fuerant, strage.* Les manuscrits sont ici fautifs. — Cet évêque de Lidde ou de Rames se nommait Robert et était Normand d'origine.

[3] Se réfugièrent : *Qui in præsidium se receperant...*

si lié que cil qui ploroient avant de duel plorerent ore de joie; toutes oublierent leur doleurs; grant esperance orent que Nostre Sires leur envoieroit confort. La renomée corut par la terre que li Rois estoit venuz sains et haitiez; partout en firent grant joie. Lors envoierent messages cil de Jherusalem à Huon de Saint Omer, le seigneur de Tabarie, et li manderent qu'il venist secorre le Roi. Il issi fors de sa cité atout quatre vinz chevauchéeurs et vint jusqu'à Arsur por aidier le Roi. Li Rois qui estoit à Japhe l'oï dire, lors issi encontre lui o tant de gent com il pot avoir, car il doutoit que li Tur ne le guetassent en la voie por ocire, ou en ississent tout apertement por combatre à lui. Tant ala qu'il vindrent ensemble; grant joie s'entrefirent, puis retornerent à Japhe. Li Rois envoia messages à sa gent qui estoient ez montaignes et leur manda qu'il le venissent secorre. Cil vindrent hastivement, mès non mie par la droite voie, que leur anemis estoient entre deus; por ce vindrent par dehors à grant peril, que sovent encontroient de leur anemis; toutesvoies entrerent dedenz Japhe sanz riens perdre. Cil qui novelement estoient venu avoient bien quatre vinz et dix chevauchéeurs. Quant li Rois le sot, mout en fu liez, grant esperance ot en Dame-Dieu, et mout desirroit à vengier le damage que li Tur li avoient fet de sa gent. Il atira ses batailles mout bien de sa gent à cheval et à pié; puis issi hors encontre ses anemis mout hardiement. Ne douta riens de la grant plenté de gent qu'il avoient, que bien savoit que Dieus estoit plus poïssanz. Li Tur estoient près d'iluec à trois miles, delez un bois où il fesoient cloies et eschieles et autres engins de maintes manieres; car cil avoient proposement, et ce leur sembloit mout legiere chose, que il asseissent la cité de Japhe et le Roi dedenz; ne cuidoient en nule maniere que il se poïssent tenir, ainz les en pensoient amener[1] devant eus en prison ausi come bestes. Mès quant il virent le Roi venir contr'eus et ses batailles toutes conrées amener avec lui, trop se merveillierent coment cil les venoient requerre de bataille que il tenoient à desconfiz et à vaincuz. Lors

[1] Éd. précéd. « Einz les en poïssent amener. »

corurent aus armes, et ne douterent mie gramment ceus que il avoient autrefoiz si mal menez. Li nostre qui furent irié ausi come la lionesse à qui l'en tost ses faons, se ferirent entr'eus et mistrent grant peine et grant entente à vengier leur freres et leur compaignons que cil avoient morz. Tant se penerent de grever leur anemis que, si come Nostre Sires le vout, cil se desconfirent. Assez en i ot de morz, li remenanz s'enfoï. Nostre gent qui estoient si pou ne les voudrent pas chacier ne sivre longuement, que bien leur en poïst mescheoir; ainz s'entornerent ez heberges des Sarrazins; là troverent assez chamaus et asnes, viandes de maintes manieres, avoir, robes et paveillons meismes de diverses façons; tout enporterent dedenz Japhe, et fu la joie mout granz. Lors fu li roiaumes enpais entor set mois.

XXII. — Coment Tancrez conqueroit terre entor Antioche.

Au tens de lors que li roiaumes de Surie estoit en tel point, Tancrez qui si estoit preuz et vaillanz assembla tant de gent com il pot avoir de la terre qu'il tenoit, et assist une noble cité, en la terre que l'en claime Celessurie : la citez avoit nom Apamie[1]. Il maintint ce siege mout sagement; en maintes manieres greva ses anemis com cil qui assez en savoit et grant peine i metoit. Par engins et par assauz les afebloia mout, tant que, par la grace au Saint Esperit, la ville fu prise. Mout en fu eslargiz et creuz li pooirs du princé d'Antioche. Ce jor meismes chevaucha jusqu'à Lalische que li Grifon tenoient. Tant fist vers eus par prieres et par menaces que cil la li rendirent. Covenances orent entr'eus de que ceste fu l'une : que tant com il tendroit la cité d'Apamie tant seroit sires de Lalische, et se il perdoit l'une, l'autre ne li seroit de riens tenue. L'en trueve ez anciennes estoires que uns puissanz rois, Antiocus, le fils Seleuce, fonda ces deus citez, et leur mist

[1] Aujourd'hui, suivant la *Correspondance d'Orient,* Famieh sur l'Oronte, au nord d'Hamah. Suivant la carte de Kippert, 1855, ce serait plutôt El-Medik, un peu au-dessus de Famieh.

non des nons de ses deus filles : l'une avoit non Apamie et l'autre Laodice. Il a une autre cité de que messires sains Jehans parole en l'Apocalipse, qui est contée entre les set citez de la terre d'Aise la meneur, et a non Lalische; mès ce n'est mie ceste[1]. Nostre Sires adreçoit si les voies et les oevres de Tancré le vaillant home que, en un jor[2], essauça mout la seigneurie que il tenoit: car ces deus citez avoient sous eles chastiaus forz et villes à grant plenté qui furent ore mises sous le pooir d'Antioche. Raisons estoit que bien li avenist, car il amoit mout Dame-Dieu et sa foi; loiaus estoit, larges et bons chevaliers, sages, droituriers et piteus. Por teuz choses avoit la grace de Dieu et du pueple.

XXIII. — Coment Baudoins de Borc se contenoit à Rohez.

Il est bien que vos resachiez coment Baudoins, li cuens de Rohez, se contenoit en cele terre qui estoit seue. Mout governoit bien et viguereusement la seue baronnie; amez estoit de sa gent et mout doutez de ses anemis qui marchissoient à lui de toutes parz. Jusqu'à ce jor avoit esté sanz femme; por ce, espousa la fille à un haut home de la terre, Gabriel avoit non, dux de la terre de Meletene dont je vos parlai desus. La damoisele estoit apelée Morfie[1]; riche terre prist en lui et grant avoir. Cil Gabriel estoit nez d'Ermenie; d'abit et de langage se contenoit come ermins, mès de foi et de créance estoit-il Grifons. Il avint tandis, come cil Baudoins estoit riches et en grant pooir à Rohez, un suens cousins fu venuz de France qui le vint veoir, Jocelins avoit non, nez de Cortenai qui est uns chastiaus eu boschage près de Gastinois[2]. Quant Baudoins le connut, grant joie li fist, bien sot que il n'a-

[1] Guillaume de Tyr ajoute : *Harum alteram, Laodiciam videlicet, divus Severus coloniam fecit, teste Ulpiano, qui de ea in Digestis, titulo de Censibus, ita ait : « Est et Laodicia colonia in Syria, cui divus Severus jus italicum, ob belli civilis merita, concessit. »*

[2] *Opus multorum dierum uno perfecit itinere.*

[1] Ou Marphie; d'où peut-être le nom de Marphise, donné par le Tasse à l'une de ses héroïnes.

[2] *De regione quæ dicitur Gastinensi*, et non *juxta* ou *prope*. C'est l'ancien Gatinais, entre Sens et Montargis. On y voit encore aujourd'hui les ruines de l'ancien château de Courtenay.

voit point de terre eu païs de que il poïst maintenir soi et sa compagnie; lors se pensa que plus belle chose estoit qu'il le tenist entor lui que il le covenist aler ailleurs sa chevance querrant et estre soudoiers entor autre gent. Bien vit en lui signes et contenance par quoi bien connut certeinnement que il seroit sages et preuz; por ce li otroia toute la terre qui est outre le grant flun d'Eufrate où il avoit deus citez, Corice et Tulupe. Chastiaus i receut assez forz, riches et granz et bien garniz : Turbessel, Hantab, Ravendel et assez autres[3]. Il retint à son oés toute la terre jusqu'à ce flun d'Eufrate qi plus estoit voisine à ses anemis. Une seule cité voult retenir outre le flun, Samosate[4] : cele ne dona-il mie. Mout fu li cuens Baudoins sages homes et de grant porveance; bien gouverna tout ce qui li fu baillé. Mout gardoit bien la seue chose, si que l'en disoit qu'il estoit un pou eschars; mès quant besoing estoit, si le despendoit largement que il espandoit tout. De boivre et de mengier estoit mout atemprez; sanz bobanz et sanz orgueil se vestoit, ne li chaloit guères de quoi. [Por teus choses fu en son païs riches et doutez.]

XXIV. — De la raençon Buiemont, et coment li patriarches de Jherusalem s'en ala en Antioche.

Or vos dirai de Buiemont qui en prison avoit jà esté quatre anz. Sachiez que il qui estoit sages et mesurables[1], porchaça tant par son sens que il, fu mis à raençon. Bone seurté dona de rendre l'avoir que il avoit promis; pour ce fu-il lessiez aler, et vint en Antioche. Li Patriarches et touz li clergiez et li baron de la terre et touz li pueple firent trop grant joie de sa venue. A procession le receurent, come leur seigneur que il tant amoient, que il avoient recovré. Il sot coment Tancrez ses niés li avoit bien gardeé sa

[3] *Turbessel, Hamtab, Coritium et Tulupa.* Nous reconnaissons Tell-bascher, Aintab, Cyrrhus ou Choros, et Ravendel (auj. Rawindal) sur l'Afrin, entre Alexandrette et Kilis, et au-dessous de Choros. — Mais *Tulupa* nous échappe.

[4] Auj. *Samsah,* au-dessus de Rohez.

[1] *Magnificus et per omnia commendabilis.*

terre et créue mout de deus citez que il avoit conquises. Mout s'en loa et bon gré l'en sot. De la terre meismes li donna grant partie por tenir à touzjors à lui et à son oir. Ne ne demora mie granment que il li bailla tout le princé enterinement, si com vos orroiz après. Endementres, cil Arnous, arcediacres de Jherusalem, dont je vous ai parlé par maintes foiz, si come estoit sa costume mist toute la peine que il pot en metre descorde entre le Roi et le patriarche Daimbert, et fist tant que uns contenz, qui avoit esté entr'eus apaisiez, resordi, si que, par la malice de celui, ses clergiez se mist contre lui; assez li firent torz et hontes. Li bons hom, qui mout estoit religieus et mout amoit pais, ne pot soufrir ces outrages que l'en li faisoit, por ce lessa l'eglise et la cité, et ala à garant en Antioche à Buiemont por lui demander conseil et aide; car il estoit mout ses amis. Cil le receut mout ennorablement, come cil qui le tenoit à preudome; por ce meismes en ot-il greigneur pitié que il avoit porchacié coment il fust esleuz à patriarche. Et porce que il demorast plus ennorablement entor lui, li fist baillier l'eglise de saint Jorge qui est dedenz Antioche et est mout bien doée de granz rentes et de riches teneures. Bien s'acorda à ce Bernars, li patriarches d'Antioche. Grant piece demora li bons hom iluec en tel maniere[a].

XXV. — De la cité d'Acre.

Riens que cil Arnous poist fere qui à mal apartenist ne vout lessier. Quant il ot porchacié que li Rois ot gité hors le Patriarche de la ville, ne fina onques jusque il fist que li Rois meismes parla tant à un bon home qui estoit trop simples, Ebremare avoit non, que il le mist eu siege du patriarché. Icist avoit esté de bone vie; eu premerein ost estoit venus avec les autres pelerins. Ne vouloit se bien non; mès cil Arnous le deceut trop malement, qui entendant le fist que il seroit patriarches eu lieu de celui qui

[a] Non traduit : *Ibique cum eo, usque ad ejus in Apuliam transitum, sicut in sequentibus dicetur, moram habuit continuam.*

touz sains estoit, à qui l'en avoit tolue sa digneté à grant tort. En celui an de l'Incarnacion Nostre Seigneur .M. et .C. et .III, au comencement du novel tens, quant li Rois ot fete hautement la feste de Pasques en Jherusalem, il fist semondre sa gent et, atout tant chevaliers com il pot avoir, ala asseoir la cité d'Acre. C'est une cité qui siet sur la mer, en la terre que l'en seut clamer Fenice. Ele est desouz l'arceveschié de Sur; ele a le port bon dedenz les murs de la ville, dehors meismes se poent bien reposer les nés tout asseur. La citez estmout bien assise entre les monz et la mer; bone terre i a, gaaignable, plentéive de beaus blez; uns fluns i cort que l'en claime Bele. L'en dit que deus freres la fonderent : li uns avoit non Tholomeus, li autre Acon. Mout la clostrent de forz murs. Par mi la partirent, si que chascuns l'ot à sener, à sa part; por ce ot-ele deus nons[1]. En aucunes escriptures ele est apelée Tholomaïde, en autres Acon, por les nons aus deus freres. A cette cité vint li Rois o toute sa gent. Mès, por ce que il n'avoit pas navie, ne les pot pas mout destraindre; por ce fist trenchier les pomiers entor la ville. Aucuns de ceus de la ville trova dehors que il prist. Granz proies en amena de grosses bestes et de menues, puis lessa son siege et se mist au retor vers son païs. Il s'en vouloit venir vers la cité de Cesaire, mès eu leu qui a non Pierre encise[2], delez Sur l'ancienne, entre deus chastiaus de la marine, — li uns a non Cafarnaüm[3], li autres Dore, ce claime-l'en ore le Destroit, — là trova li Rois un grant troupeus de larrons et de robéeurs qui ne finoient de brisier les chemins et les pelerins desrober. L'en dist le Roi que il s'estoient repost et s'en voloient tapir tant que il fust passez. Il leur corut sus et si chevalier avec lui, les espées tretes; près que tous les ocistrent; aucun s'enfoïrent qui leur eschaperent. Endementres que li Rois entendoit à ce, li uns des larrons lança un javelot par darriers et le feri entre l'eschine et les costes devers senestre, près du cuer. Mout en fu li

[1] Omis : *Sicut pene omnes Syriæ civitates duo vel tria habent nomina.*

[2] *Petra incisa*, aujourd'hui *Atlit*. A l'entrée de ce dangereux détroit devait être plus tard élevé, par les Templiers, le fameux Château Pèlerin.

[3] Les restes de *Capharnaüm* sont aujourd'hui nommés *Tell Kniseh*, sur la mer assez près de *Tireh* (V. Guérin, *Samarie*, t. II, p. 280). *Dora* est un peu au-dessus de la moderne *Tantura*.

Rois bleciez perilleusement. Grant tens mist au guerir, mès au derrenier à queuque peines l'en guerirent li mire si come il porent; car touzjorsmès en fu puis dangereus, et par eures li doloit li leus de la plaie tout freschement[4].

XXVI. — Coment li cuens Raimonz se contenoit en la cité de Tortouse.

Puisque des autres barons avez oïes les contenances, bien est que vos resachiez coment le fesoit li cuens Raimonz en la cité de Tortouse qui fu conquise et lui donée, si com vos savez. Vigueureusement eslargissoit son pooir sur ses anemis. De grant maniere se traveilloit coment il poïst esloigner les Mescréanz et croistre la foi Jhesucrist. Il choisi devant la cité de Triple, près à deus miles, un tertre bien fort de siege, il le ferma; dessus fist mout bele forteresce et bien la garni. En remenbrance de ce que eu pelerinage avoit esté fermé, le fist apeler Mont Pelerin[1] : ce non a encore. De ce chastel comença à fere tant de maus à ceus de Triple et aus autres Turs du païs qu'il ne les lessoit durer, tant que par force covint que il se censassent[2] vers lui. Ne mie seulement cil des villes entor, mès cil meismes de la cité n'osoient venir contre ses comandemenz, ainz li obéissoient ausi come s'il fust sires de tout le païs. Sa femme, qui mout estoit bone dame et fine crestienne, acoucha dedenz la cité de Tortouse d'un fil qui ot non Alfons[3], et tint la conté de Toulouse après lui.

[4] M. Michaud n'a rien dit de cette première tentative de Baudouin pour s'emparer de Ptolémaïs, ni des incidents de son retour.

[1] Qu'il ne faut pas confondre avec le Château Pèlerin. M. Poujoulat semble, seul des voyageurs et antiquaires modernes, avoir parlé de ce château du Mont-Pèlerin; et M. Rey, dans son Étude sur les monuments d'architecture des Croisés, ne paraît pas l'avoir reconnu. M. Poujoulat l'a retrouvé dans le château actuel de la ville, construit à deux milles environ de la Tripoli des Croisés. « C'est, dit-il, un vieux château qu'habite une garnison albanaise de deux cents hommes. » (Corresp. d'Orient, t. VII, p. 387.) Le comte Joseph d'Estourmel, dans son agréable *Journal d'un voyage en Orient* (t. I, p. 266), se contente de dire que « l'intérieur du château de Tripoli n'offre rien de remarquable ». Mais une forteresse construite en 1103 méritait assurément une mention plus sérieuse.

[2] *Ita ut... annua eidem (Raimundo) persolverent tributa.*

[3] *De nomine majorum dictus Amphossus.* Var. de la traduction : « Anfons. » La comtesse de Saint-Giles était Castillane et se nommait Elvire. (Dom Vaissete, *Hist. du Languedoc.*)

XXVII. — Coment li rois Baudoins prist la cité d'Acre.

Eu mois de mai, en l'an de l'Incarnacion Nostre Seigneur .M. et .C. et .IIII, li Rois assembla tout son pooir[1], et ot en proposement d'asseoir Acre. Bien en cuidoit ore avoir le pooir mieus que devant, car, en cele seson, grant plenté de Genevois estoient arrivé qui avoient amenées soissante-dis galies[2] garnies trop bien de quanque mestiers estoit. Tantost com li Rois le sot, il envoia ses messages aus conses qui estoient chevetaine de cele gent, et leur manda mout doucement que, ainçois que il s'en retornassent en leur païs, li vosissent une piece de tens aidier à guerroier les anemis de la foi; car encore n'estoit pas lonc tens passez que preudome de leur terre i estoient venu qui mout bien aiderent à prendre la cité de Cesaire; de quoi la gent de Gene seroit mès touzjorz ennoré : cil meismes i orent mout granz preuz des riches gaainz que l'en fist en cele prise. Li conse oïrent mout volentiers cele parole; mès toutes voies, por le remanoir demanderent covenances. Sage home s'en entremistrent, qui parlerent tant, deçà et delà d'unes choses et d'autres, que la chose fu acordée en ceste maniere, que li Genevois auroient, à touzjorz mès, se tant avenoit que la ville fust prise, la tierce part de toutes les rentes que l'en recevroit à la chaaine d'Acre[3], des choses qui vendroient par mer en la ville, et leur bailleroit-l'en une rue où il auroient toute jostise et une eglise qui seroit leur. Ces covenances plurent bien au Roi et à ses barons; afermées furent par serement, et chartres en furent fetes. Si com il orent devisé à jor nomé, li Rois vint par terre, li Genevois les costoierent par mer et assistrent Acre en tel maniere que l'en n'i poïst entrer ne issir. Lors drecierent engins

[1] Le texte n'est pas ici suffisamment rendu : *Convocatis viribus et populo universo, a minimo usque ad maximum.*

[2] *Navium rostratarum quæ vulgo dicuntur galeæ*, c'est-à-dire navires à éperon, particulièrement nommées galères. M. Jal (*Dictionnaire nautique*) n'a pas connu ce passage.

[3] *Reddituum et quæ ex marino accessu in portu colligerentur.* « Chaîne » a le sens de port ou de dock, lieu de dépôt ou de perception. *Catena portus*, disent les nouveaux éditeurs de Du Cange, *ad quam e navibus portum intrantibus census percipiebatur.*

de toutes manieres qui mout grevoient ceus dedenz; d'ars et d'arbalestes ne finoient de trere à ceus qui se mostroient aus defenses. Poignéiz i avoit sovent bons et fiers par mer et par terre; si en ot en la ville en maintes manieres assez de mors et de bleciez. Li sieges ot jà duré vinz jors : cil qui estoient assis sentirent leur afebloiement et se comencierent mout à esmaier, tant que par acort de tous firent parler au Roi, et rendirent la ville par tel maniere que cil qui issir s'en voudroient s'en iroient sauvement, et enmenroient leur femmes et leur enfanz et leur muebles, et les conduiroit-l'en jusque aus citez de leur genz où il voudroient aler près d'ilec. Se aucuns d'eus en i avoit qui remanoir vosissent, il auroient toutes leur teneures, par rendant au Roi une some d'avoir, chascun an, por treu, tel com il acorderent[4]. Einsi entra li Rois en la cité qui lui fu delivrée. Bien tint à Genevois leur covenant, et par desus leur dona de biaus dons. Lors à primes fu delivrée la voie de la mer; car nostre gent orent le meilleur port qui fust en cele coste, et leur anemi furent bien esloignié d'ilec endroit.

XXVIII. — Coment li princes d'Antioche et li cuens de Rohez assistrent Carram.

Si com Nostre Sires le vout, en cel an meismes, Buiemons qui estoit de prison venuz, et li greigneur baron de sa terre, Tancrez et Baudoins li cuens de Rohez, et Jocelins ses cousins, s'assemblerent en un leu por emprendre aucunes choses de la guerre. Là fiancerent tuit qu'il passeroient le flun d'Eufrate à un jor nommé, et d'ilec iroient asseoir la cité de Carram[1] que li Tur tenoient, ne n'estoit mie loing de Rohez. Chascuns se retorna d'ilec en son païs; tuit firent leur pooir de gent assembler. Au jor qui leur estoit mis passerent le flun, puis s'assemblerent à Rohez. Il i ot des vaillanz homes avec eus qui estoient bon prelat et religieus : Daimberz

[4] *Bonis conditionibus uterentur.*
[1] Aujourd'hui *Charrhæ*, l'ancienne Hélénopolis; au-dessous d'Édesse ou Rohez.

de Jherusalem qui estoit essilliez hors de son païs, Bernarz, li patriarches d'Antioche, Beneoiz, l'arcevesques de Rohez. Chascuns de ceus amena tant de gent com il pot, por aidier à la besoigne Nostre Seigneur, et il murent de Rohez et vindrent devant la cité de Carram. C'est uns lieus où Nostre Sires comanda à Abraham que il issist de son païs et de son lignage, por avoir les promesses que il li avoit fetes[2]. En ce leu meismes fu pris Crassus, uns des granz princes de Rome, et por ce que li Tur[3] avoient conneue s'avarice, li firent boivre or fondu tout chaut. Là vindrent li preudome que je vos ai dit, por asseoir la ville. N'estoit mie granz mestiers que il l'aprochassent mout; car bien estoient assis, se l'en leur péust véer l'entrée et l'issue, come cil qui petit avoient de viande léanz. Baudoins, li cuens de Rohez, les avoit si longuement tenuz près que il ne leur lessoit léanz metre point de viande; por ce que il les voloit si destreindre que il li rendissent la ville. La maniere par quoi nostre gent entendoit à guerroier estoit tele : entre Rohez et la cité de Carram n'a mie plus de quatorze miles; entre deus cueurt uns fluns que l'en fet, par ruissiaus et par chenaus, venir eu terres entor, si que par la bonté de cele eaue sont li champ mout plentéis, et assez i croist de froment et d'autres bons blés. Lonc tens avoit que la costume estoit tele entre ces deus villes deçà et delà : les terres qui estoient deçà celui flun apartenoient à ceus de Rohez sanz contredit, celles qui estoient de l'autre part tenoit la cité de Carram come seues propres. Li cuens Baudoins vit que si anemi ne pooient avoir point de viande se de ces deus terres non, et la seue cité en avoit assez d'ailleurs[4]; si vout mieus fere le damage de sa gent que si anemi en eussent aese : por ce envéoit souvent sa gent à ces terres et tenoit si corz ceus du païs, que il n'i pooient arer ne semer. Par ceste chose cil de Carram orent trop grant soufrete et si

[2] Genèse, XI, v. 31. *Veneruntque usque Haram, et habitaverunt ibi.*

[3] *Parthis propinantibus, bibit.*

[4] Et la ville de Rohez pouvait en trouver ailleurs que sur le côté qui touchait aux terres de Carram. Il faut entendre ainsi la phrase suivante : « Il envoyait souvent ses gens sur les terres. Il aima mieux priver les siens du produit de leurs terres de ce côté, que de laisser aux gens de Rohez le produit de celles qui étaient de l'autre côté. »

grant mesese de blé qu'il n'en trouverent se pou non. Li baron aperceurent que la ville ne se pooit pas longuement tenir; por ce s'aresterent ilec entor, sanz assaillir et sanz fere giter perrieres ne mangoniaus. Li citeien de la ville, dès lors qu'il sorent que nostre gent devoient venir, devant orent envoié aus princes d'Orient et leur orent mandé que, se l'en ne les secoroit par tens, il ne se porroient mie longuement tenir. Tant orent atendue leur aide que il avoient grant destresce de fain, ne nules noveles ne savoient que cil deussent venir. Por ce parlerent entr'eus et orent conseil que mieus estoit de rendre la ville que morir de fain si vilment.

XXIX. — Coment li Tur pristrent le conte Baudoin de Rohez et Jocelin son cousin.

Tantost, issirent hors aus barons, et rendirent eus et la ville en leur mains. Tout mistrent en leur merci sans autres covenances fere à eus. Lors vint [li deables qui sema entre les barons] une grant envie de petit de chose; car entre Buiemont et le conte Baudoin sourdi uns contenz auquel des deus l'en bailleroit la ville, et la qui baniere seroit mise sur la tor. De ceste chose ne se porent onques acorder le soir; por ce fu delaié jusque à l'endemain à recevoir la ville que l'en leur rendoit. En ce porent-il bien apercevoir que ne fait mie bon delaier le bien que l'en puet faire; car ainçois que il ajornast à l'endemain, si grant plenté de gent et si fiere et si bien armée aprochierent de l'ost de nostre gent que il n'i ot si hardis qui ne doutast de sa vie. Il amenoient grant foison de viandes toutes fresches, et quant il furent auques près d'ilec, il deviserent entr'eus que il feroient deus parties de leur gent : li un se combatroient aus noz, et, coment qu'il leur empréist ou bien ou mal, li autre metroient dedenz la ville les viandes. Einsi le firent com il fu atiriés. Tantost com il ajorna et li solaus fu clers, qui pert en cele terre mout matin, li Tur conréerent leur batailles; li autre qui me-

noient le charroi se tornerent vers la ville. Cil qui combatre se devoient n'avoient mie grant esperance d'avoir le meilleur de la bataille ne de desconfire nostre gent, ainçois leur sembloit que il eussent assez fet, se il les poïssent detenir et destorber tant que la garnison de la ville ne fust par eus encombrée. Li nostre les virent venir tous en conroi vers eus, si redeviserent leur batailles. Li preudome[1] les comencierent mout à semondre de bien fere, mès ne valust riens nul amonestement, car bien i parut que il n'avoient mie la grace Nostre Seigneur, ainçois l'avoient par leur envie et par autres pechiez perdue. Sitost come les premieres batailles furent assemblées, li nostre s'enfoïrent sans regarder li uns l'autre; nus ne sot porquoi, se por ce non que péor avoient. Chascuns aloit ne savoit où, fors là où il cuidoit eschiver la mort : ne regarderent onques les tentes ne les hernois. Quant li Tur s'aperceurent que li nostre s'enfuioient, tuit s'emerveillierent, si pristrent cuer. Les ars dont il tréoient avant pendirent aus bras et leur corurent sus aus espées et aus maces. Tant en ocistrent com il voudrent : mort furent presque tuit. Là fu pris li cuens Baudoins de Rohez et Jocelins ses cousins; en liens furent mené jusque en la parfonde paiennime. Li princes Buiemonz et Tancrez et les dui patriarche[2] s'en eschaperent de la desconfiture et s'enfoïrent par voies repostes jusque il vindrent à Rohez. Li arcevesques de Rohez qui estoit simples hom ne se sot mie bien garder, ains fu pris avec les autres et liez; bailliez fu à un crestien renoié qui estoit avec les Turs. Quant il vit cel home et sot que il estoit arcevesques, grant pitié l'en prist et dist que il metroit sa vie en aventure por celui fere eschaper. Aler l'en lessa tout quites, si que il s'enfoï en tapinage; ne sai quanz jors après les autres vint à Rohez : l'en le receut à mout grant joie, car il estoit mout amez en la cité. Li princes Buiemons sot que li cuens Baudoins estoit pris, si parla aus gens de Rohez et aus barons de la terre : par leur acort bailla la cité et toute la

[1] *Principes... utroque patriarcha sermonibus exhortatoriis militibus addere nituntur animos.*

[2] L'éditeur précédent dit ne pas comprendre ces mots *utroque patriarcha*; il a oublié que le patriarche de Jérusalem et celui d'Antioche avaient pris part à l'expédition.

terre à garder à Tancré, par tel covenant que se Dame-Dieu delivroit leur seigneur de prison, il la li rendroit toute quite sanz contenz. Li princes meismes prist la terre Jocelin en la seue garde. L'en ne trueve mie en nule estoire que en toute la terre d'Orient eust onques mès si perilleuse bataille des Latins, ne si grant ocision de preudomes, ne desconfiture si honteuse à toute la Crestienté[1].

[1] Nous reproduisons ici un denier d'argent à l'effigie de Tancrède, prince d'Antioche. (Voyez la *Numismatique des Croisés*, par M. de Saulcy.)



LI ONZIESMES LIVRES.

I. — Coment Buiemonz et Tancrez se marierent à deus filles le roi de France.

ESTEZ estoit jà trespassez. Li princes Buiemons estoit mout chargiez de grant dete, il ne la pooit mie bien paier de chose qu'il eust; por ce, porpensa de passer en sa terre de Puille, et querre ilec avoir dont il s'aquitast. Chevaliers meismes disoit-il qu'il en amenroit, s'il pooit, [car il en avoit pou eu princé d'Antioche], por defendre la terre. Il bailla la cité et quanqu'il i apartenoit enterinement à Tancré son neveu; puis se mist en mer et passa en Puille. Li patriarches Daimberz de Jherusalem ala avec lui. Ne demora mie granment Buiemons en sa terre de Puille; ainçois prist bone compaignie de ses plus loiaus genz, et se mist à la voie tant que il passa les monz et vint en France au roi Phelipe qui lors regnoit. De maintes choses parla à lui, et tant fist que li Rois li bailla deus filles que il avoit : l'une avoit non Costance née de loial mariage; cele prist Buiemons à son oés et l'esposa ilueç. L'autre avoit non Cecile; la contesse d'Anjou[1] l'aveit eue du Roi, qui avoit lessié son mari, et li Rois la tenoit come sa femme, qui avoit autre femme toute vive, de qui il ne fu onques dessevrez. Quant Buiemonz ot bien fetes ses besoignes en France, il s'en parti atout grant plenté de chevaliers et d'autre gent qui vouloient aler outre mer en pelerinage; puis vint en Puille. Cele fille le roi de France, Cecile que il avoit demandée à oés Tancré, il envoia en Antioche, [et cil l'esposa à mout grant

[1] Bertrade, femme de Foulques, comte d'Anjou.

joie]. Li patriarches Daimberz de Jherusalem ala à Rome, mout se plainst à l'Apostoile et aus chardonaus du roi Baudoin qui l'avoit gité de son siege et les choses de l'eglise li avoit tolues : bien disoit que ce li fesoit fere Arnous ses arcediacres. Grant pitié en orent tuit cil qui l'oïrent, car il tenoient le Patriarche mout à bon home. Li rois Baudoins ne se chastioit pas[1] de ce que il avoit fet tel tort à l'eglise, ainçois fist avec ce une mauvese oevre; car sa femme que il avoit esposée loiaument, quant il estoit cuens de Roez, lessa du tout, et se parti de lui sanz jugement de Sainte Eglise. Si pou prisa la loi de mariage que il, par sa seue autorité, la mist en religion et la fist devenir nonain en l'eglise madame sainte Anne, la mere Nostre Dame : c'est uns leus qui est en Jherusalem, en la partie qui est devers Orient, delez la porte qui a non Josafas, près d'un lai où l'en lavoit anciennement les berbiz du sacrefice et estoit apelée Probatique piscine. Là montre-l'en encore une crouste qui estoit apelée la maison Joachin et madame sainte Anne. Iluec fu née la glorieuse vierge qui le fil-Dieu porta[2]. Léans avoit trois povres femmes ou quatre, qui vivoient en habit de religion. Mès quant li Rois i ot mise sa femme, il enrichi le leu de rentes et de teneures. L'achoison por quoi li Rois se parti de sa femme ne fu onques seue certeinnement. Li un disoient que il la lessa pour prendre une autre plus riche, car il estoit si povres de terres et de muebles qu'il li covenoit à fere meschief dont il poïst issir de povreté; li autre que li Rois s'estoit aperceuz que la Reine se contenoit folement de son cors, ne ne li gardoit mie bien la loiauté qu'ele li avoit promise au mariage : ce sembla-il bien par la contenance que ele ot après. La Reine fist grant semblant qu'ele ot grant joie au comencement de la religion, et bien se contint honestement, une piece; après chanja son corage et vint au Roi, demanda-li que la lessast aler à Costantinoble, por

[1] Ne se corrigeait pas.

[2] Cette église, dit M. de Vogüé, si l'on excepte quelques réparations exécutées par les nouveaux possesseurs, est parvenue jusqu'à nous telle qu'elle fut construite dans la première moitié du XII[e] siècle (*les Églises de la Terre Sainte*, 1860, p. 233). Elle offre, ajoute le même auteur, un exemple complet de ce qu'était l'architecture des Croisés en Palestine. — Porte *Josapha* ou *de Saint-Étienne*.

parler à ses parenz et prier que il feissent bien à l'abaïe où elle s'estoit rendue. Par ceste achoison s'en issi du roiaume et mist jus tout l'abit de religion et mena mout mauvese vie d'ilec en avant; son cors abandona à garçons et à autre gent; ne li souvint mie de l'enneur où ele avoit esté. Grant honte en fist à la hautece de reine [1], [bien en descovri, par semblant, le corage qu'ele en avoit eu, eu tens son seigneur [2]].

II. — De la mort Raimont, le conte de Toulouse.

Tant alerent ces choses que li anz fu passez. Li noviaus ans vint de l'Incarnacion Jhesucrist .M. et .C. et .V. Li bons cuens de Toulouse, Raimonz, preudom qui amoit Nostre Seigneur, de beles contenances en toutes choses, qui fist de si granz fez et de si hautes oevres que l'en en porroit un grant livre fere tout par soi; selonc le droit de la nature des homes et la volenté Nostre Seigneur, se parti de cest siecle le derrenier jour de fevrier [1]. Bien pot estre li preuz à s'ame, car mout fist bele fin. Mès en la terre d'outre mer fu-il mout grant damage de sa mort. En son leu fu sires de la terre qu'il tenoit Guillaumes Jordains uns suens niés, et maintint le siege de Triple en la maniere que il l'avoit comencié. Mout le fist bien jusqu'à la venue le conte Bertran qui li comença plet à movoir de cele terre, si com vos orroiz. De ce preudome le conte de Toulouse doit-l'en mout bien dire touzjorz, nomeēment de si haut cuer com il ot; car le pelerinage que il ot une foiz empris, ne vout onques puis lessier, ains aferma, en son proposement, Nostre Seigneur servir jusqu'en la fin. En son païs dont il estoit sires poïst avoir granz richeces et faire granz parties de ses volentez; mès il vout mieuz soufrir les perilz et les soufraites de la guerre Jhesuscrist que retorner en son païs aus deliz de sa terre. Li autre baron qui

[1] Éd. précéd. « Del reigne. »

[2] Il est probable qu'elle n'eut pas si facilement consenti à se rendre religieuse, si Baudouin n'avait eu grande raison de la répudier; ce qu'il avait voulu faire sans causer de scandale.

[1] *In oppido suo quod ipse fundaverat ante urbem Tripolitanam, cui nomen Mons Peregrinus.*

orent fet ce veu meismes se tindrent bien à delivre[2], quant il orent esté en Jherusalem, cil nomeément qui la sainte cité aidierent à delivrer; por ce s'en retornerent en leur païs. Li baron de la terre cestui li disoient mout sovent que bien s'en poïst retorner par grant enneur, mès il respondoit come bons crestiens que ses sires et ses mestres Jhesuscris quant il fu mis en la croiz por lui et por les autres pecheeurs, l'en li dist qu'il descendist de la croiz, il ne vout onques, ainz i fu jusqu'à la mort; autresi vouloit-il fere, que la seue croiz ne metroit-il jà jus tant que l'ame li departist du cors. En celui an meismes, Rodoans qui estoit sires de Halape, mout poissanz Turs, concueilli gent tant come il pot de sa terre et de celes entor, par comandement, par prieres et par grans loiers, si que il ot mout grant assemblée de gent : lors se mit en la terre d'Antioche; toutes les villes comença à metre en feu, et gaster ce qu'il trova hors des forteresces[3]. Quant Tancrez oï ceste nouvele, tantost concueilli tout son pooir de gens à cheval et à pié, puis s'adreça vers cele part où il oï que cil estoit; tout droit vint près d'Artaise; là trova si grant plenté de gent que la terre en estoit toute coverte. Cil qui bons crestiens estoit et de haut cuer, pria Nostre Seigneur mout docement que il li aidast en ce jor contre ses anemis; lors se feri mout hardiement entre les Turs, ses genz le sivirent mout de près, tantost derompirent les presses par granz cops que il donoient; leur anemi ne se tindrent guères, ainz se mistrent tantost à la voie : li nostre en retindrent assez pris, mès plus en lessierent morz. La baniere Rodoan [qui estoit leur estendart] fu retenue, car il s'enfoï trestout premiers, par quoi toute sa gent fu desconfite. La nostre gent fu mout reconfortée encontre la leur perte que il avoient fete en l'autre bataille[4]; mout orent grant joie de ce qu'il véoient de leur anemis tant, que morz que pris. Lié r'estoient mout d'une chose, que grant plenté de biaus chevaus avoient gaaignez aus Turs qui il en avoient abatuz.

[2] Libérés, dégagés.

[3] Éd. précéd. « Ce qu'il trova ès forteresces. »

[4] *Quos in similibus negotiis amiserant sæpius.*

III. — Coment li rois Baudoins desconfist les Turz en bataille.

Il avint que en cel an meismes vindrent au calife d'Egypte aucun de ses barons et li distrent : « Sire, cil pueples des pelerins « qui sont venu, n'a mie grant tens, en vostre regne, et come « malaventureuse gent ne prisent riens leur vies; por ce ont « fet mains maus à vos barons et à vostre terre. Si ont eu fiance « et grant hardement en ce qu'il estoient grant plenté de gent; « mès ore s'en sont alé li plus, et li autre sont mort que par « bataille que par maladie. Tant sont gaste en diverses manieres « que il n'i en a mès guères; por ce, s'il vous plest, nos cuiderions « que biens fust et preus à vostre terre et enneurs à vous que « vos préissiez un de vos granz barons et li baillissiez de vostre « gent assez, que il menast en vostre terre de Surie, et de cele « chetive gent delivrast si et espurast le païs que il n'en reman- « sist uns seus. » Ceste parole fu mout plesanz à ce grant home, et dist que leur conseuz estoit mout bons. Il prist sans demorance deus granz amiranz de sa terre; à l'un bailla sa navie toute et genz assez que il i mist, à l'autre comanda que il menast ses oz par terre et leur dist que il alassent en Surie por fere ce qui devisé estoit. Cil vindrent mout hastivement et entrerent à Escalonne. Quant la Crestienté du regne oï cele venue d'eus, grant peor orent et mout furent effrée. Li Rois oï la nouvele, tantost vint à Japhe et semont tout son pooir. Cil vindrent sans demeure mout efforciement. Li patriarches de Jherusalem, Ebremars vint et aporta la vraie croiz. Quant il furent tuit assemblé, l'en les nonbra; si furent trové cinq cenz chevauchéeurs, de gent à pié deus mille. Li Tur, si come l'en disoit [et voirs estoit], furent bien par terre quinze mille, sans ceus qui estoient en mer. Quant il[1] s'en partirent d'Escalonne, leur nés firent aler vers Japhe; il s'en alerent jus une ancienne cité qui a non Azote[2].

[1] Les Égyptiens.

[2] Aujourd'hui Azoud, au nord et à quatre ou cinq lieues d'Ascalon. Cette ville avait alors perdu toute son ancienne importance. Elle ne compte aujourd'hui que dix-huit cents habitants. (Guérin, *Description de la Judée*, t. II, p. 70-78.)

Là firent .ii. parties de leur genz et comanderent qe li un se treisissent vers le Roi, qui aus chans se vendroit combatre à eus: si assemblassent à lui, et tandis, com li Rois seroit encombrez, li autre s'en alassent à Japhe et assaillissent par terre, et cil des nés par mer, tant que il preissent la ville. Si come il ot esté devisé, l'une des parties s'en entra en la terre de Rames; là conréerent leur batailles, sonerent buisines et tabours, et firent grant effroi de leur venue. Ce fesoient-il tout à escient, por ataïner le Roi tant que il venist vers eus; et tandis, l'autre partie s'en alast la voie de la marine tout seurement à Japhe. Ainsi le cuidoient fere; mès mout leur failli de ce qu'il pensoient; car si tost com il virent le Roi venir vers eus ses batailles rengiées, teus effroiz se mist en leur cuers et si grant peor orent que il envoierent tantost querre ceus qui d'eus s'estoient parti por aler à Japhe. Lors meismes ne cuiderent-il mie estre asseur; mès toutevoies s'en alerent encontre les noz. Li Patriarches chevauchoit devant les batailles le Roi, la vraie croiz tenoit en ses mains, à nos genz enjoignoit en pardon de leur pechiez que il bien se contenissent en cele bataille, por desresnier l'enneur de la foi Jhesucrist; et de celui lor souvenist qui por eus avoit receue mort en cele croiz que il portoit; car cil sires estoit bien poissanz et volentéis de bien guerredoner le servise que il li feroient. Li Rois, si com il estoit hardiz et loiaus crestiens, se feri premierement entre ses anemis. Li nostre, qui mout estoient corageus, se penerent tuit de lui secorre et de fere grant damage à la gent mescréant. La bataille comença fiere et crueus. Li Tur avoient mout grant plenté de gent, li Crestien les cuers fiers et hardis: longuement dura li chapléiz. Des mescréanz i ot assez ocis; li remananz d'eus s'en esbaïrent mout, tant que il se mistrent à la voie. La nostre gent ne les sivirent pas mout, quant il les orent desconfiz, ainçois s'en retornerent au gaaing. Chevaus, asnes et chameus i gaaignierent assez; robes, avoir et prisons à grant plenté. Li bailliz[3] d'Escalonne i fu ocis; li granz connes-

[3] *Cecidit præses Ascalonitanus; sed universi exercitus procurator evasit.*

tables s'en eschapa à foïr. Des Turs i ot mors plus de quatre mille. De la nostre gent i en morurent .LX. qui receurent le martire por Nostre Seigneur. Lors s'en retornerent li Rois et sa gent dedenz Japhe, tuit riche de grant gaaing; et fu la feste mout joieuse dedenz la ville. En cele bataille fu pris uns riches Turs qui avoit esté aucune foiz bailliz[4] en la cité d'Acre. Li Rois ot puis de sa rançon .xx.$^{m.}$ besanz. Le navire des Turs demoroit encore eu port de Japhe; mès quant il oïrent la nouvele que leur genz estoient desconfites, il leverent les voiles, et mous venz i feri qui ventoit, tant que il arriverent eu port de Sur. Là meismes ne cuidoient-il mie demorer seurement, et por ce s'en esmurent et vourent aler en Egypte; mès une grant tempeste leva en la mer qui les esparpilla si durement que noiez en i ot assez. Et .xxv. nés de cele navie en arriverent ez porz de la Crestienté, si que, sans ceus qui furent mort, bien i gaaignierent li notre .II. M. prisons ou plus.

IV. — Coment Ebremarz fu desposez et Guibelinz fu patriarches de Jherusalem.

Or vos dirai de Daimbert, le patriarche de Jherusalem, que il fist à Rome. Li Apostoiles et li Chardonal le retindrent longuement, por ce que il atendoient savoir se nus venist por le Roi ou por son clergié qui vousist mostrer reson por quoi il avoit esté gitez hors de son siege et de sa dignité: mès quant il virent que nus n'i vendroit, et sorent que nule droite achoison il n'i avoit eue, fors la volenté le Roi et sa force, il li rendirent enterinement s'enneur, et bones letres l'Apostoile l'en baillerent. Puis li distrent que il s'en retornast en Jherusalem et feist son office de patriarche, si com il avoit fet premierement. Cil s'en parti de Rome et vint en Sezile en la cité de Meschines, por atendre son passage. Ilec le prist maladie et fu morz tout droit emmi le mois de juing[1]. Il fu patriarches enpais .IIII. anz, en

[4] *Procurator.*

[1] *Sexto decimo Kalendas julii.*

essil .III. ans. Quant Ebremarz qui cele enneur tenoit contre reson[2] oï noveles que cil Daimberz s'en retornoit de Rome en la dignité, o la grace l'Apostoile, ainçois que il seust rien de sa mort, se mist en mer por venir à Rome; car il s'en voloit escuser de ce que maugré suen l'avoit-l'en fet patriarche, sanz ce qu'à lui ne fu onques bel. Quant il vint là, ne pot onques autre chose trere de la cort[3], fors tant que li Apostoiles i envoieroit un legat qui sauroit en quel maniere il i avoit entré, et atireroit les eglises de la terre, selon ce que il porroit mieus, au service Nostre Seigneur. Ne demora guères que il i envoierent un preudome religieus et sage; mès mout estoit vieus, Guibelins avoit non, arcevesques d'Arle. Quand cil vint en Jherusalem, premierement assembla un concile des evesques de la terre, por connoistre de la patriarché, coment cil Ebremarz i avoit esté mis. Certeinnement sot que ce avoit esté sanz reson, par la force le Roi; por ce le desposa de la patriarché[4]. Mès il trova le bon home simple, sans malice et de grant religion. Por ce le fist arcevesque de Cesaire; car il n'en avoit lors point. Puis comanda aus clers de Jherusalem que il esleussent patriarche. Cil pristrent jor et s'assemblerent. Paroles i ot assez et diverses parties, au derrenier s'acorderent tuit et eslurent celui Guibelin qui estoit legaz l'Apostoile. Lors sonerent leur sainz[5] et l'assistrent eu siege au patriarche. Ceste election fu fete par la malice celui Arnoul l'arcediacre, porce que il estoit de grant aage, et bien savoit que il ne porroit mie longuement durer; si li ama mieus que un plus juene. En celui an meismes qui estoit de l'Incarnacion Nostre Seigneur Jhesuscrist .M. et .C. et .VII., li Tur d'Escalonne qui mout avoient les oreilles levées por mal fere à nostre gent quant il porroient, oïrent dire, si com il estoit voirs, que une grant compaignie de crestiens devoient aler de Japhe en Jherusalem. Por ce firent repostailles et embuschemenz sur les chemins, là endroit où l'en descent de Jherusalem à la mer. Bien i mistrent

[2] *Ejusdem sedis incubator.*
[3] Éd. précéd. « De l'acort. »
[4] Les quatre lignes suivantes passées dans l'édition précédente, jusqu'au mot « patriarché. »
[5] « Saints », *signa*, cloches.

.v.[c.] chevauchéeurs et mille homes à pié. Par barat voloient guerroier ceus que il ne pooient vaincre par force. Nostre gent se mistrent à la voie, tant alerent que il vindrent là sur l'aguet. Cil saillirent hors; li nostre furent si esbahi que il douterent quel il feroient ou foïr ou eus defendre. Mès cil leur corurent si tost sus que il n'orent pooir d'eus partir d'iluec. Quant li nostre virent ce, si cuidierent bien estre mort, mès chascuns se vout bien vendre; por ce le comencierent si tresbien à fere, tant que li Tur s'en esbairent tuit. Cil virent le mauvès covine ez Turs : tantost pristrent cuer et hardement en eus et leur corurent sus, tant que mainz en giterent morz, aucuns en pristrent, li remananz s'enfoï. La nostre gent les sivirent grant piece, mès au derrenier s'en vindrent en Jherusalem mout lié de leur victoire. Ne onques, en cel poignéiz, du nombre de leur gent ne perdirent que .III.

V. — Coment li Tur ocistrent Huon de Saint Omer.

Hardiement se recontenoit Hues de Saint Omer en la seue terre; c'est cil qui li Rois dona la cité de Tabarie, quant Tancrez la lessa. Il guerréoit mout efforciement les anemis Nostre Seigneur qui demoroient à Sur et granz maus fesoient à nos genz, quant il en avoient pooir; mès cil Hues fesoit sovent chevauchiées jusque devant leur ville; maintes fois en amenoit granz proies et prisons assez. Mès ce li estoit mout grief chose et trop perilleuse; car de Tabarie jusqu'à Sur a près de trente miles entre deus; cil ne trovoit forteresce ne recet nul qui contre lui ne fust : dont cil de Sur l'aloient porsivant, et touzjorz le tenoient en regart jusque à la seue cité. Por ce se porpensa Hues, qui estoit sages hom et de grant cuer, et regarda, sur les montaignes qui sont près de Sur à .x. miles, un tertre fort que l'en souloit anciennement apeler Ybelin. Ilec ferma un chastel mout hastivement, si li mist non le Toron[1], et bien le garni. Cil monz siet

[1] *Cui, quoniam in monte erat excelso admodum et cacuminato, nomen indidit Toronum.* « Toron », dans l'ancien français, est synonyme de *sommet*. Il ne reste de l'ancien

entre la mer et le mont de Libane, einsi com eu milieu; autant i a de Sur come de l'autre cité que l'en apele Belinas[2]. Cist leus est mout plentéis de bones terres gaaignables, de vignes et d'arbres portanz fruit; mout i a bon air et sain. Par cele fermeté comença-il plus à grever la cité de Sur, et grant bien fist cis chastiaus au preudome qui le fonda : si fet-il jusqu'au jor d'ui à la cité de Sur et à tout le roiaume de Jherusalem; car, de la plenté que il a, vont les viandes par la terre, et par sa forteresce leur donne grant seurté[3]. Ne demora mie longuement après ce que li Torons fu fermez, que Hues de Saint Omer qui fondé l'avoit, entra en la terre aus Turs à tout .LXX. chevauchéeurs, et encontra .IIII. mille Sarrazins de Damas qui chevauchoient par la terre et vouloient mal fere eu roiaume de Jherusalem. Hues assembla à eus par deus foiz en cel jor et le poieur en ot; por ce[4] se retraioit arières qui le porsivoient[5]. Tant que il vit que cil il se lassoient du chaut et du chevauchier et du hardoiement que lui fesoient. Por ce, si assembla la tierce foiz à eus; mout fist d'armes en cele place, et si compaignon ausi qui estoient mout peu de gent, tant que il desconfirent cele grant chevauchiée de Turs et les en firent foïr à grant peor. Deus cenz en ocistrent d'eus, et les chevaus gaaignierent. Mès, si come à Nostre Seigneur plot, cil Hues qui estoit si preudome et que li Rois amoit tant por sa bonté, fu feruz d'une saïete parmi le cors et morut ilec. [En celui tens aparurent maint signe merveilleus et espoentable en cele terre d'Orient]; car l'en vit continuelment .XL. jorz, à l'anuitier, l'estoile que l'en claime comete, qui avoit une queue de feu si grant que touz li airs en estoit alumez. Au matin, dez que li solauz levoit jusqu'à l'ore de tierce, véoit-on qu'il i avoit deus soleuz deçà et delà, aussi grant come li vraiz soleuz, mès n'estoient mie

château « que les substructions et quelques « assises de gros bloc, taillés à bossages, sur « presque tout le pourtour » (Rey. *Architect. milit. des Croisés,* p. 142). On nomme aujourd'hui Kalant Tebnin le château qui fut élevé, dans le XVII[e] siècle, sur les ruines du *Toron*.

[2] *A Tyro et Paneade æque distans, in tribu Aser*. Paneas, depuis Belinas, et aujourd'hui *Banias*.

[3] Éd. précéd. « De la grant planté qu'il ont de viandes par sa terre et par sa forteresce leur donna grant seurté. »

[4] Deux lignes passées dans l'édition précédente jusqu'au mot : fesoient.

[5] C'est-à-dire que, deux fois repoussé avec grande perte, il revint à la charge et reprit l'avantage.

si clers. Entor le soleil aparoit li ars eu ciel et les coleurs que il a, mout apertement. Toutes ces choses senefioient muances et noveleté eu monde çà aval[*].

VI. — De la desloiauté Alexe, l'empereur de Costantinoble.

Alexes, li empereres de Costantinoble, estoit touzjors malicieus et faus encontre la Crestienté[1]; mès, en celui tens nomeément, empeeschoit-il mout et destorboit les pelerins qui par sa terre voloient venir en Jherusalem. Bien oïstes que contre le premerain ost qui tant li fist de preu, esmut-il Soliman qui estoit mout puissans Turs et trop avoit grant plenté de gent, si que il li fist assaillir les barons qui là estoient. La seconde foiz ices meismes Turs garni-il encontre la compaignie des pelerins où li cuens de Poitiers estoit, et porchaça tant et fist vers les Mescréans que près tote cele route fu desconfite et perdue. Et teus choses fesoit-il toutes les foiz que il pooit porchacier le mal aus pelerins par derières; mès par devant leur fesoit beles cheres; de douces paroles leur estoit, et leur donoit granz dons; mès en son cuer avoit-il grant joie de toutes leur meschéances, et avis li estoit que leur damage fust ses preuz[2]. Leur croissement en la terre de Surie et en ces parties de là avoit-il trop sospeçoneus; por ce, leur porchaçoit touz les maus. Buiemonz, li sages et li vigueureus, qui ot esté en France dont il amenoit grant plenté de gent, se pensa que se il pooit la Crestienté vengier de ce traïteur, ce seroit mout bone oevre; por ce, concueilli tout son ost et assembla .v. mille chevauchéeurs, de genz à pié .xl. mille[3]. Les nés ot apareillées où il entrerent, si que le nueviesme jor du mois d'ottovre, [c'est à la feste seint Denise], les fist arriver en la terre

[*] Comme nous disons : « En ce bas monde, ici-bas. »

[1] Alexis avait réclamé la suzeraineté d'Antioche et de toutes les villes de Syrie qui tenaient encore par de plus ou moins faibles liens à l'empire grec, quand les Croisés s'en emparèrent. Il avait donc quelques motifs de ressentiment contre les pèlerins et surtout contre Bohémond, son ancien ennemi.

[2] *Græcorum observans morem, de quibus dicitur : « Timeo Danaos et dona ferentes.*

[3] Éd. précéd. « Onze mille. » *Peditum vero quadraginta millia.*

de ce desloial empereur. Lors s'en vindrent par les citez de la marine, brisierent-les, et barreierent toutes[1]. Granz gaainz i firent. Deus terres i a granz, de que chascune a non Epire[2], ambedeus les gasterent. Au darrenier vindrent à Duras qui est la graindre cité de l'une des Epires, et l'assistrent; le païs entor pristrent tout et destruistrent. Bien avoit Buiemonz en proposement de passer bien jusque dedenz l'empire, si que il eust bien vengiez acertes les granz torz et les desloiautez que cele gent avoient fet aus pelerins si longuement. Li Empereres oï ces noveles que Buiemonz venoit einsi corrociez encontre lui, et amenoit tant de gent; tantost fist semondre les suens oz, et li vint à l'encontre, à tant de gent que toute la terre en estoit coverte, et furent assez près li un des autres. Li Empereres envoia gent qui parlerent de pais entr'eus, et par le conseil des sages homes qui menerent la parole, furent apaisié en tel maniere que li Empereres jura que, dès ce jor en avant, aus Crestiens, de quel terre qu'il fussent, qui voudroient passer en la terre d'Orient par son païs, à bonne foi et sanz mal enging donroit conseil et aide; ne ne souferroit que il fussent destorbé en nul leu où il eust le pooir. Buiemonz li rejura amor et féeuté à garder à touzjorz dès lors en avant. Quant ces aliances furent einsi afermées, Buiemonz lessa la gent de France que il avoit aler en Jherusalem por leur pelerinage. Il s'en retorna arrières en Puille, porce que il avoit encore assez de ses aferes à acomplir et delivrer. En l'esté après, il appareilla sa muete mout richement; nés et viandes avoit toutes prestes, chevaliers et autres genz voloit avecques lui mener, tant come il péust concueillir; mès tandis com il atornoit einsi son afere, une grant maladie li prist, dont il fu mort. Un enfant avoit de sa femme, madame Costance, la fille le roi Phelipe de France; cil avoit non Buiemont, et fu ses oirs du princé d'Antioche. En celui an meismes fu morz li rois Phelipes de France, qui estoit aieus à cel enfant.

[1] *Urbibus in direptionem datis.*
[2] *Universam Epirum, tam primam quam secundam.*

VII. — Coment li Tur barroient la terre de Rohez.

Ne demora guères après ce, cil dui haut home de quoi vos oïstes dessus parler, li cuens Baudoins de Rohez et Jocelins ses cousins, estoient encore en prison en paiennime; por ce sembla aus Turs que tens estoit de corre sus à la terre que il devoient tenir. Il concueillirent gent en la terre d'Orient, tant come il porent, et entrerent ez parties entor Rohez, en cele terre qui a non Mesopotame. Là comencierent à prendre les petites forteresces et fondre jusqu'en terre, ardoir les villes, prendre les gaaigneurs et mener ens les proies[1], si que dehors les murs des citez nus ne pooit avoir seurté. Et por ce meismes que li païs estoit gastes entor, cil qui estoient dedenz les forz villes comencierent à avoir grant soufrete de viandes. Tancrez, en qui garde le païs avoit esté bailliez, avoit tant à fere entor Antioche que Buiemonz li avoit lessiée, que il ne pooit pas venir secorre cele terre. Nequedent, quant il oï que si grant plenté i avoit de Turs qui destruisoient le païs, il envoia au roi de Jherusalem et li manda que venist por lui aidier à defendre Rohez et le païs d'entor. Il meismes tant com il pot assembla de genz des citez et des chastiaus que il avoit en son pooir. Li Rois vint à lui dedenz brief terme à grant compaignie, et assemblerent leur os, puis passerent le flun d'Eufrate tuit ensemble, et bien troverent, si com en leur avoit dit, que li Tur chevauchoient à bandon par le païs et tout l'avoient jà destruit. Mès, quant nostre gent vindrent, il se comencierent à recueillir ensemble et douterent plus à envoier leur gent çà et là. Bien avoit esprouvées les chevaleries et le hardement des Crestiens; por ce se doutoient mout à combattre à eus; mès ne s'en vouloient mie retorner en leur païs, car il savoient bien que li Rois et Tancrez n'avoient mie grant loisir de demorer là, por les aferes que chascuns avoit ailleurs. Por ce, les vouloient detenir sans riens fere, ne ne vouloient assembler à eus par

[1] Éd. précéd. « Et mener en prison. »

bataille, ne faire chevauchiée par la terre; si que il fussent ennuié tant qu'il s'en retornassent, et leur remansist li païs come devant. Li nostre baron connurent bien l'entencion qu'il avoient; si pristrent conseil tel com il porent, selonc le besoing, et comanderent qe l'en assemblast touz les blez et les autres viandes que l'en porroit trover par la terre entor[2] le flun d'Eufrate : lors enchargierent chevaus et asnes et chamaus et bugles; si en garnirent mout bien à lonc tens les forteresces que il voloient tenir; nomeémen dedenz Rohez mistrent grant plenté de toutes manieres de viandes; gens[3] et armeures i lessierent assez, si que ele ne les autres citez ne doutoient siege de petit tens. Lors s'en comencierent à retorner en leur païs, et vindrent por passer le flun d'Eufrate. Ilec troverent petites nés et pou; li greigneur home passerent avant. N'estoit mie legiere chose de passer si grant ost à petite navie; assez i remest de la povre gent qui atendoient le passage au derrenier. Li Tur les avoient porséus longuement, et quant il virent les forz homes outre et les foibles devers eus, il leur corurent sus; assez en ocistrent, le remenant enmenerent pris. Ce virent bien li Rois et tuit li autre baron qui estoient de l'autre part de la marine, mout en orent grant angoisse, mès ne les porent secorre, car en l'eaue n'avoit point de gué, et il ne poïssent passer en ces petites nés à tens. Il s'en retornerent en leur païs mout correcié de cele mesaventure. Cil qui avoient été ocis en ceste maniere estoient povre gent d'Ermenie qui s'en afuioient por les Turs et se vouloient trere en pluseurs leus por remanoir ilec. Li Rois et li baron comanderent aus granz homes de la terre que il garnissent bien les forteresces deçà le flun et se preissent garde du païs. Ainsi s'en departirent.

VIII. — De la descorde qui fu entre Tancré et Jocelin.

N'estoient mie hors de prison Baudoins, li cuens de Rohez, ne Jocelins ses cousins, et jà i avoient demoré .v. anz. En l'an après,

[2] *Circa Euphratem*. Éd. précéd. « Outre le flum. »

[3] Éd. précéd. « Pens. »

de l'Incarnacion Nostre Seigneur .M. et .C. et .IX., cil Baudoins parla de sa raençon et fu accordée por une grant somme d'avoir por lui et por Jocelin. Il bailla bons ostages et s'en vint touz delivres en sa terre. Bien avint, ne demora guères, à ses ostages; car l'en les avoit bailliez por garder aus Turs en une forteresce; il s'endormirent[1], li ostage les ocistrent et s'en eschaperent. De nuiz s'en venoient par voies repostes, tant que il vindrent à la cité de Rohez. Quant li cuens Baudoins vint en sa cité de Rohez, Tancrez li véa l'entrée premierement; mès quant il li souvint du serement que Buiemons li fist fere de lui rendre la ville, se il retornoit de prison, il comanda que l'en li rendist la cité de Rohez et toute la terre. Mout en furent irié Jocelins et Baudoins[2], si que il le guerroierent puis; meismement Jocelins, qui avoit toute la terre deçà le flun, de plus près li movoit guerre. Il avint un jor que Jocelins ot assemblé de sa gent tant com il pot et de Turs assez que il ot [par prieres et par soudées]; si entrerent en la terre d'Antioche et la comencerent à gaster mout ledement. Quant Tancrez l'oï dire, il rassembla tout son pooir, encontre vint isnelement et combati à eus. Au comencement en ot Tancrez mout le poieur, et furent ocis bien v.$^{c.}$ des siens : mès après, li remenant pristrent en eus cuer et hardement, et choisirent la route des Turs, encontr'eus vindrent plus volentiers, tant en ocistrent que Jocelins et li autre crestien s'enfoïrent tuit desconfi, et que li chans remest à Tancré. Quant la bataille ot einsi esté et que des crestiens i ot assez morz que deçà que delà, li preudome de la terre parlerent à ces riches homes qui si s'entreguerréoient, et leur mostrerent en quel peril la Crestientez estoit por leur descorde; il le connurent bien, tant qu'il firent pais entr'eus et s'entrepardonerent leur mautalent.

[1] *Casu, sive somno sive mero gravati.* On peut assurer que tous ces incidents de la guerre sainte curent la plus vive influence sur l'imagination des chantres de gestes du XIIe siècle et du XIIIe. Comparez *Huon de Bordeaus, Gaufrey, Tristan de Nanteuil,* etc.

[2] Il faut croire que Tancrède ne les avait pas remis en possession de la contrée de fort bonne grâce, puisque Baudouin et Jocelin ne le lui pardonnèrent pas.

IX. — Coment Guillaumes Jordains fu ocis.

En celui tens meismes avint que Bertranz, li filz Raimon le conte de Toulouse, arriva entor la cité de Triple o tout une navie de Genevois. Guillaumes Jordains ses cousins l'avoit assise et duroit li sieges dès lors que li cuens Raimonz avoit esté morz en cele besoigne meismes. Tantost come il fu venuz, sourdi uns contenz entr'eus deus [1]; Bertranz demandoit cele terre qui li ert escheoite de la mort son pere; Guillaumes disoit qu'il avoit travaillié .IIII. anz tous continueus au siege de Triple; por ce la voloit avoir. Assés i ot paroles et descorde grant entre eus; mès, au darrenier, leur amis parlerent de pais, et les acorderent en tel maniere que Guillaumes auroit la cité d'Arches et de Tortouse o toutes les apartenances; Bertrans seroit sires de Triple et de Gibelet, quant eles seroient conquises, et Mons Pelerins seroit ausi suens et tout ce qui i apendoit. Einsi furent fetes les covenances entr'eus et bien afermées. Dont il avint que Guillaumes por la seue part fist homage de ses deus mains au prince d'Antioche; Bertrans de ce qu'il devoit avoir fu revestuz du Roi et en devint ses hom liges. En leur pais fu encore cette covenance que se li uns d'eus deus moroit sans oïr, sa terre escharroit à l'autre sanz nul contenz. Quant ceste pais fu einsi bonement devisée et fete par acort des deus, il avint que entre les deus escuiers à ces deus hauz homes sourdi une mout grant mellée par petite achoison, et s'entrecomencierent à corre sus mout durement. Guillaumes l'oï dire, tantost sailli sur un cheval et corut là isnelement por eus desmeller. Si com il entendoit mout à cette besoigne, ne sai qui trest une saete et le feri parmi les costez, si que il le geta mort. Maintes genz distrent que li cuens Bertrans, par grant desloiauté et par grant traïson, l'avoit einsi fet ocirre; mès jusqu'à cel jor d'ui n'en fu onques seue la verité, ne onques ne fu descouvers qui ce coup avoit fet. En tele maniere toute la terre

[1] Trois lignes passées dans l'édition précédente jusques « entre eus ».

remest à Bertran quant Guillaumes fu morz, la cui part li eschéi. En cele navie de Genevois avoit soissante et dis galies, mout bien armées; chevetaine en estoient dui grant home de Gene : li uns avoit non Ansiaus, li autres Hues Ebriac. Il virent que entor la cité de Triple ne pooient-il pas fere mout de leur preu, car ele estoit trop fort et bien garnie; por ce orent conseil et distrent qu'il iroient en autre leu où il porroient mieuz fere chose qui vausist. Mout prierent et amonesterent le conte Bertran que il alast par terre por eus aidier, et il iroient encoste de lui vers la cité de Gibelet : c'est une cité de la marine qui siet en la terre de Fenice et est obeissant à la cité de Sur. Ce est mout ancien leu, car eu livre des Rois en parole-l'en, et dit que cil de Gibelet apareillierent les fuz et les pierres à fere le temple Salemon [2]; ele ot non anciennement Eve, porce que Eveus, li filz Canaan le neveu Noé [3], la fist. A cele cité vindrent nostre gent, et par mer et par terre de toutes parz l'asistrent. Mout s'esmaierent tost et furent espoenté cil de la ville, si que par desesperance manderent aus deus chevetaines de la navie, Ansiaus et Huon Ebriac, que se il voloient otrier à ceus de la ville que il s'en partissent et enmenassent leur femmes et leur enfanz tout sauvement cil qui s'en voudroient aler, li autre qui remanoir voudroient eussent leur mesons en la ville por une some d'avoir que il leur rendroient chascun an, il ouverroient les portes et leur rendroient la ville sans trere et sans lancier. Cil en orent conseil entr'eus et s'i acorderent. La ville fu bailliée aus Genevois en ceste maniere. Li uns d'eus, cil qui avoit non Hues Ebriac, la tint une grant piece, par tel covent qu'il en rendroit chascun an une cense au commun de Gene [4]. Quant la cité fu einsi prise, la navie s'en torna à Triple.

[2] *Porro Giblii præparaverunt ligna et lapides ad ædificandum domum Domini.* (Reg. III, c. 5, 18.) Giblet, l'ancienne Giblos, aujourd'hui *Dschebail*. Il reste de l'ancien château, apparemment construit par Hue Ebriac (ou Lambriac), de belles ruines qui ont permis à M. Rey d'en restituer l'ensemble. (*Architect. milit. des Croisés*, p. 115-121).

[3] *Sextus filiornm Chanaan.*

[4] Guillaume de Tyr ajoute : *Hic idem hujus Hugonis, qui eidem hodie præest civitati, avus fuit, qui ejus nomen obtinet et agnomen.* Et notre traducteur a passé cette ligne, apparemment parce que ce deuxième Hugues, contemporain de Guillaume de Tyr, vers 1175, n'était plus le sien. Du Cange, de son côté,

X. — Coment li Crestien pristrent la cité de Triple.

Sitost com li Rois oï que ces galies de Gene avoient einsi pris Gibelet et s'en estoient retornées à Triple por asseoir la ville, il prist bone compaignie et s'en ala hastivement là endroit, por savoir se il peust retenir ces Genevois par priere ne par loier, tant qu'il li aidassent à conquerre la ville et aucune des citez de la marine; car en cele costiere en avoit encore quatre qui estoient de Sarrazins; Baruth, Saiete, Sur et Escalonne. Icelles fesoient trop mal à la Crestienté et mout destorboient l'acroissement du roiaume là endroit. Quant li Rois vint à ce siege, mout en orent grant joie cil qui la ville avoient assise et par mer et par terre; plus en furent hardi et penible de grever leur anemis en maintes manieres. Cil qui assis estoient en devindrent tuit esbahi, si que de la peor qu'il avoient se comencierent-il à defendre trop foiblement. Nostre gent leur corurent sus de si grant cuer que il sembloit bien à chascun que li sieges deust estre en ce jour finez, qui avoit duré près de set anz. Si estoient tuit frès[1] que l'en poïst cuidier qu'il eussent tantost comenciée cele besoigne. Li citeien de la ville s'aperceurent bien que la chose ne se pooit pas einsi durer longuement; car leur anemis enforçoient apertement et il estoient trop afebloié de desesperance. Pour ce pristrent conseil entr'eus en quele maniere cele mesese qu'il avoient si longuement souferte porroit estre à chief menée. Lors envoierent messages au Roi et au conte Bertran, qui leur porterent paroles de rendre la ville par teus covenances que se il vouloient fere issir de la ville ceus qui issir s'en voudroient et leur mesniées

n'avait pas relevé ce passage, quand il a dit dans son beau travail sur les *Familles d'outremer* : « Il n'est pas constant en quel degré de parenté ce deuxième Hugues de Lembriac attouchoit le premier seigneur de Giblet. » Au contraire, il est ici suffisamment prouvé que Hugues I[er] avait eu pour fils Guillaume et pour petit-fils Hugues d'Ebriac ou Lembriac. Dès 1170, Hugues II était seigneur de Gibelet. Au reste, la méprise de Du Cange a été redressée par M. E.-G. Rey, dans son excellente édition de l'ouvrage de Du Cange. (Paris, 1869, p. 318.)

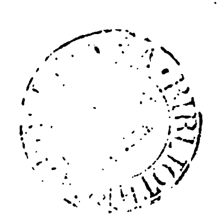
[1] Les assiégeants étaient tellement frais, dispos, etc.

jusque à seurté, et ceus qui ne s'en voudroient issir fesoient remanoir seurement en leur teneures, par rendant une resnable somme d'avoir qu'il leur enverroient chascun an, il leur ouverroient les portes et leur rendroient la ville delivrement. Li Rois et li cuens et li autre baron oïrent ceste requeste : bien s'i accorderent tuit, et tout cil à qui la parole vint loerent que l'en receust la ville si come il offroient. Li grant home de la cité vindrent avant. L'en leur jura ces covenances à tenir à bonne foi, sanz mal engin. Cil ouvrirent la ville, nostre gent i entrerent. Einsi fu prise la ville de Triple, l'an de l'Incarnacion Jesucrist .M. et .C. et .IX, eu mois de juing, le disieme jour du mois. Li cuens Bertrans receut la ville du Roi et l'en fist homage lige de ses mains. Einsi doivent fere li seigneur de Triple au roi de Jherusalem jusqu'à ce jor d'ui.

XI. — De la soutillece Baudoin, par quoi il ot grant avoir de son seigneur.

Quant li cuens Baudoins de Rohez fu delivres de prison, il avoit assez chevaliers avec lui; mès ne les pooit pas bien sostenir en avant, ne rendre leur soudées qu'il avoient deservies en arieres. Por ce se porpenserent un jor d'un trop soutil barat. Car il se pensa qu'il iroit veoir son seigneur[1] cui fille il avoit, qui estoit trop pleins de grant avoir, et estoit en la cité de Meletene. Il deviserent coment il se contendroient quant il vendroient devant lui et quelles paroles corroient entr'eus. Il atorna son oirre et mena mout bele compaignie, et assez de chevaliers alerent avec lui. Quant cil qui avoit non Gabriel oï noveles de son fil, grant joie fist; encontre lui ala et le besa mout doucement, à bele chiere le receut et heberja liement. Il sejorna iluec ne sai quanz jorz. De maintes choses parlerent ensemble mout amiablement, tant que il avint un jor que il séoient entr'eus deus en la sale, et si com la parole avoit esté devisée, li chevalier le conte Baudoin vin-

[1] *Socerum qui valdè pecuniosus erat.*



drent tuit ensemble devant eus eu palais. Li uns prist la parole cui l'en l'avoit baillée, et dist en tel maniere : « Sire cuens, « vos savez bien que nos qui somes ci vostre chevalier, vous « avons servi longuement et loiaument; grant travail avons « soufert por vous et mainz perilz trespassez; fain et soif, froit « et chaut, veilliers et peors avons maintes foiz enduré avec « vous et por vous. En toutes les manieres par quoi l'en puet « traveillier cors d'homs vos avez-nous essaiez. Vous et vostre « païs avons gardé tout sauvement, Dieu merci ! tant qu'il i pert; « car vostre anemi sont bien esloignié et bouté arrières de « vostre terre. Je ne vueil pas trop demorer en raconter « touz les servises que vus avez euz de nous, car nus ne le « set mieuz de vous, se reconnoistre le voulez, ne il ne vos « en estuet autre tesmoing. Encontre ce, vos nous promeistes « assez petiz gages : ceus meismes ne nous avez-vos pas renduz. « Maintes foiz nos en avez mis termes et demandez respiz. « Vos savez bien que nos vous avons soufert, tant com nos « poïsmes ; ne vos, sauve vostre enneur, n'avez mie bien « tenues vers nous toutes vos pramesses. Tant que à ce est la « chose venue que nos avons si grant soufrete que por rien ne « poons plus atendre : car la povreté nous destraint si que, se nos « volions tout dire, honte seroit à nous et pitiez à touz ceus qui « l'orroient. Au derrenier point somes venu : si vous requerons, « que nos n'en poons mès, sur vostre leauté ce que vos nous « promeistes, et fiançastes vostre foi que vos nous faciez paier « ce que vos nous devez, ou vos nous rendez le gage que vos « nous promeistes. » Quant cis chevaliers ot einsi parlé, il s'assist, et fist chiere d'ome qui fust en mout grant angoisse. Gabriel, icil Ermins cui fille li cuens Baudoins avoit, ot oï ce chevalier deresnier einsi, et trop se merveilla que pooit estre de quoi ces paroles avoient esté : tant que il le demanda à un suen druguement. Cil li raconta toutes les paroles que li chevaliers avoit dites; et quant Gabriel oï parler du gage que il leur avoit promis, si demanda au Conte queus gages c'estoit. Li Cuens abeissa la teste ne ne li vout respondre. Il fist demander au chevalier de

quel gage il avoit parlé; li chevaliers respondi tout apertement que li Cuens leur avoit créanté que se il ne les fesoit paier de leur solz au jor nommé, il souferroit sanz contredit que l'en li rassist la barbe. Quant Gabriel oï ce, il feri ses paumes ensemble et se leissa cheoir arrières touz esbahiz. Si fu correciez, qu'il ne pot parler de grant piece; car il estoit costume entre les genz d'Orient, meismement aus Greus et aus Ermins, que il gardent leur barbes et norrissent à si grant entente com il pueent, et tiennent à trop grant honte et à souverain reproche se l'en leur en arrachoit un poil par despit. Quant cil riches hom fut venuz en ce point que il pot parler, il demanda au Conte se c'estoit voirs qu'il eust sa barbe engagiée : li Cuens respondi mout honteusement que voirs estoit-il. Cil se comença à seignier plus de cent foiz, puis li dist coment il pot estre à ce menez que il, toute l'enneur d'ome, et la victoire de son vis [a], et chose que il ne pooit perdre sanz estre honniz à touzjorz, avoit einsi abandonée; [car autant li vaudroit, s'il perdoit la barbe, com se il se leissoit chastrer [b].] Li Cuens li dist que ce avoit-il fet par grant besoing, com cil qui autrement ne pooit retenir ses chevaliers. Mès il li pria que ne s'en corouçast mie [c], car il avoit bone esperance en Dame-Dieu que sitost com il retorneroit à Rohez il fineroit en tel maniere aus chevaliers que il raembroit son gage. Li chevalier, quant il oïrent ce, distrent tuit ensemble qe jà plus ne l'atendroient, trop leur avoit failli de covenances, ainçois s'en partiroient d'iluec et feroient tout le mal que il porroient à lui et à sa terre. Gabriel li Ermins, qui estoit simples hom, ne ne s'apercevoit mie du barat que il avoient pourparlé, fu mout angoisseus, et au darrenier se pensa que ainçois paieroit-il cel avoir que ses gendres devoit, qu'il le soufrist à honnir en tel maniere. Lors demanda combien il avoit en cele dete; il respondirent que li Cuens leur devoit .xxx. mille Michelois : c'estoit une maniere de besanz qui couroient lors; car uns empereres avoit esté en Costantinoble qui avoit non Michels; icist avoit fet batre cele monnoie et la fist

[a] *Vultus gloriam et hominis præcipuam auctoritatem.*

[b] Éd. précéd. « Chastier. »

[c] Éd. précéd. « Retornast mie. »

apeler Michelois de son non [5]. Gabriel dist que il feroit paier les chevaliers por aquiter son gendre, par tel covent que il li fianceroit et donroit son créant, come loiaus crestiens, que il jamès, por nul besoing qu'il eust, n'engageroit sa barbe. Cil li fiança volentiers, puis receurent cel avoir et s'en partirent au congié de ce riche home ; joieus et tuit enrichi de cel or, s'en retornerent à Rohez [6].

XII. — Coment li Rois essauça l'eglise de Betléem.

Uns anz estoit lors de l'Incarnation Nostre Seigneur .M. et .C. et .X. Li Rois estoit en mout grant porpens coment il poïst croistre l'enneur du roiaume de Jherusalem en que Nostre Sires l'avoit apelé : nomeément Sainte Eglise vouloit-il mout ennorer et essaucier. Por ce, se pensa que l'eglise de Bethléem qui touzjorz avoit esté priorez jusqu'à celui jour, seroit arceveschiez, en remembrance de ce que Nostre Sires i avoit esté nez. Par le conseil des barons et du clergié de la terre, parfist cele besoigne li legaz l'Apostoile qui estoit en la terre. Guibelins, qui fu arcevesques d'Arle, et ore estoit patriarches de Jherusalem, le conferma. Par dessus ce, Arnous, li arcediacres, Acharz, li déans du Sepuchre, s'en alerent à Rome, et én aporterent bon confermement de l'Apostoile. Li Rois i fist eslire un preudome qui avoit non Achetins, chantres fu du Sepuchre. Il li dona et à tous ceus qui après lui tendroient le siege, à touzjorz, la ville de Bethléem et un caseau, [einsi claime-l'en là les villes champestres [1],] qui

[5] Et non parce que ces pièces avaient quelque rapport avec nos Angelots et auraient été à l'effigie de l'archange saint Michel, comme l'ont pensé Vossius et Ménage. (Voy. Du Cange, au mot *Michaelitæ*.)

[6] Cette ruse habile de Baudouin montre au moins que la pensée ne venait encore à personne de fouler aux pieds la religion du serment. Et le soin des Orientaux de conserver leur barbe, le déshonneur infligé à ceux qui la laissaient couper, explique jusqu'à un certain point ce qui, dans les romans de la Table ronde, est raconté du roi Rion, lequel, après avoir conquis les barbes de vingt-neuf rois, voulait absolument y joindre celle d'Artus.

[1] La ville champêtre est ce que nous appelons aujourd'hui *village;* à la différence du *bourg* qui était une réunion d'habitations entourée de murs de défense, et du *faubourg* (*foris* ou *foras burgum*), constructions faites au-delà des murailles du bourg.

siet eu terroer d'Acre et a non Bedar ; une autre eu terroer de Naples, que l'en claime Seillon; et li tierz qui est delez Bethléem qui a non Betbezen; o deus autres delez Escalonne, Zoefir et Cacafa, o toutes les apartenances. Richement fu douée par le don le Roi. Bone chartre leur en fist, par quoi il conferma à l'eglise toutes ces choses [a].

[a] Le traducteur s'est contenté de résumer dans les lignes précédentes la charte de Baudouin. Les termes en sont assez intéressants pour nous décider à en reproduire le texte :

Divina inspirante gratia, gens Francorum admonita, Hierusalem civitatem sanctam, diuque oppressione paganorum fatigatam, ubi mors, quæ, primo prævaricante parente, genus humanum invaserat, morte Salvatoris est destructa, a spurcitia prædicta liberavit. Obsessa est namque civitas hæc, cultu divino digna, septimo idus Junii a gente præfata, et idibus Julii, Deo pro ea pugnante, est capta. Capta autem civitate, anno Domini millesimo centesimo, dispositione divina suggerente, placuit clero atque Raimundo Sancti Egidii, Roberto Normanniæ et Roberto Flandrensi comitibus, Tancredo et cæteris primatibus, cum universa Francorum multitudine, ut piissimus et misericordissimus dux Godefridus, carissimus frater meus, eidem præsideret; ipse vero, vir Deo dignus, sanctæ civitatis gubernator, primo principatus sui anno peracto, tertia die sequenti, Deo propitio, in pace quievit. Cui ego Balduinus ab exsultante clero, principibus et populo, primus rex Francorum, nutu divino, excellentiam Bethleemiticæ ecclesiæ, nativitatem Domini nostri Jesu Christi præfulgida mente pertractans, in qua primum venerabiliter caput meum diademate ornatum effulserat, ut episcopali dignitate donaretur, mihi per omnia placuit. Igitur quod corde caste conceperam indesinenter excogitans, tandem ad aures Arnulfi archidiaconi, viri clarissimi, et Hierosolymitani capituli usque perduxi, eumque et idem capitulum, ut super hac re mihi consulerent obnixe rogavi. Qui tam justæ petitioni meæ obsequentes, tum pro Hierosolymitana sede, quæ postea quasi orbata parente videbatur, tum pro hoc negotio Romam peti decreverant. Hanc itaque legationem Arnulfus archidiaconus, et Aichardus, eodem tempore decanus, suscipientes, Romam perrexerunt, et, Sancto Spiritu cooperante, apud domnum Paschalem secundum, universalis ecclesiæ pontificem, de utroque negotio honestum invenientes consilium, Hierusalem remearunt. Dominus vero Paschalis papa Gibellinum, Arelatensem archiepiscopum, virum sapientiæ radiis choruscum, omnique morum honestate fulgidum, cui id legationis Arnulpho atque Aichardo præsentibus injunxerat, post eos Hierusalem direxit. Propterea a me, clero simul et populo gaudenter susceptus, pro præcepto domini Paschalis papæ et mea bona voluntate, et assensu Hierosolymitani capituli, ac totius favore consilii, et propria deliberatione omnia dispensans, in Bethleemitica ecclesia, Aschetinum, virum illustrem eamdem gubernantem, quem Hierosolymitanum capitulum ejusdem ecclesiæ cantorem, me cum meis proceribus et populo volente, Ascalonæ elegerat atque statuerat episcopum, obtinere primatum episcopalem decrevit; Bethleemiticæque sedi, pro præcepto et consideratione nostra, Ascalonæ ecclesiam parochiali jure subjugavit. Tandem ego Balduinus, Dei gratia rex Hierusalem Latinorum primus, jam dicta lætus obnixe firmavi. Villam etiam Bethleem, quam ecclesiæ concesseram, pro salute animæ meæ, et misericordissimi ducis fratris mei Godefridi, atque omnium parentum meorum: et unum casale quod est in territorio Accon, nomine Bedar; aliud etiam quod est in territorio Neapolitano, nomine Seylon; aliud quoque adjacens Bethleem, quod dicitur Bethbezan; et duo casalia in territorio Ascalonitano, unum videlicet Zeophir, et aliud nomine Caicapha, cum suis pertinentiis, episcopo, ejusque successoribus, firmiter ac libere tenere ac possidere præcepi, dedi atque concessi. Præfatam quoque ecclesiam a calumnia qua Hierosolymitana ecclesia eam vexabat, commutatione terrarum ac vinearum quæ in circuitu Hierusalem in meo dominio erant, absolutissimam reddidi. Statuimus autem, quod si quis clericus vel laicus, nefandissima cupiditate ductus, illud quod pro petitione mea de Bethleemitica ecclesia, nativitate Domini ac Salvatoris

XIII. — Coment li rois Baudoins prist la cité de Baruth.

Icist meismes anz duroit encores, li rois Baudoins qui estoit bons champions Nostre Seigneur, [ot fete s'ofrande mout riche à Sainte Eglise, si come je vos ai dit; por ce] se porpensa que [plus] hardiement porroit aler en bataille por la besoigne Jhesucrist. Il savoit bien que en leur porz[1] avoient iverné galies qui bien li porroient aider à conquerre aucunes des citez de la marine. Por ce, quant vint eu mois de fevrier, il assembla tout son pooir de tout le roiaume et ala asseoir la cité de Baruth : c'est une cité qui siet sur la mer entre Saiete et Gibelet, en la terre de Fenice : ele est obéissanz à l'arceveschié de Sur. Quant li Romain tenoient la seigneurie du monde, il l'avoient mout chiere et li donnerent grans rentes et grant franchise[2], si com l'en trueve lisant eu livre de la loi qui a non Digeste. Anciennement fu apelée Geris, por ce que Gerseus la fist qui fu fils Chanaan, [le neveu Noé][3]. Là vint li Rois o toute sa gent. Bertranz li cuens de Triple fu avec lui. Mout comencierent à aprochier cele cité. Ne sai quantes nés de Sarrazins estoient meues de Sur et de Saiete pleines d'armes et de chevaus et de viandes et de genz bien défensables. Se eles

nostri præclara, Spiritu Sancto juvante, a domino Paschale, romanæ sedis summo ac venerando pontifice, per Gibelinum ejusdem legatum, Arelatensem archiepiscopum roboratum est, post decessum meum violare præsumpserit, invasionis crimine, nisi commonitus resipuerit, obligetur, ac totius regni nostri expers effectus, graviter judicetur. Præterea concedo, quod quicunque meorum optimatum, vel aliquis militum seu burgensium, Dei afflatus spiritu de suis redditibus, pro sua suorumque animabus, dare eidem ecclesiæ voluerit, libera sit sibi piæ voluntatis executio, et in perpetuum valeat facultatum suarum legitime facta donatio. Facta est autem hæc concessionis vel confirmationis nostræ inscriptio, rerumque gestarum designatio, anno ab incarnatione Domini millesimo centesimo decimo, indictione tertia. Præsidente romanæ ecclesiæ papa, domino Paschale secundo : Hierosolymis vero Gibelino Arelatensi archiepiscopo, sedi apostolicæ vicario, in patriarcham electo. Sunt ergo istius assertionis testes, Arnulphus archidiaconus, Aicardus decanus, Eustachius Garnerius; Anselmus, turris David custos; Radulfus de Foritaneto, Pisellus vicecomes; Symon, ducis (?) filius; Anfredus vir religiosus, Gerardus camerarius; et alii quamplures.

[1] *Sumpta occasione ex galeis quibusdam quæ in regno hiemaverant.*

[2] *Ut jure Quiritium civibus concesso, inter colonias reputaretur; de qua ita Ulpianus testatur in Digestis, titulo de Censibus.*

[3] Guillaume de Tyr semble le seul qui ait rappelé cet ancien nom de *Geris*, donné à la ville de Beyrout. On place l'ancienne tribu des Gerséens sur les bords du lac de Tibériade.

poïssent estre entrées dedens la cité de Baruth, cil qui l'avoient assise i demorassent por néant, car il perdissent tout leur tens; mès la navie que li Rois avoit amenée ne s'osoit pas encore bien metre en la mer : si se receut eu port de la ville, par quoi cil de la ville ne pooient issir hors de cele part, ne nus ne pooit entrer enz par mer[4]. Près de cele cité avoit un mout biau bois de pins que l'en clamoit la Pinoie; mout fist grant bien à nostre gent, car il i prenoient merrien por fere berfroiz[5], perrieres, mangoniaus et eschieles. Mout grevoient en maintes manieres ceus de la ville, car toutes heures de jorz et de nuiz gitoient les engins. Tant metoient de gent à changes et à relés que cil de la ville n'avoient point de repos. Einsi orent sis par deus mois entor la cité, tant que il avint un jor que tuit pristrent despit sur eus du delai qu'il i avoient mis. Pour ce comencierent à assaillir plus efforciement qu'il ne soloient. Cil qui estoient ez chastiaus de fust virent que cil de la ville estoient esbahi durement et espoenté; si se firent aprochier des murs, tant que il saillirent sur les aloers[6], li autre virent qu'il i avoit jà de leur gent, si comencierent à apuier eschieles tout entor et monter sus à grant haste. Tant i ot jà de la nostre gent, qu'il ovrirent une des portes, si que li remenans de l'ost se mist tout enz. Li Tur de la ville se

[4] Je crois que notre traducteur n'a pas bien rendu le sens de cette phrase qui présentait en effet quelque incertitude. Les nefs de Tyr et de Sidon étaient entrées dans le port de Baruth : si elles avaient pu librement en sortir et y rentrer, les Chrétiens n'auraient pu bloquer la ville. Mais les galères chrétiennes arrêtées devant le port ne permettant pas aux bâtiments tyriens et sidoniens de reprendre la mer, en rendaient ainsi le secours inutile, et fermaient également toute issue aux assiégés. Au reste, voici le texte : *Advenerant autem... ex Tyro et Sydone naves quædam, viris fortibus et bellicosis refertæ. Quod si liberum introitum et exitum habere potuissent, inutiliter operam consumerent qui obsidioni ejus incubuerant. Sed adveniente classe, de quarum ope confisus Rex opus præsens adsumpserat, timentes se mari committere, protinus intra portum se receperunt, ita ut civibus omnino per mare et introitus negaretur et exitus.*

[5] Ou « beffrois », tours mobiles dont la construction en bois rappelait la charpente qui, dans les clochers, entourait les cloches et facilitait leur mise en mouvement. Le nom de cette charpente fut ensuite donné à la tour même où elle se trouvait, puis on a dit *sonner* le beffroi, au lieu de : *faire sonner dans* le beffroi.

[6] Ou « aléoirs », galerie ménagée au haut des murs d'où les défenseurs d'une place assiégée lançaient des projectiles. *Saltu super murum se intulerunt.* Dans la chanson de geste de Garin le Loherain :

Alez aus murs les aléoirs garnir.
Aportez pierres et grans pieus por ferir,
Dont defendrons, se veulent assaillir.
(T. I, p. 169.)

Et dans la geste d'Aiol :

Laieus en sont les cinq tout maintenant entré,
Et s'ont par vive force les aléoirs monté
Par une voie estroite qui dedens la tour est.
(N° 80, ms. la Vall. f° 150.)

trestrent tuit vers la mer, et s'en cuiderent eschaper par là; mès la nostre gent qui estoient ez galies les receurent aus espées mout cruelment et les firent flatir arrières; lors en i ot entredeus tant d'ocis que les rues decouroient de sanc, tant que li remenanz cria au Roi merci, que il les soufrist à vivre. Li Rois en ot pitié, si fist crier son ban et defendre que nus ne fust si hardiz que il en océist plus. Einsi fu prise la cité de Baruth, l'an de l'Incarnacion Nostre Seigneur .M. et .C. et onze, le vingt septisme jour du mois d'avril.

XIV. — Coment li rois Baudoins prist la cité de Saiete.

Ne demora guères en cele saison meismes que la novele de la terre d'outremer qui einsi estoit conquise et où l'en guerréoit les anemis Nostre Seigneur, fu alée jusques en Ocident, en la terre qui a non Noroegue [1]. Assez i ot chevaliers et autres genz à qui li talenz prist du pelerinage por aler au Sepuchre. Il apareillierent bele navie et se mistrent enz; par la mer d'Angleterre s'en alerent, tant qu'il vindrent en la mer d'Acre, puis arriverent eu port de Japhe. Sires et chevetaines estoit de cele navie uns biaus bachelers, blonz et granz et bien fez, frères le roi de Noroegue [2]. Quant il fu arivez einsi por rendre [3] leur veu et parfere leur pelerinage, s'en alerent en Jherusalem. Quant li Rois oï la novele de cele gent, hastivement s'en vint à eus et grant joie leur fist et leur envoia de beaus presenz : mout s'acointa debonnerement de ce haut home qui estoit riches et chiés des autres; puis li demanda se il avoit proposement por Dieu et por l'enneur de la Crestienté que il demorassent en la terre tant que par la volenté de Nostre Seigneur et par leur aide, l'en eust conquises aucunes des citez des Sarrasins qui sient sur la mer [4]. Il pristrent conseil entr'eus et respondirent que par tele entencion

[1] *Quidam populus de insulis occidentalibus, maximeque de ea Occidentis parte quæ Norvegia dicitur.*

[2] Les historiens danois le nomment Sigur.

[3] Éd. précéd. « Prendre. »

[4] Éd. précéd. « Aucunes des citez par la marine as Sarrazins. »

qu'il servissent Nostre Seigneur estoient-il meu de leur païs et venu jusques là : et prometoient bien le Roi que s'il voloit asseoir une des citez de la marine et menast son ost par terre, il menroient leur navie par mer, et volentiers li aideroient selonc leur pooir en bone foi [5]. Quant li Rois oï leur proposement, grant joie en ot et sanz demorance fist semondre tant de chevaliers com il pot avoir en son conroi armez, puis amena tout son ost devant la cité de Saiete. Une grant navie de Turs estoit meue de la cité d'Acre por venir aidier à leur genz de Saiete, si que près que tuit ensemble vindrent cil dui ost, cele part [6]. Saiete, cele cité siet sur la mer entre Baruth et Sur en la province de Fenice; mout i a biau siege de ville, ancienne citéz est mout. Sydon li fils Canaam la fonda, dont ele tient encore le non, selon le latin [7]. Elle est desouz l'arceveschié de Sur. De ceste cité parlent maintes anciennes escriptures. Didon en fu née, la royne qui fonda Cartage. Li Rois assist cele ville par terre et par mer. Mout comença les citéiens de léans grever et apresser en maintes manieres, tant qu'il orent mout grant peor. Bien virent que par force ne se porroient-il pas contretenir vers cele gent; por ce, se voudrent aidier par tricherie et par barat, en tel maniere com vos orroiz. Il avoit un chambellenc entor le roi Baudoin qui mout estoit ses privez et en qui li Rois se fioit sur touz les autres. Cist avoit esté Sarrazins, mès il avoit requise nostre foi par mout grant volenté de bien fere, ce sembloit, si que li Rois en ot pitié et le fist baptoier, et le leva de fonz et li mist son non. Tantost le receut de sa mesniée. A icestui Baudoin envoierent leur messages mout celeément li haut home de Saiete, et li manderent et bien le firent seur que grant avoir li donroient, riches teneures et seigneuries mout poissanz dedenz leur ville, se il, por eus delivrer de ce siege, ocioit le Roi. Cil receut la parole mout volentiers et grant joie

[5] *Nihil præter victum pro stipendiis exigentes.*

[6] Cette phrase est omise dans plusieurs bons manuscrits. Ici elle donne une traduction opposée au sens. La ville d'Acre était déjà au pouvoir des Chrétiens, et les « navies » qu'elle envoya vers Saiete arrivaient en même temps que l'ost de Baudouin. *Classis a portu Acconensi egressa illuc directe properaverat, ita ut, pene eodem momento, uterque exercitus ante urbem conveniret.*

[7] Aujourd'hui « Saïdeh ». La phrase suivante est passée dans l'édition précédente jusqu'au mot « Dido ».

en ot; certeinnement leur promist à fere ce que il requeroient. Bien lui sembla que ce li estoit legiere chose à fere, car nus des autres n'aloit si sovent avec le Roi seul à seul, ne ez gardesrobes ne ez chambres, com il fesoit[a]. Jà ert tant alée la chose que cil Baudoins n'atendoit mès que le tens et l'aise de murdrir son seigneur et son parrain, si com il avoit promis. [Mès Nostre Sires qui bien puet et set garder sa gent quant il veut, l'atorna en autre maniere, car] dedenz la cité de Saiete avoit crestiens qui estoient léanz en subjection desouz les Turs; aucuns d'eus aperceurent et sorent que la traïson estoit porparlée : trop en orent grant angoisse dedenz leur cuers et douterent mout que li Rois qui mot n'en savoit, ne fust einsi murdriz. Il ne li porent nul message envoier; por ce firent escrire unes letres en repost, sans nommer celui qui les lui envéoit; à une saiete les lierent et les trestrent au plus avant que il porent : les letres furent trovées et aportées au Roi. Bien devisoient les covenances toutes et coment il devoit estre ocis. Quant li Rois oï ce, mout en fu esbahiz et espoentez de tel peril où il avoit esté. Il manda ses barons et leur descovri cele chose; cil firent venir Baudoin devant eus et li recorderent cele chose, si come les letres le devisoient : cil ne leur cela onques, ainz reconnut coment il le porpensoit à faire. Li jugemenz fu diz par les Barons, et tantost fu penduz voiant touz ceus de la cité. Quant li Tur virent qu'il n'estoient mie à bon chief venuz, par force leur convint autre plet porparler, car il doutoient mout que il ne fussent aucun jor surpris de nostre gent qui entrassent en la ville par force et les livrassent touz à mort. Pour ce requistrent le Roi par messages que il li envoierent, que li gentil home de la ville s'en poïssent aler et enmener leur femmes et leur enfanz jusqu'à seurté; li povre home et li gaaigneur des terres remansisissent en la cité par resnables treuz, einsi li rendroient la ville. Li Rois leur otroia volentiers. Tantost les fist conduire, et receut la cité; le jor meismes la dona à un des barons de l'ost que l'en apeloit Eustace Grenier[b] à tenir à touz-

[a] *Adeo carus ut etiam ad loca secretiora, quibus naturæ se purgare volentis satisfit necessitatibus, Regem solus comitaretur.*

[b] Ou « Garnier », celui qui figure comme

jorz par heritage. Et quant cele besoigne fu parfete, li Norrois pristrent congié au Roi. Il leur dona biaus dons et granz; à Dame Dieu les comanda de mout bon cuer, car bien et bel s'estoient contenu à ce siege. Einsi s'en parti la navie et revint en son païs. La cité de Saiete fu prise en tele maniere come vos avez oï, l'an de l'Incarnacion Nostre Seigneur .M. et .C. et onze, en deloir[10], le diseneuviesme jor du mois.

XV. — De la mort Guibelin et coment Arnous fu patriarches.

Au renovelement du tens, en cel an meismes, fu morz li preudons Guibelins patriarches de Jherusalem. En son leu fu esleuz un autre qui ne le resembla mie : ce fu cil Arnous arcediacres, dont vos avez oï parler desus, que l'en apeloit en seurnon Malecoronne. Bien cuit que ce fu por le pechié du clergié et du pueple qui, par haine Nostre Seigneur, avoient deservi tel prelat sur eus. Si come il avoit fet avant, ne cessa mie por sa digneté à fere assez mauveses oevres; car il doutoit pou Nostre Seigneur : por ce se contenoit desloiaument. Longue chose seroit de raconter ses mauvez fez : mès entre les autres vos en dirai un. Il avoit une seue niece que il maria à un des greigneurs homes de la terre, ce fu à Eustace Grenier qui estoit sires de ces deus citez de Saiete et de Cesaire. Sachiez que il li dona, por prendre sa niece, la meilleur ville que li Sepuchre tenist, ce fut Jerico, o toutes les apartenances. Bien la prisoit-l'en .v.$^{m.}$ besanz de rente. Il qui estoit prestres et patriarches fu de trop mauvaise vie, com cil qui ne doutoit pechié ne blasme; si que mout issoit de lui male renommée par tout le pueple. Pource que il poïst mieuz fere sa volenté des choses de l'eglise, il porchaça tant par sa malice, que li establissemenz fu despeciez que li dux Godefroiz et li autre baron avoient establi en l'eglise du Sepuchre, quant la cité fu conquise; [car il i mistrent clers qui avoient

témoin dans le rescrit d'érection de l'évêché de Bethléem.

[10] *Mense decembri.*

riches provendes, et par eus et par leur compaignies servoient mout hautement l'eglise;] cil ne fina onques jusque il i ot mis chanoines rieulez, [qui estoient menue genz, ne riens ne li osoient contredire qu'il vousist fere[1].]

XVI. — Coment li Tur barroierent le païs d'Antioche.

Tantost com la cité de Saiete fu prise et cele nouvele fu espandue par la terre de Perse, une grant plenté de Turs de la terre s'assembla, qui distrent que il vendroient en la terre de Surie por eus esprouver en armes et por conquerre pris et los, [si que bonne renommée retornast d'eus en leur païs]. En ceste maniere le firent-il pluseurs foiz; car dès lors que nostre pelerin entrerent en la terre, bien par quarante ans après, ne leur failli onques cele tempeste; car chascun an issoient de cele terre[1] noveles compaignies por guerroier la Crestienté. Si grant plenté en i avoit, tele eure ert, que toute la terre en estoit couverte. Mès Nostre Sires i mist conseil, quant lui plot[2]. Car il a une terre près du roiaume de Perse qui a non Avesguie[3] et siet devers Bise; en cele terre naissent plus grant gent que autre home, et fort de grant maniere. Cil de Perse les souloient vaîncre et defouler en toutes places, si que il avoient trop greigneur pooir que cele gent, por ce que cil n'avoient mie les armes aüsées, ne ne se tenoient pas ensemble. Mès après, quant cil s'aperceurent, qui plus forz estoient, et li Persant meismes leur orent fet aprendre des armes, qui toute jor leur coroient sus, il s'enpristrent[4] à contretenir contre leur anemis, et teus les atornerent que cil estoient desconfit toutes les fois qu'il s'en osoient entremetre. Por ce n'enpristrent puis li Persant à conquerre noviaus roiaumes, ainçois se tenoient tuit lié quant il se pooient

[1] La dernière phrase omise : *Regem etiam ad hoc impulit ut, vivente adhuc uxore sua, aliam duceret, sicut in sequentibus dicetur.*

[1] *De isto sinu Persico erumpebat.*

[2] C'est-à-dire : de temps à autre.

[3] *Est autem Hiberia... quæ alio nomine dicitur Avesguia...* C'est la Géorgie, que les anciens désignaient sous le nom d'Ibérie. — Je ne trouve pas ailleurs ce nom d'*Avesguie*, donné à la Géorgie, ancienne Ibérie.

[4] Ils se mirent, se prirent à résister.

ilec defendre. Mès ainçois que il fussent en tel point, si com je vos ai dit, cele plenté de Turs issirent de la terre et passerent Mesopotame et vindrent outre le flun d'Eufrate. Toute cele terre comencierent à barroier et à gaster, puis asistrent un mout fort chastel du païs qui a non Turbessel. Quant il i orent sis un mois, cil de léanz se furent si bien defendu que il n'i receurent mie grant damage. Quant li Tur virent qu'il y perdoient le tens et la peine, si se departirent d'ilec. Mout se fierent en la plenté de gent qu'il avoient; por ce, se trestrent vers Halape. Mout tendoient à ce et metoient grant peine que Tancrez, qui si estoit preuz et hardiz, chevauchast encontr'eus folement à pou de gent contre leur grant assemblée. Mès cil qui estoit sages le fist come bien apensé. Par ses letres manda au Roi que hastivement le venist secorre. Cil asembla chevaliers et vint sanz demorance vers ces parties; avec lui amena le conte de Triple qui de la seue gent avoit asez avec lui. Il vindrent tuit ensemble jusque au chastel de Ruge[5]. Leanz trouverent Tancré qui les atendoit atout son ost. D'ilec s'en issirent por aler contre leur anemis et chevauchierent, les batailles toutes conrées, tant qu'il vindrent devant une cité qui a non Cesaire[6] où li Tur s'estoient avant logié. [Ce n'est mie cele Cesaire qui est archeveschiez en la terre de Surie, ainz est une autre.] Quant li Sarrazin les virent einsi venir contr'eus pour combatre, il les douterent, si les comencierent à eschiver et retrere leur genz vers leur païs. Li nostre les porsiirent jusqu'il furent fors de la terre. Puis pristrent congié, et s'en retorna chascuns en sa contrée.

XVII. — Coment li rois Baudoins assist la cité de Sur.

Une seule cité estoit remese en la marine qui estoit encore des Sarrazins; il n'en tenoient plus, dès Laliche de Surie jusqu'à Escalonne qui est la derraine cité du roiaume de Jherusalem.

[5] Aujourd'hui Riha, à égale distance d'Alep et d'Antioche.

[6] Ou Césarée. Nous reconnaissons cette ville dans la moderne Seidjar, au nord et assez près d'Hamah.

Li Rois, qui les autres avoit conquises, desira mout cele à avoir por l'acroissement de son regne : c'est la cité de Sur. Il assembla toutes les nés qu'il pot trover aus pors, et comanda que celle navie, si come ele estoit, s'en alast hastivement à la cité de Sur. Il assembla tout le pooir du regne à cheval et à pié; si s'en ala par terre, et assist cele cité tout environ. La cité de Sur siet en une isle ausi come en la mer; ce est li chiés et la seigneurie de la terre de Fenice qui dure dès le ruissel de Valenie jusque à Pierre-Encise[1] : en cele espace a quatorze citez qui sont toutes obéissanz à Sur. Du siege de la ville et des apartenances vos dirons plus ça avant, quant nos en parlerons autre foiz. La cité fu einsi assise com je vos ai dit. Li Rois, qui metoit mout peine et entente à ce qu'il entreprenoit, se traveilloit en toutes manieres de grever ceus de la ville, si que il les contrainsist à ce qu'il se rendissent. En toutes manieres que l'en puet ville assise aprochier et grever il asséoit, car grant plenté d'engins fesoit giter aus murs et aus torneles; de forz arbalestes et d'ars turcois fesoit trere espessement à ceus qui se mostroient aus defenses; aus barbacanes asailloient li nostre toute jor mout espessement. Au derrenier, fist li Rois fere deus chastiaus de fust mout biaus et mout hauz dont l'en pooit surveoir toute la ville et trere et giter sur les tors qui plus basses estoient. Li Tur de la cité n'estoient mie pareceus ne endormi, ainçois se defendoient mout viguereusement et grant travail metoient en trover defenses contre toutes les manieres de leur assauz. Dont il avint que il firent deus tors mout hastivement de pierre et de mortier, plus hautes assez que les tors de fust qui dehors estoient, si que, se eles s'aprochassent, poïst-l'en giter le feu sur eles des tors de la ville. Quant li Rois vit ce, bien connut que n'estoit mie legiere chose de prendre einsi la ville à cele foiz, car il avoit jà sis quatre mois, ne n'avoit la ville gramment afebloïe. Il estoit mout grevez des despens qu'il avoit fez; por ce, se parti du siege et s'en ala en la cité d'Acre. Chascuns des autres barons s'entorna à la seue terre.

[1] *Ad Petram Incisam Doræ conterminam.*

XVIII. — De la mort Tancré, et coment li cuens de Triple prist sa femme.

Si come Nostre Seigneur plot, en cel an meismes, Tancrez qui si estoit preuz et vaillanz et droituriers en jostise, aspres et esveilliez en guerres, en aumosnes piteus et larges, trespassa de cest siecle. [Selonc la contenance que il ot en sa vie et près de la mort, l'en doit bien croire vraiement que s'ame soit en bon repos.] Icist preudons quant il senti que sa maladie l'agrejoit, il apela sa femme Cecile, qui estoit mout bone dame, fille le roi Phelipe de France, si come vos oïstes dessus. Il avoit norri entor lui un vallet haut home, Poinz avoit non, fils le conte Bertran de Triple : celui fist venir devant lui. Lors dist à ce vallet et à sa femme, que il connoissoit si leur bonnes manieres, que bien leur osoit loer sur s'ame à ambedeus que il s'entrepréissent par mariage, et mout les en prioit : ce dist à bone foi, por leur preuz et por leur ennor. Ne demora mie, quant il ot ce dit, que l'ame s'en parti du cors. Grant duel en firent toutes manieres de genz en la terre d'Antioche. Il avint après, dedenz brief terme, que li cuens de Triple morut. Poinz ses fils, par le conseil du preudome qui norri l'avoit, prist à noces et à benéiçon madame Cecile la femme Tancré, qui se racorda bien au conseil son seigneur. Tancrez ot devisé en son testament que l'en baillast le princé d'Antioche à tenir et à garder à Rogier le fils Richart qui estoit un suen cousin. Ce fu par tel covent que sitost com Buiemonz li juenes, qui estoit fils au viel Buiemont, vendroit en la terre, cil li rendroit Antioche à toutes les apartenances, come son droit eritage. Einsi fu otroié par devant les barons du païs. En tel maniere fu Rogiers princes d'Antioche. Tancrez fu mout ennorablement enterrez eu porche de l'eglise monseigneur Saint Pere en Antioche, l'an de l'Incarnacion Jesucrist .M. et .C. et .XII.

XIX. — Coment li Tur desconfirent le roi Baudoin.

Feniz estoit jà li anz et començoit li autres, quant une trop grant assemblée de Turs issi de Perse, si come cele terre souloit pluseurs foiz envoier males semences, por troubler la Crestienté. C'estoit une fontaine qui tarir ne pooit, ainz descendoient en la terre de Surie li ruissel qui tempestoient toute la gent. Cil qui à ceste foiz vindrent orent un chevetaine, prince mout poissant, qui en guerres avoit fetes maintes proesces, Manduc[1] avoit non. Tant amenoit de gent avec soi que ce fu uns des greigneurs oz qui pieça mès fust issuz de la terre. Cil passerent les terres d'entredeus[2] et vindrent jusqu'au flun d'Eufrate. Lors orent autre conseil que cil n'avoient eu qui de leur terres estoient issu maintes foiz; car il souloient touzjorz venir au comencement ez parties d'Antioche et là començoient la guerre dont il leur mescheoit maintes foiz. Icist le firent en autre maniere; car il trespasserent la terre qui a non Celesurie, la cité de Damas lessierent à senestre, et tindrent leur chemin entre le mont Libane et la marine; la cité de Tabarie trespasserent, tant que il se logierent entor le pont qui estoit outre le flun Jordain. Quant li Rois oï ce, bien s'aperceut que il estoient einsi fier et orgueilleus por la grant plenté de gent que il avoient; por ce, sitost com il pot, manda le prince Rogier d'Antioche et le conte de Triple que, sitost com il porroient, li venissent aidier; car li besoinz i estoit granz. [Il n'atendi pas, por ce, que il eust tant de gent com il pot avoir,] mès se traisist près des Turs et se loja delez eus. Quant li anemi virent que il, à pou de gent, s'aprouchoit d'eus, bien se penserent que il le porroient legierement engignier. Pour ce pristrent deus mille chevauchéeurs des leur et les envoierent por lui ataïner. Li mille et cinq cent s'embuschierent, que il n'aparurent mie. Li autre cinq cent comencierent à aprouchier l'ost le Roi et corre par les chans folement

[1] Mandoud, sultan de Mossoul.

[2] Entre le Tigre et l'Euphrate.

et sanz tenir nul conroi, por fere les genz de l'ost le Roi saillir encontre eus. Tout einsi com il le pensoient leur avint, car li Rois meismes, [qui plus savoit de guerre que li autre,] quant il vit que cil Tur chevauchoient si à desroi, fist monter sa gent et tantost issi hors, encontre ceus qui einsi s'abandonnoient. Cil se mistrent isnelement à la voie vers leur embuschement. Li Rois, qui ne s'en prenoit garde, mena sa gent folement et les chaça trop, tant qu'il vindrent sur leur guet. Cil saillirent fors et corurent sus aus noz mout asprement. Cil cinq cenz meismes qui fesoient semblant de foïr se retornerent vers eus : là commença li chapléis et li poignéis trop fiers. Li nostre, qui mout estoient pou au regart des autres, fesoient merveilles d'armes et se baoient à vendre mout chierement. Li Tur, qui trop estoient plus, comencierent à ocire des noz : li remenanz ne les porent soufrir, ainçois se desconfirent et mistrent à la voie. Mès, en la fuie meismes, les venoient-il ociant, tant que mout en i ot morz. Li Rois meismes, qui ot prise sa banniere[1] pour tenir sa gent, s'en eschapa à peine par effort de cheval, et li patriarches Arnous avec lui et aucun des autres barons; onques ne regarderent leur heberges ne tout le hernois qui dedenz estoit, ainçois s'enfoïrent autre voie. Li Tur pristrent les paveillons à mout grant bobant. Mout furent lié de la honte que il avoient fet aus Crestiens. Li Rois fu trop honteus et correciez de cele desconfiture; que mout le blasma-l'en de ce que tant se fioit de soi que il fist cele saillie sanz conseil et sanz acort, ne ne vout atendre le prince Rogier ne le conte de Triple qui devoient venir sanz faille l'endemain ou au tierz jor. De nostre gent furent mort en ce poignéiz trente chevauchéeurs; de la gent à pié furent perdu jusques à douze cenz. Quant cele mesaventure fu einsi avenue, tantost vindrent li Princes et li Cuens, et autres barons assez. Quant il oïrent que li Rois avoit fet, mout l'en blasmerent. Il meismes en connut bien son desapensement et sa coupe. Toutesvoies assemblerent ce que il porent de gent, et se trestrent aus montaignes où il se logerent, si que bien pooient

[1] *Rex ipse, relicto vexillo quod gestabat in manibus.*

veoir le covine à leur anemis, en la pleine terre desouz. Cil savoient bien que par ce païs n'avoit nul chevalier, si envoierent chevauchéeurs de leur ost en diverses parties por gaster[1] la terre. Il ardoient en villes, femmes et enfanz ocioient et vielles genz; les forz gaaigneurs enmenoient por fere esclaves; mout fesoient leur volentez par le païs. Li Sarrazin qui estoient ez casiaus de la Crestienté et gaaignoient les terres par treuz, avoient tout lessié et s'estoient mis avec les autres Turs : cil fesoient greigneur mal que tuit li autre, car il savoient les covines des terres et les menoient por fere les greigneurs damages. Il meismes n'espargnoient riens quant il venoient au dessus. Par ceste chose fu touz li roiaumes si effréez que nus crestiens n'osoit demorer hors des forteresces. Cil meismes qui estoient dedenz les forteresces avoient grant peor que il ne fussent aucun jor surpris et livré à mort.

XX. — Coment li Tur se departirent et alerent vers Damas.

Une chose i avoit qui mout croissoit l'effroi et la peor de la nostre gent; car li Tur d'Escalone, qui touzjorz estoient en porpens de grever la Crestienté, savoient certeinnement que li Rois à tout son pooir estoit ver Tabarie où il avoit assez à fere, qur li Tur l'avoient si encombré qu'il ne s'osoit movoir. Por ce, assemblerent ce qu'il porent avoir de gent et se trestrent aus montaignes; la cité de Jherusalem assistrent, car bien savoient qu'il n'i avoit guères de chevaliers. La gent qu'il troverent dehors la ville[1] ocistrent et menerent en prison; les blez, qui estoient par les granches dehors, ardirent touz. Quant il orent iluec sis ne sai quanz jorz, il virent que nus de ceus de la cité ne voloit issir encontr'eus, ainçois se tenoient tout coiement por garder et defendre leur ville: il orent peor que li Rois ne venist por eus lever du siege, si s'en partirent et retornerent en leur païs. En cele seson qui se

[1] Éd. précéd. « Por garder. »

[1] Éd. précéd. « Dedens la vile. »

traoit jà vers aoust, comencierent nés de pelerins arriver en la terre de Surie. Tuit cil qui venoient, sitost com l'en leur disoit que li Rois et la Crestienté estoient à grant meschief et à peril de leur cors, hastivement s'en aloient vers lui à cheval et à pié, si que leur oz en estoit jà mout créuz et qu'il avoient gent assez. Quant li Tur s'en aperceurent, mout douterent que li Rois ne se vousist vengier de la honte qu'il li avoient fete et qu'il ne venist encontr'eus à son grant pooir. Por ce, se partirent du païs et se trestrent vers Damas[2]. Li nostre baron, quant il virent ce, se departirent et s'en alerent vers leur païs. Manduc, li chevetaines des Turs qui si avoit la terre de Surie gastée, s'en vint en la cité de Damas. Iluec ne sai quel murdrier, que l'en ne sot que il furent, l'ocistrent de coutiaus. L'en cuida que Dodequins, li rois de Damas, l'eust fet fere, ou au mains qu'il le consentist; car il doutoit mout celui qui estoit sages et poissans, et grant peor avoit qu'il ne li tousist son roiaume.

XXI. Coment li rois Baudoins se maria à la dame de Secile.

Jà s'en estoit départiz touz li oz, si com je vous ai dit, et s'estoit chascuns retret vers son païs, quant uns messages vint au Roi qui lui dist que la contesse de Secile estoit novelement arrivée à Acre. Ceste dame avoit esté femme au conte Rogier, qui ot non Borse en surnon et fu freres Robert Guichart[1]. Haute femme estoit, de tresgrant richesce. Li Rois avoit, en l'an qui passez estoit, envoiez à lui granz messages de sa terre; mout l'avoit requise qu'ele se vousist marier à lui[1]. Cele en avoit pris conseil

[2] La phrase suivante passée dans l'édition précédente.

[1] Les éditeurs précédents pensent que le surnom de *Bursa* avait été donné à Roger II, fils de Robert Guiscart. C'est une double erreur. Le surnom de *Borsus* ou *Bursa* appartient bien à Roger Ier, frère de Robert, quoique quelques-uns l'aient transporté à Roger II, comte de Sicile, fils de Roger Ier et de notre Adelaïs de Montferrat, remariée au roi Bandouin. Aimé, moine du Mont-Cassin, qui terminait sa Chronique des conquérants normands vers 1110, nomme cette dame Alesmalquise, apparemment pour Ales ou Aelis, marquise. « De la « noble sauc Karlemainne, laquele estoit née en « Lombardie, et de la part de lo pere et de la « mère avoit esté enseigniée de honestes cos« tumes. » (Éd. de M. Champollion, p. 312, et appendice, p. 355-358.)

[2] Depuis la mort de Roger Borsa, arrivée

à son fil qui avoit non Rogier, qui fu puis rois de Secile; cil n'en gita mie la parole trop arrières, ainçois s'acorderent entre le filz et la mere que se li rois Baudoins le fesoit bien seurs des covenances qu'il li mandoit, ele s'otroieroit à lui par mariage. Les covenances estoient teles que se il avoient entr'eus deus oir male, cil auroit le roiaume de Surie enprès la mort le Roi sanz contredit, et se li Rois moroit sanz oir de lui, Rogiers li fils à la dame seroit oirs le Roi, et auroit le roiaume de Surie. Et quant li Rois Baudoins sot que cele dame fu venue, tantost envoia granz messages à lui et leur comanda qu'il ne lessassent, por nul covenant que ele demandast, que tout ne li otroiassent, et l'en féissent bien seure, et la li amènassent en toutes manieres : car il avoit oï dire, et voirs estoit, que ele estoit mout riche, et si bien de son filz que il ne li véast chose qu'ele vousist avoir du suen. Encontre ce, li Rois estoit povres et soufreteus, si qu'il li covenoit chascun jor à faillir et à rompre du despens de son ostel, et de la livroison à ses chevaliers. Por ce desirroit mout soi joindre à cele dame qui bien le poïst secorre à ses besoins. Ces covenances li avoient esté créantées ainz qu'ele meust de son païs, si que, par le conseil son filz, ele passa la mer et vint en la terre de Surie. Nés amena chargiées de froument et de vin, d'uile et de chars salées; armes et chevauchéeurs i avoit à grant plenté; or et argent aporta plus que l'en ne cuidast qu'ele poïst avoir. [Li message qui vindrent là renovelerent les covenances, puis manderent le Roi qu'il revenist à parfere la besoigne : il i vint tantost. Li Patriarches et li autre baron de la terre furent present. Cist serement furent fet des covenances tenir devant le Roi, puis fu parfez li mariages.] Tout ce barat porpensa Arnous li patriarches, por querre chevance au Roi qui trop le créoit. Je le doi bien apeler barat; car la dame en fu deceue, qui cuidoit que li Rois la poïst bien loiaument espouser; mès ce n'estoit pas voirs, parce qu'il avoit encore femme toute vive, que il avoit espousée à Rohez, selonc la loi

en 1101, Roger son fils était sous la tutelle de sa mère, et c'est à l'époque de sa majorité qu'Adelaïs, cessant de gouverner la Sicile, avait accepté les offres matrimoniales de Baudouin.

de Sainte Eglise, coment que il l'en avenist après. Quant la dame vint eu païs, mout i fist grant bien, car ele raempli la terre de maintes choses dont il i avoit grant soufrete[a].

XXII. — Coment li cuens Baudoins de Rohez toli à Jocelin toute sa terre.

Tandis, come ces choses estoient einsi menées eu roiaume de Jherusalem, avint que une trop grant famine sourdi en la terre de Rohez, et pource que la sesons des blez estoit mauvese, et por ce meismes que la cité estoit assise eu milieu de ses anemis, si que li gaaignéeur de la terre n'osoient arer ne semer, por les Turs qui toute jor coroient par le païs. Por la soufrete du blé covenoit que li grant home de Rohez menjassent pain d'orje où l'en melloit la glant molue[1]. La terre Jocelin qui séoit outre le flun d'Eufrate estoit, sanz guerre et sanz grevement, plentéive de blez et de toutes manieres de biens. Dont il ne le fist mie sagement; car il savoit certeinnement la soufrete et la mesese au conte Baudoin qui estoit ses sires et ses cousins, et tout li avoit donné quanque il avoit en cele terre; ne onques por mesese qu'il eust, un present ne li envoia, ne secors ne li fist à lui ne à sa gent, par quoi il feist semblant qu'il li pesast de sa mesestance. Il avint que li cuens Baudoins envoia messages au prince d'Antioche[2] cui il avoit donée une seue sereur à femme. Cil message alerent et vindrent par la terre Jocelin qui assez courtoisement les receut et heberja. Mès si com il est costume maintes foiz[3], les mesniées comencierent à parler ensemble, si que li sergent Jocelin distrent aus messages le conte Baudoin que leur sires estoit povres et mau chevissanz de si grant terre come il avoit : mès li leur sires

[a] Ici le traducteur n'a pas voulu suivre Guillaume de Tyr qu'il accusait peut-être d'écouter un peu trop ses préventions contre le patriarche Arnoul. Le texte ajoutait : *Et quia intentione sinistra et oculo non simplici hæc fuerant inchoata, respiciens Dominus ad eorum intentionem, nec solitam mulieri, licet innocenti, in regno concessit fœcundationem, et extrema hujus gaudii luctus occupavit...*

[1] *Ita quod cives simul et suburbani nihilominus ordeaceum panem et etiam glande mixtum edere cogerentur.*

[2] *Ad dominum Rogerum, filium Richardi Antiochenorum principem.*

[3] *Sicut mos est imprudentibus.*

Jocelins qui avoit petite terre, estoit combles et riches de blez et de vins, d'or et d'argent; chevalier et sergenz à pié tréoit de sa terre à son besoing plus que mestiers ne li estoit; li bourjois du païs avoient tout l'avoir. Por ce feist que sages li cuens Baudoins, ce disoient, se il préist grant avoir de leur seigneur et li lessast la conté de Rohez que il ne pooit ne savoit maintenir, et s'en retornast en France atout le grant avoir que cil li donast. Quant li message Baudoin qui estoient sage home oïrent ceste parole, n'en firent onques semblant que il i pensassent nul mal; mès toutesvoies s'aperceurent-il bien que li corages Jocelin tendoit auques là où cil disoient; car maintes foiz avient que par les paroles des mesniées puet-l'en connoistre aucune chose du cuer et de la pensée au seigneur. L'endemein cil message pristrent congié à leur oste et s'en retornerent à leur seigneur. Quant il vindrent à lui, du message où il les avoit envoiez li rendirent bien reson, puis li conterent que Jocelins ses cousins les avoit bien herbergiez et liéement, mès toutesvoies li distrent les paroles que il avoient oïes des sergenz. Quant li cuens Baudoins oï ces paroles, mout en fu correciez en son corage et bien entendi que cil qui tel parole disoient en avoient oï aucun assentement de leur seigneur; por ce en emprist mout grant desdaing en son cuer de ce que cil qu'il avoit secoru à si grant besoing, se prouvoit mauvesement vers lui. Il créoit plustost les paroles, par ce qu'il avoit veu de ses oevres; car, en toute la soufrete que il avoit eue par la famine, ne li avoit mostré nule amour, ne fet present ne courtoisie nule; ainçois li fesoit reproucher sa povreté, come se il i fust encheoit par sa mauvestié. Merveilles en ot grant angoisse en son cuer. Quant il ot tant pensé, trop pleins de grant ire, il fainst et fist semblant que il fust malades et se coucha en un lit; lors manda Jocelin sanz demourance que il le venist veoir. Cil se hasta du venir, qui nule sospeçon n'avoit de mal en cele voie; tant chevaucha qu'il vint à Rohez. Là trova le Conte en la greigneur forteresce où il se gisoit[1]; il le salua come son seigneur mout debonnere-

[1] *In ea ejus parte quæ Rangulath dicitur; in interiore conclavi decubantem.*

ment, et li demanda coment il li estoit, cil respondi : « Il m'est « mout mieuz que tu ne voudroies. « Après li dist Baudoins : « Jocelin, as-tu riens en ceste terre que je ne t'aie doné? » Cil respondi : « Certes, sire, nenil. — Dont t'est donc, fist il, ce venu « que tu, que je avoie si ennoré et enrichi de la moie chose, t'es si « mauvesement provez vers moi que tu, en ma soufrete, de riens « ne me regardas, qui tout avoies du mien; ainçois m'as reprochié ma povreté en mauvestié; et ce que nus sages hom ne poïst « eschiver, car nus conseus n'est contre Dame Dieu, m'as tenu à « folie et à malechevance? Semble-te-il que je soie si chetis et si « malaventureus que je vende ce que Dieus m'a donné, et m'en« fuie por ton avoir que tu me donras? Ne t'es pas bien contenus « vers moi de la bonté que je t'avoie fete; pour ce si est droiz et « resons que tu la perdes. » Quant il ot ce dit, tantost comanda qu'il fust pris et mis en bones buies; en mout penible prison le tint et assez mesese li fist soufrir, jusque il li lessa toute la terre que il tenoit et forjura que jamès n'i clameroit nule droiture. Partant fu delivres de prison; mès il s'en issi du païs à pou d'avoir et sanz guères de compaignie. Lors s'en vint au roi de Jherusalem et li conta coment ses sires et ses cousins l'avoit mené cruelment, et li dist que ses proposemenz estoit de retorner en France. Li Rois en ot pitié, [car il savoit bien que il estoit bons chevaliers et preudom,] il meismes avoit bien mestier de tel gent. Por ce, li dona la cité de Tabarie o toutes les apartenances à tenir par heritage; car il se pensa que cil tendroit bien son leu en ces parties, et si fist il : que bien gouverna cele cité et eslargi son pooir sur la terre à ses anemis. La cité de Sur estoit encore de Sarrazins, et, ausi com ses ancestres[5] l'avoit fet, il corrouça maintes foiz ceus de la ville. Il avoit granz montaignes entr'eus deus; mès por ce ne leissoit-il pas que il ne feist maintes chevauchées devant Sur, où il gaaignoit granz proies; les genz qu'il trouvoit dehors ocioit ou en amenoit pris.

[5] *Exemplo prædecessoris sui*, c'est-à-dire de Hue de Saint-Omer, qui avait été avant lui sire de Tabarie et n'était pas de la maison de Courtenay.

XXIII. — Du grant crolle qui avint en la terre de Surie.

N'estoit mie encore passez li anz de l'Incarnacion Nostre Seigneur .M. et .C. et .XIIII., quant uns granz crolles vint en la terre de Surie, si que maint chastel et ne sai quantes citez furent fondues, meismement en la terre de Cilice, de Isaure et de Celessurie : car en Cilice chéi toute la cité de Mamistre et ne sai quantes forteresces entor; la cité de Marese fondi [1] et les villes qui près estoient, si que d'aucunes sembloit qu'il n'i eust onques eu heberjage. Mout i mouroit de gent : li un fondoient en terre par les crevaces qui s'aouvroient mout larges; li autre estoient escachié soz les murs des mesons qui trebuchoient. Les citez resembloient murgiers de pierres : si remanoient seules et gastes. La gent s'enfuioient aus chans si espoentez du grant effroi, que touzjorz leur sembloit en dormant et en veillant que la terre les deust transgloutir. Ce n'avint mie seulement en un païs, ainçois s'espandi cele pestilence largement par la terre et en loing jusque près de la fin d'Orient. En l'an qui vint après, selonc la costume qui avoit jà longuement coru, Borses [2], uns mout puissanz princes de Turquie, ot assemblé grant plenté de gent bien armées, et fu entrez en la terre d'Antioche; parmi cele contrée s'en passa, et se tint entre Halape et Damas. Ilec atendi jusque il se fust conseilliez en laquele partie de la terre il porroit plus grever [la Crestienté]; car là vouloit-il adrecier sa chevauchiée. Tandis, com il demoroit iluec, Dodequins li rois de Damas ot peor d'icele assemblée que Borses tenoit ilec près de lui : et bien cuidoit que il le féist por plus fere smal à lui et por tolir le roiaume se il poïst, que por guerroier le Crestiens; car il avoit esté maintes fois en guerre, où il avoit bien essaié nos chevaliers : cil meismes le fesoit plus douter, que il savoit bien que l'en li metoit sus la mort à ce haut home Manduc, qui avoit esté ocis à Damas par son porchaz, ce cuidoit-l'en.

[1] Apparemment la Marash, située à dix lieues et au nord d'Alep, et non l'ancienne *Germanicia*.
[2] *Bursequinus* ou Borski.

Mout ot esté longuement pensis en cel afere; au derrenier envoia granz messages et riches dons au roi Baudoin et au prince d'Antioche, et prist trives à eus; seremenz fist fere, et ostages bailla de bien garder les trives. Lors douta-il mainz les Turs, s'il pensassent riens contre lui, car il s'alia à nostre gent que il s'entraidassent se mestiers fust. Endementres, li prince d'Antioche vit que Borses et sa gent estoient près de lui, et fu acointiez par certeins messages que cil s'apareilloit de fere chevauchiée par sa terre : si manda le Roi que sanz demourance li venist aidier; Dodequins meismes, qui estoit ses empris[3], semont, par la foi et par l'alliance qu'il li avoit fete, qu'il le secorust. Li Rois qui mout estoit ententis et curieus de garder la terre que la Crestienté tenoit, s'en vint mout hastivement o bele compaignie de chevaliers qu'il ot assemblez, et avec lui amena le conte de Triple, Poinçon. Si chevauchierent tant qu'il vindrent assez en brief tens au leu où li Princes avoit sa gent assemblée. Dodequins qui plus estoit près de la terre au Prince, s'estoit avanciez, si que il avoit amené grant route de ses genz et s'estoit logiez come bons compainz et loiaus. Quant il furent einsi assemblé, il chevauchierent jusques devant Cesaire[4], car il avoient oï dire que leur anemi s'estoient là logié. Quant Borses oï dire que si granz genz venoient contre lui, bien sot que il ne les porroit pas soufrir legierement; por ce fist semblant de retorner en son païs et que il n'eust plus talent de revenir en cele terre. Li nostre baron pristrent congié entr'eus et s'en retorna chascuns en sa contrée.

XXIV. — Coment cil d'Escalonne corurent en la terre des Crestiens.

Escalonne qui mainz maus avoit fez à la terre de Surie estoit encore pleine de Sarrazins qui pensoient en toutes manieres coment il poïssent grever la Crestienté. Quant il virent que li Rois s'estoit trez vers Antioche por le besoing au Prince, et

[3] *Jure fœderis obligatum.* Éd. précéd. « Ses empereurs. »

[4] Seidjar, sur l'Oronte, au-dessus d'Hamah. Voyez plus haut, p. 407.

menez avoit avec lui les meilleurs chevaliers du roiaume, si se penserent que lors ert poinz et tens de movoir guerre : si alerent asseoir la cité de Japhe. Novelement estoit venue en leur aide une navie d'Egypte où il avoit neuf nés pleines et bien garnies de genz armées. Il comanderent que cele navie s'en alast vers Japhe avant : il chevauchierent après, les bannieres levées, tuit en conroi jusque devant la cité. Quant cil qui ez nés estoient virent que leur genz estoient venues par terre, si saillirent hors mout hastivement et comencierent à assaillir la cité. Cil d'Escalonne firent soner leur trompes et crier l'assaut et trestrent d'ars et arbalestes, et drecierent eschieles; mout se penerent d'espoenter et d'effréer ceus de la ville. Cil qui dedenz estoient n'avoient guères genz, mès bien se penserent que à combatre les covenoit, [por la foi] premierement, [après] por leur vies, por leur femmes et por leur enfanz[1]: por ce s'abandonerent mout hardiement. Aus defenses des murs et des torneles gitoient grosses pierres, et se penoient de trere de forz ars et de bones arbalestes, [quant il apercevoient leur trez; car il ne vouloient mie gaster leur cops, porce que trop estoient pou ;] si les fesoient reuser arrières qu'il ne s'osoient mie aprouchier aus murs. Mout i troverent autre chose cil d'Escalonne que il n'avoient pensé, car il cuidoient trover la ville toute vuide, si qu'il n'i eust mie gramment se femmes non; por ce avoient fetes leur eschieles et aportées, come por monter sur les murs sanz contredit. Mès cil de la ville les tindrent si corz que les premieres eschieles qu'il avoient dreciées furent trebuchiées aval, si qu'il n'orent pooir onques puis d'aprochier aus murs. Nostre Sires avoit doné aus Crestiens qui dedenz estoient si grant hardement, qu'il ne prisoient rien cele plenté de Sarrazins qui les assailloient. Les portes de la ville estoient de fust, sanz couverture nule de fer : li Tur giterent premierement grant atret de busche seche et d'estrain, puis i lancierent le feu de loing, si que grant partie des portes fu arse; [mès li nostre se regarnirent si encontre et restoperent le pertuis que il n'i oserent onques apro-

[1] *Pro uxoribus et liberis, pro libertate et patria pro qua quivis egregius honestum mori reputat.*

chier[a]]. Quant li Tur virent qu'il y avoient jà gasté grant piece de tens, bien aperceurent qu'il n'i feroient guères de leur proufiz. D'autre part il douterent que li crestien de la terre ne s'assemblassent por venir sur eus : si lessierent le siege et s'en tornerent fuiant à Escalonne. La navie qui estoit venue por eus aider se receut eu port de Sur. Après ce, quant dis jorz furent passé, cil d'Escalonne s'apenserent que li Crestien ne se doutoient ore mie d'eus, ainçois cuidoient estre tout asseur; por ce, s'en issirent de leur ville tout secreément et orent assemblé grant gent, porce que il les voustrent surprendre; et vindrent tout soudeinnement devant la cité de Japhe. Mès cil qui estoient acostumé de guerre, se tenoient touzjorz en regart : de jorz et de nuiz avoient eschauguetes sur les tors por garder qu'il ne fussent surpris. Quant il virent donques leur anemis retornez, tantost furent prest et saillirent à leur defenses. Ce leur donna grant hardement de defendre leur cité, que il virent leur anemis afebloiez du pooir que il avoient eu, car la navie qui leur souloit aidier n'i estoit ore pas, ne ne pooit mie legierement retorner. Ce meismes lor donoit grant seurté que li Rois, ce disoient lor genz, s'en devoit prochienement retorner d'Antioche où il estoit alez. Por ce s'abandonerent plus de fere saillies sur les mescréanz, tant qu'il en ocistrent assez de ceus qui ne doutoient que les osassent einsi envaïr. Quant li Tur orent demoré ilec jusques après none, bien virent qu'il n'i feroient se perdre non, et que la cité n'estoit mie prenable : il firent soner leur trompes et cueillirent leur gent, si s'en retornerent à Escalonne.

XXV. — Coment Borsequins fu desconfit.

Tandis, come ces choses coroient einsi eu roiaume de Jherusalem, cil Turs dont je vos ai parlé desus qui avoit non [Borses, mès l'en le clamoit] Borsequin, qui avoit fet semblant de soi partir

[a] Au lieu de cela, le texte porte : *Non tamen eatenus ut per eas major vis civibus, aut major posset inferri molestia.*

de la terre d'Antioche por la venue le Roi et des autres barons, vit bien et aperceut que li Rois et li Prince estoient esloignié de là : Dodequins meismes qui leur aidoit s'estoit retrez en sa terre; si cuida bien que il ne fussent mie legierement rassemblé en ce païs; por ce fist sa chevauchiée, et entra mout fierement en la terre d'Antioche. Là commença mout le païs mener à sa volenté, barroier les villes ou ardoir, prendre les homes et ocirre; mener les bestes et porter abandoneément quanque li plesoit eu païs. Il envoioit sa gent en diverses parties, qui tresmutoient aus lointaines villes qui rien ne cuidoient douter[1]; là fesoient-il trop grant damage d'ocirre genz et de villes ardoir qu'il surprenoient einsi. Il ne prenoient mie seulement les villes descloses, ainz entroient desporveument dedenz les forteresces qui ne s'en gardoient : si que la cité de Marran[2] et la forteresce de Cafardan pristrent-il ainsi. Ceus qu'il trouverent mistrent à l'espée, fors ne sai quanz qu'il enmenerent pris. Les forteresces mistrent toutes à terre; les villes mistrent toutes en cendre. En ceste maniere fesoient leur volenté par cel contrée : de toutes parz achaçoient les proies devant eus et enmenoient prisons crestiens. Quant cele novele vint au prince d'Antioche, mout en fu correciez. Tantost envoia querre le conte de Rohez, si que le doziesme jor du mois de septembre, issirent hors d'Antioche o toute leur gent et chevauchierent jusque au chastel de Ruge[3]. De là envoierent leur espies por encerchier le covine de leur anemis, ne en quel leu il les poroient trover. Li Princes conréa, tandis, ses batailles et atira sa gent à cheval et à pié come por assembler à ceus se il les trouvast. Endementres qu'il entendoit à cele chose, uns des messages qu'il avoit envoié retorna hastivement, et li dist que li Tur estoient près d'ilec, logié eu val de Sarmate[4]. Quant cil de l'ost oïrent ces noveles, il en furent si lié come se chascuns fust certeins de la victoire. Borsequins meismes, qui bien sot la venue de nos genz,

[1] Tout ce passage est inintelligible dans l'édition précédente. « Tresmutoient », faisaient trembler, répandaient l'effroi.

[2] Marrah, aujourd'hui Maarrat-en-Naaman. — La forteresse de Cafardan, *Cafarda*, doit être aujourd'hui *Kerdahe*, marquée au-dessous de Laodicée, dans la petite carte (*Klein Asien und Syrien*) de Kippert.

[3] Auj. *Riha*, au-dessus de Marrah.

[4] *In valle Sarmati.*

comanda que ses oz s'armast et venissent encontr'eus, les batailles rangiées; efforciement les pria et semont de bien fere. Toutesvoies il vout penser de soi; si prist son frere et ne sai quanz de ses amis privez et se trest en un tertre près d'ilec, en une montaigne[1] dont il poïst bien veoir les batailles assembler, et apercevoir certeinnement queus en seroit la fin. Les routes chevauchierent les unes contre les autres, tant qu'eles s'entrevirent. Baudoins li cuens de Rohez qui fesoit l'avant garde, quant il vit cele grant plenté des anemis Nostre Seigneur, ne les prisa néant, ainz se feri entr'eus hardiement et le commença si bien à fere en sa venue que il fist tout l'ost des Sarrazins fremir et douter. Après lui rassemblerent les autres batailles si fierement que chascune se plunjoit bien là où ele assenoit. Si fesoient granz cops des glaives et des espées que riens ne les osoit atendre. Bien souvenoit à la notre gent des cruautez que cil Tur avoient fetes par la terre, si en avoient les cuers plus felons et plus iriez encontr'eus. Mout leur vendoient chierement la mort de nos genz et les autres gainz qu'il avoient fez par le païs. Li Tur se defendirent une piece, et se fierent tant en leur grant plenté de gent que bien cuidierent soufrir l'estor des Crestiens; mès après, il esproverent si le hardement et la proesce de nostre gent que trop s'en merveillierent : bien connurent que nules genz ne poroient tant endurer, por ce se desespererent et s'enfoïrent tuit desconfit; et Borsequins, qui estoit sur la montaigne, vit bien que la seue gent estoit tornée à desconfiture et qu'il n'i avoit point d'esperance qu'il s'arestassent eu champ; por ce, descendi hastivement et se mist à la voie entre lui et son frere et ses privez amis; ne ne fina onques de foïr jusque il fust à garant. Il lessa ses paveillons et sa baniere, ses cofres et tout son hernois : onques rien ne regarda. La gent au Prince et au conte de Rohez sivirent les routes des Turs desconfiz bien largement par deus miles, mès il n'estoient mie oiseus en chaçant, ainçois decoupoient quanqu'il povoient ataindre; si que là ot mout grant ocision des mescréanz. Li Princes cui Dame-Dieus

[1] *Montem vicinum nomine Danim.*

avoit donée la victoire, remest cel jour et l'endemain eu champ por atendre sa gent qui avoient chacié les Turs en diverses parties. Quant il furent tuit venu, l'en amena tout le gaaing et les chevaus ensemble; [li Princes les departi igaument, selonc ce que chascuns estoit,] car leur anemi avoient lessié leur tentes toutes pleines de richesces et de maintes vitailles que il avoient cueillies par la terre, si que tuit en furent riche. Les crestiens meismes que il avoient pris troverent il touz liez parmi l'ost, que il delivrerent touz et envoierent en leur villes. En ce poignéiz ot occis de Turs plus de trois mille. Quant ces choses furent einsi parfetes, li Princes envoia mules et chevaus et chamaus touz chargiez de son gaaing avant lui; après il entra en Antioche où tuit le receurent à mout grant joie, et loerent Nostre Seigneur qui tele enneur leur avoit fete.

XXVI. — De la desloiauté Arnout le patriarche.

Une novele vint en ce tens à l'Apostoile, que li patriarches Arnous de Jherusalem se contenoit trop mauvesement; car il estoit en soi de trop orde vie : les biens de s'eglise destruioit touz. Le Roi qui le créoit fesoit fere de trop mauveses oevres : aus Barons et à tout le pueple donoit mauvez essample par sa contenance. Li Apostoiles i envoia por ce un legat en la terre, qui estoit sages hom et de grant religion : ce fu l'evesque d'Orange. Quant cil fu venuz en la terre de Surie, il fist semondre le Patriarche qu'il fust devant lui à un jour où il ot fet assembler touz les evesques du regne : cil i fu. Li Legaz enquist de son estre et de sa maniere; tant i trova de desconvenues que par jugement le desposa. Cil qui se fioit en sorceries et en arguz[1], dont il ovroit touzjorz et corrompoit toute la gent, se parti d'ilec et passa mer et vint à Rome. Là dist tant à l'Apostoile et aus Cardonaus de beles paroles et de blandices, dont il savoit assez, et pardessus

[1] *Fiduciam habens in suis præstigiis...*

dona granz dons largement, que il les deceut touz, si que li Apostoiles le receut en sa grace, et depeça ce que li Legaz avoit fet; le patriarché rendi enterinement à Arnous, et l'en renvoia en son siege bien asseuré par ses lettres, où cil mena plus orde vie que devant et fu pires c'onques n'avoit esté. En cele seson meismes, li pueples des crestiens n'avoit encore nule forteresce outre le flun Jordain. Li Rois desirroit mout à acroistre son roiaume et eslargir en cele partie. Si ot porpensement d fere un chastel en la terre qui a non la tierce Arabe, que l'en apele par autre nom la Surie Sobal; porce que il se pensoit que la garnison d'icele forteresce garderoit que li Tur ne poïssent corre par le païs, ne gaster les villes qui treuz li rendoient; et, por ce fere, il assembla grant gent de son roiaume, et passa la Mer Morte parmi la segonde Arabe dont la mestre citéz a non La Pierre. Là trova un tertre qui assez estoit covenables à fermer. Ilec fist une tor et un baile et bones trenchié, et bones barbacanes devant. Li sieges du lieu estoit forz, et mout le fist bien fermer de riches oevres; et porce que il l'avoit fet fermer, li mist à non Mont Roial[1]. Li païs entor ert pleins de granz gaaigneries, de bonnes vignes et d'arbres portanz fruiz; et mout ert li chastiaus sains et delitables. Il y fist remanoir de sa gent chevaliers, sergenz et vaillains gaaignéeurs, et à touz donna granz teneures en la terre, selonc ce que chascuns estoit. Le chastel garni mout richement d'armes et de viandes, d'engins et d'arbalestes, genz i mist assez por le defendre et por chevauchier par la terre, si que cele forteresce jostisoit tout le païs entor.

XXVII. — Coment li rois Baudoins raempli de crestiens la cité de Jherusalem.

Si com li Rois estoit sages et curieus de ce qui apartenoit à sa digneté, il porpensa un jor que la citez de Jherusalem n'estoit

[1] Au-dessus de *Petra*, principale ville de l'Arabie Pétrée. On devrait encore, avec notre traducteur, écrire et prononcer « Montroyal » plutôt que « Montréal ». Ce château n'a guère arrêté, jusqu'à présent, l'attention des voyageurs modernes : il semblait pourtant la mériter.

mie bien habitée de gent qui defendre la poïssent, si que quant li besoinz de la Crestienté le fesoit chevauchier ailleurs, il estoit granz perilz de perdre la ville; porce que dedens n'avoit mie soffisament genz dont l'on poïst les tors garnir, ne fere garder les murs ne les portes, et li Tur chevauchoient sovent là entor, quant il savoient que li Rois estoit esloigniez. De ce fu mout li Rois angoisseus, et demanda conseil à maintes genz coment il porroit raemplir la ville d'abitéeurs; car li Tur qui estoient en la cité quant ele fu prise, furent presque tuit ocis, et s'il en i remest aucunz qui ne fussent mort, l'en ne les lessa remanoir dedenz la ville; car li haut baron qui la pristrent distrent que ce seroit grant tort et hontes et ordoiemenz aus Sainz leus, se cil i abitoient qui ne créoient mie en Jhesucrist. Ainsi n'en i avoit nul, et li nostre crestien estoient si pou que à peine pooient-il emplir une des mestres rues. Des Suriens i avoit-il trop pou ; car dès que li Crestien vindrent en la ville, li Sarrazin, qui seigneur estoient de la terre, leur firent tant de contraires que il les gasterent près de tout, par les meseses qu'il leur firent soufrir. Meismement, puis que Antioche fu prise, les orent-il mout sospeçonneus, si qu'il les ocioient por assez legieres achoisons; car il leur reprochoient que par messages et par letres avoient envoié querre les barons de France qui les estoient venu guerroier. Li Rois, quant il se dementoit de cele chose, oï dire certeinnement que outre le flun Jordain, en Arrabe, avoit asez crestiens qui vivoient en servage desouz les Turs. Li Rois les envoia querre tout celéement, et leur manda que se il voloient venir habiter en Jherusalem, il leur donroit assez plus que il n'avoient là, et si seroient plus à enneur et à grant ese avec la gent de leur foi. Quant il oïrent ce, mout i vindrent volentiers; si amenoient femmes et enfanz, bestes et toutes leur choses; si com il s'en pooient venir. Des autres lieus meismes de paiennime i vindrent assez gent crestiene, quant il oïrent ces noveles que li Rois les apeloit si bel et leur donoit heritages; tant en i vint que la cité fu raemplie, là où ele estoit vuide. Franchement leur fist li Rois tenir les teneures que il leur assena, [si

com il estoit bien droiz en si franche ville et si noble com estoit la cité de Jherusalem].

XXVIII. — Coment li Rois envoia messages à l'Apostoile.

Après, par le conseil aus clers de la terre [1], il envoia à Rome, et fist otroier et confermer par l'Apostoile que toutes les citez, li chastel et les villes que il conquerroit en ces contrées, fussent, tant com apartenoit à la Crestienté, souz l'eglise de Jherusalem, et tuit li evesque et tuit li arcevesque deussent obedience au Patriarche. L'Apostoile envoia ses letres de confermement au Roi et au patriarche de Jherusalem [2]. Li patriarches d'Antioche, Bernars, dist que l'en en fesoit tort à lui et à s'eglise, de ce que il sembloit que li Apostoiles eust mis desouz l'eglise de Jherusalem ces citez qui souloient estre desous l'église d'Antioche. Mès li Apostoiles renvoia après ses letres au Roi et au Patriarche ambedeus, et leur manda que n'estoit mie s'entencions que il vousist changier la seigneurie des eglises que eles avoient, quant toute la terre fu de crestiens [3].

XXIX. — Coment li rois Baudoins mena son ost jusqu'à la Rouge mer.

Pensis fu mout li Rois coment il porroit plus encore eslargir son roiaume. Por ce atendi la novele seson de l'an qui venoit après, et prist avec lui genz assez. Por chevauchier seurement, les genz mena qui bien savoient le païs; puis passa le flun Jordain et la Surie Sobal; d'ilec entra ez deserz, puis descendi à la

[1] *Et fortasse cleri suggestione ad hoc devenit...*

[2] Notre traducteur n'a pas jugé à propos de traduire les lettres du pape Pascal au roi Baudouin, à Gibelin, patriarche de Jérusalem, et à Bernard, patriarche d'Antioche, insérées dans le texte latin. Il en a résumé exactement le contenu. L'intention de la première était de subordonner le patriarche d'Antioche à celui de Jérusalem; celle des autres de ne rien changer à la précédente hiérarchie. La deuxième lettre à Gibelin finit par une phrase des plus sages : *Non enim volumus aut pro principum potentia ecclesiasticam minui dignitatem, aut pro ecclesiastica dignitate principum potentiam mutilari.*

[3] C'est-à-dire : avant la domination des Sarrasins en Syrie.

mer Rouge, et trova l'ancienne cité qui avoit non Elyn[1], où il ot jadis douze fontainnes et soissante dis paumiers, si come l'en trueve en la Bible. Li Sarrazin de la terre qui ne doutoient avoir garde de si loing, se merveillerent mout quant il virent ces estranges genz venir en ces estranges parties. Meismement, quant il sorent que c'estoit li rois des Crestiens, trop en furent espoenté et entrerent ez nés, si se mistrent en la mer. Li Rois trova la terre vuide, si la cercha mout durement; après, quant il ot touz veuz les estres et les sieges des villes, il s'en retorna par la voie meismes que il estoit venuz, jusque il vint à Mont Roial son chastel que il avoit fermé novellement; d'iluec s'esmut por aler en Jherusalem. Mès une maladie li prist soudeinnement qui trop le començа à grever, si que il cuida bien morir. Lors commença à penser à sa femme, et vout amender ses mesfez. Entre les autres pechiez, li vint plus en remembrance ce que il plus doutoit de ce qu'il avoit lessiée sa femme qu'il avoit espousée bien et loiaument, et tenoit une autre de que sa conscience li disoit bien qu'ele n'estoit mie bien jointe à lui par loi de mariage[2]. Il se repentoit trop de ce; por ce, envoia querre confesseurs, preudomes bien letrez et de grant religion; il leur demanda conseil de cele chose, et promist mout fermement que il entendroit ce qu'il en feroient. Cil li conseillerent et enjoindrent en penitence que il lessast cele que il tenoit, et sanz demorance envoiast querre la roine qu'il avoit lessiée. Il le voa entre leur mains einsi à fere, se Dame-Dieus li donnoit respit de mort. Après ce, il fist apeler à lui cele dame que il avoit tenue por sa femme, toute la

[1] *Ingressus Helim civitatem antiquissimam... ubi leguntur fontes duodecim fuisse et palmæ septuaginta.* (*Exode*, § 15, *Nomb.* § 33.) Helim ou Elyn était près de la plage orientale du golfe de Suez, à l'endroit désigné sur les cartes modernes : *monuments sépulcraux*.

[2] On voit ici combien, grâce à l'influence de l'Église, les liens du mariage étaient regardés comme indissolubles et sacrés. La première femme de Baudouin avait consenti à la séparation : après avoir annulé cette première union, l'Église avait approuvé la seconde; la bénédiction nuptiale avait été donnée par le patriarche de Jérusalem avec l'assentiment de la cour de Rome, dont les relations avec Baudouin étaient devenues de plus en plus affectueuses et bienveillantes. Cependant Baudouin se repentait amèrement, à l'heure de la mort, d'avoir contracté ce deuxième mariage. Ce fut alors aux ministres de la religion un grand tort de ne pas lui avoir imposé une pénitence qui n'enveloppât pas l'innocente princesse de Sicile. De son côté, le jeune roi de Sicile, Roger, aurait bien pu en appeler à la cour de Rome de l'affront qu'on faisait à la reine sa mère.

chose li conta si com il l'avoit fete, et li dist que il doutoit que Nostre Sires ne se corroçast à ambedeus, se il habitoient plus ensemble en la maniere qu'il avoient esté. Cele qui bien en avoit jà oï parler, car pluseurs genz li avoient jà dit le proposement le Roi, fu mout iriée et plora assez; trop se pleignoit des barons de la terre qui einsi l'estoient venu engignier en son pais; après, quant ele ot fet grant duel por ce qu'ele avoit honte en ce departement et por son grant avoir meismes et por ses garnisons que ele avoit aportées en la terre et que l'en avoit tout despendu, ele comanda à apareillier sa nef por retorner en Secile. Ce fu le tierz an après qu'ele fut venue au Roi.

Au retorner que cele dame fist en son païs, ses filz fu si troublez et correciez que il fu ausi come tout hors du sens. [Touz li pueples meismes de cele terre en fu si honteus et tel depit en prist sur soi que chascuns en cuida bien estre honis.] De cele chose avint que une si grant rancune sourdi entre la gent de cele terre et le roiaume de Surie que il i a encore ausi come haine mortel; car li princes des autres terres de Crestienté, [neis devers Occident,] ont puis maintes fois leur pelerinages fez et leur veuz à venir outre mer, et cil qui ne venoient en leur propres personnes i ont puis envoié maintes fois granz dons et riches offrandes; mès icele gent de Secile qui sont plus près et plus legierement i poïssent secorre de genz et de vitailles, d'armeures et d'autres choses dont l'en i a souvent mestier, ne li vouldrent onques puis aidier ne secorre de nule rien; [ainçois heent et sevent maugré à touz les pelerins qu'il voient aler en cele terre ou retorner de là; si que souvent leur ont fet granz maus et menez mout cruelment: contre reson, car] por le meffet d'un seul home ne deussent-il mie si cueillir à touz jors en haine tout un roiaume.

XXX. — Coment li Rois pensoit de prendre la cité de Sur.

En celui an meismes puis que li Rois fu gueriz de cele enfermeté, mout li revint grant angoisse au cuer de cele cité de Sur

que li Sarazin tenoient toute seule en la marine; [mout i metoient grant garnison, si que il pooient chevauchier sovent par la terre des Crestiens, et fere granz roberies et granz damages à la nostre gent. Par la mer meismes i venoient[1] granz navies de la cité d'Acre, et galies armées qui tenoient si toute la marine que nés des pelerins ne des marchéanz n'i osoient mie bien trespasser; par quoi les citez des Crestiens estoient plus chieres et mains garnies de genz et d'autres choses.] En grant pourpens estoit li Rois de jorz et de nuiz coment il poïst cele cité conquerre.

Si come l'en trueve lisant en l'estoire d'Alixandre, il a un leu entre Sur et Acre mout bel où il sourt fontainnes; n'est mie loing de Sur plus de cinq miles, et siet sur la mer. Quant Alixandres fu en ces terres et assist la cité de Sur, il ferma en ce lieu un chastel mout fort, et de son non le clama Alixandre. Ilec fist li Rois une mout bonne forteresce, porce que il en destreinsist ceus de Sur, si que ils ne poïssent chevauchier par la terre, et poïst-l'en sovent corre devant leur ville por prendre la proie et quanque l'en trovast hors des murs. Ce chastel apele-l'en Scandalion : je ne voi nule reson por que il soit einsi apelez, se por ce non que eu language d'Arabie, Alixandres est apelez Scandar. Cist chastiaus donques qui est apelés Alixandre en notre language, ot non en arrabic Scandarion; et li pueples qui mauvesement nome les choses, eu leu de R i mist L; si que l'en l'apele ore Scandalion[2].

XXXI. — Coment li Rois passa en Egypte et morut, et coment il fu enterrez delez son frere, le jor de Pasques flories.

En l'an qui vint après, li Rois se pensa que la terre d'Egypte li avoit fez mainz granz ennuiz, si ot mout grant talent de soi vengier; por ce, prist gens assez avec lui, puis descendi en Egypte. Une cité mout ancienne qui a non Faramie[1] là prist de venue :

[1] Éd. précéd. « Granz domages à la nostre gent par la mer. Meismes i venoient. »

[2] Skanderoum est éloignée de trois à quatre lieues de l'emplacement actuel de Tyr.

[1] *Pharamia* doit avoir été sur l'emplacement du *Charax* (ou Chabriæ Charax) de la

tout le gaaing que il fit dedenz departi tout à ses chevaliers. Cele cité est assise sur le rivage de la mer, ne n'est pas loing de la bouche del flun du Nil qui a non Carabés, sur que siet la cité anciene de Tanis. C'est où Moyses fist pluseurs signes devant le roi Pharaon. Tantost com la cité fu einsi prise, li Rois issi à la bouche du Nil[2]. Mout durement se merveilla de cele eaue et volentiers l'esguarda, por ce que l'en dit que cil braz vient d'un des quatre fluns de Paradis. Après il fist prendre des poissons en cele eaue dont il a grant plenté, et en mengierent assez. Quant li Rois leva du mengier, il senti une grant douleur en son cors, et la plaie qu'il avoit eue de pieça li comença mout durement à douloir tout freschement, si que il ot mout grant peor de mort. Il comanda que l'en criast par l'ost que tuit s'apareillassent isnelement de retorner arrières. La maladie l'apressa si durement que il ne pot chevauchier; por ce li firent une litiere où l'en le porta plus soef. Tant alerent par leur jornées que il passerent une partie des deserz qui sont entre Egypte et Surie[3]. Là vint à une cité du deserz mout ancienne qui a non Lars[4], et siet sur la marine. Iluec li engreja si sa maladie que il ne pot aler avant, ainçois fu morz. Toute la gent de son ost en orent mout grant duel, et fu li pleurs et li criz si granz partout, que l'en ne pooit oïr autre chose. Ne demorerent mie là, ainçois atornerent le cors hastivement en cele maniere que l'en doit ensevelir cors de roi; puis l'emporterent en Jherusalem. Si entrerent en la ville le jor de Pasque florie, quant les processions de la cité viennent par le val de Josaphas. Il fu portez en cele procession, à mout grant duel de ceus de la ville, jusqu'à l'eglyse du Sepulchre, et fu enterrez desouz Mont Calvaire, eu leu que l'en apele Golgota, mout ennoreément, delez le duc Godefroi, son frere. En cest maniere fu morz li Rois, l'an de l'Incarnacion Nostre Seigneur M. et C. et XVIII, eu disuitiesme an de son regne.

grande carte de l'expédition d'Égypte. Elle est avant et à peu de distance de Péluse, l'ancienne *Tinez*.

[2] *Egressus ad prædictum ostium Nili.*

[3] *Trancursa solitudine quæ inter Ægyptum et Syriam media diffunditur.* Éd. précéd. « Tant alerent que il passerent à une jornée de deserz qui sont en Egypte et entrerent en la terre de Surie. »

[4] Laris. El Arich, l'anc. Rhynococura.

LI DOUZIESMES LIVRES.

I. — Coment il fait bon ovrer par conseil en ses gueres, et coment Baudoins de Borc, conte de Rohez, vint à Jherusalem et fu à l'enterrer le roi son cousin.

PERSÉS fu uns poissanz rois de la terre qui a non Aise, et avoit mout grant contenz au roiaume de Grece[1]. Touz ses barons manda un jor, et quant il furent tuit assemblé, il parla premiers, et leur dist : « Biau seigneur, je « vos ai ci mandez, seulement por fere semblant que je preigne « conseil à vos, coment je me contendrai vers ceus de Grece, qui « mainz torz me font; savoir se je les guerroierai on non. Mès ce « vos di-je bien que ne vos demanderai nul conseil; ainçois sachiez « certeinnement que je les guerroierai : à vous apartient sanz plus « à obéir à mon comandement, ne mie à moi conseiller. » Einsi emprist sa guerre dont il li meschéi maintes fois. Ceste essanple vos ai-je dite, por mostrer que li rois Baudoins, dont je vos ai parlé, n'ot mie cele costume; car onques riens n'emprist des aferes du regne qu'il ne s'en conseillast aus Barons, se il les pot avoir, ou aus Bachelers ou aus autres chevaliers, se il n'ot autre gent; et maintes foiz à sa privée mesniée de son ostel, quant il ne le pooit amender. Por ce fist maintes bonnes oevres et granz acroissemenz à son roiaume; car bien afiert à si haut home come est rois, que il se consaut touzjorz de ses granz besoignes; mès que il sache cognoistre entre ses conseillers les plus sages et les plus loiaus, et ceus croire devant les autres; car aucun riche home sont qui plus tiennent chier et privez d'eus ceus où il n'a sens ne loiauté;

[1] Éd. précéd. « A la terre d'Egypte. »

par quoi leur afere vont à mauvès chief.] Si com vos avez oï, li rois Baudoins trespassa de cest siecle, qui avoit esté rois après son frère[a]; et quant il vint au roiaume tenir, il bailla la conté de Rohez, qu'il avoit tenue, à un suen cousin Baudoin de Borc. Cil la tint dis huit anz mout bien par sens et par vigueur; et quant il vit que ses païs estoit bien en pais, il li prist talent d'aler en Jherusalem en pelerinage, por visiter les sainz leus, et grant desirier avoit de veoir son cousin et son seigneur qui bien et enneur li avoit fet. Il garni bien ses forteresces et lessa bonnes gardes por chevauchier par la terre : puis prist despens assez et compaignie ennorable, come sages hom et de grant porvéance, si se mist à la voie. Quant il fu bien esloigniez de son païs, un messages li vint qui certeinnes novelles li aporta, si com voirs estoit, que li rois ses sires morz estoit au revenir d'Egypte[3]. [Cil en fu trop iriez et merveilles esbahiz; une piece douta que il feroit : mais après] quant il fu apensez, si emprist à parfere son pelerinage, et se hasta de venir en Jherusalem. Il avint que le jor de Pasque florie, que li pueples du païs s'assemble en la sainte cité por veoir la haute procession que l'en fet lors, en remembrance de la venue que Nostre Sires i fist à tel jor, li cuens de Rohez entra d'une part en la ville, et l'en aporta de l'autre part de la ville la biere du roi mort : si que il et tuit li chevalier qu'il amenoit avec lui furent au porter par la ville et à l'enterrer le cors leur seigneur[4].

II. — De quel lignaige li cuens Baudoins de Rohez fu.

[1] Avant que je vos die de l'election le Roi, vos parlerai de ce conte Baudoin de Rohez. Il fu apelez en surnon Aguillons[5];

[a] Ce qui suit fait partie du second chapitre dans le texte original.

[3] *In Ægypto ultimum fato clauserat diem.*

[4] Traduction inexacte : *Domini regis... universa militia quæ cum eo in Ægyptum descenderat, domini sui funus de more prosequente.*

[4] Ici le traducteur revient au premier chapitre du texte latin.

[5] *Aculeus.*

bons crestiens estoit et religieus; et mout ama Dame Dieu, et redouta pechié; chevaliers fu trèsbons et esprouvez en maintes besoignes; nez fu de France, de l'arceveschié de Rains; filz le comte Huon de Restel, et de la contesse Milessent qui fut mout bonne dame. Ele ot tantes sereurs que mout en ot grant plenté de neveuz et de nieces[3]. Icist Baudoins lessa son pere tout vif quant les croiz furent prises par France; et en la muete, il s'en vint avec le duc Godefroi qui ses cousins estoit. Ses peres estoit jà de grant aage : avec lui[4] remestrent dui frere et deus sereurs à cestui Baudoin. Il s'en parti, qui li ainsnez estoit[5]. Li uns de ses freres avoit non Gerveses; clers estoit qui puis esleuz fu à arcevesque en l'eglise de Rains; li autres ot non Manessiers. Des sereurs l'une ot non Mahauz; cele prist à femme li chastelains de Vitri : l'autre fu apelée Odierne; cele espousa uns hauz hom et puissanz qui ot non Heribranz de Herges[6]. D'eusdeus fu nez Manessiers de Herges qui puis fu connestables en la terre de Surie, eu tens à la reine Milessent. Quant li peres à celui conte Baudoin fu morz, Manessiers ses filz fu ses oirs de la conté, porce que li ainznez Baudoins estoit outre mer, [ne n'avoit talent de revenir arrières]. Mès cil Manessiers meismes refu morz sans oir. Lors vint Gerveses ses freres qui estoit esliz de Rains, à la conté de Retest qui estoit ses heritages, et lessa l'arceveschié et clergie; si prist femme, contre son veu qu'il avoit fet de chastée, et contre le comandement de Sainte Eglise. Il tint tant sa femme qu'il en ot une fille : cele maria à un haut home de Normendie. Quant cil Gerveses fu morz, li filz sa sereur Mahaut, qui avoit esté femme le chastelain de Vitri, fu oirs de la conté de Retest et la tint; Itiers ot non. Mes de ceus ne vous parlerai ore plus.

[3] *Quæ tot dicitur sorores habuisse, unde tanta multitudo filiorum et filiarum dicitur procreata, quantam ei noverunt qui principum genealogias sollicita investigant diligentia.* C'est Baudouin du Bourg qui, deux siècles plus tard, devait être le héros fabuleux de la chanson de geste de *Baudouin de Sebourg*.

[4] Avec Huon, son père.

[5] *Quorum ipse omnium primogenitus erat.* Éd. précéd. « Li ainsnez estoit un de ses frères. »

[6] L'omission des sept mots suivants, dans l'édition précédente, fait attribuer à Heribrand d'Hierges ce que Guill. de Tyr avait dit de Manessier.

III. — Coment Baudoins li secons fu esleuz à roi de Jherusalem.

Li rois Baudoins fu einsi ennoreément enterrez, com vos avez oï desus. L'endemain, li evesque et li arcevesque et li baron qui estoient present en Jherusalem avec le patriarche Arnoul, s'assemblerent por prendre conseil que il feroient de la terre et du roiaume où il n'avoit point de roi. Entre les autres barons fu Jocelins de Cortenai, sires de Tabarie, qui ert uns hom mout bien parlanz, sages et viguereus en oevres. Cil seigneur qui s'estoient assemblé ne s'acorderent mie premierement; car l'une partie d'eus disoit que li roiaumes fu donnez et otroiez au duc Godefroi, et à ses oirs après lui. Autresi donques come il eschéi du duc à son frere le roi Baudoin qui lors estoit morz, par cele reson meismes r'estoit-il ore escheoiz au tierz frere Eustace qui estoit cuens de Boloigne. Por ce s'acordoient cist que l'en féist garder la terre au mieuz que l'en porroit, et que tantost fust envoiez querre li cuens Eustaces de par les Barons; car si frere s'estoient si bien contenu en maintenir le roiaume que il n'avoient pas desservi que li oir en fussent deserité. Li autre ne s'acordoient pas à ce, ainçois disoient que li aferes et li estaz de la terre estoit en tel point par les Turs qui avoient lor citez entor eus, et entor euz et de toutes parz estoient en grant pooir, que, se l'en demoroit guères à conseiller le roiaume de seigneur, li perilz i porroit estre si granz que la crestientez du païs seroit perdue; et se l'en atendoit le conte Eustace, qui ne porroit mie venir à piece, endementres porroient li Tur si porprendre le roiaume que il n'auroit où il se recetast quant il vendroit. En tel maniere estoit li descors entre les Barons. Jocelins, qui mout estoit amez et créuz en la terre, ot atendu son point de parler com sages, et bien sot que li patriarches Arnous s'acordoit à ce qu'il voloit dire; si leur dist en tel maniere[1] :

[1] Au lieu de ce discours, le texte latin se contente de résumer en cinq lignes les raisons que donna Jocelin pour faire élire Baudouin.

[« Beau seigneur, chascuns est tenuz de dire à son escient le « meilleur conseil qu'il porra, por aidier à ceste sainte terre où « Nostre Sires Jhesuchris vout por nos sauver nestre et morir. Je « me vueil delivrer de dire ce qu'à moi semble, selonc le pe- « ril où je voi le païs. A l'atendre le roi à venir de France ne « m'i acort-je mie; car fole atendance fet qui tandis pert la « chose. Vos avez ci entre vous le conte Baudoin de Rohez qui « est venuz en cest païs par aventure, com cil qui de la mort le « Roi ne se gardoit. Il semble que Nostre Sires le vos ait envoié « par miracle por vostre besoing. Vos povez bien penser que je ne « le die mie tant por amor de lui, qui assez m'a fet ennui « et hontes, come je fais por conseiller la terre et delivrer ma « conscience et ma loiauté devant Dame Dieu. Mès je le connois « bien et le vous tesmoing que il est sages hom et de grant sens; « Nostre Seigneur craint et aime; droituriers est en justice; en « guerre vigueреus, porvéanz et esveilliez; bons et seurs cheva- « liers; de nul païs ne porroit venir mieudres de lui por ce fez « sostenir. Il estoit cousins aus deus seigneurs qui le roiaume « ont tenu; [dont je n'enteng mie qu'il en soient deserité, puis que « il remaint en leur lignage. Se l'uns de celui parenté trespasse l'en « le premier et prent-l'en le segont, ce fet fere li besoinz qui est « trop granz. Vos en ferez ce que vos plera, car je me sui de- « livrez de dire ce que m'en est avis. »] Il avoit iluec assez de ceus qui bien cuidoient que Jocelins, qu'il tenoient à sage, ne déist ce se par loiauté non; car bien avoit esté espandu par le païs coment li cuens Baudoins l'avoit mis en prison et tolue sa terre et chacié du païs : por ce fu mieuz creu du conseil qu'il dona. Mès bien pot estre que il ot aucun regart et entencion que se li cuens Baudoins avoit le roiaume par l'aide de lui qui ses cousins estoit, il li donast la conté de Rohez qui estoit mout grant chose[a]. Li patriarches Arnous s'acorda à la parole Jocelin; mout la co-

[a] Quelques-uns durent ainsi conjecturer; mais la conduite de Jocelin, intéressée ou non, n'en est pas moins digne d'éloges. Sa querelle avec Baudouin du Bourg et la part qu'il eut ensuite à l'élection de ce prince sont de ces beaux récits qu'on chercherait vainement ailleurs que dans l'histoire des croisades.

mença à soustenir et à defendre : et quant cil dui se tindrent ensemble, l'autre partie s'acorda legierement avec eus; si que tuit à une voiz eslurent à roi le conte Baudoin. Le jour de Pasques qui près estoit, fu ennoinz et sacrez, et receut la couronne en l'eglise du Sepuchre dont Nostre Sires à tel jour resuscita[3] de mort à vie. Bien pot estre que l'entencion au Patriarche et à Jocelin ne fu mie trespure vers Dame Dieu en cele oevre, mès toutesvoies Nostre Sires le torna en bien; car icist rois fu piteus et droituriers, larges et viguereus guerriers, si que granz bienz en vint en la terre à son tens. Et si sembla-il bien que il n'i entrast mie selonc reson; car Eustaces li droiz oirs en perdi sa droiture. Bien est voirs que si tost com li Rois fu morz (ce ne sai-ge mie se ce fu par son atirement ou par le conseil des barons), mès bon message murent tantost, qui vindrent en France au conte Eustace de Boloigne, por lui venir querre à recevoir le roiaume de Jherusalem. Il s'en escusa mout, [et disoit que il n'auroit pas mestier en la terre delà, car il ne la connoissoit mie si com si dui frere qui longuement i avoient esté, ainçois qu'il eussent le roiaume. D'autre part dure chose li estoit à leissier le grant heritage qu'il avoit tout desconseillé. Li message parlerent bien et bel encontre[4], et li distrent entre les autres resons que se il failloit à la Sainte Terre à cest besoing, Nostre Sires, cui la chose estoit, l'en sauroit mal gré; et li siecles, touz deçà mer et de là, le lui tendroit à mauvestié et torneroit à grant desenneur. Cil qui estoit vaillanz hom et religieus, et freres touz droiz aus deus preudomes qui morz estoient, se lessa aler à leur requestes, et leur otroia qu'il iroit là.] Son afere atorna bien et bel, et mut de son païs. Tant erra qu'il vint jusqu'en Puille. Là aprist novelles par certains messages que ses cousins Baudoins de Borc estoit rois coronez en Jherusalem. Quant li message qui le menoient oïrent ce, mout li distrent qu'il ne lessast mie por ce à passer outre, car ce qui estoit fet d'autrui ne devoit mie estre tenu, et

[3] Éd. précéd. « Le jor de Pasques vint qui près estoit, et fu sacrez et enoinz, et receut la coronne en l'eglise del Sepucre ou Nostre Sire au tierz jor resourdi... »

[4] Éd. précéd. « Penserent bien et li distrent. »

sitost com li Baron le verroient, il se torneroient devers lui come à leur droit seigneur. Mès il respondi que ce ne feroit-il mie, ne le roiaume que Nostre Sires Jesucrist conquist par son sanc ne vouloit-il mie troubler. Meismement en icelle terre, por cui deffense si frere avoient esté mort saintement, ne vouloit-il mie guerroier por convoitise de soi fere roi. Por ce comanda les messages à Dieu [et leur dona beaus dons au partir], puis s'en retorna en son païs et cil passerent outre mer.

IV. — De la maniere le roi Baudoin le secont.

Façonez fu cil noveaus rois de Jherusalem mout bien come hauz hom; car il fu granz de cors, beaus et clers de visage, cheveus ot blons, mès n'en ot mie mout, et furent mellé de chenes. La barbe ne fu pas espesse, mès ele fu longue jusqu'en piz, selon la costume qui lors coroit en cele terre. Rovelanz fu assez, selonc son aage[1]; mout sist bien au cheval; astés fu aus armes qui bien li sistrent et dont il estoit aüsez plus que autres. En ses aferes fu mesurables et auspensez; por besoignes de guerre fu bien aventureus. Aumosnes donoit volentiers et largement; en oroisons estoit longuement et tant sovent s'agenoilloit que il avoit és mains et és genouz une duresce que l'on claime *chauz*[2]. Toutes les foiz que besoing li sorvenoit, li mains pareceus estoit que l'en véist onques de son aage. Quant il fu coronnez eu roiaume, mout se porpensa que il porroit fere, de garder la conté de Rohez qu'il avoit lessiée aucques desconseillée : au darrenier, selonc son corage, n'i trova-il tel come Jocelin[3] de Cortenai son cosin. Il l'apela, et li dit que il voloit amender la honte et l'outrage que il

[1] *Colore vivido, et quantum ætas illa patiebatur, roseo.*

[2] *Ita ut callos in manibus haberet.* Var. « Chal », ou calus, comme on dit encore. M. Littré ne donne de ce mot qu'un exemple du seizième siècle. On voit qu'il était pour le moins du douzième.

[3] Les quatre mots suivants passés dans l'édition précédente. Jocelin et Baudouin du Bourg étaient cousins par leurs mères, Mélissende et Isabelle, filles de Gui de Montlhéry : mariées, la première à Hugues de Rethel, père de Baudouin; la seconde à Jocelin Ier de Courtenay.

li avoit fet, por ce li donnoit la conté de Rohez à lui et à son oir, porce qu'il avoit esperance que par lui, qui la terre connoissoit, fust mieuz gardée que par autre. Puis l'en revesti par une baniere et prist son homage. Lors envoia querre sa femme, ses filles et sa mesniée. Li cuens Jocelins, qui ala prendre la sesine de sa terre, les lui envoia par bon conduit, si qu'eles vindrent au Roi sanz encombrier en pou de tens. Sa femme avoit non Morfie, fille fu à un haut home ermin[4] qui ot non Gabriel, de qui je vos parlai desus. Il la prist, tandis com il estoit cuens, atout grant avoir que ses peres li donna eu mariage. Trois filles en avoit, Milesens, Aaliz et Odierne. La quarte qui avoit non Yvete[5] fu née puis que il fu rois. Si com vos avez oï, sacrez fu et coronez l'an de l'Incarnacion Nostre Seigneur .M. et .C. et XVIII, eu mois d'avril, le secont jour du mois. A Rome estoit lors apostoles Gelaises li seconz; en Antioche patriarches premiers des Latins, Bernarz; en Jherusalem quarz patriarches des Latins, Arnous[6].

V. — De la mort Alexes et du coronnement Jehan son filz.

Eu tens qui lors estoit, fu morz li empereres de Costantinoble Alexes, li granz anemis à tout le pueple des Latins, [qui pluseurs foiz leur avoit fet mainz granz torz et mainz damages]. Après lui tint l'empire Jehans ses filz[1], qui fu mout plus debonneres vers nostre gent que li peres n'avoit esté. Nequedent en aucunes choses mesprisi-il vers les Latins en la terre d'Orient, si com vos orroiz après. En cel an meismes avoit esté morz l'apostoiles Pascauz, eu seziesme an que il avoit esté esleuz. Après lui vint Gelaises qui avoit non Jehans Gaetans[2], et estoit canceliers de Rome. Lors meismes fu morte Aalés[3], la contesse de

[4] *Cujusdam nobilis Græci.*
[5] Les quatre mots suivants passés dans l'édition précédente.
[6] *Albert d'Aix* n'a pas poursuivi au-delà du règne de Baudouin I, son *Historia Hierosolimitanæ expeditionis.*

[1] Jean Comnène fut empereur de 1118 à 1143.
[2] Jean, originaire de Gaëte, qui mourut le 29 janvier suivant, 1119.
[3] Aalis, *Adelasia.*

Secile, de qui vos oïstes que li rois Baudoins l'avoit tenue come sa femme; mès ele ne li fu pas loiaument esposée, por ce s'en departi-il après.

VI. — Coment li Tur et li Crestien s'assemblerent por combatre.

En l'esté de celui an meismes, li prince d'Egypte qui lors estoit, assembla tant com il pot avoir de genz à cheval et à pié par toute la contrée qui desoz lui estoit. Une grant navie estora que il garni bien de genz et d'armes por aler selonc la marine. Il fist son grant ost aler par terre por entrer eu roiaume de Surie; car il li fu avis que legiere chose estoit de si petit pueple, com il i avoit de la nostre gent, ocire tout en un jor ou au mains chacier à touzjorz hors du païs. Il passa les deserz qui sont entre Egypte et Surie. Trop avoit grant plenté de gent à cheval; li pueples à pié ne pooit estre nombrez, tant en i avoit, dont chascuns avoit ars et saietes, ou au mains javeloz por lancier. Ne demora mie quant Dodequins, li rois de Damas, oï la novele que li Egyptien estoient venu[1] à si grant force. Por peor de ce que il ne li correussent sus, il assembla toute sa gent et mut de sa cité par unes voies repostes, por ce que il douta que nostre gent ne li venissent à l'encontre. Tant qu'il vint au flun Jordain et le passa. Lors se mist et acompaigna, avec ce grand pueple qui d'Egypte estoit venuz, devant Escalonne où li oz s'estoit logiez. Si en fu bien creuz leur nombres et leur pooirs. Aucunes des nés arriverent à Escalonne, les autres s'en alerent voiles levées jusqu'à Sur, porce que dedenz cele cité avoit grant garnison et li pors estoit là bons et seurs. Ilec atendoient cil qui estoient mestre de la navie, jusque il eussent comandement de leur seigneur qu'il feroient. Li rois de Jherusalem, qui bien avoit esté acointié de leur venue ainçois qu'il venissent tuit, ot envoié querre chevaliers en la terre d'Antioche hastivement et en cele de Triple : il ot en son païs

[1] Éd. précéd. Les quatre mots suivants passés.

concueilli de gent ce qu'il en pot avoir. Quant il furent tuit ensemble, il s'esmurent por aler encontre cele grant assemblée de turs; il chevaucha jusques és plains aus Philistéens et passa le leu qui ot non jadis Azote et fu une des cinq citez de Philistée. Tant s'aprochierent que li uns d'eus pot veoir l'autre, et furent einsi logié près. La nostre gent qui estoient pou au regart de ceus, ne les osoient assaillir, car il doutoient leur plenté. Li autre qui plus estoient avoient maintes foiz oï dire que nule gent ne valoient tant aus armes com li chevalier de France, por ce cremoient à corre sur eus. Tant s'entredouterent qu'il furent en ceste maniere trois mois qu'il s'entrevéoient touz les jorz ne ne se fesoient nul mal, qui estoient anemi mortel. Au darrenier, se conseilla li rois d'Egypte; si, leur sembla à touz que plus estoit legiere chose que il s'en retornassent dans leur païs sain et haitié, et sans avoir damage de leur choses, que il se meissent en l'aventure de la bataille d'estre ou mort ou pris. En ceste maniere se mistrent à la voie et retornerent en Egypte. Quant la nostre gent virent que cil s'en partoient, ele en fut toute liée; et puis que li chevaliers sorent que cil s'estoient esloigné, il repristrent congié au Roi, et s'en retornerent vers les leur terres à grant joie. En cele seson meismes fu morz Arnous, li patriarches de Jherusalem, qui avoit esté hom mal porchaçanz et de peieur vie que ses ordres et sa dignité ne requeist. Après lui fu esleuz uns mout sainz hom de grant religion, et doutoit en amor Nostre Seigneur : Gormonz ot non, nez de France, de l'eveschié d'Amiens, du chastel de Piquegni. Par les merites de ce preudome et par ses oroisons fist Nostre Sires mainz granz biens eu roiaume de Surie.

VII. — Coment li ordres du Temple comença.

Si come Dame Dieu envoie ses graces là où lui plest, chevalier preudome qui estoient de la terre d'outremer orent talent et proposement de remanoir à touzjors eu servise Nostre Seigneur

et avoir commune vie, si come chanoine riglé. En la main au Patriarche voerent chastée et obedience, et renoncierent à toute propriété. Cil qui plus maintindrent ceste chose et le firent endroit eus, et les autres amonesterent de fere ce meismes, furent dui chevalier. Li uns ot non Hues de Paiens [delez Troies[1];] li autres Giefroiz de Saint Omer. Et porce qu'il n'avoient eglise ne certeinne meson où il poïssent vivre par eus, li Rois leur otroia, à tant com leur pleroit, un abitacle és mesons du palais[2] que il avoit delez le Temple Nostre Seigneur[3]. Li chanoine du Temple leur baillierent à cens une place que il avoient delez ce palais, por amender leur heberjage et fere les officines qui mestier ont à gent de religion. Li Rois et li autre baron, li Patriarches et li autre prelat des eglises leur donerent rentes por leur vivre et por leur vestir. Li un firent ces dons à touzjorz, li autre à une piece du tens. La premereine chose que l'en leur chastia et enjoint en pardon de leur pechiez, ce fu qu'il gardassent les chemins, par là où li pelerin passoient, de robéeurs et de larrons qui granz maus i soloient fere. Ceste penitence leur comanderent li Patriarches et li autre evesque. Neuf anz demorerent einsi en habit du siecle, que il vestoient teus robes, come li chevalier et li autre bone gent leur donoient por Dieu. Eu nuevisme an ot assemblé un concile en France dedenz la cité de Troies. Là furent assemblé li arcevesques de Rains et li arcevesques de Sens et tuit leur evesque. Li evesques d'Albane meismes i fu qui estoit legaz l'Apostoile, li abés de Cisteaus et li abés de Clerevaus, et maintes autres genz de religion. Là fu establiz li ordres et la regle que l'en leur dona por vivre come gent religieuse. Leur habiz fu commandez à estre blans par l'auctorité l'Apostoile Honoire qui lors estoit[4], et par le patriarche de Jherusalem. Cil ordres avoit jà duré neuf anz, si come je vous ai dit, ne il n'i avoit encore que neuf freres qui vivoient chascun jor d'autrui aumosnes. Dès lors comença à croistre li nombres des renduz, et leur donna-l'en rentes et teneures. Eu

[1] Auj. Payns, à trois lieues de Troyes.

[2] *In palatio suo*. Éd. précéd. « De l'ospital, »

[3] *Ad australem partem*.

[4] Honorius II.

tens pape Eugene[5] fu comandé que il cousissent en leur chapes et en leur manteaus croiz de dras rouges, por ce que il fussent conneu entre les autres genz; einsi le firent li chevalier et li meneur frere que l'en claime serjanz[6]. Dès lors crurent si leur possessions, come vos poez veoir, que li ordres du Temple est venuz avant[7]; car porce que il furent premierement hebergié delez le Temple, sont-il encore apelé li Frere de la chevalerie du Temple. A peines porroit-l'en trover, deçà mer ne de là, terre de Crestiens où cil ordres n'ait aujord'hui mesons et freres, et granz rentes[8]. Au comencement se contindrent sagement en grant humilité, selonc ce que il por Dieu avoient lessié le siecle. Mès après, quant les richesces leur vindrent, [il sembla qu'il eussent oublié leur proposement et monterent en grant orgueil, si que] il premierement se sostretrent au patriarche de Jherusalem, et porchacierent vers l'Apostoile que cil n'eust nul pooir sur eus, qui au comencement les avoit establiz et fondez des biens meismes de s'eglise[9]. Aus autres religions et aus eglises, qui maintes beles aumosnes leur avoient données, comencierent-il à tolir les dismes et les primices et autres rentes qu'il avoient tenues jusque à leur tens; leur voisins troublerent et pledoierent en maintes manieres, si com il font encore.

VIII. — Du descort entre l'Apostoile et l'empereur d'Alemaigne.

Uns trobles sordi mout granz en l'an après, entre l'empereur Henri d'Alemaigne et l'Apostoile qui novelement estoit esleuz, qui avoit non Gelaises et estoit bien letrez hom. Il ot un autre esleu encontre lui qui estoit apelez en seurnon Bordins; à celui se tenoit li Empereres et fesoit maintes hontes et granz maus à l'apostoile Gelaise, si que, par force et par les menaces à l'Empereur, covint

5 Eugène III. De 1145 à 1153.

6 Frères servants.

7 *Ut hodie trecentos plus minusve in conventu habeant equites, albis chlamidibus indutos, exceptis fratribus* (servientibus) *quorum pene infinitus est numerus.*

8 Éd. précéd. Les sept mots suivants passés.

9 *Et regiis opulentiis pares hodie dicantur habere copias.*

que il s'en alast eu [en la terre qui est si douce[1] et si piteuse, qu'ele reçoit touz les essilliez, ce est li] roiaumes de France. Il vint à l'abbaie de Cluigni; iluec sejorna tant que une maladie le prist dont il morut, et fu là enterrez. Après lui fu esleuz uns arcevesques de Vienne, mout gentil hom qui avoit non Guiz; mès après, quant il fu apostoiles, l'en l'apela Calixte[2]. Cist estoit cosins l'empereur Henri qui mout fu liez de l'enneur que Dieus li avoit donée, et li aida tant que il, o tous ses chardonaus et toute la cort, passa les monz et vint en Lombardie; tant s'aprocha qu'il vint en la cité de Sutre qui est à une jornée deçà Rome; ilec prist par force celui Bordin qui encore se fesoit apostoile desur lui. Il le fist afubler d'une pel d'ors et le mist sur un cheval, voiant toute la gent. A grant honte l'envoia einsi en une abaïe delez Salerne[3]; là le fist vivre come moine tout le remenant de sa vie. Einsi fu apaisiez li scismes et la descorde qui avoit duré en l'eglise de Rome près de trente anz[4]; et li Empereres se fist assoudre en grant humilité de l'escomeniement où il avoit esté lonc tans.

IX. — Coment li Turqueman desconfirent les Crestiens verz Antioche.

Si com je vos dis dessus, une maniere de genz mescréanz sont [qui n'abitent mie en citez, mès en tentes et en paveillons touzjors], l'en les apele Turquemans. En celui tens, cil pueples avoit fet un seigneur à qui il obeissoient tuit; puissanz estoit, riches, crueus et bons guerriers; il avoit non Gazzi[1]. Avec lui s'estoit acompaigniez Dodequins, li rois de Damas et uns autres mout poissanz princes de la terre d'Arabe, Debeys avoit non. Cist trois orent assemblé mout grant plenté de gent, et se trestrent vers la terre d'Antioche; deçà la cité de Halape se logierent et fu li oz mout

[1] L'édition précédente a passé les douze mots suivants que notre traducteur avait ajoutés au texte latin.
[2] Calixte II.
[3] *Ad Cavense monasterium.*
[4] *Quod a tempore domini Gregorii Septimi, per tempora domini Urbani, domini Paschalis, domini quoque Gelasii ecclesiam incessanter fatigaverat.*
[1] El-Ghazi, soudan d'Alep.

granz. Li prince Rogiers d'Antioche qui estoit serorges le Roi, sot bien leur venue dès grant piece avant; si ot demandé aus barons d'entor lui que il li venissent aidier; meismement au conte de Rohez, et à Poinçon le conte de Triple; au roi meismes son seigneur envoia-il messages, et li manda que tost le venist secorre efforciement, car li besoinz estoit granz. Li Rois, qui n'estoit mie pareceus, assembla de gent ce qu'il en pot avoir en brief tens, et s'en ala jusque à Triple. Iluec trova le Conte qui bien s'estoit apareilliez por aler en cele besoigne; ensemble se mistrent à la voie. Mès li princes d'Antioche ne pot soufrir point de delai; Ne ne fu mie bien pourveuz ne douteus du peril qui povoit avenir, si ne vout plus atendre, ainz se mist à la voie atoute sa gent, et se loja devant le chastel qui ot non Artaise[2]. Cil leus estoit asez covenables à tenir ost, car il i avoit plenté de blez et de pastures, et seurement povoit-l'en venir, des terres et des citez, à nos genz jusques là[3], dont il avoit grant marchié de viandes en l'ost. Là demourerent ne sai quanz jorz por atendre le Roi et le conte de Triple. Lorz vindrent aucun des barons du conte Rogier, et li distrent que il pooit bien chevauchier vers l'ost des Turs : ce li disoient-il por garantir leur terres qui estoient en ces parties; si se pensoient que se li nostre s'aprochoient là, li Tur ne les gasteroient mie si. Mout li donerent mauvés conseil; mès, toutesvoies, li Princes s'i acorda tantost; si que, contre la volenté au Patriarche qui là estoit, et au plus des autres barons, il fist son ost deslogier et movoir, tant qu'il vint à un plain qui ot non le *Champ de sanc*. Là fist nombrer sa gent por savoir son pooir. Si trova qu'il avoit set cenz homes à cheval, de gent à pié trois mille[4] qui portoient armes, sanz les marchéans et la menue gent qui sivoient l'ost. Quand li Tur sorent que la nostre gent s'aprouchoit vers eus, il firent semblant que il les vosissent esloigner. Por

[2] Aujourd'hui Ertesi que les Croisés avaient conquise avant d'arriver à Jérusalem (liv. IV, ch. 7). C'est aujourd'hui un village abondant en ruines. Je crois que M. Rey (*Monuments des Croisés*, p. 69) s'est trompé, en rapportant l'*oppidum Artasium* de Guillaume de Tyr aux ruines d'Orthosia, au sud du comté de Tripoli.

[3] *Ex nostris finibus erat, volentibus ad exercitum accedere liber et facilis accessus.*

[4] Éd. précéd. « Mil homes. »

covrir le corage que il avoient, se deslogierent et s'en vindrent vers un chastel qui a non Cerep[5]; là se logierent cele nuit. Li Princes, quant il fu ajorné, envoia de ses espies en cel ost, por savoir se il vouloient asseoir ce chastel, ou s'il avoient en proposement de combattre à eus. Il devisa tandis ses batailles et fist sa gent armer, por ce que il ne poïssent estre surpris, qué que cil pensassent. Tandis com il entendoient à ce fere, li message qu'il avoit envoié por espier retournerent à mout grant erre, et distrent que li Tur avoient fetes leur batailles de toutes leur genz; en chascune avoit .xx. mille homes à cheval[6], et venoient mout tost le grant troton por assembler à eus. Quant li Princes oï ce, il monta sur un cheval et fist quatre batailles de ses homes; il parla à touz les chevetaines, à chascun par soi, et leur pria mout de bien fere. [Les autres preudomes, si com il les connoissoit à plus preus, apeloit-il par leur nons;] il les semonoit mout doucement que bien se contenissent en ce jor. Ne demora mie que l'en vit venir les batailles des Sarrazins, les banieres levées. Quant il s'aprochierent, il poindrent li un contre les autres trop fierement: la bataille commença crueus et sanz deport. Li nostre se contenoient bien, que mieuz valoient aus armes que leur anemi. Li Tur se maintenoient por le grant fés de gent que il avoient. Les .II. premieres batailles de nostre gent se contindrent mout bien en leur venir. Dui vaillant home en estoient chevetaine; li uns avoit non Giefroiz li Moines et li autres Guiz Fremauz. Cil dui leur adreçoient là où il pooient veoir la plus espesse route de Turs, si les departoient aus glaives et aus espées ausi com bestes. La tierce bataille conduisoit Roberz de Saint Lo[7]. Quant il vint por assembler, une grant compaignie de Turs se feri en cele bataille; cil Roberz fu si effréez en leur venir que il ne se regarda oncques, ainçois se mist à la voie por fuïr et toute sa bataille avec lui. Si durement s'enfoïrent arriers qu'il se ferirent en la quarte bataille que li Princes conduisoit et la

[5] *Erra*, au-dessous d'Ertesi.
[6] Éd. précéd. Les vingt-deux mots suivants passés.
[7] *De Sancto Laudo*.

partirent par mi; touz les desconraierent, si que une partie de cele bataille meismes s'enfoï après eus en tele maniere que rien ne les pot puis rallier ne retenir. Une autre chose ravint en cele bataille qui fu fiere merveille; car tandis com li chaples duroit mout fiers, et grant plenté i avoit jà de morz de çà et de là, uns granz estorbeillons sourdi devers Bise et se mist entre eus eu milieu de la bataille, si que tuit le virent; et por la poudre qui leur entra ez euz, ne se porent entreveoir d'une grant piece. Tant assembla du sablon et de la terre ensemble que il fu ausi come une grosse tonne[1]; lors s'en leva en haut et monta tant qu'il en perdirent la veue. Nostre gent ne porent sofrir la grant plenté de Turs, si furent desconfit trop doulereusement; car presque tuit cil qui remestrent eu champ et en la bataille furent ocis[2].

X. — Coment li princes Rogiers fu ocis en la bataille.

Quant li Princes, qui bons chevaliers estoit, vit qu'il ne porroit mie retenir ses chevaliers qui s'en aloient tuit desconfit, il remest o pou de gent entre ses anemis morteus : ilec se contint come preudom : és greigneurs presses se metoit et se vendi mout bien; mès ilec fu ocis et tuit cil qui remés estoient avec lui. Li autre de la nostre gent qui s'estoient mis avec le hernois se trestrent arriers en un tertre qui estoit près d'ilec. Cil qui s'en venoient fuiant de la bataille, quant il connurent les noz en ce tertre, bien cuidoient estre à garantie avec eus, et s'en monterent là. Quant li Tur le sorent, qui le champ orent gaaigné et furent orgueilleus de leur victoire, il s'adrecierent à ce tertre, et le remenant des noz, tant come il en trouverent, despecierent touz. Renauz Mansiaus[3] estoit un des granz barons de cele terre : cil s'enfoï atout ne sai

[1] *In modum dolii sulphureis ignibus combusti.*

[2] L'historien Albert d'Aix, comme nous l'avons dit plus haut, s'était arrêté vers la première année du règne de Baudouin II; mais Guillaume de Tyr, qui l'avait suivi assez exactement pour ce qui se rapportait aux premiers événements de la Croisade, l'avait abandonné déjà quelque temps auparavant.

[3] *Rainaudus Mansuerus.*

quanz chevaliers, jusque il se feri en la tor d'un chastel qui près estoit, qui avoit non Sarmatan[1] : là se cuiderent garantir; mès quant cil poissanz princes Gazzi le sot, il mena là grant plenté de sa gent, et tant les destraint que cil se rendirent en sa volenté. En tele maniere avint dolereuse aventure à la Crestienté en ce jor, que de toutes ces beles genz qui en la bataille estoient alées, remest à peine un ou deus qui noveles déissent de ceus qui mort estoient. [L'en cuida mout bien en la terre que Notre Sires eust ce soufert por le pechié au prince Rogier; car] il estoit mout luxurieus, ne à soi ne à autrui ne gardoit foi de mariage; avers estoit et angoisseus plus que il n'aferist à si haut home; mès, sanz faille, chevaliers estoit preuz et seurs. Si r'estoit mout blamez d'une chose, car on savoit bien que Tancrez li avoit baillé la princé d'Antioche quant il morut, par ce covenant que quant Buiemons li juenes qui demouroit en Puille avec sa mere, redemanderoit cele terre, ou il ou ses oirs, cil Rogiers là li rendroit sans nul contenz. Et si come la renomée estoit, cil la li avoit jà demandée et ne la pooit avoir : por toutes ces choses le tenoit-l'en mout à pecheeur. Mès nequedent, quant il morut en la bataille, il s'estoit fet confés à l'arcevesque Perron de Paumers[2], de cuer mout repentant de ses pechiez, et ploré avoit assez et promis amendement, se Nostre Sires li donast espace de vie. Si que bien devons cuider que Jhesucris en ot merci, qu'en son servise le prist confés et repentant.

XI. — Coment li rois de Jherusalen vint secorre la terre d'Antioche.

[Une nouvele s'espandi par le païs que] li rois de Jherusalem et li cuens de Triple venoient o granz genz, por aider à la gent d'Antioche[1].] Quant Gazzi l'oï dire, il prist .x.$^{m.}$ Turs bien montez et des plus preuz que il ot, por envoier contr'eus, à des-

[1] Auj. *Surmeda*, séparé d'Ertesi par les *Amguli-dagh*, de la carte de Kippert.

[2] *Apamiensem archiepiscopum.*

[1] *Ad eum locum qui dicitur Mons Nigronis pervenerant.*

torber leur passages, là où il trovassent les destroiz. Cil se mistrent à la voie et se partirent en trois routes : l'une envoierent à la mer vers le port Saint Syméon; les autres deus s'en alerent par d'autre part : chascune tint son chemin. Il avint que li Rois atout son ost en encontra l'une; à cele se combati et la desconfist; aucuns en ocistrent, et li remananz s'enfoï. D'iluec passa Lactoire et Casebele[1], et puis entra en Antioche où il fu receuz à mout grant joie du patriarche, du clergïé et du pueple; car li païs estoit mout espoentez de la grant mesaventure qui avenue leur estoit, mès reconforté furent et asseuré, de la venue le Roi. Ilec se demora une piece por prendre conseil en quele maniere il se contendroient, car en grant peril estoit la terre qui si estoit vuide de preudomes. Endementres, Gazzi ne se reposoit mie, ainçois trespassa trois chastiaus, li uns a non Ema, li autres Artaise, si vint aseoir le tierz qui a non Cerep. De ce fere li prist courages; car l'en li avoit dit que li Rois avoit mandé le seigneur du chastel, Alains avoit non, et tous ses chevaliers fet venir en Antioche à lui : einsi estoit-il voirs. Quant li Tur s'aprochierent à la forteresce qui estoit desgarnie, il mistrent les minéeurs de toutes parz en un tertre sur quoi li chastiaus séoit, puis comencierent à estançoner cele roche por bouter le feu après; car, sitost come ele se crolast, les tors et li mur chéissent tuit ensemble. Cil qui dedenz estoient orent peor et se rendirent sauves leur vies. Gazzi les prist einsi et receut le chastel, puis les fist conduire jusque à sauveté. D'ilec s'en ala à un chastel qui a non Sardonas[2], et l'assist de toutes parz; cil dedenz se rendirent dedenz breif terme, en autel maniere com avoient fet cil de Cerep. Gazzi vout haster sa bone aventure[3], et fu montez en tel orgueil que bien li fu avis que riens ne l'osast atendre. Il menoit tout le païs à sa volenté, que trop avoit esfréés les genz et mises en grant peor.

[1] *Per Latorum et Casambellam... Var.* Lestoire et Sassebele. *Casambella* semble être aujourd'hui Kassab, à huit lieues sud d'Antioche.

[2] Doit être aujourd'hui *Sedani,* au-dessous de *Erra.*

[3] *Moræ impatiens.*

XII. — Coment li Crestien desconfirent les Turs.

[Jà s'estoit sejornez li Rois une piece dedenz Antioche, et li cuens de Triple avec lui. Mès quant il oïrent dire que Gazzi chevauchoit einsi abandon par le païs,] il issirent d'Antioche o toutes leur genz, et cuiderent trover les Turs[1] entor le chastel de Cerep, et s'adrecierent vers Ruge[2], d'ilec passerent Hab, et se logierent eu tertre qui a non Danis. Quant Gazzi sot leur venue, il apela ses barons et comanda à touz, si com il avoient chieres leur vies, que nus ne demorast cele nuit, ainz pensassent bien de leur chevaus, et leur armeures atornassent, si que il fussent tuit prest vers l'ajorner; et, tuit armé, ainçois que li jorz apareust, se ferissent tuit ensemble en l'ost le Roi et touz les océissent, si que nus n'en eschapast. Legiere chose leur seroit, car il les troveroient touz endormiz. En ceste maniere sanz faille le cuiderent-il fere; mès Nostre Sires l'atorna mout autrement. Li Rois n'estoit mie endormiz, ainçois metoit grant cure et grant entente à ce que les seues genz fussent bien armées et garnies chascuns selonc ce qu'il estoit. Nus ne dormoit en l'ost; li un atornoient leur armeures, [li autre se fesoient confés]. Uns preudom qui avoit non Ebremarz, archevesques de Cesaire, avoit convoié le Roi jusque ilec, et portoit la vraie croiz. Icist fesoit le sermon au pueple et les amonestoit piteusement que il se tenissent bien fermement en la foi Jhesucrist, et bone esperance eussent que Nostre Sires leur aideroit. En ceste maniere furent bien apareillié et bien armé au matin pour atendre les anemis Dame Dieu. Li Rois ot devisées ses batailles. Neuf en i ot, car il avoit .VII.$^{c.}$ chevaliers. Il s'en issirent de l'ost tuit en conroi. Trois batailles envoierent avant, porce qu'eles assemblassent premieres. Li cuens de Triple fu à destre atoute la seue gent; li baron de la terre d'Antioche che-

[1] Éd. précéd. Les cinq mots suivants passés.

[2] Auj. Riha. Ils descendent jusque-là pour arrêter la marche prévue de Gazzi, puis ils établissent leur camp sur une montagne voisine de *Hamha*, au-dessous de *Riha*.

vauchierent devers senestre. Li sergent à pié furent mis eu milieu. Li Rois vint après qui fist l'arriere garde, et chevauchoient avec lui quatre batailles. Tandis com il s'en aloient einsi atirié, et chevauchoient tout le pas, estes-vos que li Tur sourdent encontre eus; mout i vindrent à grant noise de tabors et de timbres, de trompes et de criz de genz : assez avoit en eus orgueil; car il se fioient en leur plenté. Li nostre avoient leur esperance en la foi crestienne et en la vraie croiz qui là estoit entr'eus. Les batailles assemblerent mout fierement; n'avoient pitié li un des autres; trop estoit la haine enracinée dedenz leur cuers. Li Tur choisirent la gent à pié entre les autres; efforciement leur corurent sus, pour ce que il se penserent que plus legierement feroient leur volenté des autres, se il estoient de ceus delivre. Il en ocistrent la greigneur partie, si com Nostre Sires le vout soufrir. Li Rois qui n'estoit mie encore assemblez, vit que ses genz à pié estoient maumenées, car les premieres batailles ne les pooient mie tenser ne garantir, ainçois avoient grant mestier d'aide. Lors comanda aus batailles qui avec lui estoient, qu'eles poinsissent toutes ensemble : mout les ot priez que il se penassent de defendre la foi Jhesucrist et de garder leur enneurs. Il cria à Nostre Seigneur merci que ce jor secoreust son pueple. Lors feri des esperons touz premiers et se feri en la plus espesse route de ses anemis; ses genz le sivirent qui bien se plungierent en la grant presse. Lors commença li abatéiz mout aspres, et mout en i ot de morz et de navrez. Li nostre, qui estoient ensemble aus premereines batailles, avoient mout longuement soufert et enduré la charge de ces granz genz qui leur coroient sus; si estoient tuit las et failloient presque tuit; mès quant il revirent leur gent si bien contenir, si pristrent cuer et refreschirent tuit. Lors corurent sus aus Turs plus fierement que il n'avoient avant fet. En ce point dura la bataille longuement. A la fin li Tur ne porent plus endurer, ainz tornerent en fuie tuit desconfit. Nostre chevalier les comencierent à sivre par diverses parties si com il s'enfuioient. De nostre gent à pié i ot morz entor set cenz; de ceus à cheval, cent. Des Turs i trova-l'en morz quatre mille, sanz ceus qui furent

retenu vif et lié, et sanz les autres qui navré estoient à mort; mès toutesvoies s'en eschaperent par efforz de chevaus, de quoi il i ot asez. Gazzi, Dodequins et Debeis li princes d'Arabe, virent que leur genz estoient einsi desconfites, si s'enfuirent entr'eus et se mistrent à la voie au plus tost que il porent. Li Rois ne vout mie chacier les desconfiz, ainçois remest eu champ à pou de genz, [car li autre estoient en la chace.] Là se demora jusqu'à prinsome; au derrenier, porce que il ne trouvoit point de viande ilec, il entra en un chastel près de là qui a non Hab; au matin retorna arrières eu champ. D'ilec envoia messages en Antioche à sa sereur et au Patriarche, et porterent son anel à enseigne : les noveles leur manda coment Nostre Sires leur avoit fet grant enneur qui leur avoit otroié à vaincre si granz genz. Ce jor meismes redemora-il eu champ jusqu'à vespres, por recueillir sa gent qui venoient à lui de toutes parz[3]. A la fin se parti d'ilec à tant de gent come il pot avoir et s'en ala en Antioche. L'en le receut à procession et à grant joie en la ville; car selonc la mescheance qu'il avoient eue, li Rois les avoit bien revengiez et comfortez. Ceste victoire otroia Nostre Sires aus Crestiens l'an de l'Incarnation Jhesucrist .M. et .C. et .XVIII.[4], le secont an du reigne le roi Baudoin, la veille de la haute feste du trespassement[5] Nostre Dame, que l'en apele la Miaoust. Li Rois envoia la vraie croiz en Jherusalem par l'arcevesque de Cesaire, cui il bailla bone compaignie, si qu'ele fu reçeue en la ville à bele procession et à grant joie, le jor de la feste Sainte Croiz, en septembre. Cil de la terre d'Antioche retindrent le Roi por la besoigne de la terre. Tuit furent ensemble, li Patriarches et li autre prelat et tuit li baron du princé d'Antioche; par commun acort otroierent le Roi la seigneurie de la terre, que il la gardast et gouvernast à sa volenté, si franchement com il fesoit son roiaume. Li Rois leur promist son conseil et s'aide, et les receut en sa garde. Il demora

[3] *Campum non deseruit quoadusque rumore certo de hostibus habito, quod in dispersionem dati, redituri non erant.*

[4] Le traducteur, d'après plusieurs manuscrits de Guillaume de Tyr, a substitué cette date fautive à celle de 1120 que donnaient avec raison d'autres manuscrits.

[5] C'est peut-être avec intention que le latin *Assumptionis* est ainsi traduit.

là une piece por atirier les choses du païs. Aus enfanz à ceus qui mort estoient en la bataille ou aus plus prochains parens, quant li enfant n'i estoient, fist rendre leur heritages; les vueves dames maria selonc leur avenanz[6], [por alier entr'eus les genz de la terre.] Les forteresces que l'en pooit tenir fist bien garnir d'armes, de genz et de viandes. Lors prist congié por retorner en son païs une piece, et s'en ala : si que le jour de Noël fist mout haute feste en la cité de Bethléem, et porterent corone il et la roine sa femme.

XIII. — Coment Nostre Sires batoit les Crestiens à icel jor.

[N'est mie merveille se li peres chastie son enfant, quant il le voit mesprendre. Nostre Sires Jhesucriz, qui est vrais peres de touz les crestiens, vit que ses pueples de la Sainte Terre estoit plus abandonez à pechié que mestiers ne li fust, por ce, les vout chastier et batre en maintes manieres; car d'une part soufri que] li anemi de la foi féissent chevauchiées et damages granz par les villes du roiaume, d'autre part une pestilence sordi en la terre, que une maniere de soriz que l'en clame mùloz[1] nasquirent és terres gaaignables, qui menjoient entre deus terres les grains du blé qui estoient semé; [et s'il i avoit aucune semence qui germast et montast en erbe, les langoustes de que il i avoit si grant plenté que touz li païs en estoit couverz, menjoient tout.] Soventes fois avenoit li crolles de la terre en cele contrée, si que les mesons et li mur fondoient és bones villes; par quoi maintes genz furent perillié, et touz li comuns estoit si espoentez que il ne savoit que devenir. Ces tempestes avoient jà duré en ce païs quatre anz, et mout i avoit grant famine et granz descovenues par toute la terre. Lors vint li patriarches de Jherusalem, Gormonz, qui mout estoit bons hom et religieus, et li rois Baudoins avec lui; si firent semondre et assembler touz les prelaz et les barons du roiaume à Naples, une cité de Samarie. Lors fist le sermon au

[6] *Viduæ apud compares et competentis meriti viros.*

[1] *Et edacibus muribus.*

pueple li Patriarches, et leur mostra que por leur pechiez envoioit Nostre Sires son chastiement et ses fléaus en cele terre. Mout les amonesta piteusement que il amendassent leurs vies et lessasent si les pechiez et les colpes endroit eus, que Nostre Sires féist cesser les peines et les tormenz qu'il leur envoioit. Il promistrent mout tuit à venir à amendement dès ce jor en avant; du tens qui passez estoit reconnurent leur colpes et s'en repentirent mout. Li Rois et li Patriarches, par le conseil et l'acort de touz, establirent iluec vint cinq chapitres, des comandemenz que il firent et establirent à tenir, por lessier pechiez et maintenir aumosnes. Ne covient mie que l'en les vous mete en cest livre[1], mès dès ce jour en avant fu mout amendez li pueples. Volentiers aloient au moustier et demouroient longuement en oroisons por crier à Nostre Seigneur merci qu'il eust pitié de son pueple; aumosnes donoient largement cil qui avoient de quoi. A ce concile, où cil establissement furent fet, ot assez preudomes dont je vos nomerai une partie. Il i fu li rois Baudoins, li patriarches Gormonz, Ebremars li evesques de Cesaire, Bernarz li archevesques de Nazareth, Anquetins li evesques de Bethléem, Rogiers li evesques de Lidde, Jodoins, esleus à abbé de Sainte Marie du Val de Josaphat; Pierres li abbés de Monte Tabor, Achars li prieurs du Temple, Arnauz li prieurs de Monte Syon, Girarz li prieurs du Sepuchre, Paiens li chanceliers le Roi, Eustaces Greniers, Guillaumes de Bures, Barisanz, li conestables de Japhe, Baudoins de Rames, et assez autre grant home que l'en ne vos puet mie touz nomer ne nombrer.

XIV. — Coment Gazzi morut de male mort.

A l'entrée de l'an qui vint après, Gazzi, cil poissanz Sarrazins dont je vos parlai desus, ne finoit de penser et d'enquerre manieres par quoi il poïst grever la Crestienté. Il vit que li Rois

[1] *Quæ, si quis legendi studio videre quærit, in multarum archivis ecclesiarum, eo facile reperire potest.*

estoit esloigniez des parties d'Antioche; por ce pensa que en ce tens porroit mieuz fere sa volenté de la terre. Il assembla chevaliers tant come il pot, et chevaucha par le païs; aucuns chastiaus meismes assist-il. Li baron de la terre envoierent tantost au Roi, et li manderent que einsi estoit et que grant mestier avoient de secors. Il fist sa semonse hastivement; la vraie croiz fist porter devant lui; sergenz manda au plus qu'il pot. Quant il vint en Antioche, li cuens Jocelins de Rohez estoit venuz que li Rois avoit mandé. Lors furent assemblé li baron du païs et ceus qui dehors estoient venu; si s'en issirent et chevauchierent tout droit contre ce poissant Tur qui eu païs estoit. Quant il se furent auques aprochié de lui, si que il cuidierent avoir la bataille dedenz court terme, par la volenté Nostre Seigneur avint que Gazzi, qui estoit sires des mescréanz, fu feruz soudainement d'un mal qui a non apoplexie : [c'est une enfermeté où l'en pert oïr et veoir et parler, et touz les sens qui sont en home.] Li baron de son ost virent bien que de lui n'auroient-il plus aide; si eschiverent la bataille sagement et ne firent mie semblant du meschief où il estoient; ainz pristrent leur seigneur qui encore vivoit et le mistrent en une litiere; si s'adrecierent à aler vers Halape; mès ainçois que il venissent là, Gazzi morut et rendi l'ame au deable qu'il avoit touzjorz servi [1]. Li Roiz demoura une piece en Antioche por atirier les besoignes de la terre : après s'en retorna touz sains en son roiaume. Mout estoit amez en ces deus terres qu'il tenoit; en Surie qui estoit ses roiaumes et en la contrée d'Antioche : car mout li estoient à cuer li aferes de ces deus terres, et sembloit que plus entendist à governer la terre d'Antioche, qui li estoit bailliée à garder, que son roiaume qui estoit suens à lui et à son oir. En ceste maniere se contint tant com li princez fu en sa main.

[1] *Æternis tradendus incendiis.*

XV. — De la franchise que li rois Baudoins dona en Jherusalem.

Tandis com li Rois fu à sejor en Jherusalem, si com il estoit piteus et larges de fere bonté à sa gent, il dona une grant franchise aus borjois[1] de Jherusalem, et leur conferma par sa charte seelée de son seel. Il avoit costume en la cité que l'en prenoit tonlius et paages trop griés des marcheandises et des gens qui venoient en la ville : et il leur otroia la franchise que nus latins ne nule marcheandise, queus qu'ele fust, ne paiast nule rien à l'entrer en Jherusalem ne à l'issir; ainçois vendist chascuns et achatast tout franchement quanqu'il vodroit en la cité. Et si otroia aus Suriens, aus Greus et aus Ermins, aus Sarrazins meismes, que il poïssent en la cité aporter froment, orge et toute maniere de leun[2], sanz paier nule costume. De la mine à quoi l'en mesure le blé, et des balances à quoi l'on poise l'avoir de pois, quita tout et pardona quanque l'on en soloit prendre. Li pueples et li grant home de la ville l'en sorent mout bon gré et mercierent de bons cuers, et bien entendirent tuit que li Rois leur avoit fet mout grant bonté en ces choses, et que la cité en amenderoit en deus manieres; car il i viendroit plus gent por la franchise, et marcheandises i aporteroit-l'en plus volentiers, por ce que l'en n'en rendroit paages ne costumes.

XVI. — Coment li rois Baudoins barroia la terre des Mescreanz.

Un voisin avoit li Rois d'outre mer[1] mout desloial et plein de grant felonie, c'estoit Dodequins, li rois de Damas. Cil se prist

[1] Au jugement du précédent éditeur, il ne faut pas conclure de l'emploi de ce mot que les habitants de Jérusalem eussent été organisés en bourgeoisie; car l'historien se sert du mot *cives* et non *burgenses*. L'étude que fit un peu plus tard le comte Beugnot de la législation d'outre-mer a dû le faire revenir de cette première opinion, puisque les statuts de la Bourgeoisie et de la Cour aux bourgeois y tiennent une grande place et forment même une sorte de code particulier.

[2] *Et quodlibet genus leguminis.* Dans ce chapitre, l'édition précédente avait suivi un texte constamment défecueux.

[1] C'est-à-dire : le roi Baudouin avait un voisin de la terre d'outremer... Ce qui ne rend pas

garde que li rois Baudoins avoit assez à fere de governer le roiaume de Surie et le princé d'Antioche; por ce li fu avis que plus legierement porroit gaster la terre le Roi qui estoit près de lui; que il ne porroit mie se garantir come s'il n'eust afere qu'en un leu. Il assembla genz assez et entra en la terre de Tabarie; coureurs envoia par toute la contrée por gaster le païs. Li Rois qui mout entendoit à sa besoigne, oï ces noveles, et prist avec lui chevaliers et sergenz; tout droit s'adreça là où il sot les Turs. Dodequins, qui par ses espies sot que li Rois devoit venir, r'atrest sa gent à soi; quant il les ot assemblez, ne s'osa mie combatre au Roi, car il connoissoit bien la proesce de ses chevaliers. Por ce retorna en son païs et entra bien en parfont dedenz son regne. Li Rois, qui sa gent avoit assemblée, ne les vout mie sitost departir, ainz s'en entra en la terre devers midi[2], jusque il vint à une cité qui a non Gerase[3]. Ce fu une des bonnes citez de cele contrée, où il souloit avoir .x. citez dont l'en parole en l'Evangile; assez est près du flun Jordain, delez le mont de Galaat. Il trouva que cele cité avoit esté longuement deserte por la guerre; mès, en l'an devant, Dodequins i estoit venuz, et en la fort partie de la ville avoit fermé un chastel dont il avoit fez les murs et les tours de granz pierres taillées, dont il trouvoit asez en la cité; de viandes et d'armeures l'avoit bien garnie; baillée l'avoit à garder à chevaliers qui estoient si home, que il connoissoit à preus et à loiaus. Li rois Baudoins s'en vint devant cele forteresce et l'assist. En sa venue comencierent à assaillir chevaliers et sergenz mout bien et mout hardiement. Cil dedenz se redefendoient à trere et à giter au mieuz que il pooient. Quant cist assauz ot une piece duré, quarante chevalier[4] qui estoient en la forteresce

e latin : *Doldequinus, fœderato sibi Arabum principe, et ejus sibi sociata militia...*

[2] Après avoir inutilement tenté de joindre Dodequin, il revenait dans la direction du sud.

[3] *Gerasa.* Guillaume de Tyr a soin de nous dire qu'elle était jadis une des grandes cités de a Décapole, près du mont Galaad, dans la tribu de Manassé, et à quelques milles du Jourdain. *Ab Jordane paucis distans milliaribus, monte Galaad contermina, in tribu Manasse sita.* Ce doit être aujourd'hui Om-Keis, auparavant *Gazare,* au midi du lac de Genezareth et près de la rive gauche du Jourdain. Ce ne peut être, comme l'admettent Andriveau-Goujon et Beugnot, Dscherrash, ville trop éloignée du Jourdain et de l'ancienne tribu de Manassé.

[4] *Quadraginta milites.* Éd. précéd. « Onze. »

firent parler au Roi, et li rendirent la forteresce par tel covent que il les feroit conduire à sauveté. Li Rois la prist en ceste maniere, porce que il ne vouloit mie fere ses genz blecier à prendre cele forteresce où il ne poïst pas fere grant gaaing. Lors prist conseil à sa gent que il feroit de cele forteresce, se il la garniroit ou il la feroit abatre. Touz li consauz fu à un acort que il la féist toute fondre, car ele estoit loing de ses autres citez, si n'i porroit demorer garnison qui ne fust à grant coust et à grant peril : cil meismes qui venir i voudroient ne porroient mie passer sanz grant force.

XVII. — Coment li Mescreant pristrent le roi Baudoin.

Selonc ce que l'en pooit cognoistre par dehors, assez aloient bien li afere du roiaume en cele seson, par la grace Nostre Seigneur; mès li deables qui onques n'ama pais, ne ne vout, por qu'il le poïst destorber, que amors fust entre les homes, sema une descorde eu païs, par quoi la chose dut estre en grant peril. Car li cuens Poinces de Triple, ne sai par quel conseil ne par quel raison, manda au roi Baudoin qu'il ne se tenoit pas à son home, n'il ne connoissoit mie qu'il li deust servise ne amor. Li Rois, quant il oï ce, si en fu mout correcié et se pensa que mieuz estoit-il que il l'amendast ore, tandis come li Tur ne li movoient point de guerre, que en autre point où il auroit plus à fere. Por ce, semont barons et chevaliers qui sur eus pristrent à grant despit ce que cil avoit fet, et se trestrent vers la terre de Triple por vengier cel outrage. Quant li Rois fu auques aprouchiez de la terre celi, o tout son ost, preudome du païs alerent au conte de Triple et parlerent à lui, sa folie li mostrerent, et l'amenerent au Roi et les apaisierent ensemble. Li Rois se parti d'iluec et passa outre vers Antioche, porce que cil du Princé[1] l'avoient envoié querre hastivement; car Balac, qui estoit mout

[1] Ed. précéd. « Cil de Triple. »

riches et mout poissanz en Turquie, s'estoit aprochiez d'eus et fesoit par leur terres granz chevauchiées souvent, qui trop les damageoient. Cist Balac estoit montez en trop grant orgueil, por ce que novelment avoit surpris Jocelin le conte de Rohez et Galeran[2], un suen cousin, preude chevalier, qui chevauchoient folement, et les avoit pris ambedeus, et si les tenoit en forz buies dedenz sa prison[3]. Quant cil sot que li Rois estoit venuz en cele terre, n'osa mie si corre com il souloit; car il doutoit mout assembler au Roi, porce que l'en li avoit bien dit que il estoit bons chevaliers et trop aventureus en batailles. Lors comença à chevauchier près de leur ost et costoier le Roi, por savoir se il leur poïst fere nul damage. Li Rois s'en ala tout droit en la terre de Rohez qui trop estoit desconseillie de la prise le Conte. Il les voloit reconforter et conseiller de ce que il poïst. Par la terre chevaucha por veoir les forteresces[4] et metoit garnisons là où mestier estoit; aus barons parloit et aus chevaliers, et leur prioit que il se contenissent com preudome. Ne demora mie que il chevauchoit du chastel de Torbessel vers la cité de Rohez por prendre garde de la terre qui estoit outre le flun d'Eufrate, ainsi com il avoit fet de ceste deçà. Il aloit o sa privée compaignie, car il ne cuidoit avoir garde. Si chevauchoient de nuiz, çà et là espandu par le chemin et li plus d'eus aloient dormant. Balac qui avoit bien asentu par espies que li Rois devoit aler là endroit, s'estoit mis en un aguet près de la voie, atout granz genz. Sitost com il s'aprochierent, il leur corurent sus; endormiz les troverent et desporveuz; tantost les desconfirent et mistrent à la voie. En la noise qui i estoit et en la presse, Balac gita les mains et prist le Roi par le frain : ne savoit mie que ce fust il : toutevoies le retint. Quant il sorent que c'estoit li Rois, tantost se partirent de là et passerent le flun d'Eufrate, tant qu'il vindrent à un fort chastel qui a non Cartapiert[5]. Iluec estoient en prison Jocelins et

[2] Galerand du Puisay, « de Pusacio », dit Orderic Vital (lib. XI, cap. 26).

[3] *Et captos vinculis mancipaverat.* Éd. précéd. « Et les tenoit en forz leu dedens sa meson. »

[4] Éd. précéd. « Et prenoit les forteresces. »

[5] *Quartapiert*, dans le texte latin. Peut-être aujourd'hui *Karatepe*, marqué sur la carte de Kippert (Asie-Mineure), au nord et assez près d'Édesse. Jocelin étant déjà captif de Balak, celui-ci n'avait plus rien à craindre du voisinage d'Édesse.

Galerans : là meismes mist-il le Roi en bones buies. Li baron et li autre chevalier qui fuï s'en estoient de la desconfiture, ne sorent à dire du Roi noveles certeines, ainçois doutoient tuit s'il estoit morz ou vis. La novele vint en Surie que li Rois estoit ainsi perduz; trop fu granz li duels par la terre. Mès li Patriarches, li baron et li prelat du païs s'assemblerent tantost en la cité d'Acre. Iluec par comun acort baillerent le governement du roiaume et toute la garde de la terre à Eustace Grenier qui estoit sages hom et bons chevaliers et loiaus, et avoit jà deux citez eu roiaume atoutes les apartenances, Saiete et Cesaire. Celui eslurent à seigneur jusque Dame Dieu leur rendist le Roi; féeuté li firent tuit come de tel baillie, sauve la droiture leur seigneur.

XVIII. — Coment li Ermin delivrerent le roi Baudoin.

[Felenessement] estoient tenu en prison li Rois et cil dui preudome avec lui que je vos ai nomé. Il avoit Ermins en la terre Jocelin qui mout l'amoient; grant duel et grant despit en prenoient sur eus de leur seigneur qui einsi estoit pris. Si s'en assemblerent jusqu'à cinquante, fort et viste, sage et hardi. Cil s'entrejurerent loial compaignie entr'eus, et que il feroient leur pooir de leur seigneur delivrer. Aucunes genz cuidierent que li cuens Jocelins leur eust fet einsi ceste chose emprendre par messages que il leur envéoit chascun jor de là où il estoit, et que granz loiers leur eust promis se il pooient le Roi delivrer et eus deus. Cil se mistrent en aventure en abit de moines, et porterent costiaus et misericordes souz leur fros qui estoient large. Au chastel s'en vindrent einsi come s'il se vosissent clamer d'outrages qu'en leur eust fez en leur abaïes; mout fesoient piteuse chiere, et demandoient le baillif, cui il voloient mostrer leur plaintes. Aucuns en i ot qui se vestirent come marchéanz qui se revenoient ausi pleindre de ce qu'en les avoit desrobez. L'en les leissa entrer dedenz, porce qu'il sembloient gens de pais. Si tost com il furent léanz, il trestrent les costiaus, touz ocistrent ceus qu'il troverent;

lors fermerent les portes sur eus et vindrent à la chartre, si deslierent le Roi et leur seigneur et Galeran. Li Rois sot bien que cil aferes ne demorroit pas en tel point longuement, ainçois accourroient tost li Tur entour ce chastel; por ce fu acordé entr'eus que Jocelins s'en iroit et porchaceroit aide hastivement qui leur venist aider, si qu'il les enmenassent. Li Sarrazin, qui estoient ès villes du païs entor, oïrent la novele coment cil chastiaus estoit einsi emblez; tantost corurent entor, por garder les entrées, que riens n'i poïst entrer ne issir, jusque Balac leur sires seust cele novele et qu'il i méist tel conseil com li pleroit. Li cuens Jocelins ne lessa mie, por ceus qui les guetoient, que il ne s'en issist, et mena avec lui trois compaignons des Ermins qui léanz estoient : li dui le devoient conduire qui bien savoient le païs, li tierz devoit retorner eu chastel por dire les noveles que il fust passez sauvement parmi les Turs qui gardoient les issues. Celui en renvoia-il tantost, et li bailla son anel à enseignes que il s'en aloit tout sauvement avec ses deus compaignons. Li Rois se mist en grant cure de garnir ce chastel entre lui et les Ermins qui deslié l'avoient, et Galerant; mout essaioit se il le poïst deffendre, jusque li secors leur venist, de qui il cuidoit bien qu'il ne tarderoit mie.

XIX. — Du songe Balac.

Une nuit se gisoit Balac en son lit, qui mot ne savoit de cel afere, et sonjoit que Jocelins, li cuens de Rohez, le prenoit et li sachoit les euz à ses mains. Quant il s'esveilla, mout fu effréez de ce songe et espoentez; eu point du jour se leva et tantost envoia messages hastivement au chastel, où il cuidoit encore tenir Jocelin en prison, et leur comanda que si tost com il i seroient, sanz respit li féissent la teste couper. Cil s'en alerent tant qu'il aprochierent ce chastel. Là sorent la verité coment la forteresce fu emblée. Il s'en revindrent bone erre à leur seigneur et li raconterent coment il estoit. Cil manda genz de toutes pars;

hastivement s'en ala au chastel et l'assist. Lors fist parler au Roi et li manda que se il vouloit rendre cele forteresce sans contenz, il en leroit issir lui et les suens, si les feroit conduire hastivement jusqu'à Rohez. Li Rois se fia trop en ce que li leus estoit forz, et cuida qu'il le poïst tenir jusqu'à la venue du secors. Il respondi qu'il n'en feroit neant, et se comencierent viguereusement à defendre tuit cil qui léanz estoient. Balac fu mout iriez et ot grant despit du Roi qui refusa ce qu'il li queroit; lors envoia querre engins et les fist drecier; minéeurs et autres engingnéeurs ot assez, qui savoient en maintes manieres grever chastiaus; mout les pria touz et angoissa de haster cele besoigne [1]. Li tertres sur que li chastiaus séoit estoit d'une pierre tendre einsi come croie [2] : il virent que par là porroit plutost estre la forteresce deroute. Minéeurs i envoierent grant plenté qui mout tost orent fetes grans voies par desouz ; espessement les estançonnerent de gros très. Quant il en orent assez miné, dehors vindrent et se treistrent arrières; l'en i mist grant plenté d'atret, puis i bouta-l'en le feu. Quant il fu ars, li tertres s'assist et une tor qui estoit desus fondi tout ensemble et donna mout grant frois [3], si que toute l'autre forteresce s'en escrolla. Li Rois douta que la partie où il estoient ne chéist en autel maniere, si rendi le chastel à Balac à sa volenté fere, sanz metre nul covenant. Il dist que li Rois n'i morroit mie, ne uns suens niés qui là estoit, ne Galerans : à ces trois otroia les vies; mès il les mist en bonnes buies et les envoia en la cité de Carran [4]; là les fist garder mout estroitement. Les Ermins qui son chastel lui avoient emblé por le Roi et por leur seigneur delivrer [5], fist morir de males mors. Les uns fist lier à pieus et tréoit-en à eus einsi come au bersaut [6], les autres fist escorchier touz vis; aucuns en i ot pendus, ars, trebuchiez de haut; en maintes guises les tormenta. Mès nos devons croire que cil en orent le meilleur, qui de la chaitiveté de ceste vie se

[1] Éd. précéd. « Mout leur pria d'angoissier cele besongne. Li terraus... »
[2] *Erat autem collis... cretaceus.*
[3] Frois, *fractus*, ébranlement.
[4] *In Carram, civitatem Edessæ vicinam.* Éd. précéd. « En la cité de Marram. » Aujourd'hui Charan, ou Harran, à huit ou dix lieues d'Edesse sud.
[5] Éd. précéd. Les cinq mots suivants passés.
[6] Comme à la cible.

partirent por le martire qu'en leur fist soufrir, por la mort Jesucrist [7].

XX. — Coment li Crestien venoient secorre le Roi.

Jocelins s'en aloit atout ses deus compaignons à grant peril et à grant doute : de nuiz fesoient leur journées; de jorz, se tapissoient en caves et en bois. [Par aventure avoient porté avec eus deus bouciaus de vin et un petit de viande, qui mout leur orent grant mestier; car onques plus n'en orent,] jusque il vindrent au grant flun d'Eufrate. Ilec furent mout esbahi coment li Cuens porroit passer, [car il ne savoit mie bien noer,] et li fluns estoit lez et parfonz. A la fin couplerent à une corde les deux bouciaus qui estoient vuidié [1] et les mistrent deçà et delà du Conte. Li dui Ermin, qui savoient mout tresbien noer, le conduisirent parmi l'eaue, li uns à destre li autres à senestre, tant que par la merci Nostre Seigneur vindrent tuit sans mesaventure à la rive delà. Lors fu li Cuens en mout grant angoisse, car il estoit nuz piez en la terre à ses anemis, ne il n'avoit pas apris einsi à aler; d'autre part grevez estoit du travail, las de fain et de soif, [et haster le covenoit por le peril : toutevoies il s'esforça com preudom, car au besoing connoist-l'en les cuers bons et viguereus. Si compaignon li firent aide et conseil tant come il porent,] tant que Nostre Sires

[7] Orderic Vital ne s'écarte pas beaucoup de tout ce récit, dans celui qu'il en donne, et son recommandable éditeur l'a peut-être trop accusé d'avoir ajouté beaucoup à ce qu'il avait pu lire dans les autres historiens. Au songe qui aurait donné à Balak les premiers soupçons de la délivrance de Jocelin et de la prise de la forteresse de Cartapiert, Orderic substitue trois femmes de Balac, demeurées dans ce château. L'une d'elles aurait fait parvenir à Balak le premier avis. A l'occasion des bonnes dispositions que les deux autres femmes montraient pour leurs prisonniers, l'historien remarque que telle était la haute estime des Sarrasins pour les Francs, que la plupart eussent souhaité d'avoir des neveux de leur sang. *Medi cultum Francorum admirantes collaudabant : Filiæ regum decorem eorum affectabant, facetiisque arridebant, ipsi quoque reges atque duces de semine Francorum nepotes habere concupiscebant.* Voilà du moins ce qu'au retour, les chevaliers ne manquaient pas de conter « és chambres aus dames », comme disait Joinville.

[1] *Cum duobus utribus.* De petites outres en peau de bouc, comme le nom semble l'indiquer (variantes: *botoilles, bocelles, boutiaus*), d'où nos *bouteilles* que M. Littré dérive de *bote*, gros muids. Mais *bote* dont botiaus ou *bocel* sont les diminutifs, dérive, comme ceux-ci, de bouc (peau de). Ce mot *bouc* semble d'origine celtique.

les conduist jusqu'au bon chastel de Torbessel que nostre gent tenoient. Là dist son besoing aus chevaliers que il trova. Lors prist chevaus et compaignie tele com mestiers estoit, si vint en Antioche; touz les semont et hasta de secorre le Roi. Mès, por ce qu'il avoient pou de gent, par le conseil du patriarche Bernart, li Cuens meismes ala en Jherusalem; à l'autre patriarche, aus barons et aus autres prelaz de la terre raconta la chose, sí come ele estoit avenue et en quel point il lessa le Roi. Bien leur dist que il se hastassent, car longuement ne le porroient mie atendre. Cil s'assemblerent tantost et pristrent la vraie croiz devant eus, puis se mistrent à la voie. De toutes les citez où il venoient, pristrent aide[1], tant que il vindrent en Antioche. Cil du païs se remistrent avec eus. Li cuens Jocelins aloit avant et les mena jusqu'à Torbessel. Iluec oïrent certeinnes noveles que li chastiaus avoit esté pris, et li Rois en estoit menez en prison à Carran. Bien virent que n'estoit mie grant preu d'aler avant; por ce se departirent entr'eus par acort. Cil qui estoient du roiaume pristrent congié et s'en alerent à une part; li autre, tandis comme il estoient ensemble, se trestrent vers Halape por passer devant la ville, savoir se il poïssent fere nul damage à leur anemis. Einsi com il le pensoient leur avint-il: car si come il aprochierent de la ville, cil de fors issirent tuit en conroi devant leur barbacanes. Quant li nostre les virent qui mout estoient irié des granz pertes que il avoient fetes, tantost leur corurent sus et fu li poignéiz trop bons et trop lons, dedenz leur barrieres. Cil de la ville perdirent mout, et par force refurent mis enz parmi leur portes. Li nostre se logierent ilec et demorerent quatre jourz devant eus, qui que il en pesast. Grant damage firent aus villes entor et à la terre; puis s'en partirent, prisons enmenerent et proies et autres gaainz assez. Li chevalier du roiaume qui parti s'en estoient, en leur retorner voudrent fere aucune chose qui paréust; si passerent le flun Jordain vers la terre d'Arrabe; d'une cité s'aprouchierent qui a non Scitopople[2]. Là entrerent en la terre à leur anemis qui

[1] Éd. précéd. Les cinq mots suivants passés.

[2] Auj. Beisan, aux pieds du Thabor, et sur la rive droite du Jourdain. On peut voir la

ne se gardoient; mainz en ocistrent en vengeance de leur roi qui pris estoit; assez en amenerent pris homes et femmes et proies granz; d'autres despueilles et de gaainz de maintes manieres vindrent tuit chargié, jusque en leur païs.

XXI. — Coment li Crestien desconfirent les Sarrazins.

Tantost com li princes d'Egypte sot que li Rois estoit en prison, bien li fu avis que lors fu sesons de corre sus au roiaume de Surie, tandis com il n'avoient mie leur seigneur. Il haoit trop ceus du roiaume et sospeçoneus les avoit; car il doutoit que, sitost com leur pooirs croistroit, qu'il ne li féissent mal. Por ce comanda par toute sa terre que cil qui armes porroient porter venissent à sa semonse[1]. Il envoia genz par les citez de la marine por fere apareillier navies, et galies armer à grant plenté. Après le jor de la semonse mut. Mout ot grant plenté de gent par terre; .LXX. galies ot armées par la mer, sanz les autres nés de que il ot maintes. Li oz qui par terre aloit passa les deserz, puis se logierent près d'Escalonne. La navie passa jusque devant Japhe. Lors issirent hors des nés grant plenté de genz bien armées, si comencierent à assaillir la cité de toutes parz. Tant lasserent ceus dedenz, qui pou de gent estoient, que, por soufrete de defendeurs, il[2] comencierent à venir aus murs, et mistrent les mineurs en pluseurs parties, et fu mout la cité afebloïe; en la maniere que se il eussent eu loisir encore un jor d'assaillir, cil fussent entré par force en la ville, et de quanque avoit dedenz eussent fetes leur volentez. Mès li Patriarches, et Eustaces Greniers li conestables du roiaume, et li autre baron de la terre, se furent assemblé à tant de gent com chascuns pot avoir, et orent chevauchié jusqu'és plains de Cesaire, en un leu que l'en claime Caquo[3]. D'ilec mu-

description de ses belles ruines dans la *Samarie* de M. Guérin, 1874, tome Ier, p. 284-298.

[1] Éd. précéd. « A la meson. »

[2] « Il » les Égyptiens.

[3] Entre Arsouf (*Apollonia*) et Kaisarieh (*Césarée*). La carte jointe à la « Samarie » de M. Guérin (1875) l'écrit *Kakoun*. C'est au-

rent tuit ensemble por aler vers Japhe. Quant li Tur qui assailloient la ville le sorent, ne les oserent atendre, ainçois se receurent hastivement dedenz leur nés, et se tindrent en la mer tuit esloignié de terre, por atendre et por savoir coment les genz qui estoient à terre se contendroient contre les noz. Lors se mistrent nostre baron à la voie. La vraie croiz où il avoient grant esperance portoient devant eus. Il aloient après, les banieres levées, tuit rangié par leur batailles; tant qu'il vindrent à un leu que l'en claime Ybelin [4]. Là troverent leur anemis qui avoient einsi leur genz mises en conroi, com cil qui grant semblance avoient fet de combatre contre les noz; mès sitost com il virent la nostre gent qui si biau semblant fesoient et si hardiement s'aprochoient d'eus sanz volenté nule d'eus eschiver, tantost se comencierent à esmaier et bien vousissent que cele chevauchiée n'eust mie esté emprise. Coardement se contenoient, [et si n'estoit-ce mie porce qu'il n'eussent plus gent, car] en l'ost des Crestiens, entre femmes et homes armez et desarmez, n'avoit mie. VII. ·m· Li Tur avoient bien en leur ost de genz bien armées plus de .XV.·m·, sans ceus qui estoient és nés, où il en avoit grant plenté. Quant il se furent bien aprochié, les noz batailles, qui orent prié Nostre Seigneur de mout bon cuer que il les regardast en pitié et leur aidast en ce jor, poindrent premiers; si vigueureusement se ferirent en leur anemis que li Tur s'esmaierent tuit et esbahirent de leur bele venue. Cil ne les leissierent onques partir d'eus, ainz les tindrent si près que mainz en abatirent qui puis ne releverent. Lors connurent bien cil d'Egypte le hardement et la proesce des Frans dont il avoient maintes fois oï parler, et plus les douterent quant il virent que l'oevre passoit la parole. Mout s'esforcierent à contretenir, car grant fiance avoient eu grant nombre de leur gent. Il atendoient que li nostre se lassassent et treississent

jourd'hui, dit ce voyageur, un gros village de dix-huit cents habitants. (La *Samarie*, t. II, p. 346.)

[4] Auj. *Yebnez*, entre Jaffa et Ascalon. C'est un grand village où plus tard le roi Foulques fit élever le célèbre château dont il ne reste pas d'autres ruines que les murs de son ancienne chapelle, transformée en mosquée. (Voyez dans la *Correspondance d'Orient* l'agréable récit de la visite que M. Poujoulat rendit aux ruines d'Ybelin, t. V, p. 370.)

arriers, com cil qui ne poïssent soufrir tel fés; mès quant il virent qu'il estoient frés plus et plus, et ambatant, et volentéis de querre les mellées, si se desconfirent et se mistrent à la voie si laidement qu'onques puis nus d'eus ne torna arriers la teste de son cheval. Li notre les suivirent une piece, si que en cele chace en ocistrent-il asez plus que il n'avoient fet en la bataille. Prisons i retindrent mout, si que de toute la grant plenté que li Tur avoient amenée, ne remest mie granment que il ne fussent ou mort ou pris. Des morz trouva-l'en par conte plus de .vii.·m· Nostre gent s'en alerent tout droit aus tentes que leur anemis avoient lessies; là troverent paveillons trop riches et de diverses façons, les richesces d'Egypte mout precieuses, vessiaus mout nobles et autres joiaus estranges, bons et chiers, tant que ce estoit merveilles à regarder; chevaus, armeures, robes, tant come il en pooient departir entr'eus : en tel maniere que quant ces choses furent departies à chascun selonc ce que il estoit, n'i ot celui qui ne s'en tenist à riche. Einsi s'en retornerent en leur païs. La navie qui s'estoit aencrée en la mer por atendre la fin de la bataille, entendi certeinnement que leur genz estoient desconfites, si ne sot que fere : por ce, s'en vint à Escalonne qui estoit encore devers eus. Là orent-il encore greigneur certeinneté de la desconfiture; si en firent mout grant duel. Ne demora guères, puis que nostre gent furent retorné de cele ost, que Eustaces Greniers qui avoit le roiaume en garde, sages hom, loiaus et de grant cuer, acoucha malades et fu morz. En son leu fu mis, par commun acort des prelaz et des barons, Guillaumes de Bures, bons chevaliers, preudons et de grant afere.

XXII. — Coment li dux de Venise desconfist ceus d'Egypte.

Par toutes terres fu alée la novele que li rois de Jherusalem estoit en prison et que la terre estoit en mout grant peril. Li dux de Venise l'oï dire qui avoit non Domingues Michiaus[1], et li autre

[1] Domenigo Michieli fut doge de Venise de 1117 à 1130. On écrivit ces mots sur sa

grant home de la ville. Il orent proposement d'aler en la terre; si atornerent une navie où il ot quatre granz nés et quarante galies bien armées et vint huit autres vessiaus que il apeloient chaz [2]. Il murent tuit ensemble de Venise et vindrent en Chipre; là leur fist-l'en savoir certeinnement que la navie d'Egypte demouroit encore en la marine vers Japhe. Quant li Dux oï ce, si defendi à ses genz que nus ne issist des nés; ainçois murent tantost et adrecierent vers la marine de Japhe : mès il encontrerent une nef de marchéanz qui leur distrent que li princes d'Egypte s'estoit combatuz à nostre gent et s'en estoit fuïz tout desconfiz; et quant sa navie l'oï [3] qui estoit encore entor Japhe, si s'en parti d'iluec et estoit arrivée eu port d'Escalonne qui estoit leur. Quant li Venicien sorent ce, mout hastivement s'adrecierent là endroit. Mout desirroient à combattre aus Turs : por ce se penoient en toutes manieres por nagier aus rames et por voiles drecier coment il venissent là, ainçois que cil s'en fussent parti. Il avoient atornées leur nés mout bien por la bataille, come cil qui assez en savoient. En cele navie, si com je vos ai dit, avoit nés que l'en claime chaz qui ont bés devant einsi come galies, mès eles sont greigneurs; en chascune a deus gouvernaus et cent nagéeurs [4]. Les quatre granz nés, qui portoient les engins, les armes et les viandes, firent aler eu premerain front et les chaz avec eles. Les galies vindrent tout celeément par derrieres, pource que se leur anemis les veissent [5] de loing, ne cuidassent mie que ce fussent vessel de guerre, ainçois semblassent nés qui fussent de marcheanz et de pelerins. En ceste maniere se comencierent à adrecier vers le rivage d'Escalonne. Il estoit nuiz, la mer estoit mout coie, le vent avoient tel come il le devisassent, li

tombe : *Terror Græcorum jacet hic.* (Note de l'éd. précéd.)

[2] *Cum quadraginta galeis, gatis viginti octo, quatuor majoribus ad devehenda onera.* Éd. précéd. « Où il ot qatre granz nés et onze galies bien armées et dis huit autres vessiax. » Jal (*Dict.. naut.*) cite, d'après Du-Cange, l'autre passage du même chapitre : « *Quædam navis* (lisez *naves*) *rostratæ quas gatos vocant, galeis majores, habentes singulæ ramos centenos quibus singulis duo erant remiges necessarii.* »

[3] La navie, la flotte égyptienne.

[4] Le texte cité dans la note précédente prouve que la traduction n'est pas exacte. Il fallait entendre non « deuz gouvernaus », mais cent rames, et pour chaque rame deux rameurs ou *nagéeurs*.

[5] Éd. précéd. « Venissent. »

jorz aprochoit, et l'aube aparoit jà[6] : mout estoient près des Turs, tant que il s'aperceurent[7] que navie venoit vers eus. Quant li jorz s'esclarci un peu, si en furent tuit certein; lors furent trop esbahi. Li mestre firent crier que chascuns corust à son leu; tost furent armé; les ancres treistrent à eus, les cordes deslierent, si s'atirerent tuit com certain de la bataille.

XXIII. — Du siege de Sur.

Eu troill et temolte[1] que li Tur estoient de leur afere atorner, tandis com il avoient grant peor, une galie de Venise muet qui ot passées les autres grant piece. Li Dux estoit dedenz : si ot choisie par aventure la plus bele galie de l'autre partie où li chevetaines des Turs estoit. Là se fist adrecier[2], et feri si durement en cele que près que ne la desfroissa toute, et à pou se tint que cele qui fu si ferue ne plunja. Les autres qui vindrent après se ferirent si durement entre les Turs que chascune costoia la seue, et maintes en froissierent. Lors commença la bataille si cruel et si aspre que trop i ot grant plenté de gent ocise. Cil qui i furent raconterent por voir que la mer selonc le rivage en chanja sa coleur et fu toute rouge le lonc de deus miles. Des cors i avoit tant qui flotoient par la mer et que la mer gitoit à la rive, que li païs d'ilec environ, un pou après, en puoit durement, et fu grant enfermeté en la terre, de la corruption de l'air. Li Tur se tindrent une piece et se defendirent, mès quant il ne porent plus soufrir, si tornerent en fuie, meismement porce que leur chevetaines estoit ocis. En ceste maniere orent cil de Venise la victoire mout ennoreément, car il retindrent quatre de leur galies et quatre chas et une grant nef, et orent mout ocis des anemis Dame Dieu. Il ne s'en voudrent mie tenir à tant;

[6] Éd. précéd. « La ville aparoit; jà mout. »
[7] C'est-à-dire : tant que les Égyptiens... *Hostes classem sentiunt advenire.*
[1] *Apud hostes turbato ordine et confuso tumultu.* « Troill » a ici le sens de presse, pression. Ordinairement c'est un treuil ou pressoir.
[2] Guillaume de Tyr dit au contraire que la rencontre fut fortuite et involontaire. *Eam, casu fortuito, tanto concussit impetu.*

ainçois, quant il orent un pou demoré, se mistrent en la mer et s'adrecierent vers Egypte, jusque il aprochierent d'une ancienne cité qui siet eu desert sur la mer, et a non Lars[3]. Il cerchoient mout ententivement se il poïssent trover nules des nés à leur anemis : einsi com il le desirroient leur avint, car il troverent .x. nés de Turs assez près d'eus. Tantost leur corurent sus et les pristrent sanz guères de contenz. Li home qui furent trové dedenz furent tuit ou mort ou pris. Les nés estoient chargiées trop richement des plus chieres marcheandises de tout Orient : il i avoit espices et letuaires, dras de soie, tapiz et pierres precieuses. Li Venicien, qui orent tout ce gaaignié departirent, tout entr'eus et furent tuit riche. Les nés qu'il orent prises enmenerent avec eus, si arriverent au port d'Acre[4].

XXIV. — Des covenances qui furent entre les Veniciens et les barons de Surie.

Si tost com li baron de la terre de Surie oïrent dire que li dux de Venise estoit arrivez à Acre, qui si bien l'avoit fait sur mer que il avoit desconfite. la navie d'Egypte et gaaignié si grant avoir sur les Turs de la terre d'Orient, il s'assemblerent et parlerent ensemble, li patriarches Gormonz de Jherusalem, Guillaumes de Bures connestables et garde du roiaume, Paiens li chanceliers de Surie et aucuns des autres prelaz et barons. Si s'acorderent que l'en envoiast granz messages au Duc et aus chevetaines de l'estoire de Venise [1], qui les saluassent de par les barons de la terre, et leur déissent que de leur venue fesoient grant joie tuit. Si les semonoient doucement et à granz prieres que il venissent vers eus; car il estoient prest et apareillié d'eus recevoir ennorablement mout volentiers, come leur amis et

[3] El Arisch, l'ancienne *Rhinococura*, sur l'ancienne frontière des Amalécites.

[4] Cette brillante campagne des Vénitiens contre les Égyptiens s'est transformée, dans l'*Histoire des Croisades*, en une grande bataille entre les Vénitiens et les Génois .« Consultez sur ce combat, dit M. Michaud, t. II, p. 80, Guillaume de Tyr, lib. XII, § 23. » La méprise est singulière. Cette furieuse rencontre des Génois et des Vénitiens serait-elle chimérique?

[1] « L'estoire », la flotte.

vaillanz homes qui grant leu porroient tenir à la terre d'outre mer, se il leur plesoit. Li Dux avoit en proposement, dès lors qu'il mut de son païs, que il iroit en Jherusalem por visiter les sainz leus de la cité; et bien li plesoit que il parlast aus barons qui avoient envoié à lui. Por ce lessa des plus sages de sa compaignie à garder la navie jusque il revenist; et prist avec lui des plus hauz homes de sa cité, et s'en vint en Jherusalem. Li Patriarches et baron de la terre les receurent mout bel. A grant joie leur firent assez enneur et compaignie, et demorerent en la ville jusqu'à la feste de Noël. Après, li Baron parlerent au Duc et à ses compaignons, et leur manderent que il leur deissent se il avoient talent de demorer en la terre jusque il eussent fet à Nostre Seigneur servise de grever ses anemis. Il respondirent à une voiz que por ce estoient-il meu de leur païs et bone entencion avoient-il de ce fere, se il pooient venir en point. Lors parlerent tant entr'eus que par certeinnes covenances à que il s'acorderent, leur promistrent fermement que il iroient asseoir une des citez de la marine, ou Sur ou Escalonne; car, par la grace Nostre Seigneur [1], toutes les autres, dès le flun d'Egypte jusqu'en Antioche, tenoient à cel jour li Crestien en leur pooir. Quant cil otroiz fut einsi fez, uns grans descors sourdi entre les Barons, laquele de ces deus citez l'en asserroit : si que, par leur contenz, dut venir la chose en grant peril, car cil de Jherusalem et de Japhe, de Rames, de Naples, et cil du païs là entor, s'esforçoient mout et mostroient maintes raisons que l'en devoit asseoir Escalonne, car ele estoit plus près d'eus et plus foible, et mains i estouvroit à mestre travail et costement. Encontre ceus estoient cil d'Acre et cil de Nazareth, de Tabarie, de Saiete, de Baruth et des autres citez de cele marine : cil disoient que graindres mestiers estoit d'asseoir la cité de Sur qui estoit cité noble et bien garnie; por ce devroit-l'en metre toute la peine qu'en pourroit au conquerre; car li Tur porroient bien encore recovrer ce qu'il avoient perdu eu païs, par la force de cele cité. En tel maniere se

[1] Éd. précéd. Les trois mots suivants passés.

tindrent ces deux parties que l'une ne se vout onques acorder à l'autre, et près que la chose ne vint à ce que l'en n'asséist l'une ne l'autre. Quant il orent longuement contencié en ceste maniere, preudome s'en entremistrent, por apaisier la descorde : au darrenier les firent acorder à ce que l'en préist .II. fuellez de parchemin : en l'un escristrent Sur, en l'autre Escalonne, et les mistrent sur un autel. Lors apelerent un enfant simple et innocent qui riens ne savoit de ces choses. Il li distrent qu'il préist lequel qu'il voudroit de ces .II. fuellez : il avoient avant acordé que la cité de qui il prendroit le non, li dui ost l'iroient asseoir par mer et par terre. Li enfés prist le fueillet où il avoit escrit Sur : lors leur covint touz otroier que l'en asserroit cele cité. Tuit li baron et li pueples de la terre de Surie s'assemblerent en la cité d'Acre à un jor nommé; car la navie des Veniciens demoroit eu port de cele cité. Là fu li sermenz fet de tenir les covenances qui avoient esté acordées entre les barons du roiaume et les Veniciens [de quoi nos vous dirons une partie].

XXV. — Du traité avec les Veniciens.

Il fu acordé et juré des Barons, que en toutes les citez le Roi qu'il tendroit en son domaine, et en toutes celes que l'en tendroit de lui en fié, li Venicien auroient une rue entiere, une eglise, uns bainz et un four que il tendroient à touzjorz, par heritage, quites et frans, sans nule costume, ensi com li Rois doit tenir lez seues choses franchement. En la place de Jherusalem recevront autant de rente en leur proprieté com li Rois i seut avoir. Se il vuelent fere en la cité d'Acre four, moulin, bainz, balances, mines à mesurer le blé, bouz à mesurer vin [1], huile, miel, dedenz leur rue, tuit cil qui voudront cuire, baignier, mesurer, moudre, le porront fere ausi franchement com se ces choses estoient le Roi. En la fonde de Sur, se la ville est conquise, otroierent au Duc et au

[1] Ed. précéd. « Bouz à metre vin. »

commun de Venise à tous jors à rendre .ccc. besanz sarrazinois [1] le jor de feste saint Pere et saint Pol. Se Veniciens a plet contre autre Venicien [2], il sera terminés par la jostise de Venise qui demorra eu païs. Mais se contens est entre Venicien et home d'autre terre, li plez sera le duc de Venise. Se ces deus citez sont prises, Sur et Escalonne, il auront la tierce partie en chascune, tout franchement. Assez i ot autres covenances qu'il n'estuet mie à descrivre, qui furent juréez et mises en chartres séelées des prelaz et des barons de la terre de Surie. En la fin fu acordé que se Nostre Sires delivroit le Roi de prison, il li feroient ces choses otroier et confermer ; et s'il i venoit noviaus rois, ensi le feroit ; et s'il ne le vouloit fere, ne le tendroient mie por roi [4].

[1] Éd. précéd. « Qatre besanz sarrazinois. »

[2] Éd. précéd. Dix-neuf mots passés.

[4] Ici le traducteur a seulement résumé les articles de ce traité dont nous croyons devoir transcrire le texte, tel que Guillaume de Tyr nous l'a conservé :

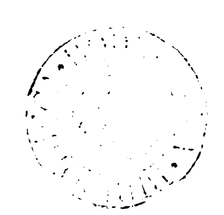
In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis, Patri et Filii et Spiritus Sancti. *Tempore quo papa Calixtus secundus, et quartus Henricus Romanorum imperator Augustus, pace eodem anno inter regnum et sacerdotium, super annuli et baculi controversia, celebrato Romæ concilio, Deo auxiliante, peracta; alter Romanam ecclesiam, alterque regnum regebat : Dominicus Michaelis Venetiæ dux, Dalmatiæ, atque Croatiæ regni princeps, innumera classium militiæque multitudine, prius tamen ante importuosas Ascalonis ripas, paganorum classium regis Babyloniæ gravissima strage facta, demum in Hierusalem partes, ad necessarium Christianorum patrocinium victoriosus advenit. Rex quippe Balduinus Hierusalem secundus, tunc temporis, peccatis nostris exigentibus, sub Balac principe Parthorum, paganorum laqueo cum pluribus aliis captivus tenebatur. Propterea nos quidem Gormundus, Dei gratia sanctæ civitatis Hierusalem patriarcha, cum nostræ ecclesiæ fratribus suffraganeis, domino Wilelmo de Buris constabulario, et Pagano cancellario nobis cum totius regni Hierosolymitani socia baronum militia conjuncta, Accon, in ecclesia sanctæ Crucis convenientes : ejusdem regis Balduini promissiones, secundum litterarum suarum et nuntiorum prolocutiones, quas eidem Veneticorum duci suos per nuntios, usque Venetiam rex ipse mandaverat, propria nostra manu, et episcoporum sive cancellarii manu, pacisque osculo, prout ordo noster exigit, datis : omnes vero barones, quorum nomina subscripta sunt, super sancta Evangelia subscriptas depactionum conventiones, sanctissimo Evangelistæ Marco, prædicto duci suisque successoribus, atque genti Veneticorum simul statuentes affirmavimus, quatenus sine aliqua contradictione, quæ dicta et quemadmodum inferius subscripta sunt, ita et rata, et in futurum illibata, sibi suæque genti in perpetuum permaneant. Amen. — In omnibus scilicet supradicti regis, ejusque successorum sub dominio, atque omnium suorum baronum civitatibus, ipsi Venetici ecclesiam et integram rugam, unamque plateam sive balneum, nec non et furnum habeant, jure hereditario in perpetuum possidenda, ab omni exactione libera, sicut sunt Regis propria. Verum in platea Hierusalem tantum ad proprium habeant, quantum Rex habere solitus est. Quod si apud Accon, furnum, molendinum, balneum, stateram, modios et buzas ad vinum, oleum vel mel mensurandum, in vico suo Venetici facere voluerint, omnibus inibi habitantibus absque contradictione quicumque voluerit coquere, molere, balneare, sicut ad regis propria libere liceat. Sed modiorum, stateræ atque buzæ mensuris, hoc modo uti liceat. Nam quando Venetici inter se negotiantur, cum propriis, id est, Veneticorum mensuris mensurare debent : cum vero Venetici res suas aliis gentibus vendunt, cum suis, id est*

Quant ces covenances furent bien asseurées, il murent d'Acre par mer et par terre, et assistrent la cité de Sur le quinziesme jour de fevrier.

Veneticorum mensuris propriis vendere debent. Quando autem Venetici ab aliquibus gentibus extraneis quam Veneticis commercio aliquid accipientes comparant, cum regis mensuris datoque pretio accipere licet. Ad hæc Venetici nullam dationem, vel secundum usum, vel secundum ullam rationem, nullo modo, intrando, stando, vendendo, comparando vel morando aut exeundo, de nulla penitus causa aliquam dationem persolvere debent, nisi solum quando veniunt aut exeunt cum suis navibus peregrinos portantes : tunc quippe secundum regis consuetudinem, tertiam partem ipsi regi dare debent. Unde ipse rex Hierusalem, et nos omnes, duci Veneticorum de funda Tyri, ex parte regis, festo Apostolorum Petri et Pauli, trecentos in unoquoque anno bizantios sarracenatos, ex debiti conditione persolvere debemus. Vobis quoque, duci Venetiæ, et vestræ genti promittimus, quod nihil plus accipiemus ab illis gentibus quæ vobiscum negotiantur, nisi quantum soliti sunt dare, et quanta accipimus ab illis qui cum aliis negotiantur gentibus. Præterea illam ejusdem plateæ rugæque Accon partem unum caput in mansione Petri Zanni, aliud vero in sancti Dimitri monasterio firmantem; et ejusdem rugæ aliam partem, unam materiariam et duas lapideas mansiones habentes, quæ quondam casulæ de Cannis esse solebant, quam rex Balduinus Hierusalem primitus beato Marco, dominoque duci Ordolafo, suisque successoribus in Sydonis acquisitione dedit; ipsas, inquam, partes beato Marco, vobisque Dominico Michaeli, Venetiæ duci, vestris quoque successoribus per præsentem paginam confirmamus : vobisque potestatem concedimus tenendi, possidendi, et quicquid vobis inde placuerit, in perpetuum faciendi. Super ejusdem autem rugæ alia parte, a domo Bernardi de Novo Castello, quæ quondam Johannis fuerat. uliani, usque domum Guiberti de Joppen generis Landæ, recto tramite procedente, vobis eamdem quam rex habuerit potestatem penitus damus. Quinetiam nullus Veneticorum in totius terræ regis, suorumque baronum dominio, aliquam dationem in ingrediendo, vel ibi morando aut exeundo per ullum ingenium dare debeat : sed sic liber sicut in ipsa Venetia sit. Si vero aliquod placitum vel alicujus negotii litigationem, Veneticus erga Veneticum habuerit, in curia Veneticorum diffiniatur; vel si aliquis adversus Veneticum querelam aut litigationem se habere crediderit, in eadem Veneticorum curia determinetur. Verum si Veneticus super quemlibet alium hominem quam Veneticum, clamorem fecerit, in curia regis emendetur. Insuper ubi Veneticus ordinatus vel inordinatus (quod nos sine lingua dicimus) obierit, res suæ in potestatem Veneticorum reducantur. Si vero aliquis Veneticorum naufragium passus fuerit, nullum de suis rebus patiatur damnum. Si naufragio mortuus fuerit, suis heredibus aut aliis Veneticis res suæ remanentes reddantur. Præterea super cujuslibet gentis burgenses in vico et domibus Veneticorum habitantes, eamdem justitiam et consuetudines quas rex super suos, Venetici habeant. Denique duarum civitatum Tyri et Ascalonis tertiam partem, cum suis pertinentiis, et tertiam partem terrarum omnium sibi pertinentium, a die sancti Petri, Sarracenis tantum servientium, quæ non sunt in Francorum manibus, alteram quarum, vel si, Deo auxiliante, utramque per eorum auxilium aut aliquod ingenium in Christianorum, potestatem Spiritus Sanctus tradere voluerit : illam, inquam, tertiam partem, sicut dictum est, libere et regaliter, sicut rex duas, Venetici habituri in perpetuum, sine alicujus contradictionis impeditione, jure hereditario possideant. Universaliter igitur supradictas conventiones ipsum regem, Deo auxiliante, si aliquando egressurus de captivitate est, nos Gormundus, Hierusalem patriarcha, confirmare per Evangelium faciemus. Si vero alter ad Hierosolymitanum regnum, in regem promovendus advenerit, aut superius ordinatas promissiones antequam promoveatur, sicut ante dictum est, ipsum confirmare faciemus; alioquin ipsum nullo modo ad regnum provehi assentiemus. Similiter easdem et eodem modo confirmationes, baronum successores, et novi futuri barones, facient. De caussa vero Antiochena, quam vobis regem Balduinum secundum, sub eadem constitutionis depactione promisisse bene scimus,

in Antiocheno principatu se vobis Veneticis daturum : videlicet sic in Antiochia, sicut in cæteris regis civitatibus, si quidem Antiocheni regalta promissionum fœdera vobis attendere voluerint : nos idem Gormundus Hierusalem patriarcha, cum nostris episcopis, clero, baronibus, populoque Hierusalem, consilium et auxilium vobis dantes, quod nobis dominus papa inde subscripserit, bona fide totum adimplere, et hæc omnia superiora, ad honorem Veneticorum promittimus.





LI TREISIESMES LIVRES.

I. — De la noblesce et de la force de Sur.

Forz estoit à grant merveille la citéz de Sur et mout ancienne. Ulpiens, qui mout fist des lois, en fu nez, si com il dit; [li Romain l'ennorerent mout, quant il orent la seigneurie du monde[1]]. Selonc les anciennes estoires, Agenor en fu nez, qui ot deus filz et une fille. Cadmus, li ainz nez, fist la cité de Thebe[2] et controva premierement les letres griesches; li seconz ot non Fenix, de qui la terre de Fenice fu nomée dont il fu sires. La fille ot non Europe, por qui fu einsi apelée la tierce part du monde. Li citéien de la ville, si com l'en trueve en escripture, troverent premierement letres de latin. Là seut-l'en prendre les poissons de mer dont l'en teint la porpre que li Roi suelent vestir, [et meilleur la fesoit-l'en là que ailleurs]. De là fu nez Sicheus et Dido sa femme, qui fonda en Aufrique la cité de Cartage, qui mainz maus fist et granz guerres à Rome. Cele cité ot deus nons; car ele fu apelée, selonc le langage ebrieu, Sor, dont l'en la claime encore Sur. Par l'autre non est clamée Tyr, qui plus s'acorde au latin et au non de celui qui la fonda; car Tyras la fist premierement, qui fu li septiesmes filz Japhet, le filz Noé [qui fist l'arche]. De la cité fu nez Abdimus, uns joenes vallez, si com dit Josephes, que Yram, li rois de Sur, tenoit en prison[3].

[1] Ici Guillaume de Tyr cite le passage du Digeste (lib. I, tit. XV) qui contient l'éloge de la ville de Tyr. Plus bas, il citera les célèbres vers de Lucain sur l origine de l'écriture, les vers de Virgile, les passages des prophètes qui constatent l'importance antique de la ville dont il était archevêque. Nous pardonnons au traducteur d'avoir omis ou abrégé tout cela.

[2] Les six mots suivants passés dans l'édition précédente,

[3] Éd. précéd. « Qui ot non Josephes. » Il y a, dans la citation que Guillaume va donner de Josèphe (*Antiquit. Judæor.*, lib. VIII, § 2),

Salemons qui mout estoit sages, lui envoioit[4] devinailles et paroles repostes et oscures, porce que cil les devinast et esponsist. Li Rois ne le savoit fere, si les aportoit au juene home; cil les devinoit et esponnoit toutes, bien et trop soutilment. Dont il avint une fois que Salemons i mist fermaille[5] de trop grant avoir, que ses paroles ne seroient mie devinées; cist Abdimus les devina, et gaaigna Yram, ses sires, cel avoir. De cestui[6] dist-l'en que ce fu Marcous, de que l'en parole que Marcous et Salemons desputerent. En cele ville gist li cors Origene[7] qui trop fu bons clers; de là[8] issi la famme qui pria Jhesucrist por sa fille que li deables traveilloit; à qui Nostre Sires dist : « Femme, ta foiz est granz. » Ceste est la plus haute cité et la plus noble de la terre de Fenice[9].

une méprise qui entraînera celle du traducteur quand il écrira : « Uns joenes vallez que Iram, le roi de Sur tenoit en prison. » Le latin porte, en effet : *Abdymus, Abdemonis filius in vinculis.* Mais, au lieu de ces derniers mots, l'ancienne traduction de Ruffin suivie par Guillaume de Tyr porte : *Hujus temporibus erat Abdemodis filius* JUVENCULUS, *qui semper propositiones quas imperasset rex Hierosolymorum regi Hiram, solvebat.* La méprise peut être de Guillaume de Tyr, qui aurait lu : *in vinculis,* au lieu de *juvenculus.* Au reste, le passage de Josèphe mérite d'être reproduit : *Hiram rex Tyriorum de quo legitur in Josephi Antiquitatum libro octavo : Meminit horum duorum regum (Abybalus et Hiram) Menander qui ex Phœnicia lingua antiquitates Sydoniorum in vocem convertit Helladicam, ita dicens : Moriente autem Abyballo, successit in ejus regnum filius ejus Hiram... Hujus temporibus erat Abdymus Abdimodis filius juvenculus. Meminit illius etiam Dion historiographus ita dicens : « Abyballo moriente filius ejus Hiram regnavit... » Et adjecit hæc : « Regem Hierosolymorum Salomonem misisse ad Hiram figuras quasdam et petiisse ab eo solutionem, ita ut si non posset discernere, solventi pecunias daret. Cumque fateretur Hiram non posse se illa dissolvere, foretque multa pecuniarum detrimenta passurus, per Abdymum quemdam Tyrum quæ proposita fuerant soluta sunt. »* Dans les *Antiquités judaïques* et dans le premier livre contre Apion, Josèphe est le seul écrivain de l'Antiquité qui ait parlé de cette traduction grecque des *Antiquités phéniciennes,* dues à un Ménandre d'ailleurs inconnu.

[4] Éd. précéd. « Li enjoint devinailles. »

[5] Gage, engagement, gageure (Du Cange, au mot *firmalia*).

[6] C'est-à-dire : « De cet Abdimus ». *Hic fortasse est quem fabulosæ popularium narrationes Marcolfum vocant, de quo dicitur quod Salomonis solvebat ænigmata.* Voilà encore une indication précieuse. Les récits burlesques de Salomon et Marcou étaient donc déjà *populaires* en Syrie même avant le douzième siècle. Ils ont été plusieurs fois imprimés avec de nombreuses variantes. Mais je ferais plutôt descendre le *Marcou* populaire des proverbes attribués à Marcus Caton, d'où sont également dérivés une suite de romans dont le héros est Marcus ou Marques de Rome, fils de Caton.

[7] Éd. précéd. « Eugene. » *Hæc eadem* (civitas) *Origenis corpus occultat, sicut oculata fide etiam hodie licet inspicere.* Ce tombeau était surmonté d'une colonne de marbre grec.

[8] De là, c'est-à-dire encore : « De cette ville », et non : « De lui », *Origeni,* comme le fait dire à notre traducteur l'édition précédente : *Hæc eadem genuit Chananeam cujus pro filia...*

[9] Le chapitre suivant n'a pas été traduit par notre auteur. Nous le joignons à son texte en raison de son intérêt sous le point de vue topographique.

II. — Quantum protenditur, et quas partes habeat Syria.

Porro advertendum est, quod hoc nomen Syria, aliquando largius, ut sit nomen totius; aliquando strictius, ut parti tantum conveniat, accipitur. Sed aliquando cum adjectione dicitur et notat partes, sicuti manifestius dicitur. Syria ergo major multas provincias infra suum continet ambitum : a Tygride enim habens initium, usque in Ægyptum protenditur, et a Cilicia usque in Mare Rubrum : cujus ab inferiori parte, quæ est inter Tygridem et Euphratem, prima ejus partium Mesopotamia est, quæ quia inter duo flumina sita est, Mesopotamia dicitur, quasi quæ inter duo flumina jaceat : ποταμὸς *enim græce, latine* fluvius *dicitur : quæ quia Syriæ pars est, idcirco frequenter in Scripturis Mesopotamia Syriæ dicitur. Post hanc vero ejusdem Syriæ, Cœlessyria regio, maxima portio est, in qua Antiochia, civitas illa nobilis, cum suis suffraganeis urbibus sita est : cui, quasi a Septentrione, utraque Cilicia contermina est, quæ ejusdem Syriæ sunt partes. Ab Austro vero, Phœnicis statim conjungitur, inter partes ejus præcipua, quæ olim, per multa tempora, simplex fuit et uniformis; nunc autem in duas divisa est, quarum prima maritima dicitur, cujus metropolis est Tyrus, unde nobis est sermo; urbes habens quatuordecim suffraganeas; a rivo Valaniæ, qui est sub castro Margath, habens initium, finem autem ad Lapidem-Incisum, qui hodie dicitur Districtum, juxta vetustissimam urbem quæ dicitur Tyrus antiqua. Urbes autem quæ infra hanc provinciam continentur, sunt hæ : ab Austro novissima Porfyria, quæ alio nomine dicitur Heffa, vulgari vero appellatione Caïfas; secunda Ptolomaïda, quæ alio etiam nomine dicitur Accon; tertia ab oriente Paneas, quæ est Cæsarea Philippi; quarta a Septentrione Sarepta, quinta Sydon, sexta Berythum, septima Biblium, octava Botrium, nona Tripolis, decima Artusiæ, undecima Archis, duodecima Arados, tertiadecima Antarados, quartadecima*

Maraclea. Altera vero Phœnicis dicitur Libanica, cujus metropolis est Damascus, quæ etiam aliquando dicitur Syria : ut ibi: caput Syriæ Damascus. *Hæc iterum Phœnicis postea divisa est in duas portiones, quarum altera dicitur Damascena, altera vero Emisena. Sunt etiam et Syriæ partes utraque Arabia : prima, cujus metropolis est Bostrum; secunda, cujus est metropolis Petra deserti. Sed et Syria Sobal, ejusdem Syriæ majoris pars est, cujus est metropolis Sobal. Nihilominus et tres Palæstinæ ejusdem Syriæ partes sunt : prima, cujus est metropolis Hierosolyma, quæ proprie appellatur Judæa; secunda, cujus metropolis est Cæsarea maritima; tertia, cujus metropolis est Scythopolis, quæ alio nomine dicitur Bethsam, cujus hodie locum tenet Nazareth. Idumea quoque hujus ejusdem Syriæ majoris pars est novissima, ad Ægyptum respiciens.*

III. — De ce meismes.

Plenteive citéz estoit de toutes choses la citéz de Sur, et delitable plus que nule autre ville; car jasoit ce que ele soit dedenz la mer assise et avironée de eaues [près] de toutes parz, ausi come une isle, ne remaint mie por ce que ele n'ait devant, près de la porte, uns granz plains de terre gaaignable qui est trop aportanz. D'ilec vient la grant plenté de touz biens à la cité. Bien est voirs que li gaaignages n'est pas mout granz, au regart des autres citez, mès les terres sont iluec si bones qu'eles aportent bien autant come les autres qui sont plus larges. Nequedent devers Midi, si com l'en vet à la cité d'Acre, la terre gaaignable dure jusqu'au destroit Scandarion, où il a bien quatre miles ou cinq. De l'autre part, devers bise, si com l'en vet à Saiete, redure bien li gaaignages autant. De lé, là où il a mains, a bien .II. miles ou .III. Là sordent fontaines beles et mout cleres qui grant mestier ont por atemprer le chaut en esté[1]. Entre les

[1] Les fontaines appelées par les Grecs *Callirhoé* et *Abarbazée*, et par les Arabes *Ras el Ain*.

autres, la tres-noble fontaine sort ilec, de que l'en parole en maintes terres, que Salemons apele la *Fontaine des Cortilz* et le *Puis des Eaues Vivanz*[1]. Ceste fontaine sourt eu plus bas de cele contrée, et si l'a-l'en si hauciée par oevres de mains que l'en la fet sordre par desus une tor qui est haute près de cinq toises[2], fete de trop dures pierres. Quant l'en s'aproche de là, l'en ne voit que la tor qui nule semblant ne mostre d'eaue, mès li degré i sont fet où l'en puet monter neis à cheval; et quant l'en est en haut, si grant plenté d'eaue part que c'est ausi come li combles de la tor. D'ilec s'en vet en diverses parties par les conduiz qui la reçoivent[4]. Cele fontaine norrit les cortilz où les bonnes herbes croissent, et les arbres qui aportent les bons fruiz. Entre les autres precieuses choses nessent ilec les calemeles où il cucres croist que li marchéant viennent querre et l'emportent par tot le monde[5]. Une merveille avient ilec; car de la gravele que l'en quieut en cele terre fet-l'en une maniere de voirre dont li vessel sont si çler et si precieus que l'en les vent trop chierement en autres terres[6]. Por la noblesce de cele cité et por la grant forteresce dont ele est fermée, la tenoit li princes d'Egypte si chiere que bien li sembloit que la terre n'eust garde, se il poïst

[1] Cant. cantic., IV, § 15. *Fons hortorum, puteus aquarum viventium quæ fluunt impetu de Libano.*

[2] *Ad altitudinem cubitorum decem.* On peut conclure de là que la première source descendait du Liban et avait ainsi permis de faire jaillir l'eau du sommet de la tour. Je regrette ici de ne pouvoir partager, sur toutes ces fontaines, l'opinion de M. Poujoulat, qui a consacré des pages éloquentes à cette fameuse ville. « Quelques savants, dit-il, ont prétendu que Salomon a voulu parler de ces eaux... Mais elles ne descendent pas du Liban, elles naissent dans la plaine et sortent comme d'un abîme. » Ces savants sont d'abord Guillaume de Tyr, et ce que notre historien ajoute témoigne assez que le départ de ces fontaines était le Liban. Si la tour dans laquelle les eaux s'élevaient eût encore été debout quand le moderne voyageur avait visité Tyr, il n'aurait pas dit que ces fontaines *naissaient* dans la plaine.

[4] Éd. précéd. « Par ont li conduit la reçoivent. »

[5] *Et canamellas unde pretiosissima usibus et saluti mortalium necessaria, maxime conficitur zachara; undè per institores ad ultimas orbis partes deportatur.*

[6] *Sed et vitri genus elegantissimum et in eodem rerum genere facile obtinens principatum, de arena quæ in eadem planitie colligitur, mirabiliter conficitur, quod inde ad remotas etiam delatum provincias, aptam vasis mirabilibus et perspicua sinceritate præcipuis, materiam præbet. Unde et nomen urbis longe ad exteras nationes porrigitur celebre, et multiplici fœnore lucrum accrescit institoribus.* De cette ville fameuse, encore si peuplée, si riche, si florissante au temps de Guillaume de Tyr, il ne reste aujourd'hui que le pauvre bourg de Sour, contenant une population de douze à quinze cents habitants, maronites ou mahométans.

ceste garder. Car il tenoit toute la terre, dès Lalische de Surie jusqu'en la seche Libe où il n'a se sablon non. Mès plus li estoit ceste à cuer que nule des autres; por ce l'avoit trop bien garnie d'armes, d'engins et de viandes, et de la meilleur gent que il avoit.

IV. — Du siege de Sur.

Hardiement vindrent au siege nos genz et açaintrent la ville au mieuz qu'il porent[1]. Ele siet eu cuer de la mer; une seule entrée i a par terre[2], tant com uns ars puet trere. Les anciennes genz dient que ce fu une isle çainte de mer de toutes parz et dessevrée d'autre terre; mès li poissanz rois des Assiriens[3] Nabugodonosor l'assist aucune foiz, et la vout prendre par terre; si fist aporter si grant terrau qu'il i vout entrer par le rivage[4]; mès il ne parfist mie cele oeuvre, et si i fu à siege .III. anz et .X. mois. Mès Alixandres, li rois de Macedoine, i vint à siege quant il ot pris Damas et Saiete, et parfist cele oevre que Nabugodonosor avoit commenciée, et prist la ville par itele maniere. Uns autres rois assiriens l'avoit jà assise devant, qui avoit non Salmanasar, qui conquist toute Fenice. Mainz granz maus avoit souferz cele ville. Mès mout estoit lors[5] en grant noblesce, par le pooir au grant prince d'Egypte cui ele estoit merveilles à cuer.

V. — De ce meismes.

Entor cele cité, la mer ne sera jà en pais; car il i a granz roches près de l'entrée où les ondes hurtent mout durement; et

[1] *Quinto decimo calendarum Martii.* 15 février 1124.
[2] Éd. précéd. Les six mots suivants passés.
[3] Éd. précéd. « Des anciens. »
[4] *Voluit solo eam continuare.* A l'occasion de ce siége de Nabuchodonosor, Guillaume de Tyr cite, d'après Josèphe, Dioclès, au second livre *Coloniarum*, Philostrate et Ménandre, *In Indicis et Phœnicibus historiis*, ouvrages que le temps a dévorés, et qui lui permettent d'établir une concordance aux récits des Saintes Écritures. Josèphe est encore le seul écrivain ancien qui les ait cités.
[5] C'est-à-dire : au moment où les Croisés l'assiégèrent.

granz montaignes i a repostes desouz l'eaue, en tele maniere que se nés i venoit, et li governeres ne conneust mie bien la maniere du port, ne porroit estre que ele ne perillast. Devers la mer, la citez estoit close de deus peres de murs hauz et forz; torneles i avoit grosses et espesses; devers soleil levant, où l'entrée est par terre, avoit trois peres de murs bien espès, tors i a treshautes et bien espesses si près à près, que par pou qu'eles ne sont jointes ensemble; et un fossé si large et si parfont que sanz grant peine porroit corre la mer de l'un bras en l'autre [1]. Devers bise siet li porz qui est dedenz la ville; l'entrée s'en passe par entre .II. tors, et li recez est dedenz les murs; car l'isle où la ville siet brise si les ondes de la mer qui fierent là, que ele garantist bien les nés desouz lui, et venz n'i puet ferir que seulement bise. La navie des Veniciens se mist eu port [dehors la ville et leur toli l'entrée et l'issue par la mer]. Li oz des Barons s'estoit logiez és jardins, près de l'entrée par terre, si que bien estoient enclos li Tur de léans. La citez estoit lors à deus seigneurs; car li califes d'Egypte qui avoit greigneur pooir, en tenoit les deus parz; li rois de Damas qui estoit leur voisins, por ce que il ne leur féist mal ainçois leur aidast quant mestier seroit, en avoit la tierce part par la volenté au Calife. Les genz de la ville estoient mout noble et plein de grant avoir; car dès lonc tens avoient, par marchéandises et en passer pelerins, trop gaaignié et granz richeces assemblées en la cité. D'autre part, là dedenz s'estoient mis tuit cil que noz genz avoient gité de Cesaire [2], d'Acre, de Triple, de Saiete, et des autres citez de la marine qui estoient eu pooir de la Crestienté venues. Toutes les richeces de ces citez estoient aportées léanz; et bien cuidoient estre à garant tuit cil qui là estoient; car nus ne poïst penser que citez si fort et si garnie poïst estre prise par nul effort de Crestiens [3].

[1] Éd. précéd. « Et uns fossez si granz et si parfonz que sans grant peinne ne pooi l'en aler à la mer de l'un chief jusqu à l'autre. » *Vallum late patens per quod facile ejus cives possent mare introducere in alterutrum.*

[2] Éd. précéd. Les trois villes suivantes omises.

[3] *Unicum enim et singulare totius regionis, sicuti etiam est hodie, videbatur esse præsidium, et robur incomparabile.*

VI. — De ce meismes.

Jà s'estoient mis entor la ville, si com je vos ai dit, li dui ost par mer et par terre. Mès li Venicien virent que il n'estoit pas granz mestiers que leur nés fussent aancrées en la mer : si les firent toutes trere à sec delez le port, fors une seule galie qui remest dedenz la mer tozjorz preste de nagier là où mestiers fust. Lors firent une fosse par terre de la mer desus jusque à cele desouz, dont il aceintrent et enclostrent tout l'ost[1]. Lors pristrent le merien à fere les engins és nés de Venice, dont il i avoit assez, [et envoierent au bois ilec entor][2]. Li Patriarches[3] s'en entremist mout et li autre baron du roiaume, et orent assemblé touz les enginéeurs qu'il porent trover; tant que il firent fere un chastel de fust mout haut, dont l'en pooit veoir par desus les murs en la ville, et se il fust aprouchiez, cil dedenz se poïssent combattre tout de plein à ceus des murs de la cité. Perrieres et mangoniaus drecierent en pluseurs leus, qui tant leur gitoient pierres que cil en estoient mout espoenté. Li dux de Venise, de l'autre part, refesoit autele maniere d'engins com li Baron fesoient fere. Mout se penoient tuit de grever la ville en toutes manieres. Granz assauz leur rendoient sovent aus barbacanes et aus barrieres. Li Tur qui dedenz estoient ne dormoient mie, ainz se defendoient mout bien. Engins dreçoient par la ville contre les noz ausi bons où meilleurs, qui grosses pierres gitoient sur noz chastiaus et sur les autres engins que l'en tréoit avant. Cil qui fesoient le guet por garder les chastiaus i demoroient à grant peril; car les grosses pierres descendoient sur eus, et à l'aler et au venir leur traoient-l'en espessement d'ars et d'arbalestes qui estoient és hautes tors. Pierres meneurs leur

[1] *Ducto vallo profundo convenienter a mari superiori ad interius, universum claudunt exercitum.*

[2] Ce dernier détail n'est pas dans le texte, qui laisse supposer que dans les vaisseaux vénitiens se trouvait déjà tout le bois nécessaire.

[3] *Vicem domini regis obtinens.*

gitoit-l'en assez à macefondes et aus mains. Li nostre, qui demoroient és estaches des chastiaus de fust, se penoient mout de trere de forz arbalestes et des ars de cors à ceus qui se mostroient sur les murs. Les perrieres feroient si granz cous aus tors que la poudre en voloit si granz com une nue, et sembloit que la forteresce s'escrollast toute et qu'ele deust cheoir, se les pierres des engins passoient jusqu'en la ville. Teus frois et si grant débriseiz fesoient de mesons, que cil dedenz n'estoient mie asséur. Pou estoit heure de jor qu'il n'eust paleteiz devant les portes de la ville de la gent à pié qui s'entrecoroient sus; et maintes foiz i avoit-il bon poigneiz et fiers, quant li Tur voloient fere leur saillies en lost.

VII. — Coment li cuens de Triple vint au siege de Sur.

Li contenz estoit einsi entre ceus dedenz et ceus de hors, come tout iveus[1]; ne l'en ne pooit mie tres bien savoir liquel en avoient le meilleur. Car se li un estoient damagié un jor, li autre reperdoient l'endemain. Mès ne demora mie que li cuens Ponces de Triple, que li Baron avoient envoié querre, vint en l'ost et amena mout bele compaignie de gent à cheval et à pié. Li nostre furent mout joieus et esbaudi de leur venue, et leur en crut hardemenz. Li Sarrazin, qui bien le virent des murs et des archieres, s'en esmaierent mout et se comencierent à desesperer de defendre. Dedenz la ville avoit VII.$^{c.}$, que chevaliers que serjanz à cheval, de la cité de Damas. Cist estoient plus preu et mieus entremetant de guerre que la gent de la ville, qui n'avoient onques apris tele chose, ainz avoient acostumé à mener leur marcheandises et à estre molement en delices. Toutesvoies, por eus garantir et defendre, prenoient essample à ceus de Damas qui mout les soloient amonester de bien fere. Mès quant il meismes virent que li pooirs de nostre gent croissoit, et cil de la ville

[1] Égal, pareil, mutuel.

devenoient couart et pereceus d'eus traire avant aus defenses, les viandes meismes qui là dedenz estoient apeticierent et comencierent à empirier; il s'esmaierent tuit et ennuierent, de maintenir cele besoigne, et mains en enprenoient du fez que il ne fesoient avant. A leur paroles sembloit que bien leur ert avis que il ne poïssent mie tenir la ville longuement. Quant cil de Sur qui mainz valoient les virent esmaier, si en perdirent touz les cuers et enchéirent en si grant coardise qu'il ne savoient que devenir. En la ville n'avoit que une entrée par terre, si com vos avez oï; iluec avoit sovent de jorz et de nuiz granz chapleiz de genz à cheval et à pié, si que mainz emporta-l'en que morz que bleciez dedenz la cité. C'estoit une chose qui mout les acoardissoit.

VIII. — Coment cil d'Escalonne furent desconfit.

Lors que li sieges estoit einsi à Sur, li Tur d'Escalonne [qui touz jorz estoient apareillié de fere mal à la Crestienté] virent que li roiaumes de Jherusalem estoit mout vuidiez de chevaliers et d'autres genz qui poïssent armes porter; por ce leur fu avis que bone seison estoit de grever la terre. Il s'assemblerent granz genz et passerent les plains, tant qu'il vindrent aus montaignes où la citez de Jherusalem siet. Il penserent que porce que l'en ne s'en gardoit, il porroient trover la cité vuide et desgarnie, si que il enterroient enz, ou au mains troveroient-il aucunes genz qu'il porroient ocirre ou prendre. En ceste maniere s'en alerent mout grant erre, tant qu'il vindrent devant la ville tout despourveument : aucuns seurpristrent qui estoient aus vignes et aus chans, si en ocistrent jusqu'à huit : mès li citeien de la ville firent le ban crier que tuit s'en ississent fors; et se tindrent tuit à pié devant la porte. [Cil d'Escalonne se rassemblerent encontre eus et virent ceus qui estoient prest et entalenté d'eus defendre, si que mout les en douterent.] La montance de trois eures furent einsi li un contre les autres[1], si que onques li Tur ne les oserent

[1] *Nostris non audentibus in eos irruere, cum non nisi pedites haberent...*

corre sus, ainz s'en comencierent à partir et trere arriers. [Li Crestien virent leur mauvés covine et aperceurent leur couardie; si se mistrent entre fossez en leus estroiz, si les comencierent à assaillir, si com il passoient. Ilec ot assez tret d'ars et d'arbalestes, et feru de glaives.] Li nostre en orent le meilleur, car il n'i perdirent riens, ainçois ocistrent des leur quarante deus, et gaaignierent disset chevaus et retindrent pris quatre chevaliers. Lors s'en retornerent dedenz leur ville tuit lié, come cil qui bien l'avoient fet.

IX. — Coment li Crestien qui avoient assis Sur se partirent en trois.

Il avint, ne demora guères après ce, que li citéien de Sur qui estoient las et grevé du veillier, et des guez, des assauz et des peors qu'il avoient longuement souferz, se comencierent durement à aparescier, et tenoient à trop grant merveille que si noble citez come estoit Sur où près que chascun jor soloient venir les marcheandises par mer et par terre, et estoit pleine de si grant richece et de tantes manieres d'aaisement, pouvoit estre en si pou de tens si agrevée et mise à si grant meschief que l'en n'i povoit ne entrer ne issir. La viande presque toute estoit ou faillie[1] ou corrompue. Cil de la ville, qui garder la devoient, avoient jà touz les cuers perduz. Por ce pristrent conseil et envoierent letres au calife d'Egypte et au roi de Damas, en que il leur manderent la mesese et le peril où il estoient, et bien leur firent à savoir le proesce et le hardement des Crestiens qui croissoit de jor en jor; par quoi il voloient bien que il seussent que la chose ne povoit pas longuement durer. Por ce leur prioient à genouz et jointes mains que il meissent hastif conseil por sauver eus et leur ville. Quant cez letres en furent alées, si furent un poi reconforté por l'esperance qu'il orent du secors, et firent plus bel semblant d'eus defendre. Assez avoit des navrez par les os-

[1] Éd. précéd. « Estoit saillie. »

teus en la ville; cil meismes qui aler ne povoient sur les murs amonestoient les autres que bien se contenissent et viguereusement, car par tens vendroit leur aide. Ne demora guères que une novele vint partout, que Dodequins, li rois de Damas, qui avoit receu les letres de ceus de Sur, venoit à trop grant compaignie de Turs, et amenoit chevaliers preuz et bien garniz d'armes et bien montez. Jà estoit si près qu'il s'estoit logiez sur un flun qui estoit à quatre miles de Sur; et disoit-l'en que une navie estoit issue d'Egypte trop graindre et mieuz garnie que cele devant ne fu, qui amenoit mout plenteive garnison de genz d'armes et de viandes por metre dedenz Sur. Plus disoit-l'en encore que Dodequins atendoit encore plus genz qui sivre le devoient, et voloit que la navie[2] qui venoit s'aprochast plus, avant que il passast le flun; lors iroit assaillir l'ost, et tandis, com il se combatroit à eus, la garnison enterroit en la ville par la mer, que li notre ne le porroient contredire. Quant li Baron oïrent ces noveles, tuit s'assemblerent por prendre conseil; en maintes manieres deviserent la chose : mès au darrenier s'acorderent tuit à ce, que il feroient trois parties de lor ost : li cuens de Triple et Guillaumes de Bure li connestables menroient avec eus touz les soudoiers de l'ost à cheval et à pié, et la gent qui estoit venue avec le Conte; cil se treroient encontre le roi de Damas et se combatroient à lui, quant il porroient veoir leur meilleur point. Li dux de Venise et la seue gent enterroient en leur galies et és autres nés, por aler encontre la navie d'Egypte, et einsi se combatroient à ces. Li Baron et li Chevalier et l'autre gent de Surie qui là estoient atout une partie des Veniciens qui remanoit avec eus garderoient l'ost[3], nomeément les chastiaus de fust, que il ne fussent ars, et feroient giter les engins et se peneroient de tenir corz ceus de la ville, ausi come se tuit i fussent. En cele maniere se departirent com il fu devisé. Dodequins sanz faille s'estoit logiez sur le flun; mès sí tost com cil consauz fu pris en l'ost, l'en li manda. Quant il sot que ces genz venoient por

[2] La navie ou flotte d'Égypte.
[3] Éd. précéd. « Qui remanoient avec ax et gardoient l'ost. »

combatre à lui, il s'en parti et trest arrières vers sa terre; car il connoissoit si bien les efforz des Crestiens que touz jorz douta les mellées. Li cuens de Triple et Guillaumes de Bures chevaucherent en conroi jusqu'à deus miles, lors sorent noveles certeines que leur anemi s'en retornoient. Il meismes n'alerent plus avant, ainçois s'en revindrent vers l'ost tout leur pas. Li dux de Venise envoia la seue estoire jusque au lieu qui a non Scandarion, où il a sis miles de Sur. Nules noveles ne nules enseignes ne porent aprendre de cele estoire d'Egypte. Bien sorent que Dodequins s'en estoit retornez; por ce s'en revindrent en l'ost et comencierent plus viguereusement à assaillir la ville que onques n'avoient fet devant.

X. — Coment cil qui esteignoit la perriere ne pot estre bleciez.

[Par cele faute de secors qui avint à ceus de Sur, recomencierent mout à avoir grant peor et grant desesperance. Mès] il avint que ne sai quant juene home qui de la ville estoient, por aquerre los et pris, et por reconforter le commun des autres qui mout s'esbahissoient, s'entrefiancerent que il iroient en l'ost des Crestiens, et metroient le feu és chastiaus et és perrieres qui plus leur nuisoient: einsi le firent com il l'avoient promis entr'eus; car il issirent de la ville mout celeément, et mistrent le feu en la meilleur perriere de l'ost. Quant li nostre le virent, tantost corurent aus armes et comencierent à aporter de l'eaue por estaindre le feu à grant esploit. Cil furent pris et retenu qui le feu i avoient mis. [Une chose i avint dont mout se merveillerent maintes genz :] car tandis com cil engins ardoit mout durement, uns bacheliers, juenes hom [de France], monta tantost sus : l'en li aportoit les vessiaus pleins d'eaue, et il les prenoit, si les vuidoit sur le feu : mout longuement i fu. Quant li arbalestier de la ville l'aperceurent et li archier, trestuit comencierent à trere à lui mout espessement; il n'en leissa onques à vuidier l'eaue ne ne fina jusque il fu estainz. Quant il descendi, l'en ne trova sur lui

une seule bleceure. A grant miracle le tindrent tuit cil qui le virent. Li Tur qui furent pris aportant le feu furent mené en une place près de la ville, et leur coupa-l'en les testes, voiant ceus de Sur. Après, virent li baron de l'ost que il avoit dedenz la ville une perriere [qui estoit granz chaables,] et gitoit trop grosses pierres à deus chastiaus de fust, si que trop les avoit maumis et dehoisiez[1], ne il ne pooient trouver en l'ost qui seust guères de teus engins fere; por ce tantost envoierent en Antioche por fere venir un ermin, Havedic avoit non, qui trop estoit bons menestrieus de perrieres et de mangoniaus. Si tost com il fu venuz, l'en li bailla charpentiers et merien et deniers tant com il vout. Il ouvra si bien et si bel que dedenz petit tens il ot fet perrieres qui gitoient plus loing et plus grosses pierres que ceus de la ville, et les fesoit ferir si droit que pou avenist qui fausist là où il voloit adrecier. Lors aprimes furent si mort et si desconfit li Tur de la cité que il ne se savoient coment contenir; car cil engin leur fesoient tant mal et si les cerchoient par léanz, que il ne povoient estre asseur.

XI. — Coment Jocelins li cuens de Rohez coupa la teste à Balac.

Onques Balac, li poissanz Turs qui le Roi tenoit en prison, ne fina de gent assembler, quant il sot que li Baron estoient au siege à Sur, jusque il en ot grant plenté. Lors issi de sa terre et s'en vint asseoir une cité qui a non Geraple[1]; et tandis com il estoit entor la ville, il fist semblant de soi apeisier envers le seigneur de la cité et li manda qu'il venist à lui parler hors de la ville. Cil fu simples et le crut et vint à lui. Sitost com Balac le tint, si li fist couper la teste. Quant Jocelins cuens de Rohez oï que Balac qui si estoit riches et fors guerriers avoit assise une cité près de lui et avoit le seigneur ocis, il se pensa que il ne li

[1] Mis en morceaux. P.-ê. « Deboisiés. »

[1] L'ancienne Hiérapolis, aujourd'hui Bambice, sur la ligne d'Édesse à Alep, à dix ou douze lieues de cette dernière ville, et à la droite de l'Euphrate. Hiérapolis touchait aux possessions que le premier Baudouin d'Édesse avait cédées à son cousin Jocelin de Courtenay, devenu plus tard prince d'Édesse.

estoit pas seure chose d'avoir près de lui si poissant voisin; car encore fust li autres Turs[1], ne li pooit mie fere tant de mal come cil. Por ce manda genz et assembla tant com il pot, et s'aproucha de celui por lui destorber. Li dui ost s'entr'encontrerent et s'entrecorurent sus à mout grant effroi. Pou dura li poignéiz, car la gent Balac furent tost desconfit et tornerent en fuie. Li cuens Jocelins come bons chevaliers, les chaça, tresbuchant ceus qu'il aconsivoit. Par aventure en cele fuie ataint Balac et le feri tel coup de l'espée que il l'estordi tout; lors s'aprocha de lui, si li copa la teste: ne ne savoit pas que ce fust il. Ici avint bien ce que Balac avoit songié, que Jocelins li crevoit les euz; car bien li toli la veue qui la teste li copa. Quant Jocelins sot que c'estoit Balac, mout en ot grant joie, et si com il estoit sages et porvéanz, tantost envoia cele teste en Antioche, por mostrer en la ville que il se reconfortassent : puis comanda qu'ele fust portée hastivement en l'ost de Sur. Quant il la virent, li Crestien en furent lié et li Tur trop esbahi. Ponces, li cuens de Triple, qui mout s'estoit bien entremis des besoignes de l'ost et obéissoit au Patriarche ausi com un des plus bas homes, ot si grant joie de cele chose, que por la bone novele que cil avoit aportée et por enneur du conte de Rohez cui messages il estoit, le fist chevalier ennoreément. Lors furent tuit cil de l'ost si haut et si rafreschi que il comencierent à assaillir ceus de Sur plus efforciement c'onques n'avoient fet: ce meismes leur donoit grant cuer que li Tur dedans estoient esmaié por les noveles de fors et por la mesese que il avoient dedenz; car viandes leur aloient jà du tout faillant. [Si[2] com il estoient en tel soufrete dedenz Sur, une nuit avint que juene bacheler de la ville, preu et hardi, qui mout savoient bien noer, issirent à no[1] tout celéement hors de la ville et vindrent au port qui dehors estoit où il avoit une galie, si com je vos ai dit, qui touz jorz estoit apareillie por touz les besoinz qui pooient

[1] Encore que celui que Balac venait de tuer fût Turc. Le latin dit seulement : *Priore domino expulso.*

[2] Ici, dans la plupart des manuscrits, commence le chapitre XII, avec le titre qui convenait mieux au chapitre suivant; nous avons préféré garder la division du texte latin.

[1] A la nage.... *Natandi habilitatem habentes multam, de portu egressi.*

sordre. Cele lierent mout forment à une corde qu'il porterent, et les autres cordes des ancres où ele estoit atachiée couperent, si l'en comencierent à mener en la cité. Les gaites qui estoient eu chastel de fust l'aperceurent, si esveillerent l'ost et estormirent, en criant que la galie estoit emblée : tuit corurent sur le port, mès ainçois qu'il i poïssent metre conseil, l'orent-il jà trete dedenz la ville. Cinq homes avoit dedenz la galie por la garder, li uns en fu ocis, li quatre s'en eschaperent qui saillirent en la mer et s'en vindrent noant jusqu'au port.

XII. — Coment cil d'Escalonne assembloient.

Cil d'Escalone qui ne se reposoient de fere mal, virent bien que nostre gent avoient assez à fere à ce siege, si assemblerent leur pooir et comencierent à chevauchier par la terre aus Crestiens, tant qu'il vindrent és montaignes de Jherusalem, ilec à cinq miles ou à sis de la cité, devers bise, en un leu que l'en seut apeler Belin; mès or le claime-l'en novelement la Mahomerie. Là s'en vindrent li Tur soudeinnement. Les gaaigneurs[1] qu'il troverent par la terre decoupereut touz. Les femmes et li vieil home pristrent leur enfanz, et se ferirent en une tor por eschiver la mort, et se defendirent iluec. Cil virent qu'il ne la porroient pas legierement prendre, si s'en partirent et corurent par le païs. La gent qu'il troverent ocistrent, fors aucuns dont il cuiderent avoir raençon : ceus enmenerent pris et liez.

XIII. — Coment li Tur rendirent Sur aus Crestiens.

Quant cil de Sur virent que il ne porroient pas longuement soufrir le point où il estoient, ne n'avoient pas esperance que secors leur venist de nule part, si comencierent à parler eu la

[1] Les laboureurs, habitants des campagnes. *Incolis ex maxima parte interemptis.* Éd. précéd. « Les greigneors de la terre. »

ville par tropeaus, et prendre conseil coment cele mesese qu'il soufroient fust trete à fin. Il disoient que l'en les en leroit aler s'il rendoient la ville, et mieuz seroit-il que il s'en alassent, et leur femmes et leur enfanz, en aucune des autres citez que leur gent tenoient, qu'il moreussent ilec de fain si com il fesoient. Quant la parole ot une piece esté meue par pluseurs leus celeément, au derrenier fu comunement dite devant les hauz homes et les chevetaines de la ville, si que tuit l'oïrent. Là fu acordé communement que l'en parlast de pais. Endementres, li rois de Damas avoit trop grant pitié et trop estoit iriez de la grant mesese où li citeien de Sur estoient, [et li suen meismes que il i avoit envoiez.] Por ce, prist gent avec lui tant com il en pot avoir, et descendi vers la marine et se loja prez de Sur, delez le flun où il avoit esté à l'autre foiz. Quant nostre baron oïrent de sa venue, il s'apareillerent à combatre encontre lui. Nequedent, le siege n'esloignerent mie por ce. Li Rois qui volentiers eschivoit la bataille, envoia messages por parler de pais aus barons de l'ost, nomeément au Patriarche, au conte de Triple, au duc de Venise, à Guillaume de Bures. Assez i ot paroles devisées; mès au darrenier fu la pais accordée en tele maniere que tuit cil de la ville qui issir s'en voudroient enmenroient femmes et enfanz, et enporteroient touz leur muebles : si les conduiroit-l'en jusqu'à sauveté; s'il en i avoit aucuns qui vosissent remanoir desouz les Crestiens, cil auroient toutes leur teneures [et les tendroient à resnable treu]. Quant la menue gent de l'ost entendirent que l'en parloit de pais, et que li mueble de la ville seroit garantiz aus Turs, si qu'il n'i auroit point de gaaing, près ala qu'il ne furent enragié; et disoient tout apertement que li Baron estoient traïteur, qui avoient pris granz loiers por fere la pais, et li povre home, qui avoient toute la douleur souferte, n'alegeroient leur povretez de nule rien en cele conqeste. Tant monterent les paroles qu'il dut avoir grant mellée entre les povres et les riches. En la fin fu la chose apaisiée, et entrerent nostre gent en la ville par les covenances que j'ai dites. En signe de victoire fu mise la baniere le Roi sur la plus haute tor qui est prez de la porte.

Sur l'autre qui a non la Tor verz, mist-l'en la baniere le duc de Venice, sur la tierce que l'en claime laTor de la Tanerie, fu mise la baniere le conte de Triple. Il est bien voirs que ainçois que la citez fust prise ne que li sieges i venist, grant partie de la terre [qui apartenoit à la cité de Triple] avoit jà esté conquise, et la tenoient nostre gent. Toutes les montaignes, des près de la ville[1] jusque vers le mont Libane estoient eu povoir à un haut home sage et poissant, Anfroi du Toron avoit non; peres fu au juene Anfroi qui fu puis connestables du roiaume. Ses pooirs duroit bien près de cinq miles en ces monz, et tenoit un mout bon chastel ilec meismes, fort et bien garni qui maintes foiz avoit corrocié ceus de Sur. Li sires meismes de Tabarie, Guillaumes de Bures[2], avoit en ces montaignes granz villes et bones forteresces dont il guerroioit souvent cele cité meismes. Li rois Baudoins, qui fu devant cestui, i avoit fermé un fort chastel sur le rivage près de la grant fontaine, à .vi. miles de Sur, qui avoit non Scandarion. De touz ces leus avoit esté mout grevée la citez, si qu'ele ne pooit pas longuement tenir contre le siege. D'autre part, [porce que si grant partie de la terre estoït jà des Crestiens, li Baron et li Prelat s'acorderent, tandis com il estoient au siege, que l'en esleust un arcevesque à l'eglise qu'il feroient à Sur quant la ville seroit prise, dont il avoient bone esperance; et se par aucune mesaventure ne prenoient la ville, si garderoit[3] la crestienté de la terre que nostre baron tenoient jà]. A ce fu esleuz uns mout preudons de France, Oedes avoit non. Li patriarches de Jherusalem le sacra; mès einsi fu que il morut ainz que nostre gent eussent la ville.

[1] *Pene ad quartum vel quintum ab urbe lapidem...*

[2] Guillaume de Tyr ajoute : *Et, ante eum, dominus Joscelinus, comes Edessanus qui prædictæ civitatis* (Tiberiadis) *dominus fuerat...*

[3] C'est-à-dire : l'archevêque qu'on allait élire aurait sous lui toutes les églises chrétiennes de la contrée.

XIV. — Coment li Crestien se partirent de la terre de Sur.

Venu estoient en la cité de Sur cil qui devoient conduire les Turs à sauveté. Mès il ne s'en voustrent mie sitost aler, [ainz prierent qu'il leur donassent congié de veoir l'ost des Crestiens]. Si veissiez les granz routes d'eus issir de la ville où il avoient longuement esté enclos, et venoient regarder les tentes, les armes des noz; des engins, des chastiaus de fust se merveilloient trop qui tant les avoient grevez[1]. Les barons regardoient volentiers, dont il avoient tant oï parler : mout leur estoit de ces choses granz conforz, après le travail qu'il avoient soufert. La notre gent entrerent en la ville, volentiers alerent par les tors et pardesus les murs : le port virent qui estoit si noblement fez devant la ville, et connurent les damages que leur enging fesoient dedenz la cité. De toutes les garnisons de blé ne troverent en la ville que cinq muis de fourment, à la mesure de la terre, [qui trop est petite.] D'autre part, mout loerent cil de léanz qui si longuement s'estoient tenu à tel meschief. La citez fu partie par preudomes en trois parz : les deus parties furent le Roi, la tierce aus Veniciens, selonc ce qui avoit esté accordé en leur convenances. La citéz fu prise, en tele maniere com je vos ai dit, le darrenier jour de juing fors un, l'an de l'Incarnacion Nostre Seigneur .M. et .C. et .XXIV., eu sisiesme an du regne Baudoin, le secont roi de Jherusalem.

[1] *Considerantes diligentius quisnam esset populus iste tam ferreus, tam laboris patiens, tam in usu armorum edoctus. Intueri libet machinarum formam, castellorum proceritatem, armorum genus diligentius investigare.* On voit par là combien l'art militaire des premiers croisés l'emportait sur celui des Orientaux, et que ceux-ci ne pouvaient encore lutter contre les nôtres à force égale. Les guerres féodales des deux siècles précédents avaient dès lors appris aux Français l'art d'attaquer et de défendre les places.

XV. — Coment li rois Baudoins fu hors de prison et assist Halape.

Il avint en cel an meismes[1] que li rois Baudoins qui jà avoit esté en prison plus de dis et huit mois[2], quant Balac fu morz qui pris l'avoit, fist parler de sa raençon à ceus qui le tenoient. Tant alerent les paroles entr'eus qu'il fu acordé, pour soi raembre, qu'il paieroit cenz mille michelois : c'est une maniere de besanz qui lors coroient[3]. Ce jura sur Saints à paier, et bons ostages en dona; si fu delivres et s'en vint en Antioche. Là fu mout angoisseus coment il porroit paier cel avoir et recovrer ses ostages. Conseil en prist aus sages homes de la terre. Quant il orent assez pensé, si li respondirent que il n'avoit que une voie à sa delivrance : la cité de Halape estoit près d'eus, qui avoit mainte foiz esté si grevée et si tenue courte qu'elle ne povoit estre bien garnie; de genz meismes i avoit-il poi qui poïssent armes porter; car li pluseur s'en estoient alé por la chierté de la viande. Se li Rois asséoit cele ville, il porroit si ceus dedenz destreindre en pou de tans que il li feroient rendre ses ostages et quiter le plus ou le tout de sa raençon. Li Rois s'acorda bien à la parole, et manda tantost touz les chevaliers et les genz à armes du princé d'Antioche, et mut o tout son ost, et assist la cité de Halape. Tantost leur toli les entrées et les issues. Cil de la ville qui ne s'estoient pas bien garni de viandes, furent mout effrée de ce siege. Tantost envoierent letres à touz leur amis, meismement à ceus qui estoient outre le flun d'Eufrate, et lor manderent que s'il n'avoient tost secors, pris estoient et mort. Li amirant qui les nouveles oïrent ne vousissent pas que cele citez fust perdue, car mainte fois lor avoit aidié. Tost assemblerent de gent ce qu'il porent, chascuns endroit soi; tantost passerent le flun d'Eu-

[1] *Quarto Kalendarum Septembris.* Le 28 août.

[2] *Cum quasi mensibus decem et octo, vel amplius aliquid.* Éd. précéd. « Près de huit mois. »

[3] *Quæ moneta, in regionibus illis, in publicis commerciis et rerum venalium foro principatum tenebat.*

frate et mout se hasterent por lever le siege. Bien furent sept mille à cheval bien armé, sanz le charroi et l'autre hernois qui convient en ost. Li Rois et cil qui estoient avec lui entendirent que si grant gent venoient sur eus; bien se penserent que ne seroit pas sens de combattre à eus à tel meschief, ainz estoit plus seure chose qu'il se partissent d'ilec, ainz que cil s'aprochassent guères. Einsi le firent : le siege lessierent et se mistrent en un chastel fort et bien garni qui estoit leur, que l'en claime Ceperon[1]. D'ilec vindrent tuit ensemble en Antioche. Lors prist li Rois en la ville chevauchéeurs et bele compaignie, si s'en parti et vint en Jherusalem. Là le vit-l'en volentiers, que mout l'avoient desiré; chascuns en fesoit si grant joie com se il fust ses peres : près avoit de deus ans qu'il ne l'avoient mès veu. En celui an fu morz Calixtes l'apostoiles li seconz. Après lui fu esleuz Lamberz, l'evesques d'Oiste; nez estoit de Bologne, si l'apelerent Honoire. Cil fu esleuz en contenz, encontre un provoire[2], cardonal de Saint Anastaise, Tiebaut avoit non. Et porce que cil Honoires vit que s'eslection n'avoit mie esté fete en pais, douze jorz apres ce que il fu esleuz vint devant touz les cardonaus, si se desposa et leur rendi la mitre et le mantel. Quant li frere virent sa religion et s'humilité, il parlerent ensemble et distrent que meilleur home ne porroient-il mie metre sur eus; por ce s'acorderent tuit à lui, et l'eslurent, à cele foiz sanz contredit; obedience li firent com à seigneur et pere.

XVI. — Coment li Crestien desconfirent les Turs du païz d'Antioche.

Une novele corut par le païs, tandis com li Rois estoit en Jherusalem, que li plus poissanz entre les Turs d'Orient[1], Bursequins avoit non, estoit issuz de son païs atout grant plenté de gent et estoit venuz és parties d'Antioche. A sa volenté chevau-

[1] *Cerepum nomine*, sur la ligne d'Alep à Antioche; peut-être aujourd'hui le bourg de *Surir* (Kippert, *Asie Mineure*).

[2] Éd. précéd. « Un povre chardonail. »

[1] C'est-à-dire : Du côté de Jérusalem.

choit par le païs; à destre et à senestre envoioit coreeurs por gaster et ardoir les villes : touz ceus qu'il pooient trover hors de forteresce estoient mort. Li baron d'Antioche estoient issu hors de la ville, et chevauchoient par leur chastiaus près de lui por veoir son covine. Mès bien virent qu'il ne porroient mie assembler à lui sanz trop grant meschief : por ce se trestrent arrières; messages envoierent hastivement au Roi, à qui il avoient dès pieçà bailliée la cure de leur païs. Si li prierent et requistrent doucement qu'il les venist secorre sanz demeure, ou ce se non tout avoient perdu. Li Rois qui avoit longuement eues deus charges sur soi, du roiaume de Surie et du princé d'Antioche, avoit touz jorz esté plus grevez de garder le princé que le roiaume; ce qu'il pooit aporter d'autres terres li covenoit là à despendre; ses cors meismes i avoit esté pris et tenu en prison deus anz, assez à grant mesese. És besoignes dou regne[1] l'avoit si Nostre Sires gardé, que il ne li estoit avenue nule mesaventure. [Por ces choses se doutoit mout de metre soi en la peine por garantir cele terre, et mout i pensa.] Au derrenier, li fu avis qu'il n'auroit mie enneur de lessier la terre en si grant aventure; por ce fist sa semonce, et prist tant de gent com il pot avoir en si pou de tens, et s'en vint vers Antioche. Bursequins qui mout savoit de guerre et bons chevaliers estoit de son cors, ot avec lui Dodequin, le roi de Damas. Bien sot que cil d'Antioche orent envoié querre le roi de Jherusalem; por ce se hasta mout de fere son effort ainçois qu'il venist. Lors assist un chastel qui a non Caphardan[2]. Si vistement fist assaillir, et tant greva ceuz dedenz qu'il se rendirent à lui, sauves leur vies. Puis s'en ala d'ilec et trespassa la petite Surie, por fere, s'il poïst, son preu einsi com il avoit là fet. Un chastel assist qui a non Sardan[3]. Ne sai quanz jourz demora ilec, mès il n'i fist guères de son preu; car cil se defendirent bien, qui avoient grant garnison.

[1] C.-à-d. quant à l'état du royaume.

[2] *Capharda*. Aujourd'hui *Gofar*, sur la route de Latakié (Laodicée à Alep); avant Gess-Ghor, l'ancienne Seleuco-Belus. C'est, dit M. Poujoulat, « une espèce de corps de garde occupé par les Turcs » (*Corresp. d'Orient*, t. VII, p. 182).

[3] Auj. Serada ou *Kardan*, sur la rive droite du Jourdain.

Quant li Tur virent ce, si lessierent le siege; d'ilec s'en alerent à ce noble chastel qui a non Hasart[4] dont il savoient bien le covine, qu'il n'i avoit guères genz à armes. Por ce l'assistrent; perrieres et mangoniaus drecierent entor, et firent grant semblant de viguereusement assaillir. Mès li Rois et li cuens de Triple s'aprochierent et amenerent assez gent por secorre ce chastel; et quant il furent près d'eus, de leur gent firent trois batailles. En la premiere, que il firent chevauchier à destre, mistrent les barons de la terre d'Antioche; en la seconde, qui aloit à senestre, mistrent le conte de Rohez et celui de Triple et leur genz; eu milieu chevaucha li Rois o la gent du roiaume. En l'ost des Crestiens avoit onze cens chevaucheeurs, de genz à pié deus mille. Bursequins vit que li nostre venoient contre lui qui s'estoient jà si aprouchié qu'il ne pooit pas[5] bien eschiver la bataille; si conréa ses batailles come cil qui bien le sot fere: si en fist vinz, car il avoit quinze mille chevaucheeurs. Einsi comencierent à venir li un contre les autres tout le pas. Quant il furent bien aprouchié, des esperons ferirent tuit ensemble et s'entrecorurent sus mout iriement, car mout avoit entr'eus granz haines. Je ne cuit mie que genz d'une loi et d'une créance poïssent avoir les uns vers les autres cuers si hayneus com cil qui sont de diverses lois[6]. Cil qui assemblé estoient ne s'entr'espargnoient de rien, ainz i avoit grant ocision de genz. Li Crestien, qui n'estoient qu'un pou au regart des autres, ne fesoient senblant qu'il les doutassent de rien, ainçois se feroienr touz jorz hardiement là où il pooient choisir les plus grosses routes. Tant alerent deronpant les granz presses et ferant de granz cops, que, si com Nostre Sires le vout qui legierement fet teus miracles quant lui plest, li Tur se desconfirent et mistrent à la voie si ledement que li uns ne regarda onques celui qui derrières lui estoit. Bursequins qui tost aperceut que li pis en estoit siens, et fu mieuz montez que li autre, s'en ala plus tost : onques asseur ne fu de-

[4] Auj. *Azas*. (Voy. p. 280.)

[5] Les quatre mots suivants passés dans l'édition précédente.

[6] *Solet enim in hujusmodi conflictibus odiorum et incentivum formitem dare majorem, sacrilegii et legis contemptæ dolor.*

vant qu'il ot passé le flun d'Eufrate; lors s'en entra en sa terre, mout en autre maniere qu'il n'en estoit issuz; car il vint là seus et honiz, dont il s'estoit partiz avant à grant gent et à grant orgueil. En cele desconfiture ot mort plus de deus mille Turs, sanz ceus qui furent retenu vif. Des crestiens ne faillirent partout que vint trois. Mout gaaignierent nostre gent en cele bataille, li Rois meismes, qui ot touz les prisons et que li autre baron aidierent largement de leur gaainz, en ot grant avoir; tant que il envoia raembre sa fille qui avoit cinq anz, et estoit en ostages por sa raençon. Quant il l'ot, si prist congié à ceus d'Antioche por retorner vers le roiaume. Si s'en vint en Jherusalem joieus et ennorez. Ne demora guères qu'il ferma un chastel mout fort en la montaigne desouz Baruth que l'en apele Montglavien[7].

XVII. — Coment li rois Baudoins chevaucha devant Escalonne.

Eu tens qui lors estoit, avoit donné Dodequins grant avoir au roi Baudoin, por avoir trives à lui jusqu'à un terme. Quant li tens fu passez de ces trives, li Rois prist gent assez avec lui et entra en la terre de Damas. Tout à sa volenté chevaucha par le païs; les villes ardi jusqu'aus forteresces; les proies beles et granz prist; prisons en amena assez. Quant il ot bien fete sa besoigne, si en ramena sa gent en son païs sans rien perdre. Encore ne s'estoient-il pas departi de lui, quant une novele li vint que uns granz oz d'Egypte estoit venus à Escalone, qui grant apareil avoit amené de genz, d'armeures et de viandes. Il estoit voirs einsi; car la costume d'Egypte estoit tele, que quatre fois l'an chanjoit-l'en la garnisòn d'Escalone, porce que il poïssent mieus soufrir le poignéiz et les assauz que noz genz leur fesoient sovent, et que il eussent pooir de corre par la terre

[7] On devine aisément la position approximative de ce château de Montglavien; mais il est plus difficile de le retrouver sur les cartes. Foucher de Chartres, lib. I, § 45 : « Hunc montem Glavianum vocant, a *digladiando,* quia ibi rei digladiabantur qui apud « Berytum damnandi judicabantur. *Abest ab* « *urbe sex milliariis.* » Étymologie fort douteuse.

quant il verroient leur point. Touzjorz quant noveles genz i venoient, si desirroient trop à encontrer nos genz, et mout avoient grant talent d'avoir poignéiz à eus; car il ne pooient croire que il fussent si preu com leur genz qui les avoient essaiez recontoient. Maintes foiz avint qu'il i perdirent, en eus esprover : car il venoient d'une terre delicieuse, si n'avoient mie les armes aüsées, ne ne se connoissoient mie en ce païs si bien com nos genz qui chascun jori estoient au palet. Quant li Rois sot que cil estoient einsi venu à Escalone, isnellement s'en ala cele part et enmena ses genz qui encore estoient avec lui. Quant il s'aprocha de la ville, il prist des meilleurs chevaliers qu'il avoit avec soi, et se mist en un enbuschement, et envoia de ses chevaucheeurs devant la ville bien montez et armez legierement. Cil s'en vindrent là et firent semblant de querre la proie; tout à escient s'aprochoient por eus mostrer à ceus dedenz. Li Tur qui novelement estoient venu à la guerre et guères n'en savoient, pristrent grant despit sur eus dont cil les avoient si aprouchiez; hastivement se corurent armer, puis monterent és chevaus et issirent des portes; si comencierent à chacier les coureeurs qui s'enfuioient devant eus, et il les enmenerent à escient par devant le guet où li Rois estoit, et passerent outre et li Tur après. Quant li Rois vit qu'il n'en venoit mès nus, et que cil qui estoient jà passé voloient retorner en la ville, li Rois sailli hors et leur vint audevant; tantost en ocistrent quarante d'eus : aucuns en i ot retenuz. Li remananz se feri en la ville si effréez que bien leur sembloit qu'il ne fussent mie à garant dedenz les murs. Li Rois fist soner ses trompes et s'en ala près de la cité d'Escalone. Là fist logier sa gent et demora toute nuit à grant joie[1]. Li Tur, qui dedenz la ville estoient, fesoient trop grant duel de cele desconfiture, meismement porce qu'il i avoit ocis ne sai quanz hauz homes de leur terre.

[1] *Inde sospes Hierosolymam reversus est.*

XVIII. — Coment li rois Baudoins desconfit Dodequin, li rois de Damas.

Ce fut l'an de l'Incarnacion Jhesucrist. M. et. C. et. XXVIII., en l'uistiesme an du regne Baudoin, eu mois de janvier, que li Rois comanda et li autre baron, chascuns en sa terre, et firent crier par les citez que trestuit s'assemblassent delez la cité de Tabarie. Il vindrent trestuit bien armé, selon ce que chascuns estoit, et firent semblant que il vousissent entrer en Egypte[1]; puis murent par le commandement le Roi et trespasserent la terre des .x. citez[2]; si se mistrent en la paienisme et vindrent par une estroite valée que l'en claime la Cave Roob, jusque il entrerent és plains de Medan[3] : c'est une planece qui mout est longue et large, sanz tertre et sanz valée. Uns fluns cort delez, qui passe entre Tabarie et Scitopople qui fu jadis appelée Betsan et chiet eu flun Jordain. Li fluns Jordain vient de deus fontaines qui sont delez Cesaire, et sourdent au pié du mont Libane : l'une a non Jor et l'autre Dain, por ce l'apele-l'en le flun Jordain. Cil fluns entre touz en la Mer de Galilée que l'Evangile apele l'Estanc de Genesareth; et d'ilec s'en ist touz li fluns et cort bien près de cent miles en un lai qui a non Afaltes, que l'en apele la mer Tresalée[4]; c'est là

[1] Non en Égypte, mais sur le territoire de Damas, *quasi in fines Damascenorum ex condicto ingressuri*. Ici il se pourrait que le traducteur eût corrigé son modèle.

[2] *Peragrata Decapoli regione.*

[3] Il faut suivre ici de près le texte latin. *Peragrata Decapoli regione, terras hostium ingrediuntur. Inde vallem angustam, quæ dicitur cavea Rob usque ad campestria Medan transierunt. Est autem planities longe lateque patens, prospectibus libera, per quam fluvius Dan nomine transiens, inter Scythopolim, olim Bethsan, Jordanem influit.* Ainsi, de Tabarie, Baudoin rétrograde et entre, au-dessous du lac de Tabarie, dans la Décapolc. Puis, par une étroite vallée appelée la Gorge Rob (auj. Wadi et Arab), il ropasse le Jourdain et regagne les campagnes ou plaines de Medan (*Wadi el Taybe*), au nord-est de Bethsan. La rivière ici appelée Dan se jette dans le Jourdain au-dessus de Bethsan. Je suis ici la carte de Syrie de Berghaus (Gotha, 1835).

[4] Notre traducteur se contente de choisir une des deux opinions exposées par Guillaume de Tyr sur l'origine du nom « Jourdain ». *Arbitrantur quidam... quod iste (Dan) sit fluvius qui Jordani præstat ultimam nominis partem. Nam quidquid in mare descendit Galileæ et inde egreditur usque ad istius fluminis influentiam, Jor dicunt; reliquum vero quod exinde defluit, Jordanem esse dicunt, quasi Jor et Dan commixtis. — Beda tamen et quidam alii nostri doctores, utrumque fontem juxta Cæsaream Philippi ad radices Libani sitam originem dicunt habere, quorum alter Jor, alter dicitur Dan, ex quibus Jordanis fluenta contrahens, totus inde in stagnum Genesar descendit, et inde, per milliaria*

où les cinq citez furent fondues. Li oz des Crestiens passa touz ces plains, et vint à une ville que l'en claime Salome[5] : cist leus estoit habitez de crestiens ; si n'i firent nostre gent point de mal, ainçois passerent outre jusqu'à un leu que l'en claime Mergisaphar[6] : c'est li leus, si com li ancien dient, où messires S. Pous chaï de son cheval, quant il alloit à Damas por fere mal aus Crestiens ; et lors oï la vois que Nostre Sires li dist, par quoi il se converti à nostre foi. Et sembla que Notre Sires le feist ; car il vindrent là le jor que ce avint, c'est à la feste de la Conversion monseigneur S. Pol. Ilec atendirent deus jorz, tant que il virent l'ost de ceus de Damas logié auques près d'ilec. Au tierz jor conréerent leur batailles, et se trestrent cele part. Li rois Dodequins qui bien en cuidoit avoir le meilleur, rechevaucha encontre eus ; tant s'aprochierent qu'il heurterent ensemble, et comença la bataille fiere et crueus. Einsi se tindrent longuement que nus ne savoit liquel en avoient le meilleur. Li Rois chevauchoit parmi la bataille, les bons chevaliers apeloit par leur nons, et les amonestoit de bien fere : bien leur disoit que grant despit devoient avoir, quant cil chien se tenoient tant contr'eus. Il meismes touz premerains se feroit és greigneurs presses et les departoit à l'espée. Si chevalier se penoient tuit de lui suivre et de vengier les outrages qu'il leur avoient fet maintes foiz. Dodequins de l'autre part se recontenoit mout viguereusement. Aus siens disoit que bien se combatissent, car il defendoient leur vies, leur païs, et leur femmes et leur enfanz : droite reson avoient de la bataille. En tel maniere durerent les meslées mout longuement que par grant ire s'entrecoroient sus. Au darrenier avint que la gent à pié de l'ost le Roi se ferirent eu plus espés de la bataille trop hardiement ; li Tur qu'il troverent abatuz furent morz tantost ; les noz genz remonterent ; les navrez des nos[6]

pene centum, in lacum Asphaltites qui alio nomine dicitur Salsissimum, vallem sulcantem illustrem, se infundit.

[5] Ou *Salem*, près du Jourdain, au-dessous de Bethsan.

[6] Ce doit être aujourd'hui *Madjadda*, au sud et à quatre lieues de Salem. — Les Actes des Apôtres ne désignent pas non plus le lieu où saint Paul fut abattu de cheval ; mais il devait être moins éloigné de Damas.

[7] Des nôtres. Éd. précéd. « Les navrez des morz. »

conduisoient jusques aus tentes; puis comencierent à ocirre les chevaus des Sarrazins mout efforciement. Ce fu une chose qui grant avantage fist à nostre gent. Li Rois s'en aloit einsi come uns lions, et avoit avec lui des plus bons chevaliers. A destre et à senestre, grant essart fesoit de ses anemis; bien povoit-l'en passer largement après sa route. Au jor de lors n'avoit onques eue bataille en la terre d'Outre mer qui tant durast; car ele comença devant tierce et dura sanz cesser jusqu'après heure de vespres; en tel maniere que l'en ne pooit encore savoir liquel en avoient le meilleur; mais à la fin si come Nostre Seigneur plot, et messires S. Pous i aida ce croit-l'en, li Tur qui plus avoient perdu de leur gent et ne povoient pas tant soufrir d'armes com li Crestien, s'en comencierent à foir et furent desconfit, si que nostre gent, qui ne les voudrent pas suivre por la nuit, remestrent eu champ. L'en trova que des Turs i ot morz plus de deus mille[a]; de la notre gent à cheval en remestrent vint cinq, de ceus à pié quatre vint. Li Rois jut eu lieu de la bataille cele nuit. L'endemain, firent li nostre mout grant joie et rendirent graces à Nostre Seigneur de la grant enneur qu'il leur avoit fete, puis s'en retornerent vers leur païs. En la voie troverent une tor en quel s'estoient feru .LXXX. et .XVI. de lor anemis por garantir lor vies. Li Rois se treist cele part, cil se defendirent; mès l'en les prist par force et furent tuit mis à l'espée. D'ilec s'en alerent avant li nostre, et troverent une autre tor où il avoit .XX. Turs qui mis i estoient por garnison : cil se rendirent tantost en la merci le Roi, por ce sauverent lor vies, et les envoia li Rois touz quites. Mès por ce que cele tor n'estoit pas bone à tenir par nostre gent ne à lessier aus Turs, tantost i mistrent les mineeurs qui l'estançonerent et après bouterent le feu en l'atret, si que la tor cheï tout ensemble à mout grant frois. D'ilec s'en vint li Rois jusqu'en Jherusalem mout ennoreément, com cil qui avoit eue une des plus beles aventures qui onques avenist à la terre.

[a] *Plus quam duo millia.* Éd. précéd. « Des Turs i ot morz plus de deus cens. »

XIX. — Coment li Crestien pristrent Rafanée.

Après cette bataille, li cuens Ponces de Triple ot mout grant talent d'asseoir une cité près de lui qui avoit non Rafanée[1]. Bien li sembloit que c'estoit chose dont bien poïst venir à chief. Mès por mieuz acomplir son desirier, il pria le Roi par ses letres et par bons messages, qu'il li aidast, si que il meismes i venist, car trop amenderoit cele chose de sa présence. Li Rois qui n'estoit mie pereceus, et volentiers porchaçoit le preu de la Crestienté, prist grant compaignie de chevaliers et de serjanz avec lui, si s'en vint là; le Conte trova mout apareillié à cele besoigne. Lors firent chargier leur engins; targes et arbalestes menerent assez et autres hernois por forteresce prendre. Lors s'esmurent por aler là; leur gent à pié mistrent avant. Il chevauchierent après en bataille tant qu'il vindrent devant la cité et l'assistrent en tel maniere que le premier jor tolirent à ceus dedenz l'entrée et l'issue. Cele cité n'estoit mie mout fort ne de siege ne de forteresce; garnison i avoit trop povre, car ele avoit esté mout grevée longuement. Li cuens Ponces avoit fet près, dedenz la montaigne, une forteresce dont la garnison coroit chascun jor devant Rafanée, qui ne leur soufroit riens à metre dedenz la ville, et ce qu'il trovoient dehors enmenoient tout. Toutesvoies dura li sieges .XVIII. jorz, et au darrenier se rendirent-il par un tel covenant que l'en fist conduire eus et leur mesniée à sauveté. Cele cité siet en la province de Paumiers[2], et fu prise le darrenier jor de marz. Li Rois se parti d'ilec et vint en Jherusalem et fist mout hautement la feste de la Pasque. En cel tens fu morz li empereres d'Alemaigne Henris. Après lui fu esleuz uns mout hauz hom dux de Sassoigne, Lotiers[3] avoit non. Cist mena son ost en Puille et conquist toute la terre par force jusqu'au Far de Mes-

[1] Rafineh, ou Raphania, au nord de Tripoli.

[2] *In provincia Apamiensi,* Apamée, auj. Hamah. Éd. précéd. « En la province de Palmas. »

[3] Henri V, mort à Utrecht en 1125. — Lothaire II, élu le 30 août 1125.

chines. Le duc Rogier qui avoit prise cele terre en fist fuir en Sezile, et mist ilec un duc de par lui que l'en clamoit Renon[1], qui estoit preuz et sages. Mès quant li Empereres s'en retorna en Alemaigne, cil Rogiers repassa le Far et vint en Puille. Au duc Renon se combati et le meilleur en ot. Après fu morz cil Renons et recovra li dus Rogiers toute la terre, si que il fu puis rois de Puille et de Sezile.

XX. — Coment li Tur barroierent la terre d'Antioche.

Tandis, com li Rois demoroit à Sur [et regardoit volentiers cele bele conqueste que l'en li avoit fete, tandis com il estoit en prison,] uns messages vint à lui de par les barons d'Antioche; letres li aporta, et de bouche li dist que li granz anemis de la Crestienté, Bursequins, estoit venuz à trop grant plenté de gent és parties d'Antioche, et chevauchoit tout abandon par cele terre que l'en claime Celessurie; les chastiaus asséoit, ardoit les villes, les proies et les genz enmenoit tout à sa volenté. Quant li Rois oï cez noveles, il douta mout qu'il feroit, car certain message li estoient venu que cil d'Egypte avoient apareillié trop grant navie por venir sur les citez de la marine que li Rois tenoit. Toutevoies se pensa qu'il corroit là où li graindres besoinz estoit. Il prist gent tant com il en pot assembler, si se trest vers ces parties où li Tur estoient. Quant Bursequins oï la venue le Roi, qui séoit à siege entor le noble chastel de Cerep où il avoit jà mis et paine et costement, tantost s'en parti et se trest mout arrières. Mès ainçois que li Rois venist, il avoit jà prise une forteresce qui n'iert mie mout bone. Il avoit trové léanz femmes et enfanz sanz plus, car li home s'en estoient fui et eschapé à grant peril : il se voloient mieuz sauver et lessier lor mesniées que estre pris avec eus et mené à touz jorz en chartres de Sarrazins. En cele seson avint que quant Bursequins s'en fu partiz,

[1] Réginon ou Reinulf, comte d'Avellana, créé duc de Pouille en 1137.

que sa mesniée meismes le meurtrirent et decouperent tout à espées. Ilec receut la deserte des maus que il avoit fez. Endementres que li aferes aloit einsi eu païs d'Antioche, la navie d'Egypte[1], si com li Rois avoit oï dire, s'en vint vers la marine de Surie por encerchier s'il poïssent mal fere aus citez de la Crestienté. Il vindrent tout droit à Barut. Là cerchierent se il poïssent trover hors du port nules nés de nostre gent. Au darrenier orent soufrete d'eaue et de vin à boivre[2] dedenz leur galies, si que par l'angoisse de soif, lor estut descendre à terre devant la cité, por querre eaue. Mès cil de la ville furent tuit armé au devant et leur defendirent hardiement leur eaue, si que bon poignéiz i ot tout à pié; par force les refirent flatir en leur nef, mès n'i retornerent pas tuit, car il en ocirent .VI.^{xx} et .X.[3].

XXI. — Coment Buiemonz li princes d'Antioche prist à femme la fille le roi Baudoin.

Vers l'issue de septenbre avint que Buiemonz, li juenes princes de Tarente, qui fu filz au viel Buiemont, ot fet une maniere d'aliance à son oncle Guillaume le duc de Puille, tele que cil d'eus deus qui vivroit après l'autre auroit toute s'escheoite. Lors apareilla bele estoire de nés, .X. galies i ot, et .XII. autres vessiaus à porter homes et chevaus et touz hernois; si s'adreça por aler en Surie. Mout se fioit en la loiauté le Roi et avoit ferme esperance que sitost com il vendroit là et demanderoit son heritage, que li Rois le li feist avoir sans contenz. Il arriva vers Antioche. Quant li Rois le sot, qui demoroit en ces parties, il vint encontre et mena avec lui des barons de la terre. Mout le receut bel, et le mist dedenz Antioche, la cité li rendi et tout le princé. Par le comandement le Roi, li firent tuit si baron homage en son pa-

[1] *Galeis viginti et quatuor.*

[2] Le latin dit seulement : *Potus inopia laborantes, sitis necessitate compulsi ut aquas hauriant.*

[3] *Centum et triginta ex eis gladio peremptis.* Éd. précéd. « Quar il en i avoit morz ou onze vinz ou douze. »

lais. Lors parlerent tant au Roi si ami, que il dona une de ses filles, la seconde, à Buiemont à femme, Aliz avoit non[1]. Grant joie en firent cil de la terre, car il se penserent que li Rois en ameroit mieuz le païs et plus volentiers les secorroit à leur besoinz. Buiemonz estoit bien d'aage entor dis huit anz, granz et droiz et mout biauz; cheveus avoit blons, visage mout bien fet, dous et gracieus. Entre toute l'autre gent poïst-l'en connoistre que ce fust li sires. De parole estoit mout sages et meurs; de touz ceus qui l'ooient avoit grace et bone volenté. Gentius hom estoit mout de lignage, car Buiemonz ses peres fu filz Robert Guichart qui si fu preudom que touzjorz-mès parlera-l'en de lui en bien. Madame Costance, la mere à cest juene Buiemont, fu si haute femme come fille le roi de France Phelippe. Quant cist princes ot prise sa femme et les noces furent fetes à mout grant feste, li Rois se parti du païs et s'en revint sains et hetiez en Jherusalem. Ne demora guères après ce, quant li tens renovela, Buiemonz sot que, ne sai quanz anz[2] avoit que li Tur avoient pris de son eritage un chastel qui avoit à non Cafardan. Si se pensa que volentiers le recouverroit. Il assembla chevaliers et serjanz du princé, tant com il en pot avoir, engins fist porter des meilleurs que il ot, et mena avec lui de bons engignéeurs assez qu'il trova en la terre : lors assist le chastel. Mout se pena de bien emploier son premier siege. Les engins fist drecier et giter dedenz la ville à mout grant esploit. Ses genz fist assaillir au chastel mout hardiement, il meismes se tenoit près por véoir et connoistre qui bien le feroit. Si asprement enprist la besoigne que li chastiaus fu pris en pou de tens. Il trova leanz de grans prisons et de riches assés qui mout voloient doner or et argent por sauver leur vies, mès il n'en vout onques rien prendre, ainçois leur fist tantost couper les testes, et dist qu'en ceste maniere vouloit estrener la guerre de lui et des Turs. Et teus en fust li commencemenz[3].

[1] *Halim nomine.*

[2] *Aliquot ante annis.*

[3] *Has dedit primitias, inclytus et nobilis, ua adolescentiæ princeps, et bonæ indolis argumenta prima.* Lui-même devait plus tard être traité avec la cruauté dont il s'était fait gloire.

XXII. — Du descort qui fu entre Buiemont et Jocelin.

Riens ne puet estre longuement en pais où li deable puisse metre descorde. Je ne vous sai mie à dire par quoi ce fu, mès entre le prince Buiemont et le conte Jocelin de Rohez sordirent haines et anemistiez trop granz. Si neis que li cuens Jocelins en fist une chose qui trop fu vilaine et de mauvese essanple; car il fist tant vers les Turs, que par priere que par loier, il les amena avec soi eu princé d'Antioche, et par leur aide gastoit les villes et ardoit; les crestiens fesoit ocirre et mener en prison; et tout ice fist-il tandis com li Princes estoit eu servise Dame-Dieu por guerroier les Turs. Ce fu une chose qui trop fist blasmer Jocelin à touz les crestiens qui ce oïrent dire. Li Rois oï novele de cele descorde; mout li desplot por deus resons : l'une fu que ce pooit estre trop grant peril à la terre; car quant li anemi de la foi verroient ces deus homes afebloiez de leur guerre, plus legierement leur corroient sus et gasteroient leur terres; l'autre resons fu por ce qu'il li apartenoient anbedui : Jocelins estoit ses cousins germains, Buiemonz avoit sa fille cui il l'avoit donée novelement. Por ce se pensa qu'il se retreroit vers ces genz por savoir s'il en porroit fere pais. Il prist avec lui le patriarche d'Antioche, Bernart, qui mout bien li aida à fere cel acordement. Une chose estoit avenue qui mout bien aida : car li cuens Jocelins avoit esté malades mout perilleusement, si que il s'estoit fet confés, et trop se repentoit de cele guerre. Lors voa que se Dame-Dieus le respitoit de mort, il s'acorderoit au Prince et li feroit son homage qu'il li devoit. Tout einsi avint-il, car si tost com il fu gariz, voiant le Roi qui la pais fist et voiant li Patriarche, devint ses hom de ses mains et dès lors en avant li garda bien sa loiauté. Quant cele descorde fu einsi apaisiée, li Rois s'en retorna à Jherusalem. [En cele seson] avint que li cuens Rogiers de Sezile ot apareilliée grant navie de quarante galies[1] tresbien armées et ati-

[1] Éd. précéd. « De dis galies. »

riées, que il envoia en Aufrique, por gaster la terre. Mès li Tur du païs furent bien acointié ainçois de leur venue, et se garnirent si qu'il orent armées encontre quatre vinz galies qui se mistrent si devant eles que onques ne leur lessierent riens forfere, ainçois les chacierent arières jusques en Sezile; lors assaillirent à une noble cité et ancienne qui a non Sarragouce[1]. Mout avoit esté longuement enpais, si en estoit plus pleine de richeces et mains se sot defendre; ne ne se prenoient garde de cele aventure, car cil vindrent soudeinnement et la pristrent de venue. Le plus de ceus qu'il troverent, homes et femmes, petiz et granz, ocistrent touz, le remanant menerent en prison. Li evesques et ne se quant cler en eschaperent à grant peril; aus villes s'enfoïrent loing de la mer. Quant les galies orent acompli leur fet, si s'en retornerent chargiées de grant avoir et de prisons.

XXIII. — Coment l'en eslut arcevesque à Sur.

Dès lors que la citez de Sur fu conquise par la Crestienté, n'i avoit-il eu point d'arcevesque; [car, si com je vos di, cil estoit morz, qui fu sacrez ainz que la ville fust prise :] por ce s'assemblerent li Rois et li Patriarches en la cité de Sur. Des prelaz et des autres barons i ot aucuns; de maintes bones persones i ot parlé : mès au darrenier s'acorderent et eslurent le prieur du Sepuchre, mout religieus home. Englois estoit et avoit non Guillaumes. Si fu ore une merveille, de si sage gent et si bons crestiens com il avoit en la terre, qui en ceste maniere le firent. Car uns ans ainçois qu'il eussent la ville de Sur[1], sacrerent arcevesque à la ville; et quant [cil fu morz et] Crestien orent la ville, si demorerent à eslire arcevesque jusqu'eu quart an, si que endementres, li Baron et li autre chevalier qui l'en dona pars en la ville, seurpristrent neis lez choses qui devoient estre à l'eglise, ne oncques puis n'es pot-l'en recovrer enterine-

[1] *Urbem Syracusanam.*
[1] *Qui biennio antequam civitas christianæ restitueretur libertati.*

ment. Cist bons hom fu sacrez du patriarche de Jherusalem; puis li conseillerent li Prelat que il s'en alast à Rome querre son paule[2]; il i ala. Li papes Honoires li fist mout grant joie et li bailla le paule volentiers; si le renvoia outre mer et manda que tuit si evesque li obéissent. Voirs est que li patriarches d'Antioche l'en avoit soutret ne sai quanz qui apartenoient à l'arceveschié de Sur; mès li Apostoiles i envoia un legat, Giles avoit non, et estoit evesques de Tosquelane[3]; sages homes estoit et bien parlanz[4], qui lui fist rendre ce que les autres eglises avoient seurpris de sa droiture. Voirs est que l'eglise de Sur avoit autrefoiz esté de Crestiens[5], et lors obéissoit li arcevesques au patriarche d'Antioche. Comment, ne par quele reson il fu puis sacrez de celui de Jherusalem, je le vous dirai après.

XXIV. — Coment li rois Baudoins maria sa fille au conte Fouques qui puis fu rois.

Au novel tens ariva au port d'Acre uns vaillans hom de France et de grant afere, Fouques li cuens d'Anjou[1]. Li rois Baudoins l'avoit envoié querre [si tost com il issi de prison,] par le conseil des prelaz et des autres barons de la terre. Por cele besoigne estoit venuz eu roiaume de France Guillaumes de Bures, connestables le Roi, et aucuns des autres barons de Surie. L'en leur avoit doné povoir et comandement que il jurassent por le Roi et por les autres barons en leur ames, que puis que li cuens Fouques seroit entrez eu roiaume de Surie, dedenz les cinquante jorz l'en li donroit à femme Millesent, l'ainznée fille le Roi; por ce

[2] *Le pallium.* Le traducteur abrége beaucoup les plaintes de Guillaume de Tyr sur le tort fait à l'église de Tyr par ceux qui avaient conquis la ville. Guillaume ajoutait que le patriarche de Jérusalem avait désapprouvé la demande du pallium; sans doute parce qu'il estimait que le pape n'avait pas le droit de confirmer sa consécration. *Invito et renitente eodem suo consecratore.*

[3] Tusculum.

[4] *Cujus usque hodie extant ad Antiochenos epistolæ valde celebres.*

[5] Traduction obscure. *Quid autem in causa extiterit quod a Hierosolymitano patriarcha obediens fuerit, cum a tempore Apostolorum usque ad eum diem, Tyrensis ecclesia Antiochenæ sedi subdita fuisse dinoscatur, sequens competenti loco edocebit tractatus.*

[1] *Cum honesto nobilium comitatu et apparatu opes regias excedente.*

seroit esperance certeinne que il seroit oirs du regne, quant il escharroit. Guillaumes de Bures et li autres cui cist aferes fu enchargiez, le fit mout bien, tant qu'il amenerent le Conte, qui vint à Acre, si com je vos ai di. L'en li tint bien ses covenances, en tel maniere que ainçois que li jor de Pentecoste venist, l'en li esposa la fille le Roi, à grant joie de toute la terre et à si grant feste come il aferoit à fille de roi et à si grant home. Li Rois li dona deus citez en mariage, Sur et Acre. Mout fu obéissanz à toute la volenté le Roi, tant com il vesqui. Tous ses comandemenz fesoit doucement et volentiers, com s'il fust ses filz de sa char, et se contenoit en toutes les manieres par quoi il cuidoit plus avoir sa grace.

XXV. — Coment Gormons fu morz et Estiennes fu patriarches.

Gormonz, li patriarches de Jherusalem, avoit esté avec les autres barons à un siege en la terre de Saiete, qui non Belhsahan[1], que Sarrazin tenoient. Ilec li prist maladie, si en fu portez dedenz la cité de Saiete. Mès ne demora guères qu'il morut : dis anz avoit esté patriarches. Après lui fu esleuz uns sages hom de France, gentius et de bone vie, Estiennes avoit non, abés de Saint Jehan de Valée[2], une église de Chartres : parenz estoit le roi Baudoin; chevaliers avoit esté[3]. Mès, quant il connut le siecle, mains le prisa et plus ama Nostre Seigneur, tant qu'il se rendi en cele église qui est de chanoines riglez; puis virent en lui tant sens et religion qu'il en firent leur abé. Il estoit alez en pelerinage au Sepucre. Quant li Patriarches fu morz et il fu enterrez, l'en parla d'eslire patriarche : tantost s'acorderent et clerc et lai à cestui. Quant il fut sacrez, ne demora puis guères

[1] Aujourd'hui Abulhacem à trois lieues et au nord de Sidon ou Saiette.

[2] *Sanctus-Joannis de Vallea*, ancienne abbaye de la ville de Chartres. Étienne était fils de la célèbre vicomtesse de Chartres, Helissent. Son élection, comme patriarche de Jérusalem, date de l'année 1127, et non de 1120, comme l'a écrit le récent historien de Chartres, M. de Lespinois.

[3] *In equestri ordine, et habitu fuerat vicedominus.* C'est-à-dire : vidame.

que il commença à pledoier le Roi de la cité de Japhe, que il disoit que c'estoit droiz de s'église. De la cité meismes de Jherusalem disoit-il qu'elle devoit être seue, sitost com Escalone seroit prise[1]. Il estoit hom de grant cuer et mout se penoit en son proposement, [si que ce clamoit-en enresderie[2].] Tant fist que entre lui et le Roi ot granz haines; mès la mort depieça le contenz. Car ainçois qu'il eust deus anz acompliz en cele enneur, fu morz. Maintes genz cuiderent qu'il eust esté empoisonez; mès l'en ne le sot oncques certeinnement. Li Rois l'ala veoir tandis com il estoit malade, et li demanda coment il li estoit : cil respondi : « Sire rois, il m'est ore si com vos voulez] et com vos plet][3]. »

XXVI. — Coment li Crestien s'assemblerent por asseoir Damas, ne n'i orent pooir.

Eu tens qui vint après en l'esté, Hues de Paiens, li premiers mestres du Temple, et autre gent de religion que l'en avoit envoié eu roiaume de France por requerre aide aus Barons et secors à la terre d'outre mer, tant que il peussent asseoir cele noble cité de Damas, s'en furent retorné en Surie et orent avec eus assez amené gent à cheval et à pié sanz grant chevetaine. Mout en furent lié en la terre, et por seurté de ce s'assemblerent li rois Baudoins, Fouques li cuens d'Anjou, Ponces li cuens de Triple, li juenes Buiemonz princes d'Antioche, li cuens Jocelins de Rohez. Tuit cil et li autre baron s'acorderent que l'en alast asseoir la cité de Damas. Tuit assemblerent leur pooirs et

[1] On n'a pas oublié que Godefroi de Bouillon s'était engagé à remettre Jérusalem sous l'autorité du Patriarche, dès que les chrétiens auraient conquis sur les mécréants une ou deux autres bonnes villes. De là les réclamations du nouveau patriarche.

[2] Obstination furieuse. Notre traducteur croit ici devoir ajouter un peu à son texte : *Erat autem homo magnificus, in proposito constans; honestæ conversationis, juris sui sollicitus prosecutor.*

[3] Les soupçons d'empoisonnement se renouvelaient toutes les fois qu'un personnage mourait d'une façon inattendue. Ainsi la commune opinion était alors que le premier patriarche latin de Jérusalem, Daimbert, avait empoisonné Godefroi de Bouillon.

chargierent leur engins et autres choses qu'il cuidoient que mestier eussent à ce siege. Quant il se virent aus chans conreéz en bataille, bien se penserent certeinnement qu'il prendroient la ville par force, ou au moins apresseroient tant ceus de léanz qu'il la leur rendroient. Mès sovent remaint assez de ce que l'en pense; car quant il furent entré dedenz la terre de Damas et fesoient assez de leur volenté, que nus ne leur contredisoit, bien cuidoient que touzjorz deust estre einsi. Tant chevauchierent qu'il vindrent en un leu que l'en apele Mergisafar[a]; lors distrent qu'il convenoit à envoier forriers par le païs por aporter viandes, et comanderent que Guillaumes des Bures, li connestables le Roi, les gardast atout mil chevaucheeurs. La gent à pié s'espandirent par le païs. Li escuier meismes, por convoitise de gaaignier, pecoioient les villes et en aportoient maintes manieres de gaainz. [Quant li chevalier et li serjant qui les guidoient virent ce, si cuiderent que il foïssent tuit asseur; si voudrent entendre au gaaigner, et s'espandirent par la terre il meismes, ne oncques puis ne se tindrent ensemble.] Dodequins, li rois de Damas, ot esperance que cil de nostre loi alassent folement et s'abandonassent trop, com cil qui ne savoient mie la terre. Si s'estoit aprochiez d'eus por voir se il leur poïst fere domage. Il vint o sa gent bien en conroi. Si trova la nostre gent espandue par divers leus; tantost leur courut sus et les començà à ocirre par tout là où il les trouvoit. Cil qui n'estoient mie legier à assembler se desconfirent et tornerent en fuie. Li Tur les porsivoient tant qu'il en ocistrent assez. Aucun en eschaperent et vindrent en l'ost; cele mesaventure conterent aus Barons. Il firent crier aus armes par tout, et se hasterent pour secorre leur gent; grant volenté avoient de trover leur anemis que ce domage leur fesoient. Quant il furent des heberges esloignié, Nostre Sires leur mostra bien que cele chevauchiée ne li plesoit pas, car soudeinnement vint une si grant plenté de pluie que li airs espoissa si, que li uns ne véoit l'autre. Venz sordi si forz que à paines se pooient-il tenir sur leur chevaus; esparz et tonoires

[a] A dix lieues de Salomé, auj. *Szananim*, et non pas de Salem, comme je l'avais dit p. 502. Voyez l'*Erratum*.

i avoit si granz que mout les espoentoient. Parmi les chemins venoient li grant rudes eaues, si que li cheval n'i pooient passer. Longuement avoit esté li airs touz coverz de nues : mès nostre gent ne s'apercevoient mie que ce deust avenir. Lors aprimes, quant il ne porent aler en avant, virent bien que Nostre Sires voloit qu'il retornassent.

Bien s'aperceurent li sage home de l'ost que por les pechiez des Crestiens les voloit Nostre Sires chastier, qui si grant tempeste leur avoit envoiée sur le besoing qu'il avoient. Premierement les doutoient tant leur anemi qu'il ne s'osoient aparoir[3] encontre eus; ores estoient si au-dessus, qu'il n'i avoit baron en nostre ost qui bien tenist à fere sa besoigne, se il se poïst metre à sauveté. Ceste mesaventure leur avint eu mois de deloir, le jor de la feste monseigneur saint Nicolas[4], en l'an de l'Incarnacion Nostre Seigneur M et C et XXX, eu doziesme du reigne le roi Baudoin. En celui leu meismes fu cele desconfiture où li rois Baudoins s'estoit quatre anz devant combatuz aus Turs, et les avoit desconfiz si ledement que trop en i avoit euz que morz que pris. Nostre Sires vout bien mostrer son pooir en pluseurs fez, por mieus afermer nostre créance, et bien veut enseignier qu'en la seue aide se doit-l'en fier sur toute rien; car aide qui de la terre vient ne puet rien contre lui. Ce puet-l'en bien apercevoir en ceste chose : car li rois de Jherusalem qui n'avoit mie granz genz avec lui qui armes poïssent porter, quant il assembloit aus Turs, grant meschief i avoit; por ce prioit Nostre Seigneur mout de cuer, qu'il li envoiast son conseil et s'aide. Lors se combatoit aus anemis de nostre foi et touzjorz en venoit au desus; car il se fioit en Dame Dieu. Mès ore, quant il vit la grant plenté de gent que il avoit et les barons qui menoient tant bon chevalier avec eus, tant se fia és homes que mains en douta Dame Dieu. Si li parut que de cele chose qu'il avoit emprise, Nostre Sires leur en soustrest sa grace; dont il avint que de leur forriers qui près d'eus avoient esté ocis, nule

[3] Éd. précéd. Les huit mots suivants passés. [4] Le 8 décembre.

venjance n'en fu prise, ne il ne parfirent leur proposement d'asseoir[5] la ville por quoi il estoient meu. Quant cez choses furent einsi avenues, li Baron se departirent come desesperé de leur emprise, et s'en retorna chascuns en la seue chose. En cele seson fu morz li patriarches Estiennes de Jherusalem. Esleuz fu en son lieu li prieurs du Sepucre, Guillaumes avoit non; religieus home et de bone vie, simples et pou letrez, mout loiaus hom; nez de Flandres de la ville qui a non Mecine[6]. Bien avoit la grace du Roi et des Barons et de tout le pueple; por ce sembloit que Nostre Sires l'amast.

XXVII. — Coment li Tur ocistrent Buiemont.

En celui tens puis que Buiemonz, li gendres le Roi, fu retornez de cele mesaventure, et se demoroit dedens Antioche, Rodoans[1], li princes de Halape, crueus guerriers et poissanz, entra à grant compaignie de Turs en la terre d'Antioche. Quant li princes oï la novele, bien ot le corage de lui faire issir de sa terre. Si com il estoit vistes et artilleus, hastivement hasta ses barons et vout aler contre lui. Il descendi en la terre de Cilice, car il avoit autres besoignes à fere que il voloit delivrer[2]. Tant chevaucha que il vint en uns mout biaus plains, granz et larges, que l'en apele le Pré des Pailes[3]. Iluec se logierent, ne ne cuidoient rien douter, car il pensoient que leur anemi fussent loing. Mès li Tur qui assez savoient de guerre, les orent aprochiez, et quant il virent leur covine sanz garde et sanz porvéance, il se ferirent en eus tuit ensemble. Li Crestien furent esbahi, nul retor ne pristrent d'eus, ainz tendirent tuit à fuir et lessierent leur seigneur. Si anemi li corurent sus et l'ocistrent et tout le decouperent, dont il fu trop granz domages. De son aage

[5] Éd. précéd. « Ne il n'enpristrent nul proposement. »
[6] *Quæ dicitur Mecine.*
[1] Non Rodoan, mais Zenghi (Sanguin).
[2] *Aliis tractus causis quæ domesticam et familiarem habebant rationem.*
[3] *Palliarum.* Des pailes ou draps de riche tissu.

n'avoit-l'en pieça veu en la terre nul plus vaillant home; car il estoit sages et de grant cuer, bons crestiens et larges; mout amoit la besoigne Nostre Seigneur. En maintes choses mostroit bien qu'il deust estre, s'il vesquist, uns des meilleurs princes de la Crestienté. Mès Nostre Sires soufri qu'il fu morz en ceste maniere; dont touz li pueples d'Antioche fist mout grant duel, car il avoient grant esperance qu'il deussent estre souz lui en grant pais et en grant enneur; ores estoient cheoit eu peril qu'il orent avant. Sanz seigneur et sanz chevetaine demoroient entre leur anemis, come gent abandonée. Il ne sorent que un conseil, et celui firent: car il envoierent au Roi hastivement, qui autrefoiz les avoit gardez et defenduz : la mesaventure de son gendre li firent asavoir, et li crierent merci que venist en la terre por eus conseillier. Qant li Rois oï cele novele, mout en fu courociez et esbahiz; peor ot que la terre d'Antioche ne fust damagiée durement, s'ele demoroit longuement sanz garde; por ce, ne regarda onques les suens aferes que il avoit granz et perilleus en son roiaume; ainçois prist compaignie avec lui en pou de tans, et s'esmut à granz jornées, tant qu'il vint vers Antioche.

XXVIII. — De la princesse d'Antioche, coment ele envoia vers Sanguin.

Renomée fu venue à la fille le Roi qui estoit femme au prince, que ses sires fu morz. Ainçois que li Rois fust venuz en la terre, ele n'ot pas bon corage, ne ne se contint mie sagement; ainçois fu montée en un fol bobant, et desirroit à avoir le pooir et la seigneurie de la terre. Bien se pensoit que li baron du païs ne s'i acorderoient mie, car ele avoit une fille petitete du prince Buiemont qu'ele n'amoit mie; ainçois la voloit tout pleinement desheriter. Por ce, tantost com ele sot la mort son seigneur, ele envoia à un Tur mout preu et mout poissant, Sanguins[1] avoit non; elle li manda par letres et par

[1] Zengui, le père du fameux Noureddin.

messages que li aidast à tenir la terre d'Antioche, car ele savoit bien que se il voloit, nus ne la li toudroit par force, ainçois la tendroit maugré tous les barons du païs. L'entencions à ceste dame estoit tele que se ele vousist remanoir veve ou ele se mariast, à touzjorz tenist le princé d'Antioche; et sa fille, qui en estoit droiz oirs, pensoit à fere nonain ou à marier en bas leu. Por ce losenjoit-ele si ce Tur. Elle li envoia par un suen privé message un mout bel palefroi qui estoit plus blans que nois, ferré d'argent; li frains et li poitraus estoient d'argent mout bien ovré, la sele mout riche coverte de samit blanc[1]. Quant cil messasages s'en aloit, il fu pris et arestez en la voie; l'en le mena devant le Roi : tantost li fist-l'en reconnoistre la verité. Quant li Rois l'oï, grant duel en ot, et fist pendre le message. Lors s'en voloit aler en Antioche; mès sa fille qui mout le douta et mout se senti à meffete, ot peor de lui, si li fist veer l'entrée. Il avoit genz en la ville cui ele avoit doné grant avoir por ce que il li aidassent; par ces fesoit garder les portes et les forteresces de la cité; si voloit einsi tenir la cité contre le Roi. Mès il avint autrement qu'ele ne pensa; car en la ville avoit preudomes et sages qui pou prisierent l'orgueil de cele femme, quant il la virent folement contenir. Li uns estoit moines de saint Pou, Pierres li Latiniers avoit non, et uns autres de la ville que l'en clamoit Guillaumes d'Averse. Cil dui orent assentement d'autres granz homes de la ville : si envoierent au Roi privèz messages et tout repostement mistrent le conte d'Anjou en une des portes de la ville qui a non la Porte le Duc; l'autre que l'en claime la Porte Saint Pol baillerent au conte Jocelin. Lors ovrirent tout apertement les portes de la cité et receurent le Roi dedenz qui s'estoit aprochiez d'ilec par leur conseil. Quant la Princesse le sot, ele se feri en une tor por peor de son pere; mès li preudome de la ville et de la compaignie le Roi parlerent à lui tant qu'il la firent venir et descendre devant son pere; elle s'agenoilla devant lui et li cria merci; mout li promist que du tout se contendroit à son pro-

[1] *Exameto coopertum albissimo, ut in omnibus candor niveus consonaret.*

posement. Li Rois cui mout pesoit de la folie sa fille, covri son corage com sages home, et la chastia debonnerement; toutevoies receut la ville d'Antioche, et ses gardes i mist, car il ne voloit mie que sa fille en poïst corrocier la Crestienté. Lalische et Gibel qui sont citez de la marine, li bailla, car ses maris les li avoit baillies en douaire. Il atira les besoignes de la ville et du païs mout bien : lors prist les seremenz de tous, et de petiz et de granz, que se il se moroit, il garderoient la ville, à leur pooir, en bone foi à la petite damoiselle qui avoit non Costance, fille le juene Buiemont. Car il doutoit trop la malice de la mere à l'enfant, qu'ele ne la deseritast, einsi com ele voult fere autrefoiz. Lors prist congié à ceus de la terre, et se retrest vers Jherusalem, si com ses besoignes le requeroient.

XXIX. — De la mort le roi Baudoin le secont.

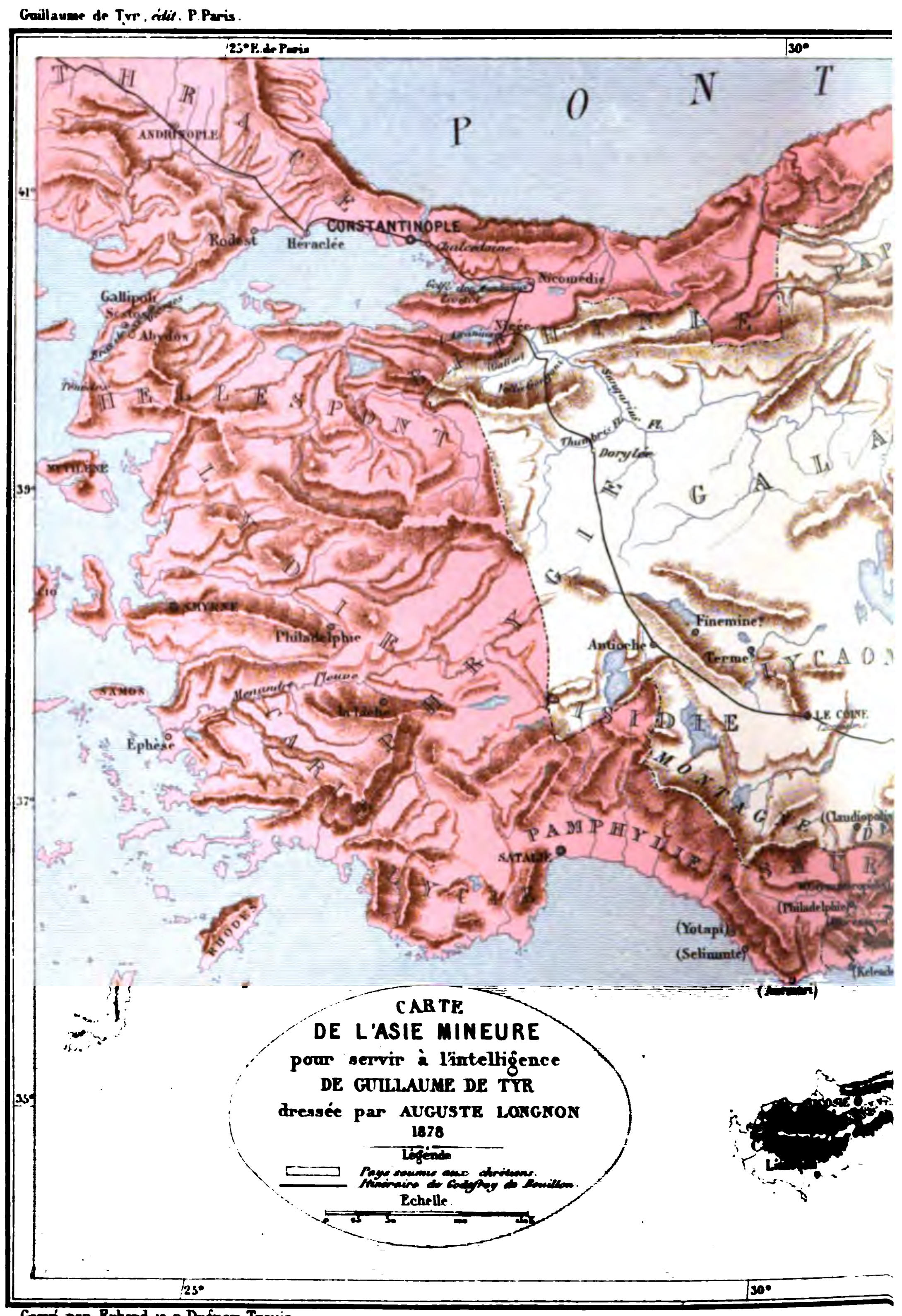
Tantost com il fu revenuz en Jherusalem, une grief maladie le prist dont il acoucha malades. Après, quant il comença plus à estre grevez du mal, bien senti et bien aperceut que il ne vivroit pas longuement; lors se repenti mout de ses pechiez vraiement et cria à Nostre Seigneur merci. Puis se fist porter en la meson au Patriarche, porce qu'ele estoit plus près du Sepuchre où Nostre Sires Jhesucris fu morz; porce que il vouloit mourir près de ce leu. Grant esperance avoit que cil qui là resordi le resusciteroit et sauveroit au jor du Jugement. Lors fist sa fille et son gendre venir devant lui et un leur petit enfant de deus anz qui avoit non Baudoin. Li Patriarches estoit presenz et pluseurs des autres barons du roiaume. Ilec lessa le roiaume et s'en devesti devant eus. Si le bailla à son gendre et à sa fille, et leur donna sa beneïçon mout piteusement. Après dist qu'il voloit morir en povreté, por enneur de son Sauveur qui por lui et por les autres crestiens avoit esté povres en cest siecle. Tantost guerpi abit et toutes autres choses qui à roi apartenoient, et vesti robe de religion, si devint chanoines riglez de l'ordre de l'eglise du Se-

puchre. Ne demora mie que l'ame s'en parti qui s'en ala, si com l'en doit croire, en la compaignie des anges. Grant duel en firent petit et grant, tel com l'en doit fere de roi preudome quant il muert. Il trespassa de cest siecle l'an de l'Incarnacion Jhesucrist .M. et .C. et .XXXI. le vint et uniesme jour d'aoust, eu treziesme an de son regne. Enseveliz fu mout richement come roi desouz Monte Calvaire, devant le leu que l'en apele Golgota. Genz i ot assez, prelaz, barons, clers et chevaliers.

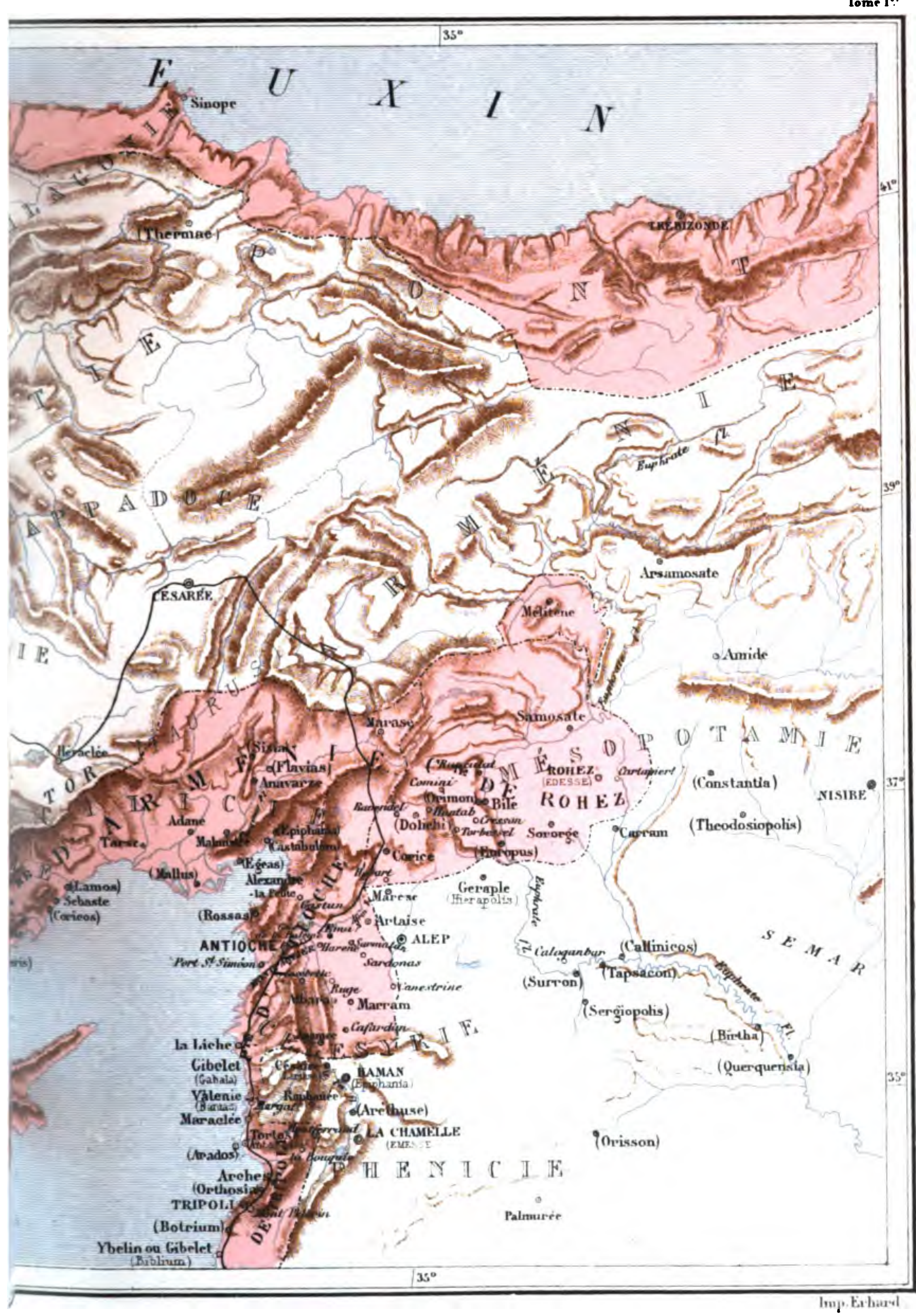


FIN DU PREMIER VOLUME.

Guillaume de Tyr, édit. P. Paris.



Gravé par Erhard, 12 r. Duguay-Trouin.


E U X I N
Sinope
TRÉBIZONDE
(Thermae)
Euphrate Fl.
Arsamosate
CÉSARÉE
Mélitène
Amide
Samosate
Marase
M É S O P O T A M I E
ROHEZ
(EDESSE)
R O H E Z
(Constantia)
NISIBE
(Theodosiopolis)
Carram
Héraclée
(Flavias)
Anavarze
Adane
Tarse
(Epiphania)
(Castabulum)
Corice
(Mallus)
(Egeas)
Alexandrie
(Lamos)
Sebaste
(Corieos)
(Rossas)
Geraple
(Hierapolis)
Artaise
ANTIOCHE
Port St Siméon
ALEP
Sardonas
(Callinicos)
(Tapsacon)
(Surron)
(Sergiopolis)
S E M A R
Marram
(Birtha)
(Querquensia)
la Liche
Gibelet
(Gabala)
Valenie
Maraclée
HAMAN
(Arethuse)
LA CHAMELLE
(Orisson)
(Arados)
Arches
(Orthosias)
TRIPOLI
P H E N I C I E
Palmurée
(Botrium)
Ybelin ou Gibelet
(Biblium)
35°
41°
39°
37°
35°

Imp. Erhard

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS DE LIEUX ET DE PERSONNES

A

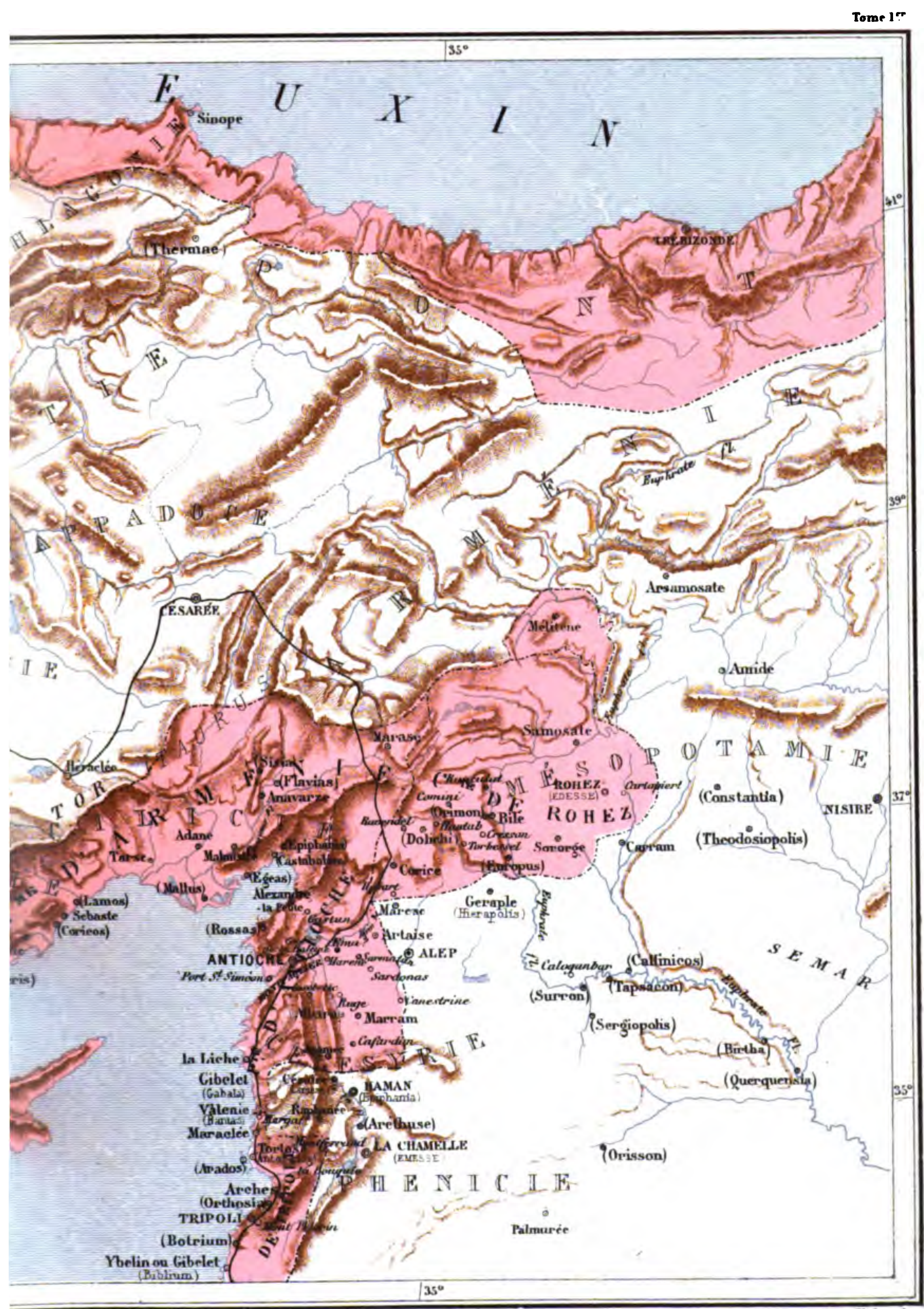
B

C

Guillaume de Tyr, *édit.* P. Paris.



Gravé par Erhard, 12 r. Duguay-Trouin.


35°
E U X I N
Sinope
(Thermae)
TREBIZONDE
41°
Euphrate fl.
39°
Arsamosate
CÉSARÉE
Mélitène
Amide
Samosate
Marasc
Heraclée
(Flavias)
Anavarze
ROHEZ
(EDESSE)
R O H E Z
(Constantia)
NISIBE
37°
(Theodosiopolis)
Carram
Sororge
(Europus)
Corice
Adane
Tarse
(Mallus)
(Égeas)
(Lamos)
Sebaste
(Corícos)
(Rossas)
ANTIOCHE
Port St Siméon
ALEP
Artaise
Geraple
(Hierapolis)
(Callinicos)
(Tapsacon)
(Surron)
(Sergiopolis)
(Birtha)
(Querquensia)
S E M A R
Marram
Sardonas
la Liche
Gibelet
(Gabala)
Valenie
Maraclée
(Arados)
Arches
(Orthosias)
TRIPOLI
(Botrium)
Ybelin ou Gibelet
(Biblium)
HAMAN
(Epiphania)
(Arethuse)
LA CHAMELLE
PHENICIE
Palmurée
(Orisson)
35°

Imp. Erhard

F

G

H

I

J

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

Y

Z

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

GLOSSAIRE (1)

A

A chief (tresre), achever, accomplir, 5.

A plein, au complet, 14.

A tant, avec tant. « Il issi lors *à tant* de gent com il pot avoir », 18.

Aaisement, aisance; répond assez bien à notre ancien mot *confort*. « La citez estoit pleine de si grant richece et de tantes manieres d'*aaisement* », 486.

Abandon, librement, ou *A bandon*, 64. (Voyez *Bandon*.)

Abandonné, entièrement entraîné. « Pierres fu, dès iluec en avant, plus *abandonnez* à la voie...; il atorna son erre... », 25.

Abatéis, abattis, amas d'objets abattus, 163.

Abrié, abrité, 64. « Li cheval de la povre gent ne pooient estre *abrié*. »

Accliné, incliné. « Dormant s'est *acclinez* », 24.

Aceinstrent au prétérit de *aceindre*, enceindre, entourer. « Si *aceinstrent* la ville », 92.

Aceint, enceinte. « Firent un *aceint* de mout fort oevre », 267.

Aceler, cacher. « Mieus estoit *aceler* leur penser », 82. Peut-être fallait-il lire *à celer*.

Acertes, adj., vrai. « Li Mescréant virent que la chose estoit *acertes* », 46.

Achacer, chasser. « De toutes pars *achaçoient* les proies devant eus », 422.

Achoison, cause, motif. « Ne vos di mie que tuit eussent bien sage *achoison*... », 30.

Acoardir, rendre lâche, couard. « Leur pechié les *acoardirent* », 53.

Acointanz, d'agréable accueil, 75.

Acointance, relation suivie, familiarité. « En privée *acointance* », 112.

Acointe, habitué, ami. « Li Baron si com il estoient plus *acointe* li un des autres », 32.

Acointier, bien accueillir. « Pour eus ennorer et *acointier*, » 58. — Informer. « De tout leur estre les *acointoient*. » 103.

Aconsuivre, suivre, rejoindre. « Ces Tyois qui n'avoient pas *aconseus* les autres », 38. « Ociant quanque il *aconsivoient* », 47. — « Il les *aconsut*, » 38.

Acoucher, s'aliter, se mettre au lit. « Li Apostoiles *acoucha* malades », 26.

Acréu, partic. du verbe acroire, dans le sens d'emprunter. « Il avoit despendu son avoir, et *acréu* de l'autrui », 346.

(1) On n'entend pas donner ici les résultats d'une étude grammaticale : c'est une explication succincte des mots et des tournures qui peuvent arrêter et même rebuter ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas encore essayé de lire les textes de Joinville et de Villehardouin. Il n'est pas rare, et nous le regrettons, de rencontrer des Français instruits, des gens de lettres familiarisés avec les auteurs italiens et anglais, qui n'ont pas encore essayé d'aborder les légères difficultés que présente la lecture des vieux écrivains de leur pays. C'est pour eux seuls que nous avons cru faire une œuvre utile, en recueillant ici tous les mots de notre volume qu'on chercherait vainement dans le Dictionnaire de l'Académie. Nous reproduisons ici la forme exacte de notre texte, pour qu'on en retrouve plus aisément le sens. Nous rappelons une des pages (ordinairement la première) où se trouvent le mot et le membre de phrase dont l'usage est aujourd'hui perdu. De plus, nous indiquons une des autres pages où la même expression est employée dans un sens particulier.

Acreus, dégoûtants, répugnants. « Cil qui ocis les avoient estoient mout *acreus* à regarder », 291.
Acueillir, admettre, recueillir. « Autre fet vos raconterai, sans *acueillir* point de mençonge», 367.
Adont, alors. « Assez leur venist mieus que *adont* fust tuez », 69.
Adoubé, vêtu, armé, 112.
Adoucier, adoucir. « Et ne puet-l'en *adoucier* vos cuers », 42.
Adoulé, attristé, rendu dolent. « De la perte... furent mout *adoulé* en l'ost », 94.
Adrecier, adrescier, redresser. « De l'outrage qu'en leur avoit fet leur fist *adrecier* et rendre ce qu'il en porent recovrer », 35. — Diriger. « Li Tyois *s'adrescierent* tout droit vers Nique », 44. « Et qu'il *s'adreçoient* à passer parmi la terre », 45. C'est-à-dire : qu'ils prenoient la direction de sa terre. « Nostre sires *adresçoit* si les voies et les oevres de Tancré », 366.
Adreçoier, voie directe. « Mout se penoient de querre *adreçoiers* », 107. — « La gent du païs leur enseignerent un *adreçoer* », 231.
Aduré, rude, vigoureux, 119. (Voyez *Vassal*.)
Afebloiement, afaiblissement, 373.
Afere (de grant), de grande capacité, 15.
Afermer, tenir ferme. « Et orent *afermé* entr'eus », 15.
Aferoit, à l'imparf. d'*aferir*. Appartenait, convenait. « Come il aferoit à tele gent », 55.
Afiert au présent; il appartient, 432.
Afetiez (*li bien*), le bien fait. « L'uitisme bataille conduisoit li preus, li sages, li *bien afetiez* Tancrez », 215.
Aficher (s'), s'assurer, s'affermir. « Lors *s'aficha* sur les estriers », 306.
Afier, assurer. « Et il les a de bien faire *afiez* », 69.
Afiner, mettre à fin. « Ains fu ceste chose *afinée* », 147.
Afoï, enfui. « Li un i estoient *afoï* por la guerre », 187.
Afuioient, à l'imparf. d'*afuir*, fuyaient, 390.
Agaiter, guetter. « Puis leur comanda que il *agaitassent* leur point », 80.
A grant piece, de longtemps, de grand espace de temps; comme notre ancien *pieça* (*piece a*). « N'avoit mie talent d'eus lessier aler *à grant piece* », 62.
Agrejer, augmenter. « Quant il senti que sa maladie l'*agrejoit* », 409. (P.-ê. faudrait-il corriger le manuscrit et lire : que la maladie *agrejoit*.)
Agrevez, surchargés, 126.
Aguiser, effiler. Voyez *Contremont*.
Aigue, eau, 170.
Ainçois, ou *aincois*, auparavant. « A l'aube du jour ou *aincois* », 302.
Ainz, mais, avant. — *Ainz que*, avant que (*antequam*), 12.
Aitre (lat. *atrium*). « L'*aitre* du Temple », 9.
Aléoirs, allées, plate-forme ou galerie ménagée au sommet des murs, 401.
Aleiter, être au lait, teter. « Les petiz enfanz qui *aletoient* », 200.
Aloignes, atermoiements. « Il connoissoient bien les *aloignes* de l'Empereur », 253.
Alosé, loué, célébré, 160.
Ambedui, ambedeus, tous deux, 110.
Amender, améliorer, agrandir. « Li uns la fist, li autres l'*amenda* », 112. — Réparer. «Par celui estoient *amendé* tuit li meffait »,13.
Ame (por m'), pour, ou sur mon *âme*, 10.
Amenuiser, diminuer. « Chascun jor *amenuisoit* le nombre des pelerins », 274.
Amoloier, adoucir, amollir, 78.
Amonester, avertir, admonester, 206.
Ancesseurs, ancêtres.
Angarde, avant-garde, 111.
Angoisser, presser violemment. « Li pueples les *angoissoit* et hastoit d'aler », 240.
Angoisseuz, impatients. « Cil estoient li plus *angoisseuz* du siege lever », 254.
Anuitier, faire nuit, 312. (Voyez *Vespre*.)
Aorsez, animés, irrités. « Li Dux vit que li pueples estoit *aorsez* sur lui », 127.
Apaié, suffisamment payé. « Li pueples ne se tenoit mie *apaiez* de leur paroles », 45.
Apareillement, préparatifs. « Mout estoient grant li *apareillement* et li atour merveilleus que l'en faisoit, 32.
Appareillié, préparé, disposé à, 32, 128.
Aparescier, devenir paresseux, 486.
Aparissant, apparent. « Maint baron qui n'estoient mie si renommé ne si *aparissant* », 32.
Apenser (s'), réfléchir, prévoir, se préoccuper. « Més quant l'en *s'apense* quel gueredon l'en attent », 29. « Mès cil estoient tuit *apensé* de teus choses », 145.
Apercevant, intelligent, observateur. « Li aisnez, sages mout et *apercevanz* », 171.
Apert (en), publiquement. (Voyez *Repost*.)
Apoiaus, appui, pièces d'appui. « Por fere *apoiaus* au pont. » 286.
Apertement, ouvertement, 26.
Apostoiles (li ou l'), le pape, 3. (Lat. *Apostolicus*.
Apresser, oppresser. « La maladie l'*apressa* si durement », 431.
Aprimes, premièrement. « Lors *aprimes* tintil acertes ce qu'il avoit eu jusqu'alors en despit et tenu por gabois », 219.

Aque ou ***Aquel***, auquel. « Li ponz est ilec, ***aque*** l'en passe le flun », 139.

Aquité, apaisé, 207.

Arabe, Arabie, 15. (Comme ***Itale***, Italie; ***Cilice***, Cilicie; ***Bithine***, Bithinie.)

Archieres, ouvertures pratiquées dans les murs de défense; meurtrières. « Trere ne lancier par dessus le mur ne par les ***archieres*** », 287.

Ardre, brûler. « Li grant prince ***ardoient*** et gastoient les terres à leur voisins », 16.

Ardure, ardeur. « Esmuz d'***ardure***, de convoitise et de volenté d'avoir enneur », 44.

Aré, aride (lat. ***aridus***). « Un païs mout sec et mout ***aré***», 107. — « Une arée », 164. Une plaine aride.

Arer, cultiver (lat. ***arare***). « Li gaaigneur de la terre n'osoient ***arer*** ne semer », 415.

Aresnable, disposé à écouter, à comprendre. « Vers toutes genz estoit privez et ***aresnables*** », 304.

Aresnier, entretenir, exposer les raisons. « De cele chose dont vos m'avez ***aresnié*** ai-je esté mout pensis », 172.

Arguz, charmes, sortilèges. « Cil qui se fioit en sorceries et en ***arguz*** », 424.

Armes, âmes. « La grant besoigne emprise por sauver leur ***armes*** », 82.

Arsons, incendies. « Et leur mostrerent les outrages et les ***arsons*** que cil avoient fez », 39.

Aspresce, âpreté, rigueur. « L'***aspresce*** de l'iver », 85.

Assailleurs, assaillants, 98.

Assausist, au conditionnel d'***assaillir***. Un jour s'accorderent que l'en ***assausist*** », 93.

Assener, toucher, atteindre. « Chascune des autres batailles se plunjoit bien là où ele ***assenoit***, » 423. Assigner. « L'Empereres li ***assena*** un beau leu », 35.

Asseoir, assiéger. « Il ***assist*** la cité. »

Assez, beaucoup. « Gautiers vit qu'il menoit ***assez*** de foles gens », 35.

Asseur, assuré, 8.

Assolz, absous, 317.

Astés, ou mieux ***astes;*** habile, porté à. « ***Astes*** fu aus armes qui bien li sistrent, et dont il estoit aûsez plus que autres », 438.

Atainz, reconnu; comme, dans la langue juridique : ***atteint et convaincu***. « Il leur feroit tranchier la leste come de traiteurs ***atainz***», 322.

Atant, alors, 188.

Ataîner, presser, aiguillonner « Cele menue gent semonst tant et ataîna les Barons», 46.

Atargié, attardé, 131.

Atemprer, adoucir, tempérer, 479.

Atendist (s'); au condit. de ***s'attendre***, compter sur. « Il sembloit à chascun que l'en ***s'atendist*** à lui de la besoigne », 106.

Aticement, excitation, 119.

Aticier, irriter, exciter. « Ains les ***atiçoit*** et mettoit en voie de fere les granz forfez », 51. — « Por mauveses paroles qui l'***aticierent*** », 112.

Atisier, dans le sens de notre ***atiser le feu***. « Il trova bien qui l'***atisa*** en sa folie», 113.

Atirement, arrangement, préparatif. « Ce sembloit ***atirement*** de tres-grant chose », 32.

Atirier, disposer, traiter. « Les batailles si com ele estoient ***atiriées*** ». Traiter. — «Cil cui femme li Rois avoit si debonnerement ***atiriée*** », 361.

Atorner, disposer. « Si ***atornerent*** leur batailles por combattre, 18. « Il ***atorna*** son erre », 25.

Atour, disposition. (Voyez ***Apareillement***.)

Atout et ***à tout***, avec tout. « Gautiers venoit ***a tout*** grant gent», 34. « ***Atoutes*** leur nés »,247.

Atrere, attirer. « Si comencierent à corre por ***atrere*** les noz », 192.

Atret, amorce. « Il mistrent leur ***atret*** bon et grant », 99.

Auferant, cheval de guerre, 192.

Aumaille, bétail (lat. ***animalia***). 106.

Aûné, assemblé, 165.

Auques, quelque peu, à peu près. « Et estoit jà ***auques*** d'âge », 15. — « Cil qui les suivoient en faisoient ***auques*** lor volenté », 18. « Au quart jour furent ***auques*** tuit ensemble. — Cil troi chastel avoient ***auques*** une façon », 280.

Aûsé, éprouvé, accoutumé. « Les gens estoient hardi et bien ***aûsé*** d'armes », 89.

Ausi, autant, aussi. « ***Ausi*** com à forsené ». (Et non pas ***forcené*** comme on écrit aujourd'hui), 7.

Auteus, autel. « Leurs églises et leur ***auteus*** garder », 10.

Autresi, tout ainsi, 9.

Autretel, pareil, égal, 108.

Aval, en bas, 167.

Avaler, descendre. « La menue gent leur ***avalerent*** assez par le mur vin en botiaus», 114.

Avenable, convenable, 242.

Avenablement, convenablement. « Il lessassent des gens ***avenablement***, por garder la ville », 131.

Avenant (selon leur), à leur convenance; ou, comme aujourd'hui, à l'avenant. « Les vueves dames maria ***selon leur avenant*** » 453

Avers, avare, 166.

Avint (il), il arriva, 7.
Avoir chier leur cors, avoir la vie chère. « Si com il *avoient chier leur cors* », 15.
Avoutire, adultère, 150.

B

Baastes, loges des sentinelles, 157.
Bacon ullé, jambon huilé, 163.
Baée, ouverte. « Gueule *baée* », bouche ouverte, 108.
Baiasses, servantes, 13.
Baile, enceinte de palissades. « Ilec fist une tor et un baile et bones trenchiées », 425.
Bailli, investi du gouvernement civil, gouverneur, 8.
Baillie, gouvernement. « Cil ot en *baillie* les terres que l'en claime Celessurie », 19.
Baillir, donner. «*Baillié* l'avoit à chevaliers». — Gouverner, 457. « Glorieus sire qui tout as à *baillir* », 105.
Ban, annonce, ordonnance publique. « Et fist crier partout son *ban* », 15.
Bandon, liberté. « Si qu'il n'eussent mie tel *bandon* de corre par la terre », 64.
Baptoier, baptiser, 403.
Barat, tromperie, 49.
Barbacane, fortification avancée. « Et cele tour fust einsi come *barbacane* de l'ost», 158.
Bareteur, trompeur, 349.
Barnage, baronnage, 107.
Barné, investis de baronnies. « Les princes et les autres *barnez* », 23, 112.
Barre, barrière. « A peines trouvoit-il point de *barre* qui li destornast à fere sa volenté », 18.
Barrer, ravager. « Il mistrent le feu és villes et *barrerent* tout le païs », 52.
Barroier, ravager, 342, 388.
Bataille, corps d'armée; d'où bataillons. « Une partie de ceste bataille s'enfoï », 447.
Batéa, au prétérit de *batéer*, baptiser. « Le message Cornille que il *batéa* », 263.
Bauz, confians, présomptueux. « Si furent plus *bauz* et plus hardiz », 44.
Béer, *baer*, viser, aspirer à. « Li nostre se *baoient* à vendre chierement », 411. « Prince qui *bée* à fere mal », 68.
Befroiz, échafauds mobiles. « Si firent cloies hastivement; leverent *befroiz* et chastiaus », 237.
Berfroiz, id. « Il i prenoient merrien por fere *berfroiz* ».
Bel, *beau*, bien. « Et les semonoit *bel* de vengier les Crestiens », 106.
Bénéiçon, bénédiction, 25.
Beneoit, bénit. « Le venredi *beneoit* », 250.
Ber, baron. « Uns *bers* de Champaigne », 94.
Bersaut, tir, cible, 158, 462.
Berser, tirer de l'arc, 159.
Bés, becs. « Avoit nés qui ont *bés* devant, ensi come galies », 168.
Besaines, ruches. « Et *besaines* pleines d'ez », 238.
Besoigne, affaire. « Et li dist qu'il s'en alast parler de la *besoigne* que il aportoit », c.-à-d. de l'affaire qu'il portait, dont il était chargé, 27.
Bestorner, mal tourner. « Se il ne vos plest à *bestorner* l'atirement de la besoigne », 297.
Bise, synonyme de Nord ou Septentrion, 111.
Blason, l'écu, 189.
Boban, gloriole. « Li autre aloient por *boban*, qu'en nes tenist à mauvès », 30. « Li Tur s'en retornerent à grant feste et à grans *bobans* », 145. — « Et par fin *boban*, por nous corrocier, s'en vouront-il venir en la cité », 161.
Boe, boue, 8.
Boisdie, fraude, perfidie, 94.
Boivre, boire, 108.
Bonne, borne, 14.
Botiaus, *botels*, bouteille, 116. (Voyez *Avaler*.)
Bouciaus, outres. « Quant la povre gent povoit aporter leur *bouciaus* », 273.
Botoient, à l'imparfait de *boter*, bouter, jeter. « S'il ne se *botoient* entre les chevaus », 104.
Bouz, mesure de liquides. « *Bouz* à mesurer vin », 472.
Boves, caves, cavernes, 342.
Brant, épée, 105.
Bret, hurlement, 109. (Voyez *Felonie*.)
Bretesches, tours en bois, établies sur les murs avancés. « Il mistrent prudhomes bien armez en *breteches* que il assirent sur le mur », 191.
Briez, sujet de *brief*, bref, 56.
Bues, bœufs, 13.
Buies, anneaux, chaînes. « Les mains liées et les piez en *buies* de fer », 327.
Buisines, trompes (lat. *buccina*). « S'entrecomencierent à soner *buisines* et menuiaus », 41.

C

Caitiveté, 165. (Voyez *Chaitiveté*.)
Calemelles, cannes à sucre. « Ilec les *calemelles* et li çucres croist », 480.

Carité, charité. « Dous filz en *carité* » ; doux cher fils, 24.
Carnages, le carême-prenant, 165.
Casé, possesseur de domaines. « Les princes, les *casez* », 23.
Caseaus, villages. « Les villes entor les citez que l'en claime *caseaus* en la terre », 324.
Catervez, rassemblés, 213.
Cele terre, cette terre. *Celes genz*, ces gens.
Celui, celui-ci. *Cist*, ceux-ci, 7. On voit aussi : *de celui Aaron*, de cet Aaron, 6.
Cense, redevance, 393.
Censer (se), se taxer à un cens, à une redevance annuelle. « Li baillis de Triple *se censa* aus Crestiens », 254.
Ce que, c'est que, parce que (voyez *Destourber*), 14.
Cerchier, visiter (lat. *circare*). « Si commença à *cerchier* les Barons et à requerreles », 27. — « Leur entention estoit que il *cerchassent* le païs et les terres entour », 109.
Chaable, espèce de perrière, 284. — « Il avoit dedenz la ville une perriere qui estoit granz *chaables*, et gitoit trop grosses pierres », 489.
Chaaine, douane, lieu où se paient les droits d'entrée. « Les rentes que l'en recevroit à la *chaaine* d'Acre », 371.
Chaitiveté, condition chétive; misère, 22. « De la *chaitiveté* de cette vie se partirent por le martire », 462.
Chaitivoison, captivité, 7.
Challoir, soucier. « Ne li *challoit* que il devenissent », 49.
Chameus, chameaux, 106.
Champ (en), attendre *en champ*. En pleine campagne. 513.
Champaigne (la), la campagne, les champs, 69.
Changer, échanger. « Leur formages et leur let *changeoient* à ce dont il avoient mestier », 13.
Chaoir, choir, tomber. « Si se lessa *chaoir* à ses piez », 47.
Chaples, massacre. « Tandis com li *chaples* duroit », 447.
Chapleiz, lutte sanglante. « Mout i ot fier *chapleiz* », 92.
Chartre, prison, 62.
Chasteé, chasteté, 442.
Chastier, corriger. « Li rois Baudoins ne se *chastioit* pas de ce qu'il avoit fet tel tort à l'Eglise », 378. — Enjoindre, recommander. « La premereine chose que l'en les *chastia*, ce fu de garder les chemins », 442.
Chaussit au conditionnel de *challoir*.
Chauz, calus. « Il avoit és mains et és genouz une duresce que l'en claime *chauz* », 438.
Chaz, espèce de navires. « Et vint-huit vessiaus qu'il apeloient *chaz* », 468. — Échafaud mobile. « Et menerent *chaz* et voies covertes », 93.
Chenaille, auj. canaille, 210.
Chenes, blancs. « Cheveus ot blons, mès furent mellé de *chenes* », 438.
Chestivaille, tas de chétifs, de misérables, 219.
Chevance, bénéfice, ressource. « Por querre *chevance* au Roi », 414.
Chevauchéeur, cavalier. « De *chevauchéeurs* amena onze mille », 355.
Chevestres, licous, 149.
Chevir, venir à bout. « Ne porent *chevir* coment il fussent monté : por ce furent à pié », 223.
Chevetain et *Chevetaine*, chef, capitaine. « Il l'eslisoient à chevetaine », 31. « Li *chevetain* d'aucunes batailles », 67.
Chiés, *chief*, tête, 305.
Chufler, huer, siffler. « Il leur *chufloient* et disoient ledes paroles », 285.
Chuflois, huées. « Li mescréant venoient à grant noise et à granz *chuflois* », 21.
Cil celui, celle, cet, cette, ceux. « *Cil*, qui leur devoient les testes trenchier », 10.
Cist, ceux-ci. « Maint autre baron qui n'estoient mie si renommé come *cist* », 32.
Cisme, schisme. « Quant cele descorde et le *cismes* refus si granz », 26.
Claimer, *clamer*, appeler. « La mer que l'en *claime* le Bras saint Georges », 19.
Cloies, claies. « Si mistrent trés et *cloies* par dessus », 140.
Cloistriers (moines), qui vivent enfermés en cloître, 170.
Coart, couard, 205.
Coiement, silencieusement, 198.
Costieres (terres), les côtes de mer, 202.
Coisirent, au prétér. de *coisir* ou *choisir*, apercevoir. « Quant li Tur les *coisirent* » 192.
Coivre, cuivre, 70.
Combles, opulent. « Mais leur sires estoit *combles* et riches de blez... », 416.
Com et *come*, comme. « Tant *com* mestiers estoit », 4.
Commandement son seigneur (le), le commandement que son seigneur lui avait fait, 8.
Commander à, commander de. « Il *commanda à* fondre... », 7.
Comendation, recommandation. « Li evesques

d'Orenge fist la *comendation* de l'âme », 110.

Commun (le), le peuple, la commune. « Au *commun* de Gene », 393.

Comperent, paient; au présent du verbe *comperer*. « N'est mie droit que li loial pelerin *comperent* les pechiez aus desloiaus », 50.

Concueillir, rassembler. « La grant tourbe que Pierres avoit *concueillie* », 32.

Conduit, guide, conducteur. « Il leur bailla bon *conduit* et seur », 35. — Sauf-conduit. « Cil issi hors par *conduit* », 247.

Confermement, confirmation, 427.

Confés, confessé. « Il s'estoit fet *confés* », 448.

Confroisser, froisser ensemble, 284.

Congié (avoir), congé ou permission. « Il atorna son erre, et ot le *congié* du Patriarche », 25.

Conquerre, conquérir. *Conquistrent*, conquirent, 7. *Conquéissent*, conquissent, 15.

Conquest, conquête, 310.

Conréer, conraier, conroier, ranger, ordonner. « Si *conrea* ses batailles », 498.

Conroi, arrangement, 18. Voyez *Route*. « Si que il prist de li tel *conroi* come il porroit », 127.

Consaus et *conseus*, pluriel de *conseil*, 161.

Consaut, au subjonctif de *conseiller*. « Bien afiert à si haut home come est rois, que il se *consaut* touzjourz », 432.

Conseil, avis, intention, délibération. — Avoir et prendre *conseil*, délibérer. « Il changierent leur *conseil* », ils changèrent d'avis, 13. — *Mettre conseil*, pourvoir, aviser, penser à. « Il demandoit se l'en porroit *metre conseil* en cel afere », 22. — « Se cil *préissent conseil* de nous secorre », 23.

Conses, consuls. « Chevetains des nés, qu'il clamoient *conses* », 349.

Contencer, disputer. « En ceste maniere *contençoient* encore », 250. — *Contencier*. « Quant il orent longuement *contencié* en ceste maniere », 472.

Content, débat, constestation, 7.

Continueus, continuel, 5.

Contredit, obstacle, opposition. *Mettre contredit*, mettre obstacle, 96.

Contremont, jusqu'en haut. « Si s'en va *contremont* en aguisant », 190.

Contrepenser, balancer, peser. « Mout ai *contrepensées* les voies deçà et de là », 172.

Contrester, aller encontre, contrarier, 17.

Contrez (lat. *contractus*), impotent, noué, 267.

Contretenir, tenir contre. « Bien savoit que il ne porroit pas *contretenir* la gent qui dehors estoit », 361.

Contreval, en bas. « Et descendi *contreval* jusqu'à terre », 185.

Controver, inventer. « Cadmus *controva* les lettres griesches », 476.

Coploient, au présent de *coploier*, accoupler. Lors *coploient* quatre chars ensemble », 95.

Corage, cœur. « Por apaisier son *corage* », 120. — « Car à *coraige* desirant ne haste-l'en rien assez », 260. — « *Seloac son corage* », suivant son opinion, son sens, 438.

Coraille (la), les entrailles, 165.

Coréeurs, coureurs, ceux qu'on envoie à la découverte, 156.

Corre, courir, 64.

Corsage, figure, forme de corps. « Or vos dirai de quel *corsage* il estoit », 332.

Cortement, opposé à longuement, 310.

Cortillage, terrain de vergers, de jardins. « Grant plenté de bones eaues, por ce i sont li bon *cortillage* », 351.

Corvées, journées de travail gratuit au compte du maître, 12.

Costement, coût, prix, 165.

Costiere, étendue de côtes, littoral. « En cele *costiere* avoit encore quatre villes », 394.

Costume, taxe, redevance établie. « L'en n'en rendroit paages ne *costumes* », 456.

Costumierement, adv. habituellement, 17.

Coudre, coudriers. « Li menuz pueples coroit par les haies querre *coudres* et autres verges por fere les cloies », 272.

Coupes, fautes. « Je n'ai nules coupes en ceste chose », 10.

Courtils, vergers, 127.

Coust, dépense. « Merveilleus *coust* », 351.

Coutes, couvertures. « *Coutes* toutes emplies de coton, cordes de nés et tapis », 282. — *Coute pointes*, courtes-pointes, 145.

Couvine, projet, intention. « Et bien sceussent gens esmer et connoistre leur *couvine* », 175.

Covenance, traité, accord. « Cil faisoient *covenance* à eus de demorer... », 13.

Covenant; arrangement. « Sans nul *covenant* fere à lui », 50.

Covent (tenir), tenir compte. « Li Empereres tint bien *covent* de ce qu'il avoit promis », 12. — *Covent* semble participe en cette autre phrase : « Si donnerent le treu qu'il orent *covent* entre eus », c.-à-d. », *accordé*, stipulé, 13.

Créant (par leur) par la foi qu'ils avoient engagée. « Cil dirent que il en mengeroient par leur *créant* », 152. — « Il li fianceroit et donroit son *créant*, com loiaus crestiens », 398.

Créanter, garantir, 112.

Cremir, craindre. « Por ce si *cremoit* à aler à lui », 75.

Crestiaus, créneaux, 196.
Crestienté (la), la race chrétienne, 8.
Créu, cru, partic. de *croire*. « A si grant plenté que à peine porroit estre *créu* », 17. Au condit. *créissiez*, 23.
Croiance, créance, lettres de créance, 56.
Croie, craie, 462.
Croissement, accroissement, 153.
Croissie, rompue. « La tente ont *croissie*, » 94.
Croller, agiter, brandir. « Et lorz *crolassent* une baniere », 217.
Crolles, tremblements de terre. « *Crolles* de la terre par mains leus », 16. — « Uns granz *crolles* vint en la terre de Surie », 418.
Crouler (se), bouger, ébranler. « Quant cil de l'ost oïrent ce, si ne se *croulerent* », 40.
Crouste, grotte. « Là mostre-l'en une *crouste* apelée la maison Joachin », 378.
Cruelment, furieusement. « Assemblerent *cruelment* et de grant corrouz », 18.
Crueus, cruel, 8.
Cueillir, nourrir, prendre. « Mout avoient *cueilli* entre eus grant haine », 126, 429.
Cuert, au présent de *courir*. Li fluns s'en *cuert* tout costoiant les murs », 139.
Cui, à qui. « *Cui* cil faisoient trop de honte », 9.
Cuider, penser. « Par la voie où il *cuidoit* mieuz eschaper », 18.
Cuivert, terme injurieux, pervers. « Puis n'i ont li *cuivert* demoré », 207.
Cure, garde. « Li abes avoit en sa *cure* et en sa porvéance cil hospital. » Il était tenu de garder et de pourvoir cet hospice, 20.
Curres, chariots. « Il amenoit char, *curres* et charretes; chameus, bucs, vaches et menues bestes », 17.

D

Dame Dieu, Seigneur Dieu (Dominus Deus). « D'où peut être venue notre exclamation *Dame!* », 7.
Dampné, condamné. « Mais là furent *dampné* », 71.
Dangereus, en danger, inquiet. « Touzjorzmés en fu puis *dangereus*, et par eure li doloit li leus de la plaie », 370.
Dangier, seigneurie, puissance (lat. *dominium*). « La cité fu en *dangier* de la gent mescréant », 5. « Il ne vouloit mie que il fussent eu *dangier* d'autrui », 15. — Risque, danger (lat. *damnum*). « Il porroient passer sans le *dangier* à ceuz de la ville », 140.
Darrenier, derrenier, dernier, extrême. « De ces *derrenieres* parties d'Orient », 17.
Deable, diable, 26.
Déans, doyen, 398.
Decourir, découler, ruisseler. « Toutes les rues decouroient de sang », 402.
Debonaireté, debonnereté, honnêteté, bon accueil, 6. « Li sires de la ville qui assez leur avoit fet *debonnereté* », 38.
Debrisié, épuisé, rompu de fatigue. « Las et *debrisiez* de si grant voie », 24.
Decevance, déception, 75.
Decevement, tromperie, 184.
Dechoit, ruiné. « Delez les tentes avoit une viez forteresce *dechoite* », 47.
Decouper, mettre en pièces. « Il encontroient greigneur route qui touz les decoupoient » 186.
Defausissent, au conditionnel de défaillir, 210.
Defensable (gent), pouvant se défendre, 270.
Deffoïs, exhumé. « Et virent ce saintuaire qui estoit tout *deffoïs* de terre », 209.
Defouloient, foulaient. « Et *defouloient* à leur piez », 21.
Dehoisiez, entamés, brisés. « Une perriere.. trop les avoit *dehoissiez* », 489.
Déist, au conditionnel du verbe dire, 7.
Delez, près, à côté. « *Delez* avoit un hospital », 20.
Deliz, jouissance. « Il vaut mieus soufrir les perilz et les soufraites de la guerre que retorner en son païs aus *deliz* de sa terre », 379.
Delitable, délectable, 44.
Delivre, délivré. « Sans faille serez *delivre* d'eus », 90. — *A delivre*, complètement, sans condition. « Rendez-nous la cité *à delivre* », 100. — *Delivre*, libre. « Car cele voie leur estoit plus brief et plus *delivre*, se il pooient avoir », 56. — Délibéré. « Bons chevaliers forz et *delivres* », 105.
Delivrement; résolûment. « Et li dist que l'en alast *delivrement* aus princes », 27. — « Il se délivra de sa femme pour passer plus *delivrement* par la terre », 337.
Deloier, délayer, 173.
Deloir, décembre. « Jusques à l'entrée de *deloir* », 236.
Demaine, domaine, pouvoir, 101.
Dementer, lamenter, désoler. « Li Rois quant il se *dementoit* de cele chose », 426.
Demorance, retard. « Loeroie que sans *demorance* envoïssiez », 23.
Denrées, somme de deniers. « Il fist crier son ban qui l'en leur vendist à resnables *denrées* », 70.
Departement, séparation, 429.
Desporveuement, au dépourvu, 342.

Deporter, soutenir. « L'autre est que vos *deportoiz* et ennoroiz mon povre lignage », 10.
Deroute, participe de *derompre*, rompre, 462.
Derrain, dernier. « Escalonne, qui est la *derraine* cité du roiaume ». 407.
Desaaisié, privé d'aise, de bien-être. « Si sont las et *desaaisié* », 90.
Desaivées, défoncées, inégales. « Les voies *desaivées* », 77.
Desaencrer, lever l'ancre, 196.
Desapensement, imprévoyance, défaut de réflexion. « Il meismes en connut bien son *desapensement* », 411.
Desapensé, imprévoyant. « Lui et les siens trova *desapensez* », 327.
Desassi, non assiégé. « Devers midi remest la citez toute *desassise* », 271.
Desatiriément, d'une façon déréglée. « Cil pueples qui vivoit ausi *desatiriément* come bestes », 15.
Desaüsez, désaccoutumés. « Cil de la ville estoient *desaüsez* d'armes », 352.
Desbareter, abandonner la bannière, 159.
Descauz piez, pieds nus, déchaussés, 119.
Desclos, défermé, ouvert, 280.
Descochent (se), synonyme de : décochent leurs flèches, 74.
Descombré, déblayé : « La plus droite voie et la plus *descombrée* », 255.
Desconfitement, en déconfiture, en déroute, 18.
Desconraer, désassembler, disperser. « Tous les *desconraerent* », 447.
Desconvenues, irrégularités. « Tant i trova de *desconvenues* », 424.
Descordre, séparer, différer de sentiment. « *Se descordent*, — *se descordoient* ».
Descorz, désaccord. « Contenz et *descorz* et guerres estoit presque partout », 16.
Desdaing, indignation. « Si en ot grant duel et grand *desdaing* », 4.
Desert, abandonné. « Il la troverent *deserte* », 4.
Deserte (la), la récompense, la solde. « Iluec receut la *deserte* des maus qu'il avoit fez », 506.
Desfroissié, rompu, brisé. « Durement furent *desfroissié* li mur », 93.
Deshorder, démolir. « Si comencierent à *deshorder* et despecier les murs », 128.
Desirier, désir (lat. *desiderium*), 279.
Desloer, déconseiller, 112.
Desloiaus, déloyal.
Despecier, démolir. « A ceste tour *despecier* avoit mis li Cuens son pooir tout », 96.
Despecéis, les parties renversées, écroulées. « Et firent refaire les murs et les *despecéiz* des tornelles », 101.
Despens (le), la dépense. (Voyez *Livroison*.)
Despisoit, à l imparfait de *despire*. « Por ce, *despisoit* les noz », 252.
Despit, substantif et adjectif; mépris, dépit, vil. « Ce fesoit-il por *despit* du pueple crestien », 18. « Cis Pieres estoit petiz hom et come une *despite* chose ». « Cil en ot si grant *despit* et si grant *desdaing* », 26.
Despit, participe de despiser, avilir. « Quant il ot avillié et *despit* l'Empereur. » 19.
Desputer, disputer, 88.
Desréer, déranger, désordonner. « Mout fait *desréer* en armes bonne aventure », 161.
Desrenge (se), au présent de *desrenger*, rompre les rangs, 105.
Desresnier et *deresnier*, soutenir, deffendre. « Li patriarches enjoignoit à nos gens que il bien se contenissent, por *desresnier* l'enneur de la foi J.-C. », 382. — « Quant il oï ce chevalier *deresnier* einsi », 396. — « Cil qui le champ *deresneront* » ; leçon remplacée dans plusieurs manuscrits par *gaaigneront*, 211.
Desroi (*à*), sans ordre. « Nostre gent vindrent à *desroi* », 90.
Desrompi au parfait de *desrompre*, rompre. « Tant *desrompi* la presse », 105.
Dessemons, non invités, 199.
Dessevrer, séparer. « Autre femme de qui il ne fu onques *dessevrez* », 277.
Destour, le côté dans l'intérieur de l'église de Bethléem où naquit J-C. « Volentiers firent leur oroison au *destour*, qui est ausi come une petite fosse », 318.
Destorbement, empêchement, 34.
Destourber, empêcher, détourner. « Mès une chose les en *destourboit*, ce que il n'avoient mie roi », 14.
Destorbier, empêchement, 340.
Destreindre, presser, étreindre. « Il eust greigneur pooir d'eus *destreindre* là dedenz », 64. *Destrainsissent*, au conditionnel. « Se il fust d'autre cité que li pelerin *destrainsissent*, 102. Au prétérit, *destrainst*. « Et tant les *destrainst* », 448.
Destroiz, oppressé, resserré (lat. *districtus*). « Il fu si *distroiz* de sa maladie », 110.
Destruiment, destruction, 140.
Desvé, furieux, enragé, hors de sens. « Nostre pelerin qui ce virent, en furent tuit *desvé* », 36.
Détrier, disputer. « Li Tur n'i osent *détrier* », 192.
Deus, suj. de *deul*, *duel* ou deuil. « Mout en fu granz li *deus* en l'ost », 95.
De venue, d'abord. « Il prenoit tout *de venue* », 17.

Devéer, refuser, 247.
Devise, partage. « Car cil bras est la *devise* de ces deus terres », 65. « Tant en fesoit-l'en large *devise* », 186.
Deviser, indiquer. « Lettre qui *devisent* qui fu cil qui le Temple refist », 5.
Dient, au présent du verbe *dire*, 2.
Dont, de quoi, pour quoi. « Li povre pelerin qui n'avoient *dont* vivre », 20.
Droiz (il est), il est juste. « Dont estoit *droiz* que il eust la grace du siècle », 304.
Droiture, droit. « Mès de la *droiture* le Duc i lessoit-l'en aucunes choses », 306.
Droiturier, équitable. « *Droituriers* est en justice », 436.
Dromont, espèce de navire, 305.
Druguement, drogman, interprète, 396.
Douter, craindre, redouter. « Il estoit hom qui *doutoit* Dame Dieu », 22.
Doute, crainte. « A grant doute », 27.
Duist, au preterit de *duire*, conduire, 305.
Duresce, dureté (lat. *durities*). (Voy. *Chauz*.)

E

Efforciement, formidablement. « Et assembla tant de gent com il pot avoir, mout *efforciement* », 18.
Efforcier, violer, faire violence. « Il *efforçoient* les femmes et ocioient les homes », 58. — Contraindre, obliger. « Si i méismes la main come *efforcié*, en nous défendant », 58. — Fortifier, renforcer. « Mout commencierent à *efforcier* et à amonester chascuns sa gent », 96.
Effroiz, bruit effrayant. « Uns si granz *effroiz* et si merveilleus esmovemenz estoit », 29.
Effrée, effarée. « Li Tyois est une gent moult tost *effrée* », 44.
Embatu, arrêté; du verbe réciproque *s'embattre*. « Si corurent à ceus qui là s'estoient *embatu* », 80.
Embler (s'), s'en aler. « Et se comencierent à *embler* de l'ost », 149.
Embuschement, embuscade, 124.
Emprendre, entreprendre. « Là où tu as empris », 25.
Emprenant, entreprenant, 94.
Empris, engagé, associé d'entreprise. « Dodequins meismes, qui estoit ses *empris* », 419.
En, l'en, pour on, l'on. « Por ce *qu'en* ne le tenist à mal », 65.
En avoit portée, auj. avait emportée.
Encauchier, enchaucier, poursuivre, pousser, serrer de près, 192. — « La gent le duc Godefroi *enchauçoient* mout asprement leur anemis », 287.
Encarchier, soutenir, prendre la charge de... « Il remest pour le fais *encarchier* », 192.
Encerchier, observer, enquérir, rechercher. « Commença-il à *encerchier* les cuers des Barons », 173.
Enchargier, donner en charge. « Quant il lt orent leur message enchargié », 24.
Enchaus, poursuite. « Por le grant *enchaut* que si chevalier li fesoient », 301.
Encliner, faire une inclinaison, 211.
Encochier, tendre. « Une fort arbaleste tint tout *encochiée* », 97.
Encombrier, encombrement, empêchement, 337.
Encoste, près, à côté. « Il iroient encoste de lui », 393.
Endementre, pendant ce tems, 138.
Enfermetez, infirmité, 274.
Enfers, infirme. « Li *enfert* oblioient leur maladies », 280.
Enfes, sujet de *enfant*. « Si apelerent un petit *enfant*... Li *enfes* en prist », 14.
Enfondrer, embrocher. « Cil les *enfondrerent* et atornerent por rostir », 152.
Engigneeur, constructeur d'engins, 95.
Engignier, tromper. « Bien se penserent que il le porroient *engignier* », 410.
Engin, esprit (lat. *ingenium*). « Merveilles estoit de grant cuer, de cler *engin*, et parloit trop bien », 22. — Machine de guerre pour l'attaque et la défense des places. « Chascuns avoit comandé à fere aucun *engin* errant », 94.
Engoisser (s'), se tourmènter, être en angoisse. « Li pueple s'engoissoient d'aler vers Jérusalem », 237.
Engregier, aggraver, devenir plus grief. « Li maus ne finoit *d'engregier* », 330.
Enharroient, haïroient. « Nostre gent les *enharroient* plus », 258.
Ennorer, enneur, honorer, honneurs. « *Ennorez* en son lignage », 15.
Ennoréement, honorablement, 154.
Enpainte, rencontre, attaque. « Li Tyois vindrent là à leur premiere *enpainte* », 44.
Enpais ou *en pais*, paisiblement. « Il passerent cele eaue mout *enpais* », 34.
En parfont, profondément. « Il le trova qui jà estoit entrez en sa terre *en parfont* », 18.
Enpenser, projeter. « Il trest à chief ce qu'il *avoit enpensé* », 5.
Enprendre, entreprendre, prendre, concevoir. « Grant haine en *enprist* », 4. *Empréist*, au conditionnel, 11.

En que, auquel, ou dans lequel, ou en quoi, « Coment il poïst croistre l'enneur du roiaume *en que* Nostre Sires l'avoit apelé », 398.

Enquerre, enquérir, 4.

Enrederie, irritation, rage. « Uns chevetains mout les metoit en ceste *enrederie* », 46.

Enrungié, rongé de rouille, 198.

Enseignierres, celui qui se charge d'enseigner. — Au régime, *enseigneeur*.

Enserrer, enfermer. « Il vindrent là où li Baron estoient *enserré* », 297.

Entalenté, désireux, 311.

Entendant (il fist), il fit entendre.

Entente, attention, préoccupation. « Mout metoit Eracles grant *entente* et granz couz », 2.

Ententiz, attentif, intelligent. « Il estoit mout penibles, et bien *ententiz* à ses besoignes fere », 342.

Ententivement, attentivement, 4.

Enterin, intime, entier. « En bon estat et *enterine* amor », 69.

Enteriné, complété. « Quant li oz fu reconcueillis et *enterinez* », 131.

Enterinement, entièrement, 123.

Entoiser, tendre, décocher. « Uns Turz *entoisa* d'un fort arc », 192.

Entor et *entour*, à l'entour de, environ. « De la gent Perron *entour* cent », 36.

Entre, préposition jointe à un grand nombre de verbes réciproques : *s'entrevoioient*, — *s'entredemandoient*, — *s'entrecomencierent* ; — *s'entreconter* ; — *s'entreforcier* — *s'entreconnoistre* ; — *s'entracoler* ; — *s'entrebaiser* ; — *s'entrecovrir* ; — *s'entramender* (se faire mutuelle réparation) ; — *s'entrefaire*. — *s'entreguerroier* ; — *s'entresemondre* ; — *s'entrehaster* ; — *s'entrencombrer* ; — *s'entramonester* ; — *s'entramer* ; — *s'entrepardoner* ; — *s'entredespecer* ; — *s'entreferir* ; — *s'entracompagner* ; — *s'entrenvoyer* ; — *s'entresermoner*.

Entrepréissent (s'), conditionnel de *s'entreprendre*, se prendre mutuellement. « Lors dist à ce vallet et à sa femme, que... il *s'entrepréissent* par mariage », 409.

Envéer, envoyer. Il *envéoit*, envoyait, 6. On trouve aussi *enveia*.

Envers, à l'envers. « Celui qui là gisoit tout *envers* », 306.

Envis, à contrecœur, 216.

Errant, mobile. « Aucun engin *errant* ».

Erre, voyage. (lat. *iter*). « Il atorna son *erre*, » 75.

A grant erre. A grande vitesse, 446. *Bonne erre*, comme nous disons : *bon train*. « Il s'en revindrent *bonne erre* à leur seigneur », 461.

Errer, cheminer. « Li oz *erroit* toutevoies », 110.

Erreur, égarement, horreur. « N'i ot si hardi qui n'en eust grant *erreur* et grant effroi », 99.

Esbaudi, éjouis, 484.

Es, ais, planches. « Huis et autres *és* », 281.

Escachié, écrasé, aplati. « Cele bataille leur venist devant, et fussent lors *escachié* du tout, einsi come entre deus moles », 219.

Escari, rare, peu nombreux. « Trois de mesnie *escarie* », 214.

Escervelerie, d'où notre *écervelé*, 51.

Eschaillon, échelon. « Tout premerains prist l'*eschaillon* », 184.

Eschamel, escabeau, marchepied. « Et tint ses piez sur le col l'Empereur eu leu *d'eschamel* », 18.

Escharnir, railler, moquer, 97.

Eschorroit, echeroit, devoit échoir, 125.

Escheoite, ce qui est à échoir, succession, 506.

Eschauguetier, veiller, garder. « Là firent leur ost bien *eschauguetier* », 103.

Eschauguette, sentinelle, 182.

Eschiver, esquiver, éviter, 75.

Escient (à), en sachant, sciemment. « Je vos passerai tout à *escient* ce que l'en dit », 304.

Esconsé, caché. « Et Dieu fu *esconsez* », 24.

Escopir, couvrir de crachats, 237.

Escusement, excuse, 332.

Ese (l'), l'aise, la commodité. « Pour *l'ese* de l'eaue », 102.

Eslaisier, échapper, esquiver, 193.

Esléesciez-vous, du verbe *esléescier*, s'éjouir, 294.

Esleuz, élus.

Esliz (barons), choisis, d'élite, 188.

Eslit, celui qui a été élu. « Li dux de Normendie et li cuens de Flandres se tenoient à la partie de leur *eslit* », 300.

Esme (par), par estimation, 87.

Esmer, évaluer, estimer. « Grant plenté de gent qui furent *esmé* à quarante mille », 36.

Esmoier, *esmaier*, être en émoi, 81, 95.

Esmoudre, repasser, remouler. « Lors véissiez espées et coutiaus *esmoudre* », 213.

Esmovement, mouvement, agitation. (Voyez *Effroiz*.)

Espandre, répandre, 94. « Tout s'i *espandoit* en lermes », 304.

Esparz, éclairs. « *Esparz* et tonnoires », 513.

Especiaus, spécial, 101.

Espeneir, affranchir de peine, épargner, 17.

Esperiteus, suj. plur. d'*esperituel*. « Les *esperiteus* choses sont plus dignes que les temporeus », 297.
Esploiz, gains, acquisitions. « Bauduins devoit avoir la moitié de toutes les rentes et de tous les *esploiz* », 125.
Esploitier, gagner. « Buiemonz ne mettoit peine à la chose *esploitier* », 174. — *Espleitier*, 203.
Espoir, adv., peut-être, 6.
Espoisser, épaissir, devenir épais. « Car li airs *espoissa*, si que li uns ne véoit l'autre », 513.
Espondre, exposer, expliquer. « Cil les devinoit et *esponnoit* toutes. — Por ce que cil les devinast et *esponsist* », 477.
Esposer, donner en mariage. « Li jor de Pentecoste, l'en li *esposa* la fille le Roi », 511.
Espurgier, expurger, nettoyer. « Encor ne sont mie *espurgié* nostre pechié », 22.
Essart, terrain vide, abandonné. « A destre et à senestre, grant *essart* fesoit de ses anemis », 503.
Essaucier, exalter, élever, exhausser. « *Tant essauça* », 6. « Por *essaucier* lor loi », 18.
Estable, stable. (Voyez *Fers*.)
Estache, poteau. « Li nostre qui demoroient és *estaches* des chasteaus de fust », 484.
Estage, demeure ou residence. « Leur *estage* estoit en la ville devers soleil couchant », 171.
Estame, denier de cuivre, 70.
Estançons, étançons, 99.
Ester, se tenir (lat. *stare*). *S'estut*, au préterit. « Si prist l'espée et *s'estut* sur lui », 306.
Esteust, au conditionnel. « Par covenant que dedens cele partie de la cité n'*esteust* nul à estage », 322.
Estevoir, estouvoir. Verbe impersonnel; être à propos, convenir; répond à l'*est opus* latin. « Assez li *estut* bien », 7. — « Saches que dedenz trois jors *estuet* que par les espées soit feniz li contenz », 211. — *Estuisse* au subj. « Por que il ne *m'estuisse* ocirre celui qui mes cosins est », 306. — *Estouroit*, il conviendrait. « Trop *estouroit* à lessier de gent por tenir si grant ville », 354. — *Estoûst*, il leur eût convenu. « Cele voie estoit plus briés que par là où il leur *estoûst* passer », 56.
Estoire, flotte. « Granz messages au duc et aus chevetains de l'*estoire* de Venise », 470.
Estorbillon, tourbillon, ouragan, 447.
Estorer, lever, équiper. « Une grant navie *estora*, que il garni de genz », 440.
Estormir, émouvoir, alarmer. « Li oz *s'estormi*, et crierent aus armes », 79.
Estoutie, sottise, 214.
Estovoir, subst., ce qui convient, ce qu'il faut, ce dont on a besoin. « Et comanda que il eussent leur *estovoir* à bon marchié », 35. « Se l'en li fesoit bien querre ses *estouvoirs* », 99.
Estoûst, conditionnel d'*estovoir*. (Voyez *Estevoir*.)
Estrain, paille (lat. *stramen*), 420.
Estre, outre. « Mout se croisierent, *estre* la grant tourbe de menu pueple, », 32.
Estreper, arracher, extirper. « Par les Turs faisoit *estreper* ses vignes », 127.
Estroussement, brusquement, expressément. « Respondi tout *estroussement*, que il nes rendroit mie », 63.
Estuet à l'indicat. présent. (Voyez *Estevoir*.)
Ert, était ; 3e personne de l'imparfait du verbe *être* (lat. *erat*); *erent*, étaient (lat. *erant*), au futur *iert* et *ierent*, sera et seront. On avait en même temps, comme aujourd'hui *estoit*, *estoient*, *sera* et *seront*.
Estre (l'), façon d'être, état. « Il demanda à son oste de l'*estre* de la ville », 22.
Eu, dans le, répond toujours au latin *in eo*. 7.
Eus, yeux. « Et li crevèrent les *eus*, 19.
Es, dans les. « Es cités et és bones villes » 17.
Ez, abeilles. (Voyez *Besaines*)

F

Faille (sans), sans faute, 52.
Fain, foin, 287.
Fains, paresseux. « Un jor les trovoient plus *fains* et plus lasches », 352.
Fainsist (ne se), conditionnel de feindre. « Li baron comanderent que nus ne se *fainsist* d'eus chacier », 156.
Fainst (il), prétérit de *faindre*, feindre. « Il *fainst* et fist semblant que il fust malades », 416.
Faudestuel, chaire, haut siège. « Et sist en son *faudestuel* », 18. D'où notre fauteuil.
Faute, défaut, manque. « Li grant destrier où estoit la plus perilleuse *faute* », 108.
Féauté, féelté, engagement de fidélité. « Et firent *féauté* », 15.
Feel, féaux, fidèles. « Tel peor avoient si home et si *feel* », 179.
Felonie, perfidie. « La grant haine et la desloiale *felonie* que li Empereres avoit en son cuer », 83. — Violence, rage. « La beste gita un bret de *felonie* », 109.
Fendéure, fente, 97.
Feréiz, choc de fers. « Là fu li *feréiz* si granz », 162.

Fere, faire, dans le sens de convenir. « Cele chose *fesoit* mout à vengier », 307. « Une chose qui ne *fet* mie à lessier », 304.
Ferir (se), se précipiter. « Jusques à set vinz des noz se *ferirent* en un mostier », 35. — « Aucun se *ferirent* en l'eau », 36. — *Feru* participe : « Là s'estoient *feru* cil de la ville », 353.
Fermaille, gage. « Salemons i mist *fermailles* de trop grant valeur », 477.
Fermées, assurées, garanties. « Leur covenances furent acordées et *fermées* par serment et par letres », 350.
Fermer, fortifier. « Ilec *ferma* un chastel mout hastivement », 385.
Fermeté, forteresse. « Par cele *fermeté* commença-il à grever la cité de Sur », 386.
Fers, *ferm*, ferme. « Li pueple d'outre les monz sont mout bon crestien et mout *ferm* », 23. — « Li dons devoit estre *fers* et estables », 252.
Fervetuz, les guerriers vêtus de fer, 165.
Fesnier, fasciner, enchanter. « Deus vielles enchanteresses qui devoient *fesnier* celle perriere », 284.
Fetices, paroles feintes, factices, 73.
Fetices, bien disposées. « Pierres toutes *fetices* plus que mestier ne leur estoit », 274.
Fez, *faiz*, faix, charge. « Li Grec ne porent soufrir le *fez* de la gent mescréant », 18. — *A un fez*, en un tas, d'une seule charge. « Là chéi *à un fez* », 95.
Fié, fief, 344.
Fiens, fientes, excréments, 126.
Fierent, frappent. « Mout *fierent* ces ondes aus murs », 89.
Fin, *fine*, pure. « Ce lessoient à vengier por *fine* coardie », 46.
Fier, furieuse. « La bataille comença mout *fiere* et mout cruele », 45.
Finer, finir, 19. « Li maus ne *finoit* d'engregier », 330.
Flaiaus, fléau (lat. *flagellum*).
Flatir, fouler, refouler.— « Et les firent *flatir* en leur ville », 67.
Flun, fleuve, 52.
Foibleté, faiblesse, 362.
Foïr, fuir. « Ceux qui *foïr* ne porent », 41. « Au *foïr* », à la fuite, 18.
Foïr, creuser. « Puis *foïrent* bien en parfont », 209.
Fonde, douane. « En la *fonde* de Sur otroierent au Duc trois cenz besanz », 472.
Fondre, abattre, faire tomber. « La beste l'embraça à ses pattes devant, por *fondre* à terre », 109.
Force, violence. « Sa gent ne feroient ne torz ne *force* ne outrage », 37.
Forclore, enfermer. « Li chevalier les *forclooient* », 78.
Forfere, malfaire. « Nul ne fesoit justice, se de ceus non qui rien ne *forfesoient* », 16.
Forfet, méfait, 34.
Forriers, soldats qui vont en *fuerre*, à la proie. « Il covenoit envoier *forriers* par le païs, por aporter viandes », 513.
Fors, hors. « Il issi *fors* », 18 (lat. *foras*).
Four, marché, place publique. « L'en le prenoit si vilement come d'un *four* ou d'une taverne », 16.
Frainte, frémissement, cliquetis. « Hennissement de chevaus et *freintes* d'armes », 162.
Forches (menez aus), conduit au gibet, 9.
Forclose, barrière. « Tancrez issist et leur fist une *forclose* », 195.
Formages, fromages, 13.
Forrer, aller en fuerre, en provision ; d'où fourrages. « Li Dux s'estoit apoiez sur un sac plein de fuerre, iluec atendoit ses genz qu'il avoit envoiez *forrer* ». 326.
Froiz, fracas. « Cele tour s'en vint à terre à si grant *froiz* que toute la terre tremblast », 99.
Froisseries, froissements, violences, 186.
Fuerre, paille, litière. *Aler en fuerre*, c. à d. à la recherche du fourrage, 34. (Voyez *Forrer*.)
Fuisel, fuseau ou petit *fust*. « Tantost estoit abatue la maison por prendre un petit *fuisel* », 275.
Fumieres, aliments de fumée. « Là fist ardoir erbes, grant plenté de *fumieres* », 342.
Fuz, *fust*, morceaux de bois. « Il estouperent les entrées de granz *fuz* et de grosses pierres », 47.

G

Gaaignable, bon à cultiver, fertile, 108.
Gaaigner, cultiver, moissonner. « Nule terre il ne gaaignoient », 13. — Recueillir. « Li chevalier voudrent entendre au *gaaigner* », 513.
Gaaigneries, cultures. « Li païs est pleins de granz *gaaigneries* », 425.
Gaaigneur, cultivateurs, 191.
Gabois, moquerie. Voy. (*Aprimes*.)
Galies, galeres, 394.
Galiot, corsaire, 116. « Il avoient esté *galiot* et ulague de mer », 117.
Garant (à), garantis. « Se ferirent en un mostier por estre à *garant* », 31.

Garantise, protection, garantie, 35.
Garde (avoir), avoir à se garder. « Il se ferirent en donjon, si n'*eurent garde* », 194.
Garir, guérir, être préservé. « Nostre gent virent que einsi ne *garroient*-il pas », 142.
Garnisons, provisions. « Viandes fresches et autres *garnisons* », 95.
Gaste, désert, ruiné. « Une terre *gaste* », 111. — « Tant sont *gaste* en diverses manieres que il n'i en a més guères », 381.
Gaster, dévaster. (Voyez *Ardre*.) — Dans le sens de *perdre*. « Il ne voloient mie *gaster* leur cops », 420.
Gehine, gêne, question. « Il le mistrent à *gehine*, si leur connut la verité », 91.
Gesine, enfantement, couches, 345. « Il savoit qu'ele estoit près de sa *gesine* ».
Gesir, être gisant (lat. *jacere*), 50.
Gitoit, prétérit de *giter*, jeter.
Glant molue (la), le gland moulu, 415.
Gonfanon, bannière, 112.
Grace (la), la faveur. (Voyez *Droiz*.)
Grains, mécontent. « *Grains* et iré », 211.
Graindres et *greindres*, plus grand, 62.
Graisle, cornet. « Il fait sonner un *graisle* », 112.
Gramment, grandement, 354.
Grec, Grés, Grieus, Greus, Grifon; les Grecs, 18, 23, 366. — « Lettres *griesches* », 477.
Greigneur, plus grand, 24.
Grevement, charge, oppression. « Si orent grant desdain de ce que il avoient soufert le *grevement* d'un prince », 14.
Grever, malmener. (Voyez *Fermeté*.)
Greveus, pénible, fatigant. « La grant gent orent passé *greveuses* voies », 129.
Griés, lourd, pesant.
Guenchir, détourner. « Li fluns qui se *guenchissoit* vers la mer », 168.
Guerredon, récompense, 29.
Guerpir, abandonner, 57.
Guez, gaites, guettes, sentinelles. « Les *gaites* les aparceurent », 103, 182. « Granz *guez* lessierent entor les engins », 283.
Guige, la bande ou courroie à laquelle est suspendu l'écu, 189.

H

Haitié, dispos. « Et s'en retornerent tuit sain et *haitié* », 44.
Haitiement, joyeusement, 213.
Hallez, aérés ou étendus à l'air. « Au vent les ont *hallez* », 165.
Hardement, hardiesse, 24.
Hardoiement, l'action d'harceler, 386.
Hardoier, harceler. « Il comencierent à *hardoier* et à ataïner ».
Hasart (jeu de), 229.
Haster, presser, tenir de court. « Cil li coroit sus et le *hastoit* si qu'il ne li donnoit point de loisir », 306.
Hastés ou plutôt *hastes*, agile. (Voy. *Astés*.) 333.
Hastivement, à la hâte, promptement, 385.
Haubergier, artisan faiseur de hauberts, 171.
Haubert, cotte de mailles, 104.
Heaume, ancien casque, 104.
Heberges, herberges, camp, logements, lieux où l'on fait séjour. « Il troverent grant plenté de bestes que il amenerent aus *heberges* », 35.
Heberjages, réunion de logements, 351.
Henas, hanaps, sorte de coupes. « Aus *henas* dorez », 107.
Hernois (le), le côté destiné aux bagages dans une armée. « Il s'en retornerent par le *hernois*, le charroi enmenerent », 41.
Heuse, house, vêtement de dessus, 144.
Hideur, chose hideuse, effroyable. « Et estoit grant *hideur* à ce oïr, 104.
Hom et *Hons*, sujet de *home*. « Icil estoit mout biaus *hons*... mès merveilles sembloit *home* de grant aïere », 15.
Hordeiz, barrière, palissade. « Assez i ot gité de grosses pierres aux *hordeiz* et aux tourneles », 93.
Huis, portes, 66.
Hus (li) et *hui*, bruit, huée. « Li *hus* leva et la noise mout grant », 73. — « Lors leverent li nostre un *hui* si grant... », 284.

I

Icil, ce. « *Icil* desloiaus mescréanz prist de nuit un chien mort », 9.
Iert, 3e pers. fut. du verbe *être*. « Jà ne vous *iert* celé », 188.
Igaument, ingaument, également, 112, 144.
Ilueques et *Iluec*, là; en ce lieu (*in illo loco*). *Iluec endroit*, justement là. — *Ilec*, expression moins forte que la précédente, et qui n'indique pas aussi bien qu'on se soit arrêté, qu'on ait résidé dans le lieu marqué, 66.
Ire, colère, 63. — *Iré*, irrité.
Inesle-pas ou *isnele-pas*, sur-le-champ, 253.
Isnel, prompt, vif, actif, 5. *Isniaus*, 192.
Isnellement, promptement, 149.
Ississent, sortissent, 8. *Issi*, sortit. *Issirent*, sortirent.

Ist (s'en), il en sort, 192.
Issues, revenus. « A son frere dona toutes les *issues* de la terre qu'il avoit », 168.
Iveries, haras, réunion de chevaux. « Il menoient avec eus toute leur chose... leur *iveries*... », 13. « Granz *iveries* de chevaus et de jumenz », 312.
Iveus, égal. *Ive*, *Ivel*, égaux. « Quatre costez *ives* de toutes parz », 267. « Li contenz estoit come tout *iveus* », 484.

J

Jà a quelquefois le sens de *jamais*. « Il ne seroit *jà* bien fers en leur loi », 8.
Jazeran, petit haubert ; pourrait bien répondre à *acerin*, acier menu, ce qui l'aurait distingué du haubert maillé. « Un haubert *jazeran* luisant et cler », 215.
Jeu partir, donner à choisir entre plusieurs jeux ou partis. « Cil ne sont en ce point qu'il me deussent *jeus partir* », 212.
Joïse, jugement. « Cil qui s'ofroit à ce *joïse* », 250.
Jornées, journées, mesure du chemin qu'on peut faire en un jour. « Ce dure bien trente *jornées* de lonc », 19. « Alez-vos-en tout droit par vos *jornées* vers Costantinoble », 42.
Josticer, exercer la justice. « Cele forteresce *josticoit* tout le païs entor », 425.
Jou, joug, 5.
Ju, forme participe de gésir ou jéir, coucher (lat. *jacere*). « *Ju* ont aus Sarrazines », 209.
Juignet juin, 107.
Juper, siffler pour appeler. « La nuit s'entrecomencierent à apeler et à *juper* », 41.
Jus, bas. « Mout avoit mis *jus* de son orgueil », 254.
Jus que, jusqu'à ce que, « *Jus que* il avint », 7.
Justiciers, celui qui rend la justice, 13.

L

Lai, *lais*, lac. « L'eau du *lai* et autres fontaines », 89. « Li granz *lais* qui touchoit à la ville », 90.
Lai, laïc. « Et clers et *lais* », 24. — *La laie gent*, la gent laïque, 267.
Laidir et *ledir*, offenser, faire une chose blessante. « Pou se tint que il ne firent leur genz armer por *laidir* li uns l'autre », 114. — *Lede chose*, laide ; de *lœdere*, d'où le mot semble venir un peu détourné du sens primitif.
Langes, chemise, vêtements de laine, 119.
Lasqueté, lâcheté, 165.
Larris, terre non cultivée, 198.
Lé, large. « Dis jornées de *lé*, 19. « Le piz mout *lez* », 304.
Léanz, là-dedans.
Lechéeur, intrigants. « Mauvais *lechéeur* ambedui », 298.
Ledenjer, injurier. « Les barons *ledenjoient* desur les murz », 237.
Ledure, chose blessante. « En sa terre avoient fet assez torz et *ledures* », 49.
Legier, facile, aisé. « Cil qui n'estoient mie *legier* à assembler », 513.
L'en, l'on. « Es bonnes villes n'estoit l'en », 17.
Lermes, larmes, *lermes plorées*, larmes coulées, 12.
Lessier, laisser, 11. *Let*, laisse. « Ne ne *let* mie ceus perir », 24.
Let, lait, 13.
Letreure, lecture, littérature, instruction. « Il estoit de petite *letreure* », 208.
Lettres pendans, lettres auxquelles un sceau était attaché, pendu, 174.
Letuaire, électuaire, onguent, 470.
Leu, lieu. (Voy. *Assener*.)
Léun, légume. « Froment, orge et toute maniere de *léun* », 456.
Liez, joieux, 11.
Livroison, livrée, gages. « Il li convenoit à rompre du despenz de son ostel et de la *livroison* à ses chevaliers », 414.
Loer, conseiller. « Por ce vous *loeroie* une chose », 23.
Loignet, diminutif de loin, 91.
Los, avis. « Ains estoit leur *los* », 176. — *Los*, louange. « Por conquerre pris et *los* », 406.
Losenjer, flatter pour tromper. « Por ce *losenjoit*-ele ce Tur », 517.
Losenge, tromperie, 9.

M

Macefonde, engin pour lancer des pierres, 281. (Voy. *Perdriaus*.)
Mahomerie, édifice religieux des Musulmans, 164.
Mallenté, bosselé, maculé, 198.
Maleurté ou *mauvestié*, chose mauvaise, 203.
Manaide, indulgence, piété, 209.
Manantie, possession, 154.
Maniere, façon, matière, 124. « Pierres de marbre et d'autres *manieres* », 4.
Marchissoit, bornoit, était contigu. « Por ce qu'il *marchissoit* aus Greus », 136.

Mangoniaus, mangonel, engins à lancer. « Mistrent trois *mangoniaus* près du pont », 142.
Mareschieres, marécages, 33.
Marine, rivage de la mer, littoral. « Il descendirent vers la *marine* », 109.
Materas, matelas, 345.
Mautalent, mauvais vouloir. « Il firent pais et s'entrepardonerent leur *mautalent* », 391.
Malchevissant, obtenant un mauvais résultat. « Leurs sires estoit povres et *mal chevissanz* de si grant terre com il avoit », 415.
Male chevance, mésaventure, méchance. « Ce que nus sages hom ne puet eschiver m'as tenu à *male chevance* », 417.
Maumonté, mal monté, 219.
Marteleiz, choc des glaives et des épées, 220.
Mauvestié, méchanceté, 203.
Meffet, coupable. « Mout se senti à *meffet* », 517.
Mehaignié, blessé, estropié. « Nus n'i chaï qui morz ne fust ou *mehaigniez* », 201.
Meins, moins.
Meismement, surtout, principalement, 33.
Membré, renommé. « Les chevaliers *membrez* », 23.
Mendre, moindre, 29.
Menestereus, artisan, ouvrier (lat. *ministerialis*). « Si dist aus Barons qu'il estoit mout bon *menestereus* de fere engins », 98. — *Menestrieus* de perrieres et mangoniaus », 489.
Meneur, moindre. « La *meneur Aise*, l'Asie Mineure », 19.
Menuiaus, instrument de musique, sorte de cor. (Voy. *Busines*.)
Merrien, bois de construction, merrain, 4.
Merci, miséricorde. « Par la *merci* Nostre Seigneur », 23.
Merveilles, adv. merveilleusement. « Si orent *merveilles* grant desdain », 14. — *Merveil*, subst. « Sur le *merveil* à lor anemis », à l'étonnement de leurs ennemis, 288.
Més, mais, du latin *magis*. « En meilleur point qu'il n'avoient onques *més* esté. » 6.
Mesaamer, dénigrer, injurier. « Ne finoit d'escharnir et *mesaamer* ceus qui assailloient », 97.
Meschines, femmes de service. « Les *meschines* de mauvese vie », 150.
Mescroire, ne pas croire. « Li prince n'en *mescréurent* oncques le clerc », 208.
Meseses et *meschiés*. « Raconter les mesaises et les meschiés. »
Mesestance, mauvaise situation, 415.
Mesieres, masures. « Un pou de pueple habitoit és ruines entre les *mesieres* », 4.
Meslif, querelleur, chercheur de querelles, 38.
Mesnie, mesniée, assemblée, famille réunie. « Il troverent entre eus cent lignages de quoi chascuns avoit, à *mesnie* par soi, trop granz genz », 14.
Mesoneis, l'ensemble des maisons. « Les edefices et les *mesoneis* du Temple », 5.
Messages au deable, messager du diable, 1.
Mestrie, maîtrise, commandement, 48.
Mestrises, œuvre de maître. « Cil fesoit ses nouvelles *mestrises* », 12.
Mesurable, mesuré, modéré. « Li Dux qui estoit humbles et *mesurables* », 320.
Mestiers, besoin, emploi, office. « Com *mestiers* estoit », 4. « Si se pensa que ses *mestiers* estoit de fere amender la crestienté », 28. — *Avoir mestier*, convenir. « Et trouverent ce qui leur *avoit mestier* », 13. — « Por ce que vous estes povre gent ne n'avez *mestier* de fere granz despenz », c'est-à-dire : il ne vous convient, 23. « Il i envoioit teles persones que n'i *avoient mestier* », 25, c.-à-d. qui n'y convenoient.
Mettre à raison, faire parler, mettre en paroles. « Nos barons appela, s'es *a miz à raison* » 84.
Mettre à la voie (se), se mettre en chemin, 464. Parfois, remettre l'ennemi au chemin, le faire éloigner. (Voy. *Voie*.)
Méuz, mu, ému. « Par mauveses paroles fu *méuz* de cele chose », 112.
Mie, répond au latin *mica*, miette, grain, comme *pas* et *point*, il fortifie la négation. « Es citez n'estoit-l'en *mie* asseur », 17.
Michelois, espèce de monnaie byzantine, 397.
Mieudre, meilleur, 65.
Mire, médecin. « Tantost furent quis *mire* et cirogien », 110.
Moisteur, moiteur, fraîcheur. « Et querroient *moisteur* en l'air », 108.
Moles, meules. (Voyez *Escachié*.)
Monteplier, multiplier, 13.
Mostrer, montrer. « Il li *mostrerent*, 4.
Mostier, ou *moustier*, église, 35. « Il se ferirent en un *mostier*; li Bougre mistrent le feu en l'église », 35.
Mout, beaucoup, expression conservée dans nos campagnes, 8.
Muance, changement. « Ensi vont les *muances* des choses », 195.
Muete, meute, mouvement, départ. « Et s'entredemandoient le tens de la *meute* », 32.
Murgier, monceau de pierres. « Li *murgiers* ne pot estre legierement despeciez », 142.

Murtre, meurtre, 9. ***Murtrir*** et ***murdrir***, tuer, 404.
Musardie, folie, 182.
Musarz, fou, 212.
Musi (or), or émaillé. « Tables de marbre ornées ***d'or musi*** » (lat. *opere musivo*), 268.
Mut, ***murent*** au prétérit de ***movoir***. « En l'uitiesme jor ***mut*** uns gentilshoms », 33.

N

Nagéeurs, nautoniers, matelots. « Il troverent ***nagéeurs*** qui savoient de gouvernail assez », 96.
Nagier, naviguer. « Por ce se prenoient en toutes manieres, por ***nagier*** aus rames », 469.
Navie, flotte. « Une ***navie*** d'Egypte où il avoit neuf nés », 420.
Navrer, blesser, 104.
Ne se tenoient mie à, ne se contentaient pas de, ne s'arrêtaient pas à.
Ne fet mie. (Voy. ***Fere***.)
Neis, même, si ce n'est. « En tel manières ***neis*** que cil de son lignage porteroient touzjorz més l'olive. — « ***Neis*** li moine issoient des cloistres », 30.
Ne (lat. ***nec***). « ***Ne*** n'estoit pas legiere chose », 17.
Ne mie, non pas. « Mès ***ne mie*** tout en une maniere », 5.
Nequedent, néanmoins (lat. ***non equidem***), 34.
Nés, pas même. « Il n'en avoient abatue ***nés*** une seule pierre », 97.
Nés, ***ne les*** (***non eos***).
Nés, ***nef***, vaisseaux, 66. (Voyez ***Coutes***.)
Nicement, follement. « Si comencierent à corre ***nicement*** tout de gré », 192.
Noauz, nuisible. « Trop leur fu ***noauz*** quant il vindrent eu pooir aus Turs », 12.
Noelé, niellé. « A boutons ***noelez*** », 96.
Nois, ***noif***, neige. « Li yvers estoit mout aspres de pluies et de ***nois*** », 64.
Noz, pour nôtres. « Jusques à set vins des ***noz*** », 35.
Nou et ***no***, nage. « Si covenoit que l'en passast à ***nou*** », 140. « Dui juene bacheler issirent à ***no*** de la ville », 490.
Nuevisme, neuvième, 442.
Nului, rég. indir. de ***nul***. « Li evesque n'osoient ***nului*** reprendre », 17.
Nus, sujet de nul, 10.
Nommeément, principalement, 2, 4.

O

Oes (à) à souhait, suivant le vœu. « A ***oes*** le Calife », 9.
Oevres, œuvres, dans le sens d'ateliers. « Le gros merrien porter en l'ost aus ***oevres*** », 277.
Ocire, tuer, participe ***ocis***; au prétér. ***ocist***; au conditionn. ***océissent***, 81.
Oi noveles, ouït, entendit des nouvelles. — ***Oez***, oiez, 15. — ***Orroiz***. « Or orroiz coment », 16.
Oignemenz, onguents, 266.
Oirre, voyage, 337.
Oirs, héritiers, 173.
Oitieme, huitième, 224.
Olifant, corne d'éléphant, ou peut-être un cor, instrument de musique, 6.
Oni, uni. « Et il n'est mie ***oniz*** », 64.
Or musive, or émaillé, 5. — ***Or musique***, 353.
Ordener, ordonner, conférer les ***Ordres***, les sacrements d'***ordre***.
Ordoié, sali. « Li desloial Sarrasin les avoient touz ***ordoiez*** », 224.
Ordoiement, saleté, ordure, 426.
Ore, maintenant, 139.
Orer, prier, 10. — ***Oroisons***, oraisons.
Oscurté, obscurité, 104.
Osteus, suj. d'***ostel***, hôtel, maison, 66.
Ostoirs, autour, oiseau de proie, 108.
Ot, eut, 9. (J'ai, tu as, il ***ot***; nous avons, vous avez, il ***orent***.)
Ottovre, octobre, 138.
Ouvrer, travailler.
Oz, pluriel de ***ost***, armée. « Et fist semondre ses ***oz*** », 17.

P

Paage, péage. (Voyez ***Costume***.)
Paiennime (la), les contrées païennes, le paganisme, c.-à-d. les Mahométans, 6.
Palet, escrime. « Nos genz chascun jor estoient au ***palet*** », 500.
Paleteis, escarmouches. « Pou estoit heure qu'il n'eust ***paleteis*** devant les portes », 484.
Paluz, féminin; marais, 33. « Delez unes ***paluz*** », 103.
Pardon, absolution, 94.
Par rendant, à la condition de rendre. « Ceus fesoient remanoir en leur teneures; ***par rendant*** une resnable somme », 395.
Paranz, paraissant. « Il pristrent .V.^c^ testes aus mieus ***paranz*** », 156.

Parasomer, complètement assommer. « Ceste novele les *parasoma* tous », 206.
Parçonier, compagnon. « Si que soiez *parçonier* de l'enneur et du preu », 90.
Parfont, profond. *En parfont*, profondement, 18.
Pareus, pareil. « Cil estoit ses *pareus* », 126.
Parot-il, au prétérit de *paravoir*, ou avoir entièrement. « Lors *parot-il* si conquis touz les cuers », 128.
Par semblant, d'apparence, en apparence, 22.
Par soi, séparément. « Si aloit touz uns lignages *par soi* », 13.
Parsut, au prétérit de *parsavoir*, bien savoir. « Lors ot joie trop grant quant il *parsut* que li Rois li ot faite ceste deboneretė », 346.
Part, côté, partie. « Il se traist celle *part*, où Belfeth venoit », 18.
Par tens, avec le temps. « Il le trova *par tens* », 18.
Partir (se), se séparer. « Une grant plenté de pueple se *parti* des autres », 13. — *Partir*, partager. « De tant com nos avons le vous sera *partiz* », 113.
Parveoir, voir clairement. « Quant il *parvirent* que leur oz porprenoit si grant espace », 313.
Pas, passage étroit. « Si se mistrent encontre eus à un *pas*, por defendre la terre », 52.
Passe, fém., passereau. « Leur arc ne sont mie assez fort por ocire une *passe* », 198.
Pastures, paturage, 13.
Patriarché, patriarchat, 318.
Paule (le), le *pallium*. « Li patriarches li dona le *paule* », 236.
Paumes, paumes de la main. « Il feri ses *paumes* ensemble », 397.
Paumiers, palmiers, 428.
Pautonier, terme injurieux, vaurien, 142.
Pavement, le pavé, 24.
Parestre, être entièrement. « Lors *parfu* toute loiautez come perie », 26.
Pechieres, sujet de *pecheeur*, 53.
Pecoier, dépecer, démolir. « Cil *pecoient* les murs à grant esploit », 94. — Je crois que ce mot n'appartient pas à la racine *pièce*, mais à celle de pique, piquer. Il ne faudrait donc pas ajouter de cédille à la lettre *c*. — « Larron venoient de nuit qui *pecoioient* leur mesons et les ocioient en leur liz », 324.
Peeur, Pieur, comparat. de pire. 106. — « Cil en avoit touzjorz li *pieur* », 251.
Penible, durs à la peine. « Les genz seroient plus frez et plus penible », 138.
Peor et *poor*, peur, 13.
Perdriaus, petites perrieres. — « *Perdriaus*, macefondes regitoient mout espessement », 281.
Perent, au présent de *paroir*, paraître. « Tors et murs qui *perent* sur toute la ville », 266.
Perillez, mis en danger, 143.
Pertuis, trou, ouverture, 97.
Pestilences, pestes, 16.
Peus, poils. « Prist l'ors par les *peus* du col », 109.
Piece (une), un espace de temps, 13.
Pignon, pennon. « Le *pignon* fist oster, le sien i fet drecier », 113. — Peignon, 189.
Piteus, rempli de pitié. « Nostre Sires est granz et *piteus* », 24.
Piz, poitrine. « Le *piz* mout lez », 304.
Plains, plaine. « Il se trest hors du bois aus *plains*, où cil devoient sourdre », 46. — « Nique siet en un *plain* », 88.
Pleigne (lat. *planities*), plaine étendue, 190.
Plenté, abondance. « Grand *plenté* de maçons » 4.
Plentéive (terre), abondante, fertile. « Une terre mout *plentéive* de pastures », 13.
Plet, arrangement. « Et firent tel *plet* à lui que il s'en alerent à toutes leur femmes... », 296. — *Movoir plet*, soulever une prétention. « Bertranz li comença *plet à movoir* de celle terre », 379. — *Tenir les plez*, faire office de juge, 354.
Poe, peau. « Coment li deables traine sa *poe* por destorber bones oevres ». 38.
Poieur (le), le pire, 72.
Poindre, piquer, marcher vers...; *poignent* au présent. « Et *poignent* aus Turs, por eus requerre », 104. — *Poinsissent*, au conditionnel, 356.
Poignéis, combat, 66.
Poigneors, guerriers, 23. (Lat. *pugnatores*.)
Pois (sur leur), à leurs risques et dépens. « Cil qui *sur leur pois* s'estoient meslé », 40.
Pont à l'espée, la garde où pose la main, 306.
Pont torneiz, pont tournant, ou qui pouvait se replier sur lui-même, 188.
Pooir, pouvoir, substantif; force dont on peut disposer. « A ceste tour despecier avoit mis li cuens son *pooir* tout par pluseurs jorz », 96. — *Pooir*, verbe. *Pooit*, pouvait; au condit. *poïst*, *poïssent*, 6. *Péust*, 14. *Porent*, purent. « Qui foïr ne *porent* », 41.
Popelican (li), hérétiques qui nialent la divinité de J.-C., 72.
Por que, pourvu que. (Voyez *Soufrir*.)
Por ce, pour cela. 8.

Por ce que, pour que. « Pour ce que la Crestientez... fust », 6.
Porchacier, travailler pour, poursuivre. « *Porchaça tant* », 6. — « *Porchaça* mal contre son seigneur », 62.
Porchas, poursuite. « Il avoit été ocis par son *porchas* », 4, 8.
Porpens (en), en méditation, 412.
Porpenser (se), méditer. « Uns mescreanz se *porpensa* coment il les metroit à mort », 9.
Porpre d'or, espèce de monnaie, 70.
Porprendre, occuper. « Belfeth commença à *porprendre* toute la terre », 19. (Voyez *Presse*.)
Porséus, partic. de porsivre ou porsuivre. « Li Tur les avoient *porséus* longuement », 390.
Porvéant, prévoyant. « En guerre vigueureus, *porvéanz* et esveilliez », 436.
Postiz, porte secrète. « Il s'en issist par un *postiz* hors de la ville », 187.
Pou (un). « Dedenz un *pou* de terme ». Dans un court terme, 8.
Poudre, poussière, 107.
Pramettre, promettre. « Et bien vous *pramet* que je leur ferai entendant », 23.
Pramistrent, promirent, 39.
Premerain, *premerein*, premier. « Icist le *premerain* de ses comandemenz fist crier », 15, 101.
Préist, au condit. de *prendre*. « Commanderent qu'il en *préist une* », 4. *Prendre retour de soi*, se retourner. « Nus *ne prenoit retour de soi*, ainz s'en aloient tuit sans tenir route », 18.
Presse, foule. « Il choisirent de loing une grant *presse* qui venoit pourprenant la terre, et couvroit grant partie des plains », 312.
Prinsome (au), au premier sommeil, 116.
Près, expression elliptique: peu s'en faut que. « Si que *près* ne laissoient tout », 98.
Preu, profit. « Mout i auras enneur et *preu* », 73.
Preus (lat. *prudens*), exercé, habile. « Trichierres trop, mais *preus* aus armes », 326.
Preudom, prud'homme, homme de bien, de courage, de prudence, *probus homo, prudens homo*, 7.
Princé, principauté, 316.
Prisons, prison. « Cil menerent en *prison* », 41. — Prisonnier. « Por recovrer les *prisons* que cil avoient mené... », 39.
Profecier, prophétiser, 304.
Proier, prier, — *proiere*, prière, 169.
Proie, se dit ordinairement des prises de bétail et de troupeaux (*præda*). « Les villes ardi, les *proies* belles et granz prist », 499. — « Cil firent semblant de querre la *proie* », 500.
Proposemenz, projet, intention, 172.
Provende, provision. « Les chevaus n'avoient mie assez *provendes* », 167.
Provoires, prêtres, 16, 251.
Puinel, pignon, 189.
Pule, peuple, 105.
Pullant, Appulien. « Tangrez li *Pullans* », 94.

Q

Quanque, autant que, 5.
Quanz, combien de. « Ne sai *quanz* anz », 13.
Quar, c'est pourquoi (lat. *quare*). D'où notre *car*, dans une acception un peu détournée.
Queque, quelque chose que. « *Queque* il pensassent », 69.
Quarriaus, carreaux, projectiles plus courts et plus gros que les flèches. « Aus ars et aus arbalestes ne finoient de tirer *quarriaus* et saetes », 279.
Quars, quatrième. « Li *quars* livres », 121.
Quernelé, crenelé, 216.
Querniaus, *quernel*, créneau, 182, 184.
Querre, chercher. « Ne de *querre* leu où il abitassent », 15. — « *Queroient* partout pastures à leur bestes », 13.
Quis, cherché, demandé. « Sans fere ce que il avoient *quis* », 40.
Quistrent, au prétérit de *querre*. « De la besoigne qu'il *quistrent* ne porent riens fere », 52.
Quéissent, au conditionnel de *querre*. « Ne *quéissent* autre gent por ce mestier fere », 181.
Qui, pour : à qui. « Cil seroit rois *qui* sa saiete li enfes leveroit », 15.
Quierres, quarts. « La citez est de .IIII. *quierres* », 265.

R

Radoté, insensé, fou, 253.
Raiembre, *raambre*, racheter (lat. *redimere*). « Leur vigne leur covenoit à *raiembre* », 123. — Rançonner. « Par fausses achoisons les *raamboient* toute jor », 181, 397.
Rapparoillier, rappareiller, restaurer, 321.
Rassist, au conditionnel de raser. « Il souferroit que l'en li *rassist* la barbe », 397.

Rebrassent, retroussent. « Les dames se *rebrassent* », 107.
Recet, lieu où l'on se retire, retraite. « Cil qui furent en leur païs, près de leur *recet* », 40.
Receter, retirer. « Cil ne s'oserent *receter* aus tors », 132.
Reccurent (se), se retirèrent, se réunirent (lat. *se receperunt*). « Il se comencierent à assembler et se *receurent* en un tertre », 41.
Recevement, réception, 341.
Recois, retraite, refuge. « Si tornerent vers leur *recois* », 231.
Reconcueilli, rassemblé de nouveau, remis ensemble, 131. (Voyez *Enteriné*.)
Recourier, pris substantivement, recours. « Sans nul *recourier* », 196.
Recrier, reprendre des forces, reposer. « Por ce que il se voloient *recrier* et rafraischir », 109.
Redesplaire, déplaire encore. « Mout li *redespleust* se li Tur conquéissent les citez », 328.
Redouter (se), prendre nouvelles craintes. « Cil qui eurent ces lettres se *redouterent* de nostre gent », 154.
Refere et *refaire*; l'ancienne orthographe admettait également les deux.
Refu, au prétérit de *r'estre*. « Cil *refu* morz por sa proesce », 105.
Regart (tenir en), ne pas perdre de vue. « Touz jorz le *tenoient en regart* jusque à la seue cité », 385. « Cil *se tenoient touz jorz en regart* », 421.
Regne, royaume. « Par tout son *regne* », 14.
Regnes, renes de cheval, 119.
Regoleiz, golfe, « Cil bras fet ausi come un *regoleiz* où li porz est », 65.
Regrever, recharger, accabler de nouveau, 141.
Reins, et mieux *rains*, branches d'arbre. (Voyez *Verge*.)
Religions, maisons religieuses. « Aus eglises n'aus *religions* ne gardoient nul previlege », 16.
Remaindre et *Remanoir*, rester. Au conditionnel *remansissent*, 30. *Remestrent* et *remistrent*, au prétérit, 183. *Remès*, participe, 41, 108.
Remasilles, faibles restes. « Pour recevoir les *remasilles* de sa gent », 162.
Remenant, reste. « Assez en ocistrent et le *remenant* chacierent », 35.
Remembrer, remettre en mémoire. — *Remembrance*. « Amener à la *remembrance* Nostre Seigneur ». 16.
Remulées (narines), tranchées, rognées, 86.
Renge, au subj. du verbe *rendre*, 94; comme *prenge*, de prendre.
Renoié, renié, renégat. « Un crestien *renoié* », 375.
Repairer, avoir son repaire, sa demeure, « Galgala où Elysées *repaira* », 264.
Repetié, restitué. « Bien creoit-l'en que leur penitences li eussent la vie *repetiée* », 151.
Repleni, abondamment nourri. « Et troverent viandes à bon priz, dont il furent mout *repleni* », 43.
Replesoit, à l'imparfait de *replere* ou replaire. plaire de nouveau. « Mout li *replesoit* que nostre baron avoient assise Antioche », 153.
Repondre, cacher. « Por fuir et *repondre* és forez », 77. — *Repost*, et *repos*, au participe. » Il avoit mis cent homes, si *repost* que nus n'en paroit », 234. — « Aucuns des Turs qui là s'estoient *repoz* », 291. — *Repostrent*, au prétérit, 202. — *Reponant*, participe présent. « En tapinage *reponant* entre montaignes et buissons », 348.
Repost (en), à l'écart, en secret. « L'en en murtrissoit pluseurs *en repost*, et leur fesoit-l'en hontes en appert », 20.
Repostaille, cachette. « Li Tur saillirent de leur *repostailles* », 234.
Requerre, requérir, redemander. *Requerroient*, 11. — *Requestrent*, au prétérit. « Li Ermin *requestrent* la forteresce », 156.
Rescourre, recouvrer, 109. « Et *rescoustrent* l'evesque à toutes ses choses », 80.
Rescous, adj. et participe de *rescorre*, 91.
Reset, au présent de *resavoir*, savoir encore, 305.
Resnable, raisonnable. « A *resnable* marchié », 37.
Resordi, au prétérit de *resordre*, relever, ressusciter. « Esperance avoit que Cil qui là *resordi* le resusciteroit », 518.
Respassé, revenu en santé. « Là demorroit tant que il fust *respassez* », 170.
Respons, réponse. « Pierres fu liez du bon *respons* l'Apostoile », 27.
Restoper, étouper de nouveau, 420.
Resvigoré, remis en vigueur, 107.
Retrere, retirer. « Pluseurs choses qui deussent *retrere* du mal », 16. — Être conforme. « Bien *retraioit* à son frere Godefroi », 333.
Reuser, reculer, ressortir. « Il les firent *reuser* jusque sur le hernois », 66, 105.
Rez, bûcher (lat. *rogus*). « Le remenant ardirent en granz *rez*, et mistrent en cendre », 296.
Rien, chose. « Mès seur toute *rien* », 21.

Rieulé, régulier. « Il i ot mis chanoines *rieulez* », 406.
Roberies, larcins, vols, 17. *Robeurs*, voleurs, 144.
Roeles, petits boucliers ronds. « Si pendoient les ars aus senestres bras, desous les *roeles* », 105.
Roion, diminutif de *roie*, raie, sillon, 94.
Roiste, raide, escarpé. « La faloise est mout *roiste* », 190.
Roiste, revers. « Jherusalem estoit assise eu *roiste* du tertre du mont de Sion », 265.
Romanz (parler), une langue romane ou néolatine. « Cist parloient *romanz* », 77.
Roseroi, jonchère, lieu planté de roseaux, 105.
Route, troupe, compagnie. « *Sans tenir route ne conroi* ». 18. « Pierres et ses grans *routes* ne se movoient », 40. « Et faisoient *routes* por aler en fuere », 43. — « N'ot que trois cens chevaus en sa *route* », 59.
Rout, *route*, adj. rompu. « L'eschiele virent *route* », 189.
Routiers, pillards, traînards. « Et amonestoit que il se penassent de vengier en ces desloiaus *routiers* l'outrage... », 38.
Rouver, demander (lat. *rogare*). « Mon seel li *rouvez* », 24.
Rovelanz, coloré, rosé. « *Rovelanz* fu assez, selonc son aage », 438.
Ruer, jeter violemment. « L'en leur *ruoit* boe », 20.
Ruz, ruisseau. 135.

S

Sacher, tirer, arracher. « Li Dux *sacha* l'espée », 109. « Il sonjoit que Jocelins li *sachoit* les euz à ses mains », 461.
Saiete, flèche (lat. *Sagitta*).
Sain, graisse, sain-doux, 98.
Saintuaires, reliques. « Il tenoient les croiz et les *saintuaires* », 214.
Saillies, assaillies, assauts. « Li donjons leur enveioit de granz *saillies* », 196.
Samit, taffetas, 517.
Sauvement, sain et sauf. « S'il pooit eschaper *sauvement* », 27.
Sauveté (être à), être sauvé. « Il cuidoient estre à *sauveté* », 353.
Se, si. « *Se* d'ice non », sinon de cela, 10.
Secorre, secourir, 23.
Sejorner, reposer. « Se porroient les genz et li cheval *sejorner* », 138. — « Jà estoit *séjornez* li rois une piéce dedenz Antioche », 450.
Selonc, en raison de, 7. — En suivant. « Si, dure cist costés jusques au palais de Blaquerne, *selonc* le port », 69.
Semondre, avertir. « Dont ele le *semonoit* et atiçoit », 4. — Convoquer. « Et fist *semondre* sa gent », 369. Au prétérit *semonst*. (Voyez *Atainer*.)
Seigné, marqué d'un signe. « Une saiete qui fust *seignée* », 14.
Sempres, aussitôt. « *Sempres* fussent tuez », 211.
Sener, désigner. « Parmi la partirent, si que chascuns l'ot à *sener* », 369.
Senestre (à), à gauche, 60.
Séir, siéger, être situé. (Voy. *Siet*.)
Sereurs, sœurs, 171.
Serorge, beau-frère du mari, 446.
Sers, *serf*, *serve*, serviteurs, 13.
Servage, servitude, 23.
Servie, asservie. « Antioche fu prise et *servie* en treus ». 19.
Ses, sujet de *son*. « Où *ses* nons fust escriz », 15.
Sesine, possession. « Li cuens Jocelins qui ala prendre la *sesine* de sa terre », 419.
Setime, septième, 76.
Siet, est situé, du verbe *séir*, 80. Au prétérit, il *sistrent*. (Voyez *Astes*.)
Seue, *seues*, *suen*, *suens*, sien, siennes. « Chascuns auroit la maison que il prendroit et seroient *seues* toutes les apartenances », 291.
Seur, *seurment*, sûr, sûrement, 25. — Ferme, intrépide. « Tancrez qui estoit si hardiz et si *seurs* », 105.
Seur, prépos. sur, 80.
Seus, sujet de *seul*, « Ne vout pas remanoir *seus* », 254.
Sevent, pour *savent* au présent de savoir. « *Sevent* mau gré », 429.
Si maïst, ainsi m'aide. « *Si maïst* saint Simon », 84.
Si neis que, si bien que, 7.
Si que, tellement que, 5.
Siege, séjour, résidence. « Ne il n'avoient nul pais ne nul certein *siege* », 13. — Situation : « Cele forteresce estoit en fort *siege* », 234.
Sieut, 3e personne présent de *soloir*, être accoutumé. « Une chose qui bien *sieut* avenir », 179.
Sodoier (li), les gens d'armes soldés, soudoiés, 72.
Sistrent (il), au prétérit de *Séir*, 481.
Sois, sujet de *soif*.
Solaus, le soleil, 111.
Solier, plate-forme. « Çeus qui sur les *soliers* estoient monté por assaillir », 282.
Sorceries, sorcelleries, 414.

Sospeçoneus, suspect. « Li empereres ot *sospeçoneuse* sa venue », 72.
Sordre, sourdre, surgir. « Lors *sourdi* uns cris », 10. « Si fist *sordre* un aversaire », 26. — *Sourse*, participe. « La discorde qui estoit *sourse* eu pueple », 39. *Sourt*, surgit, 40.
Sot, au prétérit de savoir. « Cil sot que Gautiers », 34. « Or *sorent* que leur estouvoit à eslire roi », 14.
Soudée, solde, paie. « A la gent departoit-il granz *soudées* », 252. — La valeur, le prix d'un sou. « Uns hom mengeoit bien à un mangier deus *soudées* de pain », 144.
Souéf, soués, doux. « Si tost com li *soués* tens vendra. »
Soufrance (par la), avec la permission. « Par la *soufrance* Nostre Seigneur », 7.
Soufrete, privation. « A grant *soufrete* de viandes », 41.
Soufrir (se), s'abstenir. « Et amonesta que il se *soufrist* de cele chose », 26.
Sougiez, sujet.
Souloit (il ne), il n'étoit accoutumé, 8.
Sous, solde. « Se li rois Bauduins leur voloit teus *sous* livrer qu'il s'en poïssent sostenir », 350.
Souspeçon : féminin. « Ceste *souspeçon* », comme le latin *suspicio*, 8.
Soz, sous, 7.
St. Deux lettres qu'on a supprimées quand on a cessé de les faire sentir dans la prononciation des prétérits et conditionnels de plusieurs verbes tels que *rescoustrent, ocistrent, empristrent, destruistrent, entremistrent, escristrent, sistrent, voustrent, remestrent, mistrent, assistrent, distrent, quistrent, trestrent, pristrent, istrent, conquistrent, repristrent, conduistrent, joinstrent, clostrent*.
Suen (à un), à un sien, 8. — La *seue* chose, la sienne chose, 9.
Sur le pois, malgré, quoi qu'il en pesât. « Li peuples, *sur le pois* l'evesque d'Albare, abati les murs et les tors de Marram », 240.
Surveoir, voir sur. « Chastiaus de fust dont l'en povoit *surveoir* toute la ville », 408.

T

Tailloers, plat, et souvent large tranche de pain sur laquelle on posait la viande en la tirant du plat. « Uns vessiaus de pierre verz fez einsi com un *tailloers* », 353.
Talent, désir, envie. « Mout a grant *talent* de vous ennorer », 58.
Tant com plus, d'autant plus que. « Li bon crestien se efforçoient à tenir la foi crestienne tant com plus cil leur en faisoient de maus ». 9. Ils s'efforçaient d'autant plus à tenir leur foi, que ceux-ci les tourmentaient plus à cause d'elle.
Tapinage (en), à couvert, en cachette, 201.
Tapir (se), se cacher. (Voyez *Repondre*.)
Tarcois, carquois, 104.
Targe, bouclier ovale et long, 104.
Tart (il fu), il tarda. « Et fu *tart* à chascun que il se fust partiz », 152.
Teches, habitudes. « Quand l'en leur demanda de ses *teches* et de sa maniere... », 199. — « Et dirent sur lui teus mauveses *teches* dont il n'avoit colpe », 300.
Temoute, tumulte, émeute. « Li *temoutes* ne fesoit se croistre non », 469.
Tempeste, inondation, 406.
Tempester, inonder. « Ains descendoient en la terre de Surie li ruissel (de Turs) qui *tempestoient* toute la gent », 410.
Temprez, tempéré, 231.
Tencier, contester. « Aucun d'eus avoient *tencié* à un des marchéanz », 38.
Tendreur, attendrissement, 29.
Tenir. « Ensi la *tindrent* cil de Perse », 12.
Tenser, défendre, protéger. « Les premieres batailles ne les pooient mie *tenser* ne garantir », 451.
Tenson, contestation, 38.
Tenures, possession, revenus. (Voyez *Tolir*.)
Tertre, tertret, monticule. « Il ot pris un petit *tertret* », 162.
Teus, plur. rég. de *tel*. « En *teus* leus y a », 19.
Tiers, le troisième.
Tolir, enlever. « Aus églises *toloient* en meubles et en *tenures* quanque il pooient avoir », 16. — *Tousist*, au conditionnel, 233, et *toudroit*. « Se il voloit, més ne li *toudroit* par force », 517.
Toltes, prises. « Fausses mesures, larrecin et *toltes* comendoit-l'en à vengier », 150.
Tonlius, taxes, impôts, 456.
Torfès, injustices, violences, 127.
Toudroit, enleveroit. (Voyez *Tolir*.)
Tourbe, foule (lat. *turba*).
Tournele, tour de petite dimension. 93. Voyez *Hordeiz*.
Tousist, enlevât. (Voyez *Tolir*.)
Tout de gré, d'un commun vouloir. (Voyez *Nicement*.)
Tout de plein, tout de suite, incontinent. « Et orent conseil que il *tout de plein* guerroieroient celui qui tel outrage fesoit », 63.
Toutevoies, toutefois, 5.

Traiteurs, traitres, 233.
Traitier, traiter. *Traitiée*, 6.
Transgloutir, avaler, engloutir, 352.
Trés, forme superlative, ordinairement jointe à l'adjectif qu'elle détermine. « Uns *trespoissanz* Turs », 17.
Trere, tirer. « Il *trest* tost à chief ». Il acheva vite, 5.
Trere (se), se porter, se diriger, 219. Se *trest*, prétérit. « Se *trestrent* vers Hongrie », 33. — Se *tresist*, 89. Se *tresissent*, 218. — *Trez*, partic. « Il s'estoit *trez* és montaignes », 84.
Trés, tref, pièce de bois, poutre. « Un chastel de gros *trés* de chesne », 94.
Trescourer, passer en courant. « Il ot mout tost cele voie *trescourue* », 328.
Tresmuter, jeter l'effroi, l'alarme. « Il envoioit sa gent en diverses parties qui *tresmutoient* aus lointaines villes », 422.
Trespasser, traverser, passer à travers. « En ces terres que j'ai *trespassées* », 23.
Tret, trait ou tirage, le trait d'un arc. « Il se penoient de *trere* de forz arcs, quant il apercevoient leur *tret* », c.-à-dire : quand ils voyaient la portée de leur trait, 420.
Treu, treus, tribut ; de là *truans*, soumis au *treu;* le *d* de la forme actuelle *truand*, qui empêche Littré de la dériver de *treu*, n'est pas ancien, 8.
Treuage, établissement de tributs.
Trichierres, suj. de tricheur, 121.
Trives, trêves, 100.
Troil, pression. « En *troil* et temolte que li Tur estoient », 469.
Trop, synonyme de *très*. « Et parloit *trop* bien », 22.
Trosser, charger les bêtes de somme. « Li Cuens comanda que il *trossassent* tuit, et s'en retornassent », 339.
Troton (le grant), au grant trot, 446.
Trousses, charges de bêtes de somme. « Li vourent-il amener leur proies et leur *trousses* », 141.
Troussiaus, chargement. « Li Dux s'en vint o les *troussiaus* de son gaaing », 329.
Tuit, régime de tout, 15. — *Trestuit*. « Et fist crier que *trestuit* repassassent en Perse », 15.
Tyois, Allemands, 44.
Typhaine (la), l'Épiphanie, 70.

U

Uitisme, huitième, 77.
Uitovre, octobre, 337. — *Ottovre*, 387.
Ulague, forbans, écumeurs de mer (voyez *Galiot*), 117.
Us, usages. « Selon les *us* des granz eglyses de France », 308.
Uve passe, raisin sec, 325.

V

Vain, évanoui. « Gisant *vain* et descoloré », 110.
Vassal, chevalier. « Com *vassal* aduré », 119.
Vausist, au condit. de valoir. « Chose qui guères *vausist* », 151.
Véer, interdire. « Cil le li *véa* », 34.
Vessiaus, vases, vaisselle. « Dras de soie et trop riche *vessiaus* de diverses façons », 70.
Véist (que il), qu'il vît. — *Veoit*, voyait.
Ventaille, la partie du haubert qui remontait sur le visage. « Il ot maintes testes coupées à toutes les *ventailles* », 163.
Verge, petites branches d'arbres. « Por querre la *verge* et les reins des arbres à fere cloies », 277.
Verté, pour vérité, 131.
Veziez, vicieux. « Tatins qui mout estoit *veziez* et malicieus », 100.
Vespre, chute du jour. « Un jor après le *vespre*, quant il vouloit jà anuitier », 312.
Vesselemente, réunion de vases, vaisselle, 106.
Vet (s'en), s'en va, 480.
Vileles, petits villages. « Cil se tapissoient par les *vileles* », 259.
Vilté, mépris, avilissement. « Li Sarrazin tenoient les Crestiens en grant *vilté* », 19.
Vis, visage (lat. *visus*). « L'en leur crachoit emmi les *vis* ».
Vis, sujet de *vif*, vivants. « Grant plenté en pristrent de *vis* », 18.
Viste, prompt. « Si com il estoit *vistes* et entendanz », 47.
Vius, suj. de *vil*. « Cil pueples qui avant estoit si *vius* », 15.
Voie, route, chemin. (Voyez *Debrisié*.) — Mettre à la voie, mettre en fuite. « Il les desconfirent et *mistrent à la voie* », 73.
Voirre, verre, 480.
Voirs, vrai, véritable. « *Voirs* est ce que vous avez dit », 23.
Voist, au subj. d'aller. « A Liserdete *voist* », 170.

Volentéis, en volonté. « Cuers *volentéis* de fere proesces », 161.

Voloir, vouloir. Prétérit singul. *Vout* et *Voult* ; prétérit plur. *voudrent*, 15. — Condit *Vousist*. « Se il recevoir les *vousist* », 22. — *Vosissent*, voulussent, 37.

Voutis (palais), voûté, 188.

Vuidie, vidée, 145.

Y

Yvreces, ivrogneries. « *Iluec* regnoit continuement *yvreces*, luxures, jeus de dez », 17.

FIN DU GLOSSAIRE.

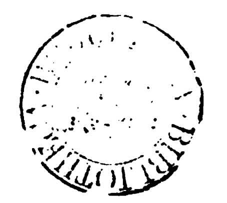


TABLE DES MATIÈRES

CARTES GÉOGRAPHIQUES

